



Ben Bova

MARS

“Le roman de référence
sur une planète fascinante”

ARTHUR C. CLARKE

FLEU
VE
NOIR

BEN BOVA

MARS

FLEUVE NOIR

Titre original :
Mars

Traduit de l'anglais
par Bruno Bodin

© 1992 by Ben Bova
© 2001, Éditions Fleuve Noir, département d'Havas Poche.
ISBN : 2-265-07122-6

Né à Philadelphie, Ben Bova commence une carrière dans le journalisme avant de rejoindre, deux ans avant la création de la NASA, le Projet Vanguard de lancement du premier satellite artificiel américain.

À partir de 1960, il se partage entre l'écriture de romans de science-fiction, des films de vulgarisation scientifique en collaboration avec plusieurs Prix Nobel et un poste de directeur du marketing pour un laboratoire du Massachussetts.

En 1971, il succède à John W. Campbell à la tête de la prestigieuse revue *Analog*, avant de devenir rédacteur en chef d'*Omni*, un travail qui sera salué par six Prix Hugo.

Il vit aujourd'hui en Floride, avec son épouse Barbara, où il se consacre à sa série sur l'exploration du système solaire dont *Mars*, le premier volet, best-seller aux USA, a été suivi de *Venus* et, tout récemment, de *Jupiter*.

LE MONDE ROUGE ET LE MONDE BLEU

Écoutez la sagesse des Anciens :

Le monde rouge et le monde bleu sont frères. Ils sont nés ensemble dans le maelström de poussière et de gaz surgi au cœur de l'énorme nuage qui allait devenir le Père Soleil.

Pendant des temps immémoriaux, chaque monde fut dominé par une violence inouïe. Des monstres descendaient du ciel en rugissant, plongeant les mondes dans un holocauste d'explosions effrayantes. Sous ce terrifiant bombardement il ne pouvait y avoir de sol ferme ; les roches elles-mêmes n'étaient qu'un magma bouillonnant tandis que des pluies brûlantes tombaient continuellement des cieux, masquant le rayonnement du brillant Père Soleil de nuages fumant qui noyaient chaque monde d'un pôle à l'autre.

Lentement, avec la divine patience des étoiles, lentement leurs surfaces refroidirent. Des terres solides prirent forme, des rocs sans vie, durs et rugueux. Il n'y avait pas d'arbres, pas d'herbe, pas même une goutte d'eau.

Profondément enfouis sous leur croûte, les deux mondes n'étaient encore qu'un magma brûlant sous l'énergie de leur violente création. L'eau retenue sous le sol était en ébullition, suintant des profondeurs comme les gouttelettes enrobant une gourde dans la chaleur de l'été. L'eau s'évapora dans la mince couche d'atmosphère, emmaillant chacun des mondes nouveau-nés. La pluie refroidissante commença à se répandre sur les rocs à nu, courant en ruisselets, puis cours d'eau, puis torrents rageurs qui délogeaient les rochers sur leur passage et découpaient d'énormes entailles dans les terres.

Sur le plus grand des deux mondes, de puissants océans s'étalèrent, emplissant de profonds bassins rocheux. Le plus petit des deux mondes vit se former de vastes lacs peu profonds, mais ils s'évanouirent progressivement dans la mince et froide atmosphère, ou sombrèrent hors de vue, sous la surface.

L'étincelante étendue de ses océans donna au plus grand des deux mondes une teinte bleu profond. Le plus petit se transforma lentement en un désert poussiéreux balayé par les vents, tandis que son eau s'infiltrait dans le sol. Il prit une couleur rouille.

La vie s'éveilla sur le monde bleu, d'abord dans les mers et plus tard sur

la terre ferme. Des animaux gigantesques parcoururent les forêts et les landes, puis disparurent pour toujours. Finalement Le Peuple arriva sur le monde bleu – le Premier Homme et la Première Femme émergèrent, droits et fiers dans la brillante lumière solaire. Leurs enfants se multiplièrent. Quelques-uns se posèrent des questions sur le monde qu'ils habitaient et sur les étoiles qui parsemaient la voûte nocturne.

Ils tournèrent leurs yeux intelligents vers la lueur rouge dans les cieux qui marquait la présence de leur monde frère et se demandèrent ce qu'il était. Ils l'observèrent soigneusement, et les autres étoiles aussi, et tentèrent de comprendre le fonctionnement des cieux.

Pour Le Peuple, les étoiles disaient le cycle sans fin des saisons, un temps pour planter, un temps pour les pluies. Le monde rouge ne les fascinait pas particulièrement. Ils l'appelaient simplement « la grosse étoile ».

Mais pour les habitants d'Amérique, habitués à conquérir et à tuer, quand ils tournaient leurs yeux pâles vers la lueur rouge dans le ciel qui marquait le monde frère, ils tremblaient, pleins de pensées de sang et de mort. Ils nommèrent le monde rouge comme leur dieu de la guerre.

Mars.

SOL 1 : MATIN

« Contact. »

C'était dit d'abord en Russe puis immédiatement répété en Anglais.

Jamie Waterman ne sentit pas le moment précis de l'impact quand ils touchèrent la surface de Mars. Le véhicule de descente s'abaissa si doucement que, lorsqu'il se posa finalement sur le sol, Jamie et les autres le réalisèrent seulement à l'arrêt des réacteurs de poussée. Et d'ailleurs, Vosnesensky était un pilote hors pair.

Toute sensation de mouvement s'arrêta. Il n'y avait aucun bruit. À travers l'épaisse isolation du casque de sa combinaison pressurisée, Jamie ne pouvait rien entendre en dehors de sa respiration haletante.

Alors la voix de Joanna Brumado lui parvint à travers ses écouteurs, étouffée, pleine d'une crainte respectueuse : « Nous y sommes. »

Onze mois plus tôt ils étaient encore sur Terre. Une demi-heure plus tôt ils étaient en orbite autour de la planète Mars. Puis était venue la terrifiante descente, chemin cahotant et brûlant à travers la mince atmosphère, météore artificiel flamboyant dans le ciel vide de Mars. Un voyage de plus de cent millions de kilomètres, une quête qui avait déjà pris quatre années de leurs vies, et qui arrivait enfin à destination.

Ils se tenaient maintenant, dans un silence engourdi, sur la surface d'un nouveau monde, quatre scientifiques engoncés dans des combinaisons pressurisées brillamment colorées qui leur donnaient l'air d'avoir été avalés vivants par des robots géants.

Brusquement, sans un mot de commandement en provenance du cockpit au-dessus d'eux, les quatre scientifiques commencèrent à défaire leurs harnais de sécurité et à se lever maladroitement de leurs sièges. Jamie releva la visière de son casque en se faufilant entre Ilona Malater et Tony Reed pour accéder au petit hublot d'observation, la seule fenêtre de leur étroit compartiment.

Il atteignit la fenêtre et regarda dehors. Les trois autres se pressaient autour de lui, les coques rigides de leurs combinaisons pressurisées butant et glissant les unes contre les autres comme quatre tortues luttant pour se faire une place dans le même petit marigot.

Un désert rouge et poussiéreux s'étendait à perte de vue, des blocs rocheux couleur rouille étaient éparpillés à travers le sol aride comme des jouets délaissés par un enfant insouciant. L'horizon inégal semblait plus proche qu'il n'aurait dû. Le ciel était d'une délicate couleur saumon. Des petites dunes formées par le vent se succédaient en rangées ordonnées, et le sable rougeâtre s'empilait contre les plus gros rochers.

Jamie enregistra la scène professionnellement : déjections d'impacts, peut-être en provenance d'éruptions volcaniques mais plus probablement de chocs de météorites. Pas de soubassement rocheux visible. Les dunes paraissaient stables, sans doute là depuis la dernière tempête de sable, peut-être depuis plus longtemps.

— Mars, souffla Joanna Brumado, son casque touchant le sien tandis qu'ils scrutaient le terrain à travers le hublot.

— Mars, acquiesça Jamie.

— Cela semble tellement désolé, dit Ilona Malater, d'un air déçu, comme si elle avait espéré un comité d'accueil ou au moins une bande de gazon.

— On croirait voir les photos, dit Antony Reed.

Pour Jamie, le monde désertique et rouge au-delà du hublot ressemblait bien à ce qu'il s'était attendu à voir. Une réplique de sa terre natale.

Le premier membre de l'équipe à quitter le vaisseau d'atterrissage fut le robuste robot constructeur.

S'agglutinant à l'étroite fenêtre d'observation avec les trois autres scientifiques, Jamie Waterman regarda le véhicule bulbeux, d'un métal bleu-gris, rouler dans le sable couleur rouille sur ses six roues bondissantes, s'arrêter brusquement à environ cinquante mètres du site d'atterrissage.

Observant la machine aux flancs anguleux, surmontée des volumineux réservoirs d'air, Jamie se disait : design russe, électronique japonaise, et software américain.

Exactement comme le reste de l'expédition.

Une paire de bras métalliques luisants se déplia devant le tracteur comme une girafe se dressant sur ses sabots, et se mit à sortir un amas informe de plastique du large coffre situé sur son flanc.

Le robot étala le plastique sur le sable avec la précision d'une grand-mère déployant une nappe de pique-nique. Puis il s'arrêta, comme pour inspecter le matériau d'aspect caoutchouteux et brillant. Lentement, le plastique inerte se mit à bouger, s'emplissant de l'air des grands réservoirs placés au-dessus du robot. L'amas de plastique grossit et prit forme : une bulle, un ballon, et

finallement un dôme hémisphérique rigide qui cachait complètement le robot à la vue.

— Notre maison sur Mars, murmura Ilona Malater en se pressant contre les autres.

— Si ça ne fuit pas, répliqua Tony Reed.

Pendant plus d'une heure, ils regardèrent le petit robot industriel construire leur dôme gonflable, fixant fermement les bords au sol poussiéreux de Mars, poussant devant lui une sorte de volet grand comme un homme pour renforcer les nervures métalliques, et souder un sas entre le dôme et la sortie du cargo d'atterrissage.

Ils étaient tous impatients de sortir et de poser leurs pieds bottés sur le sol rouillé de Mars, mais Vosnesensky insista pour qu'ils suivent à la lettre le plan de mission.

— La structure de fixation doit refroidir, leur rappela-t-il depuis le cockpit, légitimant ainsi sa décision. La structure du dôme doit être terminée et complètement pressurisée.

Vosnesensky, naturellement, était trop occupé pour rester au poste d'observation et regarder avec les autres. En tant que commandant de l'équipe au sol, il devait vérifier tous les systèmes d'atterrissage dans le cockpit et faire son rapport au chef de la mission resté dans le vaisseau spatial en orbite au-dessus d'eux et, à travers lui, aux contrôleurs de mission sur la Terre, à plus de cent millions de kilomètres.

Assis aux côtés de Vosnesensky, Pete Connors, l'astronaute américain, copilota le véhicule d'atterrissage, téléguidant le robot constructeur et les capteurs qui analysaient l'air extérieur. Seuls les quatre scientifiques avaient le loisir de regarder la machine ériger la première habitation humaine sur la surface de Mars.

— On devrait enfiler nos équipements dorsaux, dit Joanna Brumado.

— On a tout le temps pour ça, dit Tony Reed.

Ilona Malater émit un petit rire mauvais.

— Tu ne voudrais pas le mettre en colère contre nous, hein, Tony ?

Elle montrait la direction du cockpit en haut.

Reed leva un sourcil et lui sourit en retour.

— Je ne pense pas qu'il serait bon de le contrarier dès le premier jour, non ?

Jamie détourna son regard du robot qui fixait un deuxième grand sas métallique à la structure courbe du dôme. Sans un mot il se fraya un chemin à

travers les trois autres jusqu'à l'équipement dorsal de sa combinaison pressurisée, qui était accroché dans son logement contre la banquette du fond. Comme leurs combinaisons, les équipements étaient de couleurs personnalisées : celui de Jamie était bleu ciel. Il recula contre lui et sentit les attaches cliquer au dos de sa combinaison. Celle-ci lui paraissait rigide, comme une paire de jeans neuf, mais en plus désagréable. Il fallait un réel effort pour faire jouer les articulations des épaules.

Dans le jargon du projet Mars, leur véhicule s'appelait un L/AV : Landing/Ascent Vehicle. Il avait été réalisé pour l'efficacité, non pour le confort. Il était grand, mais la majeure partie en était occupée par les équipements de séjour et de survie des six explorateurs. Devant les hublots, au niveau du sas, étaient rangés les combinaisons et les équipements dorsaux pour les sorties. Il y avait quatre sièges repliés au niveau du sas, mais le compartiment paraissait terriblement étroit lorsque Jamie et les trois autres scientifiques se pressaient ensemble à l'intérieur, surtout quand ils étaient prisonniers de leurs encombrantes combinaisons coquilles. Au-dessus du sas se trouvait le cockpit avec le commandant des astronautes et son second.

Si cela s'avérait nécessaire, les six hommes et femmes pourraient vivre des jours entiers à l'intérieur du véhicule d'atterrissage. Le plan de mission leur enjoignait d'établir leur base dans le dôme gonflable que le robot construisait. Mais ils pouvaient au besoin survivre dans le véhicule.

Peut-être. Jamie pensait que s'ils devaient passer ne serait-ce que quelques heures de plus enfermés dans ce compartiment, confiné au point de rendre n'importe qui claustrophobe, un meurtre finirait par être commis. Cela avait été assez pénible pendant les neuf mois de vol depuis la Terre, dans les modules beaucoup plus logeables du vaisseau spatial. Le petit véhicule d'atterrissage tournerait vite à l'asile de fous s'ils devaient y vivre des jours et des jours.

Ils endossèrent leur équipement dorsal en duo, comme ils avaient été entraînés à le faire, un scientifique aidant l'autre à vérifier toutes les connexions aux batteries, chauffage, régénérateur d'air de leur combinaison. Puis à reconstrôler le tout. L'équipement dorsal était conçu pour se connecter automatiquement à la prise de la combinaison pressurisée, mais un seul petit décalage pouvait vous tuer, dehors, à la surface de Mars.

Puis ils commencèrent à vérifier les combinaisons elles-mêmes, depuis les lourdes bottes jusqu'aux merveilleux gants si fins et si flexibles. L'air extérieur, si on pouvait appeler cela de l'air, était aussi raréfié que celui de la

haute stratosphère terrienne, c'était un mélange irrespirable composé principalement de dioxyde de carbone. La pression était si basse qu'un homme non protégé mourrait en une agonie explosive, les poumons déchirés et le sang en ébullition.

— Quoi ? Pas encore prêts ?

La voix de Vosnesensky avait quelque chose de grinçant. Le Russe essayait bien de la rendre décontractée, mais en réalité il manquait totalement de patience avec ses subordonnés. Dans son éclatante combinaison rouge, l'équipement dorsal faisant comme une grosse bosse sur ses épaules, il était prêt à y aller, se dirigeant lourdement du cockpit vers l'échelle. Connors, juste derrière lui, était prêt lui aussi dans sa combinaison blanche. Jamie se demandait quel génial administrateur ou psychologue avait affecté à l'astronaute noir cet équipement d'un blanc immaculé.

Jamie avait aidé Tony Reed et maintenant l'Anglais se détournait de lui pour faire face à leur commandant de vol.

— On sera prêts dans quelques instants, Mikhaïl Andreïevitch. Un peu de patience, s'il te plaît. On est tous un peu nerveux, tu sais.

C'est à ce moment précis que l'énormité de la chose frappa Jamie. Ils étaient sur le point de sortir de cette boîte de métal et de poser leurs pieds bottés sur le sol rouge de Mars. Ils étaient sur le point de réaliser un rêve qui hantait l'humanité depuis l'origine des temps.

Et j'en fais partie, se disait Jamie. Peut-être par accident, mais j'en fais partie. Sur Mars !

— Tu veux honnêtement mon opinion ? C'est fou.

Jamie et son grand-père Al se promenaient le long de la crête boisée qui donnait sur l'église fraîchement blanchie de la mission et sur les maisons groupées du village. Les premières neiges avaient recouvert les montagnes et les touristes yankees arriveraient bientôt pour la saison de ski. Al portait sa vieille peau de mouton et son chapeau à larges bords ceint de pièces d'argent. Jamie avait si chaud sous le soleil matinal qu'il avait ouvert la fermeture Eclair de son coupe-vent bleu sombre de la NASA.

Al Waterman ressemblait à un totem, grand et mince, sa face anguleuse couleur de vieux bois buriné par le temps. Jamie était plus petit, plus solidement bâti, la peau tannée, brun cuivré. Les deux hommes avaient un point commun : des yeux de jais.

— Pourquoi c'est fou ? demanda Jamie.

Al expira une bouffée de vapeur et se retourna, louchant sur son petit-fils, dos au soleil.

— Ce sont les Russes qui mènent le truc, hein ?

— C'est une mission internationale, Al. Les Américains, les Russes, les Japonais, un tas d'autres pays.

— Ouais, mais ce sont les Russes qui en font le plus. Vingt ans qu'ils visent Mars maintenant. Plus même.

— Mais ils ont besoin de notre aide.

— Et des Japs.

Jamie acquiesça.

— Je ne vois pas où est le problème dans tout ça.

— C'est comme ça, fils. Ici, dans ces bons vieux États-Unis d'Amérique, tu te retrouves dans la première équipe parce que t'es un Indien ; et ne m'en veux pas, fiston. Je sais que tu es un excellent géologue. Mais le fait d'être Peau-Rouge ne t'a pas défavorisé avec la NASA et les autres gouvernements blancs, non ? Égalité des chances et tout ça.

Jamie fit la grimace à son grand-père. Al tenait une boutique de bibelots sur la plaza de Santa Fé et truandait les touristes sans la moindre honte. Il ne montrait aucune mauvaise volonté vis-à-vis des Anglo, ni d'hostilité ni même d'amertume. Il usait simplement de son esprit et de son charme pour faire aller le monde, comme n'importe quel commerçant anglo ou agent immobilier de Floride.

— Okay, admit Jamie, être un Américain indigène ne m'a pas défavorisé. Mais je suis leur meilleur géologue. C'était parfaitement vrai, il le savait. Mais c'était insuffisant. Surtout pour la famille.

— C'est sûr, reconnut son grand-père en le regardant droit dans les yeux, mais ces Russes ne vont pas t'emmener sur leur vaisseau jusque sur Mars parce que tu es un Peau-Rouge. Ils vont prendre un des leurs et tu auras passé deux ou trois ans d'entraînement pour rien.

Jamie se gratta le nez inconsciemment.

— C'est une possibilité. Il y a plein de bons géologues dans les autres pays qui participent à la mission.

— Alors pourquoi te briser le cœur ? Pourquoi leur donner des années de ta vie quand tes chances sont de une sur cent ?

Jamie projeta son regard au-delà des grands pins sombres vers les falaises déchiquetées, ravinées par les intempéries, où ses ancêtres avaient bâti leurs demeures mille ans auparavant. Se retournant vers son grand-père, il réalisa

que le visage d'Al était buriné, ridé, exactement comme ces falaises. Sa peau avait presque la même couleur ocre.

— Parce que ça m'attire, dit-il tout bas mais d'une voix aussi âpre que les montagnes. Mars m'attire.

Al lui jeta un regard déconcerté, presque ému.

— Je veux dire, essaya d'expliquer Jamie, qui suis-je, Al ? Que suis-je ? Un scientifique, un homme blanc, un Navajo – en réalité je ne sais toujours pas qui je suis. J'ai presque trente ans et je ne suis personne. Tout juste un professeur assistant fouillant dans les rochers. Il y a un million de mecs comme moi.

— Un sacrément long chemin jusqu'à Mars.

Jamie opina.

— Je dois aller là-bas quand même. Il faut que je découvre si je suis capable de faire quelque chose de ma vie. Quelque chose de réel. D'important.

Un léger sourire traversa le visage tanné de son grand-père, un sourire qui lui plissait le coin des yeux et lui ridait les joues.

— Bon, chaque homme doit trouver sa voie dans la vie. Tu dois vivre en harmonie avec ce qui t'entoure. Peut-être ta voie passe-t-elle par Mars.

— Je crois que oui, grand-père.

Al donna une tape sur les épaules de son petit-fils.

— Alors fais-le avec classe, fils.

Jamie sourit intérieurement. Il savait ce que son grand-père voulait dire. Maintenant, il fallait annoncer la nouvelle à ses parents, à Berkeley.

Vosnesensky vérifia personnellement la combinaison et l'équipement dorsal de chaque scientifique. Une fois satisfait, il abaissa la visière transparente de son propre casque et la verrouilla.

— Enfin, c'est le moment, dit-il dans un anglais presque sans accent, comme une voix de synthèse.

Tous les autres verrouillèrent leur visière. Connors, devant la lourde écrouille de métal, appuya un doigt ganté sur le bouton de commande des pompes à air. Jamie sentit leur souffle vibrer à travers les semelles épaisses de ses bottes, il vit la lumière du panneau de contrôle du sas virer du vert à l'ambre.

Le temps semblait s'être arrêté. Pendant que les pompes s'activaient, les six explorateurs attendirent, mobiles et silencieux, dans leurs combinaisons

éclatantes. Jamie ne pouvait voir leur visage derrière leur visière, mais il reconnaissait ses compagnons à la couleur de la combinaison : Joanna était orange lumineux ; Ilona vert vif ; Tony Reed jaune canari.

Le halètement des pompes s'amenuisait à mesure que l'air était aspiré hors du compartiment jusqu'à ce que Jamie n'entendît plus rien, pas même sa propre respiration, car il retenait son souffle en attendant le moment.

Les pompes s'arrêtèrent. Le voyant lumineux sur le panneau près de l'écouille passa au rouge. Connors tira le levier et l'écouille s'ouvrit en claquant. Vosnesensky la poussa pour ouvrir la voie complètement.

Jamie se sentait la tête vide. Comme s'il avait grimpé trop vite au sommet d'un plateau, ou couru dans un air de montagne raréfié. Il relâcha sa respiration et prit une profonde goulée d'air de ses bouteilles. Il était froid et avait goût de métal. Mars apparaissait encadré dans l'ovale de l'écouille, rayonnant de rose, rouge et auburn comme les collines arides où il avait passé les étés de son enfance.

Vosnesensky commençait à descendre l'échelle, réalisa Jamie. Connors passa ensuite, suivi par Joanna, puis Tony, Ilona, et finalement lui-même. Comme en rêve, Jamie prit lentement l'échelle, une botte après l'autre, les mains gantées glissant le long des guides de métal luisant qui couraient entre deux des pétales déployés des aérofreins. Leur alliage de céramique avait absorbé la chaleur de feu de leur entrée brûlante dans l'atmosphère de Mars. La trame du métal semblait maintenant complètement refroidie.

Jamie sauta du dernier échelon de la fragile échelle. Il était debout sur la surface sableuse de Mars.

Il se sentait totalement seul. Les cinq figures humaines à ses côtés ne pouvaient pas vraiment être des gens ; ils ressemblaient à d'étranges totems venus d'ailleurs. Alors il réalisa qu'ils étaient d'ailleurs, et que lui aussi l'était. Ici sur Mars nous sommes des envahisseurs venus de l'espace, se disait Jamie.

Il se demandait s'il y avait des martiens cachés parmi les rochers, invisibles, les observant comme les Peaux-Rouges avaient observé les premiers pas des Blancs sur leur terre des siècles auparavant. Il se demandait ce qu'ils feraient de cette invasion étrangère, et ce que les envahisseurs feraient s'ils trouvaient des formes de vie indigène.

Dans les écouteurs de son casque, Jamie entendait le chef d'équipe russe converser avec le commandant là-haut dans le vaisseau orbital, sa voix profonde plus excitée que jamais.

Connors vérifiait les caméras TV perchées sur le devant du véhicule robot constructeur immobilisé.

Finalement Vosnesensky s'adressa aux cinq personnes dont il avait la responsabilité, rangées en demi-cercle autour de lui.

— C'est prêt. Les paroles que nous allons prononcer maintenant seront entendues par tout le monde sur Terre.

Comme prévu, ils se plantèrent devant le véhicule d'atterrissage pendant que les caméras du robot se focalisaient sur eux. Plus tard elles feraient un panoramique pour montrer le dôme nouvellement érigé, et la plaine martienne désolée sur laquelle ils avaient pris pied.

Levant une main gantée un peu comme un chef d'orchestre, Vosnesensky fit un demi-pas en avant et prononça :

— Au nom de Konstantin Eduardovich Tsiolkovsky, de Sergei Pavlovich Korolev, de Yuri Alexeyevich Gagarin, et de tous les autres pionniers et héros de l'espace, nous venons sur Mars en paix, pour le progrès de l'humanité tout entière.

Il le dit d'abord en russe puis en anglais. C'est après que les autres furent invités à réciter leurs petits discours préparés.

Pete Connors, avec la pointe d'accent texan qu'il avait attrapée durant ces années à Houston, récita :

— Ce jour est le plus grand dans l'histoire de l'exploration humaine, un jour glorieux pour le peuple des États-Unis, la Fédération Russe, et le monde entier.

Joanna Brumado s'exprima dans son brésilien portugais puis en anglais :

— Puissent les peuples de la Terre gagner en sagesse grâce à tout ce que nous apprendrons ici sur Mars.

Ilona Malater, en hébreu puis en anglais :

— Nous venons sur Mars pour répandre et exalter l'esprit humain.

Antony Reed, dans son anglais d'Oxford, calme et presque ennuyeux :

— À Sa Majesté le Roi, au peuple du Royaume-Uni et du Commonwealth britannique, au peuple de la Communauté européenne et au monde entier : ce jour est votre triomphe. Nous le savons au plus profond de nous-mêmes, nous ne sommes que vos représentants sur ce monde lointain.

Finalement ce fut au tour de Jamie. Il se sentit soudain écœuré de ce cérémonial pompeux, épuisé par ces années de stress et de sacrifice. L'excitation qu'il ressentait encore quelques minutes plus tôt l'avait quitté, évaporée. À cent millions de kilomètres de la Terre ils faisaient le jeu de

Nations dominatrices. Il avait l'impression qu'un fardeau venait de s'appesantir sur ses épaules.

Tous les autres étaient tournés vers lui, cinq personnages sans visage dans leur scaphandre rigide, derrière leurs visières teintées d'or. Jamie vit son propre casque sans visage se refléter cinq fois. Il avait déjà oublié les lignes qui avaient été écrites pour lui à cent millions de kilomètres d'ici.

Il dit simplement :

— Ya'aa'tey.

SUR TERRE

RIO DE JANEIRO : C'était encore plus énorme que le Carnaval. En dépit du brûlant soleil de la mi-journée les groupes arrivaient en foule vers la ville, du Théâtre municipal en suivant les contre-allées en mosaïque de l'avenue Rio Branco, la place Praça Pio X et la magnifique vieille église Candelaria, jusqu'à l'avenue Presidente Vargas. Pas une voiture, pas même une bicyclette n'auraient traversé la foule. Les rues étaient littéralement pleines d'un mur à l'autre de Cariocas, dansant la samba, suant, riant, titubant dans la chaleur, célébrant la plus grande effusion de joie spontanée que la ville ait jamais connue.

Ils se pressaient dans le square résidentiel ombragé où de gigantesques écrans de télévision avaient été installés sur les façades vitrées des immeubles. Ils se perchaient sur les bancs dans le square, grimpaient aux arbres pour avoir une meilleure vue sur les écrans. Ils se congratulaient, pleuraient et criaient en regardant les explorateurs en combinaisons spatiales, descendre l'un après l'autre l'échelle et se poser sur ce désert aride et rocailleux sous cet étrange ciel rose.

Quand Joanna Brumado prononça ses quelques mots, ils acclamèrent de toutes leurs forces, noyant complètement les petits discours de ceux qui la suivaient.

Puis ils se mirent à scander son nom : « Brumado – Brumado – Bru-ma-do ! Bru-ma-do ! Bru-ma-do ! »

Dans l'appartement qu'on lui avait prêté pour l'occasion, Alberto Brumado souriait tristement à ses amis et associés. Il avait regardé sa fille marcher à la surface de Mars avec un mélange de fierté paternelle et d'anxiété qui lui avait fait venir des larmes au coin des yeux.

— Vous devriez sortir, Alberto, dit le maire de Rio, ils n'arrêteront pas tant que vous ne le ferez pas.

De grands téléviseurs avaient été placés aux quatre coins du vaste salon. Une douzaine de personnes seulement avaient été invitées à partager ce moment de triomphe avec leur célèbre compatriote. Mais plus de quarante autres se pressaient dans la pièce. Beaucoup d'hommes étaient en tenue de soirée ; les femmes portaient leurs plus belles toilettes et leurs plus beaux

bijoux. Plus tard Brumado et les douze sélectionnés seraient emmenés par hélicoptère à l'aéroport, puis jusqu'à Brasilia pour y être reçus par le Président de la République.

Dehors, le peuple de Rio tonnait, « Bru-ma-do ! Bru-ma-do ! »

Alberto Brumado était un petit homme mince, d'une soixantaine d'années, au visage rond et sombre encadré par une barbe soigneusement taillée, et par de courts cheveux gris qui semblaient toujours ébouriffés, comme s'il venait de sortir d'une situation épuisante. C'était un visage aimable, souriant, et qui semblait légèrement déconcerté par la soudaine insistance de la foule à l'extérieur. Il était plus habitué au calme serein d'une salle d'Université, ou à la tension silencieuse des bureaux des grands et des puissants.

Si les gouvernements des grandes nations industrielles étaient le cerveau du projet Mars, et si les sociétés multinationales en étaient le muscle, alors Alberto Brumado était le cœur de la mission d'exploration de Mars. Non, plus encore : Brumado en était l'âme.

Pendant plus de trente ans il avait parcouru le monde, plaidant auprès des gens de pouvoir en faveur de l'envoi sur Mars d'explorateurs humains. Pendant la majeure partie de ces années il avait rencontré une froide indifférence ou une hostilité déclarée. On lui dit qu'une expédition sur Mars coûterait trop cher, qu'il n'y avait rien à faire pour des hommes sur Mars que des robots ne puissent faire, que Mars pouvait attendre une autre décennie, une autre génération ou un autre siècle. Il y avait des problèmes à résoudre sur Terre, disaient-ils. Les gens avaient faim. La maladie, l'ignorance et la pauvreté tenaient dans leurs griffes plus de la moitié du monde.

Alberto Brumado persévéra. Enfant de la pauvreté et de la faim lui-même, né dans une cabane en carton sur une colline boueuse et délavée au-dessus des quartiers résidentiels chics de Rio de Janeiro, Alberto Brumado s'était frayé un chemin à travers l'école publique, à travers le collège, jusqu'à une brillante carrière d'astronome et de professeur. Il était familiarisé avec les luttes.

Mars devint son obsession. « Mon seul vice », disait-il modestement de lui-même.

Quand le premier véhicule non habité se posa sur Mars et ne trouva pas trace de vie, Brumado insista sur le fait que son équipement automatique était trop simple pour effectuer des tests significatifs. Quand une série de tentatives d'origine russe, puis, plus tard, des États-Unis, rapportèrent des

échantillons de sol et de rochers qui ne comportaient rien de plus complexe que de simples composés organiques, Brumado souligna le fait qu'ils avaient à peine ratissé un milliardième de la surface de la planète.

Il parcourut les congrès scientifiques et les conférences industrielles, pointant les photos de Mars qui montraient des volcans colossaux, d'énormes failles, et des canyons qui paraissaient avoir été creusés par des fleuves impressionnants.

« Il doit y avoir de l'eau sur Mars, disait-il encore et encore. Où il y a de l'eau il doit y avoir de la vie. »

Il lui fallut près de vingt ans pour réaliser qu'il s'adressait aux mauvais interlocuteurs. Peu importait ce que pensaient ou voulaient les scientifiques. C'étaient les politiciens qui comptaient, les hommes et les femmes qui contrôlaient les finances nationales. Et les gens, les électeurs qui alimentaient ces finances avec leurs impôts.

Il commença à hanter les antichambres du pouvoir, et les conseils d'administration où les politiciens glanaient l'argent pour se faire élire. Il se fit une renommée médiatique, utilisant des étudiants talentueux, au regard brillant, pour monter des shows télévisés qui faisaient ouvrir de grands yeux émerveillés aux gens : oui, voilà les univers majestueux qui attendaient d'être explorés par des hommes et des femmes pleins de foi et d'espérance.

Et il écouta. Au lieu de dire aux leaders mondiaux et aux décideurs ce qu'ils devaient faire, il écouta ce qu'ils voulaient, ce qu'ils espéraient, ce qu'ils craignaient. Il écoutait et enregistrait et, peu à peu, astucieusement, il façonna un schéma susceptible de leur plaire à tous.

Il découvrit que chaque groupe de pression, chaque organisation au sein du gouvernement, de l'industrie, ou des simples citoyens, avait ses propres buts, ses ambitions, ses angoisses.

Les scientifiques voulaient aller sur Mars par curiosité. Pour eux, l'exploration de l'univers était une fin en soi.

Les visionnaires voulaient aller sur Mars parce qu'il était là ; ils envisageaient l'expansion de la race humaine dans l'espace avec une ferveur religieuse.

Les militaires disaient qu'il n'y avait pas de raison d'aller sur Mars ; la planète était si loin qu'elle ne pouvait remplir aucune fonction stratégique concevable.

Les industriels réalisaient que d'envoyer des humains sur Mars permettrait de stimuler le développement de nouvelles technologies, grâce au

financement gouvernemental et sans risque.

Les représentants des pauvres protestaient que les milliards dépensés dans l'exploration martienne seraient mieux investis en nourriture, en logements, en éducation.

Brumado les écoutait et puis doucement, tranquillement, il commençait à leur parler en des termes qu'ils pouvaient comprendre et apprécier. Il leur retournait leurs rêves et leurs frayeurs en les manipulant afin de focaliser leur attention sur son but. Il orchestrait leurs désirs jusqu'à ce qu'ils commencent à croire eux-mêmes que Mars était l'objectif logique de leurs plans et ambitions.

Au bout d'un certain temps, les gens de pouvoir commencèrent à prédire que Mars serait le premier critère de vigueur, de détermination, de puissance de la nation qui gouvernerait le prochain siècle. Les experts des médias laissèrent entendre qu'il pourrait être plus coûteux pour une nation investie dans la compétition mondiale de ne pas aller sur Mars que d'y aller.

Les hommes d'État comprirent peu à peu que Mars pourrait servir de symbole à une nouvelle ère de paix et de coopération capable d'entraîner les cœurs et les esprits du monde entier.

Les politiciens à Moscou et Washington, Tokyo et Paris, Rio et Pékin, écoutaient attentivement leurs conseillers qui étaient tombés sous le charme de Brumado, et se firent une opinion.

« Nous allons sur Mars, annonça le Président américain au Congrès, non par vanité, pour le prestige ou le pouvoir. Nous allons sur Mars dans l'esprit d'une nouvelle coopération concrète entre les nations du monde entier. Nous n'allons pas sur Mars en tant qu'Américains, Russes ou Japonais. Nous allons sur Mars en tant qu'êtres humains, représentants de la planète Terre. »

Le président de la Fédération de Russie dit à son peuple : « Mars n'est pas seulement le symbole de notre inaltérable volonté d'expansion et d'exploration de l'Univers, c'est le symbole de la coopération possible entre l'Est et l'Ouest. Mars est l'emblème de l'inexorable progrès de l'intelligence humaine. »

Mars serait le couronnement final d'une nouvelle ère de coopération internationale. Après un siècle de guerre, de terrorisme et de génocide, un caprice du cosmos avait fait de la planète rouge sang portant le nom du dieu de la guerre, le saint emblème de la coopération pacifique.

Pour les peuples des nations riches, Mars était un objet respectable, le but le plus sublime sur Terre, le défi d'une nouvelle frontière susceptible

d'inspirer à la jeunesse une passion positive, saine.

Quant aux peuples des nations pauvres, eh bien, Brumado leur disait que lui-même était un enfant de la misère, et que si la pensée de Mars le remplissait de joie de vivre, pourquoi ne seraient-ils pas capables d'élever leurs regards au-delà de leur existence quotidienne désespérante et de rêver des rêves grandioses ?

Il y avait un prix à payer, évidemment. La cour réussie de Brumado auprès des politiciens faisait de son objectif martien chéri, l'enfant de leur mariage. Aussi la première expédition vers Mars fut-elle entreprise non comme les scientifiques le souhaitaient, ni même comme le voulaient les ingénieurs et les planificateurs des différentes agences spatiales nationales. Les premiers humains à gagner Mars le firent comme les politiciens voulaient qu'ils le fassent : aussi vite et aussi économiquement que possible.

Le mot d'ordre non dit de la première expédition fut : la politique d'abord, la science ensuite, loin derrière. Ce serait une mission « drapeaux et empreintes », quelle que soit la volonté d'exploration des scientifiques.

L'efficacité ne venait qu'en troisième position, comme bien souvent quand les considérations politiques l'emportent. Les politiciens trouvaient plus facile de rationaliser les dépenses nécessaires si le projet se réalisait vite, avant qu'un parti d'opposition ne trouve une chance de prendre le pouvoir et de récupérer le succès final. Hâte ne signifiait pas automatiquement gaspillage, mais cela forçait les administrateurs à planifier une mission située aux antipodes de l'efficacité.

Des centaines de scientifiques furent recrutés pour le projet Mars. Des tas de cosmonautes et d'astronautes. Des milliers d'ingénieurs, de techniciens, de contrôleurs de vol, et d'administrateurs. Ils passèrent dix ans à la planification et trois de plus à l'entraînement pour une mission d'une durée de deux ans. Tout cela pour que vingt-cinq hommes et femmes passent soixante jours sur Mars. Huit misérables semaines sur Mars et puis retour à la maison, tel était le plan de mission. Tel était le but auquel des milliers de personnes consacraient treize années de leur vie.

Dans l'ensemble du monde, cependant, l'excitation du projet Mars croissait avec chaque mois qui passait, tandis que le personnel choisi poursuivait son entraînement et que le vaisseau prenait forme dans les centres de lancement de la Fédération de Russie, des États-Unis, d'Amérique du Sud et du Japon. Le monde se tenait prêt à atteindre la planète rouge. Alberto

Brumado était le guide spirituel reconnu de la mission Mars, bien qu'il ne fût pas investi d'un rôle plus concret que celui de soutien moral. Mais un tel soutien s'avéra souvent désespérément utile au cours de ces années, chaque fois que l'un ou l'autre des gouvernements manifesta le désir de se désengager de cette décennie de charge financière. Toutefois, aucun ne le fit.

Trop vieux lui-même pour s'envoler dans l'espace, Brumado regarda sa fille embarquer à sa place sur le vaisseau qui allait l'emmener sur Mars.

Maintenant il l'avait regardée faire un pas sur la surface de ce monde lointain, tandis que la foule au-dehors scandait leur nom.

Se demandant s'il avait bien agi, Alberto Brumado apparut sur le balcon baigné de soleil. La foule acclama sauvagement son apparition.

KALININGRAD : Le contrôle de la mission martienne comportait encore plus d'éléments redondants que le vaisseau lui-même. Mais alors que dans le vaisseau la redondance était requise pour la sécurité, au contrôle elle l'était par la politique. Chaque poste de contrôle était occupé par deux personnes utilisant des consoles en tous points identiques.

Généralement l'un était russe et l'autre américain, quoique à un petit nombre de postes fussent assis un Japonais, un Britannique, un Français, et même un Argentin – chacun flanqué d'un Russe.

Les hommes et les femmes du centre de contrôle s'autorisaient enfin à exulter. Jusqu'au moment de l'impact, ils avaient été entièrement absorbés par l'observation de leurs écrans. Maintenant, au moins, ils pouvaient se détendre, ôter leur casque, rire ensemble, sabler le champagne, allumer le cigare de la victoire, même les femmes ; enfin, quelques-unes. Derrière les rangées de consoles, dans la galerie vitrée, des médias, reporters et photographes portaient des toasts à la vodka dans des gobelets en papier.

Seul le chef de l'équipe américaine, un homme chauve solidement bâti, en manches de chemise, des marques de sueur aux aisselles, un cigare éteint entre les dents, paraissait malheureux. Il se pencha au-dessus de la chaise de la femme américaine qui portait le titre archaïque de « CapCom ».

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Elle lui lança un regard par-dessus son écran.

— Je ne sais pas ce que c'était.

— Nom de Dieu, ce n'était sûrement pas ce qu'il était supposé dire !

— Voudriez-vous repasser la bande ? demanda le Russe qui travaillait à côté de la jeune femme.

Sa voix était douce, mais elle trancha dans le brouhaha des conversations.

La femme pianota rapidement sur son clavier et fit réapparaître à l'écran le visage de James Waterman, son scaphandre bleu ciel tranchant sur les sables de Mars.

— Ya'aa'tey, dit l'image de Jamie Waterman.

— Transmission brouillée ? demanda le chef.

— Absolument pas, dit la femme.

Le Russe se détourna de l'écran pour lancer au chef un regard perçant.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Du diable si je le sais, grommela le chef, mais nom de Dieu, on va le découvrir !

Là-haut, dans la section des médias, un jeune reporter TV remarqua les deux hommes penchés au-dessus du siège du CapCom. Il se demanda pourquoi ils paraissaient si troublés.

BERKELEY : Le professeur Jérôme Waterman et le professeur Lucile Monroe Waterman avaient annulé leurs cours pour rester chez eux et regarder leur fils fouler la surface de Mars. Pas d'amis. Pas d'étudiants ni de collègues de faculté. Un bataillon de reporters massé devant la maison, mais les Waterman ne voulaient pas les rencontrer avant d'avoir vu l'atterrissage.

Ils étaient assis devant la télévision dans leur vieux studio plein de livres, les rideaux hermétiquement tirés en guise de rempart contre le soleil matinal, et les reporters qui faisaient le siège de la maison.

— Les images mettent dix minutes à arriver sur la Terre, murmura rêveusement Jerry Waterman.

Sa femme opina, l'air absent, les yeux fixés sur le personnage bleu ciel parmi les six créatures sans visage qui occupaient l'écran. Elle retint sa respiration quand ce fut enfin au tour de Jamie de parler.

« Ya'aa'tey », dit son fils.

Lucile sursauta,

— Oh non !

Le père de Jamie poussa un grognement de surprise.

Lucile se tourna, l'air accusateur, vers son mari.

— Il a recommencé avec ses histoires indiennes !

SANTA FE : Le vieil Al avait toujours su attirer les clients, alors un jour comme celui-là... Il avait simplement juché un téléviseur en haut sur

l'étagère, près des poupées Kachina. Les gens affluaient de partout pour voir le petit-fils d'Al sur Mars.

— Ya'aa'tey, dit Jamie Waterman, à cent millions de kilomètres de là.

— Hee-ah ! s'exclama le vieil Al Waterman. Le petit a osé !

BASE DE DONNEES

Mars.

Imaginez la Vallée de la Mort sous son pire aspect. Le désert aride. Rien que du rocher et du sable. Éliminez toute trace de vie : ôtez tous les cactus, les broussailles, les lézards, les insectes, les os blanchis au soleil et tout ce qui aurait pu apparaître un tant soit peu vivant.

Puis déshydratez et vitrifiez le paysage entier. Faites-le plonger à une température de quatre-vingts degrés au-dessous de zéro. Et aspirez l'air jusqu'à ce qu'il n'en reste pas plus que sur la Terre, à trente mille mètres d'altitude.

Voilà en gros à quoi ressemble Mars.

Quatrième planète en partant du Soleil, Mars n'a jamais approché la Terre à moins de cinquante millions de kilomètres. C'est un petit monde, à peu près la moitié du diamètre du nôtre, avec une force de gravité un tout petit peu supérieure au tiers de celle de la Terre. Cent kilos sur Terre ne pèsent que trente-huit kilos sur Mars.

Mars est connu comme la planète rouge parce que sa surface est principalement un désert complètement desséché d'oxydes de fer sableux : de la poussière de rouille.

Cependant il y a de l'eau sur Mars. La planète a des calottes polaires brillantes, composées au moins partiellement d'eau gelée – recouverte, la plus grande partie de l'année, par du dioxyde de carbone, de la glace sèche.

Car Mars est un monde froid. Il parcourt son orbite à peu près une fois et demie plus loin du Soleil que la Terre. Son atmosphère est beaucoup trop ténue pour retenir la chaleur du Soleil. Au beau milieu de l'été, le long de l'équateur martien, la plus haute température de l'après-midi pourrait atteindre vingt degrés ; la nuit suivante cependant, elle plongerait à quatre-vingts degrés au-dessous de zéro ou encore plus bas.

L'atmosphère de Mars est trop ténue pour être respirée, même si elle était composée d'oxygène pur, ce qui n'est pas le cas. Plus de quatre-vingt quinze pour cent de « l'air » martien est du dioxyde de carbone ; près de trois pour cent d'azote. Il y a une toute petite part d'oxygène et encore moins de vapeur d'eau. Le reste de l'atmosphère consiste en gaz inertes comme l'argon, le

néon et autres, une bouffée de monoxyde de carbone, et une trace d'ozone.

Malgré tout, Mars est le monde qui ressemble le plus à la Terre dans le système solaire. Il y a des saisons sur Mars – printemps, été, automne et hiver. Du fait que son orbite est plus éloignée du soleil, l'année de Mars est presque deux fois plus longue que celle de la Terre (689 jours terrestres à quelques minutes près) et ses saisons sont, en proportion, beaucoup plus longues que sur Terre.

Mars tourne autour de son axe en à peu près le même temps que la Terre. Le jour terrestre est de 23 heures, 56 minutes, et 4,09 secondes. Le jour martien est seulement un peu plus long : 24 heures, 37 minutes, et 22,7 secondes.

Pour éviter la confusion, les explorateurs terrestres appellent le jour martien le « sol ». Dans une année martienne il y a 669 « sols », plus un reste de quatorze heures, quarante-six minutes, et douze secondes.

Y a-t-il de la vie sur Mars ?

Cette question hante le psychisme humain depuis des siècles. C'est la pulsion principale de nos tentatives pour atteindre la planète rouge. Nous voulons voir par nous-mêmes si la vie peut exister là-bas.

Si elle y a existé.

Si elle y existe en ce moment.

SOL 1 : APRES-MIDI

La première chose que les scientifiques réalisèrent après leurs petits speeches d'arrivée fut de collecter des échantillons de rochers, de sol et d'atmosphère.

Juste pour le cas où un danger soudain les obligerait à grimper dans leur véhicule d'atterrissage et à s'éjecter en orbite autour de la planète, ils passèrent leurs deux premières heures sur la surface à bourrer des sacs hermétiques d'échantillons de roche et de sol, et à remplir des fioles de bouffées d'air prises au niveau du sol et à dix mètres d'altitude, ces dernières obtenues au moyen de longues perches en titane.

Pendant ce temps, le robot constructeur roulait à travers le terrain rocheux vers les trois cargos inhabités qui avaient atterri la veille, dans un rayon de deux kilomètres autour de leur site d'atterrissage. Comme une énorme fourmi mécanique, le robot tira les cargos vers le dôme gonflé qui servirait de maison aux explorateurs pour les huit semaines à venir.

Mikhaïl Andreïevitch Vosnesensky, vétéran d'une douzaine de missions spatiales, était assis dans le cockpit dans le siège de commandant, un œil sur les scientifiques et l'autre sur le plan de mission. À ses côtés, Pete Connors manœuvrait le robot et conversait avec le commandement de l'expédition en orbite autour de la planète. Bien que les deux hommes eussent gardé leur combinaison, prêts à bondir dehors si une menace nécessitait leur intervention, ils avaient enlevé leur casque.

Connors éteignit la radio et se tourna vers le Russe.

— Les gars en orbite confirment que nous avons atterri à seulement cent trente mètres de notre cible prévue. Ils nous envoient leurs félicitations.

Vosnesensky afficha un de ses rares sourires.

— Cela aurait pu être plus près, mais les rochers étaient trop gros vers le sud.

— Tu as fait un sacré bon boulot, dit Connors, Kaliningrad sera très content.

Sa voix était un baryton bien timbré, formée dans les chœurs d'église. L'Américain avait un visage long, presque chevalin, le teint café au lait et de grands yeux bruns et tristes. Ses cheveux étaient taillés court à la militaire,

découvrant le « v » d'un début de calvitie.

— Tu sais ce que les vieux pilotes disent, répliqua Vosnesensky.

Connors eut un petit rire.

— Tout atterrissage à partir duquel vous pouvez sortir et marcher est un bon atterrissage.

— Tous les systèmes marchent. On est à l'heure.

C'était la façon dont Vosnesensky mettait en valeur son atterrissage d'expert. Le Russe n'accordait aucune confiance à la flatterie, même de la part d'un homme avec lequel il avait travaillé durant presque quatre ans. Un air renfrogné était l'expression normale de son large visage musclé. Ses yeux bleu ciel semblaient toujours soupçonneux.

— Ouais. Et maintenant la seconde équipe doit atterrir là où nous sommes. Je me demande comment vont faire le bon Mironov et mon vieux copain Abell ?

— Mironov est très bon. Un excellent pilote. Il pourrait atterrir sur notre toit s'il le voulait.

Connors eut un rire léger.

— En ce moment ça poserait un méchant problème, hein ?

Vosnesensky retroussa les lèvres, mais cela lui coûta manifestement un effort.

Les scientifiques stockèrent leurs échantillons dans le sas du véhicule d'atterrissage. En cas d'urgence, la section du sas et le cockpit au-dessus quitteraient le sol. La partie basse du véhicule – les soutes du cargo et les aérofreins – resterait sur Mars. Même si un ou plusieurs explorateurs étaient laissés là, les précieux échantillons seraient acheminés jusqu'au vaisseau de l'expédition en orbite, puis aux scientifiques qui les attendaient sur terre.

Ce premier stade étant accompli à la satisfaction de Vosnesensky, il donna l'ordre à l'équipe de transporter les fournitures à l'intérieur du dôme. Ils se dépêchaient pour prendre de vitesse le Soleil étrangement minuscule qui descendait vers l'horizon à l'ouest. Le véhicule de construction remorqua les lourdes palettes d'équipement, tandis que les explorateurs réalisaient des exploits en apparence surhumains, transportant des réservoirs d'oxygène cylindriques de la taille d'un homme et de volumineuses caisses qui auraient pesé des centaines de kilos sur terre.

Suant comme un manœuvre dans sa combinaison pressurisée, Jamie souriait amèrement à la pensée que la première tâche des premiers explorateurs sur Mars était de peiner comme des coolies, grognant et ahanant

des heures durant sur une corvée insensée. Les déclarations publiques et les émissions TV faisaient apparaître tout cela sacrément facile, pensait-il. Personne ne regarde un scientifique travailler – surtout quand il fait un travail de chien.

Ni lui ni les autres ne faisaient spécialement attention à leur force due à la faible gravité. Tout au long de leur vol de plus de neuf mois depuis la Terre leur vaisseau spatial avait tourné au bout d'un filin de cinq kilomètres de long afin de simuler la gravité, car des périodes prolongées en apesanteur affaiblissaient dangereusement les muscles et déminéralisaient les os. Leur gravité artificielle commença au niveau terrestre normal de un g, puis fut lentement réduite pendant les mois de vol jusqu'à la valeur martienne d'environ un tiers de g. Maintenant, sur la surface de Mars, ils pouvaient marcher normalement même en transportant des poids énormes avec leurs muscles développés sur Terre.

À la fin de leur longue, épuisante journée, ils entrèrent enfin à l'intérieur du dôme gonflé. Le minuscule Soleil faisait virer le ciel au rouge sang et la température extérieure était déjà de moins quarante-cinq degrés.

Le dôme était rempli d'air respirable à la pression et à la température terrestres normales, d'après les instruments. Le thermomètre indiquait précisément vingt et un degrés Celsius : soixante-neuf virgule huit degrés Fahrenheit.

Tous les six étaient à l'intérieur avec leurs combinaisons pressurisées, et y resteraient jusqu'à ce que Vosnesensky décide qu'on pouvait respirer l'air du dôme en toute sécurité. La combinaison de Jamie pesait lourdement sur ses épaules. Elle n'avait plus cette odeur « voiture neuve » de plastique propre sorti d'usine ; elle sentait la sueur et l'huile de machine. L'équipement dorsal remplaçait le dioxyde de carbone par de l'oxygène respirable, mais les filtres et les équipements miniatures internes de la combinaison ne pouvaient éliminer toutes les odeurs accumulées au cours d'un travail exténuant.

— Maintenant c'est le moment de vérité.

La voix ferme d'Ilona Malater prenait des accents sexy, mais peut-être était-elle fatiguée.

Vosnesensky avait passé les quelques dernières heures à vérifier l'étanchéité du dôme, à régler la composition et la pression de l'air, à observer minutieusement les organes vitaux, les pompes et les appareils de chauffage regroupés au centre du sol de plastique dur. Un par un les autres glissèrent vers lui, marchant pesamment dans leurs énormes bottes ; en

attendant qu'il donne son ordre, ils ressentait un mélange étrange de frayeur et d'impatience.

Qu'ils l'apprécient ou non, Vosnesensky était leur chef d'équipe, et des années d'entraînement les avaient conditionnés à obéir aux ordres de leur chef sans arrière-pensée pour sa nationalité. Toute action accomplie sur ce monde dangereusement différent devait l'être selon les règles et procédures péniblement développées sur terre. La première et la plus importante tâche de Vosnesensky, était de veiller à ce que ces règles et procédures fussent respectées sur Mars.

À présent, le Russe se détournait des équipements de circulation d'air qui ronronnaient doucement et des rangées de réservoirs de secours d'oxygène, pour s'apercevoir que les cinq membres de son équipe s'étaient rassemblés autour de lui. Il était difficile de distinguer son visage à travers la visière de son casque, impossible de déchiffrer son expression. Dans son anglais à l'accent légèrement américain, il dit :

— Toutes les jauges sont à leur niveau normal. Il semble que nous pouvons sortir en toute sécurité de nos combinaisons.

Jamie se rappela un physicien à Albuquerque, frustré à propos d'une expérience qui refusait de fonctionner correctement, lui disant « toute la physique revient à lire un putain de cadran sur un putain de jauge ».

Vosnesensky se tourna vers Connors, le commandant en second :

— Pete, le plan de mission exige que tu testes l'air en premier.

L'Américain eut un petit rire nerveux dans son casque.

— Ouais, je suis le cobaye. Je sais.

Il prit une inspiration exagérée que tous purent entendre dans leurs écouteurs. Puis il lança :

— Vous pouvez y aller.

Connors ouvrit un peu la visière de son casque, renifla, puis fit glisser entièrement la visière et prit une inspiration plus profonde. Il fit une grimace en montrant les dents.

— Sacrement mieux qu'à l'extérieur.

Tous se mirent à rire et la tension s'évanouit. Chacun d'eux remonta sa visière, puis ils déverrouillèrent les fermetures de cou de leurs combinaisons et retirèrent leurs casques tous en même temps. Les oreilles de Jamie claquèrent, mais rien de plus grave n'arriva.

Ilona ébouriffa ses boucles blondes et inhala lentement, ses minces narines s'évasant légèrement.

— Oh ! ça sent exactement comme dans le module d'entraînement. Trop sec. Mauvais pour la peau.

Jamie promena un long regard autour de leur nouvelle maison, maintenant que sa vision n'était plus limitée par le casque.

Il vit le dôme s'élevant dans une lueur ombrée au-dessus de sa tête, enrubanné de traverses métalliques. Cela lui rappelait la première fois qu'il était allé dans un planétarium, quand il était gamin, à Santa Fé. La même sensation de crainte silencieuse. La même fraîcheur douce de l'air. Pour Ilona, l'air était trop sec ; pour lui, c'était délicieux.

La paroi en plastique lisse du dôme avait été assombrie par un courant électrique polarisant pour garder la chaleur à l'intérieur. Le jour, la section basse du dôme serait rendue transparente pour profiter de la chaleur du Soleil, mais le soir c'était comme un igloo posé sur la plaine gelée de Mars, assombri pour retenir la chaleur et pour l'empêcher d'irradier dans l'air ténu et glacial de Mars. Des bandes de lampes fluorescentes reproduisant la lumière solaire éclairaient doucement la surface du sol, mais le sommet du dôme était à peine visible dans la pénombre qui régnait là-haut.

La paroi de plastique du dôme était doublée afin de tenir le froid à distance. La section la plus haute était opaque, remplie d'un matériau spécial dense capable d'absorber les radiations dangereuses et même de stopper les petites météorites, à en croire les ingénieurs. La simple idée d'une perforation du dôme était terrifiante. Des rustines et des adhésifs étaient disposés partout, mais aurait-on le temps de réparer une perforation avant que l'air s'échappe au-dehors ? Jamie se rappelait la bonne vieille plaisanterie des plieurs de parachutes : « Ne vous en faites pas. Si ce parachute ne marche pas, rapportez-le et nous vous l'échangerons. »

L'énergie électrique qui chauffait le dôme venait d'un générateur nucléaire compact situé à l'intérieur de l'un des véhicules cargos. Le lendemain, après l'atterrissage de la seconde équipe, le robot constructeur était programmé pour extraire le générateur et l'enfouir dans le sol martien à cinq cents mètres du dôme.

On ne doit pas appeler ça un sol, se souvint Jamie. Un sol est vivant avec des micro-organismes et des vers de terre et d'autres créatures vivantes. Ici, sur Mars, cela s'appelle du régolite, exactement comme sur la surface entièrement morte de la Lune.

Mars est-il réellement mort ? Jamie se le demandait. Il se rappelait les histoires qu'il avait lues quand il était petit, de sauvages histoires de Martiens

se battant le long des canaux qui ceinturaient leur planète, de beaux récits de cités construites comme des pièces de jeu d'échecs et de maisons qui se tournaient vers le Soleil comme des tournesols. Il n'y avait pas de canaux sur Mars, Jamie le savait. Pas de cités. Mais la planète était-elle entièrement sans vie ? Y aurait-il des fossiles à extraire de ce sable rouge ?

A L'ENTRAÎNEMENT : KAZAKHSTAN

Comme ils roulaient le long de la rivière, Yuri Zavgorodny esquissa un geste de sa main droite.

— Comme votre Nouveau-Mexique, non ? demanda-t-il dans son anglais hésitant.

Jamie Waterman se frotta inconsciemment le côté. Ils n'avaient enlevé les points de suture qu'hier et la cicatrice était encore sensible.

— Le Nouveau-Mexique, répéta Zavgorodny, c'est comme ça ? Hein ?

Jamie faillit répondre « non », mais les administrateurs de la mission les avaient bien avertis d'être aussi diplomates que possible avec les Russes – comme d'ailleurs avec tout le monde.

— Même genre, murmura Jamie.

— Oui ? demanda Zavgorodny dominant le hurlement du vent qui soufflait à travers les fenêtres de la voiture.

— Oui, dit Jamie.

Le paysage plat et brun qui s'étendait au-delà de la rivière ne ressemblait en rien au Nouveau-Mexique. Le ciel était badigeonné de bleu pâle, le désert morne et vide dans toutes les directions. C'est un pays vieux, fatigué, se dit Jamie comme il se protégeait du vent brûlant. Usé jusqu'à la corde. Asséché. Rien à voir avec les montagnes vivifiantes et les ciels hardis de son pays. Le Nouveau-Mexique était un pays jeune, brut, magique et mystique. Ce désert triste et poussiéreux là dehors est ancien ; il a été laminé par les invasions armées.

— Comme Mars, dit l'un des autres Russes. Sa voix était un grondement profond, alors que celle de Zavgorodny était grêle, comme la flûte d'un charmeur de serpent. Jamie avait été rapidement présenté à tous les quatre mais le seul nom qu'il avait retenu était celui de Zavgorodny.

Seigneur, J'espère que Mars n'est pas aussi pénible, se dit Jamie.

La veille, Jamie avait été à l'Hôpital naval de Bethesda, pour ôter les sutures de son ablation de l'appendice. Tous les membres de la mission Mars à l'entraînement s'étaient faits opérer. Règlement de la Mission. Pas question de risquer une crise d'appendicite à cinquante millions de kilomètres de l'hôpital le plus proche. Même si les décisions à propos de ceux qui iraient

réellement sur Mars n'étaient pas encore prises, chacun perdit son appendice.

— Où allons-nous ? demanda Jamie, où m'emmenez-vous ?

On était dimanche, en principe jour de repos même pour les hommes et les femmes qui s'entraînaient en vue du vol vers Mars. Surtout pour un nouvel arrivant, avec son décalage horaire, et une cicatrice fraîche au ventre. Mais les quatre cosmonautes avaient tiré Jamie de son lit à l'hôtel et insisté pour qu'il vienne avec eux.

— Aéroport, dit le cosmonaute à la voix profonde placé à la gauche de Jamie.

Il était coincé à l'arrière entre deux des Russes en sueur, qui sentaient fort malgré la pointe d'odeur de savon. Les deux autres étaient devant, Zavgorodny au volant.

Ils m'emmènent faire un tour comme les hommes de main d'un gang mafieux, pensait Jamie. Les Russes se souriaient l'un l'autre, parlaient entre eux en grimaçant, haussant fortement les sourcils. Quelque chose n'allait pas. Et ils n'allaient pas le dire au géologue américain avant que ce soit réglé.

C'étaient des hommes solidement bâtis, tous les quatre. Courts et trapus. Comme Jamie d'ailleurs, mais les Russes avaient la peau beaucoup plus claire que Jamie, qui avait du sang navajo dans les veines.

— Est-ce une affaire officielle ? avait-il demandé quand ils avaient martelé à la porte de son hôtel au lever du jour.

— Rien d'officiel, avait répliqué Zavgorodny tandis que les autres s'esclaffaient. C'est pour le plaisir. Pour s'amuser.

Amusement pour eux, peut-être, marmonnait Jamie tandis que la voiture vrombissait sur le béton de l'autoroute. Le fleuve s'incurvait à gauche. Le vent charriait une odeur de poussière cuite au soleil. La vieille ville de Tyuratam et Leninsk, la nouvelle cité bâtie pour les ingénieurs de l'espace et les cosmonautes, étaient à des kilomètres derrière eux maintenant.

— Pourquoi allons-nous à l'aéroport ? demanda Jamie.

Celui qui se tenait à sa droite éclata de rire.

— Pour s'amuser. Vous verrez.

— Oui, dit celui de gauche, pour s'éclater.

Jamie s'entraînait en vue de la mission martienne depuis plus de six mois. C'était son premier voyage en Russie, alors que son calendrier l'avait déjà transbahuté en Australie, en Alaska, en Guyane française et en Espagne. Il y avait eu des examens physiques interminables, pour tester ses réflexes, sa force, sa vue, son intelligence. Ils avaient vérifié ses dents et les avaient

déclarées en excellent état, puis ils l'avaient débarrassé de son appendice.

Et maintenant un petit groupe de cosmonautes qu'il n'avait jamais vu auparavant l'enlevait au petit matin d'un dimanche tranquille pour un Nulle Part Ailleurs, Kazakhstan.

Pour s'éclater.

Il y avait eu très peu d'amusement au cours de l'entraînement pour Mars. Beaucoup de compétition entre les scientifiques, puisque seize d'entre eux seulement devaient effectuer le vol : seize sur plus de deux cents à l'entraînement. Jamie réalisait que la compétition devait être aussi féroce entre les cosmonautes et les astronautes.

— On vous a tous enlevé l'appendice ? demanda-t-il.

Les sourires s'évanouirent. Le cosmonaute assis à côté de lui répondit.

— Non. Pas nécessaire. On ne va pas sur Mars.

— Vous n'y allez pas ?

— Nous sommes des instructeurs, dit Zavgorodny au-dessus de son épaule, on a déjà été éliminés pour la mission de vol.

Jamie voulut demander pourquoi, et décida de s'abstenir. Ce n'était pas un sujet de conversation agréable.

— Votre appendice ? demanda l'homme à sa gauche.

Il fit courir un doigt le long de sa gorge.

Jamie approuva.

— Ils ont enlevé les agrafes hier.

Il réalisait qu'en réalité il avait quitté Bethesda vendredi et qu'on était maintenant dimanche, mais il avait l'impression que c'était hier.

— Vous êtes un Indien américain ?

— Moitié Navajo.

— L'autre moitié ?

— Anglo, dit Jamie.

Il vit que ce mot ne signifiait rien pour les Russes.

— Blanc. Anglais.

L'homme assis à l'avant à côté de Zavgorodny se retourna vers lui.

— Quand ils ont enlevé votre appendice, vous aviez un toubib avec la figure peinturlurée pour battre la mesure sur unealebasse ?

Les quatre Russes éclatèrent d'un rire énorme. La voiture fit une embardée tellement Zavgorodny riait.

Jamie leur rendit leur sourire.

— Non. J'étais juste anesthésié, comme vous l'auriez été.

Les Russes bavardèrent entre eux. Jamie visualisa sa plaisanterie : le Peau-Rouge qui voulait aller sur la planète rouge... Il sentait qu'il n'y avait là pas de mépris. Juste quatre aviateurs buveurs de bière qui se payaient un peu de bon temps avec un nouveau.

Je voudrais bien comprendre le russe, se disait-il. Je voudrais bien savoir ce que mijotent ces quatre clowns. S'éclater.

Puis il se rappela qu'aucun de ces hommes n'avait le moindre espoir de se rendre sur Mars. Ils avaient été relégués au rôle d'instructeurs. *J'ai encore une chance d'effectuer la mission. Est-ce qu'ils en ont après moi ? Mais alors que diable sont-ils en train de préparer ?*

Zavgorodny quitta l'autoroute et prit une route poussiéreuse à deux voies qui longeait une clôture en fil de fer. Jamie pouvait voir au loin des hangars et des avions parkés au hasard. *Alors on va vraiment à un aéroport, réalisa-t-il.*

Ils passèrent un portail non gardé et allèrent jusqu'à un petit hangar isolé dans un coin de l'aéroport. Un bimoteur à ailes hautes reposait sur un petit train d'atterrissage à trois roues devant le hangar. Pour Jamie ça ressemblait à une version russe du bimoteur Otter, un petit avion sur lequel il avait volé pendant une semaine de travail au-dessus des froides montagnes d'Alaska.

— Vous aimez voler ? demanda Zavgorodny en arrêtant la voiture.

Jamie s'étira. Il n'était pas encore neuf heures, mais le soleil lui réchauffait agréablement les épaules.

— J'aime voler, dit-il, mais je n'ai pas ma licence. Je ne suis pas qualifié...

Zavgorodny se mit à rire.

— Bonne chose ! Nous sommes quatre pilotes, ça fait trois de trop.

Les quatre cosmonautes étaient déjà en train de revêtir des combinaisons de vol d'une pièce, en cuir terne et usé. Jamie avait enfilé un tricot à manches courtes et une paire de jeans quand ils l'avaient tiré de son lit d'hôtel. Il suivit les autres dans la soudaine et fraîche obscurité du hangar. Cela sentait l'huile de moteur et l'essence. Deux des cosmonautes gravirent en cliquetant une envolée de marches en métal menant à un bureau perché sur la galerie au-dessus.

— On doit tous porter des parachutes, dit Zavgorodny en indiquant une longue table où se trouvait une rangée de parachutes gros et compacts, avec leurs courroies pareilles à des tentacules de pieuvres. C'est le règlement.

— Pour voler là-dedans ?

Jamie pointa un pouce vers l'avion.

— Oui. Avion militaire. C'est le règlement. On doit porter des parachutes.

— Où va-t-on ? demanda Jamie.

Zavgorodny s'empara d'un des parachutes et le lui colla dans les mains comme un travailleur passant un sac de ciment.

— Une surprise, dit le Russe, vous verrez.

— On va s'éclater, dit l'autre cosmonaute en bouclant les sangles de cuisse de son parachute.

S'éclater pour qui ? se demandait silencieusement Jamie. Mais il sangla son parachute sans rien dire.

Les deux autres redescendirent les marches de métal, les semelles de leurs bottes éveillant des échos dans le hangar presque vide. Jamie suivit les quatre cosmonautes dans la chaude clarté solaire, vers l'avion. Une large ouverture avait été découpée dans le métal sur le côté. Il n'y avait pas d'escalier. Quand il leva son pied vers le bord, Jamie eut un pincement de douleur au côté. Il agrippa les parois métalliques et se hissa dans l'avion. Sans aide. Sans broncher.

À l'intérieur, on se serait cru dans un four. Deux rangées de sièges baquets pelés, non rembourrés. Les deux hommes qui avaient voyagé avec lui à l'arrière de la voiture le poussèrent vers le cockpit. Les fauteuils de pilote et de copilote étaient épais et rembourrés ; ils paraissaient confortables.

Zavgorodny montra à Jamie le siège situé derrière le pilote. Il s'assit lui-même dans le siège opposé, et fixa le harnais de sécurité autour de ses épaules et de ses cuisses. Le parachute lui donnait la sensation d'un coussin, mais c'était une impression désagréable, comme un sous-vêtement qui se serait chiffonné.

Les moteurs toussèrent, crachèrent, puis effectuèrent un démarrage pétaradant. L'avion trembla tel un vieillard paralytique. Tandis que les hélices vrombissaient en un tourbillon invisible, Jamie entendait toutes sortes de craquements, comme si l'avion allait tomber en miettes à tout moment ; ça grinçait, ça gémissait horriblement. L'avion fit une embardée en avant.

Les deux pilotes avaient fixé des écouteurs sur leurs têtes, mais s'ils étaient en contact avec la tour de contrôle, Jamie ne pouvait entendre un mot de ce qu'ils disaient avec le vacarme des moteurs et du vent qui soufflait à travers la cabine. Les quatre cosmonautes s'étaient assis après Jamie. Aucun n'avait fermé la porte. Jamie se retourna dans son siège et réalisa qu'elle ne fermait pas : ils allaient voler avec cette ouverture béante.

Le vent passait en rugissant tandis que l'avion s'élançait vers la piste, dérapant légèrement d'un côté puis de l'autre.

Une piste terriblement longue pour un avion si petit, pensait Jamie. Il lança un regard à Zavgorodny. Le Russe lui sourit.

Et puis ils se retrouvèrent au-dessus du sol. Jamie vit l'aéroport s'évanouir peu à peu par sa fenêtre, les avions et les bâtiments se réduisant en jouets. Le paysage s'étendait autour, brun et mortellement sec sous un ciel pâle sans nuages. Les moteurs adoptèrent un grognement ronflant et le vent hurlait si fort que Jamie dut se pencher pour crier à l'oreille de Zavgorodny :

— Alors, où va-t-on ?

Zavgorodny cria en retour :

— Trouver Muzhestvo.

— Moo... quoi ? hurla-t-il. Où est-ce ? C'est loin ?

Le Russe se mit à rire.

— Vous verrez.

Ils grimpèrent régulièrement pendant ce qui sembla durer une heure. *On ne peut pas être à plus de trois mille mètres*, se dit Jamie. Il était difficile d'évaluer les distances verticales, mais il savait qu'ils auraient besoin de masques à oxygène s'ils volaient à beaucoup plus de trois mille mètres. Il commençait à faire froid. Jamie regretta de ne pas avoir emporté de coupe-vent. *Ils auraient dû me le dire*, pensait-il. *Ils auraient dû m'avertir*.

Le copilote regarda par-dessus son épaule, fixant Jamie. Il sourit, puis mit une main sur sa bouche et fit « hoo-hoo-hoo ! ». Sa version d'un cri de guerre indien. Jamie resta de marbre.

Soudain l'avion plongea et bascula sur la gauche. Jamie fut plaqué contre la paroi courbe du fuselage et faillit se cogner la tête contre la fenêtre. Il jeta un regard au paysage brun au-dessous de lui, bosselé de collines, un lac étincelant loin en bas, tandis que l'appareil semblait pivoter autour de son aile gauche et lentement, lentement tournait.

Puis il plongea en piqué et s'arrêta net, collant Jamie à son dossier. L'avion grimpa maladroitement en tanguant, puis se renversa d'un coup. Jamie fut soulevé de son siège ; il était retenu par son harnais mais il était soudain en apesanteur. Il piqua de nouveau et la pesanteur revint, lourde, écrasante, tandis que l'avion se précipitait vers ces collines brunes et arides, moteurs hurlant, le vent sifflant à travers la cabine qui vibrait, comme s'il allait se disloquer dans un grand bruit de ferraille.

Enfin il revint à l'horizontale, moteurs ronronnant, comme si de rien

n'était.

Zavgorodny fixait Jamie. Le copilote jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Et Jamie comprit. Ils étaient en train de le secouer. Il était le petit nouveau dans le groupe et ils regardaient s'ils pouvaient l'effrayer. Leur petite version personnelle de la Comète à Vomir, se dit Jamie. Voir s'ils arrivent à me rendre vert, à me faire dégueuler. S'éclater.

Chaque tribu a ses rites d'initiation, réalisait-il. Il n'avait jamais été précisément initié en tant que Navajo ; ses parents étaient trop anglicisés pour le permettre. Mais ces gars allaient y remédier.

Jamie se composa un sourire pour Zavgorodny.

— C'était marrant, hurla-t-il, espérant que les trois autres pouvaient l'entendre par-dessus les moteurs et le vent, je ne savais pas que vous pouviez faire un looping avec une vieille caisse comme ça.

Zavgorodny balança la tête de haut en bas.

— Pas recommandé. Les ailes pourraient se détacher.

Jamie haussa les épaules dans son harnais.

— Et maintenant ?

— Muzhestvo.

Ils volèrent tranquillement encore environ un quart d'heure, sans acrobaties, sans paroles. Puis Jamie réalisa qu'ils avaient effectué un large parcours circulaire et en commençaient un autre. Il regarda par la fenêtre. Le sol en bas était plat et désert, aussi désolé que Mars, à l'exception d'une simple route courant tout droit à travers le vaste paysage brun et aride.

Zavgorodny déboucla son harnais de sécurité et se leva. Il dut s'accroupir légèrement à cause du toit de la cabine tandis qu'il prenait pied sur l'aile et se retournait vers l'ouverture béante.

Jamie se retourna et vit que l'autre cosmonaute s'était levé lui aussi, debout au-dessus du vide.

Seigneur, une embardée de cette caisse et il passerait dehors cul par-dessus tête !

Zavgorodny se tenait à côté de l'autre homme, une main fermement agrippée à la mince rambarde métallique qui courait tout le long de la cabine. Ils paraissaient bavarder, tête contre tête, opinant comme s'ils étaient à leur bar favori tenant une conversation anodine. Avec trois mille mètres de vide juste un pas plus loin.

Zavgorodny fit signe à Jamie, l'invitant à se joindre à eux. Jamie sentit son estomac se nouer. Je ne veux pas aller là. Je ne veux pas.

Mais il se retrouva débouclant son harnais et marchant malaisément vers le panneau ouvert. L'avion rua légèrement, et Jamie saisit la rambarde à deux mains.

— Terrain de parachutage, Zavgorodny montra au-delà du panneau, on saute ici.

— Aujourd'hui ? Maintenant ?

— Oui.

L'autre cosmonaute avait mis un casque en plastique sur sa tête. Il fit glisser la visière sur ses yeux, hurla quelque chose en russe, et sauta hors de l'avion.

Jamie empoigna la rambarde encore plus fermement.

— Voyez ! lui hurla Zavgorodny, en montrant. Regardez !

Précautionneusement Jamie regarda par l'ouverture béante.

Le cosmonaute tombait comme une pierre, bras et jambes étendus, se réduisant à un petit point sombre sur le fond brun foncé du paysage si loin en dessous.

— On s'éclate, rigola Zavgorodny à l'oreille de Jamie.

Jamie frissonna, pas seulement à cause du vent glacé qui traversait son mince tee-shirt.

Zavgorodny lui mit un casque entre les mains. Jamie lui jeta un regard. Le plastique était éraflé et troué, ses couleurs rouge et blanche presque complètement effacées.

— Je n'ai jamais sauté, dit-il.

— On le sait bien.

— Mais je...

Il voulut dire qu'on venait juste de lui enlever ses agrafes, qu'il savait qu'on risquait de se casser les deux jambes en sautant en parachute, qu'il n'y avait absolument aucune chance pour qu'ils le fassent sortir de cet avion.

Cependant il mit le casque et le fixa solidement sous son menton.

— C'est facile, dit Zavgorodny. Vous avez fait de la gymnastique, c'est dans le programme. Atterrissez seulement genoux pliés et faites un roulé-boulé. Facile.

Jamie tremblait. Le casque semblait peser cent kilos. Sa main gauche était enroulée autour de la rambarde en une prise désespérée. La droite tâtonnait le long des sangles du parachute, cherchant aveuglement la poignée qui déclencherait l'ouverture.

Zavgorodny paraissait tout à fait sérieux maintenant. L'avion penchait

légèrement, les poussant vers l'ouverture béante sur le côté. Jamie planta ses pieds sur le plancher métallique aussi solidement qu'il le put, content d'avoir chaussé une solide paire de bottes.

Le Russe prit sa main droite et la plaça sur la poignée. Le métal sembla froid comme la mort à Jamie.

— Pas à s'en faire, cria Zavgorodny, sa voix arrivait assourdie dans le casque de Jamie. J'ai fixé une attache au-dessus. Elle ouvre le parachute automatiquement. Pas de problème.

— Ouais, la voix de Jamie était mal assurée.

Ses tripes bouillonnaient. Il pouvait sentir la sueur couler goutte à goutte sur ses côtes bien qu'il frissonnât de froid.

— Vous sautez. Vous comptez jusqu'à vingt. Compris ? Si le parachute ne s'est pas ouvert, vous tirez la poignée. Compris ?

Jamie opina.

— Je vous suis. Si vous mourez je vous enterrerai.

Son sourire revint. Jamie avait envie de vomir.

Zavgorodny l'observa attentivement.

— Vous voulez revenir vous asseoir ?

Chaque atome de son être voulait répondre « Oui ! » mais Jamie secoua la tête et fit un pas hésitant, tremblant, vers l'ouverture.

Le Russe saisit la visière du casque et la fit glisser sur les yeux de Jamie.

— Comptez jusqu'à vingt. Lentement. Je vous verrai au sol dans deux minutes. Peut-être trois.

La gorge serrée Jamie laissa Zavgorodny le mettre en position correcte au bord de l'ouverture. Le sol paraissait dur comme du fer et très, très loin au-dessous. Ils étaient à l'ombre de l'aile, l'hélice trop loin pour présenter un danger. Jamie saisit tout cela en un seul coup d'œil affolé.

Une tape sur son épaule. Jamie hésita le temps d'un battement de cœur, puis se poussa dehors d'un coup de botte.

Rien. Pas de mouvement. Pas de bruit excepté le sifflement du vent. Jamie eut soudain la sensation qu'il était dans un rêve, simplement en suspens dans le vide, flottant réellement, attendant de s'éveiller sain et sauf et presque déçu dans son lit. L'avion avait disparu quelque part derrière et au-dessus de lui. Le sol était à des kilomètres en dessous, changeant lentement, sans se rapprocher notablement.

Il tournait et se retournait paresseusement en plein ciel. C'était presque agréable. Amusant, même. Libre de toute attache, séparé du monde, seul,

totallement seul et libre.

C'était comme si on n'avait pas de corps, pas d'existence physique du tout. Rien d'autre qu'un pur esprit, net et léger comme l'air lui-même. Il se rappela les vieilles légendes que son grand-père lui avait racontées sur les héros navajos qui avaient voyagé à travers les bandes de l'arc-en-ciel. Cela doit être comme ça, pensait-il, loin au-dessus du monde, flottant, flottant. Comme Coyote quand il avait chevauché une comète.

Il réalisa avec un coup au cœur qu'il avait oublié de compter. Et sa main avait lâché la poignée. Il tâtonna maladroitement, voyant maintenant que le sol se précipitait pour l'écraser, le pulvériser, le mettre à mort, à mort, à mort.

Une main gigantesque le saisit, lui arrachant presque la tête. Il tournoya en plein ciel tandis que des sons nouveaux éclataient tout autour de lui.

Avec le claquement d'une voile, son parachute se déploya et s'étendit au-dessus de lui, laissant Jamie accroché aux courroies, flottant tranquillement vers le sol aride, en bas.

Les tempes battantes, il se sentait néanmoins un peu désappointé. Comme un enfant qui aurait surmonté sa peur à sa première descente en roller, et qui serait triste que cela soit fini. Loin au-dessous il pouvait apercevoir la toute petite figure d'un homme qui rassemblait un parachute blanc sale.

Je l'ai fait ! pensait Jamie. *J'ai sauté.* Il voulut pousser un vrai cri de victoire indien.

Mais son côté sobre veillait, *tu dois encore te poser sans te casser les chevilles. Ou faire éclater cette maudite cicatrice.*

Le sol se ruait vraiment vers lui maintenant. Relax. *Plie les genoux. Laisse tes jambes absorber le choc.*

Il toucha durement, culbuta deux fois, et sentit le vent s'engouffrer dans son parachute. Tout d'un coup Zavgorodny fut à ses côtés tirant sur les cordes, et l'autre cosmonaute enroulait ses bras autour du parachute lui-même comme un homme essayant de mettre une tonne de papier d'emballage dans une corbeille à papiers.

Jamie se releva en tremblant. Ils l'aidèrent à enlever le harnais du parachute. L'avion décrivait paresseusement des cercles là-haut.

— Vous l'avez bien fait, dit Zavgorodny, souriant largement maintenant.

— Comment êtes-vous arrivé en bas si vite ? demanda Jamie.

— J'étais en chute libre, quand je vous ai dépassé. Vous ne m'avez pas vu ? J'allais comme une fusée !

— Yuri est champion de chute libre, dit l'autre cosmonaute.

L'avion arrivait sur le terrain, volets en position basse, moteurs toussant. Ses roues touchèrent le sol et soulevèrent d'énormes panaches de poussière.

— Alors maintenant on va à Muzhestvo ? demanda Jamie à Zavgorodny.

Le Russe secoua la tête.

— Nous l'avons déjà trouvé. Muzhestvo veut dire courage en russe. Vous avez du courage, James Waterman. Je suis content.

Jamie prit une profonde inspiration.

— Moi aussi.

— Tous les quatre, dit Zavgorodny, nous n'irons pas sur Mars. Mais quelques-uns de nos amis le feront. Nous ne permettrons à personne d'aller sur Mars s'il ne se montre pas courageux.

— Comment pouvez-vous... ?

— D'autres vous testent pour les connaissances, pour la santé, pour le travail avec les équipements nécessaires. Nous vous testons pour le courage. Personne ne doit aller sur Mars s'il n'est pas courageux. Ce serait un danger pour nos camarades cosmonautes.

— Muzhestvo, dit Jamie.

Zavgorodny rit et lui donna une tape dans le dos et ils repartirent sur le sol poussiéreux vers l'avion qui attendait.

Muzhestvo, se répétait Jamie. Leur version d'un rituel sacré. Comme un rite purificateur navajo. Je suis l'un des leurs maintenant. Je leur en ai donné la preuve. Je me le suis prouvé à moi-même.

SOL 1 : SOIR

Le dôme était astucieusement muni de deux sas diamétralement opposés, et divisé en petites cabines, une pour chacun des douze membres de l'équipe, disposées en arc de cercle sur l'un des côtés. Les cloisons en plastique avaient deux mètres de haut, à la façon de compartiments de bureau dans une banque qui aurait employé des basketteurs.

Les psychologues avaient insisté pour que ces cloisons soient de couleur pastel. Jamie aurait préféré les nuances brillantes et chaudes de son désert natal. *On aura besoin de toute la chaleur qu'on pourra trouver ici*, pensait-il.

Il y avait deux salles d'eau grandes comme des cabines téléphoniques à chaque extrémité des compartiments personnels. La planification de leur usage serait sans doute un vrai casse-tête.

Des zones communes étaient groupées autour du centre : une cuisine ; un « carré » qui n'était rien d'autre qu'un trio de tables avec de fragiles sièges de plastique adaptés à la gravité martienne ; et un centre de communications avec des ordinateurs de bureau et des écrans. Les machines spécialisées pour les scientifiques étaient alignées contre la paroi circulaire extérieure. Chaque scientifique était responsable du déballage de son propre matériel et de sa mise en marche. La majeure partie de ce matériel était encore en orbite et devait être descendue au second atterrissage.

Après leur longue journée de labeur, les quatre chercheurs et les deux astronautes commencèrent à se débarrasser de leurs équipements dorsaux et des combinaisons qu'ils avaient portées plus de vingt heures d'affilée.

En quelques minutes, les combinaisons furent jetées sur le sol comme les morceaux abandonnés d'armures brillamment colorées, et les six membres de l'équipe se retrouvèrent dans leurs tenues intérieures vert olive ou bleu pâle. *On ressemble à des êtres humains, maintenant*, pensait Jamie.

Des êtres humains effrayés. Chacun regardait les autres en silence, comme s'il les voyait pour la première fois. Chacun réalisant avec une absolue certitude qu'ils étaient à plus de cent millions de kilomètres de chez eux, de la sécurité, qu'un simple transistor défaillant ou une petite déchirure dans la peau de plastique du dôme pouvaient les tuer instantanément, sans prévenir.

Ils se tenaient là, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, les mains raides écartées du corps, comme s'ils testaient le monde sur lequel ils se trouvaient pour déterminer s'il serait aimable ou non pour eux. Comme des enfants soudain projetés dans un lieu totalement nouveau, ils retenaient leur respiration et regardaient sans rien dire autour d'eux.

Tony Reed rompit le silence.

— Pardon d'être si prosaïque, mais j'ai une petite faim. Que diriez-vous d'une bonne soupe ?

Vosnesensky renifla, Connors éclata de rire, les autres sourirent largement. Abandonnant les combinaisons par terre, ils se précipitèrent vers la cuisine où six repas congelés furent rapidement mis au micro-ondes.

Joanna Brumado disparut brièvement dans sa cabine personnelle et en revint avec une bouteille de champagne espagnol.

— Tu as trimballé ça depuis ton départ du Brésil ? demanda Pete Connors.

— Bien sûr que non, fit Reed dédaigneusement. Elle l'a fabriqué pendant le voyage.

Le bouchon sauta bruyamment et la mousse de champagne se répandit sur la table.

— J'ai peur qu'il ne soit pas frais, s'excusa Joanna.

— Ça ira. Ne t'en fais pas pour ça.

Jamie pensa, *sortez-le seulement une minute ou deux. Il sera bien glacé.*

Il y avait assez de champagne pour un verre par personne. Reed s'assit entre la blonde et svelte Ilona et la petite Joanna aux yeux noirs. L'Israélienne avait l'air efflanqué et hautain d'une aristocrate, même dans une terne tenue d'intérieur. Joanna était comme un enfant abandonné, maîtrisant difficilement son anxiété qui affleurait juste derrière le lac noir de ses grands yeux.

Reed, les cheveux blonds, l'allure athlétique, paraissait absolument à l'aise. Il était en train de dire :

— ... et nous avons vraiment tout le confort, enfin presque.

— Presque, dit en écho Ilona Malater.

— Nourriture, bon air, bonne compagnie, badina Reed, que pourrions-nous demander de plus ?

— L'eau est recyclée, dit Ilona, est-ce que ça ne te gêne pas ?

Reed caressa du bout du doigt sa moustache blonde mince comme un trait de crayon.

— Je dois admettre que j'aurais préféré avoir quelque chose pour purifier

l'eau. Du whisky ferait joliment l'affaire.

— Pas autorisé, dit Joanna sérieusement, j'ai déjà enfreint la règle avec ma bouteille de champagne.

— Oui, dit Ilona, je suis surprise – elle fit un léger signe de tête en direction de Vosnesensky, au bout de la table – qu'il ne t'ait pas réprimandée et confisqué la bouteille pour lui.

— Oh, il n'est pas méchant, dit Reed, on le détendra, soyez sans crainte.

La biochimiste israélienne avait l'air dubitatif. Puis elle dit :

— J'aimerais vraiment qu'on ait du whisky écossais ici.

— Peut-être pourrais-je t'en faire un petit mélange avec ma pharmacie.

Ilona leva un sourcil. Joanna prit un air perplexe.

— Vous devez quand même faire attention, continua Reed, une fois j'ai partagé une bouteille de whisky avec un Écossais. Quand j'ai mis un petit peu d'eau dans mon verre, il en a eu des frissons !

Les deux femmes se mirent à rire.

Les deux pilotes étaient au bout de la petite table, s'entretenant sérieusement du vol, discutant de la manière dont ils utilisaient leurs mains. Russe au visage rose, et Noir américain, leur nationalité – et même leur race – comptaient moins ici que le fait qu'ils fussent aviateurs plutôt que chercheurs, au mieux ingénieurs. Une grosse différence de caste par rapport aux scientifiques. L'Américain était grand et maigre, avec des bras et des jambes élancés de danseur. Le Russe était plus petit, râblé, les cheveux auburn qui avaient probablement été rouge brique quand il était enfant. Son visage charnu, habituellement renfrogné, était animé en ce moment et ses yeux d'un bleu lumineux étincelaient tandis qu'il parlait de pilotage.

Jamie savait qu'il était l'outsider. Durant presque quatre ans ces hommes et ces femmes s'étaient entraînés avec le Père DiNardo, le géologue jésuite qui avait été sélectionné à l'origine pour l'expédition martienne. Jamie avait été l'une des doublures, conscient à chaque instant de chaque jour pendant près de quatre ans qu'il allait suivre tous les déplacements d'entraînement pour une mission dont il ne ferait jamais partie.

Et puis le Dieu de DiNardo l'avait foudroyé d'une infection de la vésicule biliaire qui nécessitait une intervention chirurgicale, et son remplaçant avait été promptement liquidé pour des raisons politiques. Tout d'un coup, miraculeusement, incroyablement, James Waterman – Amérindien – avait rejoint l'équipe qui devait finalement prendre pied sur Mars.

Un Peau-Rouge sur la planète rouge, s'amusait Jamie. *Je suis ici, mais*

c'est un coup de chance. Ils m'acceptent, mais DiNardo était leur premier choix ; je ne suis qu'une doublure.

Oui, il entendait murmurer la voix de son grand-père, *mais tu es là, sur Mars, et le prêtre angliche n'y est pas.*

Jamie réprima un sourire. Pour son grand-père, même un jésuite du Vatican était un Angliche. Il était content d'être ici, parmi les premiers explorateurs, mais cette émotion vraie suscitait un sentiment latent de culpabilité. Il avait gagné ce privilège au prix du malheur d'autres hommes. Un vrai Navajo aurait redouté le châtement.

Vosnesensky se leva de table.

— Il est temps de dormir, dit-il d'un ton bourru, comme s'il s'attendait à une protestation, demain on doit être prêts pour l'arrivée de la seconde équipe. Et avant de dormir il faut nettoyer les combinaisons et les ranger proprement.

Personne ne protesta, bien que Tony Reed murmurât quelque chose que Jamie ne put saisir. Ils étaient tous fatigués mais ils savaient que les combinaisons devaient être soigneusement entretenues. Le planning du lendemain serait tout aussi pénible que celui de ce premier jour. Les tensions et les inimitiés qui s'étaient développées pendant les neuf mois de vol ne s'étaient pas évaporées par le simple fait qu'ils avaient pris pied sur Mars. *Peut-être dans les prochains jours, pensait Jamie, quand on sera occupés au boulot et qu'on pourra se promener dehors, peut-être qu'alors les choses changeront. Peut-être.*

Après avoir nettoyé la poussière de sa combinaison et l'avoir accrochée au râtelier de stockage, Jamie passait devant la cabine d'Ilona Malater pour rejoindre la sienne. La porte en accordéon était ouverte. Elle accrochait une vieille photo en lambeaux à la paroi, près de sa couchette.

Elle sentit la présence de Jamie et dit par-dessus son épaule :

— Entre un moment.

Légèrement mal à l'aise, Jamie hésita sur le pas de sa porte.

Ilona chuchota du fond de la gorge :

— Je ne vais pas te séduire, Peau-Rouge. Pas notre première nuit sur Mars.

Jamie s'appuyait contre la porte, ne sachant quoi dire.

— Tu veux voir mon album de famille ? demanda Ilona, avec un sourire méchant.

Il n'y avait que la photo accrochée. Jamie s'approcha d'un pas et vit un homme grand, l'air fatigué, dans un uniforme militaire sale, debout dans une rue pleine de décombres, les mains levés au-dessus de la tête, une demi-douzaine de soldats dans un autre uniforme, le menaçant avec des armes automatiques.

— C'est mon grand-père, en 1956, dit Ilona, la voix soudain plus forte, cassante, à Budapest. Ce sont des soldats russes. Les Russes ont fini par pendre mon grand-père. Son crime était de défendre son pays contre eux.

— On est sur Mars, maintenant, dit Jamie doucement.

— Oui. Et alors ?

Jamie se retourna et quitta la cabine sans un mot de plus. Ilona voulait continuer à diaboliser Vosnesensky, comme elle l'avait fait pendant les longs mois du vol qui les avait amenés là.

Elle pensait avoir une raison de haïr les Russes. Tout au long des années d'entraînement, elle avait soigneusement caché sa haine. Et l'avait nourrie. C'était maintenant le moment de la montrer. Maintenant que cela risquait de les tuer.

On l'emporte tous avec nous, se dit Jamie. On arrive sur un nouveau monde avec des paroles de paix et d'amour, mais on transporte nos vieilles peurs et nos haines en nous, où que nous allions.

Complètement épuisé, Jamie s'écroula tout habillé sur la frêle couchette de sa cabine. Une heure plus tard, il ne dormait pas encore. Il pensait à Ilona. Le dôme était plongé dans le noir maintenant, mais non pas silencieux. Le métal et le plastique craquaient et gémissaient sous l'étreinte omniprésente du froid martien. Les pompes soufflaient doucement et le système d'aération bourdonnait. Les psychologues avaient décidé que de tels bruits seraient en fait rassurants pour les explorateurs solitaires. Si le bruit de la machinerie s'arrêtait tout d'un coup, cela les avertirait d'une situation dangereuse, exactement comme la coupure des moteurs d'avion déclenche immédiatement un flux d'adrénaline.

Étendu sur sa couche, cependant, Jamie entendait un autre son. Une sorte de soupir rythmé qui allait et venait, démarrait et s'arrêtait. Un chuchotement bas, presque comme un doux gémissement, si faible que Jamie pensa tout d'abord être le jouet de son imagination. Mais cela persistait, une étrange respiration fantomatique à peine audible au-dessus du bruit de fond des équipements humains.

Le vent.

Il y avait une brise qui soufflait doucement de l'autre côté de leur dôme, effleurant ce nouvel artefact étranger de ses doigts légers. Mars les caressait, à la manière d'un enfant palpant quelque chose de nouveau et d'inexplicable. Mars les accueillait gentiment.

Jamie laissait ses pensées dériver tandis qu'il écoutait le vent léger de Mars, les mains nouées derrière la tête, jusqu'à ce qu'il finisse par s'endormir.

Il rêva de vaisseaux spatiaux atterrissant au Nouveau-Mexique et de tribus entières d'Indiens s'avançant vers eux, nus, pour revendiquer la propriété de ce rude désert.

A L'ENTRAÎNEMENT : ANTARCTIQUE

1

La base de McMurdo faisait à Jamie l'effet d'un mélange entre une ville minière minable et un campus universitaire en réduction, érigé en bordure de la passe de McMurdo, entre les montagnes couvertes de neige et la barrière de Ross, un bouclier de glace épais d'un quart de mille qui recouvrait la plus grande partie de la mer de Ross. Toutes les constructions étaient d'origine gouvernementale : les baraquements de métal tabulaires, les cubes en bois, et le tout nouveau bâtiment administratif. Il y avait un hangar pour les réservoirs d'essence, des rangées entières d'ateliers de mécanique. Un garde-côte brise-glace américain avait mouillé dans le port et un terrain d'aviation était littéralement taillé dans la falaise de glace étincelante qui s'étendait à perte de vue, recouvrant une surface plus grande que la France.

La neige avait été dégagée dans les rues, mais peu de monde s'aventurait dehors avec ce vent frigorifiant. Les températures les plus froides jamais enregistrées sur la Terre avaient été mesurées dans l'Antarctique : soixante-cinq degrés au-dessous de zéro.

La température d'une nuit d'été sur Mars, se dit Jamie.

À l'intérieur du baraquement affecté aux membres du Projet Mars, il faisait presque confortablement chaud, grâce à la nouvelle mini-centrale d'énergie nucléaire installée l'année précédente. Des écologistes vieux jeu avaient protesté contre l'implantation d'une pile atomique dans l'Antarctique, tandis que les écologistes de la nouvelle école protestaient davantage contre l'usage du fuel qui y souillait un air de plus en plus pollué.

Chacun des groupes de la mission martienne devait passer six semaines à la station pour apprendre à quoi ça ressemblait de vivre dans un poste de recherche coupé du reste du monde, exposés aux tensions liées aux conditions pénibles, au manque de confort et d'intimité, luttant pour survivre dans un monde aride et glacial.

Jamie descendit vivement l'étroit couloir du baraquement à moitié enterré, en se disant : *Tous les scientifiques du projet sont égaux. Sauf que*

certains sont plus égaux que d'autres. Et en ce moment le Docteur Li est plus égal que tous les autres.

Revêtu de son habituelle tenue de velours côtelé rouge et noir délavé, ses bottes de western martelant le plancher de bois usé, Jamie se dirigea vers le bureau du Docteur Li Chengdu, l'homme qui venait d'être nommé commandant de l'expédition. Aucune autre désignation n'avait été faite pour la mission, pas encore, du moins pas officiellement. Mais la base couverte de neige bourdonnait comme une ruche de rumeurs et de spéculations sur qui serait choisi pour s'envoler vers Mars et qui ne le serait pas. Les hommes et les femmes cloîtrés dans la base avaient monté des paris. Quelques-uns essayaient même de pirater l'accès informatique aux fichiers personnels confidentiels.

Demain, Jamie et le groupe auquel il était rattaché s'envoleraient de McMurdo et retourneraient à la civilisation, si le temps le permettait, au terme de leurs six semaines d'entraînement.

Jamie avait passé le plus clair de son temps à la recherche de météorites sur le glacier neigeux qui recouvrait le pack de glace de la mer de Ross.

L'Antarctique était un bon endroit pour la chasse aux météorites. La neige et la glace éternelles du continent gelé conservaient les roches tombées du ciel, les préservant assez bien des contaminations terrestres. Quelques-unes de ces météorites étaient même supposées venir de Mars. Jamie avait espéré en trouver une au cours de ses recherches sur le glacier balayé par le vent. *Si je ne vais pas sur Mars, se disait-il, peut-être au moins trouverai-je un morceau de Mars venu sur Terre.*

En six semaines il avait trouvé quatre météorites sur la glace. Aucune d'entre elles n'était martienne.

Pendant plus de trois ans, Jamie avait travaillé et s'était entraîné avec des chercheurs d'une douzaine de nations dans des laboratoires et sur le terrain, de l'Islande à l'Australie. Pendant la plus grande partie de ce temps, lui – et personne d'autre – était au courant de sa non-sélection pour la mission martienne. Le Père Fulvio DiNardo était le premier choix pour la mission, pas seulement comme géologue de classe mondiale mais aussi en tant que prêtre jésuite.

« Avec lui, nous faisons d'une pierre deux coups », avait expliqué gaiement l'un des administrateurs américains de la mission pendant le petit déjeuner, deux mois plus tôt, alors qu'ils étaient à la Cité des Étoiles près de Moscou. « Il remplit deux fonctions : géologue et aumônier. »

Tony Reed avait acquiescé, un mince sourire retroussant ses lèvres. « Oui. Il pourra entendre des confessions et baptiser tous les bébés nés durant la mission. Aucun autre géologue ne serait aussi utile. »

Jamie acceptait mal la position inattaquable de DiNardo. Le prêtre avait joué un rôle dans l'étude des planètes depuis que la seconde vague des sondes spatiales avait été lancée vers Jupiter et les astéroïdes. Il avait participé à la définition de quelques-uns des instruments transportés par ces sondes. Il avait été le premier géologue sur la Lune depuis la mission Apollo 17, quelques trente ans plus tôt. Même maintenant, tandis que les scientifiques s'entraînaient pour la première mission habitée sur Mars, le Père DiNardo passait la majeure partie de son temps dans un laboratoire de la station spatiale russe Mir, menant des études géologiques sur les échantillons de roche et de sol rapportés par les sondes inhabitées envoyées pour explorer la planète rouge avant l'expédition humaine.

C'était la place de doublure du Père DiNardo qui tracassait Jamie. Franz Hoffman semblait tenir la corde, d'après les bruits de couloir. Le Viennois était physicien à l'origine, et n'avait choisi la géologie que depuis quelques années. Jamie était certain que c'était sa nationalité autrichienne plus que ses travaux en géologie qui l'avait placé en position de numéro deux derrière DiNardo. Et devant Jamie.

Pendant des mois, Jamie avait senti monter en lui une colère bouillonnante. *Je suis meilleur géologue qu'Hoffman*, se disait-il. *Mais il va gagner son billet pour Mars comme doublure de DiNardo et je vais rester ici sur terre. Parce que les politiciens tiennent à un équilibre des nationalités et qu'il n'y a pas encore d'Autrichien dans le groupe. Pire encore, les politiciens essaient désespérément de conserver l'égalité numérique entre Américains et Russes. Et ils me comptent comme Américain.*

Comme il approchait de la porte du Docteur Li, il se demandait pour la millième fois ce qu'il pourrait faire pour changer la situation. *Pourquoi m'a-t-il demandé de venir ? Maintenant que Li est officiellement nommé commandant de l'expédition, va-t-il agir en scientifique ou en politicien ? Peut-il m'aider ? Et s'il le peut, le veut-il ?*

Jamie frappa à la porte du Docteur Li.

Le poste de commandant de l'expédition avait été pourvu avec un soin extrême par les politiciens et les administrateurs. Il devait être un scientifique hautement reconnu, un leader naturel, un inspirateur pour les hommes et les femmes qu'il aurait à diriger sur un autre monde.

Il devait être capable de calmer des ego blessés et de résoudre les problèmes émotionnels entre ses scientifiques, plus fragiles, et ses astronautes.

Par-dessus tout, il devait appartenir à une nation neutre : ni orientale ni occidentale, ni arabe ni juive, ni hindoue ni musulmane.

Le Docteur Li Chengdu était un homme ascétique et mince à la face jaunâtre qui était né à Singapour dans une famille de marchands chinois. Il avait fait ses études à Shanghai et Genève, et on parlait de lui pour un Nobel couronnant ses recherches en physique atmosphérique : Il avait trouvé un moyen de contrer la diminution de la couche d’ozone et d’en réduire le trou si longtemps craint dans la haute atmosphère. La cinquantaine à peine entamée, il était assez jeune et robuste pour effectuer le voyage sur Mars, assez âgé et respecté pour être un leader incontesté de l’expédition.

— Entrez, fit la voix du Docteur Li, à peine étouffée par la mince porte de contre-plaqué.

Jamie fit un pas dans la pièce qui servait à Li de bureau et de chambre. Li se leva derrière le bureau qui avait été glissé entre la couchette et la courbe du mur extérieur. Il était si grand qu’il devait se pencher pour éviter de se cogner la tête contre le plafond incurvé.

La pièce n’avait aucune personnalité, rien ne marquait sa présence. Li s’y était installé seulement quelques jours auparavant et il était prévu qu’il parte avec le groupe de Jamie le lendemain matin. Le bureau était vide à l’exception d’un ordinateur portable qui bourdonnait doucement, son écran luisant d’un orange pâle. Le lit était fait au carré, les couvertures méticuleusement bordées sous le mince matelas. L’unique fenêtre était bloquée par la neige amassée contre les flancs du bâtiment. Les tubes fluorescents fixés au plafond bas donnaient à la peau jaunâtre de Li un aspect presque fantomatique.

Quand il avait rencontré le Docteur Li pour la première fois, deux ans plus tôt, Jamie avait été surpris par sa taille. Maintenant il se sentait à nouveau totalement surpris. Li faisait presque deux mètres, maigre comme un couteau, un grand épouvantail d’homme, aux joues creuses et aux longs doigts fins. Le commandant d’expédition nouvellement nommé portait une chemise de velours anthracite profond qui pendouillait sur cette maigre charpente.

— Ah, Docteur Waterman, asseyez-vous, je vous en prie.

Li indiqua l’unique autre chaise de la pièce, mobilier administratif avec

un mince coussin de plastique qui paraissait dur comme du fer.

Li reprit place derrière son bureau. Pendant un long moment il ne dit rien. Il regardait Jamie intensément, comme s'il essayait de lire en lui. Jamie lui retourna calmement son regard. Il avait observé assez souvent son grand-père lorsque celui-ci discutait avec d'autres Navajos ; ils n'étaient pas pressés de parler. Il était important de laisser du temps à la pensée, pour la réflexion, pour évaluer l'autre.

Jamie étudia le visage de Li. Ses cheveux encore noirs reculaient sur son front haut. Avec ses yeux bridés, sa moustache tombante, on aurait dit un vieux sage chinois, ou peut-être le méchant traître d'un conte du temps jadis. Il aurait dû porter une longue robe de soie et vivre dans un palace à Pékin, et non pas se retrouver perdu dans la neige au bout du monde.

Il planait dans la petite pièce une odeur légèrement insistante. Encens ? Eau de Cologne ? Marijuana ?

— J'ai une faveur à vous demander, dit enfin le Docteur Li d'une voix radoucie, presque réduite à un murmure.

Jamie dut se pencher pour saisir ses paroles que le sifflement du chauffage couvrait presque.

Avec un coup d'œil furtif à l'écran orange de son ordinateur, Li continua :

— Vous avez fait du très bon travail ici – comme dans vos autres activités d'entraînement.

— Je vous remercie.

Jamie inclina légèrement la tête.

— Je me demande si vous seriez d'accord pour rester ici deux semaines de plus ?

— Rester ? Ici ?

— Le groupe avec lequel vous avez travaillé doit aller ensuite dans l'Utah, je crois ? (Un autre regard à l'écran de l'ordinateur.) Oui, entraînement de survie en plein désert.

Avant que Jamie ait pu répliquer, Li ajouta :

— J'apprécierais que vous restiez ici à McMurdo et que vous aidiez le groupe suivant à s'acclimater à l'environnement polaire. Cela me serait extrêmement utile ainsi qu'à vos camarades chercheurs.

Li vient d'être nommé commandant de l'expédition, se dit Jamie, l'esprit en ébullition. Ce ne serait pas malin de refuser sa requête. Mais pourquoi est-ce à moi qu'il demande ça ?

— Heu... on s'est entraînés tous les dix en tant que groupe, vous savez.

— Je le réalise parfaitement, dit le Docteur Li, mais vous comprenez que les groupes constitués pour l'entraînement ne seront pas les mêmes que les équipes sélectionnées pour le vol réel.

Jamie hocha la tête, se demandant ce qui se passait et pourquoi.

— Dans le groupe qui doit prendre la suite ici, il y a le Docteur Joanna Brumado. C'est une excellente microbiologiste.

— Je l'ai rencontrée.

Li hocha la tête lentement. Il dit de sa voix la plus douce :

— La fille d'Alberto Brumado.

Jamie se laissa retomber sur son dossier. Il comprenait maintenant. La fille d'Alberto Brumado avait droit à une considération particulière. Pour les autres chercheurs, c'était nager ou couler, survivre aux rigueurs de l'entraînement ou se faire rayer de la liste des éventuels membres de l'équipe martienne. Mais avec la fille de Brumado la situation était différente. Ils voulaient être sûrs qu'elle se sorte avec succès de ses six semaines d'entraînement.

Parce qu'il ne savait pas quoi faire d'autre, Jamie dit :

— Je vois. Okay, certainement. Je vais rester les six prochaines semaines et les aider du mieux que je peux.

Le Docteur Li eut un sourire qui parut à Jamie plus triste qu'heureux.

— Merci, Docteur Waterman. Je vous en suis profondément reconnaissant.

Jamie se leva de sa chaise. Le Docteur Li lui tendit la main et lui souhaita bonne chance.

Il était à mi-chemin du couloir qui le ramenait à ses quartiers lorsque Jamie réalisa les implications de la requête de Li. Il manquerait les six prochaines semaines d'entraînement. On lui demandait d'agir en tant que professeur-guide-escorte au profit de la fille d'Alberto Brumado.

Ils l'avaient déjà rayé des cadres de la mission sur Mars. Il avait été relégué au statut d'instructeur. Ils n'avaient pas l'intention de le laisser aller sur Mars.

2

Tous les chercheurs encore en course pour l'expédition martienne s'étaient rencontrés les uns les autres, naturellement, et souvent plus d'une

fois, du fait que leur entraînement les trimballait ensemble tout autour du monde. Mais il y avait de nombreux mois que Jamie n'avait pas vu Joanna Brumado. Il avait à peine échangé une douzaine de mots avec elle.

Jamie alla vers la zone d'entrée de la base couverte de neige, plus pour dire au revoir aux hommes et aux femmes avec qui il s'était entraîné que pour accueillir les nouveaux arrivants.

Les membres de son groupe le regardaient déjà avec la compassion due à un homme qui de toute évidence ne serait pas sélectionné. Quelques-uns l'évitaient presque en ce dernier instant, comme s'ils avaient peur d'être contaminés au contact d'un perdant.

Le Docteur Li enleva un gant et serra solennellement la main de Jamie, sans un mot, avant de partir. Sa main était sèche et molle, comme un lézard mort.

Jamie se tenait à l'intérieur du vestibule, à l'abri du vent coupant, enveloppé dans sa volumineuse parka, et regardait ses ex-camarades d'équipe sortir en trottant vers le bus qui les emmènerait vers la piste d'envol accrochée à la barrière de glace. Le bus était remorqué par un énorme bulldozer équipé d'un chasse-neige à l'avant. *Superflu*, se dit Jamie. Les rues de la base avaient été déblayées et il n'avait pas neigé depuis des jours.

Dix personnes, bouclées dans des parkas à capuches telles qu'on ne pouvait distinguer les femmes des hommes, couraient de l'entrée du baraquement vers le bus, courbées pour offrir le moins de prise au vent glacial. Tous portaient des valises de métal argenté et des sacs bourrés de vêtements – leurs précieuses affaires personnelles, matériel scientifique et habillement. Tous à l'exception du cadavérique Docteur Li, qui portait seulement son micro-ordinateur et un petit paquetage. *L'épouvantail voyage léger*, se disait Jamie.

Dix êtres pareillement vêtus et chargés se frayaient un chemin à travers les hurlements du vent, depuis le bus vers le vestibule où se tenait Jamie. Il reconnut aisément la petite Joanna Brumado parmi les dix silhouettes rassemblées dans l'entrée, et qui secouaient la neige de leurs bottes après une brève course entre le bus et le vestibule. Il remarqua qu'Antony Reed était parmi les nouveaux arrivants.

Il y avait aussi Franz Hoffman.

Sans un mot Jamie repartit vers les marches de bois qui descendaient au niveau principal du baraquement, et regagna ses quartiers.

Ce fut seulement quand le nouveau groupe se retrouva dans la salle à

manger que Jamie trouva la force de sortir et de les accueillir.

La salle à manger était la pièce la plus vaste du baraquement affecté à la mission martienne. Elle pouvait accueillir trente personnes autour de ses longues tables recouvertes de Formica. Joanna était assise au bout de l'une d'entre elles avec Tony Reed et Dorothy Loring, une biologiste canadienne.

— Cela vous dérange si je me mets à côté de vous ? demanda Jamie.

Reed leva les yeux.

— Waterman ? Qu'est-ce que tu fais encore ici ?

Tirant sa chaise, impassible, Jamie dit :

— On m'a demandé de m'incruster ici pour vous aider à vous acclimater.

Reed jeta un regard à Joanna, puis se retourna rapidement vers Jamie.

— Je vois.

Un mot définissait Antony Reed : « suave ». Il ressemblait à l'idée que se faisait l'Américain moyen d'un aristocrate anglais, ce qu'il était presque en fait. L'allure soignée, détachée, acquise peut-être au tennis, au handball ou au polo. Un beau visage, aux pommettes élégantes et au profil ciselé. Une petite moustache nette, des cheveux blonds qui recouvraient joliment le haut de son front. Il était élégamment vêtu d'une veste croisée bleu roi sur une chemise blanche, et s'arrangeait pour donner à l'ensemble l'apparence d'une tenue de yachting désinvolte.

Cependant ses yeux avaient l'air trop vieux pour son visage, pensait Jamie. Des yeux bleu glacé, froidement calculateurs.

Reed était médecin, mais il avait refusé de reprendre la clientèle chic de son père, préférant rejoindre le corps d'astronautes britanniques en tant que chirurgien de bord. Quand la Communauté européenne avait adhéré au projet Mars International, Reed s'était immédiatement porté candidat. Il respirait la confiance tranquille d'un homme en possession de connaissances telles qu'il devait être sélectionné comme médecin de l'équipe d'explorateurs de Mars.

Jamie s'assit entre l'Anglais et Joanna Brumado, qui l'accueillit en souriant.

— Je ne savais pas que tu allais rester ici, dit-elle dans un chuchotement, comme une petite fille à qui on aurait dit de se tenir tranquille.

— C'est une idée du Docteur Li, reprit aussitôt Jamie. Le commandant de la base vous expliquera tout ça au briefing, juste après le déjeuner.

Je me demande si notre astucieux Chinois n'a pas sorti de sa manche un *mano a mano*, dit Reed songeur.

Jamie se retint de le regarder.

— *Mano a mano* ? demanda Dorothy Loring. Comme à la corrida ?

C'était une grande blonde dégingandée, très à l'aise dans son pull-over épais et son jean moulant, une sorte de Walkyrie, une descendante des Vikings qui avait quitté sa ferme familiale du Manitoba pour un doctorat à McGill et un post-doc au Salt Lake Institute à La Jolla.

Reed lui indiqua du regard Franz Hoffman assis à l'autre bout de la table, seul, fronçant ostensiblement les sourcils en regardant l'écran de son micro qu'il avait posé sur la table.

Jamie ne dit rien.

Joanna non plus, mais ses yeux montraient qu'elle avait compris l'allusion de Reed. C'étaient de beaux yeux d'un brun doux, grands et transparents, comme ceux d'un enfant. Joanna était petite et ronde, presque cachée à l'intérieur d'un volumineux pull brun. Elle avait un visage en forme de cœur, encadré par une masse sombre de cheveux courts qui ondulaient souplement. Pour Jamie elle ressemblait à une enfant perdue, avec sa petite stature et ces grands yeux bruns qui paraissaient troublés, presque effrayés.

— Notre ami viennois, dit Reed à voix basse, n'est pas très bien luné, je le crains.

— Tu ne devrais pas dire ça, murmura Joanna.

— Pourquoi pas ? demanda Reed. Bon Dieu, l'homme a tout le charme d'un maître d'armes prussien. Et ses mœurs à table vont de pair.

Loring eut un petit éclat de rire, qu'elle étouffa derrière sa main. Jamie, assis de façon à voir directement Hoffman en bout de table, constata que l'Autrichien ne levait jamais les yeux de son ordinateur, et ne manifestait que par un battement de paupières occasionnel la présence de quelqu'un d'autre dans la pièce.

3

— Je ne comprends pas, dit Franz Hoffman, est-ce que le Docteur Li pense que j'ai besoin d'un assistant ? Un sherpa pour porter mes bagages en montagne ?

Jamie se contentait avec difficulté. Il avait décidé qu'il n'y aurait pas moyen d'éviter Hoffman dans la base surpeuplée ensevelie sous la neige et qu'il devrait faire de nécessité vertu en offrant d'aider l'Autrichien à poursuivre la recherche de météorites sur le glacier.

Hoffman déballait ses vêtements quand Jamie frappa à la porte entrouverte de ses quartiers. Il se trouvait que c'était la pièce même que le Docteur Li venait de quitter. Mais Hoffman en avait déjà fait son domaine personnel. Une photo mosaïque de Mars de deux mètres de long était épinglée sur le mur plat au-dessus de la couchette. Sur le mur incurvé à côté du bureau, le géologue avait accroché une photo satellite plus petite du glacier Markham, déjà marquée de cercles rouges où des météorites avaient été découvertes. Une photo couleurs encadrée était posée sur le bureau administratif à trois tiroirs, une jeune femme aux joues rondes, deux bébés jumeaux dans ses bras souriant vaguement à la caméra.

— Écoute, dit Jamie, appuyé contre le montant de la porte, Li m'a demandé d'aider votre groupe pendant vos six semaines ici. Si ça t'intéresse de poursuivre la recherche de météorites, je suis prêt à t'aider.

Hoffman fixa silencieusement Jamie, puis revint prendre ses vêtements pliés dans sa grande valise sur le lit et les rangea en tas précis dans les tiroirs du bureau.

— Enfin, dit Jamie, je peux te montrer quelles zones j'ai déjà couvertes, ça t'évitera d'aller dans les zones où on n'a rien trouvé.

— Cette information est dans la base de données, n'est-ce pas ? demanda Hoffman.

Il était à peu près du même âge et de la même taille que Jamie, mais il était maigre et d'apparence presque fragile alors que Jamie était solide et trapu. Hoffman avait les épaules rondes et le visage rond.

Ses cheveux coupés ras grisonnaient déjà. Sur son visage se lisait une suspicion – sombre et ruminante, petits yeux regardant de travers, lèvres étroites et serrées.

Ajoutez un monocle, se dit Jamie, et on croirait un général nazi.

— Oui, l'ordinateur a le relevé complet de mes excursions sur le glacier, répliqua Jamie, mais une fois que tu es dehors sur la glace, les données de l'ordinateur perdent beaucoup de leur signification. Même les images satellite ne sont pas d'un grand secours à l'extérieur.

— J'ai fait du travail de terrain, dit Hoffman avec raideur. Je suis né à l'ombre des Alpes. Rien de tout ça n'est nouveau pour moi.

— Débrouille-toi tout seul, dit Jamie.

Il se retourna pour s'en aller.

— Attends.

— Pourquoi ?

Hoffman se tenait au milieu de la pièce, les doigts tambourinant inconsciemment sur les flancs de son pantalon.

— Dis-moi, dit-il, la voix un peu moins cassante, pourquoi le Docteur Li pense-t-il que j'ai besoin d'un assistant ?

— Ce n'est pas...

Hoffman ne laissa pas Jamie finir sa phrase.

— Tu n'as pas d'assistant. Aucun des autres géologues n'avait d'assistant. Est-ce que Li pense que je suis un incapable ? Est-ce qu'il pense que je ne peux pas agir de ma propre initiative ? Est-ce un moyen subtil de se débarrasser de moi ?

Jamie en resta bouche bée. Hoffman était tout aussi troublé et effrayé que lui. Derrière la façade cassante il y avait un homme qui craignait d'être laissé pour compte, comme Jamie.

Merde ! grogna Jamie intérieurement. Ce serait tellement plus simple de le haïr.

4

Après le déjeuner et la brève conférence d'orientation du commandant, Jamie passa le reste de la journée à souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants, leur disant qu'il était là pour leur apporter toute l'aide ou les conseils dont ils pourraient avoir besoin. Il se sentait maladroit, plus comme un accessoire inutile que comme un associé de valeur et de confiance.

Intérieurement il bouillait. *Je me fais marcher sur les pieds*, pensait-il. *Sûr. Bravo. Pas étonnant que les Indiens aient été submergés par les Blancs.*

Pendant qu'il parlait aux trois premiers nouveaux arrivants, Jamie avait composé un petit speech qui expliquait rapidement, avec simplicité, pourquoi il était resté à la base et ce qu'il proposait de faire. Les réactions des nouveaux arrivants allèrent de la crainte ressentie par Hoffman au sourire cynique et entendu de Reed.

— Est-ce que la petite Joanna sait que tu dois être son chaperon personnel ? demanda Reed.

— Je ne pense pas que quelqu'un le lui ait expliqué, répliqua Jamie.

La grimace tordue de Reed se transforma presque en un sourire moqueur.

— Elle ne serait pas maligne si elle ne s'en rendait pas compte elle-même.

— Peut-être, dit Jamie.

Il avait gardé Joanna pour la fin, et maintenant, se sentant aussi frustré et épuisé que l'hiver où il avait essayé de vendre des abonnements pour un magazine en pédalant dans les environs de Berkeley, il frappa à la porte de sa chambre.

Elle ouvrit la porte, leva les yeux sur lui, et sourit.

— Entre, dit Joanna Brumado de sa voix de petite fille, assieds-toi.

Elle portait encore l'anorak et le jean qu'elle avait en arrivant. Sa chambre était parfaitement en ordre, les valises vides empilées dans un coin, un sac de vêtements suspendu derrière la porte. Son ordinateur portable était ouvert sur le bureau mais l'écran était éteint. Il n'y avait pas d'image sur les murs, pas un élément personnel visible.

Jamie prit la chaise près de la couchette.

— J'ai dit à tous les autres, commença Jamie, que le Docteur Li m'avait demandé de rester ici à McMurdo pour t'aider toi et le reste de ton groupe à passer vos six semaines ici aussi aisément que possible.

Joanna s'assit sur la chaise derrière le bureau, prenant celui-ci comme barrière de protection.

Le visage très sérieux, elle dit :

— Soyons honnêtes l'un envers l'autre, James.

— Jamie.

Aucun sourire n'apparut sur ses lèvres. Ses lumineux yeux noirs étaient sombres.

— Tu es ici pour t'assurer que je me sortirai de cette partie de l'entraînement. Tu es resté parce que je suis la fille d'Alberto Brumado et pas pour une autre raison.

Bon, elle n'est pas folle, se dit Jamie. Elle ne se fait pas d'illusions. Aucune prétention.

— Le Docteur Li m'a demandé de rester ici, dit-il.

— À cause de moi.

— C'était sa première grande décision en tant que commandant de l'expédition.

Ses yeux ne le quittaient pas.

— Et ton entraînement ? Ton groupe poursuit son programme normal, non ?

— Ils sont en route vers l'Utah, oui.

— Et toi ?

Jamie haussa les épaules.

— J’ai passé la plupart de mes étés au Nouveau-Mexique. Peut-être que le Docteur Li se figure que je n’ai pas davantage besoin de désert.

Joanna secoua la tête.

— Il t’a demandé de rester ici ? Lui-même ? Personnellement ?

— Oui.

— Et tu as donné ton accord ?

— Est-ce que j’avais le choix ? Dire à Li que je refusais de soutenir sa première décision majeure ? Quelle impression ça aurait-il fait ?

Elle se mordit la lèvre inférieure.

— Oui, il ne t’a pas vraiment donné le choix, hein ?

— Non, je suis ici et tu es ici, alors on devrait essayer d’en tirer le maximum.

— Mais à cause de moi tu vas perdre ta chance d’être de la mission.

— Je suppose que ça a déjà été décidé, dit Jamie, surpris de l’amertume perçue dans sa voix.

— Je pourrais appeler mon père, dit Joanna, hésitante, les yeux s’éloignant de lui, je pourrais lui dire ce que t’a fait Li.

Jamie essayait de sonder le dessous de ses paroles, de comprendre ce qui bouillonnait en elle. Elle n’était pas en colère, cependant quelque chose irradiait de cette femme aux allures de fée. Était-ce de la peur ? De l’amertume ? Un sentiment d’injustice ?

— Tu crains que les autres pensent que tu as droit à un traitement de faveur ? demanda-t-il.

— J’ai droit à un traitement de faveur !

— Et ça ne te plaît pas ?

— Cela pourrait te coûter ta place dans la mission.

— Mais c’est important pour ton père que tu ailles sur Mars.

Ses yeux s’élargirent encore.

— Est-ce que c’est important pour toi ? demanda Jamie.

— Important ? Que j’aille sur Mars ?

— C’est ça.

— Évidemment que c’est important ! Penses-tu que je sois ici uniquement pour satisfaire par procuration les désirs de mon père ?

Une part du cerveau de Jamie enregistrait le fait que Joanna était belle. Sa silhouette était sans aucun doute assez adulte ; même l’épais chandail ne pouvait cacher ça. C’était son visage qui lui donnait cet air perdu, sans défense, de gosse des rues, intelligent mais vulnérable. Et ce petit murmure

de voix. Ses profonds yeux bruns étaient grands et presque aussi sombres que ceux de Jamie.

Jamie regarda dans ces yeux lumineux et y vit des émotions contradictoires. *De quoi a-t-elle peur ?* se demandait-il. *Elle dit qu'elle ne veut pas être le pion de son père, mais elle ne veut sûrement pas être laissée pour compte. Pas d'erreur possible. Elle veut aller sur Mars. Absolument.*

— Je t'aiderai, dit-il. C'est mon affectation maintenant.

— J'appellerai mon père pour lui dire ce que Li t'a fait. Ce n'est pas juste que...

Jamie la fit taire d'un mouvement de la main.

— Tu ne veux pas gêner la relation entre Li et ton père ? Ce serait mauvais pour tout le monde, et spécialement pour toi.

— Mais toi, qu'en penses-tu ?

Il se força à sourire.

— Les Navajos croient qu'un homme doit rester en équilibre avec ce qui l'entoure. Quelquefois ça veut dire accepter des choses qu'on n'aime pas particulièrement.

— C'est du stoïcisme.

— Ouais, je suppose que c'est ça, dit Jamie, essayant difficilement de masquer ses vrais sentiments.

5

Je voudrais bien que le Père DiNardo soit là, se disait Antony Reed pour la vingtième fois ce matin. *Lui seul pourrait remettre à sa place ce satané Autrichien.*

Reed était à son bureau dans la petite pièce qui servait d'infirmierie à la base. La neige avait été déblayée de l'unique fenêtre de la pièce ; une pâle clarté solaire s'y infiltrait et on apercevait un ciel gris laiteux à travers ses trois carreaux. Au lieu des étagères de bouquins et des piles d'équipement qui s'entassaient dans la plupart des bureaux de la base à moitié ensevelie, l'infirmierie contenait une table d'examen et des instruments médicaux.

Reed partageait le bureau avec le médecin « maison », un chirurgien qui s'occupait des besoins médicaux de routine du personnel permanent de la base et des stagiaires. Le travail de Reed avait plus à faire avec l'ordinateur de bureau qu'avec les pilules et les pansements. Il jouait plutôt le rôle de

psychologue pour ses collègues stagiaires que celui de toubib.

L'écran de l'ordinateur indiquait que son prochain rendez-vous était avec Franz Hoffman. Reed détestait le géologue autrichien, il détestait tout en lui, et particulièrement ses fameux succès auprès des femmes stagiaires. Il n'arrivait pas à comprendre comment une femme normale, respectueuse d'elle-même, pouvait être touchée par ce néo-nazi.

Pourtant ces histoires étaient indubitablement vraies. Hoffman avait un truc avec les femmes. Un truc que Reed enviait.

Il était penché sur son clavier. Il disposait de tous les détails sur les profils médicaux et psychologiques de chaque stagiaire. Peut-être y avait-il quelque chose dans les antécédents d'Hoffman qui pourrait être utilisé pour l'éliminer de la Mission.

Reed chercha le dossier d'Hoffman avec avidité. L'idée de passer neuf mois à l'étroit dans un vaisseau avec l'Autrichien le déprimait au-delà de toute mesure.

Rien. Son fichier était immaculé. Impressionnant même. Doctorats en physique et géologie. Excellente santé. Aucun problème psychologique ; autant qu'on pouvait en juger d'après les éléments du fichier, ses seuls contacts avec des psychologues avaient eu lieu quand il avait passé les tests standards prévus dans les épreuves de base pour le Projet Mars. Les résultats étaient tristement normaux. Ou bien il est aussi lourdingue qu'il en a l'air ou bien il cache magistralement sa vraie personnalité, pensait Reed.

Aucune référence à ses amours bien entendu. Ce type d'information était rarement enregistré dans un fichier. À moins qu'il ne se soit produit un incident trop effroyable pour être dévoilé.

— Aaah ! dit Reed à haute voix, doucement mais à haute voix. Un incident trop effroyable pour être dévoilé. Peut-être pourrait-on en fabriquer un.

Il lui fallait une victime. Une femme qui non seulement serait offensée par les avances d'Hoffman, mais qui en ferait un esclandre. Et il pensait savoir qui ferait l'affaire.

Fouillant rapidement dans les fichiers, il trouva la femme. Ses antécédents et son profil de personnalité étaient proches de la perfection. De ce que Reed savait d'elle à travers ses contacts personnels, elle serait effrayée et furieuse des assiduités d'Hoffman.

— Cela vaut le coup d'essayer, murmura Reed, un petit sourire méchant tordant son beau visage, je pourrais même me préparer à consoler la pauvre

filles après ça.

Il éteignit son ordinateur et regarda vers la porte dans l'expectative. Exactement à l'heure prévue pour son rendez-vous, Franz Hoffman frappa une fois, puis ouvrit la porte et pénétra dans l'infirmierie. Il donnait l'impression de quelqu'un prêt à être fait chevalier. Visage rond et rose rasé de frais, cheveux lissés en arrière, chemise impeccablement repassée, et pantalon avec un pli comme un rasoir. Même ses chaussures étaient cirées.

— Entre, entre, dit Reed joyeusement.

Tout au long de l'examen physique superficiel, Reed avait du mal à garder son sérieux. Il se forçait à penser au merveilleux « Soliloque dans le Cloître Espagnol » de Browning avec son final parfait : « G-r-r-sale porc ! »

Reed bavardait aimablement avec l'Autrichien, usant de la meilleure affabilité possible. Hoffman n'avait que deux modes de conversation, autant que Reed pouvait en juger : suspicion renfrognée ou bien suffisance et supériorité. Prenant les manières affables de Reed pour argent comptant, l'Autrichien y répondit avec une arrogance exaspérante. Il ne s'en rend même pas compte, pensait Reed. Ce qui le condamnait encore plus.

Tandis qu'il prenait la tension d'Hoffman et le faisait s'étendre pour un examen des réflexes, le tapotant ici et là, Reed fit glisser lentement, subtilement, leur conversation sur le sujet des femmes.

— Je ne sais pas comment tu fais, dit doucement Reed, moi je me sens maladroit avec une jolie femme.

— C'est la faute à vos écoles je crois, dit Hoffman, vous, les Anglais, on vous envoie dans des écoles de garçons. Vous ne voyez jamais de femmes avant d'être diplômés, sauf vos mères et vos nurses. Voilà pourquoi il y a tant d'homosexuels parmi vous.

Reed se fendit d'un sourire radieux. *Sale porc !* se dit-il intérieurement.

— La plupart des jeunes femmes recherchent des figures paternelles, pontifia Hoffman, il n'est pas nécessaire de les draguer ; montrez-leur simplement un mélange d'autorité et de gentillesse et elles vous tomberont dans les bras.

— Ah oui ?

— Pour moi ça n'a jamais raté. La seule difficulté est que parfois elles ne savent pas quand c'est terminé. Il faut être très expert dans la façon de s'en débarrasser. Cela demande plus d'habileté que de se les attacher.

— Hum, je n'avais jamais pensé à ça.

— Pour cette mission, bien sûr, il faut être très prudent, très discret. Et

prendre les femmes avec précaution. Il y a celles qui savent comment se comporter et celles qui ne savent pas.

— Oui, je vois (Reed hésitait seulement pour s'empêcher d'éclater de rire), mais comment peut-on dire qui est qui ?

Hoffman sourit d'un sourire mielleux, fabriqué, et fit signe à Reed de se rapprocher.

— On teste ses sujets avant le début du vol, naturellement, murmura-t-il, que pourrait faire d'autre un vrai scientifique ?

— Tester ses sujets ? Oh, bien sûr. Tu le fais en ce moment ?

Un éclat passa dans les yeux d'Hoffman. L'avertissement d'un danger, peut-être. Le sentiment qu'il parlait trop.

— Un gentleman ne parle pas de ses aventures, répliqua-t-il, un peu sèchement.

Reed fronça les sourcils.

— Oui, je comprends ce qui pourrait être gênant d'asticoter les femmes ici. Et les managers du projet sont très préoccupés par le sexe pendant la durée de la mission. Ils ne veulent pas risquer de perturber le fonctionnement du groupe, tu sais.

Hoffman répondit au froncement de sourcils de Reed.

— Peut-être le groupe fonctionnerait-il de façon plus efficace si une certaine quantité de lubrifiant était introduite dans l'opération.

— Lubrifiant ! Elle est bonne celle-là !

Hoffman semblait content de lui, mais n'en dit pas plus.

— Tu sais, dit Reed, baissant le ton jusqu'à un murmure de conspirateur, il y a une femme dans le groupe ici qui te regarde sans arrêt.

— Oh ?

— Elle ne m'a rien dit, tu penses, mais je vois bien que tu la fascine. Et si une jeune dame a jamais recherché la figure du père, c'est bien elle.

— Qui ?

— Voyons, Joanna Brumado, bien sûr. Tu ne le savais pas ?

6

Jamie retarda le moment d'aller dîner jusqu'à ce qu'il fût certain que la plupart des autres aient mangé et regagné leurs quartiers individuels. La majorité des permanents de la base McMurdo et des chercheurs en visite

partageaient des dortoirs, mais l'un des luxes du Projet Mars était d'affecter à chacun de ses membres une pièce privée. Jamie avait passé la journée à discuter avec les nouveaux arrivants, les embarrassant autant que lui-même. Il n'avait aucun désir de parler davantage avec eux. Pas ce soir.

Sans doute la salle à manger serait-elle presque vide. La journée avait été longue pour les nouveaux, réalisait-il. Le vol depuis Christchurch prenait dix heures même par beau temps. Décharger, s'installer dans cette spartiate base perdue – les nouveaux étaient déjà dans leurs couchettes, pour la plupart. Il n'y avait que deux ou trois d'entre eux assis à l'une des longues tables de cuisine, péniblement recroquevillés sur les restes de leur dîner, parlant dans un murmure. Une demi-douzaine de techniciens et d'agents d'entretien réguliers de la base étaient assis près de la vieille machine à café délabrée, jouant aux cartes.

Quelqu'un avait mis une cassette dans le lecteur situé sous la fenêtre recouverte de neige : une douce et plaintive lamentation du vieux pays : « Mamans, n'élevez pas vos enfants pour qu'ils deviennent des cow-boys. »

Ou des scientifiques, se dit Jamie en prenant un plateau et en se dirigeant vers le comptoir self-service. Il se rendit compte qu'il n'avait aucun appétit, se décida pour un morceau de pâté mal décongelé et une tasse de café. Puis il se dirigea vers le coin le plus éloigné de la salle à manger et s'assit seul au bout d'une table vide.

Personne ne faisait attention à lui. Ce qui lui convenait parfaitement. Il était un étranger maintenant, un paria, et tous le savaient.

Et puis Joanna entra, portant une chemise d'homme en peau de chamois vert foncé qui lui allait comme une toile de tente : épaules lui tombant presque jusqu'aux coudes, pans de chemise jusqu'aux genoux. Elle avait remonté les manches, et en dessous elle portait un tee-shirt blanc et un pantalon de survêtement. Tenue confortable, constata Jamie. Elle ne paraissait cependant pas négligée : à l'aise, mais pas débraillée.

Elle alla droit à la machine à café et se versa une tasse fumante. Puis, regardant alentour la salle à manger vide, elle vit Jamie et vint à sa table.

— Je ne pouvais pas dormir, dit-elle, s'asseyant au coin de la table juste à sa droite.

Jamie fit un signe de tête vers la tasse de café.

— Ceci ne va pas vraiment t'aider.

Elle rit légèrement.

— Oh, la caféine ne me tient jamais éveillée. J'ai été élevée dans le café.

— Au Brésil.

— Oui.

Comme pour en faire la démonstration, Joanna aspira une longue gorgée, puis reposa la tasse sur le dessus de table en Formica. Jamie avait plutôt envie de partir, mais il ne savait pas comment faire.

— J’ai cru comprendre que tu es indien, dit Joanna.

— À moitié navajo.

— Au Brésil on t’appellerait un métis. Je suis métisse moi-même. Mon père et ma mère, tous deux métis. Il y en a des millions comme nous au Brésil. Dix millions en Amérique latine, du Mexique jusqu’au Sud.

— Et deux ici dans l’Antarctique, dit Jamie.

Elle se remit à rire, un son plaisant, heureux. Elle semblait moins tendue que tout à l’heure, la voix plus ferme.

— Oui, nous deux.

Jamie lui rendit son sourire. Ils commencèrent à parler, facilement, tranquillement. Il sentait qu’il se détendait avec elle.

Elle lui parla de São Paulo et Rio, comment les fermiers et les villageois pauvres s’étaient déversés dans les cités en un torrent tel qu’ils avaient formé une seule mégacité urbaine de plus de trois cents kilomètres de large qui s’étendait des plages aux collines de l’intérieur, hautes tours étincelantes pour les riches, immondes taudis informes pour les pauvres, et un brouillard polluant corrosif pour les poumons de tout le monde.

Jamie se mit à lui parler de Berkeley et de la Baie, magnifique, de San Francisco, vulnérable aux tremblements de terre, et des fertiles vallées dorées de Californie. Puis du Nouveau-Mexique et de son grand-père.

— Al se considère comme un Navajo, mais il agit comme un businessman yankee. Il n’arrête pas de dire qu’un homme ne peut pas devenir riche s’il s’occupe comme il faut de sa famille, mais il possède la moitié des logements construits au nord de Santa Fé.

Jamie perdait la notion du temps, en parlant avec Joanna. Elle lui demanda s’il avait une petite amie et il lui dit qu’il avait fréquenté une présentatrice TV restée à Houston.

— Mais il n’y a rien de sérieux, ajouta-t-il rapidement. Et toi ? Tu es mariée ? Fiancée ?

Joanna secoua la tête.

— Non. Rien du tout. Il n’y a que mon père et moi. Ma mère est morte il y a plusieurs années.

Puis elle demanda :

— Quand t’es-tu intéressé pour la première fois au voyage sur Mars ?

— Oh, mon Dieu, c’est arrivé il y a si longtemps que je ne peux même pas me le rappeler... Attends, si, je me rappelle. À l’école primaire. La classe était allée faire un tour au planétarium. La présentation était entièrement sur Mars.

— Ah, dit Joanna. Pour moi, évidemment, ça vient de mon père. On parlait de Mars tous les soirs au dîner, et tous les matins au petit déjeuner.

— J’ai commencé à lire tout ce que j’ai pu sur Mars. Fiction, vulgarisation. Assez rapidement j’ai trouvé les livres scientifiques plus intéressants que la fiction.

— C’est pour ça que tu es devenu scientifique ?

Jamie réfléchit un moment.

— Ouai, c’est possible, je suppose.

— Mais pourquoi géologue ? demanda-t-elle.

Avec une grimace, Jamie répliqua :

— On ne peut pas passer tellement de temps dans le Sud-Ouest sans devenir géologue. As-tu jamais vu le Grand Canyon ? Ou le cratère du météore Barringer ?

Joanna secoua la tête.

— Les montagnes, les roches – ce sont comme des livres d’images, l’histoire de la planète est gravée en elles.

— Et Mars ?

Il haussa les épaules.

— Un nouveau monde. Personne ne l’a encore touché.

Jamie avait suivi deux matières à l’école : géologie et planétologie. Il ne voulait pas être seulement un chasseur de roches de plus, ou finir par travailler pour une compagnie pétrolière. Il voulait trouver ce qui fait que le monde est ce qu’il est ; pas seulement la Terre, les autres planètes aussi.

Mais il n’y avait pas de boulot en astronomie planétaire quand il quitta l’école avec son diplôme d’études supérieures en poche. Il accepta un post-doc au CalTech et passa un an à chercher des météorites. Quand l’année fut terminée, il prit un poste de professeur assistant à Albuquerque, en pensant qu’il passerait le reste de sa vie à former des postulants à la recherche de pétrole et à faire des travaux de terrain l’été. Il était au Canada en train d’étudier des problèmes d’astres, les cicatrices d’anciens impacts de météorites, quand le Projet Mars avait publié son premier appel aux

volontaires.

— Un nouveau monde, dit Joanna en écho, c'est pour ça que tu t'es engagé ?

— Mes parents étaient contre. Même mon grand-père avait des doutes. Mais il fallait que je tente le coup, que j'essaie. Je ne voulais pas n'être qu'un professeur assistant travaillant juste pour s'occuper. Je ne voulais pas les laisser aller sur Mars sans... (Jamie réalisa soudainement où il était et ce à quoi il aboutissait), sans moi, dit-il faiblement.

Joanna posa la main sur la sienne. Une petite main douce et féminine, contrastant avec la sienne, durcie et marquée par des années de travaux sur le terrain.

— J'écirai à mon père, dit-elle doucement, peut-être y a-t-il quelque chose qu'il puisse faire.

Jamie ne dit rien mais, pensa-t-il tristement, *ils ont déjà une portion d'Indien dans la mission. Ils n'en ont pas besoin d'une autre.*

7

Il faisait froid dans l'hélicoptère. Et c'était bruyant. Le gros appareil cliquetait et avait des soubresauts dans les rafales qui soufflaient du sommet du mont Markham. Jetant un regard à travers la vitre qui tremblait, Jamie vit la grande surface blanche du glacier qui s'étendait au-dessous d'eux, avec le reflet éblouissant des rayons solaires, et le scintillement des congères en forme de dunes.

— Plusieurs des météorites trouvées dans cette zone ont été identifiées comme venant de la Lune, disait Hoffman à Joanna, en braillant pour être entendu malgré le rugissement des turbines.

Elle était assise sur le siège du milieu, le harnais de sécurité bouclé autour des épaules et de la poitrine, les mains gantées refermées en petits poings rigides, la tête tournée vers Hoffman pour ne pas avoir à regarder en bas ce monde entièrement glacé.

Hoffman dissertait d'une voix aiguë. Pour n'importe qui d'autre cela aurait sonné comme le dernier degré de l'arrogance, mais Jamie savait que l'Autrichien était tout aussi effrayé que Joanna. Il parlait pour garder son contrôle, donnant à Joanna les derniers détails à propos des météorites qui avaient été découvertes sur le glacier.

Par moi, se disait amèrement Jamie. C'est moi qui ai trouvé ces sacrées météorites. Mais il n'en dit pas un mot.

— Est-ce qu'il y en a qui ont été identifiées à coup sûr comme martiennes ? hurla Joanna en retour.

— Deux seulement sont comparables aux pierres rapportées de Mars par les sondes automatiques, brailla Hoffman, et ces deux-là ont été découvertes il y a vingt ans. Aucune des météorites récemment découvertes n'est d'origine martienne.

— Quelques-unes des pierres trouvées ailleurs dans l'Antarctique ont des microflores vivant dans les fentes sous la surface, cria Joanna, ramenant le sujet sur son terrain d'expertise pour entretenir à toute force la conversation et éviter de penser au fait de se retrouver seule là dehors sur la glace.

— Oui, je sais, répondit Hoffman, une forme de lichen qui se protège en vivant à l'intérieur, dans les fentes.

— Elles sont assez près de la surface pour capter la lumière solaire pour la photosynthèse.

— Et elles absorbent aussi la chaleur du rocher quand il est chauffé par le soleil, hein ?

— Oui, hurla Joanna, elles trouvent de l'eau dans le givre qui se forme sur les rochers.

Jamie avait déjà entendu tout ça. Et eux aussi bien entendu. Mais il avait déjà été sur le glacier, et eux non.

L'appareil atterrit près du site qu'Hoffman avait choisi pour la recherche du jour, et s'envola de nouveau en un tourbillon rugissant de neige qui transforma le ciel en un kaléidoscope de couleurs chatoyantes. Jamie regarda l'hélico diminuer dans le ciel bleu jusqu'à ce que le bruit du moteur se perde dans le gémissement du vent qui dévalait le glacier.

Tous les trois se tenaient là, face au ciel cristallin, encapuchonnés dans des parkas et jambières de fourrure chauffées électriquement, avec masques et lunettes, gants épais et lourdes bottes à crampons. Ils portaient un piolet à long manche qui servait aussi de bâton de marche. Un chariot d'équipement, de nourriture, et de matériel de secours était posé à côté d'eux monté sur des patins recouverts de Téflon leur permettant de traverser aussi aisément la glace que la neige profonde.

— Mars sera facile après ça, dit Jamie d'un ton qu'il aurait voulu allègre.

Quatre heures plus tard ils marchaient péniblement à travers la glace déchiquetée, pesant lourdement sur leur piolet, les deux hommes se relayant

pour tirer le traîneau.

Le vent se déversait sans merci des pentes du glacier en un torrent rageur, hurlant comme un diable déchaîné. Leurs parkas et jambières chauffantes les protégeaient à peine du vent rugissant qui les secouait et les griffait comme une bête furieuse qui aurait essayé de les assommer et de capter leur chaleur corporelle.

Malgré sa combinaison thermique, Jamie sentait l'emprise du froid qui glissait ses tentacules frigorifiants entre le masque facial et le capuchon, s'insinuait par-dessus les gants et remontait le long des manches. L'air était si froid que, même sous la protection du masque facial, les narines de Jamie s'écorchaient. Chaque respiration faisait mal.

Ce serait mieux si on pouvait utiliser les combinaisons spatiales, pensait-il. On serait complètement isolés dans des coquilles rigides. Mais ces combinaisons pesaient trop lourd pour être utilisées sur terre.

Pour la centième fois Jamie se redressa et passa une main gantée sur ses lunettes couvertes de givre. Les deux autres s'arrêtèrent au même moment, sans voix, haletant sous l'effort. Jamie voyait les petits nuages de buée sortant de leurs masques. Le simple fait de se mouvoir dans un froid comme celui-là représentait une grosse dépense d'énergie.

Ses deux protégés essayaient seulement de tenir jusqu'au bout de la journée. Jamie cherchait un morceau de Mars qui serait arrivé sur terre. *Montre-moi une pierre sombre, glacier,* plaidait silencieusement Jamie. *Juste une. Une qui vienne de Mars. Ne me la cache pas. Laisse-moi la trouver. Vite.*

Il savait que le glacier gardait ses secrets enfouis profondément en son sein. Il y avait d'anciennes météorites cachées par là, morceaux de pierre et de métal tombés du ciel il y avait très longtemps, et qui s'étaient ensevelies dans la neige. Mais parfois une pierre refaisait son chemin vers la surface. Jamie scrutait le champ de glace en quête de cette sorte de météorite et priait le glacier d'être généreux.

Ne garde pas tes secrets pour toi, se disait-il. Montre-moi les pierres de Mars. Elles ne t'appartiennent pas ; rend-les gentiment.

Mais le glacier était si grand. C'était un fleuve qui était resté gelé des millions d'années, plus large et plus puissant que n'importe quel Amazone d'eau liquide. Il ne coulait que quelques centimètres par jour, mais il était inexorable, en perpétuelle progression dans son patient voyage depuis le sommet du mont Markham vers la croûte de glace d'un demi-kilomètre

d'épaisseur de la Barrière de Ross.

De toutes les fois où il était sorti sur le glacier, Jamie n'avait jamais subi un tel froid. Même avec un masque facial, des lunettes protectrices et une parka chauffante, les violentes rafales de vent l'engourdisaient jusqu'à l'os. La petite Joanna avait terriblement ralenti ; elle paraissait à peine capable de marcher. Cependant, il savait que s'il appelait l'hélicoptère pour les évacuer la chose serait notée par les administrateurs et retenue contre elle.

Hoffman semblait en meilleure forme, bien qu'il n'eût pas proféré un mot depuis une heure. Lui et Jamie se relayaient pour s'accrocher au harnais qui tirait le chariot d'équipement, mais Jamie avait l'impression que les relais d'Hoffman étaient de plus en plus courts.

— Comment ça va ? cria-t-il par-dessus le vent.

Hoffman fit un simple signe derrière son masque et fit un petit geste de la main.

La voix de Joanna vacillait comme si elle ne pouvait plus la contrôler.

— Je... vais... bien.

Il pouvait à peine l'entendre dans le vent.

— Est-ce que ton chauffage est mis au maximum ?

— Oui... Bien sûr.

Qu'est-ce que je fous là ? se demandait Jamie. Pourquoi est-ce que j'endure ce genre d'agonie alors que de toute façon je ne serai pas sélectionné pour la mission ? Puis il réfléchit. Supposons que j'appelle l'hélico et que je dise qu'Hoffman est trop faible pour continuer ? Lui mettre ça sur le dos.

Mais il savait qu'il ne pourrait pas le faire. Il n'avait jamais su mentir avec conviction. « Reste en dehors du petit commerce, lui avait souvent dit son grand-père Al. Et ne joue jamais au poker avec des étrangers. Ni avec personne d'ailleurs. Quoi que tu aies dans ton cœur, que ça ne sorte pas de toi, Jamie. Reste Peau-Rouge ! »

Joanna était un autre problème. La fille d'Alberto Brumado devait faire ses preuves à l'entraînement. Elle devait faire partie de l'équipe définitive, tout le monde en était convaincu. *Mais pourquoi me tuer, moi, à l'aider à aller sur Mars ?*

Peut-être me tuer vraiment, pensait-il sérieusement. Le ciel qui avait paru aussi clair qu'une coupe de cristal d'un bleu pâle glacé était en train de tourner en un sinistre blanc laiteux. Déjà le sommet de la montagne disparaissait dans un brouillard épais. Regardant de côté à travers ses

lunettes, Jamie était certain d'avoir vu des tourbillons de neige dévaler vers eux sur la large voie accidentée du glacier.

Le thermomètre fixé à la manchette de sa parka montrait que la température tombait rapidement. Déjà moins trente-huit. Sous les rafales glacées, ça devait descendre à moins quatre-vingts ou pire encore.

— Je vais appeler McMurdo pour l'hélico, cria-t-il à Hoffman et Joanna.

— Non ! S'il te plaît ! cria-t-elle en retour, la voix assourdie par le masque, pour moi, ça ira.

— T'es en train de geler.

Elle ne répondit pas, mais secoua obstinément la tête. Hoffman ne disait rien ; il se tenait simplement là, les poings gantés plantés sur les hanches, respirant laborieusement. Jamie concentra son attention sur Joanna, un tout petit paquet misérable à l'intérieur d'une volumineuse parka encapuchonnée, derrière un masque à grosses lunettes.

Incertain, une vague de peur lui vrillant l'épine dorsale, il se retourna vers le glacier pour regarder la tempête qui approchait. Une heure peut-être, estima-t-il. Peut-être moins.

C'est alors qu'il vit la pierre, à peu près de la taille d'un poing, d'une couleur sombre incongrue sur l'étendue de craquelures accidentées du glacier, comme si elle l'avait attendu, comme si quelqu'un l'avait placée là pour qu'il la remarque.

— Regardez ! pointa-t-il.

Il courut vers elle, trébuchant presque sur la glace déchiquetée, laissant Hoffman avec le chariot d'équipement, oubliant la femme épuisée et gelée qui le suivait avec difficulté.

Il s'agenouilla sur la glace et contempla sa découverte. Noire, piquetée comme le nez d'un missile abandonné, le roc était clairement une météorite. Pouvait-elle venir de Mars ? Jamie avait ramassé quatre autres rocs durant ses randonnées à travers le glacier. Tous avaient été des déceptions, des « morceaux d'étoiles », rien de plus.

Celle-ci paraissait différente, cependant. *Une shergottite, je parie. Éjectée de Mars il y a deux cents millions d'années par l'impact d'un météore géant. Dieu sait combien de temps il a voyagé dans l'espace avant d'être finalement capturé par la gravitation terrestre et de plonger sur ce glacier. Probablement caché dans la glace des millions d'années, attendant d'émerger à la surface où quelqu'un pourrait le trouver. Moi.*

— Est-ce que c'est... ?

Jamie se retourna pour voir Hoffman penché par-dessus son épaule.

— C'est martien ! cria Jamie.

— Tu en es sûr ?

Les dents de l'Autrichien claquaient de façon audible.

— Regarde-le ! Là où elle n'est pas noircie elle est rose, nom de Dieu ! dit-il, incapable de cacher l'excitation qu'il ressentait.

— Cette fois ça vaut vraiment le coup de rentrer.

Tâtonnant dans les poches profondes de sa parka il agrippa finalement sa radio miniature et ouvrit un volet du masque facial à l'endroit de la bouche.

— J'appelle l'hélico. On a trouvé quelque chose d'important. Ce roc est notre billet de retour pour McMurdo.

Personne ne pourrait les taxer de faute pour avoir écourté leur temps de glacier. Pas avec un possible morceau de Mars dans leurs mains gantées, et une tempête rugissante dévalant sur eux de la montagne.

8

Près de douze heures plus tard, encore frigorifié, Jamie se dirigeait péniblement du labo de géologie vers ses quartiers. La tempête qui était descendue des crêtes montagneuses avait enveloppé la base de McMurdo, hurlant à l'extérieur des murs épais isolants comme une horde barbare à l'attaque, empilant la neige jusqu'au toit. La base était bien douillette cependant, tandis que Jamie descendait lentement l'étroit corridor bas de plafond vers son minuscule compartiment personnel. Mais il ne se sentait pas encore complètement réchauffé.

La chambre de Joanna était près de la sienne et sa porte était ouverte. Il jeta un regard à l'intérieur. Joanna était à son bureau, tapotant son clavier d'ordinateur.

Elle leva les yeux et vit Jamie.

— Entre s'il te plaît, dit-elle, je t'attendais.

Elle se leva de sa chaise et vint vers lui. Joanna était presque une enfant pour Jamie. Petites mains délicates, grands yeux bruns profonds. Mais en combinaison moulante son corps n'avait rien de celui d'une fillette. Il ressentit une vibration intérieure tandis qu'il passait le pas de la porte et se tenait maladroitement devant elle.

— J'étais en train d'écrire une lettre à mon père pour lui dire ce que tu as

fait là-bas sur le glacier, dit-elle, je voulais te remercier pour ça.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Joanna lui sourit et Jamie réalisa à quel point ses lèvres étaient sensuelles.

— Tu aurais pu appeler l'hélicoptère pour nous ramener des heures plus tôt. Tu avais vu à quel point j'étais mal en point.

Il ne savait pas quoi dire. Il avait tout d'un coup les mains aussi maladroites que si elles avaient été enfilées dans des gants de boxe. Il se décida finalement à accrocher ses pouces aux poches de son jean.

— Si on avait dû nous ramener trop tôt, continua Joanna en chuchotant, ça aurait signifié la fin de mes espoirs de figurer dans l'équipe définitive. Et pour le Docteur Hoffman aussi, peut-être.

— Pas forcément, murmura Jamie.

— J'ai apprécié que tu restes avec moi et que tu me protèges comme tu l'as fait.

Il haussa les épaules.

— Mon père en aurait le cœur brisé si je n'étais pas sélectionnée, dit-elle doucement, il voulait tellement aller sur Mars lui-même. Si je ne réussis pas...

Jamie aurait voulu la prendre par les épaules, l'attirer vers lui et l'embrasser. Au lieu de ça il s'entendit dire :

— Ils auraient de toute façon envoyé l'hélico nous chercher, avec cette tempête qui se précipitait sur nous.

— Oui. Peut-être.

Elle ne le quittait pas des yeux.

— La... euh, météorite a l'air martienne, c'est sûr, dit Jamie.

— Le taux correct d'isotopes de gaz inertes. Beaucoup de pyroxène.

Elle leva légèrement les sourcils.

— Des matières organiques ?

— Dorothy Loring découpe des lamelles pour les passer au microscope.

Se retournant vers son bureau pour fermer l'ordinateur Joanna dit :

— Il faut que j'aille au laboratoire. Elle aurait dû appeler.

Jamie fit un pas vers la porte pendant qu'elle fouillait dans les disquettes sur le bureau, elle en tira une de la pile et la glissa dans une petite poche de sa combinaison.

Puis elle regarda Jamie comme si elle avait oublié qu'il était dans la pièce avec elle.

— Je tiens à te remercier de m'avoir aidée. J'apprécie énormément.

— De nada.

Elle fit à nouveau le tour du bureau et s'arrêta un demi-pas devant lui.

— C'était très important pour moi.

Plongeant son regard dans ses yeux levés vers lui, Jamie, en séducteur hésitant, caressa du bout des doigts sa joue délicate.

Joanna tressaillit et s'éloigna de lui, rougissante.

— Tu ne dois pas faire ça !

— Je ne faisais pas...

Elle secoua la tête.

— On ne doit pas se laisser emporter par les émotions. Tu le sais. Ils ne nous laisseraient jamais partir s'ils pensaient...

— Je suis désolé, dit Jamie, je n'avais pas l'intention de te troubler.

— C'est seulement... Joanna se tordait les mains, je ne peux m'engager avec personne, Jamie. Pas maintenant. Tu comprends ça, non ? Cela ficherait tout en l'air.

— Bien sûr, dit-il, je comprends.

Elle ne parlait plus d'appeler son père. Elle n'était pas gênée d'être la fille protégée d'Alberto Brumado. *Et ça n'a pas de sens pour elle de s'engager avec un type qui ne va pas faire partie de l'équipe*, se dit Jamie silencieusement.

— Il faut que je descende au labo maintenant, dit Joanna.

Il fit un pas de côté pour la laisser passer, puis sortit dans l'étroit corridor et la regarda se hâter vers le laboratoire.

Au dîner ce soir-là, dans la salle à manger bondée, Joanna garda ses distances vis-à-vis de lui. Quand les autres le félicitèrent pour avoir découvert un roc martien qui contenait réellement une trace de matière organique, Jamie marmonna ses remerciements et leur dit qu'il avait eu de la chance.

— Tu réalises, bien sûr, dit Hoffman, assis en face de Jamie, que c'est moi le géologue officiel dans ce groupe et que tu n'es rien de plus qu'un guide, aussi je conduirai l'examen ultérieur de la météorite. C'est ma responsabilité maintenant, pas la tienne.

Un silence de mort s'abattit autour de la table. Jamie regarda l'Autrichien au fond des yeux et vit, derrière l'arrogance extérieure, une sorte de prière, comme un homme en train de se noyer cherchant désespérément une main pour l'aider.

— Je pense que nous pourrions travailler ensemble dessus, dit-il aussitôt.

— Bien sûr, tu peux m'assister, dit Hoffman.

Jamie hocha la tête, se leva et quitta la salle à manger. *Sors avant de casser quelque chose. Fous le camp comme un coyote blessé.* Il descendit en vitesse le corridor faiblement éclairé jusqu'à sa chambre et se jeta sur sa couchette, tout habillé, avec le sentiment d'être devenu dingue, tandis que le blizzard faisait rage à l'extérieur.

9

— J'ai à te parler, en privé, dans ta fonction officielle, fit Joanna d'une voix tremblante.

Antony Reed leva les yeux de son écran d'ordinateur. Elle se tenait au seuil de l'infirmerie et semblait sur le point d'éclater en sanglots.

— Entre, dit-il en se levant de sa chaise, ferme la porte et assieds-toi.

Joanna était presque en uniforme, par comparaison avec le laisser-aller standard de la base : chemisier blanc bien ajusté et jean impeccable qui mettaient en valeur son visage grave. Tendue, elle s'assit sur la chaise de bois devant le bureau, se mordant la lèvre inférieure.

— Je t'assure que tout ce que tu me diras restera strictement confidentiel, dit Reed, se laissant aller en arrière sur sa chaise pivotante qui grinça légèrement.

Elle était terriblement bouleversée, vit-il. Nerveuse et affolée. Il réalisa qu'Hoffman avait fini par lui courir après. L'Autrichien avait grignoté l'hameçon.

— Ce que j'ai à te dire peut avoir un rapport avec notre travail, avec le personnel sélectionné pour la mission, dit Joanna.

Reed resta impassible.

— Je dois te demander ta promesse de ne rien révéler de ce que je te dirai aux administrateurs du projet.

Penché en avant, les avant-bras posés sur le bureau, Reed dit, de son plus beau ton professionnel :

— Si ce que tu vas me dire doit vraiment avoir un sérieux rapport avec la mission, alors tu me mets dans un dilemme moral.

Elle hocha la tête et prit une profonde inspiration. Reed admira la manière dont le chemisier se soulevait, même s'il était boutonné jusqu'au cou.

— Il faut que je puisse parler avec toi librement, dit-elle, quand j'aurai fini nous pourrons décider ce qui est important pour la mission et ce qui est

purement personnel. D'accord ?

Sa voix était presque implorante.

Se rejetant en arrière dans la chaise grinçante, Reed dit d'un air dégagé :

— Oui, oui, bien sûr. C'est très bien. Je veux que tu te sentes libre de parler à cœur ouvert.

Joanna jeta un regard à l'ordinateur sur le bureau. Reed sourit, tendit le bras et l'éteignit.

— Bon maintenant, dit-il, qu'est-ce qui se passe ?

Elle hésita. Puis :

— Un... un certain membre du groupe...

Elle se tut.

Reed attendit un moment, puis répliqua :

— Un membre du groupe a fait quoi ? Il t'a insultée ? Attaquée ? Quoi ?

Ses yeux s'élargirent.

— Oh, rien de ce genre !

— Vraiment ?

Elle semblait soulagée.

— Un des hommes a essayé de me faire des avances, mais ça n'a pas été un problème. On a tous appris à se débrouiller avec ça.

— On ?

— Toutes les femmes du groupe.

— Tu es en train de me dire qu'un des hommes t'a fait des ouvertures incongrues ? demanda Reed.

Joanna sourit.

— Bien sûr. Mais on fait avec. Pas de problème.

— Les hommes n'insistent pas ? Ils ne deviennent pas menaçants ?

Elle se débarrassa de cette idée avec un haussement d'épaules.

— Il n'y en a qu'un qui soit une véritable peste.

— Le Docteur Hoffman, répliqua Reed.

— Comment le sais-tu ?

— Est-ce que Hoffman t'a malmenée ?

— Il a essayé. J'ai d'abord été un peu inquiète ; il avait l'air tellement insistant.

— Et ?

— J'ai compris comment faire avec lui. On s'entraide entre femmes, vous savez.

Reed se retint de froncer les sourcils.

— Quel est ton problème alors ?

Le faible sourire de Joanna disparut. Elle semblait troublée de nouveau. Parcourant la pièce du regard avant de répondre, elle dit finalement :

— C'est le Docteur Waterman.

— Jamie ?

— En restant pour m'aider il a perdu toute chance de faire partie de la mission.

— Autant que je puisse le comprendre, dit Reed froidement, il n'a pas été volontaire pour ça. Le Docteur Li le lui a ordonné.

— Oui, je sais, dit Joanna, mais en plus... il est très chic, très pressé. En d'autres circonstances...

— Bon Dieu, jeune dame, tu n'es pas en train de me dire que tu es tombée amoureuse de lui !

Reed était consterné.

— Non, non, bien sûr que non, répondit-elle trop vite, on n'a été ensemble que quelques jours. Mais...

Sa voix redevint traînante ; elle détourna son regard de Reed.

Sentant une confusion incompréhensible se former en lui, Tony dit :

— Ça ne serait pas raisonnable du tout de s'engager affectivement avec un homme que tu ne reverras probablement jamais, une fois ton séjour ici à McMurdo terminé.

— Je sais. Je comprends ça.

— Alors où est le problème ? demanda Reed.

— Je me sens terriblement coupable qu'il soit exclu de la mission à cause de moi.

— Je vois. (Reed se relâcha, penché en arrière les doigts croisés.) Je te comprends. C'est une réaction parfaitement naturelle.

— Qu'est-ce que je pourrais faire ?

Il eut un geste vague des mains.

— Faire ? Tu n'as rien à faire. Ce n'est pas toi qui as pris la décision de garder Waterman ici ; tu n'es pas responsable de son destin.

— Mais si ! Tu ne te rends pas compte ?

Pointant l'écran d'ordinateur et souriant, Reed dit, de sa voix la plus persuasive de docteur-qui-sait-tout :

— Ma chère jeune dame, Waterman a été choisi pour t'aider, toi et les autres, j'insiste, parce que Li et le comité de sélection avaient déjà décidé qu'il ne ferait pas partie de l'équipe martienne. Peux-tu penser un seul instant

qu'ils auraient pris quelqu'un déjà choisi pour Mars et qu'ils l'auraient éliminé de la liste simplement pour t'aider ? Non. Certainement pas. Le destin de Waterman était déjà décidé. Tu n'as rien à voir avec ça.

Joanna le fixa un long moment sans rien dire. Finalement elle demanda :

— Tu en es sûr ?

Avec un nouveau signe de tête vers l'ordinateur silencieux, Reed dit :

— J'ai un accès réservé à tous les fichiers personnels, tu sais.

Elle eut un profond soupir de soulagement.

Regardant son chemisier, Reed sentit une virulente déception lui tordre l'estomac. *Hoffman est si stupide qu'il ne l'a même pas effrayée. Et maintenant elle s'autorise un attachement romantique à ce Peau-Rouge du far-west. Ce n'est pas ce que j'avais prévu pour elle. Pas du tout.*

SOL 2 : MATIN

Debout à l'extérieur, Jamie réalisa une fois de plus à quel point Mars lui rappelait le désert rocailleux, montagneux du Nord-Ouest du Nouveau-Mexique. Dans la lumière déclinante du crépuscule, les falaises rougeoyaient à l'ouest, exactement comme chez lui.

Mais le ciel était rose, et non pas bleu, et le sol strié de rocs terriblement dénudé. Pas une brindille, ni la moindre feuille. Pas un lézard ou une araignée, pas même une tache de mousse pour briser l'infinité de rouille orange et rouge du désert. Le soleil était petit et faible, beaucoup trop loin pour donner de la chaleur.

Superbe désolation. Un astronaute avait dit ça de la Lune, des dizaines d'années auparavant. Jamie trouvait que cela convenait plus à Mars. Le monde qu'il voyait était superbe, magnifique d'une manière étrange, nette et pure. Fier et austère, son désert rude et totalement vide, ses falaises abruptes et dénudées, Mars était stérile mais splendidement beau dans son implacable sévérité.

Jetant un regard à l'horizon, Jamie ressentit un urgent besoin de marcher aussi loin qu'il le pourrait, et simplement de continuer à parcourir indéfiniment ce magnifique paysage, tellement étranger mais tellement familier. Il s'insurgea contre lui-même. *Laisse tomber le mysticisme se fustigea-t-il. Tu ne veux pas être le premier homme à mourir sur Mars.*

Et pourtant cela paraissait un bon endroit pour mourir – un monde mort. Sur terre la vie s'était glissée dans chaque crevasse, dans chaque emplacement trouvé d'un pôle à l'autre. Même dans les déserts desséchés de l'Antarctique il y a de la vie cachée à l'intérieur des rochers. Mais cet endroit ici fait mort. Mort comme la Lune. Si la moindre vie existait ici ça aurait changé son aspect.

Jamie se rappelait les histoires de créatures en silicone et de petits hommes verts à six membres. *Ne porte pas de jugement sans être sûr*, lui disait sa conscience de scientifique. *Les lois de la vie peuvent être différentes sur ce nouveau monde.*

Il hocha la tête à l'intérieur de son casque comme s'il essayait de clarifier intérieurement l'argument. La combinaison avait maintenant cette odeur

légèrement âcre, pas désagréable, de son propre corps. *On a personnalisé nos combinaisons*, pensait Jamie, tandis qu'il transportait une nouvelle caisse volumineuse de fournitures médicales du module d'atterrissage vers le sas de leur dôme, la balançant sur son épaule comme si elle ne pesait pas plus qu'un sac de farine.

— Regardez ! Les voilà !

C'était la voix de Connors, très excitée. Jamie et l'astronaute américain finissaient de décharger les fournitures du module d'atterrissage. Vosnesensky et Reed les transportaient du sas à leurs emplacements de stockage dans le dôme. Les deux femmes avaient été affectées à l'enregistrement des marchandises dans les inventaires tenus sur ordinateur. Bravo pour l'égalité des droits, pensait Jamie.

Il se redressa et essaya de suivre la direction indiquée par le bras tendu de Connors. Le haut de son casque bloqua sa vue un moment, mais en inclinant légèrement la tête, Jamie réussit à voir la fine traînée de flamme dans le ciel rose.

— Exactement à l'heure, dit Connors, en portant son poignet gauche à hauteur de sa visière. Ils vont atterrir dans les temps.

Comme pour confirmer l'observation, la lourde voix de Vosnesensky parvint à travers ses écouteurs.

— L'équipe deux est dans sa trajectoire de rentrée. Le déchargement doit être terminé d'ici leur atterrissage, dans... cinquante-huit minutes.

Cinquante-huit minutes plus tard les six membres de la première équipe se tenaient groupés entre leur module d'atterrissage et le dôme gonflé, regardant la descente embrasée du second module.

Tout ce qui concernait l'expédition martienne était fait en double. Il y avait deux atterrissages séparés, deux équipes qui restaient en orbite autour de la planète, des doubles de chaque pièce, de chaque milligramme de matériel.

L'expédition avait été planifiée selon le mode « double sprint », ce qui voulait dire, en langage profane, que l'expédition devait prendre la route la plus courte possible vers Mars, puis s'organiser pour rester sur la planète le minimum de temps – deux mois. C'était ça le mode « sprint ». Les scientifiques s'étaient battus contre pour des raisons logiques et économiques ; ils avaient perdu, face au désir des politiciens d'obtenir des résultats rapides et spectaculaires.

C'était vrai que le mode sprint était plus cher, tout compte fait, qu'une

approche graduelle qui aurait permis de rester plus longtemps sur Mars, mais les politiciens savaient qu'une mission rapide demanderait moins d'années de querelles et de pénibles crises budgétaires qu'une mission longue. Et surtout, la plupart des politiciens impliqués dans la mission martienne voulait voir des humains sur la planète rouge pendant qu'ils seraient encore en poste pour en tirer profit.

C'est ainsi que l'expédition sprinta vers Mars.

Le mode « séparé » signifiait simplement que l'expédition s'élancerait dans l'espace interplanétaire avec deux équipages complets. La raison en était que si un désastre frappait l'un d'eux, l'autre serait autosuffisant et pourrait accomplir la mission.

Maintenant Jamie et les autres se tenaient dans l'attente de la deuxième moitié de leur expédition qui allait se poser sur la surface poudreuse.

— Là-bas ! lâcha Vosnesensky, et ils se tournèrent tous pour voir un point dans le ciel qui se précipitait vers eux. Informe, indistinct, il était encore trop haut pour être autre chose qu'une tache sombre tombant comme une pierre à travers le ciel rose, laissant derrière lui une traînée de flamme brillante comme une étoile filante.

Mon Dieu, pensait Jamie, *voilà à quoi on ressemblait hier*.

Puis un panache de couleur jaillit du sommet du point lumineux et s'épanouit en un trio de grands parachutes blancs. Le module ralentit, descendit, oscillant légèrement, planant vers le sol avec les trois immenses parachutes déployés au-dessus comme des ailes d'anges ou les tentes parasols d'une tribu du désert. Mais il tombait encore vite, trop vite. Jamie regarda pendant plusieurs minutes, la gorge serrée, tandis que le module se précipitait vers le sol.

Il grossissait de plus en plus, devenant une bizarre combinaison de soucoupe et de tasse à thé : le ralentisseur en forme de coquille circulaire surmonté du corps cylindrique du véhicule d'atterrissage. Jamie vit que la céramique en dessous de la coquille était noircie et crevassée par son passage de feu dans la haute atmosphère martienne.

Brusquement les parachutes se séparèrent du module et s'éloignèrent en claquant, anges perdus errant à travers le paysage martien. Le vaisseau semblait suspendu en l'air. Des bouffées de vapeur blanc gris s'exhalèrent des réacteurs de contrôle tandis que le module chancelait et se redressait, se balançant un instant.

Les rétrofusées produisirent de courtes explosions, faisant surgir du sol

des tornades de poussière tourbillonnantes, et doucement, doucement l'énorme soucoupe enfin se posa sur le chaud coussin sorti des fusées. À travers son casque, Jamie entendait le crissement intermittent des rétros comme le staccato perçant d'un oiseau effrayé.

Le module se posait à plus de cent mètres de là, et cependant une mini-tempête de sable criblait sa combinaison. Il résista au réflexe terrien de se pencher dans le vent. Il n'y avait pas vraiment de pression à vaincre dans cette atmosphère ténue.

Finalement le bruit cessa, le sable s'arrêta de tournoyer, et les segments de la coquille de céramique tombèrent sur le sol comme les pétales fanés d'une énorme fleur de métal.

Jamie entendit dans ses écouteurs :

— Ça y est ! On est arrivés !

Il y avait eu étonnamment peu de discussion à propos du langage qui serait utilisé sur Mars. Depuis plus d'un demi-siècle les scientifiques utilisaient l'anglais comme langue commune dans le monde entier. Comme l'avaient fait les pilotes d'avion et les contrôleurs au sol. Un petit nombre de politiciens avaient tenté de lutter, plus pour satisfaire leur ego national que pour une raison sérieuse. Les Français avaient été particulièrement réticents. Mais finalement ils avaient dû reconnaître que tous les candidats explorateurs comprenaient un langage : l'anglais.

Cependant, Vosnesensky parlait en russe, via la radio de sa combinaison, au pilote du second module d'atterrissage, Aleksander Mironov, tandis que Ilona Malater et Tony Reed mettaient en place les caméras vidéo portables sur leurs trépieds.

Joanna Brumado, dans sa combinaison orange, se tourna vers Jamie.

— Je suppose qu'on est seulement les figurants.

— Waterman ! (La voix de Vosnesensky sonna dans les écouteurs de Jamie.) Prends la caméra qui reste et filme la structure de freinage.

Jamie dit à Joanna :

— Figurants.

— Brumado ! appela le Russe, contrôle l'émission de gaz du vaisseau d'atterrissage.

Il entendit la Brésilienne éclater de rire.

— Ah non, pas seulement figurants.

Au bout d'un peu plus d'un quart d'heure, le sas du véhicule d'atterrissage s'ouvrit en claquant et l'échelle de métal léger glissa vers la

poussière rouge. Un visage encadré dans une combinaison pressurisée rouge brillant apparut dans le sas. *Ce doit être l'autre Russe*, pensa Jamie en prenant les photos pour l'histoire officielle de l'expédition.

Six personnages en combinaison descendirent lentement l'échelle, l'un après l'autre, et se regroupèrent devant leur vaisseau, face à la caméra. À leur tour, ils prononcèrent les paroles solennelles sur la quête triomphale de la race humaine, et à la gloire de son intelligence et de son dynamisme.

Jamie savait que les six étaient un Russe, un Américain, un météorologue japonais, un collègue géologue indien, un géophysicien égyptien, et une géochimiste française, seule femme présente dans la seconde équipe au sol.

Les politiciens avaient fait des efforts frénétiques pour satisfaire autant de nations que possible – et pour obtenir qu'un maximum d'entre elles financent le Projet Mars à hauteur de deux cent cinquante milliards de dollars. À leur décharge, alors qu'il leur était nécessaire de mettre en balance orgueil national et besoins scientifiques, l'orgueil national ne gagna pas à tous les coups. Mais si l'on sélectionnait un biochimiste israélien pour aller sur Mars, il devenait alors absolument nécessaire de choisir ensuite un collègue musulman. Il était impératif que le Japon et la France soient tous deux représentés. Et bien sûr, il devait y avoir le même nombre de Russes et d'Américains.

Le remplacement de derrière minute du Père DiNardo par Jamie avait bouleversé l'équilibre Russie-Amérique, et bien que cela ne pût être évité, on ne l'accepta pas de gaieté de cœur à Moscou ni, curieusement, à Washington.

La première équipe commença à aider la seconde à décharger son module d'atterrissage. Le matériel supplémentaire serait envoyé plus tard dans la journée par des modules automatiques dépêchés par le vaisseau spatial en orbite. Vosnesensky était responsable de l'ensemble des équipes au sol, avec Pete Connors comme second en titre. Mais Jamie entendait beaucoup de bavardages en russe dans ses écouteurs ; les deux cosmonautes se parlaient déjà entre eux sans tenir compte des autres.

Aussi Jamie fut-il surpris quand Vosnesensky tapa sur l'épaule de sa combinaison.

— Viens au Centre de communications, dit le Russe. Le commandant de l'expédition voudrait te parler.

Sans un mot, Jamie souleva la caisse d'instruments d'analyse chimique qu'il était en train de décharger et suivit Vosnesensky vers le sas. Ils passèrent le sas et secouèrent la poussière rouge de leurs bottes, puis

pénétrèrent à l'intérieur du dôme. Jamie posa la caisse d'instruments à l'entrée et remonta machinalement la visière de son casque en marchant aux côtés du Russe vers la console de communication.

Ses oreilles claquèrent à nouveau. L'air à l'intérieur du dôme était un mélange d'oxygène et d'azote dans les mêmes proportions que celles de l'atmosphère terrestre, et chauffé à une température de confort. Les combinaisons fonctionnaient presque à la pression terrestre normale. Presque, mais pas tout à fait. La transition entre la combinaison et l'air « régulier » se faisait sentir dans l'oreille interne de Jamie. C'était l'un de ces malaises mineurs qu'aucun explorateur n'aurait évoqué même en chuchotant pendant l'entraînement, par crainte d'être éliminé de l'équipe. Ici, sur Mars, cependant c'était déjà gênant. Et on n'en était qu'au deuxième jour.

Le Docteur Chengdu, le commandant de l'expédition, était excessivement en colère contre Jamie Waterman. Le seul signe visible de cette colère était le léger battement d'une veine sur le front au-dessus de l'œil gauche. En dehors de cela son visage était un masque de calme. Le vêtement gris olive qu'il portait n'était pas tout à fait standard : le Docteur Li affectionnait le col fermé au lieu du style ouvert adopté par tout le monde. Au fond de lui-même Jamie se demandait si la chose avait une valeur symbolique.

Perplexe, Jamie s'assit à la console de communication devant l'écran principal. Vosnesensky se tenait derrière lui comme un policier gardant un prisonnier en passe d'être interrogé.

— Docteur Li, dit Jamie, encore dans sa combinaison bleue avec son casque.

— Docteur Waterman.

— Vous vouliez me parler ?

Li prit une inspiration silencieuse, les narines comme dilatées de dégoût.

— Je viens de recevoir une très malheureuse communication de Kaliningrad, relayée par Houston.

Jamie tenta de garder le visage aussi rigoureusement impassible que celui du chef d'expédition.

— Vos contrôleurs américains sont tout à fait bouleversés que vous n'ayez pas prononcé les paroles qu'ils vous avaient fixées pour votre première déclaration sur la surface de Mars.

— Oui, je suppose. Bien sûr qu'ils doivent être bouleversés. Les Yankees à Washington sont toujours bouleversés quand un Peau-Rouge ne suit pas leur script.

— Pourquoi avez-vous dit ce que vous avez dit ? Et qu'est-ce que ça veut dire ? Apparemment ça a fait sensation dans les médias aux États-Unis.

Avec un léger mouvement de tête Jamie répliqua :

— Je n'avais pas l'intention de faire sensation. Je ne savais pas que j'allais dire ça avant de m'entendre parler. Les mots... ils ont tout simplement jailli de ma bouche.

— Qu'est-ce qu'ils signifiaient ?

— C'est une ancienne salutation navajo. Comme « aloha » chez les Hawaïens ou « ciao » chez les Italiens. Littéralement ça veut dire quelque chose comme « c'est bon ».

Les épaules rigides de Li se relâchèrent visiblement. Le battement de veine faiblit.

— Vos personnalités gouvernementales sont très en colère contre vous.

Jamie essaya de hausser les épaules dans sa combinaison et se rendit compte que c'était impossible. Il dit :

— Qu'est-ce qu'ils peuvent faire ? Me renvoyer chez moi ?

— Ils peuvent me donner l'ordre de vous enlever de l'équipe au sol et de vous remonter en orbite !

La voix de Li flamboyait.

— Ils peuvent insister pour que j'envoie le Docteur O'Hara à la surface et que je vous garde en orbite pour le restant de la mission !

Jamie sentit ses entrailles se nouer.

— Vous ne voudriez pas faire ça !

C'était plus une question qu'une affirmation.

— Ils ne m'ont pas donné l'ordre de le faire. Pas encore.

Dieu merci, souffla Jamie en silence.

— Cependant, ils veulent une clarification au sujet de vos paroles : une déclaration écrite sur ce qu'elles signifient pour vous et sur la raison pour laquelle vous les avez dites à la place de ce que vous étiez censé dire.

Le ridicule de la chose frappa soudain Jamie. À l'intérieur d'une combinaison spatiale sur un monde situé à cent millions de kilomètres de la Terre, il s'entendait dire d'avoir à rédiger des excuses pour trois mots lâchés sans réfléchir.

— Vous allez écrire cette déclaration ? réagit Li.

— Si je ne... ?

— Ils insisteront pour vous enlever de l'équipe au sol, je le crains. Vous devez vous rappeler que votre désignation pour l'équipe d'atterrissage à la

dernière minute a causé quelque malaise à Washington et ailleurs. Ne compromettez pas davantage votre position, s'il vous plaît.

Jamie se souvint de ce week-end frénétique passé en entretiens téléphoniques urgents et en visites impromptues à sa famille. Et d'Edith lui disant au revoir.

Le commandant d'expédition paraissait le tirer vers une attitude plus distante, plus calme, plus noble.

— Mon avis, s'il vaut quelque chose, est d'écrire une brève déclaration expliquant comment vous avez été submergé par l'émotion de vous retrouver en train de marcher sur la surface de Mars, et fait un lapsus dans la langue de vos ancêtres. Personne ne peut vous condamner pour ça.

— C'est la vérité même, dit Jamie.

Le Chinois se permit un sourire paternel.

— Vous voyez ? Une réponse posée suffit pour arranger les choses.

Jamie approuva :

— Je vois. Merci.

DOSSIER : JAMES FOX WATERMAN

Jamie avait neuf ans quand on l'envoya au Nouveau-Mexique passer l'été chez son grand-père Al. Sa mère n'aimait pas cela, mais elle et son mari avaient l'intention de voyager tout l'été à l'étranger pour une tournée de conférences et de séminaires en Australie, Nouvelle-Zélande, à Singapour, et à Hong Kong. Ils n'avaient pas très envie de traîner leur gamin de neuf ans avec eux, et nullement l'intention de refuser une expédition aux frais de la princesse.

Ainsi, pour la première fois depuis la maternelle, Jamie revint à Santa Fé. Il apprit à pêcher, à chasser et à aimer son grand-père, même s'il passait en réalité la plupart de ses journées dans le magasin de celui-ci sur la place de Santa Fé. Al était un bon grand-père mais encore meilleur commerçant. Les dames yankees roucoulèrent tout l'été à propos du « petit garçon indien ».

La toute dernière semaine, tandis que Jamie avait déjà le cafard de repartir à Berkeley, Al l'emmena dans un des villages navajos en haut des montagnes où il achetait les poteries et les tapis que les touristes yankees payaient si cher.

La majeure partie des affaires d'Al ce jour-là se réalisait au commerce local, une combinaison de bar et de magasin à tout faire avec ses planchers grinçants, ses comptoirs usés en vieux bois, ses étagères gondolées à moitié vides, et un gros ventilateur qui tournait à grand-peine au plafond. Une demi-douzaine d'anciens étaient assis au bar, pratiquement immobiles sous leurs chapeaux tombants à larges bords, tandis qu'Al négociait patiemment, interminablement, en navajo avec le chef du village. Pour Jamie les anciens au bar, avaient l'air aussi poussiéreux et ravagés par le temps que la salle elle-même.

Ennuyé par l'interminable marchandage à voix basse de son grand-père dans un langage qu'il ne comprenait pas, Jamie sortit et s'assit sur les marches en bois affaissées. Le soleil de fin d'après-midi chauffait comme de la lave en fusion, colorant le paysage entier d'un rouge cuivré.

Un chat décharné passa furtivement entre ses pieds, gris et silencieux. Deux chiens miteux, misérables, haletaient, vautrés dans la poussière, de l'autre côté de la rue à l'ombre d'un arbre cotonneux. Jamie pouvait compter

leurs côtes.

Non loin de là, sous le porche ombragé d'une maison d'adobe qui aurait le plus grand besoin de réparations, une petite fille, d'environ six ou sept ans, jouait avec un chiot, joyeux paquet de fourrure ébouriffée. Jamie avait envie d'aller vers elle, mais il ne savait pas parler navajo. La fillette serrait le chiot dans ses bras, le câlinait, chantonnant dans son langage.

Elle jeta brusquement le petit chien par terre, puis le prit par la queue. Le chiot se mit à japper et essaya de la mordre. Elle le laissa tomber et sauta sur ses pieds. Soudain, passant à l'anglais, elle cria :

— Vilain garçon ! Vilain ! Tu veux toujours m'embêter, toujours te battre ! Va voir le proviseur. Sors de cette classe ! Va chez le proviseur ! Je le dirai à ta mère !

Bien qu'il n'eût que neuf ans, Jamie reconnut immédiatement que la fillette imitait un professeur yankee.

La mère de celle-ci l'appela depuis l'ombre fraîche de la maison, par la porte ouverte, et lui parla avec sévérité en navajo. Jamie s'aperçut que son grand-père était revenu et riait, amusé par la scène.

Se relevant, Jamie demanda :

— Qu'est-ce qu'elle a dit, Al ?

— Ouah, elle a seulement dit à sa fille de ne pas malmenier le petit chien. (Il se mit à rire.) Ensuite elle lui a dit de ne pas faire de plaisanteries sur son professeur devant un homme blanc.

— Un homme blanc ?

— Toi, fils !

— Mais je ne suis pas un homme blanc.

— Je suppose que pour elles tu as l'air d'en être un.

La semaine suivante Jamie fut rappelé à Berkeley, où ses parents se montrèrent très contents que leur fils ne se fût pas transformé en « sauvage indien ».

EN ORBITE AUTOUR DE MARS

C'était sacrément ennuyeux d'être un sage.

Li Chengdu fixait l'écran blanc et y voyait toujours le visage buté de Jamie Waterman. Un visage honnête, assez carré avec de larges pommettes et juste une trace d'ancienne ascendance asiatique dans la forme des yeux. Des yeux noirs perçants, qui montraient le chemin jusqu'à l'âme du jeune homme.

Je n'aurais pas dû perdre mon calme avec lui, se reprocha Li. Je suis en colère parce qu'il est en bas sur la planète et que je suis forcé de conduire cette boîte de conserve céleste sans jamais mettre le pied sur Mars.

Mais il y avait plus que cela, il le savait. Russes, Américains, Japonais – dix-neuf nationalités différentes vivant en tête-à-tête à cent millions de kilomètres de la Terre. *Je serais très surpris que personne ne craque avant notre retour.* Même les Japonais n'étaient pas préparés à vivre aussi près les uns des autres.

Les ingénieurs avaient anticipé tous les problèmes physiques de la mission martienne, mais ils avaient soigneusement ignoré les craintes des psychologues. Non, ils les avaient apaisées en demandant aux psychologues de sélectionner des personnalités bien équilibrées capables de résister même aux pressions dignes d'une cocotte-minute de cette mission. Li ne savait pas s'il devait en rire ou en pleurer. Rester stable dans ces conditions ! Comment un homme fait-il pour rester stable alors qu'il est supposé se priver de sexe pendant presque deux ans ? Cette mission aurait dû être programmée par des Polynésiens, pas par des Russes ou des Américains. Les deux peuples les plus prudes au monde.

Et maintenant cet Amérindien avait bouleversé son management avec son expression ridicule. *Voilà quelque chose qu'aucun de nous n'avait programmé ni même imaginé.*

Au moins avait-il un peu plus de place maintenant que la moitié du chargement du vaisseau était partie sur la surface. Li se renfonça dans son fauteuil moelleux. Du coin de l'œil il voyait la courbe rougeâtre de Mars flotter par la fenêtre ronde de son habitacle. Le vaisseau en orbite *Mars 2* était toujours relié à son jumeau *Mars 1*, cinq kilomètres plus loin, tous les deux continuant à tourner autour de leur centre de rotation commun pour

maintenir une sensation de gravité martienne.

Li se réjouissait de ce que leur long voyage ne les ait pas obligés à vivre un long moment en apesanteur. Il avait toujours mal au cœur en gravité zéro. Le simple fait de penser à des mois interminables dans cette situation le rendait nauséeux.

Soupirant bruyamment, il repoussa son fauteuil de la console de communication et se leva, haut de presque deux mètres, mince comme un manche à balai. Le col boutonné de sa veste cachait la vieille cicatrice à la gorge, souvenir des bagarres de sa vie d'étudiant à Shanghai. La seule décoration qui apparaissait sur le fond vert olive de son vêtement était son badge nominatif sur la poitrine et l'insigne d'épaulette de la Première Expédition Martienne.

Imbéciles d'Américains ! Faire toute une histoire pour quelques mots, pensait-il. Mais ils n'avaient jamais complètement résolu leurs problèmes avec les Indiens. Li fronça les sourcils. Non, ils ne les appelaient plus « Indiens ». Américains indigènes ? Amérindiens ? Les mots sont importants, réalisait-il, surtout pour une nation gouvernée par ses médias.

En tant que commandant de la Première Expédition Martienne, Li Chengdu avait à la fois un pouvoir absolu et une responsabilité absolue. Deux douzaines d'êtres humains étaient à sa charge, leurs vies réellement entre ses mains. La moitié d'entre eux, la moitié que le monde enviait, était en bas à la surface de Mars. Waterman n'était pas le premier choix parmi les géologues, ni même le second. Mais le jeune homme était maintenant en bas sur Mars ; son Tao est si puissant, pensa-t-il, qu'il trace et transforme les destins de tous ceux qui entrent en contact avec lui, même le mien.

Nous qui restons là-haut, naviguant en orbite, nous nous considérons au fond comme secondaires. Nous avons un travail important à faire en orbite, mais à l'exception de ceux qui vont aller examiner les petites Lunes, les scientifiques d'ici tueraient de gaieté de cœur pour avoir une chance de remplacer n'importe quel homme ou femme sur la planète.

Je deviens mélodramatique, soupira-t-il. Ce sont tous des êtres humains adultes, les hommes et femmes les plus sains et les plus équilibrés qu'on ait pu sélectionner parmi les milliers qui aspiraient à une place dans cette expédition. La crème de la crème. Ils ont leurs problèmes, naturellement. On a tous affaire au stress et aux tensions émotionnelles. Ce serait ridicule d'imaginer le contraire. Ma tâche est de résoudre ces problèmes et de m'assurer qu'ils n'interfèrent pas avec le déroulement de notre mission.

Mais à quel point était-il sain et équilibré pour cet Américain de s'adresser en navajo aux médias du monde entier ? À quel point était-il sain et équilibré de vouloir s'envoler vers un autre monde, de risquer sa vie pour éprouver le frisson de poser le pied là où personne ne l'avait fait auparavant ?

Ah, se dit Li, peut-être est-ce une forme de folie divine. L'animal humain est un explorateur, un voyageur, et l'a toujours été. Les ancêtres du jeune Waterman ne seraient jamais passés d'Asie en Amérique s'il n'en avait pas été ainsi.

S'occuper de deux douzaines d'âmes voyageuses de cette espèce en essayant simultanément de faire garder leur calme à leurs superviseurs sur Terre – ça demande la patience d'un Confucius, l'intelligence d'un Einstein, et la ruse d'un Machiavel. Et je ne suis aucun d'entre eux.

Mais tant qu'il s'agit de ces jeunes hommes et femmes, tant qu'il s'agit des contrôleurs de mission à Kaliningrad et Houston, je suis tout ça et plus encore. Et je dois donc continuer à leur apparaître comme tel. Ne serait-ce que pour les protéger des politiciens terrestres. Et même si j'ai vraiment envie de courir après cette mince jeune blonde qui fait marcher les appareils de cartographie. Quel sourire !

Li soupira bruyamment. Sacrément ennuyeux d'être un sage.

SOL 2 : SOIR

« TOSH-ima, corrigea le Japonais. Pas Tosh-EE-ma. »

Inconsciemment Jamie inclina un peu la tête, acceptant la remarque du météorologue. Toshima parlait d'une voix douce, souriant, mais il était clair qu'il n'aimait pas qu'on écorche son nom. Il paraissait grand pour un Japonais : légèrement plus grand que Jamie lui-même, trapu, avec un visage rond et lisse.

Ils étaient rassemblés tous les douze dans la salle commune, qui semblait surpeuplée. Ils avaient regroupé les trois tables et, après une longue journée à décharger les fournitures et les équipements, ils se faisaient un dîner de fête.

Vosnesensky et son camarade russe, Mironov, se tenaient épaule contre épaule à un bout de la table, dans leurs combinaisons grises. Les astronautes américains, Connors et Paul Abell, étaient à la gauche des Russes. Les trois femmes étaient assises en face des Américains, et les autres scientifiques s'étaient installés autour du reste de la table.

Jamie avait passé plus d'une heure de son temps libre, après la fin du déchargement du second module d'atterrissage, à rédiger une note de conciliation pour Houston. Il avait employé les termes de Li aussi exactement qu'il pouvait s'en souvenir : « J'étais submergé d'émotion en prenant pied sur la surface de Mars et je me suis laissé aller dans la langue de mes ancêtres. » Cela devrait satisfaire ces fils de pute à la con, pensait-il en transmettant ses excuses au vaisseau spatial en orbite.

Il était maintenant assis à la table de salle à manger improvisée, flanqué de Seiji Toshima d'un côté et de Tony Reed de l'autre côté.

— Je me demandais pourquoi les Japonais n'étaient pas représentés dans le premier atterrissage, méditait Reed en attrapant sur son plateau des tranches de bœuf précuites. Après tout, sans la contribution du Japon en finances et en matériel électronique, on ne serait jamais arrivés ici.

Toshima leva la tête de son mélange de riz et de poisson et regarda l'Anglais.

— Ce genre de décision est prise par les politiques. Le Japon n'est pas orgueilleux au point de se préoccuper d'une différence d'une journée. Il nous suffit de participer à cette expédition.

Avec un clignement d'œil à Jamie, Reed plaisanta :

— Oui, mais après tout, même Israël et le Brésil étaient représentés avant le Japon.

— Et même l'Angleterre, dit Toshima à mi-voix.

— Ah, mais l'Angleterre, contra Reed, représente la Communauté européenne.

Toshima inclina légèrement la tête.

— Et puis évidemment, continua Reed aimablement, il y a la nation navajo.

Jamie reposa sa fourchette en plastique.

— Tony, tu sais comme nous tous que les décisions finales sur la répartition dans les deux vaisseaux déterminaient l'ordre d'atterrissage. Pourquoi en faire toute une histoire ?

— Vraiment, dit Toshima, il nous suffit d'être ici, peu importe à quelle heure chacun de nous a marqué le sol de son empreinte.

Reed fit un élégant signe de tête et repoussa la mèche blonde qui retombait obstinément sur son front.

— J'accepte la supériorité de ta sagesse. Je te prie d'excuser mon attitude anglaise de joueur invétéré.

Reed se tourna vers sa gauche et Toshima se mit à parler au géophysicien égyptien à sa droite, laissant Jamie rêver tout seul de sortir une énorme pièce de viande du micro-ondes. Il n'avait pas goûté de vraie nourriture depuis qu'il avait quitté Houston, il y avait plus de dix mois. Les nutritionnistes qui avaient programmé les repas de cette expédition avaient porté une attention pointilleuse aux goûts nationaux variés des explorateurs martiens – du moins le croyaient-ils. Jamie était en train de manger leur version des repas italiens préparés pour le Père DiNardo : une sorte de pâte de soja censée ressembler à des côtelettes de veau ; des spaghettis qui s'arrangeaient miraculeusement pour être à la fois secs et en bouillie. Et tout était aussi délicieux. Les maudits problèmes de vésicule biliaire de DiNardo avaient fait éliminer les épices, apparemment. *Voilà ce qu'on gagne à prendre la place d'un autre*, se dit Jamie. *Mange les repas de DiNardo et sois heureux d'être ici.*

Il jeta un regard aux trois femmes, qui parlaient entre elles. Le visage aristocratique d'Ilona était animé, souriant quand elle parlait, les mains en perpétuel mouvement. La petite Joanna paraissait presque solennelle comme si elle apprenait de mauvaises nouvelles. L'autre femme, Monique Bonnet, hochait la tête au rythme des gesticulations d'Ilona.

Bonnet était toute petite, plus petite même que Joanna, mais aussi dodue qu'une matrone provençale. Elle était plus âgée que les deux autres, son épaisse chevelure sombre parsemée de gris, des rides au coin des yeux. Son visage était rond, avec des pommettes colorées et des fossettes quand elle souriait. Elle avait dû être une beauté quand elle était plus jeune, pensa Jamie. Et plus mince.

Les boissons alcoolisées étaient strictement bannies par le règlement de la mission. Alors naturellement chacun des membres de l'expédition avait apporté une bouteille ou deux dans ses bagages personnels. Jamie, inclus au dernier moment et tiré sans préavis de ses quartiers de Houston pour le centre de lancement de Floride, n'avait pas eu un moment pour acheter, louer, ou voler la moindre canette de bière.

Vosnesensky frappa des doigts sur la table, faisant craquer les articulations.

— Je vais être clair, dit-il avec un grognement, ceci est la dernière occasion où des boissons alcoolisées seront tolérées.

Gémissements et murmures autour de la table.

— On a beaucoup de travail à faire et peu de temps pour le faire. L'alcool est strictement interdit ; ça pourrait être un facteur de risque.

Vosnesensky rappelait simplement les règles de la mission, mais personne n'en était satisfait.

— Cependant, puisque c'est la première nuit sur Mars pour tous les douze ici, dit-il en se levant, je voudrais proposer un toast.

Soupirs de soulagement et sourires autour de la table. Les dix hommes et les trois femmes levèrent des verres de whisky, vodka, brandy, vin, et saké. Jamie leva son verre d'eau et nota que, quoi qu'il y eût dans le verre en plastique de Vosnesensky, c'était aussi clair que de l'eau.

— Nous avons traversé une période difficile, dit Vosnesensky, ses traits lourds tout à fait sérieux. (Avec un regard à Ilona Malater, il continua :) Neuf mois à bord d'un vaisseau génèrent certaines tensions, certains problèmes.

— Au moins personne n'est tombée enceinte, souffla Tony Reed assez fort pour provoquer quelques fous rires.

Vosnesensky lui jeta un regard :

— Demain notre vrai travail commence : la conquête de Mars.

Conquête ? s'étonna Jamie. Des images flash de la conquête de l'Amérique par l'homme blanc lui passaient par la tête. *Ce n'est pas pour ça qu'on est ici. Personne ne va conquérir Mars.*

— Les sept prochaines semaines vont être un test pour nous, continua Vosnesensky. Ne vous faites pas d'illusions à ce sujet. Chacun de nous va être poussé jusqu'à ses limites. Hommes et femmes. Mars va tous nous mettre à l'épreuve.

— Nos bras fatiguent, Mikhaïl Andreïevitch, piqua Mironov. Est-ce que c'est un toast ou un discours ?

Vosnesensky ne sourit pas. Tout à fait sérieux il leva son verre encore plus haut et dit :

— Puisse chacun de nous trouver sur Mars ce qu'il y cherche.

— Zah vahsheh zdahrovyeh ! s'exclama Mironov.

— Zdahrovyeh, fit Vosnesensky en écho.

Ils burent tous. L'eau de Jamie était plate, sans goût.

— Je me demande seulement ce que cherche chacun de nous, rappela Tony Reed du bout de la table.

— Bonne question, dit Abell, l'astronaute américain, avec un sourire qui lui fendit le visage du menton jusqu'aux oreilles. (Il rappelait à Jamie une grenouille : yeux proéminents, joues rondes, et une large fente de sourire en guise de bouche.) Moi, j'aimerais trouver quelques belles femmes martiennes privées d'hommes depuis des milliers d'années.

Quelques petits rires de convenance de la part des scientifiques. Ilona lui lança un regard appuyé.

— Non, sérieusement, dit Reed. Je suis curieux de savoir ce que chacun d'entre nous espère trouver sur Mars.

Jamie murmura intérieurement, *Tony prend trop au sérieux sa fonction de psy de l'équipe.*

— En ce qui me concerne, dit Vosnesensky, pointant un doigt ferme contre sa poitrine, je veux seulement que nous puissions travailler en harmonie et que personne ne soit blessé pour que nous puissions tous rentrer heureux chez nous.

Mironov ajouta en chuchotant :

— Et qu'on puisse continuer à peser trente kilos une fois revenus sur Terre !

— J'attends avec impatience un vol dans le planeur, dit Pete Connors de sa voix sonore.

— J'ai très envie de voir de mes propres yeux le fameux mont Olympus, dit Ravavishnu Patel, le géologue indien.

— Olympus Mons est le plus grand volcan du système solaire, confirma

le géophysicien égyptien Abdul al-Naguib.

— Je veux apporter la preuve qu'un océan d'eau gelée existe sous la surface, dit Ilona Malater. La théorie l'affirme, mais je veux le trouver par moi-même et mesurer son étendue.

— La vie.

Joanna Brumado ne dit que ces mots, et tout le monde fit silence. Chacun se tourna vers elle. Elle avait l'air embarrassée. Son visage en forme de cœur rougit légèrement.

— Bien sûr, la vie, dit Monique Bonnet, assise à côté d'elle. Joanna a raison. La chose la plus étonnante que nous puissions trouver sur ce monde, c'est la vie.

Non, corrigea silencieusement Jamie. La chose la plus étonnante que nous puissions trouver, ce serait une vie intelligente. Ou ce qu'il en reste.

LA VIE

Les Anciens enseignaient que les miracles ne sont pas rares. Le monde en est rempli.

La vie est un miracle si répandu qu'il peut survenir chaque fois qu'il y a de l'eau et du soleil. La vie abonde même dans le désert, aussi longtemps qu'il y a un peu d'eau et un peu de soleil.

La vie est-elle apparue sur le monde rouge ? L'architecte de l'homme et les autres dieux de la création ont-ils commencé là leur tâche ? Si oui, la vie a pu y commencer plus tôt que sur le monde bleu, parce que la croûte du monde rouge s'est refroidie avant celle du monde bleu, plus grand et plus chaud. Dans les mers peu profondes qui parsemaient la surface du monde rouge, la vie a pu prendre forme et commencer à se reproduire. Cela aurait été difficile, car le monde rouge a toujours été plus froid que le bleu. Souvent, les eaux auraient gelé et les choses vivantes en elles seraient mortes ou entrées en hibernation, qui était la chose la plus proche de la mort. Mais la vie est obstinée.

Les anciens enseignaient que notre monde bleu n'est pas le premier monde dans lequel Le Peuple a vécu. Nos chants du commencement disent comment le Premier Homme et la Première Femme luttèrent pour monter d'un monde à l'autre, d'un monde d'obscurité et de froideur vers un monde rouge où le Monstre Eau essaya de les noyer dans un flot en furie parce que le Coyote avait volé son enfant. Finalement ils parvinrent au quatrième monde et sortirent dans la lumière dorée du soleil au centre de l'univers, parmi les montagnes qui marquent les quatre coins de leur existence.

Le Premier Homme et la Première Femme n'arrivèrent pas tout seuls. Ils apportaient les plantes et les animaux et toutes sortes de bonnes choses avec eux. Ils étaient accompagnés de Coyote, le Filou. Coyote, la force de chaos. Coyote, qui œuvra toujours à ruiner les efforts du Peuple dans sa quête d'ordre, d'harmonie et de beauté.

LE PROCESSUS DE DECISION

1

Jamie était à Galveston alors que la décision finale, longtemps attendue, longtemps redoutée, était encore en suspens.

Depuis qu'il avait rejoint le Projet Mars, Houston avait toujours été son point fixe. Bien qu'il ait passé des mois entiers dans des sites d'entraînement partout aux quatre coins du monde, près de six mois dans l'Antarctique, des semaines en Floride, et même à bord de stations spatiales en orbite terrestre, il revenait toujours à Houston. Et à Edith.

Edie Elgin était journaliste et présentait les journaux de sept et de onze heures sur KHTV à Houston. Elle avait interviewé Jamie quand il débarqua pour la première fois au Johnson Space Center. Une invitation à dîner se transforma en une liaison que tous les deux savaient temporaire, au mieux.

« Le mariage, je n'y pense même pas, lui avait souvent dit Edith. Pas avant de trouver un boulot dans une des chaînes de New York, en tout cas. »

« Je ne sais pas où je serai dans un an, lui disait régulièrement Jamie. Si je ne pars pas pour Mars, j'irai probablement chercher un boulot d'enseignant en Californie.

« On ne prend pas d'engagements », disait-elle.

« On ne pourrait pas en prendre même si on le voulait », répliquait-il.

Cependant, chaque fois qu'il revenait à Houston, il lui faisait signe. Et bien qu'elle ne parlât jamais de la façon dont elle occupait son temps quand Jamie n'était pas là, elle avait toujours l'air contente de le voir. Ils formaient un couple étrange : le sombre, taciturne, et trapu semi-Navajo et la journaliste blonde, vive, toujours souriante. On la reconnaissait partout où ils allaient, naturellement. Et bien qu'elle fût connue en tant qu'Edie par tous les téléspectateurs, pour Jamie elle était toujours Edith.

Elle se déclarait blonde naturelle et cent pour cent texane, leader adulée à l'université, et reine de beauté historique à l'école du Texas où elle avait étudié le journalisme électronique. Elle n'écrivait pas très bien, mais elle avait le chic pour annoncer les tremblements de terre ou les catastrophes

aériennes avec un sourire irrésistible. Il y avait un esprit affûté derrière le joli sourire ; elle sentait les opportunités quand elles se présentaient, et elle était assez avisée pour ne jamais baisser sa garde, même dans le milieu journalistique. Avec Jamie, cependant, elle pouvait parler sérieusement et lui dévoiler ses plans de carrière. Il pouvait se détendre avec elle et oublier l'entraînement, Mars et les hommes qui lui barraient la route vers son but tant désiré.

Jamie venait juste de rentrer de trois semaines passées à bord de la station spatiale Mir 5, à travailler avec le Père DiNardo sur les échantillons de roche rapportés de Mars par les sondes posées sur la planète rouge.

Il avait cru qu'on avait donné au Père DiNardo le pouvoir de décision sur le choix de son remplaçant dans la mission martienne. Le jésuite l'avait détrompé à ce propos juste avant qu'il prenne place à bord de la navette qui allait le ramener en Floride.

DiNardo lui avait demandé de venir au laboratoire de géologie avant de monter à bord de la navette. Le prêtre l'attendait là, l'air solennel, suspendu en apesanteur quelques centimètres au-dessus de la grille métallique du sol du labo, le visage tellement boursoufflé par les mouvements de fluides qui se produisent en micro-gravité qu'il ressemblait plus à un Indien que Jamie lui-même. DiNardo se rasait complètement le crâne, mais une barbe sombre recouvrait son menton proéminent.

— Le comité de sélection a pris sa décision, dit doucement DiNardo, avec une discrète intonation italienne à la fin de chaque mot. Au ton de sa voix Jamie comprit que les nouvelles étaient mauvaises.

Ils étaient tous les deux seuls dans le laboratoire de géologie de la station spatiale, flottant en apesanteur dans la position de singe à demi repliée que le corps humain prend normalement en micro-gravité. Une armoire aux parois de verre soigneusement scellées derrière DiNardo contenait des rangées d'échantillons de sol rouge et de petites pierres roses provenant de la surface de Mars. Jamie sentit son estomac se nouer.

— J'ai bien peur, commença doucement DiNardo, que le choix se soit porté sur le Professeur Hoffman.

Jamie s'entendit dire :

— Et vous avez donné votre avis ?

Sa voix sonnait rauque, tendue, comme la corde d'un arc sur le point de rompre.

— Je ne m'opposerai pas à la décision. (DiNardo eut un petit sourire

triste.) Personnellement, j'aurais préféré voyager avec vous. Je crois que nous irions beaucoup mieux ensemble. Mais le comité de sélection doit prendre en compte la politique et beaucoup d'autres facteurs. À cause de ce qui est en jeu, la décision a été le choix le plus difficile qu'ils aient eu à faire.

— Et c'est définitif.

— J'ai bien peur que ça le soit. Le professeur Hoffman sera le géologue numéro deux de la mission. Il restera dans le vaisseau en orbite autour de Mars et je descendrai à la surface.

Allez vous faire foutre tous les deux, avait envie de dire Jamie. Au lieu de ça il hocha simplement la tête, les lèvres serrées si fortement qu'une heure plus tard il pouvait encore y sentir l'empreinte de ses dents.

Depuis Cap Canaveral, Jamie s'était envolé immédiatement pour Houston, et de là ils avaient roulé avec Edith dans leur nouvelle Jaguar vert foncé, brillante. Dans son jean moulant, son chemisier de soie, et ses lunettes de soleil de style, elle ressemblait à une star de cinéma, surtout quand sa chevelure blonde flottait au vent.

— C'est une Jaguar Ford, cria-t-elle pour couvrir le rugissement du vent et le grondement du trafic, essayant de le sortir de sa mauvaise humeur. Il y a un six-cylindres et une transmission Mercury sous le capot. Elle ressemble à une Jaguar, mais je n'ai pas besoin d'un mécanicien anglais assis en permanence sur le siège arrière !

Tandis qu'ils fondaient sur l'autoroute 45, Jamie ne dit pas un mot. Le trafic de ce vendredi après-midi était dense, mais Edith louvoyait entre les camions et les vacanciers comme si la patrouille de contrôle était sans pouvoir contre elle.

Jamie savait que c'était le dernier week-end qu'il passait avec Edith. Lundi, il commencerait à faire ses bagages. Il voulait être loin de Houston, loin du centre spatial, loin de toute chose ayant un rapport avec la mission martienne. Aussi loin que possible.

Où ? Retour à l'université d'Albuquerque ? Retour à l'enseignement de la géologie pour des étudiants qui passeraient leur vie à chercher du pétrole ? Retour à des étés passés à fouiller les anciens cratères de météores pendant que les autres seraient en train d'explorer Mars ? Retour à Berkeley et à ses parents ?

Leur chambre d'hôtel était en haut d'une tour qui dominait le golfe du Mexique.

— Belle vue, non ? dit Edith, passant un bras autour de la taille de Jamie

tandis qu'ils se tenaient ensemble aux portes de verre coulissantes qui donnaient sur un petit patio.

Elle nicha sa tête contre son épaule.

— Jusqu'au prochain ouragan, dit Jamie.

— Ouais. Tous les ans les médias couvrent les dégâts de la tempête, et tous les ans ils construisent encore plus de ces énormes tours.

Jamie retourna vers le lit et commença à sortir le nécessaire de rasage de son sac de voyage de nylon bleu foncé.

— Quel côté veux-tu ? demanda Edith.

— Aucune importance.

— Tu es vraiment à plat, hein ?

— Complètement groggy, dit Jamie, emportant le nécessaire dans la salle de bains et le posant sur la plaquette au-dessus du lavabo sans l'ouvrir.

— On a reçu une info du bureau du programme Mars, dit-elle avec une gravité inhabituelle, ils disent qu'ils annonceront la date de départ mardi matin dans une conférence de presse à Genève.

Jamie hocha la tête.

— Et la liste d'équipage.

— Tu ne pars pas.

— Je ne vais pas sur Mars, dit-il.

Edith força un sourire mal assuré.

— Bon... tu as toujours dit qu'ils ne te prendraient pas.

— Maintenant j'en suis certain.

Le sourire s'effaça.

— Maintenant on le sait tous les deux.

Ils vont sur Mars sans moi et je vais sombrer dans l'oubli, se dit-il, incapable d'articuler ces paroles à voix haute. *Je vais devenir un universitaire et un géologue parmi d'autres, pour aller nulle part, pour ne rien accomplir.* Il se regarda dans la glace au-dessus du lavabo : la colère couvait dans ses yeux sombres. *Tout ce qu'il te faut, c'est une bonne bagarre*, dit-il à l'image sombre.

Edith le connaissait assez pour réaliser qu'il n'avait plus de mots pour elle. Elle se retourna, revint aux portes coulissantes du patio, et en ouvrit une. Elle se bloqua à mi-chemin de sa course.

— Maudite rouille, marmonna-t-elle, se glissant par l'étroit passage ouvert sur le patio. L'air est trop salé ici.

Jamie traversa la pièce moquetée, se pencha sur la porte récalcitrante, et

poussa de toutes ses forces à deux mains, furieux tout à coup. Elle crissa et glissa jusqu'au bout en sortant de son rail. Jamie gronda et regarda fixement la porte bancale sur ses roulettes. Puis il passa sur le patio. Sortir de la pièce climatisée, c'était comme passer de la crème glacée à une soupe chaude. Il sentit instantanément la transpiration lui mouiller les aisselles.

Edith ignora son explosion de force brutale.

— C'est beau, dit-elle, admirant le golfe tranquille, entre les ouragans, bien sûr.

Saisissant la rambarde à deux mains à côté d'elle, Jamie tenta d'échapper à sa douleur et à sa colère.

— Déjà vu le Pacifique ?

— Seulement en vidéo.

— Le surf, c'est incroyable. Ici c'est une mare aux canards en comparaison.

— T'as fait du surf ?

— Pas vraiment, dit-il. Jamais eu le temps pour ça.

— J'aime la voile. J'ai un ami qui a un Hobie Cat. C'est chouette.

Jamie respira profondément l'air salé.

— La première fois que j'ai vu l'océan, je devais avoir quatre ou cinq ans. Mes parents venaient de passer du Nouveau-Mexique à Berkeley et je croyais que la Baie était toute l'eau du monde. Et puis ils m'ont emmené sur la plage et j'ai vu le Pacifique. Ces sacrées déferlantes m'ont fait pisser dans mon froc.

— Qu'est-ce tu vas faire maintenant ? demanda Edith, oubliant ses leçons de diction.

Jamie garda les yeux sur l'eau calme, les ondulations des vagues courant sur le pastel bleu-vert de l'eau pour écumer brièvement sur le sable de la plage. À cette hauteur il pouvait à peine entendre le sifflement des petites déferlantes.

— Chercher un job, je suppose.

— Université ou industrie ?

— Qu'est-ce que je pourrais bien foutre dans le privé qu'un gamin dix ans plus jeune que moi ne pourrait faire ? lâcha-t-il, puis il le regretta immédiatement.

Plus calmement, il dit :

— Université. Mais pas là. Je ne veux pas être si près de la mission Mars. Pas en ce moment.

— Tu montes à Austin... ?

— Peut-être. La Californie, ça pourrait être mieux. Ressemble plus à Albuquerque.

Il se tourna vers elle.

— Je ne sais pas. C'est trop tôt.

— Mais tu vas t'en aller.

— Oui. Je crois.

Il réalisa qu'elle essayait de cacher sa peine. Il l'attira contre elle, l'enlaça. Edith ne pleurait pas, mais il pouvait sentir la tension contractant son corps. Il aurait voulu qu'elle pleure. Il aurait voulu pleurer lui aussi.

Il était deux heures du matin quand le coup de téléphone arriva.

La sonnerie du téléphone réveilla Jamie instantanément, mais pendant quelques instants confus il ne sut pas où il était. Le téléphone retentit à nouveau, strident, insistant. Il réalisa qu'Edith était à ses côtés, s'agitant à présent, marmonnant dans son oreiller.

Les yeux s'accommodant à la lueur de l'horloge digitale sur la table de nuit, Jamie attrapa le téléphone par-dessus le corps nu d'Edith.

— Allô.

— James Waterman ?

— Qui est à l'appareil ?

— Réveille-toi, Jamie, c'est Antony Reed, à la Cité des Étoiles. Est-ce que tu as une idée du temps que j'ai mis à te retrouver ?

— Mon Dieu, mais il est deux heures du matin ici. Qu'est-ce que tu me veux ?

— DiNardo est à l'hôpital. Un problème de vésicule biliaire. Il faut l'opérer.

Jamie s'assit tout droit dans le lit.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Edith, réveillée maintenant.

— Tu m'as entendu ? demanda Reed.

C'était la première fois que Jamie sentait l'Anglais excité.

— Oui.

— Ça fait un sacré tintouin. Brumado vient de s'envoler des États-Unis, d'après ce que j'ai entendu. Il veut rencontrer le comité de sélection et le Docteur Li.

— Alors Hoffman est passé numéro un et je serai son remplaçant ? demanda Jamie, surpris du trémolo dans sa voix.

— On ne peut être certain de rien en ce moment, répondit Reed. La

question va être réexaminée entièrement cet après-midi ou dimanche.

— Qu'est-ce que c'est ? (Edith était aussi excitée à présent.) Ils ont changé d'avis ?

— Tout ce que tu as à faire, disait Reed, c'est de rester en contact étroit avec Houston. Tu peux avoir à t'envoler lundi. Ou peut-être partir directement vers la station spatiale. On est supposés s'embarquer là-bas demain, mais tout peut être momentanément bloqué.

— Okay, dit Jamie en tremblant. Merci de m'avoir prévenu.

— De rien, camarade. La plupart d'entre nous aimeraient mieux t'avoir à bord que ce prétentieux d'Hoffman.

— Merci.

— Bonne chance !

La ligne fut coupée.

— De quoi s'agit-il ? demanda Edith, s'asseyant à côté de lui.

Jamie réalisa que ses mains tremblaient.

— Le Père DiNardo est tombé malade. Il va être opéré. Il semble que je vais faire partie de la mission finalement.

— Sensationnel !

Edith se sortit du lit et se mit à fouiller dans son sac à main posé sur la chaise près du rideau fermé. Jamie regarda son mince corps nu penché sur le sac, marmonnant à elle-même.

— Ah ! Je l'ai trouvé !

Elle bondit dans le lit avec un magnétophone miniature dans la main.

— Qu'est-ce que tu fous ? s'étonna Jamie.

— Ceci est une interview en direct avec le géologue James Waterman, qui vient à l'instant d'apprendre sa sélection dans l'équipe qui va s'envoler pour Mars dans deux mois.

Il rit, mais apparemment Edith était tout à fait sérieuse.

— Docteur Waterman, que ressentez-vous à l'idée d'avoir été sélectionné pour faire partie de la première expédition habitée sur la planète Mars ?

Jamie lâcha :

— Bandant. Très bandant.

Il lui prit le magnétophone des mains et le posa sur la table, à côté d'elle. La bande était arrivée au bout longtemps avant qu'ils aient fini de faire l'amour.

Au moment où le taxi s'arrêtait dans la courbe de l'allée devant chez ses parents, Jamie réalisa pour la première fois à quel point la maison était banale. Pauvreté distinguée, tel était le lot pour des professeurs d'Université, même pour ceux qui avaient fait un héritage.

Il avait sauté sur le siège arrière d'un jet T-18 avec un des astronautes de la NASA qui filait chez lui passer un court week-end. Et maintenant, comme il réglait le taxi et s'engageait sur la contre-allée, il avait l'impression d'avoir pris pied dans une série télévisée. Classe moyenne américaine. Une rue tranquille de banlieue. Petits pavillons sans prétention. Enfants à vélo. Tourniquets d'arrosage des gazons.

Il monta l'allée ; le sac de voyage en nylon dans une main, avec un léger sentiment d'irréalité. Comment Norman Rockwell peindrait-il cette scène ? Hello, Maman, juste une visite de quelques heures pour te dire que je vais sur Mars.

Avant qu'il ait atteint la porte d'entrée, sa mère était là qui l'attendait, un sourire aux lèvres et les larmes aux yeux.

Lucille Monroe Waterman était une petite femme, belle et pétulante, née d'une vieille famille opulente de la Nouvelle-Angleterre, dont l'histoire remontait au *Mayflower*. La première fois que sa famille lui avait permis de s'aventurer à l'ouest de l'Hudson River, c'était lors d'un été qu'elle avait passé dans un vieux ranch de montagne, au nord du Nouveau-Mexique. C'est là qu'elle avait rencontré Jérôme Waterman, un jeune Navajo farouchement désireux de devenir professeur d'histoire. « L'histoire réelle, lui avait dit Jerry Waterman. Les événements réels concernant les indigènes américains et ce que les envahisseurs européens leur ont fait. »

Ils tombèrent désespérément, passionnément amoureux l'un de l'autre. Tellement, que Lucille, qui n'avait pas vraiment pensé à sa carrière, s'orienta aussi vers la voie académique. Tellement qu'ils se marièrent en dépit des craintes de leurs parents.

Jerry Waterman écrivit son histoire des indigènes américains qui devint le texte de référence universitaire. Succès, mariage, le confort d'un revenu solide, la vie universitaire – tout cela l'avait mûri au point que la famille de Lucille arrivait presque à l'admettre comme le mari de leur fille.

Lucille obtint son doctorat en littérature anglaise puis ils eurent un bébé : James Fox Waterman, « Fox » étant un ancien nom de famille du côté de la mère de Lucille. Bien qu'il n'eût jamais pu le savoir, Jamie fut le petit-fils qui provoqua la vraie réconciliation entre les gens de la Nouvelle-Angleterre et

leur gendre navajo.

Lucille se cramponnait à Jamie, là, sur le seuil de leur maison de Berkeley, comme si elle voulait ne jamais le laisser s'en aller. Puis son père apparut, souriant calmement derrière sa pipe.

Personne n'aurait reconnu dans le Professeur Jérôme Waterman, le jeune champion fougueux de l'histoire indigène américaine. Ses cheveux étaient gris acier et tellement dégarnis qu'il les ramenait en avant pour recouvrir le haut de son front. Son visage montrait ce que Jamie pourrait être dans trente ans, charnu, bouffi par une vie sédentaire. Lunettes à monture noire. Polo à col ouvert portant discrètement le logo du fabricant sur la poitrine. Il n'y avait plus de feu dans les yeux sombres de Jerry Waterman. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas livré de combat plus intrépide qu'une discussion avec un doyen sur le nombre d'étudiants dont il avait la charge. Il avait gagné ses batailles de jeunesse et était devenu plus semblable à ses anciens ennemis qu'il n'était prêt à l'admettre lui-même.

— Je ne peux rester que pour la nuit, furent les premiers mots que Jamie réussit à dire à ses parents.

— Au téléphone tu as dit qu'ils allaient t'envoyer sur Mars ?

Sa mère semblait plus effrayée que fière.

— Je crois que oui, ça a l'air d'en prendre le chemin.

— Quand le sauras-tu pour de bon ? demanda son père.

Ils l'accompagnèrent dans la bibliothèque pleine de livres, protégée du soleil par un petit buisson d'azalées qui avait failli autrefois miner les fondations de la maison.

— Lundi, je pense. Je n'aurai plus la moindre occasion de m'échapper une fois qu'ils auront pris leur décision finale.

La maison était bien comme Jamie se la rappelait : confortable, en désordre, des livres et des journaux traînant partout, fauteuils rembourrés, sofas recouverts de couvertures indiennes et portant la marque des corps de son père et de sa mère. Maman Ourse a son fauteuil et Papa Ours a le sien se souvint le Jamie de son enfance.

Il s'assit sur le bord du canapé de la bibliothèque, tendu et nerveux. Papa et Maman prirent leurs fauteuils habituels, lui faisant face.

— Tu veux vraiment y aller ? demanda sa mère pour la millième fois depuis quatre ans.

Jamie hocha la tête.

— Je croyais que c'était ce prêtre qu'ils avaient choisi, dit son père.

— Il est tombé malade. La vésicule biliaire. Trop de vin, je suppose.
Aucun d’entre eux ne réussit à sourire.

L’après-midi et le soir avançaient doucement. Jamie voyait bien que sa mère ne voulait pas qu’il s’en aille, qu’elle essayait désespérément de trouver un argument, une raison quelconque, qui le ferait rester en sécurité près d’elle. Son père paraissait songeur ; content que son fils obtînt enfin une marque de succès, mais incertain quant à la sagesse du processus global.

Après le dîner, son père dit :

— Je n’ai jamais réussi à me convaincre que Mars vaut tout l’argent qu’on y consacre.

Jamie sentit une vague de soulagement le traverser. C’était plus facile de débattre de politique nationale que de regarder sa mère retenir ses larmes.

Ils passèrent en revue tous les arguments pour et contre qu’ils avaient déjà évoqués à chacune de ses visites. Sans rancœur. Sans polémique. Sans élever la voix ni se remuer les sangs. Comme un exercice pédagogique. Tout en débattant calmement, Jamie réalisa que son père était devenu un parfait universitaire : rien ne l’atteignait vraiment ; il voyait tout de façon abstraite. Rien, pas même la douleur évidente de sa femme, assise à un mètre de lui de l’autre côté de la table, ne pouvait le secouer du confortable cocon qu’il avait tissé autour de lui.

Mon Dieu, pensa Jamie, Papa est devenu vieux. Éteint et vieux. Est-ce que je vais devenir comme ça moi aussi ?

Longtemps après la fin du dîner, comme il commençait à monter vers la chambre où il avait dormi depuis l’enfance, sa mère dit :

— Tu dois partir demain ? Tu ne peux pas rester un petit peu plus longtemps ?

Je ne voudrais pas revivre un jour comme celui-ci, reconnaissait Jamie. Aussi gentiment qu’il le put, il dit à sa mère :

— Il faut que je sois au centre spatial à la première heure lundi matin.

— Mais tu n’as pas besoin de partir si tôt ?

Il hésita.

— Je veux voir grand-père Al.

— Oh, dit-elle et cette unique syllabe charriaient toute une vie de chagrin et de ressentiment.

Son père les entendit et arriva dans le vestibule.

— Tu préfères être avec ton grand-père qu’avec ta mère ? demanda-t-il sévèrement.

Jamie en fut surpris ; presque content.

— Il est le seul grand-parent qui me reste. Ce ne serait pas bien de partir sans lui dire au revoir.

Jérôme Waterman parut choqué, mais n'ajouta rien.

3

Jamie prit un avion de ligne d'Oakland International à Albuquerque. Al l'attendait à l'aéroport. Avec un hélicoptère de location et un pilote.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ? demanda Jamie en grim pant dans la petite bulle de verre de l'hélicoptère.

Al souriait largement, son visage tanné ressemblant à une carte géologique du bonheur.

— Tu n'as que quelques heures ici, hein ? Pensé qu'on devrait survoler la Mesa Verde plutôt que de rester autour de la maison.

— Mesa Verde ? hurla Jamie par-dessus le rugissement du moteur de l'hélico qui démarrait. Tu ne vas pas me faire le coup de la mystique, dis ?

Al rigola.

— Peut-être. On va voir.

La première neige de la saison se voyait déjà sur les montagnes et Jamie avait froid dans son léger coupe-vent tandis qu'il marchait avec Al vers le bord du canyon sur l'aire d'atterrissage nettement marquée de l'hélicoptère.

— J'aurais dû apporter deux anoraks, murmura Al.

Il portait une veste de toile usée et des jeans.

— C'est OK. Le soleil va nous réchauffer.

Le ciel était d'un bleu sans nuages. De gros morceaux de neige mouillée fondaient sur les arbres et coulaient comme des cuillerées de crème glacée pour s'étaler sur le sentier gravillonneux. Les Reeboks high-tech de Jamie étaient trempées. Al portait ses boots habituels, robustes et confortables. Et son vieux chapeau à larges bords lui protégeait la tête de la neige. Jamie, nu-tête, devait garder un œil sur les arbres pour esquiver les paquets de neige qui dégringolaient.

L'air était léger à cette altitude. Jamie entendait son grand-père respirer difficilement. Il avait vu les ruines Anasazi auparavant, bien sûr, mais pour quelque raison Al voulait les lui faire revoir avant qu'il partît pour un autre monde.

Ils atteignirent la crête de la haute falaise, marchèrent au bord quelques minutes silencieuses, haletantes, puis émergèrent d'une rangée de pins.

Au-delà d'une courbe dans la falaise, trente mètres plus bas, les vieilles ruines étaient blotties dans une crevasse de la roche dure ancienne. Même aujourd'hui les constructions d'adobe étaient protégées du vent et de la neige par le surplomb rocheux. Grès brun-ocre, reconnaissait Jamie. Presque la même couleur que Mars.

— Tes ancêtres ont bâti ce village cinq cents ans avant la naissance de Christophe Colomb, dit tranquillement Al.

— Je sais, dit Jamie.

— Fils, quand tu vas sur Mars, tu les emmènes, eux, avec toi. Les anciens. Ils sont dans ton sang.

Jamie sourit à son grand-père.

— Bon sang, Al, tu deviens mystique.

Le visage de son grand-père était totalement sérieux.

— C'est important pour un homme de savoir qui il est. Tu ne peux pas trouver d'équilibre sans ça. Tu ne peux pas savoir dans quoi tu te lances si tu ne sais pas d'où tu viens.

— Je comprends, Grand-père.

— Ton père... (Al hésita. Jamie ne se souvenait pas de l'avoir entendu l'appeler son fils.) Ton père s'est détourné de tout ça. Il voulait tellement être accepté par les Blancs ! Il est devenu un Yankee. Je ne le blâme pas. C'est ma faute, je suppose. Je ne lui ai pas appris la moitié de ce que je t'ai appris, Jamie. J'étais trop occupé à ce moment-là, avec le magasin et tout ça. Je n'ai pas pris le temps de l'élever comme j'aurais dû.

— Ce n'est pas ta faute, Al.

— Je crois que si. Je n'ai pas été aussi bon père avec lui que grand-père avec toi. Je comprends qu'il ait cru devoir prendre la voie qu'il a prise. Mais je veux que toi tu te souviennes qui tu es, fils. Tu vas voyager là où personne n'a été auparavant. Tu vas faire face à des dangers que personne n'a jamais affrontés. Et ça ira mieux pour toi si tu te souviens de tout ça, si tu l'as sans cesse présent à l'esprit.

Jetant un regard à l'ancien village de briques rudimentaires, aux constructions carrées avec leurs fenêtres vides, aux murets circulaires où les hommes tenaient leurs cérémonies religieuses dans la fumée capiteuse de tabac précieux, Jamie fit un signe de tête à son grand-père.

— Je savais que tu irais sur Mars, dit Al, la voix presque brisée. Jamais eu

le moindre doute que tu irais.

— Je me souviendrai de ça, dit Jamie. Je le garderai dans mon cœur.

Al plongea la main dans sa veste de toile.

— Voilà, dit-il. Un rappel.

Jamie vit que son grand-père lui offrait une pièce sculptée d'obsidienne noire : un petit totem d'ours accroupi. Une petite tête de flèche était attachée au dos avec une lanière de cuir, un brin de plume blanche fiché au sommet.

Un fétiche, réalisa Jamie. *Un objet protecteur de la magie navajo*.

— C'est une plume d'aigle, dit Al, incapable de réprimer sa faconde de boutiquier.

Jamie prit le fétiche. Il était petit dans sa paume, mais pesant, solide, fort.

— Je garderai ça sur moi à chaque instant, Grand-Père.

Al sourit, presque embarrassé :

— Vas-y la tête haute, fils.

4

Jamie retourna à Houston dimanche soir et se traîna jusqu'à sa chambre à coucher affectivement épuisé. Pendant qu'il dormait on décidait de son avenir, à plus de dix mille kilomètres de là, à la Cité des Étoiles. Alberto Brumado somnolait dans la limousine qui l'avait attendu à son arrivée à Moscou. Seul sur le spacieux siège arrière, sous le coup du décalage horaire de son vol supersonique depuis Washington, Brumado ne prêtait pas attention aux alignements de grands immeubles ni aux nuages gris qui s'allongeaient à l'est vers la grande steppe russe. Pendant plus d'une heure la voiture roula à vive allure sur la large autoroute de béton ; le trafic se réduisit jusqu'à ce qu'il ne reste plus guère çà et là que d'énormes semi-remorques dont les moteurs diesel vomissaient dans l'air des panaches de fumée noire.

Ils dépassèrent Kaliningrad, des forêts, des lacs, un passage à niveau, en direction de la Cité des Étoiles.

Le vrai nom de la communauté est Zvyozdny Gorodok : littéralement, « Ville Étoilée ». Mais depuis la première aventure spatiale en coopération soviéto-américaine, la mission Apollo-Soyouz de 1975, une petite erreur d'interprétation d'un traducteur de la NASA l'avait transformée en Cité des Étoiles, et c'est ainsi qu'on l'appelait, depuis, dans les médias occidentaux.

Autrefois c'était une ville, rien de plus qu'une poignée d'immeubles

d'habitation et une douzaine de grandes constructions de béton qui abritaient le centre d'entraînement des cosmonautes, placé délibérément dans une zone inhabitée au milieu d'une épaisse forêt de pins piquetée de petits lacs. C'était aujourd'hui une cité de taille respectable. C'est là que s'entraînaient les scientifiques et les astronautes de la mission martienne. L'attention des médias du monde entier était focalisée sur cet endroit. Une véritable cité avait grandi autour des lacs d'un bleu clair, avec les maisons des gens qui travaillaient pour le centre d'entraînement, les boutiques, les marchés et les ensembles de loisir en plein air. Près de l'entrée principale du centre d'entraînement proprement dit se tenait le Musée de l'Espace, une vaste et gracieuse forme de béton représentant l'esprit de l'envol.

Il y avait des années que Brumado avait appris le secret du voyageur : dormir chaque fois que c'est possible. À ce moment, tandis que la limousine stoppait devant l'immeuble principal des bureaux du centre d'entraînement, il émergea de son somme, prêt à sortir et à faire face à ses responsabilités, alerte même s'il n'était pas vraiment reposé.

Le Docteur Li Chengdu descendit quatre à quatre sur ses longues jambes les marches d'entrée de l'immeuble pour accueillir Brumado et le guider jusqu'au bureau que les Russes lui avaient réservé. Le Docteur Li portait un luxueux survêtement bordeaux et gris ardoise. Les rayures blanches en bas des jambes le faisaient apparaître encore plus grand et plus mince que d'habitude. Il avait le visage tendu, grisâtre, presque malade. *C'est peut-être cette couleur bordeaux*, pensa Brumado. Ce n'est pas bon pour son teint. Lui-même portait encore ses vêtements de Washington : un complet d'affaires bleu sombre. Il avait ôté sa cravate et l'avait fourrée dans la poche de sa veste des heures auparavant. La chemise était avachie et chiffonnée par son long voyage.

Le bureau auquel Li le conduisit était assez vaste pour contenir une grande table de réunion laquée, comme le constata Brumado. Bien. Et ses propres toilettes. Encore mieux. La deuxième règle du voyageur impénitent : ne jamais laisser passer des toilettes sans les utiliser.

Trois minutes plus tard, la vessie vidée, un peu rafraîchi et repeigné, Brumado tira une chaise du milieu de la table de réunion, négligeant le bureau massif et le fauteuil pivotant à grand dossier. Brumado sentait qu'il était là pour aider à résoudre un problème impromptu, pas pour impressionner les autres avec les attributs du pouvoir.

De toute façon, se dit-il, je n'ai pas de pouvoir réel ici, pas d'autorité sur

ces hommes et ces femmes. Ma force repose sur la persuasion morale, rien de plus.

Le Docteur Li arpentait le bureau, faisant les cent pas entre les fenêtres drapées de tentures et le haut de la table de réunion, plus nerveux que Brumado ne l'avait jamais vu.

— S'il vous plaît, asseyez-vous à côté de moi, dit doucement Brumado, ça me fait mal au cou de vous regarder là-haut.

Le mince visage ascétique de Li se crispa, puis il s'excusa et s'assit à côté de Brumado.

— Vous avez l'air plutôt bouleversé, dit Brumado. Qu'est-ce qui se passe ?

Li tambourina de ses longs doigts sur le dessus de la table avant de répondre.

— Il semble que nous ayons une mutinerie virtuelle sur les bras. Et votre fille, Monsieur, est apparemment le chef de bande.

— Joanna ?

— Quand il est devenu clair que DiNardo ne pourrait faire partie de la mission, votre fille – et d'autres – ont demandé que le Professeur Hoffman soit aussi remplacé.

Brumado se sentit embarrassé. Joanna n'aurait jamais fait une chose pareille. Jamais !

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Votre fille et plusieurs autres membres de l'équipe scientifique ont refusé de partir avec la mission si Hoffman en faisait partie. C'est une mutinerie pure et simple.

— Mutinerie, dit Brumado en écho, avec un sentiment d'engourdissement, de stupidité, comme si son cerveau ne pouvait saisir la signification des mots employés par Li.

— On ne peut pas annoncer les sélections définitives pour la mission, on ne peut pas commencer le transport du personnel scientifique à la station d'assemblage en orbite s'ils refusent d'y aller, poursuivit Li d'une voix haut perchée, tendue, au bord de la rupture.

Brumado ne l'avait jamais vu dans cet état, proche de la panique.

— Que peut-on faire ? demanda Li, levant les mains en un geste de désespoir. On ne peut pas dire au Professeur Hoffman qu'il a été éliminé de la sélection à cause d'une cabale de ses camarades scientifiques qui ne le supportent pas ! Que peut-on faire ?

Brumado prit une profonde inspiration, essayant inconsciemment de calmer Li en se calmant lui-même.

— Je pense que la première chose que je devrais faire, c'est de parler à ma fille.

— Oui, dit Li. Je le pense aussi.

Il bondit de sa chaise, et piqua un sprint jusqu'au téléphone posé sur le bureau. Brumado tomba la veste et la posa sur une autre chaise. Il était en train de retrousser ses manches de chemise quand Joanna entra dans le bureau. Elle aussi portait un confortable survêtement, jaune beurre et orange pâle. Brumado se demandait vaguement ce que les Russes pensaient de cette manie vestimentaire américaine.

— Je vous laisse, dit Li doucement, presque en murmurant. Il se précipita hors de la pièce comme une traînée de fumée chassée par un coup de vent.

Joanna vint jusqu'à son père, l'embrassa sur les deux joues, et s'assit sur la chaise que Li avait occupée.

Brumado étudia son visage. Elle avait l'air sérieuse, mais pas bouleversée. Plus déterminée que craintive.

— Le Docteur Li me dit que tu mènes une mutinerie avec tes collègues scientifiques. Brumado ne put s'empêcher de sourire en lui disant cela. Non seulement il trouvait difficile de croire à une histoire aussi abracadabrante, mais même si elle était vraie il n'arrivait pas à se mettre en colère contre sa fille bien-aimée.

— On a organisé un vote hier soir, dit Joanna dans leur langue maternelle brésilienne. Parmi les seize scientifiques désignés pour s'envoler, onze n'iront pas si Hoffman en est.

Brumado brossa sa lèvre supérieure, un retour à sa jeunesse quand il portait une abondante moustache.

— Les seize comprennent Hoffman lui-même. Est-ce qu'il a voté ?

Joanna se mit à rire.

— Non. Bien sûr que non. On ne le lui a pas demandé.

— Pourquoi ? demanda son père. Quelle est la raison de tout ça ?

Elle poussa un léger soupir.

— Aucun d'entre nous n'aime réellement Hoffman. C'est une personnalité très difficile. On sent qu'il sera impossible de travailler avec lui dans les conditions d'extrême promiscuité de la mission.

— Mais pourquoi avoir attendu jusqu'à aujourd'hui ? Pourquoi ne pas avoir dit quelque chose plus tôt ?

— On pensait que le Père DiNardo pourrait le contrôler. Hoffman admirait DiNardo, il le respectait. Mais l'idée d'avoir Hoffman sans le Père DiNardo – l'avoir comme premier géologue de la mission – on a réalisé qu'on ne pourrait pas le vivre. Ce serait insupportable. Intolérable.

Brumado ne dit rien, réfléchissant. *Je ne serai pas dans l'espace avec eux. Je ne serai pas enfermé dans un vaisseau spatial pendant près de deux ans avec quelqu'un que je ne peux pas sentir.*

— En plus, continua sa fille, Hoffman a été choisi surtout pour des raisons politiques. Tu le sais.

— C'est un excellent géologue, répliqua Brumado d'un air absent, réfléchissant maintenant aux difficultés qu'il demandait à sa fille d'affronter. *Deux ans dans l'espace. Les tensions. Les dangers.*

— D'autres géologues ont suivi l'entraînement avec nous, dit Joanna en se penchant vers son père. O'Hara est australien. Il peut venir. Et il y a ce métis navajo, Waterman.

L'attention de Brumado se concentra soudain sur les yeux de sa fille.

— L'homme qui est resté à McMurdo pour aider ton groupe à s'entraîner dans l'Antarctique.

— Et les groupes suivants. Lui, oui.

— Et O'Hara.

— Waterman a fait un travail complet sur les impacts de météorites. Il a même trouvé une météorite martienne, bien qu'Hoffman s'en soit attribué le crédit.

— C'est lui que vous voulez ?

Elle se redressa.

— Je crois que c'est le personnage le plus qualifié, hein ? Et tout le monde a l'air de bien s'entendre avec lui.

— Mais il est américain, marmonna Brumado. Les politiques ne veulent pas plus d'Américains que de Russes. Ou vice versa.

— C'est un Américain *indien*, Papa. Ce n'est pas vraiment la même chose. Et O'Hara rendra les Australiens heureux.

— Les politiques voulaient Hoffman pour représenter l'Europe.

— On a déjà un Grec, un Polonais et un Allemand pour représenter l'Europe. Et aussi un Anglais. Si Hoffman fait partie de la mission, il y aura des problèmes, dit Joanna fermement. Son profil psychologique est épouvantable ! On a essayé de travailler avec lui, Papa. Il est tout simplement insupportable !

— Alors vous avez voté.

— Oui. On a décidé. Si Hoffman est choisi on sera au moins onze à abandonner immédiatement le programme.

Brumado fit à nouveau silence. Il ne savait pas quoi dire, ni comment prendre la situation.

— Demande à Antony Reed, suggéra Joanna. Il a reçu plus de formation en psychologie que n'importe quel autre membre de la mission. C'était son idée d'organiser un vote.

— Ah oui ?

— Oui ! Je n'ai pas fait ça toute seule, Papa. Pour la plupart, les autres ne peuvent pas sentir Hoffman.

Brumado se leva lentement et se dirigea vers le téléphone. Il demanda qu'on lui trouve Reed. L'Anglais ouvrit la porte du bureau avant que Brumado ait eu le temps de se rasseoir. *Mon Dieu*, pensa-t-il, *ils doivent tous être à attendre dans le bureau d'à côté. Je me demande si Hoffman y est, lui aussi.*

Reed semblait plutôt amusé par l'affaire.

— Aucun de nous ne peut s'entendre avec Hoffman, dit-il avec un petit sourire en s'asseyant décontracté dans une chaise de l'autre côté de la table, face à Brumado et sa fille. Franchement, je pense que l'emmener sur Mars serait un désastre.

— Mais il a passé tous les tests psychologiques.

Reed leva un sourcil.

— Comme l'aurait fait un chimpanzé correctement motivé. Mais vous ne voudriez pas vivre dans la même cage que lui, non ?

— Vous avez tous rempli des fiches d'évaluation croisée depuis deux ans ! (Brumado entendit sa propre voix s'élever avec une pointe de colère. Il se força au calme.) J'admets que les fiches rédigées sur le Professeur Hoffman n'ont pas été très reluisantes, mais rien ne laissait prévoir qu'il serait à ce point détesté.

— Je pourrais vous en raconter à propos de ces fiches d'évaluation, dit Reed en grimaçant. Personne n'y exprime ses sentiments réels. Pas par écrit. Il y a une pression psychologique énorme à faire bonne figure à propos de tout. Chacun de nous a clairement réalisé dès le début que ces fiches seraient un reflet de la personne qui les rédigeait autant que de la personne à propos de laquelle elles étaient rédigées.

On aurait pu s'en rendre compte avant, se dit Brumado. *Ce sont des*

hommes et des femmes très brillants, assez brillants pour envisager toutes les possibilités.

Reed continua :

— Pour reprendre une formule de Scotland Yard, chacun a compris que ce qu'il aurait écrit dans ces fiches d'évaluation pourrait être retenu contre lui.

Avec un hochement de tête, Brumado dit :

— Je ne peux toujours pas comprendre pourquoi vous avez attendu si longtemps pour afficher votre opposition.

— Deux raisons, en réalité, dit Reed. Premièrement, on pensait tous que DiNardo garderait Hoffman en laisse. Notre bon prêtre semblait avoir un effet calmant sur l'Autrichien, à peu près comme le vieil Hindenburg sur Hitler.

Joanna eut du mal à réprimer un fou rire.

— Deuxièmement, je suppose qu'aucun d'entre nous n'avait vraiment réalisé jusqu'à ce week-end la redoutable éventualité d'avoir à passer près de deux ans à vivre en tête-à-tête avec Hoffman. Avec les décisions finales et DiNardo immobilisé à l'hôpital, eh bien, je suppose que ça nous est brusquement apparu : Hoffman, ça ne pouvait vraiment pas coller.

— Comment est-ce que je vais dire ça au Professeur ? demanda doucement Brumado.

— Oh, je serais volontaire pour me taper cette corvée, dit Reed aussitôt. Je serais presque heureux de le faire.

Brumado hocha la tête tristement.

— Non. Ce n'est pas de votre responsabilité.

Il renvoya Reed et demanda au Docteur Li de revenir dans le bureau.

Joanna toujours assise à ses côtés, Brumado dit d'un air las :

— Je suppose qu'il n'y a pas à tourner autour du pot. Il faut parler au Professeur Hoffman.

Li semblait s'être considérablement calmé. Il avait de nouveau son masque d'impassibilité.

— C'est mon devoir de l'informer, dit Li.

— Si vous êtes d'accord, je lui expliquerai, dit Brumado.

Avec un rapide coup d'œil à Joanna, Li murmura :

— Comme vous voudrez.

Hoffman paraissait tendu comme un léopard à l'affût quand il entra dans le bureau. Il se tint un moment à la porte, jetant un coup d'œil soupçonneux à Li, Brumado et Joanna. Petit, les épaules tombantes, il avait le visage blanc

d'émotion. Il portait une vareuse bleu ardoise impeccablement boutonnée sur une chemise et une cravate rayée jaune et rouge. Son pantalon était bleu foncé, presque noir.

— S'il vous plaît, appela Brumado à la table de réunion, entrez et asseyez-vous.

Li était en bout de table, aussi loin de la porte que possible. Joanna était toujours assise près de son père, tournée vers Hoffman si bien que Brumado ne pouvait voir son visage.

Hoffman s'avança sur la moquette comme s'il traversait un champ de mines, tira une chaise en tête de table et s'assit.

— Nous avons un problème à résoudre, dit Brumado, essayant de produire un sourire désarmant sans y réussir tout à fait.

— Ils sont tous contre moi. Je le sais.

Brumado se sentit lever les sourcils.

— Nous devons penser au bien de la mission. C'est notre devoir suprême. Le visage d'Hoffman se tordit.

— J'ai été choisi par le comité de sélection. Je demande que son choix soit confirmé !

— Si nous confirmons cette décision ce sera la ruine de la mission. Plus de la moitié de vos camarades scientifiques ont refusé d'y aller, je suis désolé d'avoir à vous le dire.

— Plus de la moitié !

Brumado approuva.

— C'est un affront pour la nation autrichienne tout entière !

— Non, dit le Docteur Li, de l'autre côté de la table. C'est une affaire strictement personnelle. La politique n'est pas en cause. Ce n'est qu'un problème de personnalités.

— Oui, je vois. Hoffman pointa un doigt vers Joanna. Elle veut cet Indien américain, alors il faut me jeter.

Brumado sentit sa mâchoire tomber.

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda Joanna.

— Je sais très bien comment vous et cet Apache ou Navajo ou je-ne-sais-quoi... vous deux, à McMurdo...

— Il ne s'est rien passé entre nous, dit Joanna. (Se tournant vers son père :) Il ment. Il n'y avait rien...

Brumado leva la main et elle se tut. Il dit à Hoffman :

— Je constate qu'il y a des tensions ici, des relations tendues qui

pourraient causer un désastre à la mission sur Mars.

Hoffman lança un regard furieux, le visage rouge.

— Je sais que c'est un sacrifice énorme, mais je dois vous demander de démissionner de la mission, dit Brumado.

— Jamais ! jeta Hoffman. Et si vous essayez de me sortir de force je dirai aux médias du monde entier que vous m'avez évincé au profit de l'amant de votre fille !

Joanna semblait stupéfaite, sonnée, sans voix.

L'un des traits de caractère de Brumado était que plus sa colère montait, plus il manifestait un calme glacial. Une colère qui aurait conduit un autre homme à des accès de rage ou de violence le rendait simplement plus froid, plus affûté, plus déterminé.

— Professeur Hoffman, dit-il, joignant les mains sur la table dans une attitude de prière, si vous me demandez de choisir entre votre affirmation et les dénégations de ma fille, pensez-vous un seul instant que je vous croirai ?

— Ils étaient amants, j'en suis certain.

— Vous avez fait la preuve, en seulement quelques minutes, que ce serait désastreux de vous inclure dans l'équipe pour Mars.

— J'en appellerai au comité de sélection ! Et aux médias !

Aussi patiemment qu'un médecin détaillant les risques d'une opération, Brumado dit :

— Le comité de sélection ne pourra pas et ne voudra pas passer outre aux souhaits de l'équipe d'exploration. Et si vous faites appel aux médias nous serons forcés de révéler que la plupart des scientifiques de l'équipe vous détestent tellement qu'ils ont refusé de partir en mission si vous en êtes.

Les narines d'Hoffman s'élargirent, ses yeux étincelèrent de rage.

— Quoi qu'il arrive, que pensez-vous de l'effet que ça aura sur votre réputation ? Comment votre université réagira-t-elle à une tel coup de publicité ? Savez-vous ce que c'est que d'avoir les médias aux trousses nuit et jour ?

L'Autrichien détacha son regard de Brumado, jeta un coup d'œil à Li, puis tourna le regard vers le plafond.

— Je vous en conjure, dit Brumado, raisonnablement, calmement, sans remords, remettez votre démission. Pour le bien de votre carrière. Pour l'amour de votre femme. Pour l'amour de cette mission. S'il vous plaît, *s'il vous plaît*, ne laissez pas l'orgueil ou la colère miner la première tentative d'exploration humaine de la planète rouge. Je vous en prie.

Li ajouta :

— On peut s'arranger pour que votre université obtienne en priorité les échantillons de sol et de roche rapportés par la mission.

— Ou, si vous voulez, ajouta Brumado, nous pouvons vous aider à obtenir un poste dans l'université de votre choix, où vous pourrez analyser les échantillons.

— Vous êtes en train de me soudoyer, gronda Hoffman.

— Oui, dit Brumado. Très franchement, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour sauver la mission.

— Le choix est entre vos mains, dit Li dans un chuchotement.

Brumado s'aperçut que le choc sur le visage de sa fille avait fait place à quelque chose de plus profond que la colère. De la haine, réalisa-t-il. Il lui posa une main apaisante sur l'épaule et sentit la tension refluer en elle.

Hoffman marmonna :

— Ma femme n'a jamais voulu que j'aille sur Mars.

— Vous pouvez accéder à une position très prestigieuse, insinua Li. Responsable de l'analyse scientifique des échantillons martiens.

— Aucune annonce n'a été faite sur la composition de l'équipe finale, lui rappela Brumado. Vous ne serez pas mis dans une position embarrassante.

Tout d'un coup des larmes jaillirent de yeux d'Hoffman.

— Qu'est-ce que je peux faire ? Vous êtes tous contre moi. Même ma femme !

Sa tête s'affaissa sur la table, enfouie dans ses bras, et il se mit à sangloter sans retenue. Brumado se tourna vers Li, avec l'impression d'être un tortionnaire, un meurtrier.

— Je m'occuperai de lui, dit doucement Li. Allez-y, maintenant, tous les deux. Et envoyez-moi le Docteur Reed, s'il est toujours à côté. Sinon, demandez à la secrétaire d'appeler un médecin.

Brumado repoussa sa chaise et se leva lentement. Sa fille ne montrait toujours rien d'autre que du mépris pour l'homme en train de sangloter en bout de table. La mission est sauvée, se surprit à penser Brumado. C'est ça qui est important. La mission va continuer malgré ce pauvre, ce misérable type.

Il faisait encore sombre quand le téléphone réveilla Jamie. Il rêvait que les Anciens essayaient de bâtir une tour au sommet d'un plateau désertique, mais les briques n'arrêtaient pas de fondre dans la chaleur du soleil, la tour n'arrivait pas à dépasser sa propre hauteur.

Le téléphone sonnait avec insistance. Jamie ouvrit finalement les yeux, se souvint qu'il était de retour dans son appartement, seul, et chercha à tâtons le téléphone sur la table de nuit. L'horloge digitale indiquait 6 heures 26. Il faisait encore nuit noire derrière les rideaux fermés.

— Docteur Waterman ? demanda un homme d'une voix cassante.

— Lui-même.

— Ceci est un message officiel en provenance de Kaliningrad. Je suis Yegorof, Direction du Personnel.

— Oui ?

Jamie fut instantanément tout à fait réveillé.

— Vous devez vous présenter au Johnson Space Center à huit heures heure locale et prendre les ordres pour un départ immédiat au Kennedy Space Center en Floride. De là vous embarquerez sur la navette spatiale à destination de la station d'assemblage en orbite.

— Vous voulez dire que je vais sur Mars ? cria Jamie au téléphone.

— Oh, oui. Vous ne le saviez pas ? Vous avez été sélectionné comme géologue pour la première équipe d'atterrissage. Bonne chance.

La première impulsion de Jamie fut de pousser un cri de guerre. Mais il se retint et dit simplement :

— Merci.

Il raccrocha, se sentant tout d'un coup vidé, comme s'il venait de réussir à pousser une porte verrouillée qui s'ouvrait enfin.

Il se leva, se doucha, se rasa, refit son sac de voyage – décidément il n'avait pas le temps de prendre la poussière – et partit pour le Centre. Et, en effet, une équipe d'hommes et de femmes souriants l'attendaient au bureau des voyages.

— Un avion spécial décolle d'ici environ une demi-heure.

— Et ma voiture ?

Jamie réalisa tout d'un coup qu'il n'avait rien prévu pour sa voiture, son appartement, ses meubles. Bizarrement, il se demanda quoi faire de ses divers abonnements.

— On s'occupera de tous ces détails. Signez seulement les formulaires.

Jamie griffonna son nom sans lire les formulaires. *Allez vous faire foutre,*

pensait-il. *Ils peuvent prendre ma voiture et tout le reste. J'en aurai pas besoin sur Mars !*

Ils le conduisirent à la piste d'envol, la pièce entière d'employés s'empila dans le break, se colla contre lui, voulant être aussi près que possible de l'homme qui allait partir pour Mars. Jamie ne se souciait pas de la promiscuité, il était plein de reconnaissance pour la promenade. L'excitation le gagnait. Mars. Géologue dans la première équipe d'atterrissage. Mars.

Edith se tenait à l'entrée du hangar, en jeans et pull léger. Manifestement pas ses vêtements de travail. Il eut soudain honte de ne pas lui avoir téléphoné.

— Comment l'as-tu appris ? demanda-t-il, le sac de voyage à la main.

Elle lui fit un sourire :

— J'ai mes sources. Je travaille dans l'information, tu sais.

— Je... Jamie ne savait pas quoi dire. Les employés qui l'avaient conduit là, les mécaniciens de l'avion, il y avait trop de gens à les observer.

— Bon, on savait que ce n'était pas pour toujours, fit-elle avec un sourire triste. Mais c'était chouette.

— Tu es ce qu'il y a de plus chouette au monde, Edith.

— Mais seulement de ce monde. Maintenant tu en as un autre auquel penser.

— Oui. Il eut un rire tremblant, mal assuré.

Elle lui passa les bras autour du cou et l'embrassa passionnément.

— Bonne chance, Jamie. Encore plus de chance pour toi sur deux mondes.

Tout ce qu'il put penser à dire fut :

— Je reviendrai.

Elle répondit :

— Bien sûr que tu reviendras.

SOL 3 : MATIN

— C'est un grand jour aujourd'hui, hein ?

En dépit du fait qu'il fût pilote de combat, astronaute, et qu'il eût plus de vingt missions à son actif en navette spatiale, Pete Connors rappelait à Jamie un joueur de football d'Université quelques instants avant le match d'ouverture. Ses yeux brun sombre, habituellement tristes, montraient à ce moment une excitation que la plupart des hommes perdent après leur adolescence, un sens de l'aventure à peine entamé.

Connors, Jamie, et la plupart des autres étaient équipés pour leur première journée de vrai travail scientifique sur Mars. Un brillant soleil se répandait à travers la double paroi de plastique clair de la partie inférieure du dôme sous pression. Les prévisions météorologiques étaient celles d'un jour typique de fin d'été : ciel clair, légère brise, la température grim pant jusqu'à quinze degrés après des minima nocturnes de moins soixante-dix.

— Le grand jour, admit Jamie, en enfilant la partie inférieure de sa combinaison bleu ciel.

Ils s'habillaient par couches successives. D'abord le collant agrémenté de fins tubes d'eau flexibles. L'eau évacuait la chaleur du corps et conservait au porteur une température raisonnable à l'intérieur de la combinaison fortement isolante. Ensuite la combinaison en tissu, puis la combinaison proprement dite, conçue pour assurer une pression atmosphérique terrestre normale d'environ trois kilos par centimètres carrés même si le vide complet régnait de l'autre côté de son enveloppe de plastique et de métal.

Vous vous penchiez contre un casier et vous enfiliez laborieusement le bas de la combinaison jusqu'aux hanches. L'enveloppe thoracique était posée sur une étagère de telle façon que vous puissiez vous faufiler par en dessous et glisser vos bras dans les manches tout en poussant votre tête à travers l'anneau de métal brillant de la fermeture du cou. Une fois à l'intérieur de la combinaison il était pratiquement impossible de se pencher pour enfiler les bottes. Les explorateurs s'habillaient toujours par deux et s'aidaient mutuellement pour les bottes et les packs dorsaux qui contenaient le régénérateur d'air, les batteries, le chauffage, les pompes et les éléments du système de support vital.

La première fois que Jamie avait essayé de revêtir une combinaison, sur Terre, ça lui avait pris plus d'une heure et ça ressemblait à un assemblage particulièrement sophistiqué de torture et d'humiliation. La première fois qu'il avait essayé en gravité martienne, tandis que leur vaisseau spatial approchait de la planète rouge, les choses s'étaient passées beaucoup plus facilement. Maintenant qu'il était habitué à la gravité martienne, mettre la combinaison était redevenu une corvée.

Huit des explorateurs se préparaient à sortir du dôme, se débattant avec leurs combinaisons comme une équipe de football américain enfilant ses rembourrages et ses maillots. Ou comme des chevaliers revêtant leur armure. Jamie se demandait si les chevaliers du Roi Arthur ronchonnaient et juraient en s'équipant pour le combat.

La zone d'habillage était constituée d'une rangée d'étagères et de casiers où étaient stockées les combinaisons, et devant lesquels s'alignait une double file de banquettes. Construites pour la gravité martienne, les banquettes paraissaient à Jamie trop minces pour s'y asseoir en sécurité, leurs pieds trop éloignés les uns des autres.

Mais Connors s'affala sur l'une d'elles avec sa combinaison afin de permettre à Jamie de l'aider à mettre ses lourdes bottes. Il remarqua que les autres faisaient de même. Les banquettes fléchirent un peu sous le poids, mais seulement un peu.

Les bottes verrouillées, Connors se leva et tapa des pieds sur le plancher de plastique.

— Bon, dit-il, hochant la tête de l'intérieur de la combinaison. Maintenant mettons les tiennes.

Jamie s'assit prudemment. Il remarqua Ilona Malater à côté de Joanna, toutes deux complètement équipées à l'exception de leurs casques, discutant calmement et sérieusement, comme des copines de classe ou des sœurs, la biochimiste et microbiologiste. Jamie se dit que de tous les scientifiques amenés sur Mars, ces deux-là avaient le plus à gagner. Ou à perdre. Si elles trouvaient une preuve quelconque de présence de vie elles deviendraient pour tout le monde des célébrités internationales. Mais si elles échouaient à apporter cette preuve, le monde entier, et surtout la communauté scientifique, se demanderait toujours si elles n'avaient pas négligé quelque chose.

Était-ce pour cela que le comité directeur avait choisi exclusivement des femmes pour les sciences de la vie ? Le troisième membre de l'équipe biologique était Monique Bonnet, la géochimiste française qui avait suivi un

cours intensif de paléontologie, pour le cas où on découvrirait des fossiles dans les rochers ou le sable rouge.

La grande Israélienne se pencha vers Joanna et lui dit quelque chose qui la fit sourire, puis elle mit la main devant sa bouche pour réprimer un éclat de rire. *Elles me regardent*, réalisa Jamie. *Tous les autres sont déjà dans leurs combinaisons, prêts à partir, je suis le traînard.*

Il était assis sur la banquette, les mains serrées sur la bordure arrière, une jambe levée de telle façon que le pied soit à peu près dans l'aîne de Connors. *Les femmes trouvent ça marrant*, pensa Jamie, rougissant.

— Ça y est, l'ami, dit Connors.

Jamie baissa la jambe et se leva. La combinaison était encombrante, raide. Il fit un pas pour s'éloigner de l'étagère où il l'avait prise, ressemblant maintenant à un pathétique arbre mort en plastique, et saisit son casque sur l'étagère du dessus. Il commença à le mettre, plus pour cacher sa rougeur que pour autre chose.

— Les gants, dit Connors. Tu ne veux pas sortir sans tes gants, non ?

Énervé, Jamie tira brusquement ses gants de l'attache sur l'étagère et les mit dans la poche de sa cuisse droite. Il avait placé avec soin le fétiche que lui avait donné son grand-père dans la poche cuissarde de gauche. Il était si petit que personne n'avait rien vu. En suivant Connors et les autres, il se dirigea vers le sas et la rangée suivante de casiers, où les packs dorsaux attendaient.

— Il faut te rappeler de faire chaque chose dans l'ordre, dit Connors en aidant Jamie à fixer le pack dorsal.

— C'est juste.

— Pour le moment, ça va, tout est nouveau, on fait bien attention à ce qu'on fait. Mais plus tard, dans quelques jours ou quelques semaines, quand tout ça sera de la routine, on n'y pensera même plus – c'est à ce moment-là que tu pourras faire une erreur qui te tuera. Ou qui tuera quelqu'un d'autre.

Jamie approuva. Il savait que Connors avait raison. Les règlements de la mission insistaient sur le fait qu'un astronaute au moins fasse partie de l'équipe, chaque fois que quelqu'un sortirait du dôme. L'astronaute servait d'officier de sécurité ; sa responsabilité était de veiller au respect de toutes les règles de sécurité. Son autorité était absolue.

— C'est quoi ton boulot aujourd'hui ? demanda Jamie en se retournant pour aider Connors. Ou alors tu sors juste pour veiller sur nous comme homme de sécurité ?

Jetant un regard à Jamie par-dessus l'épaule, Connors dit :

— Bien sûr que j'ai un boulot. Décontamination et nettoyage. Je dois m'assurer qu'on soit tous parfaitement propres, quelle que soit la poussière accumulée sur nos combinaisons, avant de revenir à l'intérieur.

Avant que Jamie ait pu dire quelque chose, Connors ajouta :

— Tu savais bien qu'ils transformeraient le noir en concierge, hein ?

L'espace d'un instant, Jamie fut interloqué, secoué. Puis Connors lui sourit de toutes ses dents :

— Ma tâche principale ce matin est de faire un show télévisé pour les enfants à la maison.

Jamie se sentit soulagé. Connors n'avait jamais montré la plus petite trace de mauvaise humeur ; pas une once de colère dans tout son corps.

— Je vais être le Docteur Science sur Mars. Montrer le décor local, faire quelques démonstrations simples sur la faible pression atmosphérique et sur la gravité. Pour la télévision éducative. Je vais être une star médiatique mondiale !

Jamie dit en riant :

— C'est une bonne chose pour toi.

Enfin ils furent tous prêts. Jamie se rappela d'enfiler ses gants et de les fixer aux bracelets métalliques de la combinaison. Le dessous des gants était strié comme un squelette externe « d'os » fins de plastique ; les paumes et les doigts étaient en plastique clair et à peine plus épais que des gants de cuisine.

Comme les autres, Jamie prit les outils dont il avait besoin pour le travail de la matinée et les accrocha à la ceinture de toile de sa veste. Piolet. Pelle. Foreuse. Sac à échantillons. Il tenait à la main la longue perche en titane qui pourrait servir de levier ou de prise extensible.

Un vrai hallebardier.

Jamie se retourna pour voir Joanna à ses côtés, un amour de papillon coincé dans un éblouissant cocon orange. Ses deux mains étaient pleines de volumineuses boîtes argentées.

— Tu as l'air d'une vendeuse d'encyclopédies, dit-il.

Elle cligna des yeux, surprise.

— Okay, écoutez bien, appela Connors. On passe à travers le sas comme dans l'arche de Noé : deux par deux, visières abaissées.

Joanna posa ses boîtes d'instruments par terre afin de baisser la visière de son casque.

— Vérifiez les fermetures et l'arrivée d'air.

La voix mélodieuse de Connors arrivait maintenant en bourdonnant dans

leurs écouteurs.

L'astronaute vérifia personnellement chacun des scientifiques avant d'amorcer le franchissement du sas. Il passa avec Monique Bonnet, blanc immaculé et bleu éclatant.

Puis Patel dans sa combinaison jaune beurre avec Naguib, vert d'eau. Ilona et Toshima suivirent, le vert de sa combinaison un ou deux degrés plus foncé que celle de l'Égyptien, tandis que la combinaison couleur pêche du météorologiste japonais était hérissée d'instruments et d'équipements accrochés à tout ce qui pouvait ressembler à une ceinture ou un harnais. Jamie se dit que Toshima aurait du mal à lever les pieds assez haut pour passer le bord du sas. *S'il fait un faux pas et qu'il tombe il faudra qu'on s'y mette à deux pour le remettre sur pied.*

Finalement ce fut le tour de Jamie, avec Joanna. Les deux Russes, Abell et Tony Reed restaient à l'intérieur. Mironov et Reed avaient pour mission de contrôler les scientifiques en sortie ; leurs combinaisons comportaient toute une instrumentation qui mesurait automatiquement la température du corps, le rythme cardiaque et respiratoire, et la proportion oxygène/dioxyde de carbone à l'intérieur de la combinaison. L'astronaute Abell s'occupait de la console de communication, assurant le contact avec le commandement de l'expédition en orbite tandis que Vosnesensky surveillait tout et tout le monde d'un œil d'aigle russe.

Visière abaissée, la combinaison de Jamie lui servait de coquille protectrice contre le regard des autres. Il en était satisfait. Il avait été dans l'embarras quelques minutes plus tôt, et il sentait maintenant son estomac se nouer et ses mains devenir moites. Ce n'était pas tellement l'appréhension. Il était sur le point de fouler la surface de Mars et de commencer le travail dont il avait rêvé depuis tant d'années.

Allons-y la tête haute, se prit-il à penser. Cherchons ici l'harmonie et la beauté.

Le bruit des pompes du sas diminua doucement jusqu'à ce que Jamie ne sentît plus que leur vibration à travers ses bottes. Le témoin lumineux du petit panneau de contrôle vira au rouge, indiquant que la chambre de décompression avait été ramenée au niveau de la pression ambiante extérieure. Il se pencha sur le bouton de contrôle et la porte extérieure du sas s'ouvrit en claquant. Se portant vers l'ouverture, Jamie attendit que Joanna soit passée pour prendre pied sur le désert de sable rouge parsemé de rocs afin d'y commencer son travail matinal.

Comme presque tout dans la mission, la sélection du site d'atterrissage avait été un compromis politique.

Les biologistes auraient voulu atterrir près de la calotte polaire, où les couches de glace d'eau et de dioxyde de carbone pourraient dissimuler des mares d'eau liquide – et quelques formes de vie. Les expériences menées par les sondes Viking I et II en 1976 avaient montré qu'il y avait une activité chimique inhabituelle dans le sol martien. La vie pouvait-elle exister dans ce sol, s'il s'y trouvait de l'eau liquide ?

Les géologues ne pouvaient se décider sur l'endroit où ils voulaient atterrir. Ils avaient un nouveau monde entièrement inconnu à fouiller de leurs pics. Il y avait d'énormes volcans à étudier, une faille plus longue que la distance de New York à San Francisco, des régions où les cratères météoriques avaient troué le paysage, le faisant paraître aussi cabossé que la Lune. Il y avait des zones qui laissaient soupçonner que le sol avait un soubassement de glace éternelle, des océans souterrains d'eau gelée. Il y avait des falaises et des montagnes qui portaient indubitablement le témoignage de milliards d'années d'érosion, et l'énorme bassin d'Hellas, un trou large de près de mille cinq cents kilomètres et profond de cinq kilomètres.

Les physiciens voulaient étudier comment les radiations énergétiques et les particules subatomiques en provenance du Soleil et des étoiles interagissaient avec la mince atmosphère martienne. Ils voulaient aussi tester l'intérieur de la planète, pour déterminer pourquoi Mars n'avait pas de champ magnétique comparable à la Terre.

Les Russes voulaient particulièrement examiner les deux petites Lunes de Mars et tester des techniques pour extraire des carburants de fusée de leurs carapaces rocheuses. Les Américains voulaient rendre visite au vieux véhicule d'atterrissage Viking I et y poser une plaque en l'honneur d'un scientifique décédé.

De tous ces désirs contradictoires résulta un compromis qui n'en satisfaisait aucun. Le site d'atterrissage choisi était exactement au nord de l'équateur à cent degrés ouest de latitude, au bord de l'énorme plateau qu'était la Bosse de Tharsis. Au sud c'étaient les sols tourmentés de Noctis Labyrinthus ; à l'ouest la barrière monstrueuse des volcans Tharsis. Mais le site lui-même était un banal terrain plat légèrement en pente que l'on considérait comme relativement sûr pour les atterrissages, à égale distance à peu près de la faille monumentale connue sous le nom de Valles Marineris et de la chaîne de volcans qui couronnaient les montagnes de Tharsis.

Une équipe spéciale du vaisseau en orbite devait visiter Deimos et Phobos, les deux Lunes de Mars, de telle façon que les Russes puissent tester leurs idées. L'un des astronautes américains pourrait voler en planeur jusqu'au site de Viking I, si les conditions le permettaient. Le commandant de l'équipe au sol, le cosmonaute Mikhaïl Andreïevitch Vosnesensky, devait décider si les conditions étaient bonnes. Et le vol aurait lieu seulement si le commandant de l'expédition, le Docteur Li Chengdu, donnait son accord.

Les explorateurs avaient deux véhicules dimensionnés pour des randonnées au sol et deux planeurs à ailes légères pour couvrir des distances plus longues.

Les plans de mission étaient spécifiés et détaillés. Il y aurait de brèves excursions vers les terres de Noctis Labyrinthus et vers les volcans de Tharsis. Il y aurait de nombreux tests chimiques du sol martien. Il y aurait des forages pour chercher l'eau souterraine. Et bien sûr, il y aurait une recherche permanente de tout signe indiquant que la vie ait pu exister sur Mars.

Parmi tous les sites d'atterrissage possibles à la surface de la planète Mars, ils ont choisi celui-là, grommela Jamie. *Ils n'auraient pas pu trouver plus morne.* Une plaine modérément semée de cratères sur une protubérance plate, trop loin de l'alignement intéressant des volcans pour seulement voir au-dessus de l'horizon leurs sommets de vingt-cinq kilomètres de haut. Quelques dunes de sable vers l'ouest et les mêmes vieux rocs qui s'éparpillaient sur toute la surface à perte de vue.

La chose la plus intéressante dans cette région serait les arêtes des fractures dans les sauvages terres accidentées du Sud, mais c'était à près de trois cents kilomètres.

Enfin bon, soupira-t-il intérieurement. *Ils ont choisi cet endroit par sécurité, pas pour son intérêt géologique. Au boulot.*

Jamie commença par ramasser des échantillons de roche. La plaine largement ouverte où ils avaient atterri était couverte de roches allant de la grosseur de cailloux à celle de rochers grands comme un homme. Probablement projetés quand une météorite de bonne taille avait frappé le sol. Ou peut-être l'éruption d'un des volcans Tharsis, bien qu'ils n'aient pas l'air d'avoir eu des éruptions tellement violentes. L'équipement de Jamie dans le dôme lui dirait ce qu'il en était, il en était sûr.

— S'il vous plaît, faites bien attention à noter toute couleur anormale, fit la voix de Joanna dans ses écouteurs.

Jamie tourna la tête et ne vit que l'intérieur de son propre casque. Il se

retourna de quatre-vingt-dix degrés : elle était là dans sa combinaison lumineuse, à une douzaine de mètres, Monique Bonnet toujours à ses côtés.

— Une couleur en particulier ? dit-il à moitié en plaisantant. On a un superbe assortiment de rouges et de roses, ici.

— Vert ça serait bien, gazouilla la voix plaisante de Monique.

— N'importe quelle couleur sortant de l'ordinaire, dit Joanna. On n'est pas fixés. Pas encore.

Juste à côté du sas du dôme, Connors installait l'une des caméras pour son show éducatif. Il avait une boîte d'accessoires à ses pieds. Les autres étaient penchés en avant autant que le leur permettait leur combinaison, fouillant avec attention dans les sols sableux comme un escadron de nettoyeurs recherchant des vieux papiers. *Ou cette peinture célèbre, se dit Jamie en lui-même. Les Glaneuses. C'est ce qu'on est en train de faire, glaner, essayer de trouver des fragments de nourriture pour nos esprits dans ce désert gelé.*

Vachement dur de voir le sol à l'intérieur de la combinaison, grommela Jamie silencieusement. Presque pas de flexibilité. Qui que ce soit qui ait conçu ces boîtes de conserve, il ne pensait pas au travail qu'on aurait à faire à l'intérieur.

Toshima s'affairait à installer une station météorologique à une vingtaine de mètres du dôme, du côté des véhicules d'atterrissage. Sa combinaison couleur pêche se mariait avec le sol rouille mieux que Jamie l'aurait cru. *Il est camouflé. Cela pourrait être un problème.* Les couleurs des combinaisons avaient été choisies pour ressortir clairement sur le fond du paysage martien. Pourquoi diable avait-on autorisé la couleur pêche ?

Ilona ramassait le sable martien fluide avec une petite pelle et le versait dans une boîte. Elles allaient, Joanna, Monique Bonnet et elle, tenter de faire pousser un assortiment de haricots, de courges, de petits pois et de concombres à l'intérieur du dôme, en utilisant autant que possible des ressources d'origine martienne – y compris de l'eau, si on en trouvait. L'un des buts de leur recherche était de voir comment la gravité martienne, plus légère, affecterait la croissance et la taille des plantes. Elles espéraient remporter avec elles leur petit ensemble de test agricole sur le vaisseau spatial en orbite et continuer leur expérimentation pendant le vol retour vers la Terre.

Il leur faudra d'abord dessécher les oxydes pour les évacuer du sol, savait Jamie. *Autrement ce sera comme de planter des graines dans de l'eau de Javel.*

Il porta son attention sur les roches. Ce n'était pas ce qui manquait. Des

grands blocs de plus d'un mètre de large, plein de cailloux plus petits. Beaucoup étaient grêlés, marqués par l'érosion. *Il n'a pas pu pleuvoir*, pensait Jamie. *Il n'a pas plu ici depuis un milliard d'années, je parie*. Il y avait du givre les matins d'hiver, pourtant. Les rocs se dilataient dans la chaleur du jour, comme en ce moment, et se contractaient pendant le rigoureux froid nocturne.

Mais ce n'était pas ça qui avait pu les grêler, jugeait Jamie. Ils auraient dû se fendre, s'effriter, pas se grêler comme des balles de golf. Si c'étaient des roches volcaniques, alors elles auraient pu se grêler à cause des gaz emprisonnés à l'intérieur, qui se seraient échappés. Auraient-elles pu être projetées jusqu'ici depuis les volcans situés à six ou sept cents kilomètres ? Ou avaient-elles été expulsées du sol à l'impact d'anciennes météorites et projetées dans l'atmosphère, puis renvoyées comme des missiles balistiques ?

Il remplit les deux sacs qu'il avait apportés avec lui de pierres de taille variée, puis réalisa en sursautant qu'il avait été dehors pendant plus de trois heures. Le Soleil était presque exactement au-dessus de lui, une toute petite et pâle imitation du Soleil qu'il avait connu, brillant faiblement dans le ciel couleur saumon.

Il se retourna, et constata qu'il ne pouvait plus voir le dôme, bien que les sommets cylindriques des deux véhicules d'atterrissage fussent encore visibles. Au loin il vit l'un des vaisseaux spatiaux inhabités, la grande ouverture de la soute béante, vide.

L'horizon est plus rapproché ici, se rappela-t-il. *Retourne-toi, oriente-toi correctement*.

— Waterman, tu es hors du champ des caméras.

La voix de Vosnesensky sonnait plus ennuyée que préoccupée.

— Est-ce que tu m'entends ?

— Oui, fort et clair.

— Tu es presque à la limite de sécurité de la distance de retour. Reviens vers le dôme.

Jamie se sentit presque content qu'on lui commande de revenir. C'était une chose de revenir seul chez soi dans les montagnes ou le désert de son pays. Mais ici, dans cet étrange monde sans air à respirer, sans eau à boire, Jamie s'était presque fait peur.

Et pourtant – c'était bon d'être seul, loin des autres. La solitude avait été rare, inexistante, ces dernières années. Jamie se redressa autant que le lui permettait sa combinaison et regarda en direction de l'horizon balisé, le

retour vers le dôme et vers les autres. Même à l'intérieur de l'enveloppe rigide de sa combinaison il s'efforçait de ressentir quelque chose pour ce paysage martien, un sens de l'harmonie avec cet étrange nouveau monde.

C'est alors qu'il vit une tache de vert.

SCENARIO TV

Au cours de l'excursion initiale, le troisième jour, l'astronaute pilote P. Connors réalisera les démonstrations suivantes avec la caméra :

1. Couleurs du paysage martien. Panoramique pour montrer la couleur du sol et la couleur du ciel.

2. Une pierre martienne. Ramasser une pierre de taille moyenne, la présenter à la caméra. Expliquer que la couleur rouge provient de l'oxydation des minéraux ferreux.

3. Température. Mettre le thermomètre sur le sol, montrer la température (environ quinze à vingt degrés). Lever le thermomètre à hauteur d'œil, montrer le mercure qui descend à moins vingt ou en dessous. Expliquer que ce phénomène est dû à la faible capacité de rétention thermique de l'atmosphère martienne ténue.

4. Faible pression atmosphérique. Ouvrir un flacon d'eau ordinaire et montrer avec la caméra qu'elle bout immédiatement, même par moins vingt, à cause de la pression atmosphérique extrêmement basse. Expliquer que la même chose arriverait au sang dans le corps s'il n'était pas protégé par une combinaison pressurisée.

5. Faible gravité. Lâcher un piolet pour montrer qu'il tombe plus lentement qu'un objet similaire sur Terre, mais plus vite que sur la Lune. (Contraste avec une ancienne vidéo de l'astronaute Connors lâchant le même piolet sur la Lune.)

6. Lune de Mars. Si elle est visible dans la lumière du jour, montrer la Lune la plus proche, Phobos, tandis qu'elle monte à l'ouest et traverse le ciel martien en quatre heures. (Pas nécessaire de montrer la totalité du passage en quatre heures. Utiliser les lentilles télescopiques pour montrer le changement de phase de Phobos de « nouveau » à « quartier » puis à « plein ». Un montage peut être réalisé pour coller au temps alloué à la diffusion TV.)

SOL 3 : MIDI

La première impulsion de Jamie fut de battre des paupières et de se frotter les yeux, mais ses mains gantées heurtèrent la visière transparente de son casque.

Il regarda fixement la roche. Elle faisait grosso modo un mètre de long, une surface plate et oblongue. Ses côtés semblaient lisses, pas grêlés comme la plupart des autres pierres. Et sur l'un des côtés on voyait distinctement une tache verte.

Il marcha lentement autour, passant près des autres petites pierres et autour des plus grosses éparpillées un peu partout. Il n'y avait de vert nulle part ailleurs.

Une seule roche. Avec une petite zone verte sur un de ses côtés plats. Une roche sur des milliers. Un petit bout de couleur sur un monde de rouille rougeâtre.

— Waterman, je ne te vois pas, appela Vosnesensky.

— J'ai trouvé quelque chose.

— Reviens vers le dôme.

— J'ai trouvé du vert, dit Jamie, contrarié.

— Quoi ?

— Du vert.

— Où es-tu ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce que c'est ?

Jamie passa en revue le terrain autour de lui.

— Est-ce que vous voyez le gros rocher avec une fissure sur le dessus ?

— Non. Où...

— Je vois ! fit la voix de Joanna tout excitée. Juste à l'ouest du second module d'atterrissage. Vous voyez ?

— Ah, oui, dit Monique.

— Par ici, appela Joanna.

En moins d'une minute, sept silhouettes en combinaisons spatiales apparurent au-dessus de l'horizon à droite du rocher fissuré. Jamie alla à leur rencontre, puis il se retourna vers la roche, sa roche. Pliant lentement les genoux dans la combinaison rigide, il se pencha aussi près que possible. Il

s'attendait presque à voir des fourmis ou leur équivalent martien s'affairant précipitamment sur le sol.

Mais il ne vit que le sable rouge et la roche couleur de rouille sur laquelle descendait une rayure verte. *Seigneur, on dirait une veine de cuivre exposée à l'air.* Mais Jamie se souvint alors qu'il n'y avait guère d'oxygène dans l'air martien. Assez pour verdir une veine de cuivre ? Combien de temps la veine avait-elle été exposée à l'air ? Dix mille ans ? Dix millions ?

Il se redressa, tournant le dos aux autres qui approchaient.

— Où est-ce qu'il est ? demanda Joanna essoufflée.

— On dirait que tu es en prière, dit la voix nasillarde de Naguib. Ça t'a donné la foi ?

— Ne vous excitez pas trop, leur dit Jamie, relevant les yeux tandis qu'ils se groupaient autour de lui et de sa roche. Je pense que ce n'est qu'une veine de cuivre oxydé.

Patel, dans sa combinaison jaune, s'abaissa maladroitement contre les quatre autres pour examiner la roche d'un peu plus près.

— Oui, je crois que c'est ça.

Joanna s'aplatit à son tour à ses côtés.

— Ce pourrait être seulement la pellicule de surface d'une colonie qui vit à l'intérieur de la pierre. Comme certaines micro-flores de l'Antarctique qui utilisent les roches comme abri et absorbent les moisissures formées à la surface par le givre.

— J'ai peur qu'il n'y ait rien de plus qu'une trace d'oxyde de cuivre, dit Patel avec son accent britannique au rythme hindou.

— Il faut nous en assurer, dit Monique, aussi calmement que si elle était en train de choisir un vin dans un bistrot parisien. Tête froide, pensa Jamie. Et tempérament chaud ?

— Il faut qu'on l'examine à l'intérieur...

— Ne touchez pas ! lâcha Joanna.

— On ne peut pas l'analyser en détail ici à l'extérieur, dit Jamie. Il faut qu'on l'emporte à l'intérieur du dôme.

— C'est peut-être un échantillon biologique, dit Joanna avec une véhémence inattendue de propriétaire.

C'est de l'oxyde de cuivre, pensait Jamie.

Joanna dit, en se redressant tant bien que mal :

— J'ai laissé mes boîtes d'échantillons biologiques quand tu m'as appelée. Elles peuvent maintenir à l'intérieur les conditions ambiantes. Si tu

apportes la roche dans le dôme et qu'elle est tout d'un coup projetée dans notre environnement, ça tuerait n'importe quel organisme indigène qui pourrait s'y trouver.

Jamie hocha la tête dans son casque. Elle avait raison. Même s'il y avait toutes chances pour que la rayure verte ne soit que de l'oxyde de cuivre, ça n'avait pas de sens de gâcher ce qui pouvait aussi être la plus grande découverte de tous les temps.

— S'il vous plaît, ne touchez pas à la roche, dit Joanna. Regardez autour de vous s'il n'y en a pas d'autres avec une couleur du même genre. Mais n'y touchez pas. Vous avez compris ?

D'un seul coup elle avait pris la main. Le gentil petit papillon murmurant s'était métamorphosé en femme dragon. Ce qui avait commencé comme une excursion géologique avait viré en exploration biologique, et Jamie n'était plus qu'un assistant. Il se sentit serrer les lèvres de colère.

Mais il savait qu'elle avait raison, et qu'elle était dans son rôle. Il se redressa lentement dans son encombrante combinaison.

— Okay, patron, répliqua-t-il avec une déférence exagérée. J'écoute et j'obéis.

Son ironie fut perdue pour Joanna. Elle demanda à Monique de rester près de la roche et ordonna aux autres de fouiller la zone à la recherche d'autres points verts. Connors, dans sa combinaison coquille blanche, se tenait en retrait comme un policier, observant sans participer. Joanna se dirigea vers l'emplacement où elle avait laissé ses boîtes d'échantillons, glissant presque à travers le désert de sables rocaillieux.

— Formidable, fit la voix de Monique d'un ton amusé.

— Dites, l'un de nous a-t-il été assez intelligent pour prendre une caméra ? demanda Jamie.

— J'en ai une, dit Toshima.

— Peux-tu prendre une série de vues de la roche en tournant autour, sous tous les angles – sur trois cent soixante degrés ?

— Sans problème.

Jamie repensait aux parties de chasse avec son grand-père. Ils prenaient toujours des photos l'un de l'autre avec leurs prises – daim, lapin, et même cet énorme sanglier que Jamie avait tué avec sa vingt-deux alors qu'il n'avait pas plus de dix ans. Sa mère avait horreur de laisser Jamie partir à la chasse, mais son père ne pouvait pas s'opposer à la détermination de grand-père Al.

« Vous ne pouvez pas garder le garçon tout le temps enfermé dans une

bibliothèque, argumentait-il, il va falloir qu'il sorte en plein air. » Et puis, quand ils étaient seuls ensemble là-haut dans les collines boisées, son grand-père lui disait : « Ils essaient de faire de toi un Blanc cent pour cent, Jamie. Je veux seulement que tu gardes un petit bout de toi-même rouge pur jus. »

Jamie regarda à nouveau la roche, elle était assez petite pour qu'il la prenne et l'emporte, surtout dans cette faible gravité. *Ce serait une superbe photo à envoyer à Grand-père*, pensait-il. *Moi dans cette sacrée combinaison avec le caillou comme trophée.*

Mais il ne posa pas pour la caméra de Toshima.

Joanna fut de retour près d'une demi-heure plus tard avec Vosnesensky. Ils portaient les deux grosses boîtes de spécimens plus une paire de longues perches minces qui ressemblaient pour Jamie à des cannes à pêche. Il savait que c'étaient des perches de marquage, avec des petites balises radio au bout. Il sourit intérieurement : Joanna avait même amené le Russe à travailler pour elle.

— Je me demandais si j'aurais jamais à utiliser tout ça, babillait-elle, je n'aurais jamais pensé en avoir besoin le premier jour de terrain !

Les autres n'avaient pas trouvé d'autre tache de vert dans les cent mètres qu'ils avaient examinés dans toutes les directions autour de la roche. Le sol était maintenant parsemé des empreintes de leurs bottes, sauf dans la limite sacro-sainte d'un mètre autour *du* roc. Personne n'avait osé s'approcher plus près de peur d'endommager ou de détruire une quelconque preuve de vie.

Vosnesensky s'arrêta et se pencha légèrement, les mains sur les hanches, comme pour faire allégeance à la pierre. Dans sa brillante combinaison rouge, Jamie trouvait qu'il ressemblait à une grosse bouée avec une bosse sur le dos.

Joanna prit le commandement.

— Ne touchez pas la pierre. Avant de faire quoi que ce soit, j'aurai besoin d'échantillons du sol juste autour du roc et immédiatement en dessous.

— Je peux utiliser la foreuse, dit Jamie, attrapant l'outil à sa ceinture. On la fixe à la perche, et on peut avoir des échantillons jusqu'à cinq mètres de profondeur.

— Bien, dit Joanna.

— Cela pourrait aussi nous dire s'il y a du permafrost sous la surface, non ? demanda Ilona, s'animant pour la première fois depuis l'atterrissage.

Il hocha la tête ; puis, réalisant que personne ne pouvait voir son geste à travers sa visière teintée, il ajouta :

— Oui, c'est juste.

— Pete, apporte la caméra ici, ordonna Vosnesensky. Il faut qu'on enregistre ça.

— D'accord, répondit Pete en se dirigeant vers la caméra qu'il avait laissée sur son tripode.

— Mon rouleau est presque terminé, dit Toshima. Je vais prendre les dernières vues maintenant et changer de film.

— Non ! lâcha Naguib. Ne prends pas le risque d'abîmer le film avec des radiations. Tiens, prends mon appareil. J'ai un rouleau neuf dedans.

— Merci, dit Toshima.

Connors réapparut, baladant la caméra vidéo dans sa main gantée. Quand il fut satisfait de la position des deux opérateurs photo et vidéo, Vosnesensky ordonna :

— Vas-y.

Mais personne ne bougea avant que Joanna ait dit :

— Je veux quatre échantillons, prélevés de chaque côté de la roche, aussi profond que possible.

Puis elle ajouta :

— S'il te plaît.

Jamie se pencha sur la perche et la foreuse pénétra le sol. Il passa les quelques premiers centimètres assez facilement mais après ça la progression devint dure. Il devait pousser si fort qu'il suait à grosses gouttes.

— Ça fait comme du sel durci, grogna-t-il.

— Ou du permafrost ? suggéra Ilona avec espoir.

Jamie retira la perche et laissa Patel, son collègue géologue, actionner le mécanisme qui en extrayait la mince colonne de résidu rouge d'entre les dents acérées du foret et la poser dans l'une des boîtes à échantillons de Joanna. Patel travaillait lentement, prudemment, afin que le cylindre friable ne casse pas.

Jamie nota que la colonne était striée. Différentes nuances de rouge. *Sédiments fluviaux*, supposa-t-il. *Il a dû y avoir un océan ici un jour. Ou au moins une grande étendue d'eau.*

Quatre échantillons en provenance de chaque côté de la roche.

Jamie dut s'arrêter de creuser plusieurs fois pour permettre à son système de climatisation d'évacuer la condensation qui se formait à l'intérieur de sa visière. Il peinait visiblement, mais aucun des autres ne fit mine de l'aider. Au lieu de ça ils scrutèrent les échantillons et improvisèrent des théories pour

expliquer leur apparence.

Ils étaient tous trop enchantés par ce qui se passait pour seulement penser à m'aider, se dit-il. D'un autre côté ils ont trouvé un Indien pour faire le boulot. Pourquoi s'en feraient-ils ?

— Ça va maintenant, dit Joanna, après que quatre échantillons furent déposés dans la première boîte.

Elle s'inclina tant bien que mal sur la roche.

Jamie se pencha à côté d'elle.

— Tu as besoin d'aide pour soulever...

— Non ! lâcha-t-elle. Je peux le faire toute seule. On est sur Mars après tout.

Jamie rougit de colère puis se sentit penaud. *Elle a raison. Cette sacrée roche ne pèse que quelques kilos ici. Et elle ne laissera personne la toucher en dehors d'elle.*

Connors focalisa la caméra vidéo sur la pierre tandis que Joanna l'empoignait par les deux bouts, en s'arrangeant pour que la tache verte soit bien visible. Elle souleva la roche, la déposa dans l'autre boîte à échantillons aussi tendrement qu'une mère mettant son enfant nouveau-né au berceau.

Jamie regarda intensément le sol sous la pierre. Aplati et lissé par le poids de la roche, mais pas différent à part cela du reste du terrain. *Qu'est-ce que tu t'attendais à voir ?* se demanda-t-il. *Un serpent à sonnettes martien lové là-dessous ?*

— Je voudrais que tu prennes une carotte témoin dans le sol en dessous, dit Joanna en refermant la boîte d'échantillons.

— Jusqu'à quelle profondeur ?

— Aussi profond que tu le pourras, dit-elle. S'il te plaît.

Jamie s'exécuta. Ils le regardèrent en silence enfoncez la perche aussi loin qu'il le put. Doucement, délicatement, il retira la carotte témoin...

— Regardez ! s'écria Monique Bonnet.

— Quoi ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je crois... (Elle suffoquait presque.) Quand vous avez retiré le bâton, je crois que j'ai vu un reflet lumineux... quelque chose.

— Quelque chose ?

— Quoi ?

— C'étaient des gouttelettes d'eau ?

— Peut-être, dit Monique. Je ne sais pas. C'est disparu en un clin d'œil.

Ilona s'agenouilla si brusquement que Jamie eut peur qu'elle se blesse ou qu'elle fende sa combinaison. Elle enfila sa main gantée dans le trou qu'il avait creusé et la retira promptement. La manche de la combinaison était maculée de poussière rougeâtre et de petits débris couleur de rouille.

— Regardez ! Regardez !

Une demi-douzaine de petites gouttes d'humidité scintillaient sur les doigts gantés, comme de la rosée sur des pétales de fleur. Avant que quiconque ait pu dire un mot les gouttelettes disparurent, s'évaporant dans l'air martien froid et ténu.

— C'est de l'eau !

— Ce doit être de l'eau ! dit Monique, la voix vibrante d'excitation. Sous le sol. De l'eau !

Naguib riait comme un gamin.

— On a découvert de l'eau ! La première eau trouvée sur un monde extra-terrestre ! Ce ne sont que quelques gouttes, mais c'est de l'eau ! Et de l'eau liquide en plus !

Jamie était penché sur la perche, toute la fatigue physique du forage évaporée, comme les gouttelettes sur le gant d'Ilona. Les autres avaient l'air de gambader, agitant les bras et dansant presque dans leurs combinaisons, tellement ils étaient émus.

Tous sauf Joanna, qui restait agenouillée devant le trou que Jamie avait creusé comme une adoratrice devant un étrange autel, flanquée de chaque côté par ses boîtes d'échantillons.

Et Jamie, qui se tenait derrière elle, la perche serrée entre ses deux mains, comme un guerrier navajo dardant sa lance vers le sol poussiéreux, se demandait ce que ses collègues feraient si cette tache verte se révélait être réellement des organismes martiens vivants.

DOSSIER : JOANNA MARIA BRUMADO

L'année de ses seize ans, Joanna eut son premier amant et apprit que sa mère était mourante.

Enfant unique, elle avait passé toute sa vie à la maison sous la férule douce et aimante d'une mère qui n'élevait jamais la voix bien qu'elle régnât complètement sur sa maisonnée. Quand elle était plus jeune, Joanna avait adoré son père, qui voyageait à travers le monde et qui était énormément respecté et admiré. Quand elle commença à comprendre les désirs émanant de son propre corps, cependant, elle se mit à voir son père d'un autre œil. Elle réalisa que les femmes – même les amies de sa mère et les étudiantes de son âge à elle – regardaient Alberto Brumado avec quelque chose de plus que du respect ou de l'admiration.

« Ton père est beau et très romantique, disait sa mère à Joanna. Pourquoi les autres femmes ne se languiraient-elles pas de lui ? » Et elle souriait pour montrer qu'elle n'était pas inquiète à propos de la fidélité de son mari.

« Il nous aime trop pour faire attention à qui que ce soit d'autre », disait-elle pour rassurer Joanna. Puis elle ajoutait : « Sa passion, c'est la planète Mars, et non pas une quelconque étudiante assez jeune pour être sa fille. »

Joanna était née à São Paulo ; son père y avait enseigné à l'université. Mais sa quête de Mars obligea finalement sa famille à s'installer dans la capitale, Brasilia, bien qu'ils eussent pris l'habitude de passer les mois les plus chauds de l'année à Rio de Janeiro, comme les politiciens et leurs conseillers.

Quel que soit l'endroit où ils vécurent, Joanna travaillait si bien à l'école que ses parents décidèrent de l'envoyer dans une prestigieuse école aux États-Unis. Elle avait satisfait son père en manifestant des aptitudes scientifiques. Et elle avait satisfait sa mère en obéissant à son unique et inflexible règle : « Ne fais rien que tu ne puisses me raconter après. »

Joanna avait eu l'intention de raconter à sa mère le grand et beau professeur qui l'avait attirée dans son lit. Elle était follement amoureuse et brûlait de tout raconter à sa mère. Elle attendit une semaine puis elle ne put attendre plus longtemps. Elle lui téléphona.

Pour apprendre que celle-ci avait fait une crise cardiaque le matin même

et avait été transportée à l'hôpital. Joanna oublia l'école et son amant ; elle fit sa valise et s'envola pour Brasilia.

Elle lut sur le visage de son père qu'il n'y avait plus d'espoir pour sa mère. À son arrivée, les docteurs ne voulurent même pas lui permettre de voir la malade, craignant une explosion émotionnelle qui hâterait la fin. Avec le même self-control qui, elle le réalisait maintenant, avait été la force principale de sa mère, Joanna les assura qu'elle ne bouleverserait pas la mourante. Ils interrogèrent du regard son père, qui hocha la tête.

— Laissez-la voir sa maman, dit-il d'une voix étranglée. Elle pourrait ne plus avoir d'autre occasion.

Sa mère avait l'air très pâle, très fatiguée. Des tubes partaient de ses maigres bras vers d'étranges machines qui clignotaient derrière le lit. Un autre tube allait à sa narine droite. Joanna avait l'impression qu'ils aspiraient sa vie.

Elle ne pleura pas. Elle se tint au bord du grand lit et lui caressa les cheveux, réalisant pour la première fois comme ils étaient devenus gris et peu épais. Sa mère ouvrit les yeux et lui sourit.

— Maman...

— Mon amour de fille, murmura la femme. Comme tu es devenue belle.

— Maman, je t'aime tant !

— Ne t'en fais pas pour moi, ma chérie.

Sa voix était si faible que Joanna devait se pencher pour l'entendre.

— Je ne veux pas que tu meures.

Clignant lentement de ses yeux secs, la mère de Joanna murmura :

— C'est de ton père que tu dois prendre soin maintenant. Je ne peux pas le protéger plus longtemps. Tu dois le faire à ma place.

— Le protéger ?

— Son travail. C'est très important. Pour lui et pour le monde entier. Ne le laisse pas s'en distraire. Ne laisse rien s'interposer entre lui et son travail. Protège-le. Aide-le.

— Je le ferai, Maman. Je le ferai.

— Tu as toujours été une bonne fille, Joanna. Je t'aime beaucoup.

— Je t'aime, Maman.

— Protège ton père. Souviens-toi.

— Je le promets, Maman.

Ce furent les derniers mots de sa mère. Joanna tint sa promesse. Elle devint le bouclier de son père contre toute distraction qui aurait pu interférer

avec son grand, son unique but. Particulièrement toute distraction féminine. Joanna s'inscrivit au collège où son père enseignait. Elle voyagea avec lui autour du monde. Elle s'occupa de la maison pour lui. Elle n'eut jamais d'autre amant.

SOL 3 : SOIR

Ils regagnèrent le dôme, couverts de poussière rouge.

En dépit de l'excitation provoquée par la roche rayée de vert, Vosnesensky insista pour qu'ils suivent le protocole de la mission et nettoient soigneusement leurs combinaisons et tout leur matériel avant de pénétrer dans la section principale du dôme. La zone située juste après le sas, où l'on stockait les équipements de sortie, servait de section de nettoyage et de maintenance. Elle donnait directement sur le dôme.

— Il faudra mettre en œuvre les procédures de décontamination si on a trouvé des formes de vie indigènes, ronchonna Vosnesensky en enlevant sa combinaison.

Jamie était en train d'évacuer la poussière de ses bottes avec une petite machine manuelle au bourdonnement irritant. *Ce type réussirait à faire une corvée de la plus grande découverte de l'histoire*, se dit-il.

Tony Reed, qui se tenait juste à la porte du compartiment, fronçant le nez dans l'odeur âcre qui remplissait la zone, promenait un œil curieux sur les boîtes d'échantillons de Joanna.

— Dans ce cas, dit-il, on devrait rendre ce compartiment hermétique, avec le genre d'isolement qu'ils ont dans les laboratoires de biologie.

— On pourrait le faire, dit Vosnesensky en passant le torse de sa combinaison par-dessus sa tête.

Voyons d'abord ce qu'on a trouvé, pensait Jamie.

Dès qu'elle eut fini le dépoussiérage de sa combinaison, Joanna traîna les casiers vers son petit établi biologique, où elle avait une boîte à gants et des bras téléguidés pour y travailler à distance. La roche martienne resterait en environnement martien pendant qu'elle l'examinerait. Ilona et Monique la rejoignirent.

— Mère et filles, murmura Naguib, en les observant à travers la fenêtre du compartiment tandis qu'elles passaient dans le laboratoire biologique.

— Héra, Athéna et Aphrodite, dit Reed, les yeux également fixés sur elles.

Jamie, enfin débarrassé de sa combinaison, se sentait trop fatigué pour enlever ses sous-vêtements. Il s'assit sur le banc devant son casier, les mains

sur les genoux, tête basse, silencieux. Son aisselle gauche était à vif. *Le frottement de la combinaison*, réalisa-t-il. *Il faut que je fasse un rembourrage avant de la remettre*. L'odeur âcre qu'il avait remarquée quand il avait enlevé son casque la première fois s'était dissipée. *Ou alors on s'y est tous habitués*, pensa-t-il. *Peut-être que c'est la poussière*.

— Le Docteur Malater doit être Athéna, dit Naguib. Elle est très grande et athlétique.

— Oui, et la petite Joanna est Aphrodite, hein ? murmura Tony. Elle a un visage de déesse du sexe, non ?

— Et Bonnet, qui est plus vieille, est Héra, reine des dieux.

Tony sourit à l'Égyptien basané.

— Un assez bon trio, tu ne trouves pas ?

Naguib hocha la tête, puis ajouta :

— Mais... ce ne sont pas ces trois déesses qui ont déclenché la guerre de Troie ? Il faut faire attention avec elles.

Il se mit à rire. Tony lui adressa un mince sourire.

— Faire attention, oui, de toute façon. Mais souviens-toi que les déesses peuvent se fâcher si vous ne les adorez pas comme il faut.

C'en était trop pour Jamie. Reed et sa vision du monde légèrement ricanante, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter à la fin de cette longue journée, excitante, épuisante. Il se redressa et se dirigea vers son compartiment particulier où il pourrait se déshabiller complètement et peut-être prendre une douche.

Paul Abell l'intercepta en cours de route.

— Ton tour devant les caméras, camarade. Les yeux de grenouille de l'astronaute américain étaient grands et protubérants, son sourire allait presque d'une oreille à l'autre.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Jamie.

— Les médias, là-bas sur Terre. On dirait que tu es très populaire. Ils veulent t'interviewer, et le Contrôle de Mission a préparé ça, fit Abell en tendant le doigt. La console de communication attend ton bon plaisir.

Chacun des explorateurs était supposé répondre aux demandes d'interviews des journaux télévisés « en direct de la planète Mars ».

La distance de la Terre croissant d'heure en heure, il fallait presque dix minutes à une transmission radio ou TV pour traverser l'espace d'un monde à l'autre, aussi de vrais interviews en direct étaient-ils hors de question. Comment conduire un interview avec une attente de vingt minutes entre

chaque question et sa réponse ?

Les producteurs TV avaient leur solution : chaque explorateur recevrait une liste de questions. L'explorateur répondrait alors à ces questions devant la caméra, l'une après l'autre. Sur la Terre, les réponses seraient découpées de telle façon qu'une question d'un reporter puisse être insérée au bon endroit. Le résultat donnait l'impression que le reporter et l'explorateur sur Mars étaient vraiment en train de se parler « en direct ». Presque. Il ne restait pas grand-chose de la spontanéité d'un interview face à face. Mais les auditeurs du monde entier étaient habitués aux prestations empruntées des scientifiques et des astronautes, c'est du moins ce que proclamèrent les producteurs TV.

D'ailleurs, ces gens parlaient depuis Mars !

Jamie se glissa avec lassitude dans la chaise en plastique devant l'écran principal de communication, portant toujours son sous-vêtement de contrôle thermique. Abell s'assit à l'écart, pilotant l'équipement et souriant comme s'il trouvait amusant de voir un scientifique tenter de faire face aux questions des médias.

Jamie fut surpris quand l'écran s'alluma pour montrer, non pas Li Chengdu là-haut dans le vaisseau en orbite, ni même un des contrôleurs de mission à Kaliningrad. Il se retrouva en train d'examiner les yeux gris et tristes d'Alberto Brumado.

Brumado s'était envolé pour Washington le matin suivant la flamboyante célébration de Rio. Une sorte de folie furieuse couvait dans les milieux officiels et rien de moins que la Vice-Présidente en personne adressait des requêtes très fermes pour que l'un des scientifiques soit retiré de l'équipe des explorateurs sur la surface de Mars.

Il avait passé deux jours à calmer les politiciens, mais il ne pouvait nier que les médias américains manifestaient une bruyante frénésie à propos du fait qu'un Amérindien fût parmi les explorateurs martiens et qu'il eût refusé de réciter le speech que les chargés de relations publiques de l'agence spatiale avaient rédigé pour lui.

Brumado avait rencontré les médias aussi bien que les politiciens et il avait découvert que, comme les requins attirés par l'odeur du sang, les médias encerclaient le personnage de James Waterman, prêts à le dévorer.

Brumado avait un but et un seul : faire un tel succès de cette première mission vers Mars que les gens du monde entier demandent une nouvelle exploration de la planète rouge. Il n'allait pas permettre à un seul homme –

insensé, stupide ou simplement victime des circonstances – de ruiner ce pour quoi il avait lutté depuis trente ans. Il ne permettrait pas à un seul homme – rouge, blanc ou vert – de retourner l’opinion publique contre l’expédition martienne.

Et maintenant il était assis devant un écran dans un bureau à Washington. À travers les stores à moitié tirés il pouvait voir la façade carrée futuriste du Musée de l’Air et de l’Espace, et les milliers de gens qui se pressaient à l’entrée.

— Prêts à transmettre vers Mars, monsieur, dit la jeune femme assise de l’autre côté du bureau.

Elle avait un casque fixé par-dessus sa chevelure noire bouclée et son bureau était encombré d’un amoncellement de boîtes grises.

Brumado vit sur l’écran un homme en survêtement blanc, un sourire sur sa face de grenouille. Le badge de la NASA sur la poitrine l’identifiait comme l’astronaute Abell. Il avait l’air tranquille, parfaitement à l’aise ; ses lèvres bougeaient. Brumado réalisa que cette transmission avait eu lieu plus de dix minutes auparavant, et que les techniciens avaient coupé le son pour ne pas le gêner. Ils voulaient que lui commence à parler maintenant, sachant qu’il faudrait presque dix minutes à ses mots et à son image pour atteindre Mars. À ce moment-là James Waterman serait assis à la place de l’astronaute.

Inconsciemment, Brumado sourit en commençant.

— Docteur Waterman, c’est affreux pour moi, pour plusieurs raisons. D’abord je ne vous vois pas à l’écran en raison du délai de transmission aller-retour. Ensuite, j’ai une faveur à vous demander. Je me souviens que nous nous sommes rencontrés pendant votre entraînement, et je regrette que nous n’ayons pas eu l’occasion de passer plus de temps ensemble afin de mieux nous connaître.

Il prit sa respiration et se lança :

— Je suppose que vous réalisez le tintamarre dont vous êtes la cause, ici, aux États-Unis.

Jamie regarda le visage de Brumado : aimable, un peu triste, la barbe soigneusement coupée, les cheveux gris légèrement ébouriffés. *Rien que trois mots incongrus*, pensait Jamie pendant que Brumado lui parlait. *Trois petits mots et ça fait tout ce bruit.*

— ... J’ai donc rencontré les principaux médias et tenté d’aplanir les choses, mais ils ne seront pas satisfaits tant qu’ils ne vous auront pas

interviewé. Ils se sont mis d'accord pour qu'un seul reporter pose les questions, et j'ai passé en revue les questions qu'ils ont mises sur la bande. Nous n'avons pas d'objection, vous pouvez répondre à chacune d'elles. Ils ont eu votre curriculum vitae par l'Agence évidemment, et il y a déjà eu des dizaines d'interviews avec vos parents et d'autres personnes que vous avez connues à l'école ou dans la vie. Jusqu'ici, la couverture a été très sympathique, très favorable pour vous. Mais maintenant, ils veulent vous parler.

Brumado prit une profonde inspiration, et continua :

— Je sais que ça doit vous sembler presque ridicule, là où vous êtes en ce moment et avec ce que vous êtes en train d'essayer de réaliser, mais vous devez comprendre que vous avez touché une corde très sensible ici. Les activistes indiens ont fait de vous un héros. La Vice-Présidente est absolument furieuse contre l'Agence qui vous a désigné pour faire partie de la mission martienne. Elle pense que vous êtes un fauteur de troubles. Enfin elle emploie un langage beaucoup plus cru que ça. Je lui ai fait remarquer que c'est moi-même qui vous ai désigné pour la mission, mais ça l'a mise encore plus en colère, je crois. Alors – que faire ?

Jamie commençait presque à répondre à la question, puis il réalisa que Brumado n'attendait pas de réponse.

— Nous vous transmettrons les questions des médias immédiatement après que j'aurai fini de vous parler. Nous voulons que vous répondiez de façon aussi honnête et ouverte que possible. La bande de vos réponses sera examinée ici, à Washington, par le Conseil de l'Espace avant d'être livrée aux médias. La Vice-Présidente prendra elle-même la décision de la diffuser ou non. Je vous suggère de passer en revue toutes les questions, de les écouter soigneusement, puis de revenir en arrière et de répondre à chacune d'elles, l'une après l'autre.

Brumado donna l'impression de se pencher plus près de l'écran. Son visage prit un air plus intense, plus chagriné.

— Je dois vous avertir que la qualité de vos réponses déterminera si vous êtes autorisé ou non à rester avec l'équipe de surface. J'ai parlé longuement avec Li Chengdu et il est vigoureusement contre le fait de vous remplacer pour des raisons politiques. Mais si la Vice-Présidente insiste, nous n'aurons pas d'autre choix que de vous renvoyer en orbite et de faire venir l'Australien, le Docteur O'Hara, à votre place.

Brumado se redressa, et dit :

— Bon, c'est tout. Je regrette ce qui s'est produit, mais nous devons traiter ça aussi rapidement et honnêtement que possible. Les questions des interviewers vont suivre immédiatement. Maintenant, au revoir. Et bonne chance.

L'écran scintilla momentanément, puis le visage lisse et souriant d'un présentateur TV apparut. Jamie reconnut le visage, mais ne put mettre un nom dessus. Venant de quelque part dans le dôme, une musique flottait doucement dans l'air : un concerto pour piano de Rachmaninov. Sombre et mélancolique. *Ce doit être une des cassettes russes, pensa-t-il. Étrange que Brumado n'ait pas demandé à parler avec sa fille. Peut-être qu'il l'a déjà fait. Peut-être lui a-t-on dit qu'elle était occupée dans son labo.*

Le présentateur ne daigna pas se présenter ; peut-être pensait-il qu'il était assez célèbre pour s'en dispenser.

— Docteur Waterman, je vais lire une liste de questions auxquelles nous souhaitons que vous répondiez. Si j'ai bien compris, vos réponses seront examinées par le gouvernement avant qu'on nous les diffuse. Ne vous préoccupez pas de la durée. On pourra éliminer de l'interview final toutes les redites, les toux, les éternuements.

Son sourire s'élargit alors que son regard se faisait dur et intense, comme celui d'un loup. Edith l'avait averti qu'on pouvait monter un interview pour lui donner un bon ou un mauvais look, mais il eut peu de temps pour y réfléchir avant que le présentateur lui pose la première question.

— Vos antécédents à Berkeley et à l'université du Nouveau-Mexique ne montrent aucune trace d'un engagement activiste pro-indien ou autre, en dehors des activités scolaires, même si vous avez été président du Conseil des Étudiants en dernière année à Albuquerque. Aviez-vous une activité politique clandestine ? Sinon, quand vous êtes-vous engagé politiquement ?

Ainsi on y était. Jamie suivit le conseil de Brumado et fit dérouler la bande entièrement avant d'essayer de répondre à une question. C'était la même chose d'un bout à l'autre : une tentative pour mouiller Jamie dans les affaires indiennes et contre la position du gouvernement américain à ce sujet. Les Blancs ne pouvaient s'empêcher de les monter les uns contre les autres.

Abell éclata de rire à certaines des questions. Quand la bande fut terminée il montra à Jamie comment la rembobiner et l'arrêter à la fin de chaque question pour donner sa réponse.

— Et quand avez-vous arrêté de battre votre femme ? demanda joyeusement Abell. Il a oublié de te la poser celle-là.

Jamie se renfonça dans le fragile siège en plastique et fixa l'écran vide, le cerveau bouillonnant. Pendant plusieurs minutes il ne dit rien, restant absolument immobile.

Finalement, Abell demanda :

— Tu es prêt ?

Derrière lui Jamie pouvait entendre les voix des autres et les sombres mélodies de Rachmaninov. Au-dessus de lui il voyait la courbe du dôme, maintenant assombri sous la pression glaciale de la nuit martienne. Au-delà de cette frêle barrière, un autre monde attendait d'être exploré.

Il fit un signe de tête à Abell :

— Je suis prêt.

Le visage du présentateur revint à l'écran, répétant la première question avec ce petit sourire initial censé exprimer la sincérité. Le visage se figea sur l'écran pendant que Jamie répondait.

— Je n'ai jamais eu d'activité politique d'aucune sorte, ni sur le campus universitaire ni après. Je vote à chaque élection, et c'est tout. Je me considère comme un citoyen américain, exactement comme vous. Mon ascendance est en partie amérindienne et yankee de Nouvelle-Angleterre, un mélange de Navajo et du *Mayflower*. Pour moi, c'est exactement comme si tous mes ancêtres venaient d'un même pays d'Europe, comme les vôtres. Je suis fier de mon ascendance navajo, mais pas plus que vous ne l'êtes de votre propre héritage, quel qu'il soit.

Jamie prit une inspiration, et continua :

— Je vous parle depuis la planète Mars. Cet après-midi mes camarades scientifiques et moi-même avons découvert de l'eau ici. C'est beaucoup plus important que la couleur de ma peau ou la nature de mes activités politiques. Pour la première fois dans l'exploration du système solaire, on a découvert de l'eau à l'état liquide sur un autre monde. Vous devriez nous interviewer là-dessus, et non pas sur quelques mots prononcés à un moment de ma vie d'une très grande émotion pour moi. Tous les autres membres de l'équipe se sont exprimés dans leur langue maternelle quand ils ont prononcé leurs premiers mots depuis Mars. Je me suis exprimé dans la mienne, avec les seuls mots navajos que je connaisse réellement. Et c'est tout ce qu'il y a à dire là-dessus. Maintenant arrêtons toute cette merde et reprenons l'exploration de Mars.

Il se tourna dans son siège vers Abell :

— C'est tout.

— Tu ne t'attends pas vraiment à ce qu'ils s'en tiennent à cette chanson ?

— Je m'en fous complètement.

L'air un peu ennuyé, l'astronaute déclencha la question suivante du présentateur.

— Non, dit Jamie. Un point c'est tout. J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Envoie ça au Docteur Li et à Washington. Je n'ai rien à ajouter.

Malgré lui, Li Chengdu sourit en visionnant la cassette du bref interview de Jamie. Ils n'aimeraient pas ça, là-bas, à Washington, mais le jeune homme avait du courage.

Li croisa les doigts et se demanda quel remous il provoquerait s'il refusait d'enlever Jamie de l'équipe au sol. Bien sûr, Washington n'en avait pas encore fait la demande. Mais il n'avait aucun doute qu'ils le feraient une fois la cassette de Waterman visionnée.

Oui, le jeune homme avait du courage, se dit Li. Est-ce que j'aurai le courage de l'épauler, de défier les politiciens ?

Ils ne peuvent pas m'atteindre sur Mars et me remplacer. Mais que pourraient-ils faire une fois le retour effectué sur Terre ? Là est la question intéressante. Plus qu'intéressante. Peut-être mon Prix Nobel peut-il se jouer sur ce problème. Et certainement toute la carrière du jeune Waterman. Sa carrière, et sa vie entière.

SUR TERRE

HOUSTON : Il avait fallu deux jours à Edith pour se décider. Deux jours et tout son courage.

Quand elle avait regardé Jamie proférer son salut navajo depuis la surface de Mars elle avait souri. Elle était dans la salle des actualités de KHTV, ce matin-là, et elle n'avait aucune idée du vacarme que ces quelques mots allaient provoquer. L'une de ses collègues lui tapa doucement l'épaule tandis qu'à l'écran l'image se focalisait sur la combinaison spatiale bleu ciel.

— C'est votre petit ami, hein ? murmura la femme à Edith.

Elle réfléchit, acquiesça. Oui, c'était lui. C'était bien lui.

Edith fut surprise quand le journal télévisé du soir passa si longtemps sur le fait qu'un Amérindien fût sur Mars. Le matin suivant, de son propre chef, elle appela plusieurs de ses contacts au Johnson Space Center et se rendit compte de l'énorme consternation provoquée parmi les gros bonnets de la NASA par le petit discours impromptu de Jamie.

— Les types là-haut sont en train de devenir chèvres, lui dit l'un de ses informateurs. Mais je ne vous ai rien dit, compris ?

Le deuxième jour il y eut des rumeurs sur le fait que le Conseil de l'Espace était réuni pour discuter du refus de l'Indien de prononcer les mots que la NASA avait préparés pour lui. La Vice-Présidente était très remontée, disait la rumeur. Ce qu'elle faisait était en soi une information. Tout le monde savait qu'elle voulait être la candidate de son parti aux élections présidentielles l'année suivante.

Edith visionna les interviews passe-partout des parents de Jamie à Berkeley et les discours langue de bois officiels de la NASA. Elle s'endormit cette seconde nuit en réfléchissant à ce qu'elle devait faire.

Elle se réveilla le matin suivant, décision prise. Elle appela la station et dit à son rédacteur en chef abasourdi qu'elle serait absente toute la semaine.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! Je ne...

— Il me reste deux semaines de vacances et tout un paquet de congés maladie que je n'ai jamais pris, dit Edith avec douceur au téléphone. Je serai de retour lundi.

— Nom de Dieu, Edie, ils vont vous foutre dehors ! Vous savez comment

ils sont là-haut !

Elle eut un soupir qu'il ne put s'empêcher d'entendre.

— Alors ils devront me virer et me régler mon indemnité de licenciement, je suppose. Elle raccrocha, puis téléphona immédiatement pour réserver une place dans l'avion de New York.

Maintenant, survolant les Appalaches à quinze mille mètres, Edith se répétait ce qu'elle allait dire au patron de la chaîne. Je peux aller trouver les parents de James Waterman. Et son grand-père. Et les gens avec lesquels il s'était entraîné et qui sont restés ici. Je connais son histoire et je connais les dessous du projet Mars. Je suis capable de vous construire une histoire sur la façon dont ces choses se font, de l'intérieur. Le côté humain du projet Mars. Pas seulement la science brillante, mais la bagarre, la compétition, les tripes et le sang, tout ça.

Tandis qu'elle passait son projet en revue, elle pensait à Jamie. *Il me haïra de faire ça. Il me haïra totalement.*

Mais c'est mon ticket pour le boulot à la chaîne. Il est allé sur Mars. Il m'a laissée en plan pour aller sur Mars. Maintenant je peux utiliser Mars à ma façon, pour moi-même.

LE DEPART

1

Le personnel sélectionné pour l'expédition martienne fut envoyé par navette à la station d'assemblage en orbite basse, à trois petites centaines de kilomètres de la Terre. À cette altitude, l'énorme masse de la planète présentait un spectacle fabuleux, incroyablement beau, emplissant le ciel, envahissant les sens de ses immenses étendues d'océan bleu ornées de nuages blancs éclatants, un monde riche et vibrant de vie rayonnante, face au vide noir et glacé de l'espace.

Mars était une planète lointaine dans cette obscurité, une balise rougeâtre comme un signal à travers l'abîme qui sépare les mondes.

La station d'assemblage elle-même, grande comme une maison de vingt pièces, était un habitat composite fait d'une station russe Mir reliée à un réservoir de propulsion externe de navette spatiale américaine reconditionnée. La partie Mir de la station d'assemblage était rattachée au réservoir de la navette à la moitié à peu près du long flanc incurvé du réservoir, comme une petite nacelle sur un énorme dirigeable. Le matériel russe comprenait trois sas portuaires pour des navettes ou des petits remorqueurs orbitaux.

C'était là que les seize scientifiques sélectionnés allaient vivre et travailler pendant plus d'un mois avant le départ pour Mars, s'accoutumant les uns aux autres et à leur chef d'expédition, le Docteur Li. Et aux huit astronautes et cosmonautes qui piloteraient le vaisseau spatial martien et commanderaient les équipes au sol.

Suspendus dans le vide obscur à quelques centaines de mètres de la station d'assemblage, se trouvaient deux vaisseaux spatiaux martiens longs et étroits, d'un blanc éclatant dans la lumière crue du soleil, assaillis par des essaims de remorqueurs orbitaux et de navettes massives tandis que de petits personnages en combinaisons spatiales planaient alentour, réduits à la taille de fourmis, s'affairant sans cesse çà et là, transférant des fournitures et du matériel à toute heure du jour et de la nuit. Comparés aux lourdes et bulbeuses formes de la station d'assemblage, les vaisseaux martiens

ressemblaient à de fines coques de bateaux.

En orbite, la totalité des véhicules et des êtres humains étaient effectivement en gravité zéro, en apesanteur. Jamie sentit un creux à l'estomac au moment où les propulseurs de la navette stoppèrent. Son oreille interne lui indiquait qu'il tombait, tombait sans fin. Pourtant il pouvait constater qu'il était solidement arrimé à son siège au fond du compartiment central encombré de la navette, coincé là avec cinq techniciens qui allaient prendre leur service pour une semaine. Leurs combinaisons étaient éraillées et tachées tellement elles avaient servi ; celle de Jamie était si neuve qu'on voyait encore les plis sur les manches.

Tous les candidats scientifiques avaient passé au moins quelques jours en orbite pendant leurs années d'entraînement. Jamie avait aussi subi trois vols sur la « Vomit Comet », le grand jet de transport qui simulait la gravité zéro en plongeant d'une altitude élevée, puis en remontant selon une longue courbe parabolique qui provoquait une demi-minute d'apesanteur qui vous retournait les tripes. Il savait à quoi s'attendre et ne paniqua pas. Mais il avait l'estomac noué et la tête ballottante.

Jamie ressentit tous les symptômes classiques du syndrome de l'espace tandis qu'il suivait les techniciens vétérans dans le sas de la navette, puis à travers les étroites chambres métalliques de la station Mir, et enfin dans la zone d'accueil, plus spacieuse, de l'énorme habitacle de la navette. Ce n'était pas comme le mal de mer, pas exactement. Il se sentait la tête farcie comme si tous ses fluides corporels y refluaient, libérés de la pesanteur. Il se sentait légèrement nauséux, désorienté, presque pris de vertige. Comme assommé par une méchante grippe.

L'équipe médicale le prit en charge et, après un examen superficiel, lui annonça joyeusement qu'il était normal. Ils lui donnèrent une patch décontractant à coller derrière l'oreille et lui dirent que tous les scientifiques martiens étaient en réunion dans la zone d'information. Jamie voulut faire un signe de tête et sentit qu'un mouvement aussi simple lui donnait envie de vomir, puis il mit toute son application à se diriger vers la zone d'information.

Il en savait assez pour monter lentement dans le corridor central, s'accrochant facilement aux barreaux d'échelle qui garnissaient les quatre murs, comme un nageur se frayant un chemin le long de la coque d'un navire submergé. Il était difficile de penser au plafond et au plancher quand le haut et le bas n'avaient pas de signification objective. Jamie commençait à voir le

corridor comme un puits profond dont il escaladait les murs métalliques, flottant en apesanteur comme s'il se frayait un chemin dans un lent mouvement onirique vers le haut.

— Ah, vous voilà ! Vous êtes arrivé.

Jamie se retourna vers l'origine du son, ce que son estomac lui fit instantanément regretter.

C'était Tony Reed, souriant comme s'il était né en apesanteur, glissant sans effort le long du corridor comme un dauphin grimaçant.

Jamie tenta de sourire.

— Heureux de te voir ici, dit Reed, la main tendue, en s'élevant au niveau de Jamie. Tu as quand même l'air un peu verdâtre.

— Je m'y habituerai, dit Jamie, suspendu à un barreau d'échelle le pied dans le vide.

— Bien sûr que oui. On a tous été enchantés que Brumado ait mis son poids dans la balance pour que tu aies le ticket de géologue.

Reed reprit son cheminement le long du corridor et Jamie se hissa sur un barreau pour rester avec lui.

— Je suis encore un peu abasourdi... tout ça est arrivé si vite.

Avec son sourire en coin, Reed dit :

— Tu peux dire merci à Joanna. C'est elle qui a mené la révolte contre Hoffman.

— Joanna ? Elle a fait ça ?

— Oui. Elle a forcé la main à son père, en réalité. C'est une vraie panthère quand elle veut.

Jamie vit que d'autres personnes se rassemblaient au bout du long corridor. Et d'autres encore derrière (en dessous d'eux ?).

Baissant la voix, Jamie demanda :

— TU veux dire que c'est Joanna qui a balancé Hoffman ?

— C'était la meneuse. On avait tous quelque chose à dire. Quand il a été clair que DiNardo était en dehors du coup, on a tout d'un coup réalisé qu'on serait enfermés pendant deux ans en tête-à-tête avec ce gendarme autrichien.

— Il n'était pas si mauvais, marmonna Jamie.

— La plupart d'entre nous pensait qu'il l'était suffisamment. Et Joanna avait apparemment plus envie qu'aucun de nous de le sortir. (L'expression de Reed se fit rusée.) Ou peut-être tenait-elle à ce que tu soies parmi nous. Je suis assez jaloux, tu sais.

Jamie retint une réplique. Ils étaient trop près des autres maintenant pour

continuer la conversation. Il se demanda quelle part de vérité il y avait dans la parole de Reed et quelle était la part de grosse plaisanterie.

Les scientifiques n'étaient pas supposés travailler durant les premiers jours en orbite. Les planificateurs de la mission avaient prévu qu'ils seraient patraques et inaptes à quoi que ce soit. Mais ils pouvaient assister à des réunions d'information. Les psychologues avaient même affirmé que les activités exigeant un effort mental plutôt que physique les sortiraient de leurs nausées.

Jamie suivit Reed dans une trappe d'accès ménagée au bout du corridor. Il se mit à glisser en apesanteur sur une grande zone ouverte, montant comme une bulle à travers un espace caverneux dans le nez de l'ancien propulseur. La salle de réunion en forme de dôme avait été peinte avec des raies noires et blanches convergeant vers le sommet du nez. Jamie planait dans l'air ambiant, clignant des yeux, et réalisa que le « mur » à travers lequel il était passé était devenu le « plancher » de la salle de réunion. La surface plane était garnie de boucles en plastique pour les pieds, ce qui la désignait clairement comme le plancher.

Les raies noires et blanches donnaient une solide orientation verticale. Le haut et le bas ainsi clairement définis, Jamie se sentit un peu mieux. Il tendit la main en approchant du mur courbe et se poussa légèrement vers le plancher. N'importe qui peut être acrobate en apesanteur, réalisa Jamie. Ou danseur étoile.

Lentement, seize scientifiques, nauséux, et verdâtres, se regroupèrent sur ce plancher, accrochant leurs bottes dans les boucles, le corps légèrement penché en avant dans ce qu'on appelait la position « d'accroupissement zéro g », les bras flottant sans pesanteur à hauteur de poitrine. Comme des polypes fixés au fond de la mer, pensait Jamie, se balançant au gré des courants.

Le Docteur Li, vêtu de sa combinaison bleu ciel à col dur, se tenait sur une estrade légèrement surélevée d'un côté de la zone circulaire. Non qu'il eût besoin d'une estrade, vu sa taille. Par contraste, remarqua Jamie, la plupart des astronautes et cosmonautes rassemblés autour de lui étaient tout petits ; Américains ou Russes, la plupart des aviateurs avaient des physiques de pilotes de chasse.

Li avait lui-même l'air plutôt vert, pensait Jamie. Le chef d'expédition attendit quelques instants que les scientifiques se calment. Puis il commença, de sa voix ténue, haut perchée :

— Croyez-le ou non, nous sommes en train de traverser la partie la plus difficile de notre mission.

— Je veux bien le croire ! murmura quelqu'un assez fort pour que chacun l'entende.

— Encore quelques jours et nous serons habitués à la micro-gravité. Encore quelques semaines et nous passerons sur les vaisseaux spatiaux pour Mars, qui seront mis en rotation pour simuler la gravité terrestre, et, progressivement, le niveau de gravité martien.

Li paraissait pâle, les traits tirés. Cependant il avait le visage plus bouffi que sur Terre, les yeux plus étroits. Jamie se dit qu'il leur suffirait de maintenir une gravité zéro jusqu'à Mars pour économiser des tonnes de nourriture : personne n'aurait beaucoup d'appétit. Mais dans ce cas, ils ne seraient guère en condition de travailler à la surface une fois arrivés à destination.

— Dans un moment je vous présenterai nos astronautes et cosmonautes. Puis nous nous diviserons en petits groupes pour mieux faire connaissance. Cependant, je voudrais d'abord vous rappeler un point très sensible et très important, un sujet que vous avez tous discuté avec les médecins et les psychologues.

C'est mentionné, mais seulement brièvement, dans le livret réglementaire de mission.

Li prit une profonde inspiration :

— Je veux parler du problème du sexe.

Un soupir collectif parcourut le groupe. Jamie ne pouvait pas voir les visages des autres scientifiques sans tourner la tête, ce qui aurait réveillé sa nausée. Mais les astronautes et cosmonautes faisaient face aux scientifiques, et Jamie vit quelques grimaces et plissements de front.

— Nous sommes tous des adultes, dit le Docteur Li. Nous avons des comportements sexuels normaux. Nous aurons à vivre ensemble pendant presque deux ans. En tant que votre chef d'expédition j'attends de vous que vous vous comportiez en adultes. En êtres humains adultes, non en singes immatures.

Personne ne dit mot. Il n'y eut pas un rire, pas un gloussement, pas même une toux.

— La proportion est de quatre hommes pour une femme. J'attends de vous, les hommes, que vous vous comportiez avec sensibilité en plaçant les objectifs de l'expédition au-dessus de vos désirs personnels. Le Docteur Reed

et le Docteur Yang, nos deux médecins, ont des médicaments inhibiteurs de libido. Vous pouvez aller les trouver en privé et en totale confidentialité si vous en avez besoin.

Jamie se demandait ce qu'il pourrait y avoir de privé et de confidentiel entre vingt-cinq hommes et femmes enfermés dans deux vaisseaux pendant près de deux ans.

Li parcourut l'assemblée du regard et ajouta :

— Je veux que cela soit parfaitement clair pour tout le monde : nous ne permettrons, ni moi ni les contrôleurs de mission, à des problèmes sexuels d'interférer avec le succès de cette expédition. Si l'un d'entre vous ne peut pas contrôler ses pulsions sexuelles, il se verra obligé de prendre un médicament. C'est clair ?

Et les femmes ? songea Jamie, mais il s'abstint de parler. L'image d'Edith effleura son esprit, mais il se surprit à tourner la tête tout doucement pour regarder Joanna, qui se tenait juste à sa gauche sur la rangée devant lui.

— Bien. Je vais maintenant vous présenter les hommes qui piloteront nos vaisseaux spatiaux et commanderont nos diverses équipes une fois que nous aurons atteint Mars.

Comme Li commençait à nommer les astronautes et les cosmonautes, Jamie se demanda ce qui se passerait si un homme se laissait aller puis refusait de prendre le médicament qu'on lui ordonnait. Que pourront-ils faire quand nous serons à des millions de kilomètres dans l'espace ?

2

Après les présentations, le groupe éclata en petites unités. Jamie rejoignit ses camarades scientifiques et les deux hommes qui avaient été désignés pour être leurs pilotes et commandants. Ils se groupèrent le long du mur incurvé à un bout de l'estrade où le Docteur Li était resté.

Les scientifiques se déplaçaient avec précaution à travers le plancher garni de boucles, comme dans un rêve, ou comme des ivrognes essayant de garder leur dignité et leur self-control. Jamie regarda les astronautes et les cosmonautes quitter négligemment les murs ou le plancher pour glisser sans effort vers les petits nœuds formés par les scientifiques afin de discuter avec eux. *Grâce insolente*, pensa Jamie. C'était une expression d'une histoire qu'il avait lue des années auparavant, quand il était étudiant. L'un des Russes

flottait en l'air, grimaçant comme un loup en regardant vers le bas les scientifiques titubant, vacillant. *Grâce insolente*. Jamie fit un effort pour atteindre Joanna. Il parvint à son côté et toucha l'épaule de sa combinaison. Elle eut un réflexe de surprise, puis pâlit nettement et mit une main devant sa bouche.

— Je suis désolé, dit Jamie à voix basse. Je ne voulais pas t'effrayer.

Joanna déglutit, les larmes aux yeux.

— Un moment... ça va aller...

— Je voulais seulement te remercier pour m'avoir aidé à être ici, dit Jamie. Je t'en suis très reconnaissant.

Le visage encore pâle, elle répliqua :

— C'était nécessaire de renvoyer le Professeur Hoffman. Il aurait été impossible.

— Je suis très heureux d'être ici, répéta Jamie. Quel que soit le rôle que tu aies joué, muchas gracias.

Elle sourit, faiblement, et répliqua en portugais :

— Por que ?

Alors elle se détourna de lui et vint se placer à côté d'Ilona Malater, grande, l'air royal même dans sa combinaison beige clair. Les scientifiques accrochaient leurs pieds aux boucles sur le plancher avec la maladresse précautionneuse de nouveaux venus. Les cosmonautes et astronautes, en pantalons et pull-overs de couleur, planaient sans effort devant eux.

Les quatre scientifiques – géologue, microbiologiste, biochimiste et médecin – réussirent finalement à se mettre dans les cale-pieds et concentrèrent leur attention sur les astronautes et cosmonautes qui seraient leurs chefs d'équipe.

— Je suis Mikhaïl Andreïevitch Vosnesensky, dit le cosmonaute. Je suis le pilote commandant la première équipe d'atterrissage.

Il parlait anglais à la perfection, sans une trace d'accent, d'une grosse voix de basse.

Aux yeux de Jamie, il ressemblait à une version hollywoodienne de Russe. Petit, torse épais et membres puissants, chevelure sombre brun roux, visage musclé avec une peau très blanche, presque rose. Il évoquait pour Jamie un rôle de personnage buté plutôt que celui de dompteur d'un terrible engin.

Il faudra que je regarde sa biographie dans les enregistrements de la mission, se dit Jamie. Alors que les yeux de Vosnesensky avaient le brillant

bleu clair d'un soleil d'été, innocents, presque enfantins, l'expression de son visage trapu était sévère et inquiète.

— Je suis T. Peter Connors, dit l'astronaute noir américain, avec une mimique bienveillante. Ma position officielle est pilote, officier de sécurité et commandant en second.

Le sourire de Connors avait du charme, mais ses yeux bordés de rouge avaient l'air un peu tristes, circonspects. De même taille que le Russe à un centimètre près, Connors était beaucoup plus mince, plus délicat. Cela lui donnait un aspect presque frêle comparé à Vosnesensky. Un pur-sang de course à côté d'un cheval de labour. Il n'avait pas la voix aussi profonde que le Russe, mais elle était plus riche, plus colorée, une voix de chanteur.

— Je veux que les choses soient claires dès le début, dit Vosnesensky aux quatre scientifiques, dans une sorte de grondement. Je ne suis pas là en ami. Je serai aux commandes de votre groupe dès l'instant où nous pénétrerons dans le vaisseau spatial *Mars 1*, et jusqu'au moment où nous le quitterons, une fois revenus en sécurité ici, en orbite terrestre. Plus particulièrement pendant tout le temps où nous serons à la surface de Mars, ma responsabilité sera de veiller à ce que tous les objectifs de la mission soient atteints et que personne ne soit blessé. J'attends de vous que mes ordres soient exécutés sans délai et sans discussion. Mars n'est pas un campus d'université. Nous maintiendrons une discipline militaire à chaque instant. Est-ce clair ?

— Tout à fait clair, répondit Tony Reed.

— Des questions ?

Personne ne réagit. Personne même ne bougea tandis qu'ils se tenaient ancrés au plancher par les cale-pieds.

— Bien, dit Vosnesensky.

Connors ajouta :

— Si vous avez un problème, on peut toujours en parler ensemble. Nous serons en transit pendant plus de neuf mois. C'est le temps prévu pour accomplir le plan de mission dans tous ses détails, mais sans pour autant négliger les changements que vous pourriez suggérer.

Ainsi ils vont jouer au bon flic et au méchant flic, pensa Jamie. Je me demande s'ils ont préparé leur numéro ou si ce sont seulement leurs dispositions naturelles ?

Les quatre scientifiques se lançaient des regards gênés. Vosnesensky s'approcha de Connors et les deux pilotes se glissèrent en direction de la trappe d'accès.

— Bon, dit Reed, quand ils furent hors de portée de voix, apparemment on ne s'est débarrassé d'Hoffman que pour récolter la version russe du sergent instructeur.

3

Jamie fut surpris de la difficulté qu'il éprouvait à réaliser la transition dans sa tête. Son corps parvint à s'habituer à la gravité zéro en deux jours. Mais il dut batailler pour se convaincre qu'il était vraiment en route pour Mars, qu'il faisait réellement partie de la première équipe.

Cela ne l'aida pas quand les autres membres de la mission Mars commencèrent à éternuer, tousser et l'en rendre responsable.

— On a tous été confinés ensemble plus de deux semaines à Star City, expliquait Reed, presque jovialement. Tu es le serpent dans notre jardin ; tu as apporté avec toi quelques nouveaux virus de rhume auxquels on n'a pas encore réussi à s'accoutumer.

Jamie se sentait misérable, plus en raison des regards accusateurs que lui adressaient en éternuant ses camarades aux yeux larmoyants que du fait de sa tête farcie et de sa poitrine sifflante.

Comme un premier jour d'école, se dit-il. *Tout le monde attrape n'importe quoi.* Mais ça lui donnait encore plus l'impression d'être l'étranger. Même après que les rhumes aient fait leur temps et que chacun ait recouvré la santé, Jamie resta replié sur lui-même, seul et malheureux – jusqu'à ce qu'il se souvienne qu'il était en route pour Mars.

4

L'espace et le temps sont deux aspects de la même chose, des dimensions de l'univers. Il y avait un trou de serrure dans l'espace temps, ou, comme le formulaient les ingénieurs de la mission, une fenêtre. Les deux équipages martiens devaient être lancés hors de l'orbite terrestre par ce trou de serrure, par cette fenêtre, à un certain instant et dans une direction précise avec exactement la vitesse adéquate, s'ils devaient atteindre la tête d'épingle lumineuse qui était leur destination.

Pendant vingt-trois jours, les deux douzaines d'hommes et de femmes de

la mission martienne, plus leur chef d'expédition, le docteur Li, vérifièrent et revérifièrent chaque pièce d'équipement stockée à bord des longs et fins vaisseaux spatiaux martiens. Pendant ce temps, les équipes spécialisées de techniciens et de robots fixaient les volumineux réservoirs ovoïdes des propulseurs à l'extrémité arrière de chacun des vaisseaux. Les vaisseaux commençaient à ressembler à de minces crayons blancs entourés au bout par des losanges de gomme gris mat.

Les propulseurs avaient été fabriqués sur la Lune et catapultés depuis la surface lunaire vers le rendez-vous avec les vaisseaux en attente sur orbite terrestre. La mission pour Mars avait besoin non seulement des ressources terrestres, mais aussi des mines et des centres de traitement situés sur la Lune.

Le vingt-quatrième jour, le personnel affecté à la mission quitta pour de bon la station d'assemblage et transféra ses harnachements personnels sur les vaisseaux. Douze hommes et femmes à bord du module habitable de *Mars 1*, douze plus le Docteur Li sur *Mars 2*. Pas un ne fit la moindre allusion au fait qu'ils seraient treize à bord de *Mars 2*. Pas un des scientifiques ou des pilotes n'aurait admis être superstitieux ; cependant, pas un ne prononça le mot « treize ».

Des techniciens en combinaisons spatiales fixèrent les longues attaches qui reliaient les deux vaisseaux. Fabriquées dans l'environnement en micro-gravité des ateliers de la station spatiale, les attaches avaient une résistance à la traction bien supérieure à celle de n'importe quel matériau qui aurait pu être produit sur Terre.

Une fois en route vers Mars, de petits propulseurs à gaz réfrigéré seraient déclenchés selon un programme précis et les vaisseaux commenceraient à tourner l'un autour de l'autre en une rotation régulière et gracieuse. Les attaches s'étendaient sur leur longueur totale de cinq kilomètres et, à l'intérieur des vaisseaux martiens ainsi reliés, une sensation de gravité normale en résulterait, tandis que l'univers à l'extérieur commencerait à tourner lentement vu des hublots d'observation.

Une grappe de télescopes astronomiques et de capteurs de radiations à haute énergie était placée exactement à mi-distance des longues attaches, où ils seraient effectivement en apesanteur et pourraient maintenir une visée précise pour les astronomes qui s'en serviraient à distance depuis la Terre.

D'autres propulseurs ralentiraient plus tard la rotation suffisamment pour réduire la gravité intérieure au niveau martien. Au moment où ils arriveraient sur Mars, les explorateurs seraient complètement accoutumés à la faible

gravité martienne. Pendant les neuf mois du vol de retour, les vaisseaux seraient à nouveau mis en rotation afin de retrouver une gravité terrestre normale.

L'intérieur du module habitable était comme l'intérieur de tous les vaisseaux spatiaux que Jamie avait déjà vus : un corridor central flanqué soit de compartiments individuels aux portes closes, soit de banquettes et de rangées de stations de travail communes.

À l'avant se trouvait la section de commandement où un cosmonaute russe et un astronaute américain copilotaient le vaisseau. Juste derrière il y avait une sorte de compartiment passagers avec des sièges pour tout le personnel, endroit qui pouvait aussi servir de salon ou de salle de conférence.

Il n'y avait pas besoin de couchettes d'accélération. Les fusées qui les propulseraient vers Mars produisaient de très faibles niveaux de poussée ; ils sentiraient à peine autant d'accélération que pendant le décollage d'un avion de ligne. S'arracher au sol et gagner l'orbite terrestre entraînait une très forte poussée, plusieurs minutes à trois g ou plus. C'est ce qui avait été fait par les navettes spatiales et les fusées inhabitées transportant la cargaison. Une fois en orbite, cependant, le reste du système solaire pouvait être atteint en douceur.

Une partie du module habitable était différente. Une section vers l'arrière était équipée d'une fenêtre oblongue faite de quartz épais. Une fois qu'ils auraient atteint Mars, ce poste d'observation serait garni de caméras et autres capteurs. Pour l'instant, cependant, c'était une belle fenêtre panoramique.

À l'heure prévue de départ, Jamie se retrouva au poste d'observation, planant aisément en gravité zéro, les pieds glissant et ballottant quelques centimètres au-dessus des cale-pieds installés sur le plancher métallique. Il voyait la Terre s'éloigner, une courbe énorme et massive de bleu profond lumineux, puis le vert brun plus terne des continents et les rides gris foncé d'une chaîne montagneuse, marquées de l'empreinte de doigts squelettiques de neige blanche. Il distingua un autre océan, l'immense tourbillon des nuages bouillonnants d'une tempête tropicale formant une gigantesque virgule gris-blanc par-dessus l'étendue d'eau.

— C'est la cordillère des Andes.

Joanna s'était approchée sans bruit. Il ne l'avait pas remarquée, intensément occupé à regarder le monde.

— Venue dire adieu à notre Mère la Terre ? lui demanda Jamie.

— Pas adieu, murmura-t-elle, on reviendra.

— Au revoir, alors.

Elle opina d'un air absent tandis qu'elle glissait ses pieds dans les boucles au sol, les yeux sur le monde qu'ils étaient en train de quitter.

— J'ai encore du mal à croire que je suis ici, dit Jamie. C'est comme une sorte de rêve.

Joanna lui jeta un regard.

— On a un long et difficile voyage devant nous. Pas vraiment un rêve.

— C'en est un pour moi.

Elle esquissa un sourire.

— T'es un romantique.

— Pas toi ?

— Non, dit Joanna. Les femmes doivent être pratiques. Les hommes peuvent être romantiques. Les femmes doivent penser aux conséquences.

— Départ dans trois minutes, dit une voix à l'accent russe venant d'un haut-parleur encastré dans le plafond. Veuillez regagner les sièges prévus à l'avant.

Jamie prit Joanna par les épaules et l'embrassa sur les lèvres, légèrement, vivement.

— Pour la chance, dit-il.

Joanna se libéra d'une poussée et flotta loin de lui, le visage figé, sans un sourire, les yeux écarquillés et craintifs. Sans un mot elle se retourna et attrapa le bord de la trappe d'accès, puis se lança dans le corridor vers le salon avant.

Jamie attendit un moment, puis la suivit, se mouvant plus lentement. Puis il vit Tony Reed planant sur le seuil de sa cabine, un sourire sardonique sur son visage maigre.

— Je ne crois pas que l'approche directe marche avec la petite Joanna, dit-il.

Jamie ne dit rien. Il se poussa devant Reed, progressant vers l'avant.

L'Anglais le suivit.

— J'ai pu t'en dire trop à propos de notre petite cabale pour se débarrasser d'Hoffman. Souviens-t'en, mon impétueux ami, il est possible qu'elle t'ait voulu dans l'expédition, mais il est d'abord certain qu'elle ne voulait pas d'Hoffman avec nous.

Jamie regarda par-dessus son épaule et dit :

— Homme blanc parle avec langue fourchue.

Reed rigola pendant tout le trajet vers le salon avant.

Il n'y avait pas de fenêtre dans le compartiment. Si nécessaire, toute la section avant du vaisseau pouvait être séparée, et menée par les pilotes dans le cockpit sur une trajectoire de rentrée et un amerrissage en plein océan. La procédure était prévue seulement en cas d'urgence ; le plan de mission assignait au vaisseau spatial de revenir en orbite terrestre, où le personnel serait transféré aux navettes pour le trajet final vers la surface de la Terre. Mais un amerrissage était possible, en cas de nécessité.

Jamie s'était difficilement débattu dans les séances de natation requises par les programmeurs de mission. Il se demandait comment les sept autres scientifiques en train de se sangler dans leurs fauteuils moelleux se comporteraient dans un tel cas d'urgence. Ou même les quatre astronautes et cosmonautes qui occupaient le cockpit. Quelle bonne blague : faire tout le trajet aller et retour pour Mars et finir par se noyer !

— Départ dans trente secondes, fit la voix de Vosnesensky depuis le cockpit. J'envoie sur l'écran une vue caméra extérieure.

Le compartiment avait un petit écran encastré dans la cloison étanche. Il scintilla brièvement, puis présenta la volumineuse courbe de la Terre bleue et blanche glissant au loin. Jamie prit le dernier siège libre et cliqua la ceinture de sécurité autour de sa poitrine pour s'empêcher de flotter hors du fauteuil. Reed avait pris le fauteuil près de Joanna.

— Cinq secondes... quatre, trois, deux, un – mise à feu.

La voix du Russe était parfaitement calme. Jamie sentit une soudaine pression le coller au dossier de son fauteuil. Rien d'affolant ; il avait conduit des voitures de sport avec davantage d'accélération. L'image de la Terre sur l'écran ne changea pas de façon discernable.

Mais la voix de Vosnesensky dit :

— Nous sommes partis, à l'heure. La mise à feu de *Mars 2* s'est faite aussi exactement à l'heure.

Une voix clairement américaine s'exclama :

— On est partis pour Mars !

Pas un des scientifiques n'applaudit. Jamie aurait voulu le faire, mais se sentit trop gêné. Une image d'Edith se forma dans sa tête, l'étrange sourire triste sur son joli visage quand ils s'étaient dit adieu pour la dernière fois. *Non, pas pour la dernière fois*, se dit Jamie. *Je reviendrai. Je la reverrai à mon retour.*

Il ne remarqua pas que Tony Reed le regardait, en pensant : *C'est moi qui nous ai débarrassé de ce pédant d'Hoffman et ni notre géologue navajo ni la*

jolie Joanna n'ont fait le moindre geste pour me remercier. Peut-être que j'ai fait une erreur. Elle est intéressée par ce Peau-Rouge. Aussi longtemps qu'il sera parmi nous, Joanna ne me regardera même pas.

SOL 3 : SOIR

Ils ne dînèrent pas ensemble ce soir-là. Joanna et les deux autres femmes se marchaient sur les pieds dans le labo de biologie, trop occupées pour penser à manger. Elles testaient la roche striée de vert. Tony Reed et deux autres hommes traînaient par là, mais les femmes les rembarrèrent.

Jamie chipotait dans son assiette, plus préoccupé par les stupidités des médias là-bas que par la pierre martienne. *C'est du cuivre*, se disait-il, *ça doit en être*.

Mais supposons que ça n'en soit pas ? Une part de lui-même voulait que la roche soit porteuse de vie. En fait, comme il était assis seul à la table de la salle commune, se servant méthodiquement l'insipide repas sorti du micro-ondes, Jamie réalisa que s'ils avaient trouvé de la vie, ça détournerait sûrement l'attention des médias de l'affaire de l'Amérindien.

Il se leva et apporta son plateau à moitié fini au recycleur, raclant la nourriture dans la fente située au-dessus, puis rangea le plateau et ses ustensiles dans le casier du lave-vaisselle. Quelqu'un avait mis une cassette de swing : une clarinette douce comme du sirop accompagnait une vieille chanson.

Un éclat de rire s'éleva de l'autre bout du dôme ; des hommes en train de plaisanter. Il reconnut la voix haut perchée de Patel poussant un cri. Son camarade géologue avait trouvé quelque chose d'amusant. Avec qui partageait-il ces plaisanteries ? Reed ? Naguib ? Toshima ? D'après l'origine du son ils étaient tous ensemble dans une des zones de laboratoire.

Vosnesensky et les trois autres pilotes étaient assis autour d'une console de communication. L'écran montrait une carte topographique. *En train de planifier la première reconnaissance sur le terrain*, pensa Jamie en passant à côté d'eux.

— Waterman, venez et regardez ça, appela Vosnesensky. Les dernières photos des badlands.

Jamie les rejoignit et vit que l'image sur l'écran était une carte de niveaux superposée à une photographie de la région Noctis Labyrinthus, à un peu moins de trois cents kilomètres au sud. Il tira une chaise près de la console et se joignit au petit groupe.

Noctis Labyrinthus. Les badlands. Un vrai labyrinthe de canyons et d'enchaînements de cratères interconnectés, des lignes de fracture qui couraient sur des centaines de kilomètres, des parois de canyons effondrées avec des glissements de terrain qui pouvaient avoir été provoqués par des écoulements d'eau.

Le labyrinthe était à l'ouest de la titanesque Valles Marineris, le Grand Canyon de Mars qui s'étendait sur plus de quatre mille kilomètres, si large à certains endroits qu'un observateur se tenant au bord du canyon profond de sept mille mètres n'aurait pu voir l'autre côté. Dénommé après que le vaisseau spatial Mariner 9 eut découvert la faille géante, Valles Marineris était plus long que la largeur de l'Amérique du Nord, et plus profond que l'océan Atlantique. Son extrémité ouest buttait contre l'énorme amas de la Bosse de Tharsis, où des volcans hauts de dix mille mètres couronnaient une boursofflure de roc de la taille de l'Europe.

À l'endroit où Valles Marineris, profondément découpée, rejoignait la Bosse de Tharsis, les badlands de Noctis Labyrinthus étendaient leur réseau fracturé de canyons. Depuis l'orbite de Mars on aurait dit que la grande déchirure dans le sol était stoppée par l'énorme amas, un peu comme si un bélier avait éclaté en heurtant une porte d'acier.

— On est en train de décider le tracé de la première reconnaissance, dit Vosnesensky tandis que Jamie s'asseyait devant l'écran.

Jamie regarda les quatre aviateurs. Vosnesensky avait l'air mélancolique et catastrophé, comme d'habitude. Mironov souriait, l'air ennuyé ou embarrassé. Connors étudiait la carte intensément, comme s'il essayait de la mémoriser. Paul Abell avait une expression intriguée, narquoise sur son visage aux yeux protubérants.

Touchant l'écran du bout du doigt, Jamie dit :

— J'aimerais arriver là, exactement à cet endroit.

Abell dit :

— Ce n'est pas exactement ce que le Père DiNardo avait indiqué dans son plan de mission, si ?

— Pas exactement. J'ai réfléchi à cette reconnaissance pendant tout notre vol jusqu'ici. Cet endroit est un point d'embranchement. On peut voir trois canyons de là.

Se penchant en avant pour atteindre le clavier, Jamie fit un zoom sur la région.

— Tu vois ? Il y a un effondrement ici ; un glissement de terrain. Et des

lignes de fracture nettes...

— Oui, oui, dit Vosnesensky impatientement. C'est jouable. On peut t'amener là-bas.

— Bon.

— J'ai décidé de conduire le rover moi-même, dit Vosnesensky.

Jamie jeta un regard à Connors. L'Américain ne semblait pas surpris. Jamie réalisa qu'il avait gardé les yeux fixés sur l'écran parce qu'il était en colère. L'astronaute avait les lèvres serrées sur une grimace sinistre.

— Je croyais que le plan de mission désignait Pete pour conduire le rover.

— J'ai changé le plan, dit carrément Vosnesensky.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas une critique de Pete. Il conduira une des autres reconnaissances et volera avec le planeur.

— Mais pourquoi changer le plan de mission ? insista Jamie.

Le sourire de Mironov avait peu à peu disparu. Il dit :

— Ça n'a rien à voir avec la politique, je t'assure.

Ce qui fit aussitôt penser à Jamie que c'était entièrement une affaire de compétition et de vanité nationales. Ou à tout le moins une certaine forme de rivalité entre les Russes et les Américains.

Connors finit par s'exprimer :

— C'est cool, Jamie. On en a assez dit. Mike veut seulement prendre à son compte la première reconnaissance. S'efforçant à une grimace neutre, l'astronaute ajouta :

— C'est un effet du complexe de supériorité de Mike. Il a peur que quelque chose ne tourne pas rond s'il n'est pas là pour mener le show lui-même.

Mikhaïl Vosnesensky sourit à Connors.

— Je n'ai pas l'intention de faire le vol en planeur. C'est toi qui auras cet honneur.

Connors opina et se retourna vers l'écran.

Jamie demanda :

— Est-ce qu'on va démarrer la reconnaissance comme prévu ?

— Dans deux jours, oui ?

— Le seul changement, dit Mironov, est de te mettre Mikhaïl Andreïevitch comme chauffeur.

— Le Docteur Li est au courant ? demanda Jamie.

— On l'en informera. Je ne pense pas qu'il y verra d'objection, dit

Vosnesensky.

Avec un haussement d'épaules, Jamie dit :

— Bon, je suppose que ça ira.

Mironov se releva et Vosnesensky quitta sa chaise une fraction de seconde après lui. Pendant un bref instant Jamie eut l'impression que c'était Mironov qui était aux commandes et pas Vosnesensky. Il se rappela vaguement que les Russes avaient l'habitude d'avoir des commissaires politiques parmi les hommes affectés à des fonctions subalternes ; en fait c'étaient eux les vrais patrons.

Comme les deux Russes s'en allaient, Connors dit sérieusement :

— Écoute, Jamie, la dernière chose que je souhaite est qu'une rivalité américano-russe s'installe ici.

— Mais pourquoi est-ce qu'il a fait ça ?

Posant les avant-bras sur ses genoux, Connors répondit :

— Je crois qu'il a réellement un complexe de supériorité. Il croit que s'il est aux commandes, il n'y aura pas de problème. C'est la première reconnaissance sur le terrain et ça le rend nerveux.

Abell avait l'air sceptique mais ne dit rien.

— Et ça ne te gêne pas de te faire avoir ? demanda Jamie.

Connors se pencha en arrière, s'éloignant de lui.

— Bien sûr que ça me gêne ! Merde, qui est-ce que ça ne gênerait pas ? Mais comme le bonhomme l'a dit, il y aura d'autres reconnaissances. Laissons-le prendre la première ; c'est okay. Je ferai le vol en planeur ; il ne peut pas m'enlever ça.

Abell grogna :

— Alors notre ami Mike joue à Dieu et te laisse faire l'ange.

Connors donna une petite tape sur l'épaule d'Abell et se leva.

Abell sortit avec lui. Jamie resta seul devant l'écran, moins préoccupé par la question de savoir qui allait conduire ce damné rover que par ce qu'il ferait avec ce qu'ils trouveraient, quand ils auraient atteint l'intersection de ces trois canyons.

Finalement il éteignit l'écran et se releva. Passant en revue l'intérieur du dôme, il vit que les femmes étaient encore au labo de biologie, mais elles étaient en train de parler entre elles à présent, elles n'étaient plus sur leurs instruments. La musique s'était arrêtée ; le dôme était silencieux. Joanna avait l'air fatigué.

Jamie s'approcha d'elles lentement, mais elles ne semblaient pas l'avoir

remarqué. Elles étaient assises dans les fragiles fauteuils à gravité martienne discutant sérieusement entre elles.

— Comment ça va ?

Se retournant dans son fauteuil, Ilona lui adressa un regard renfrogné.

— C'est inorganique.

— Tu avais raison, dit Joanna. Ce n'est que de l'oxyde de cuivre.

Même Monique, d'ordinaire si enjouée, semblait déprimée.

Aucune matière organique, ni dans le roc lui-même ni dans les échantillons de sol. Pas de molécules complexes.

Jamie se balançait sur la pointe des pieds, comme s'il se préparait à combattre ou à s'envoler, en fonction des circonstances. Elles peuvent me donner la pierre maintenant, pour que je puisse déterminer son âge et depuis combien de temps elle est à la surface.

— Mais il y a de l'eau, s'entendit-il dire.

— Oui, du permafrost, dit Ilona. À partir d'un mètre environ en dessous de la surface.

Monique secoua la tête.

— L'eau est gelée, pas liquide ; ça rend difficiles les réactions biologiques.

— Le sol est plein de peroxydes, aussi, ajouta Ilona. Il ne peut pas exister de cellules vivantes dans un environnement aussi corrosif.

— De cellules vivantes terrestres, dit Jamie. Ici on est sur Mars.

Ilona eut un mince sourire.

— J'ai du mal à imaginer des cellules vivantes capables de se développer dans un creuset de fer poussiéreux.

— Les bactéries anaérobies le font, sur Terre, dit Monique.

— Sans accès à l'eau ?

— Ah oui, il y a ça aussi.

Jamie regarda Joanna dans les yeux. Il y vit plus que de la fatigue ; elle avait l'air défaite. Comme une femme qui s'est frayé un chemin dans la jungle pour s'apercevoir finalement qu'elle a décrit un cercle et se retrouve à son point de départ.

— Bon, ce n'était que notre première sortie ici, dit-il. Personne ne s'attendait à trouver du cuivre, hein ?

Le visage de Monique s'éclaira :

— Il doit y avoir des matières organiques quelque part dans le sol ! Après tout, les sondes inhabitées ont rapporté des pierres avec des composés

organiques.

— La surface a été bombardée par des météorites depuis la nuit des temps, dit Ilona, comme si elle essayait de se convaincre elle-même. Certains de ces météorites devaient être des chondrites carbonées !

Jamie opina du chef.

— Peut-être des processus de vitaux se sont-ils amorcés aux sites d'impact de météorites à chondrites.

— Si les composés organiques des météorites n'ont pas été détruits par la chaleur de l'impact, murmura Joanna.

— Oui, ça se pourrait, hein ?

— Nous devons faire des sites d'impact une nouvelle priorité sur notre liste d'objectifs, dit Monique.

Ilona se fit pensive :

— Si des processus vitaux s'étaient amorcés dans ce genre de sites, ils auraient essaimé sur toute la surface de la planète, non ? Après tout, la vie est un processus dynamique. Elle ne tient pas en place. Elle se répand. Elle croît.

— Seulement si elle trouve la nourriture et l'énergie dont elle a besoin, dit Monique. Autrement...

— Autrement elle s'éteint, dit Joanna d'une voix basse et traînante. Ou bien elle ne commence même jamais.

Jamie et les autres se turent à nouveau.

— Même si des météorites comportant des acides aminés et d'autres molécules carbonées complexes n'ont pas arrêté de tomber du ciel depuis la nuit des temps, continua Joanna, la voix si basse qu'on pouvait à peine l'entendre, qu'est-ce qu'ils ont rencontré en atteignant la surface ? De hauts niveaux de radiations d'ultraviolets et autres, des températures en dessous de zéro toutes les nuits, un sol chargé de peroxydes, pas d'eau liquide...

Jamie l'arrêta d'un geste de la main :

— Attendez une minute. Même une petite météorite, comme celle qu'on a trouvée en Antarctique, frapperait le sol avec assez d'énergie pour liquéfier le permafrost si la glace n'est qu'à un mètre en dessous de la surface.

— Oui, dit Ilona, mais combien de temps l'eau resterait-elle liquide ?

— Vous avez vu ce qui est arrivé dehors aujourd'hui, dit Monique. Dans cette atmosphère ténue l'eau disparaît instantanément en bouillonnant.

Jamie approuva de la tête avec réticence.

— Il n'y a pas de vie sur Mars, dit Joanna. Pas du tout.

— Tu es fatiguée, dit Monique. On l'est tous. Tout ce dont nous avons

besoin, c'est d'une bonne nuit de sommeil. Les choses iront mieux à la lumière du jour.

— Oui, Maman, dit Ilona en grimaçant.

— Mais d'abord mettons un peu d'eau dans nos semences, hein ? dit Monique. Après on pourra aller dormir.

Joanna essaya de lui sourire, mais n'y réussit pas tout à fait. Jamie réalisa qu'elle aurait voulu pouvoir annoncer à son père qu'ils avaient découvert de la vie. Rien d'autre n'avait d'importance pour Joanna, seulement son père. Elle voulait lui donner ce triomphe. À présent elle sentait qu'elle avait échoué.

Il aurait voulu lui passer un bras autour des épaules et lui dire que tout allait bien, que si elle n'avait pas fait la grande découverte il restait encore des choses importantes et merveilleuses à faire sur Mars. Même si la planète était totalement morte, cette information en elle-même pourrait apporter à la science une connaissance vitale sur les conditions susceptibles de conduire à la vie. Il réalisait qu'il avait envie de la soutenir, de la réconforter, de lui prêter un peu de sa propre force.

Mais Joanna n'avait pas de place pour lui dans sa vie. Son père possédait son âme. Quoi qu'elle fasse, elle le faisait pour son père.

Jamie ressentait une brûlante jalousie pour un rival qui était à cent millions de kilomètres de là, un rival qu'il ne pouvait même pas combattre.

WASHINGTON : A LA MAISON BLANCHE

Autrefois, la Salle des Cartes avait été utilisée par Franklin D. Roosevelt comme salle d'opérations d'où il pouvait suivre le déroulement de la Seconde Guerre mondiale. Située au rez-de-chaussée de la section centrale du bâtiment, elle était facile à rejoindre depuis le Bureau Ovalé, même en chaise roulante.

À présent, le Président utilisait la pièce pour son déjeuner privé hebdomadaire avec la Vice-Présidente. Le duo avait hérité de la précédente administration un programme Mars qu'ils auraient bien annulé, sauf que les choses étaient allées trop loin pour ça. Alors, ils s'efforçaient de s'approprier le crédit du premier débarquement humain sur Mars tout en rognant jusqu'à l'os dans les dépenses du programme. Au train où allait le cynisme politique, le leur était presque banal.

Ils formaient un couple étrange. Le Président était rond et chauve, avec une moustache sombre et de grands yeux bruns, doux. Il n'avait pas la peau assez sombre pour effrayer les électeurs non hispaniques. À la télévision il avait l'air d'un gentil oncle souriant ou peut-être du type sympa qui tenait la quincaillerie. La Vice-Présidente était nerveuse, blond cendré, et bruyante. Quand elle élevait la voix, on croyait entendre la fraise d'un dentiste.

Elle était exaspérée.

— Est-ce que vous réalisez de quoi ça a l'air avec les médias ? demanda-t-elle, agitant en l'air une fourchette à salade en or.

Le Président jeta un œil derrière elle au portrait de Franklin Pierce accroché au mur du fond couleur crème. Le Président adorait le portrait de Pierce : il lui servait d'aide-mémoire et de stimulant. Je ferai toujours mieux que lui.

— Vous ne m'écoutez même pas !

Le Président reporta son attention sur sa Vice-Présidente. Elle ne s'était jamais complètement débarrassée de ses manières de maîtresse d'école publique dans le New Jersey.

Elle était pétardière, rancunière.

— Je comprends la situation, dit-il doucement. Toutes sortes de gens m'ont harcelé avec cette affaire d'Amérindien, moi aussi.

— Bon, qu'est-ce qu'on va faire avec tout ça ? Si on laisse aux médias cette cassette d'interview il va passer pour un putain de saint. Si on refuse de la livrer aux médias on va passer pour des crapules.

Le Président tiqua, agacé par sa façon de s'exprimer. Il était pour l'essentiel un modéré. Il se sentait à l'aise dans les luxueuses draperies bourguignonnes et le mobilier Chippendale satiné de la Salle des Cartes. Même l'énorme tapis persan le tranquillisait avec ses couleurs lumineuses et ses motifs géométriques compliqués.

— J'ai vu la vidéo, répondit-il. Le jeune homme a simplement dit qu'il n'était pas impliqué dans la politique. Je ne vois pas en quoi ça peut nous faire du tort.

— Il est devenu un héros pour les Indiens, lâcha la Vice-Présidente. Et si on diffuse la cassette il deviendra un héros pour toutes les minorités du pays.

— Mais ces gens font partie du peuple américain...

— Oui ! Exact ! Notre peuple. Mais si on laisse les médias en faire un héros, combien de temps croyez-vous qu'il faudra à Masterson et aux autres fumiers pour en faire le porte-drapeau de leur organisation ?

Le Président secoua la tête :

— Je ne crois pas.

— C'est sûr ! Vous prenez votre retraite à la fin de l'année prochaine. Je dois affronter toutes les primaires. C'est déjà assez difficile d'être une femme sans avoir à s'occuper d'un Amérindien qui a été sur Mars !

— Mais il ne s'intéresse pas à la politique, dit le Président.

— Alors pourquoi a-t-il déclenché cette connerie indienne ?

La Vice-Présidente fulminait, son déjeuner intact devant elle.

— Il sera revenu de Mars juste à temps pour les premières primaires. Je ne veux pas qu'on l'utilise contre moi !

Le Président, qui n'était pas un débutant en politique, réfléchissait rapidement.

— Supposez qu'il devienne un de nos supporters ?

Elle secoua la tête avec obstination :

— Masterson est très lié à la clique high-tech. Il mettra le grappin sur le Peau-Rouge avant nous ; vous le savez bien. Rappelez-vous, j'ai été celle qui a obtenu que le Conseil de l'Espace coupe les crédits aux autres missions martiennes avant qu'on ne connaisse les résultats de celle-ci ! Masterson me crucifiera pour ça ! Et cet Indien l'aidera. Il l'aide déjà.

Repoussant légèrement sa chaise, le Président promena son regard autour

de la salle, cherchant un soutien. Ce n'étaient pas les portraits qui risquaient de l'aider, pas même celui de Franklin D. Roosevelt dans sa cape de la Marine.

— Bon, qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda-t-il.

— Muselez-le, répliqua immédiatement la Vice-Présidente. Retirez-le de l'équipe au sol, là-bas, sur Mars, et mettez-le dans un des vaisseaux en orbite. De cette façon il sera ignoré par les médias. Ils ne sont intéressés que par ce qui se passe sur le terrain.

— Mais est-ce que les gens ne vont pas penser qu'on fait du tort à ce scientifique pour des raisons politiques ?

— On peut trouver une raison de l'enlever de l'équipe sur le terrain. Pas tout de suite, bien entendu. Dans une semaine ou deux ; ça suffira. Les médias pourront hurler, mais je préfère les voir hurler maintenant que dans un an, quand il sera de retour ici.

— Pensez-vous qu'on peut s'en sortir comme ça ?

— Dans un an il aura été oublié. Personne n'a la mémoire aussi longue.

— Vous, si, fit le Président avec un gentil sourire.

Sa Vice-Présidente lui rendit sa grimace.

— Dans notre business il faut de la mémoire. Et des griffes.

— Et la vidéo ?

— Dites aux médias qu'il refuse d'être interviewé. Faites de lui un scientifique récalcitrant au lieu d'un noble Indien tentant d'attirer l'attention sur la condition de son peuple.

Le Président opina lentement. Cela pourrait marcher. Et cette puissante femme en colère assise en face de lui pourrait bien devenir la première femme Présidente des États-Unis. Elle a vraiment les tripes pour ça. Et les griffes.

TRANSIT : ENTRE DEUX MONDES

1

Pendant les longues années d'entraînement, Jamie avait tellement voyagé qu'il se réveillait souvent le matin avec l'impression de n'avoir jamais vraiment quitté Houston ; quelque mystérieuse organisation avait simplement changé la ville de l'autre côté de la fenêtre de l'hôtel. Les villes au-dehors étaient de gigantesques décors de théâtre et tous les gens des acteurs embauchés pour y figurer. Ou peut-être des robots très évolués.

Après plusieurs semaines à bord du vaisseau *Mars 1* en route pour sa lointaine destination, Jamie se mit à imaginer que tout le vaisseau était un décor de théâtre, lui aussi.

À l'intérieur, ils se ressemblaient tous. Les stations spatiales en orbite autour de la Terre, les navettes qui leur amenaient les explorateurs pour Mars, les deux vaisseaux martiens jumeaux eux-mêmes – leur intérieur était presque identique. Compartiments étriqués, passages étroits, ronronnement constant de l'électronique, éclairage plat, tamisé, sans ombre, même odeur de métal froid et d'air confiné. Sentiment permanent d'avoir quelqu'un derrière vous, même aux toilettes.

À présent que les deux vaisseaux avaient été mis en rotation, cependant, il y avait au moins une sensation de gravité. On pouvait descendre le corridor central, s'asseoir dans un fauteuil, dormir sur une banquette bien ferme et un matelas qui ne s'envolaient pas quand on se retournait.

Il n'y avait qu'un endroit sur *Mars 1* qui ne donnait pas de sentiment de claustrophobie : le poste d'observation qui permettait de voir l'univers. Jamie se retrouva là de plus en plus souvent au fur et à mesure que s'écoulaient les longues et mornes semaines. Il leur faudrait un peu plus de neuf mois pour atteindre la planète rouge et s'installer en orbite autour d'elle. Neuf mois d'inactivité, à vivre au coude à coude comme une douzaine de sardines dans une boîte de conserve. Non, pas une boîte de conserve, se dit Jamie. Une cocotte-minute.

Il y avait des travaux à faire, de toutes sortes. Et un planning strict

d'exercices physiques dans le gymnase grand comme un placard. Mais tout cela était superficiel. Jamie accomplit ses heures obligatoires sur les appareils d'exercice ; ils lui gardaient les muscles en forme, mais son esprit vagabondait – il s'ennuyait, morose, sombre.

Tous les deux ou trois jours il recevait un appel de DiNardo, à présent remis de son opération. Le jésuite supervisait les travaux qui se poursuivaient dans plusieurs laboratoires terrestres, des analyses supplémentaires sur les échantillons de roche et de sol rapportés de Mars par les sondes-robots. Les différentes analyses ne différaient que par de menus détails : les échantillons de sol étaient stériles, même si un petit nombre de rocs contenaient des traces de matière organique, des éléments chimiques riches en carbone qui pouvaient être les précurseurs d'organismes vivants.

La chimie de la vie pouvait exister dans ces pierres, mais c'était à peu près aussi excitant que de regarder des flacons de cachets d'aspirine sur un rayon de pharmacie. Ils n'avaient rien trouvé de vivant dans les échantillons, pas même une amibe.

Au bout de presque quatre mois de vol, Jamie demanda tout à coup :

— Comment va le Professeur Hoffman ? Est-ce qu'il est impliqué dans ces analyses ?

Les messages mettaient plusieurs minutes à franchir la distance entre le vaisseau et la Terre. En regardant le petit écran de la console de communication, Jamie vit le visage basané de DiNardo marquer de la surprise, puis quelque chose d'autre. Culpabilité ? Le prêtre passa la main sur son crâne rasé avant de répondre.

— Le Professeur Hoffman souffre apparemment d'une dépression nerveuse. Il est pour le moment dans une maison de repos à Vienne.

Jamie ressentit la même surprise se muer en une culpabilité qui lui tordit les tripes.

— Je lui ai moi-même rendu visite, continua DiNardo. Ses médecins m'ont assuré qu'il irait bien d'ici quelques semaines.

Je me demande comment j'aurais réagi si on m'avait éjecté de la mission à la dernière minute, songea Jamie. Il changea de sujet pour revenir à la géologie et conclut son entretien avec le prêtre aussi vite qu'il le put.

Il quitta la console de communication du bureau de vol, traversa précipitamment le module d'habitation et regagna le poste d'observation.

Jamie avait besoin d'être seul, loin de tous les autres. Mais tandis qu'il se pressait dans l'étroit passage il sentit un flux incontrôlable de colère le

submerger. Pas de culpabilité. Pas de pitié. De la colère. *Ils sont toujours en train de vous piquer quelque chose*, lui susurra une voix intérieure. *Ils ne peuvent jamais vous laisser tout le gâteau ; ils commencent toujours par lécher le sucre. Ou par pisser dessus. Ouais, je suis en route pour Mars et Hoffman est dans un drôle de pétrin. Parfait.*

Puis il se rappela son grand-père, des années plus tôt, quand il était un jeune écolier impétueux, brûlant de montrer tout ce qu'il avait appris au cours de science. Il avait essayé d'expliquer à Al les lois de la thermodynamique, lançant des termes comme « entropie », « flux de chaleur » et « équilibre thermique ».

— Ouah, je connais tout ça par cœur, avait dit Al.

— Ah oui ? avait fait Jamie, extrêmement sceptique.

— Certainement, ça arrive tous les jours au magasin. Ou quand je joue au poker. Ce qui se ramène à ceci : tu ne peux pas gagner, tu ne peux même pas t'en tirer pour un résultat nul, et tu ne peux pas quitter la partie.

Jamie avait regardé fixement son grand-père. Al avait expliqué les concepts de la thermodynamique aussi succinctement qu'il pourrait jamais les entendre énoncés.

— La chose la plus importante, dit Al, souriant à la surprise de son petit-fils, c'est de rester en équilibre avec la vie. De cette façon, peu importe ce qui arrive, ça ne te fera pas tomber. Reste en équilibre. Ne penche jamais trop dans une direction où un souffle de vent pourrait te faire basculer.

Ce qui se ramène à ceci : tu dois toujours payer pour tout ce que tu obtiens, et le prix est toujours plus élevé que la valeur de ce que tu as obtenu. Et tu ne peux pas te retirer du jeu. Même à des millions de kilomètres de la Terre, tu ne peux pas quitter la partie.

La porte de la zone d'observation était ouverte. Personne ne s'y trouvait. Bien.

Les astronomes avaient horreur de la rotation qui produisait une sensation de gravité entre les deux vaisseaux martiens reliés l'un à l'autre. Cela les avait obligés à monter leurs télescopes, bien que placés hors des vaisseaux, le long des câbles qui les reliaient, sur des éléments motorisés complexes qui se mouvaient exactement en sens inverse de la rotation de telle façon qu'ils restent focalisés sur le même grain de lumière tout au long des semaines et des mois.

La rotation avait gêné Jamie, aussi, au début. Les étoiles tournaient de l'autre côté de la fenêtre oblongue en une tranquille procession au lieu de

rester fixes sur le fond sombre comme elles le faisaient sur Terre. *Mais elles ne restent pas vraiment fixes, sur Terre*, se disait Jamie. *Elles tournent dans le ciel trop lentement pour qu'on le remarque. Ici on a seulement accéléré les choses. On a construit notre petit monde et il tourne sur lui-même toutes les deux minutes et demie au lieu de toutes les vingt-quatre heures.*

Il faisait froid dans la section d'observation. Il savait que ce n'était que son imagination, mais le froid de ce vide obscur et profond dehors semblait s'infiltrer à travers la fenêtre et le glacer jusqu'aux os.

Quelqu'un était déjà là. Au moment où Jamie franchit la porte ouverte il vit la silhouette élancée, agile, d'Ilona Malater debout près de la grande fenêtre. Elle regardait les étoiles, le visage solennel, immobile. Dans la faible clarté, sa chevelure couleur de miel paraissait grise, et sa combinaison brune presque décolorée.

En approchant de la fenêtre il se sentit presque content qu'il y ait quelqu'un d'autre. Son désir d'être seul s'effaçait devant son besoin de chaleur humaine. Il réalisa qu'Ilona était assez grande et mince pour être top model. Son visage aristocratique avait aussi cet air hautain pour couverture de magazine.

— Hello, dit-il.

Elle tourna brusquement la tête, interloquée, puis se relâcha et sourit.

— Jamie. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— La même chose que toi je suppose.

— Je croyais que c'était mon lieu de retraite personnel.

Elle avait une voix de contralto, riche, profonde.

Avec un sourire triste Jamie dit :

— Moi aussi. (Il hésita, puis proposa :) Je peux m'en aller...

— Non, ça va. Elle lui rendit son sourire. Peut-être ai-je besoin de quelqu'un à qui parler, plus que de solitude.

La seule lumière dans cette zone venait des guides lumineux qui luisaient faiblement sur le plancher. Et de l'éclat des étoiles. À peine suffisant pour voir son visage, pour distinguer l'expression de ses yeux. Le ronronnement électronique qui s'étendait à tout le vaisseau semblait plus faible ici, voilé.

— Tu es au courant pour Hoffman ? demanda Jamie.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

— Une dépression nerveuse.

Ilona haussa un sourcil.

— Bien fait pour lui, ce salopard.

— Drôle de réaction !

— C'est un obsédé. J'imagine qu'il est la terreur des étudiantes partout où il enseigne.

Jamie cligna des yeux. Il n'avait jamais pensé à Hoffman autrement qu'en tant que géologue constituant un obstacle entre Mars et lui.

— Il a essayé de séduire toutes les femmes qu'il a rencontrées pendant l'entraînement.

— Il t'a draguée ?

Ilona rit :

— Il a essayé. Je l'ai envoyé promener. Je lui ai dit que s'il ne pouvait pas satisfaire sa femme pourquoi pensait-il pouvoir me satisfaire moi ? Il ne m'a plus jamais adressé la parole.

Jamie ne trouvait pas ça drôle. Il y avait une fierté dans cette femme qu'il n'avait jamais détectée, un bouillonnement de colère intérieure. Puis il lui vint à l'esprit :

— Il a dû aussi draguer Joanna.

— Oui. Absolument.

Voilà pourquoi Joanna voulait le virer de la mission, se dit Jamie. Pas pour m'avoir à bord. Juste pour se débarrasser d'un type qui l'embêtait.

Il se sentit tout à coup maladroit. Il n'y avait rien pour s'asseoir ici à part le plancher de métal brut, personne sur qui s'appuyer. Il regarda au-delà de la fenêtre transparente et ne vit rien d'autre que le vide étoilé. *Mars 2* était hors de vue, littéralement au-dessus de leurs têtes.

— Est-ce que c'est la dépression d'Hoffman qui t'a amené ici ? demanda Ilona.

Jamie hocha la tête :

— Et toi ?

— Il fallait que je m'éloigne, dit-elle, la voix faiblissant. Je me sens angoissée.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Mars ne va pas. Moi je ne vais pas ; ça n'avait pas de sens d'inclure une biochimiste dans cette expédition. Il n'y a pas de vie à étudier sur Mars.

— On n'en est pas sûrs, dit Jamie. Pas encore.

— Tu crois ?

Ilona prononça ces mots avec un soupir de lassitude.

Puis elle se retourna et étendit le bras vers un point de lumière rougeoyant scintillant dans les ténèbres piquetés d'étoiles.

— Regarde la planète, Jamie. Pense à tous les échantillons de roc et de sol que nous avons étudiés. Tous les jours, les satellites en orbite nous envoient de nouvelles photos et de nouvelles données. Pas une trace de vie. Rien. Mars est absolument désert. Sans vie.

Il se détourna de la lueur rouge de Mars pour se concentrer encore une fois sur son visage attristé.

— Mais on n’a eu que quelques douzaines d’échantillons. Tu parles d’un monde tout entier. Il doit y avoir...

Elle posa un long doigt manucuré sur les lèvres de Jamie, lui imposant silence.

— Tu as entendu parler de Gaïa ? demanda Ilona.

Jamie dit :

— L’idée que la Terre est une entité vivante ?

Ilona le gratifia d’un maigre sourire :

— Pas loin. Pas mal pour un géologue.

Il lui rendit son sourire :

— D’accord, mais qu’est-ce que Gaïa a de particulier ? Et quel rapport avec Mars ?

— L’hypothèse Gaïa établit que tout ce qui est vivant sur Terre travaille de concert comme un système autorégulé pour se maintenir en vie. Aucune espèce vivante – pas même la race humaine – ne vit isolément. Toutes les espèces sont des parties d’un tout, des parties d’une Gaïa vivante totalement intégrée.

— Je ne vois toujours pas le rapport avec Mars, dit Jamie.

— La vie s’est répandue partout sur la Terre, répliqua Ilona. Dans les profondeurs de l’océan, il y a de la vie. L’air grouille de micro-organismes. Dans la stratosphère, il y a des moisissures, des levures en suspension. Dans les plus arides des déserts antarctiques, il y a des pierres qui contiennent des colonies de lichens, juste en dessous de la surface.

— Et Mars semble bien stérile.

— Mars *est* stérile. Les sondes n’ont rien trouvé dans l’air. Il n’y a pas d’eau liquide. Le sol est tellement chargé de peroxydes qu’il ressemble à de l’eau de Javel concentrée ; aucun organisme vivant ne pourrait y survivre.

— Certaines pierres contiennent des composés chimiques organiques, lui rappela Jamie.

— Mais si la vie existait sur Mars elle ne serait pas confinée en un seul endroit ! La voix rauque d’Ilona était presque suppliante à présent. S’il y

avait un équivalent martien de Gaïa on verrait de la vie partout, où qu'on regarde, exactement comme sur Terre.

Jamie secouait obstinément la tête :

— Mais la Terre est plus chaude, il y a de l'eau partout, la vie n'a pas eu de mal à croître et à se répandre sur Terre. Mars n'est pas aussi riche. Beaucoup moins facile pour la vie, ici.

Ilona secouait la tête elle aussi :

— Non, je ne crois pas que ce soit la raison pour laquelle Mars a l'air si désolée. La planète est vraiment stérile. Il n'y a pas de vie là-bas et il n'y en aura probablement jamais. J'ai gâché trois années de mon existence. C'était une erreur d'envoyer une biologiste ici.

Sa silhouette se découpait sur la fenêtre oblongue, les étoiles tournant lentement derrière elle. Ilona n'avait plus l'air hautaine ni royale. Elle avait l'air déprimée, abattue.

Jamie haussa les épaules et murmura :

— Je ne crois pas que tu doives abandonner avant d'avoir seulement commencé. Peu importe ce que tu crois, tu ne peux vraiment rien dire de définitif avant d'être arrivée, avant d'avoir regardé par toi-même. Mars a probablement quelques surprises en réserve pour toi. Pour nous tous.

— Peut-être. (Ilona soupira de nouveau. Puis elle referma les bras sur elle et frissonna.) Il fait toujours aussi froid ici ! J'aurais dû mettre mon sous-vêtement thermique.

— Désolé, je n'ai pas de pull ni de veste...

— C'est ma faute, dit-elle. Je suis venue ici sans réfléchir, juste en combinaison.

Jamie lui sourit :

— C'est contre toutes les règles. Combien de fois Vosnesensky nous l'a-t-il seriné : Réfléchissez dix fois avant de faire quoi que ce soit.

— Vosnesensky.

Elle grogna le nom, comme une lionne.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec Mikhaïl ? demanda Jamie. Il ne m'a pas l'air d'un mauvais bougre.

— Il est russe.

— Et alors ?

— La moitié de ma famille a été assassinée par les Russes en 1956. Ma grand-mère a pu quitter le pays de justesse. Mon grand-père a été pendu. Les Russes l'ont pendu comme si c'était un criminel.

— Ce n'était pas la faute de Vosnesensky. La Russie a beaucoup changé depuis. Et la Hongrie aussi. Tout ça est arrivé il y a un demi-siècle.

— C'est facile pour vous, Américains, d'oublier et de pardonner. Pas si facile pour moi ni pour mon peuple.

Jamie ne savait pas quoi dire. Pendant quelques instants ils se tinrent l'un en face de l'autre tandis que les étoiles défilaient autour d'eux et que le fond sonore des équipements électroniques bourdonnait, telle la mélodie monotone au loin d'un chœur de Tibétains.

Ilona frissonna.

— Il fait froid ici. (Elle s'approcha plus près de Jamie, se pressa contre lui.)

— On peut s'en aller, dit Jamie.

Mais il lui glissa un bras autour de la taille. Cela paraissait la meilleure chose à faire.

— Non, pas encore. J'ai été inquiète à ton sujet, dit Ilona.

Sa voix était basse, sensuelle. Son visage si près de celui de Jamie qu'il pouvait sentir le léger parfum de sa chevelure blonde.

— Inquiète à mon sujet ?

— Tu as l'air... renfermé. Solitaire.

Il haussa légèrement les épaules :

— On est loin de chez nous.

— Tu nous évites.

— Vous éviter ? Jamie se sentit stupide à répéter ses paroles, mais elle l'avait pris au dépourvu.

— Joanna et moi. Katrin. Vous nous évitez. Tu ne t'en rends pas compte ?

— On n'est pas supposé avoir des relations affectives ici.

— Encore une règle, je sais. Mais est-ce que ça veut dire que tu ne peux pas t'asseoir à côté de nous à table ? Je t'ai observé très soigneusement. Tu restes délibérément aussi loin de nous que possible.

Mille pensées traversèrent l'esprit de Jamie. Il murmura, *ne nous laissez pas succomber à la tentation.*

— Tu es amoureux de Joanna ?

— Non ! Bien sûr que non.

— « Bien sûr que non », imita Ilona, en lui souriant. Le règlement nous interdit de tomber amoureux, hein ?

— Pas seulement le règlement, répliqua Jamie.

— Tu ne veux pas de relation affective, c'est ça ?

Il hocha la tête, en pensant à Edith là-bas à Houston, se demandant tout d'un coup où elle était, avec qui elle était à présent.

Ilona referma ses bras autour du cou de Jamie.

— Quand as-tu fait l'amour pour la dernière fois ?

— Quoi ? Je ne crois pas...

— Je parierais que tu n'as pas fait l'amour depuis la dernière fois que tu as été chez toi en Californie, non ?

— Non, c'est faux.

— Certainement pas depuis que tu es arrivé à la station d'assemblage. Pas depuis ce moment-là.

L'esprit de Jamie lui disait de se dégager d'elle et de s'en aller mais ses bras enlaçaient Ilona, la pressant contre son corps. Leurs lèvres se touchaient presque.

— Je voudrais faire l'amour avec toi, Jamie. Tout de suite, ici. Je voudrais faire l'amour avec mon ami si fort et si taciturne, ici parmi les étoiles. Je voudrais ta force, ta chaleur.

Elle l'embrassa ardemment, puis chuchota :

— Le règlement n'interdit pas de baiser, Jamie. Baise-moi, sauvage, baise-moi.

Lentement, langoureusement, presque comme hypnotisé, Jamie ouvrit la fermeture de la combinaison d'Ilona ; le Velcro se détacha avec un bruit de tissu déchiré. Comme en rêve, il se vit passer le vêtement par-dessus ses épaules et le retirer de ses longs bras. Elle ne portait rien sous la combinaison. La peau de ses épaules dénudées et de ses petits seins avait un aspect laiteux dans la lumière des étoiles. Tous ces longs mois d'abstinence explosèrent en une soudaine frénésie pendant que Jamie tirait Ilona sur le plancher métallique, insensible au froid, indifférent à Mars ou Gaïa ou à quoi que ce soit d'autre que cette tigresse passionnée. Les étoiles tournaient impassiblement autour d'eux.

2

Le matin suivant, au petit déjeuner, Jamie se sentit terriblement embarrassé. Il ne pouvait pas regarder Joanna dans les yeux, et trouvait même difficile de faire face à Ilona. Elle lui souriait, pourtant, de l'autre côté de la table étroite de la salle commune pendant qu'il s'asseyait avec son plateau

entre Tony Reed et Tadeusz Sliwa, le Polonais aux cheveux dorés, biochimiste remplaçant.

Jamie se dépêcha de terminer son petit déjeuner et se dirigea rapidement vers la console de communication, où il avait l'intention de contacter la bibliothèque de Houston et de se plonger dans la lecture de documents donnant davantage de détails sur l'étrange chimie riche en oxygène du sol de Mars.

— Tu as l'air pressé.

C'était Tony Reed, montant à grandes enjambées l'étroit corridor derrière lui.

— J'ai des choses à lire, dit Jamie.

— J'ai bien peur d'avoir à traiter une affaire officielle avec toi, mon ami.

Jamie s'arrêta et se tourna vers Reed :

— Une affaire officielle ?

— En tant que médecin de bord, oui.

— Je ne comprends pas.

— Viens avec moi dans mon bureau, s'il te plaît, dit Reed avec un sourire tordu.

L'infirmerie du vaisseau était située juste derrière la salle d'exercice. C'était une cabine pas plus grande que celle de n'importe quel compartiment individuel, où l'on pouvait se trouver à l'étroit même à deux personnes.

Reed fit glisser la porte en accordéon et la ferma soigneusement. Jamie pouvait entendre le grincement étouffé de l'appareil d'haltérophilie de l'autre côté de la cloison et les grognements poussifs de celui qui faisait de l'exercice.

— Tu nous as manqué hier après-midi, dit-il, avec une grimace maligne.

— J'avais besoin d'un peu d'intimité, dit-il.

— Ilona aussi, apparemment.

Reed poussa Jamie et s'assit au bord du bureau encastré, croisant les bras sur la poitrine. Il fit un signe vers le tabouret placé à côté de l'armoire à pharmacie.

Jamie resta debout. Il se demandait qui pouvait être dans la salle d'exercice à côté et ce qu'il pouvait bien entendre à travers la mince cloison.

Reed le fixa d'un air coquin :

— Il semble que tu aies disparu juste après elle. Et puis vous êtes revenus tous les deux à peu près en même temps.

— Hoffman a eu une dépression nerveuse, dit Jamie. J'étais assez

bouleversé par les nouvelles.

— Alors tu t'es consolé en prenant ton tour auprès de notre thérapeute sexuelle maison.

— Mon tour... ?

Jamie eut un creux à l'estomac, comme s'il était devenu brusquement sans poids.

La grimace sur le visage de Tony était positivement diabolique.

— Tu ne le savais pas ? Ilona a décidé de prendre son pied avec tous les mâles présents à bord. Sauf Vosnesensky et Ivshenko, évidemment. Elle hait les Ruskis. Je crois qu'elle fait ça simplement pour rendre jaloux notre pauvre leader russe et son idiot de remplaçant. Et ça pourrait bien marcher.

Jamie avait l'impression de manquer d'air.

— Bon, maintenant, Reed s'éclaircit la gorge et se composa un visage plus professionnel, il y a le problème de ton comportement sexuel.

Jamie fronça les sourcils :

— Mon comportement sexuel ?

— Je suis obligé de te donner lecture du document numéro deux quelque chose : Responsabilité sexuelle et ses conséquences.

La grimace était revenue sur le visage de Reed.

— Tu en as donné lecture aussi à Ilona ?

— Oui, bien sûr. (Il minaudait.) Avec quelques variations, bien sûr.

— Chaque fois ?

— Chaque fois que je le peux.

Jamie fixait l'Anglais d'un regard maussade.

— Sérieusement, James, je dois t'avertir que si ton comportement sexuel menace de créer un problème à bord du vaisseau, c'est mon devoir de le rapporter au Docteur Li – et de prendre certaines mesures.

— Me faire prendre du bromure ?

— Oh, on a beaucoup mieux que le bromure, dit Reed. La pharmacologie a fait du chemin. Le seul effet secondaire, quel que soit l'inhibiteur qu'on te donne, sera de rétrécir tes testicules.

— Rétrécir... !

— C'est inévitable. Elles reviennent à la normale quand on arrête la médication, bien sûr. On ne va pas vous castrer, même chimiquement.

Jamie demanda :

— Qu'est-ce qui se passe si je ne veux pas prendre la médication – dans le cas où je serais tellement débauché que vous voudriez me la prescrire.

— Oh, tu la prendrais, d'une façon ou d'une autre. Je peux toujours en mettre dans tes repas, tu sais. Ou corser l'eau potable. Exactement comme je le ferais si tu refusais de prendre tes suppléments de vitamine. Ce ne serait pas difficile.

Jamie s'entendit murmurer :

— Putain.

— C'est exactement ce que nous essayons d'éviter, en réalité, dit Reed.

Puis il éclata de rire à sa petite plaisanterie.

3

— Je voudrais que ces couchettes soient juste un peu plus larges.

— Tu n'aimes pas être si serré ?

— Mon bras tombe quand je dors.

— Tant que tu n'as personne endormi sur toi.

— Alors qu'est-ce que tu penses de notre sauvage indien ?

— Il a été tout à fait sauvage, une fois lancé.

— Aussi bon que moi ? Elle rit doucement :

— Comme une star fameuse l'a dit une fois, la bonté n'a rien à voir avec ça.

— Le tableau est complet, non ? Excepté pour les Russes.

— Je ne les laisserai pas me toucher !

— Quelle pitié. Ce pauvre Mikhaïl Andreïevitch donne l'impression qu'il va exploser un de ces jours.

— Laissons-le. Je m'en fous.

— Et Ivshenko a l'air d'un gai luron. Peut-être que si je viens avec toi on pourrait le faire à trois.

— Tu te plains déjà de ce que les couchettes sont trop étroites.

— Hum, oui, c'est juste.

— Je n'approcherai pas les Russes. Laissons-les cuire dans leur jus.

— Mais sinon...

— Waterman était la dernière conquête à faire.

— Et maintenant il est tombé.

— Et toi ? T'as eu du succès ?

— En fait, Katrin et moi on a encore eu un petit extra dans le gymnase.

— Et avec Joanna ? Long silence.

— Alors ?

— Il faut être très circonspect avec Joanna, tu sais, je crois qu'elle est encore vierge.

— Il n'y a que trois femmes dans le vaisseau et tu as échoué avec une des trois.

— Je m'y emploie.

— Moi j'ai réussi avec tous les hommes.

— À l'exception des Russes.

— Pouah ! Baise les Russes, toi, s'ils te posent un problème.

— Dur dur ! C'est la petite Joanna que je veux.

— Alors ça, c'est une autre paire de manches, hein ?

— Tu veux dire que ce n'est pas assez difficile de t'avoir toi ?

— Heu... ben... je crois que je vais faire ce qu'il faut pour, maintenant.

Des heures plus tard, seul et toujours pas endormi, Tony Reed se disait que tout ça était un jeu, une manière agréable de passer les semaines ennuyeuses pendant qu'ils seraient tous entassés ensemble à l'intérieur du vaisseau. On ne fait de tort à personne. Sauf peut-être aux Russes, mais ce n'est pas mon affaire. Peut-être Katrin s'en accommode-t-elle, un petit pacte d'amitié russo-germanique.

Il se retourna dans la couchette, essayant de trouver une position plus confortable. Ce n'est qu'un jeu, un jeu délicieux. Cependant une voix plus profonde lui rappelait que les soldats en route pour la bataille jouent à un jeu similaire. *La peur est un éperon*, disait la voix à Tony. *Tu accomplis les gestes qui donnent la vie parce que tu es terrifié par la mort imminente.*

Non-sens, répliqua Tony à sa voix intérieure. *On est parfaitement en sécurité à l'intérieur de ce vaisseau spatial. On est protégés par l'œuvre des meilleurs cerveaux du monde. Il y a un certain élément de risque, bien sûr. C'est ce qui rend tout ça si intéressant.*

La voix n'était pas apaisée. *La mort attend à seulement quelques centimètres de toi, de l'autre côté de la mince paroi de ce vaisseau spatial. Joue ton jeu, essaie d'évacuer la peur de ton esprit ou bien traite-la par des explosions de sexe. Mais la mort nous attend tous, et nous sommes en train de voler vers elle.*

SOL 6 : MATIN

Étrangement, Jamie se sentait plus détendu et libre, entassé dans l'étroit rover avec Vosnesensky, que dans le dôme de leur camp de base.

Le rover était un ensemble de trois segments cylindriques en aluminium, chacun monté sur des roues légères et flexibles qui épousaient les formes de la surface sableuse et rocailleuse de Mars. Un des segments contenait un réservoir de combustible assez grand pour garantir au rover de se maintenir sur le terrain pour une semaine ou plus. Le segment du milieu contenait l'équipement et les vivres. Au-dessus, le plus grand des trois segments était pressurisé comme un vaisseau spatial de telle façon que des humains puissent vivre à l'intérieur en manches de chemise. Il y avait un cockpit bombé en Plexiglas à l'avant et un sas à l'arrière, à la jonction avec le second segment.

Le rover était conçu pour qu'on y soit à l'aise à quatre, et pouvait en accueillir deux fois plus, bien comprimés, en cas de danger. Jamie s'était attendu à se sentir contracté, seul avec Vosnesensky ; deux hommes de cultures opposées, de mondes presque totalement différents. Pourtant leur premier jour dans le rover se passa de façon assez détendue, même s'ils se parlaient peu.

Le Russe faisait l'essentiel de la conduite ; Jamie faisait l'essentiel du travail extérieur. Ils parcoururent un peu plus de cent kilomètres le premier jour, ne conduisant qu'à la lumière du jour. La morne plaine de leur site d'atterrissage fit rapidement place au terrain plus inégal de Noctis Fossae, traversé de fissures et de failles comme le champ de bataille entre deux armées retranchées.

Les badlands devenaient plus accidentées, jusqu'à ce qu'ils se fraient un chemin à travers une forêt de pierre déchiquetée formée d'aiguilles rocheuses menaçantes qui les surplombaient ; les piliers de minéraux se découpaient en d'étranges sculptures qui rappelaient à Jamie les figures abstraites sauvages des totems. *Le vent a érodé les roches tendres et laissé debout ces piliers de roches granitiques*, se dit-il. Puis il réalisa que les douces brises de Mars avaient dû souffler pendant des centaines de millions d'années pour sculpter ainsi leurs figures magiques.

Des heures durant ils conduisirent à travers les hautes tours de pierre.

Assis, Jamie regardait, fasciné, s'attendant à voir des symboles d'aigle ou d'ours gravés dans le roc.

Les crevasses couraient généralement nord-sud, ce qui rendait plus aisé leur chemin vers le sud, mais avec les rochers qui semblaient recouvrir tout sur le terrain, les cratères, les aiguilles et les dunes de sable, ils avaient du mal à atteindre une vitesse de trente kilomètres heure.

J'ai l'impression de conduire une camionnette dans une réserve, se disait Jamie tandis qu'ils menaient leur randonnée à travers le paysage désolé. Sauf qu'il n'y avait pas la moindre route. Pas même une piste ou une trace d'animal.

Ils s'arrêtaient pratiquement toutes les heures. Jamie sortait dans sa combinaison pressurisée bleu ciel pour prendre des échantillons de roche et de sol et planter une balise automatique météo / géologie qui mesurerait la température et la pression ambiantes, l'humidité, la vitesse du vent, et enregistrerait les dégagements de chaleur émanant du sol ainsi qu'une éventuelle activité sismique. La balise envoyait son signal aux deux vaisseaux spatiaux en orbite synchrone quelque vingt mille kilomètres au-dessus de l'équateur. Les instruments de communication à bord des vaisseaux relayaient les signaux à la fois vers leur camp de base et vers la Terre.

Malgré la pressurisation intérieure, Jamie et Vosnesensky vivaient en fait dans leurs combinaisons. Le Russe appliquait strictement le règlement de la mission selon lequel, chaque fois que Jamie effectuait une sortie, il devait être en combinaison, au cas où surviendrait une situation critique. Plus d'une fois, le cosmonaute accompagna Jamie dehors. Au début il passait son temps à inspecter l'extérieur du rover : les roues, les antennes, la façon dont le sable martien riche en fer parsemait le revêtement du rover.

Le deuxième matin, cependant, il sembla à Jamie que Vosnesensky l'accompagnait dehors simplement pour avoir une présence humaine et pour jouir du décor.

— Tu dis que le Nouveau-Mexique ressemble à ça ? demanda le Russe.

Jamie entendit la voix dans les écouteurs de son casque. Se penchant tant bien que mal au-dessus d'un ravin de la profondeur d'une tranchée, qui découvrait une rainure de roc basaltique, il dit :

— Ouais. Des falaises et des canyons. Des ciels clairs. Pas beaucoup de pluie.

— Ce doit être très aride, alors.

Souriant intérieurement, Jamie répliqua :

— Comparé à ça, c'est le paradis terrestre.

Le Russe fit silence.

Jamie se redressa et décrocha la caméra vidéo de sa ceinture. Le ravin courait jusqu'à l'horizon, presque aussi droit que des rails à l'exception de quelques irrégularités çà et là dues à des glissements de terrain. *Une ligne de faille*, reconnut Jamie. La zone en est pleine dans tous les sens. Mais celle-ci a été creusée par de l'eau courante. À dû l'être. Ou un effondrement de terrain, le permafrost agissant en dessous de la surface et minant tout. Mais quand ? Il n'y a pas eu d'eau liquide ici depuis des centaines de millions d'années, très probablement. Une rigole pourrait-elle rester intacte tout ce temps ?

Il raccrocha la caméra à sa ceinture et se mit à tailler dans le bord exposé du roc. Puis il plaça les échantillons dans un sac et mit en place la foreuse. Comme d'habitude celle-ci s'introduisit facilement dans le sol sur le premier mètre ou à peu près, puis rencontra une résistance. *Le permafrost*, pensait Jamie. Toute cette région est assise au sommet d'un océan gelé à quelques pieds de profondeur seulement. Après avoir retiré la carotte d'échantillon de la foreuse et l'avoir soigneusement déposée dans une boîte, il retourna vers le rover.

Vosnesensky l'y attendait, l'observant dans sa combinaison rouge feu.

— Okay, dit Jamie. J'ai fini ici. Tout ce que j'ai à faire, c'est...

Il réalisa que le Russe avait déjà sorti une des balises capteurs dans le compartiment central du rover. Jamie la lui prit.

— Merci, Mikhaïl.

Il perçut un haussement d'épaules de la part de l'homme.

— Je n'avais rien de mieux à faire.

— Merci, répéta Jamie.

Quelques minutes plus tard ils étaient de retour dans le cockpit du rover, Vosnesensky dans le siège de gauche. Ils avaient tous deux ôté leur casque et leurs gants ; les combinaisons occupaient les sièges baquets comme une paire d'ours polaires dans des armures brillamment colorées.

Vosnesensky naviguait entre un gros bloc de pierre de la taille d'une petite maison et une dépression circulaire peu profonde qui apparaissait à Jamie comme le reste désagrégé d'un ancien cratère de météorite. Le Russe avait de petites mains, presque délicates, remarqua Jamie. Il manœuvrait le petit volant d'une simple pression du bout des doigts.

— Si on n’a pas d’autres arrêts à faire, on devrait atteindre les canyons aujourd’hui, dit-il.

Jamie saisit l’allusion :

— On ne s’arrêtera que pour poser le réseau de balises. Bien sûr, s’il y a un changement important dans les formes de terrain...

Vosnesensky sourit légèrement sans détourner les yeux de sa conduite :

— Bien sûr.

Jamie tenta de s’installer confortablement en arrière, mais la coque rigide du scaphandre pressurisé n’était pas faite pour s’asseoir. Cette sacrée aisselle l’irritait encore malgré le rembourrage qu’il y avait mis. Il regardait le paysage se dérouler tandis qu’ils roulaient lentement vers l’étrange horizon tout proche. Cela le perturbait, de voir l’horizon si près ; ça le plongeait dans une frayeur proche du niveau de l’inconscient où les cauchemars prennent leur source. Jamie avait l’impression qu’ils se dirigeaient vers le bord d’une falaise.

— L’horizon a l’air terriblement près, hein ? dit-il à Vosnesensky.

Le Russe secoua la tête :

— Plus la planète est petite et plus l’horizon est proche. Il est encore plus près sur la Lune.

— Plus près qu’ici. Et beaucoup plus désolé.

DiNardo avait été sur la Lune, Jamie le savait. *J’ai été appelé si soudainement qu’avant de partir pour Mars, je ne m’étais jamais plus éloigné de la Terre que dans les stations spatiales.*

Il se força à détourner son attention de l’horizon trop proche et se concentra sur le terrain qu’ils étaient en train de traverser. Pour tout autre qu’un géologue le décor aurait paru triste, monotone, désolé. Mais l’esprit de Jamie sautait de roc en faille, de cratère en dune de sable, essayant de reconstituer le puzzle des forces qui avaient formé ce terrain, qui l’avait sculpté dans sa forme actuelle.

— J’ai survolé le Nouveau-Mexique, dit Vosnesensky, comme s’il se parlait à lui-même. Dans la station spatiale Mir 3, pendant l’entraînement pour la mission.

— Alors tu as vu comme ça ressemble à Mars.

— Je ne m’en suis pas rendu compte sur le moment. Je n’ai pas fait assez attention.

Jamie étudia le visage du Russe. Il était d’un sérieux mortel, comme toujours. Sombre. Lugubre.

— Tu as toujours voulu être cosmonaute ? demanda brusquement Jamie. Depuis ton enfance ?

Vosnesensky pivota un instant la tête vers Jamie, puis se remit immédiatement à regarder devant lui. L'expression de son visage, furtivement, fut presque de colère.

Je n'aurais pas dû lui poser ce genre de question, pensa Jamie. Il est froissé de mon intrusion dans son histoire personnelle.

Mais le Russe murmura :

— Quand j'étais tout petit, avant même de commencer l'école, je voulais être cosmonaute. Pour moi ça voulait tout dire. Gagarine était mon héros ; je voulais être comme lui.

— Le premier homme dans l'espace.

Vosnesensky hocha de nouveau la tête, un seul autre mouvement brusque de la tête.

— Gagarine a été le premier en orbite. Armstrong le premier sur la Lune. Je me disais que je serais le premier sur Mars.

— Et tu l'as été.

— Oui.

— Tu dois en être très fier.

Le cosmonaute lança un regard à Jamie :

— Fier, oui. Peut-être même heureux. Mais ce moment est dépassé. À présent je sens la responsabilité. Je suis le patron. Je suis responsable de toutes vos vies.

— Je vois.

— Tu crois ? Tu es un scientifique. Tu es heureux d'être ici, d'explorer. Tu as un nouveau monde avec lequel jouer. Moi je représente l'autorité. Je suis celui qui doit vous dire non quand vous voulez aller trop loin, quand vous pourriez vous mettre en danger, toi ou les autres.

— On comprend tous ça, dit Jamie. On l'accepte.

— Ah oui ? Est-ce que le Docteur Malater l'accepte ? Elle me hait. Elle s'écarte de son chemin pour m'éviter chaque fois que l'occasion se présente.

— Ilona n'est pas...

La voix de Jamie s'éteignit. Il réalisa qu'il n'avait pas de défense pour elle.

— C'est une putain de juive qui hait les Russes. Je le sais. Elle me l'a fait comprendre très clairement.

— Ses grands-parents ont fui la Hongrie.

— Et alors ? Est-ce que c'était ma faute ? Est-ce qu'on doit me blâmer pour des choses qui sont arrivées au temps de nos grands-parents ? Elle mettrait en cause le succès de la mission pour une rancune qui remonte à deux générations ?

Jamie rit doucement :

— Mikhaïl, je connais des gens qui ont gardé des rancunes pendant deux siècles, pas seulement deux générations.

Le Russe ne dit rien.

— Il y a des Indiens américains qui mènent encore des combats de l'époque coloniale.

— Les impérialistes yankees t'ont pris ton pays, dit Vosnesensky. Ils ont déclenché un génocide contre ton peuple. On a appris ça à l'école.

— C'est arrivé il y a longtemps, Mikhaïl, dit Jamie. Est-ce que je devrais passer ma vie à haïr tous les Blancs ? Haïr ma mère parce qu'elle descend de gens qui ont tué mes autres ancêtres ?

Est-ce que Pete Connors devrait haïr Paul Abell parce que ses ancêtres étaient des esclaves et ceux de Paul des propriétaires d'esclaves ?

— Tu ne ressens plus aucune amertume ?

La question figea Jamie. Il ne savait pas vraiment ce qu'il ressentait. Il avait rarement considéré la chose sous cet angle. Grand-père Al était-il amer ? Non, il semblait accepter le monde comme il l'avait trouvé.

— Prends ce qui est à ta portée, Jamie, dirait Al. Si on te donne un citron, tu fais une limonade. Prends ce qui est à ta portée et fais le meilleur usage de ce que tu trouves.

À la fin Jamie répondit :

— Mikhaïl, mes parents sont tous les deux professeurs d'Université. Je suis né au Nouveau-Mexique et j'y suis retourné passer les vacances d'été quand j'étais enfant, mais j'ai grandi à Berkeley, en Californie.

— Un haut lieu du radicalisme.

Vosnesensky dit ça platement, comme s'il récitait une leçon. Jamie ne pouvait pas dire si le Russe plaisantait ou s'il était sérieux.

— Mon père a passé la majeure partie de sa vie à essayer de ne pas être un Indien, bien qu'il ne l'ait jamais admis. Il ne le réalise probablement même pas. Il a obtenu une chaire à l'université d'Harvard. Il a épousé une femme qui descendait des premiers colons du *Mayflower*. Aucun des deux ne voulait que je sois un Indien. Ils m'ont toujours dit de plutôt « réussir ».

— Ils renient l'héritage de ton père.

— Ils essaient. La discipline de papa a eu à traiter un programme conçu spécialement pour aider les minorités – comme les Amérindiens. Et les textes d’histoire qu’il a écrits ont été diffusés dans les universités tout autour des États-Unis principalement parce qu’ils présentent l’histoire américaine du point de vue des minorités.

— Hum.

— Ils n’ont jamais été actifs dans les affaires indiennes et moi non plus. Sans mon grand-père, je serais plus blanc que vous. Il m’a appris à comprendre mon héritage, à l’accepter sans haïr personne.

— Mais Malater, elle, me hait.

— Pas toi, Mikhaïl. Elle hait *l’entité* Russie. Elle ne te voit pas en tant qu’individu. À ses yeux tu es une partie d’un système inhumain qui a pendu son grand-père et forcé sa grand-mère à fuir en courant son pays natal.

Vosnesensky murmura :

— Ça ne m’aide pas beaucoup.

— Exactement comme les gens qui ne considèrent pas les Indiens en tant qu’individus, ni même en tant que tribus, continua Jamie. Il y a beaucoup de Blancs qui continuent à penser « Indiens » là où il y a des individus, hommes et femmes. Ils ne comprennent pas que certains *veulent* suivre une voie qui leur est propre et ne *veulent* pas devenir blancs.

— Et toi ? Comment veux-tu vivre ?

Jamie n’avait jamais eu à penser cette question.

— Je descends des Indiens. Ma peau est plus sombre que la tienne. Mais si tu sortais nos deux cerveaux de nos crânes, Mikhaïl, tu ne saurais voir la différence. C’est là que nous vivons réellement. Dans nos têtes. On est nés de deux côtés opposés du monde et pourtant on est là ensemble sur une planète totalement déserte. C’est ça qui est important. Pas ce que nos ancêtres se sont fait les uns aux autres. Ce qu’on est en train de faire maintenant. C’est ça la chose importante.

Vosnesensky hocha la tête d’un air sombre :

— Maintenant tu devrais tenir ce petit discours à Malater.

Jamie hocha la tête sobrement.

— Okay. Peut-être.

— Cela ne donnerait rien de bon.

— Probablement pas, approuva Jamie. Mais ça ne peut pas faire de mal d’essayer.

— Peut-être.

Une pensée nouvelle frappa Jamie :

— Mikhaïl – c’est pour ça que tu as décidé de faire cette traversée avec moi, au lieu de laisser Pete la faire ? Juste pour t’éloigner d’Ilona ?

— Non-sens ! lâcha le Russe avec une véhémence qui convainquit Jamie qu’il avait mis le doigt sur la vérité.

Ilona lui fait du mal, réalisa Jamie. Elle fait vraiment du mal à ce pauvre gars.

DOSSIER : M.A. VOSNESENKY

Pourquoi ne peux-tu pas être raisonnable, comme ton frère ?

Mikhaïl Andreïevitch avait, semblait-il, entendu ce reproche de son père toute sa vie. Nikolai était l'aîné des deux garçons, le modèle de la famille. Il travaillait dur à l'école et obtenait d'excellentes notes. Il était calme ; son passe-temps favori était la lecture. Il avait peu d'amis, mais ils étaient aussi studieux et de bonne compagnie que Nikolai lui-même.

Mikhaïl, le deuxième garçon (il y avait une petite sœur), naviguait à travers l'école sans beaucoup regarder ses bouquins. Il obtenait tant bien que mal de bons résultats ; pas aussi bons que ceux de son frère, bien sûr, mais assez bons pour l'envoyer à l'école d'ingénieurs. Au lieu d'étudier, Mikhaïl écoutait de la musique, principalement du rock importé d'Amérique. Le bruit rendait son père furieux. Mikhaïl avait beaucoup d'amis, filles et garçons, et tous aimaient écouter du rock très fort et porter des jeans et des vestes de cuir comme les motards.

Et il jouait de l'argent. Son père appelait ça « la malédiction des Russes ». Sa mère en pleurait. Mikhaïl jouait aux cartes avec ses amis et, parfois, avec des hommes plus âgés, qui étaient bien habillés et qui avaient des visages de pierre. Ses parents craignaient le pire pour lui.

Tu vas faire mourir ta mère ! cria son père quand Mikhaïl annonça qu'il allait acheter une moto. Il avait travaillé deux ans en secret, passant son temps à aider les mécaniciens dans un garage au lieu d'assister aux cours. Il s'était quand même débrouillé tant bien que mal pour passer ses examens à l'école. Même comme ça, deux ans de salaire n'avaient pas suffi à payer la belle machine qu'il convoitait. Mikhaïl avait risqué jusqu'à son dernier rouble aux cartes, jurant que s'il gagnait il ne jouerait plus jamais. Il gagna, principalement parce qu'il avait décidé de prendre plus de risques et qu'il avait plus d'argent à miser que les autres joueurs cette nuit-là.

Fidèle à sa propre discipline, il ne joua plus jamais. Il acheta une moto en dépit des objections de son père et des larmes de sa mère. Cela ne les intéressait pas que Mikhaïl pût maintenant se déplacer de leur appartement à son collège sans passer deux heures par jour dans les transports urbains. Ils le voyaient seulement passer en trombe dans les rues de Volgograd avec de

jolies jeunes filles qui montraient leurs jambes et se promenaient sans vergogne, collées à Mikhaïl.

Sa mère avait déjà les cheveux gris et son père était presque totalement chauve. Le vieil homme avait été fonctionnaire, un des innombrables apparatchiks que la perestroïka avait poussés hors de la bureaucratie gouvernementale. Il avait dû trouver un nouveau boulot. Il avait travaillé très peu de temps comme administratif dans une des plus grandes usines de Volgograd, mais seulement très peu de temps. Il se mit à la politique et fut élu au conseil municipal, où il s'installa dans un confort anonyme pour le restant de sa vie professionnelle.

— Pourquoi ne peux-tu pas être raisonnable, comme ton frère ? cria son père quand Mikhaïl annonça qu'il allait prendre des leçons de vol.

Il avait bien fait les choses à l'école cette année-là, obtenant même les honneurs académiques maintenant qu'il avait abandonné son boulot de mécanicien.

Ce fut cet été-là que Mikhaïl apprit qu'il aimait voler et que le vol était fait pour lui. Il y était bon, très bon. Il prenait l'air aussi naturellement qu'un aigle, lui dit son instructeur. Il était en l'air pour son premier vol en solo quand son frère aîné avait été tué dans un accident stupide. Un conducteur de camion ivrogne était rentré dans le bus où il se trouvait. Quatorze blessés et un mort. Nikolai.

D'une manière ou d'une autre, ses parents avaient l'air de reprocher à Mikhaïl la mort de Nikolai. Ils n'élevèrent aucune objection quand il leur dit qu'il avait été accepté à l'entraînement de cosmonaute et qu'il allait quitter Volgograd. Ce fut au cours de son entraînement que sa mère mourut tranquillement pendant son sommeil. Quand il vint à la maison pour les funérailles, son père et sa sœur le traitèrent si froidement qu'il ne revint jamais.

Mikhaïl n'était pas encore né quand Youri Gagarine effectua son premier vol historique en orbite. Il se rappelait confusément avoir vu, dans sa petite enfance, des images brouillées des Américains sur la Lune. Tout au long de ses années d'adolescence il nourrit la secrète ambition d'être le premier homme à poser le pied sur Mars.

Il ne parla à personne de son rêve. Sauf une fois, quand il était encore enfant, un sombre soir d'automne tandis que la première neige de l'année s'échappait du ciel pour recouvrir la vieille cité noire de Volgograd de son manteau blanc immaculé, il parla à son frère, à moitié endormi dans le lit d'à

côté.

— Mars, dit son frère somnolent, rêveusement.

— Je veux être le premier homme sur Mars, souffla Mikhaïl.

— Le premier, pas moins. (Nikolai se retourna dans son lit.) D'accord, petit Mickey. Tu peux être le premier. Je te donne ma permission. Maintenant laisse-moi dormir.

Mikhaïl sourit dans l'obscurité, et quand il rêva, il rêva de Mars.

SOL 6 : APRES-MIDI

Ils arrivèrent au bord des canyons au milieu de l'après-midi, exactement là où Jamie l'avait voulu, à la jonction de trois larges fissures dans le sol qui lui rappelaient des nos creusés dans le désert par des eaux sauvages déferlantes.

Mais plus grands. Gigantesques. Comme le Grand Canyon, sauf qu'il n'y avait pas de rivière au fond. Jamie se tenait au bord, à l'endroit où les trois immenses ravins se rejoignaient et il voyait à peine l'autre côté. Scrutant leurs profondeurs, Jamie évalua que le fond des canyons devait être à plus d'un kilomètre en dessous de lui, peut-être deux, rien que du roc teinté de rouge, crevassé, couturé depuis la nuit des temps, d'avoir été réchauffé au soleil et gelé chaque nuit.

Il se sentit soudain petit, insignifiant, comme une fourmi en équilibre au bord d'un rio de taille normale au Nouveau-Mexique. Pendant un moment de vertige il eut peur de basculer et de tomber.

Il y avait moins de roches éparses à cet endroit de la surface, comme si on les avait balayées et qu'une partie seulement était revenue. *Étrange*, pensa Jamie. *On est plus près du territoire criblé de cratères dans le Sud, mais il n'y a pas autant de débris d'impact que plus loin dans le Nord.*

Il reporta son attention vers les canyons, ressentant un tremblement d'excitation comme il n'en avait jamais connu auparavant. Le premier homme à regarder un canyon martien ! Il devait y avoir un milliard d'années de l'histoire de la planète écrit dans le roc, là, en dessous. Deux milliards. Peut-être quatre. C'était affolant.

Le mur du canyon était presque à pic. La pensée de descendre cette paroi rocheuse l'effrayait et le faisait frissonner. Le fond était si loin en dessous ! Pourtant, il le voyait nettement. L'atmosphère ténue ne présentait pas la moindre trace de brume.

À ses yeux de géologue, il était clair que ce labyrinthe de canyons avait eu pour cause un éclatement du sol, un réseau de failles dans les couches sous-jacentes qui avait affaibli la croûte, l'avait crevassée. Quand l'eau avait coulé ici, si loin que ce fût dans le passé, elle avait suivi ces crevasses, les élargissant et les approfondissant. Ou plus vraisemblablement, c'était le

permafrost, sous la croûte, qui s'était mêlé au sol de temps en temps et l'avait miné jusqu'à ce qu'il cède.

— C'est ainsi que ça s'est passé ? demanda Jamie aux rios silencieux en un murmure à peine formulé. Et c'était il y a combien de temps ?

Les ravins tortueux restèrent muets.

Plus Jamie observait les profondes ravines, plus il réalisait qu'il ne devait pas y avoir eu de grand déferlement de torrent ici. *Mars est un monde doux, se dit-il. Le sol ne tremble pas. Il n'y a pas de tempête. S'il y a jamais eu un torrent sur cette planète, ce n'était pas à cet endroit.*

Il se redressa et regarda de l'autre côté de l'immense abîme, vers l'autre bord du canyon. *Le champ de notre ignorance s'est encore élargi, reconnaissait-il. Tous les géologues terriens pourraient passer leur vie entière ici sans parvenir à engranger toutes les informations que ces vieux canyons fatigués ont à offrir. Et il ne me reste que cette fin de journée et demain. À moins que j'obtienne de Mikhaïl un changement du plan d'exploration.*

Il se tourna vers le Russe, qui se tenait entre le rover et lui, regardant vers le bas du canyon. Le brillant revêtement d'aluminium du rover était maintenant couvert de poussière rougeâtre, surtout autour des roues et des pare-chocs. On aurait dit que le véhicule était en train de rouiller.

Luttant contre une vague peur irrationnelle, Jamie appela :

— Mikhaïl, il faut que je descende au fond. J'ai besoin de ton aide.

Le Russe, dans sa combinaison rouge, se dirigea vers Jamie :

— C'est un risque inutile.

Jamie se mit à rire :

— J'ai fait un tas d'escalades. En gravité normale, en plus.

— C'est un risque inutile, répéta Vosnesensky.

— Alors pourquoi les planificateurs de la mission nous ont-ils permis d'embarquer tout un matériel dans le rover ? Allez, Mikhaïl, avec le treuil et tout ça il n'y a aucun risque. Si tu trouves que je suis en danger tu pourras me hisser en haut que je le veuille ou non.

— Le Soleil descend. Il va faire trop froid pour travailler. Demain tu auras toute la journée.

— Je suis okay dans la combinaison. On a trois-quatre heures avant le coucher de Soleil, dit Jamie. Par ailleurs, le Soleil frappe ce côté-ci du canyon en ce moment. Demain matin il sera à l'ombre.

Il était impossible de voir le visage du Russe derrière la visière dorée de

son casque. Il se tut pendant un long moment, manifestement en train de réfléchir, de peser le pour et le contre. Finalement il dit :

— Très bien. Mais quand je dirai de remonter, tu ne discuteras pas.

— Marché conclu, dit Jamie.

Jamie passa l'heure suivante à descendre très lentement la paroi rocheuse abrupte du canyon, s'arrêtant à peu près tous les dix mètres pour prélever des échantillons. Il portait par-dessus sa combinaison un harnais d'escalade rattaché au treuil par un mince câble fait d'alliage plus solide que l'acier.

Jamie contrôlait lui-même le treuil par une télécommande incorporée au harnais, mais Vosnesensky pouvait à tout moment reprendre la main en utilisant les boutons de contrôle du treuil, ou même en le hissant manuellement, si nécessaire.

La roche n'était pas stratifiée, constata Jamie ; elle avait l'air d'être identique partout, jusqu'en bas. Cela le rendait perplexe. Une seule grosse plaque d'une même pierre ? Comment cela se pouvait-il ? Il se rappela un roman qu'il avait lu des années plus tôt, une scène où une division d'infanterie avait été rassemblée pour une parade sur une place décrite comme une plaque de fer d'un kilomètre d'épaisseur. Cette scène se passait-elle sur Mars ? Jamie n'arrivait pas à s'en souvenir.

Ce n'est pas la même chose ici que dans la zone autour du dôme. Il n'y a jamais eu d'océan pour laisser des dépôts de vase et les transformer en couches de roche au fil des ans. Ce que je vois est le vrai manteau de la planète, le matériau original qui a constitué la planète depuis son tout début. Une énorme plaque de roche qui doit s'enfoncer, pas seulement à un misérable kilomètre, ça doit avoir cent kilomètres de profondeur ! Ou même plus !

Jamie se balançait en l'air, tournoyant légèrement dans le harnais, fixant le mur gris rougeâtre qu'il avait devant les yeux. Cette matière était là depuis la naissance de la planète, depuis qu'elle avait refroidi et s'était solidifiée, il y avait peut-être quatre milliards d'années de ça ! Il haletait comme s'il avait couru un mille mètres, comme s'il venait de découvrir le diamant le plus précieux de l'univers.

Il n'y avait rien de tel sur terre. Le manteau de roche était toujours enfoui sous des kilomètres de croûte. Même les lits des océans étaient recouverts de sédiments. On ne voyait jamais directement le manteau rocheux de la Terre. *Mais Mars est différent, se dit Jamie. Les vieilles hypothèses ne s'appliquent pas ici.*

Il n'y a pas eu de différenciation, réalisait-il. Voilà pourquoi il y a tant de fer dans le sable à la surface. Le fer n'est jamais descendu dans le noyau comme il l'a fait sur Terre. Il s'est répandu partout à la surface. Pourquoi ? Comment ?

Là-haut, Vosnesensky prit une balise capteur automatique dans le compartiment accessoires du rover et l'installa. L'anémomètre se mit immédiatement à tourner, assez vite pour le surprendre. L'atmosphère était si ténue que même une forte brise était négligeable. Toshima sera content d'avoir une station de plus pour le renseigner, se dit Vosnesensky en déclenchant le radio-télémètre à isotopes.

Puis il revint vers le treuil. Ses courtes jambes plantées aussi fermement que celles de la machine sur le sol rouge poussiéreux, il effectua des prises de vue vidéo de toute la zone.

Jamie prit des images lui aussi, avec l'autre caméra qu'il transportait accrochée à sa ceinture comme les autres outils.

En approchant du fond, Jamie chercha les signes de la ligne de fracture qui avait provoqué la formation du canyon. En vain. Des siècles et des siècles de poussière déposée par les vents qui balayaient toute la planète en permanence avaient recouvert la surface du canyon. Jamie sourit intérieurement, suspendu à son harnais. *Encore un ou deux milliards d'années et les canyons de Mars seront comblés.*

Il n'aimait pas regarder vers le haut pendant qu'il se balançait dans le harnais. La roche paraissait menaçante au-dessus de lui, beaucoup trop haute et raide pour être escaladée. Les autres parois étaient à des kilomètres, mais plus Jamie s'enfonçait, plus elles lui semblaient proches, à l'écraser. Il se sentait piégé, terrifié quelque part au tréfonds de son cerveau. Aussi Jamie s'affairait-il, taillant dans la roche et scrutant le sol sous lui en quête d'une preuve du craquement fondamental qui avait déclenché la formation du canyon. Il n'en trouva pas.

Qu'est-ce que tu espères ? se demandait-il. *Quelque chose comme la Faille de San Andreas ?*

— Il est temps de remonter, appela Vosnesensky. Maintenant.

Malgré lui Jamie se pencha en arrière dans le harnais et regarda vers le haut. Pendant un moment de vertige il eut l'impression que le mur de rocher se renversait pour lui tomber dessus.

Mais il s'entendit lamenter :

— Je ne suis pas encore arrivé en bas !

— Il commence à faire sombre.

Oscillant dans le harnais, Jamie réalisa que l'ombre du mur opposé du canyon était presque sur lui. Il frissonna. *Mikhaïl a raison ; je ne tiens pas à me trouver en bas dans le noir.*

— Okay, je remonte, dit-il dans son micro de casque.

Il sentit le harnais le serrer tandis que le câble commençait à le tirer. Il se tenait au câble de ses deux mains gantées et essayait de le soulager en prenant appui de ses bottes sur le mur de roc. En réalité le treuil faisait tout le travail.

Il atteignit enfin le sommet. Le soleil était presque à l'horizon. Même à l'intérieur de la combinaison chauffante Jamie frissonna. Le ciel était déjà sombre à l'est.

Vosnesensky l'aida à enlever le harnais et la ceinture d'équipements ; puis ils se dirigèrent vers le rover.

— Attends une minute, Mikhaïl. On est sur Mars depuis presque une semaine et on n'a pas regardé un seul coucher de soleil.

Le Russe produisit un son à mi-chemin entre un grognement et un reniflement, mais il s'arrêta. Ils restèrent un moment là sur la vaste plaine martienne, les bras chargés de matériel d'escalade, à regarder le tout petit soleil pâle toucher l'horizon plat. Le coucher de soleil n'était pas spectaculaire. Pas de couleurs flamboyantes à vous couper le souffle. L'atmosphère était trop mince, trop sèche, trop nette. Et pourtant...

Le ciel rose devint rouge, puis violet, uniformément, de la même manière que le dôme d'un planétarium s'obscurcit en douceur quand on éteint progressivement la lumière.

— Regarde !

Jamie montrait le Soleil en train de plonger hors de vue. Une seule et unique traînée de nuage s'accrochait au-dessus de l'horizon, s'embrasant brièvement comme un fantôme d'argent. Puis le soleil disparut et le nuage s'effaça dans l'obscurité envahissante.

— C'est plus beau que tout ce que j'avais pu imaginer, fit Vosnesensky d'une voix douce, presque tendre, que Jamie ne lui connaissait pas.

— C'est sûr. Je me demande...

Les mots de Jamie moururent dans sa gorge. Son cœur se mit à cogner. Le ciel miroitait, rougeoyait faiblement comme un esprit flottant au-dessus d'eux, couleurs scintillantes si pâles et si délicates que Jamie, le souffle coupé pendant un moment, ne pouvait en croire ses yeux.

— Mikhaïl...

— Je vois. Une aurore boréale.

— Comme les lueurs du Grand Nord.

La voix de Jamie était empreinte de frayeur, tremblante. Les lueurs palpitaient et ondoyaient à travers le ciel, d'exquis pastels éthérés, rose, vert, bleu et blanc. Il apercevait faiblement les étoiles au-delà.

— Mais Mars n'a pas de champ magnétique, dit Vosnesensky, plus intrigué qu'impressionné.

— Justement, s'entendit répliquer Jamie. Des particules de vent solaire doivent frapper la haute atmosphère tout autour de la planète. Les gaz là-haut s'embrasent quand les particules les excitent ; ça doit arriver partout, toutes les nuits. On n'est simplement pas restés assez longtemps dehors pour le voir.

— Est-ce qu'on pourrait observer ça en orbite ? Mikhaïl était un scientifique plus terre à terre que Jamie.

— Ça doit être plutôt faible, quand on regarde vers le bas avec la planète en fond de tableau. Mais s'ils savent quoi chercher, je suis sûr que Katrin Diels et Ulanov pourraient l'observer.

Les couleurs s'évanouirent. Les lueurs moururent lentement, laissant le ciel calme et sombre. Jamie frissonna de tout son corps, ne sachant si c'était de peur ou d'extase. Sans doute un peu des deux. Son poulx résonnait encore dans ses oreilles. Aussi loin que portait son regard, dans n'importe quelle direction, il n'y avait rien qu'une obscurité totale. Comme si le monde avait disparu, comme s'il était seul dans un univers entièrement à lui, désert, sans autre présence que lui.

Et les étoiles. À travers la visière teintée de son casque Jamie voyait les étoiles éternelles, éclatantes : elles le regardaient d'en haut, comme de vieilles amies confiantes, et lui disaient que même dans cet étrange monde vide elles étaient à leur place là-haut, gardiennes de l'ordre universel.

L'une des étoiles se déplaçait visiblement dans le ciel.

— Est-ce que ce sont nos vaisseaux en orbite ? se demanda Jamie à voix haute.

Vosnesensky eut un petit rire :

— C'est Phobos, si proche qu'on dirait une station spatiale, il va d'ouest en est. Deimos est trop pâle pour qu'on l'aperçoive sauf si on sait exactement le situer.

Jamie reconnut Orion et Le Taureau, avec sa grappe de Pléiades sur le cou. En se retournant, il vit la Grande et la Petite Ourse. L'étoile polaire

n'est pas au-dessus du pôle Nord de Mars, se rappela-t-il.

— Regarde là-bas. Vosnesensky devait indiquer quelque chose, mais Jamie ne voyait pas quoi, sous la seule clarté des étoiles.

Le Russe le prit par l'épaule et le retourna légèrement :

— Juste au-dessus de l'horizon. L'étoile bleue, brillante.

Jamie la vit. Une étoile bleue incroyablement belle tout près de l'horizon.

— C'est la Terre ? demanda-t-il en un murmure respectueux.

— La Terre, confirma Vosnesensky. Et la Lune.

Jamie ne pouvait distinguer la faible lueur blanchâtre de l'étoile qui touchait presque la bleue. Vosnesensky affirma qu'il le pouvait, mais Jamie pensa que c'était dû plus à l'imagination du Russe qu'à la supériorité de sa vue.

— Il faut qu'on rentre au rover, dit enfin Vosnesensky. Ça n'a pas de sens de se geler à mort en admirant le ciel.

Il alluma la lampe de son casque, détruisant immédiatement leur adaptation à la vision nocturne, puis il manipula la télécommande à son poignet pour allumer la lumière du rover. À contrecœur, presque en colère contre le cosmonaute, Jamie le suivit vers le véhicule.

Dans l'espace confiné du sas, il leur fallut beaucoup plus de temps que d'habitude pour enlever leurs combinaisons. L'excitation de la découverte de l'aurore boréale s'atténuait progressivement. Le temps qu'ils s'installent face à face sur les banquettes dépliées, leurs plateaux-repas sortis du micro-ondes posés sur la tablette entre eux, le poulx de Jamie était revenu à la normale.

Vosnesensky leva son verre d'eau :

— Une très bonne journée, dit-il. On a fait beaucoup de choses.

Jamie choqua son verre de plastique contre celui du Russe :

— Tu as un bon rapport à faire au Docteur Li.

— Oui, après manger.

— Je rentrerai les données dans l'ordinateur.

— Bien. Et puis on appellera la base et on verra ce qu'ils ont fait.

Jamie se pencha par-dessus la table étroite :

— Mikhaïl, j'ai une suggestion pour demain.

Le Russe se pencha aussi légèrement en avant, jusqu'à ce que leurs nez se touchent presque.

— À pas plus d'une journée ou à peu près à l'est d'ici, si on conduit régulièrement, il y a Tithonium Chasma, qui fait partie du complexe de Valles Marineris – beaucoup plus profond et plus large que...

Vosnesensky secouait déjà la tête :

— Ce n'est pas sur le plan d'exploration. C'est trop loin pour nous.

— C'est à moins de six cents kilomètres d'ici, argumenta Jamie. On pourrait le faire en vingt heures si on ne s'arrête pas.

— Conduire la nuit ? Tu es dingue ?

Il n'y avait pas de crainte dans les yeux bleu ciel du cosmonaute, simplement la fermeté inébranlable d'un homme déjà fixé sur le niveau de risque qu'il était préparé à prendre.

Jamie dit :

— Laisse-moi t'en expliquer la nécessité géologique.

Étrangement, le Russe se fendit d'un sourire en coin :

— Bon, tu expliques la géologie. Je vais nettoyer la table.

Tandis que Vosnesensky se levait et mettait leurs plateaux-repas dans le casier de stockage où ils resteraient jusqu'au retour du rover à la base, Jamie replia la table et la glissa à sa place sous la banquette.

— Les parois du canyon sont uniformes ici, commença Jamie. Une seule grande dalle de roche riche en fer, et qui a été érodée. C'est du jamais-vu, Mikhaïl. Il n'y a rien de tel sur Terre.

— Alors tu as fait une grande découverte. Bon.

— Il faut qu'on découvre si les canyons plus importants sont comme ça ! Est-ce que l'ensemble du système de canyons est du même type ? Trois mille kilomètres de manteau de roc d'un seul tenant ? Cela n'existe pas ! Cela ne peut tout simplement pas exister !

Vosnesensky était déjà en train de s'installer dans le siège du conducteur et de vérifier si leur antenne de communication était calée sur le vaisseau spatial en orbite synchrone.

— Qu'est-ce qu'on voit sur les photos de satellite ? demanda-t-il.

Le dôme transparent et incliné du cockpit était si bas que Jamie était obligé de se pencher en se tenant derrière le siège du conducteur. Il pouvait sentir le froid de la nuit martienne s'infiltrer à travers le plexiglas bien que Vosnesensky eût tiré le bouclier thermique pour la nuit.

Il demanda :

— Pas assez de détails, Mikhaïl. Il nous faut des informations de première main, voir les formations rocheuses de près. Prélever des échantillons pour analyse.

— Cela nous ferait au moins deux jours à l'écart de notre route. Un jour entier ou plus pour arriver là-bas et la même chose pour revenir là où on

devrait être. On n'a pas assez de vivres à bord, et ça serait une contrainte inutile pour le système de recyclage d'air. Et ça bouleverserait le tableau de marche de la mission.

— Allez, Mikhaïl ! On peut faire durer la nourriture. Les piles à combustible produisent de l'eau potable et les recycleurs d'air sont valables pour des mois. Tu le sais. Et il y a une semaine entière entre cette expédition et la suivante.

— Vingt heures de conduite, sans aucun arrêt.

— On se relaiera, dit Jamie en souriant. J'ai conduit des bahuts à travers des terrains plus durs que celui-là.

Le Russe se retourna dans son siège et fixa Jamie de ses yeux bleus clairs :

— Ce n'est pas le Nouveau-Mexique ici.

— C'est vrai, répliqua Jamie. On est sur Mars. Et on est là pour explorer ce nouveau monde. Il y a un important travail scientifique à faire ici, Mikhaïl...

— Vous, les scientifiques, vous voulez toujours transgresser les règles.

— Exact, nom de Dieu ! lâcha Jamie. On est là dans l'intérêt de la science. Pour explorer. Pour apprendre. Pour débusquer la vérité où qu'elle nous entraîne.

— Belles paroles, grommela Vosnesensky.

— Des hommes sont morts pour ces idées !

— Oui. C'est exactement ce que je veux dire.

— On a parcouru cent millions de kilomètres, s'écria Jamie, qu'est-ce que ça peut foutre un ou deux jours de plus de trajet ?

— Ce n'est pas autorisé. Ce n'est pas sur le plan d'exploration. Les contrôleurs de mission sur Terre ne seraient pas d'accord.

— Des enclûs ! On est ici, Mikhaïl. La raison pour laquelle on est ici, c'est pour apprendre. On ne peut pas le faire en collant à des plans écrits il y a un an. Ils auraient aussi bien pu envoyer des engins téléguîdés s'ils voulaient nous faire nous comporter comme des maudits robots.

Vosnesensky prit une profonde inspiration, puis expira lentement, comme un homme essayant de se contrôler.

— Nous ne sommes pas des robots, mais nous sommes responsables devant une autorité supérieure. Le but de cette mission est de commencer l'exploration de Mars. Si on déplaît à ceux qui sont aux commandes, il n'y aura pas d'autre mission et l'exploration sera terminée.

Jamie s'accroupit sur les talons, prenant appui d'un bras sur le dos du siège de Vosnesensky. Se forçant à paraître plus raisonnable il dit :

— Mikhaïl, tous les politiciens de la Terre pourraient aussi bien faire un saut en avion pour voir le Grand Canyon. À ton avis, qu'est-ce qui les fera autoriser de nouvelles missions sur Mars, qu'on soit obéissants ou pas ? On est ici et maintenant. C'est le moment ou jamais de découvrir tout ce qu'il est possible de découvrir sur ce monde. Plus on accumulera de connaissances maintenant, plus il leur sera difficile de nous refuser des missions de suivi après notre retour.

— Tu es sur un terrain glissant, Jamie.

— Peut-être. Je croyais que vous, les Russes, vous étiez de grands joueurs, susurra Jamie.

Vosnesensky se raidit visiblement :

— Je ne suis pas ici pour jouer. Pas avec des vies. Spécialement la mienne.

— Mais là ce n'est pas un gros risque, insista Jamie, changeant vite de tactique. On peut le faire ! On n'a pas à coller aux plans qu'ils ont écrits pour nous sur Terre. Les ordres de mission nous permettent une certaine flexibilité. Nous avons ici une opportunité de faire une découverte fondamentale sur l'histoire de cette planète.

— Ce n'est pas un risque absolument nécessaire.

Jamie se mit à sourire au Russe :

— Voyons ça sous un autre angle, Mikhaïl ; si on se tue, on n'aura pas à faire face au Docteur Li ni aux contrôleurs de Kaliningrad.

Vosnesensky le fixa un long moment, puis éclata d'un rire sonore :

— Tu es un fataliste ! dit le cosmonaute. Exactement comme un Russe.

— On le fait ?

— Ce n'est pas dans le plan d'exploration.

— Alors on change le plan, dit Jamie. Le rover a l'autonomie nécessaire et on a assez de vivres à bord. Si on reste en carafe, Mironov peut sortir avec l'autre rover.

Le visage musclé de Vosnesensky reprit son air renfrogné. Il dit :

— Nous ne pouvons pas dévier de notre plan d'exploration. Ce n'est pas autorisé.

Jamie se sentit se contracter. Avec un soin calculé, il se releva lentement de sa position accroupie.

— Dans ce cas, dit-il d'une voix égale, les règlements de la mission me

donnent le droit de passer par-dessus ta tête et d'appeler directement le Docteur Li. Je veux parler au Docteur Li.

Toujours renfrogné, Vosnesensky s'avança pour atteindre le panneau de contrôle et alluma la console de communication.

— Parle au commandant de l'expédition, alors, gronda-t-il. Qu'il prenne ses responsabilités.

— À Tithonium Chasma ? (Le Docteur Li sursauta.) Mais c'est à mille kilomètres de votre position actuelle.

— La limite ouest est à moins de six cents kilomètres de notre position actuelle, répliqua James Waterman.

Li se renfonça dans son fauteuil capitonné. Il s'était retiré dans ses quartiers privés pour attendre l'appel du rapport de Vosnesensky, en partie pour son confort et en partie parce qu'il sentait qu'il pouvait traiter plus aisément n'importe quel problème émergent sans que les techniciens et les autres membres de l'équipe soient agglutinés autour de lui, à la console de communication du centre de commandement du vaisseau.

Son compartiment était aussi luxueux que le permettaient les règlements de la mission. Comme toutes les autres cabines privées à bord des deux vaisseaux martiens il était à peine assez grand pour accueillir une étroite banquette, un minuscule bureau et un simple siège. Le siège de Li était inclinable, cependant, comme une couchette d'accélération d'astronaute. Il l'utilisait souvent pour dormir, plutôt que la banquette, qu'il trouvait trop courte.

Tandis que les autres membres de l'équipe avaient décoré leurs cabines avec des photos de leurs familles, des cartes de Mars ou même des tirages d'imprimante, Li avait fixé sur les murs un ensemble exquis de petites peintures sur soie. Montagnes enveloppées de brume. Magnifiques oiseaux perchés sur une gracieuse branche d'arbre. Une pagode au bord d'un lac. Petits rappels de chez lui. Même s'il mourait dans l'espace, raisonnait-il, il voulait le confort de ces peintures à ses côtés.

Mais il ne leur accorda pas plus d'un coup d'œil en s'installant devant l'écran qui dominait son petit bureau. Le large visage à l'œil d'onyx de Waterman le regardait à nouveau. Un visage qui pouvait être très têtu, réalisa Li.

— Je désire vous donner autant de latitude que possible, dit Li, mais ajouter trois jours supplémentaires à votre randonnée me semble excessif.

Il n'ajouta pas que Vosnesensky n'était même pas supposé être de cette randonnée. Le Russe aurait dû rester au camp de base, comme le plan de mission le réclamait. Il avait déjà outrepassé ses directives.

— C'est nécessaire, répliqua Waterman. Pour des raisons géologiques.

Li s'autorisa un demi-sourire. Pour des raisons géologiques, bien sûr. Naturellement. Waterman devait avoir une bonne raison scientifique pour repousser les limites. Un agitateur-né.

Posant les doigts sur ses genoux, hors de vue de la caméra de communication, Li attendit l'explication du géologue. Waterman avait l'air passionné, yeux noirs grands ouverts, étincelants, lèvres légèrement écartées, énergie rayonnante sur son visage à la peau sombre.

— Nous avons calculé les réserves de carburant du rover et elles sont plus que suffisantes pour nous amener dans la région de Tithonium et retour à la base, monsieur. En comptant une bonne marge de sécurité.

Li sourit pour de bon, finement. *Waterman ne pense qu'à l'aspect technique. Pour lui, les ramifications politiques n'ont tout simplement aucune importance. Je me demande s'il y pense seulement.*

— Docteur Li, vous comprenez les bases de la géologie...

Et sans hésitation Waterman se lança dans une conférence à propos de la formation des roches martiennes.

Li écouta d'une oreille tandis qu'une autre partie de son esprit s'amusait du sérieux du scientifique et de l'inconsciente arrogance de ce jeune homme enthousiaste en train de donner un cours à son supérieur.

Le jeune fou ne comprend simplement pas qu'il est au centre d'un terrible tremblement de terre politique. Il croit honnêtement que seule compte la science. Li aurait voulu vivre cette sorte de vie sans complications, avoir de ces enthousiasmes sans entrave, rechercher la connaissance sans se préoccuper de ceux qui contrôlent les cordons de la bourse et les honneurs.

D'un autre côté, raisonnait-il alors que Jamie poursuivait son laïus, supposons qu'il se tue là-bas ? Il deviendrait un héros, automatiquement. Et cesserait d'être un problème. Il tuerait aussi Vosnesensky, très probablement, mais c'était inévitable.

Li se secoua en réalisant où de telles pensées le menaient. Mon devoir, se dit-il sévèrement, est de diriger l'exploration de Mars et de permettre aux scientifiques de conduire cette exploration avec le minimum de risque. Waterman veut aller plus loin et plus vite que ce que nous avons planifié. Les politiciens seront en colère si quelque chose tourne mal.

Il lui fallut un moment pour réaliser que Waterman avait fini de parler et que sur l'écran, il le fixait dans l'expectative. Comme un enfant demandant à son père la permission de franchir un nouveau pas vers l'âge adulte, pensa Li.

Il cligna des yeux à deux reprises, puis s'entendit répliquer, comme si c'était de très loin :

— Allez-y avec votre plan. Je compte sur vous, Commandant Vosnesensky, pour décider une halte immédiate dès l'instant où vous atteindrez le point critique de vos réserves en carburant.

La caméra se focalisa sur Vosnesensky :

— J'ai calculé les réserves de fuel dont nous avons besoin pour revenir en sécurité à la base, en ajoutant vingt pour cent pour imprévu.

— Quand vous atteindrez ce point vous devrez revenir, où que vous soyez, quoi que vous soyez en train de faire. Est-ce bien clair ?

— Oui, monsieur.

— Docteur Waterman ?

Il entendit la voix de Waterman répliquer :

— Parfaitement.

— Très bien alors, allez-y.

Li se remit au clavier pour mettre fin à la transmission. Il hésita, cependant, assez longtemps, pour ajouter :

— Et bonne chance.

— Merci !

Les voix des deux hommes résonnèrent à l'unisson.

SUR TERRE

KALININGRAD : Dans les premiers temps du programme spatial soviétique, quand dominait l'obsession du secret née de la guerre froide, les sites des installations spatiales étaient aussi bien cachés que possible. On disait par exemple que la principale base de lancement soviétique était située à Baikonour, au milieu de la République Soviétique du Kazakhstan, pays autrefois parcouru par les hordes mongoles et les féroces cavaliers de Tamerlan.

En réalité, le centre de lancement se trouvait près de la ville de Tyuratam, à plus de trois cents kilomètres au sud-ouest de Baikonour, sur la ligne de chemin de fer de Moscou à Tachkent.

En ces temps de suspicion, on ne citait pas publiquement Kaliningrad, le centre de contrôle de mission d'où étaient dirigés les premiers vols spatiaux habités. Le vol orbital historique de Gagarine, les milliers d'heures de vols à bord d'une douzaine de stations spatiales, et finalement la première expédition sur Mars – tous furent dirigés depuis le centre de Kaliningrad, à environ six kilomètres au nord-est de l'autoroute circulaire qui entoure la métropole moscovite.

Le protocole de contrôle de la Mission martienne avait été décidé bien avant qu'on ait seulement commencé l'assemblage des différents vaisseaux en orbite terrestre. Sachant qu'il y aurait un décalage de dix minutes ou plus dans les communications entre Mars et la Terre, les planificateurs avaient placé toute l'autorité de la mission entre les mains du commandant d'expédition, le Docteur Li Chengdu.

Le Docteur Li n'avait pas besoin de faire le point avec le commandement de la mission à Kaliningrad avant de prendre une décision. Les opérations au jour le jour concernant les équipes en orbite autour de Mars et à la surface de la planète étaient sous sa responsabilité.

Cela ne voulait pas dire, cependant, qu'il ne pouvait pas être désavoué.

Ayant donné son assentiment à la course imprévue de Vosnesensky et Waterman vers Tithonium Chasma, le Docteur Li effectua un rapport de routine à Kaliningrad sur le changement de programme. La routine voulait qu'il attende la fin de la journée pour enregistrer son rapport. La modification

était le dix-septième item sur vingt-deux dans le rapport quotidien ordinaire.

Aussi était-il un peu plus de quatre heures du matin en Russie lorsque le rapport arriva. Les contrôleurs de mission travaillaient en trois équipes, bien sûr, mais leurs directeurs – les hommes et les femmes qui prenaient vraiment les décisions – dormaient profondément quand le rapport de Li se mit à défiler sur l'écran du contrôleur en chef.

C'était un Russe qui prenait sa tâche très au sérieux. Assis à côté de lui, à la console, il y avait son homologue américain, une rouquine désinvolte, ingénieure détachée du laboratoire de propulsion à réaction du Caltech. Épaule contre épaule, ils lurent à l'écran le rapport du commandant d'expédition, l'Américaine s'impatientant un peu du rythme de son collègue, plus lent à lire l'anglais. Le centre de contrôle de mission était calme et tranquille à cette heure-là. Même si les consoles étaient toutes occupées, l'activité s'était ralentie et les conversations encore plus.

Jusqu'à ce que le contrôleur américain s'exclame tout à coup :

— Il a dit OK ! Sans demander notre avis ?

Les yeux s'ouvrirent en grand et les têtes se tournèrent vers elle.

Le contrôleur en chef russe dit :

— Le Docteur Li est dans son droit...

— Tu parles ! dit l'Américaine. (Ses yeux verts flamboyaient de fureur.)

Le protocole spécifie précisément que tout changement majeur dans le planning doit être d'abord mis au clair avec le contrôle de mission !

— Changement *majeur*, dit timidement le Russe.

— Vous ne trouvez pas qu'une déviation de six cents kilomètres de l'équipe rover constitue un changement majeur ? (Elle décrocha brusquement le téléphone de la console et pianota un numéro.) Combien d'essence elle contient cette brouette, de toute façon ? Est-ce qu'ils ne sont pas en train de se mettre en danger de panne sèche ?

Le Russe tapa quelque chose au clavier, et les spécifications du rover martien remplacèrent à l'écran le rapport de Li.

— Elle a un rayon d'action de mille kilomètres, dit-il. Plus de la moitié de son poids en carburant. Une énorme marge de sécurité.

— Pas s'ils se lancent dans une virée imprévue de douze cents kilomètres, hein ?

— Vous appelez le directeur général de la mission à cette heure-ci ?

— Ah ça non, je ne suis pas folle, répondit l'Américaine, un léger sourire perçant à travers sa colère, j'appelle Houston.

Le Russe lui sourit en retour :

— Ah. C'est eux qui vont réveiller le patron.

— Exact. Je suis peut-être impulsive, mais je ne suis pas stupide.

HOUSTON : La chaîne de commandement sur Terre se divisait, comme tout ce qui concernait la Mission martienne, en deux branches. Le contrôle de mission était à Kaliningrad, mais il y avait une équipe de contrôle « fantôme » au vieux centre de la NASA à Clear Lake, près de Houston.

Le centre avait été créé au début des années soixante en guise de cadeau politique au Texas. Initialement désigné comme Centre des Vols Spatiaux Habités, bâti à une heure de route de Houston même, le centre devint rapidement le foyer des astronautes, l'endroit où toutes les activités spatiales habitées étaient planifiées et dirigées. En fin de compte on le nomma Lyndon B. Johnson. En tant que vice-président, Johnson avait animé le conseil de l'espace de John F. Kennedy et milité vigoureusement pour l'audacieux programme américain d'alunissage avant la fin des années soixante.

Mais, indépendamment du rythme d'évolution des ingénieurs, les vagues de l'histoire déferlaient rapidement. Au moment où les premiers astronautes prenaient pied sur la Lune, Kennedy était mort et son successeur, Johnson, hors course. Le programme spatial américain, qui paraissait à l'apogée de son succès, fut vidé de son contenu, et virtuellement tué, victime de la guerre du Vietnam dont Johnson avait provoqué l'escalade.

Cependant le Johnson Space Center subsistait et même se développait. En tant que pivot de toutes les activités de vol spatial habité, il devint le quartier général des centaines d'astronautes recrutés pour les navettes, et leurs successeurs. Des hommes et des femmes s'entraînaient là avant d'être autorisés à s'envoler vers la station spatiale américaine Freedom ou n'importe laquelle des stations étrangères (ou même privées) en orbite terrestre.

À première vue le Johnson Space Center avait plutôt l'air d'un campus universitaire avec ses bâtiments modernes aux parois de verre, son atmosphère relax, et ses jeunes gens déambulant sur les vertes pelouses ou conduisant leur voiture le long de larges rues bordées d'arbres. À l'entrée principale, cependant, subsistait une énorme fusée Saturne V, relique de l'ancienne ère Apollo, gisant sur le flanc comme une baleine échouée. Et derrière les grandes tours de verre et d'acier il y avait des bâtiments plus petits sans fenêtres qui bourdonnaient d'énergie électrique et du battement des moteurs et des pompes.

Dans l'un de ces bâtiments sans fenêtre se trouvait le centre de contrôle de mission « fantôme ». Il était un peu plus de vingt heures, un soir du Texas chaud et tranquille quand la requête de Kaliningrad arriva.

Ici aussi, les vrais décideurs avaient terminé leur journée et s'étaient dispersés vers leurs maisons en banlieue. Les bureaux et les consoles étaient à peine occupés par une poignée d'hommes et de femmes, la plupart d'entre eux jeunes et nouveaux dans leurs responsabilités.

L'homme qui se trouvait aux commandes, un analyste système d'âge moyen, était en train de picorer dans un sac de chips au fromage quand le téléphone « rouge » retentit. Il décrocha, avec un mélange de dépit et d'étonnement.

C'était un pur hasard si le contrôleur américain de Kaliningrad était une connaissance personnelle. Ils s'étaient côtoyés quelques années à CalTech.

— Josie, comment ça va ? dit-il au visage tendu qui apparut à l'écran. Ces Ruskis vous traitent bien ?

À peine un battement de cœur d'attente, le temps pour le signal électrique de rebondir sur le satellite de communications, avant que sa réponse ne lui parvienne.

— Sam, on a un problème.

Il se redressa brusquement dans son siège :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Le Docteur Li a donné son accord pour une extension de l'exploration en rover sans demander l'avis du contrôle de mission.

— Nom de Dieu ! (Il posa une main potelée sur son cœur affolé.) Je croyais qu'il y avait un sérieux pépin. Ne me faites pas des frayeurs comme ça, Jo !

— C'est un pépin – c'est une violation du processus officiel de décision.

— Oh, merde ! Si ce sacré rover se détraque ou si quelqu'un reste en rade dehors, ça c'est un pépin. Mais pour l'instant c'est que de la procédure.

Elle ne voulait pas désarmer :

— Il faut que vous contactiez Maxwell et Goldschmitt au téléphone. Il faut qu'ils soient mis au courant sur-le-champ.

— Sûrement pas.

— Sûrement si ! Ou vous les appelez, ou alors j'appelle leurs homologues russes ici à Kaliningrad.

Jetant un regard aux écrans de l'horloge murale :

— Seigneur, il est quatre heures du matin là-bas.

- C'est important, Roscoe.
- Ne m'appellez pas Roscoe !
- Contactez Maxwell et Goldschmitt. Faites-le maintenant, tant qu'on peut les joindre.
- Ils sont sans doute en train de dîner.
- Qu'est-ce que vous préférez : interrompre leur dîner, ou leur faire découvrir demain que deux membres de notre équipe au sol sont partis sans autorisation parce que *vous* ne les avez pas informés à temps pour les en empêcher ?

WASHINGTON : Ce n'était pas une coïncidence si Alberto Brumado assistait au dîner officiel dont la Vice-Présidente était l'invitée d'honneur. Brumado savait que cette femme était bien placée pour devenir la prochaine Présidente des États-Unis, et pour décider quand – ou même si – la seconde expédition vers Mars serait lancée.

Brumado l'avait rencontrée à plusieurs reprises, et bien qu'ils eussent des opinions radicalement différentes sur l'importance de l'exploration spatiale ils se montraient amicaux à la manière polie et contrainte souvent jugée nécessaire par les opposants politiques. Le cercle social de Washington, après tout, était trop étroit pour mener bataille dans les cocktails et les dîners. Dans la vie en société, mieux valait sourire et se mettre d'accord sur les désaccords.

Aussi Brumado n'avait-il nulle intention quoi qu'il arrive, de seulement évoquer Mars avec la Vice-Présidente. C'était une soirée en société, le moment d'être charmeur et spirituel, et de construire de bons rapports qui pourraient aplanir les différends personnels au moment des débats politiques.

Le discours de la Vice-Présidente après dîner fut un signal clair qu'elle sollicitait la candidature pour son parti. Elle parla de la grandeur de l'Amérique, de la croissance de l'économie nationale, et souligna combien ses efforts en tant que leader de la commission de revitalisation allaient changer l'aspect des villes d'une côte à l'autre.

— Et la clé de tout ça, dit-elle à l'assistance d'hommes en habits et de femmes en robes de soirée étincelantes de bijoux, la clé, c'est la *synergie*, c'est-à-dire la façon dont nous avons porté des gens de multiples origines sociales à travailler ensemble, à additionner leurs énergies jusqu'à ce que la somme de leurs réalisations dépasse de loin la simple somme de leurs efforts individuels. La synergie, ça marche ! Et cette administration a l'intention

d'user de cette synergie pour résoudre les problèmes qui nous assaillent encore...

Brumado écoutait attentivement, assis à l'une des cinq douzaines de tables avec neuf étrangers. *Elle parle de la contribution économique de la haute technologie, elle mentionne même le succès des fabrications industrielles en orbite, mais aucune allusion à Mars ou aux sciences de l'espace.* Mais quand les explorateurs reviendraient de Mars, il en était sûr, elle serait là pour les congratuler face aux médias du monde entier.

Ce fut donc une surprise pour lui, quand l'un des assistants de la Vice-Présidente apparut à ses côtés et se pencha pour lui murmurer :

— La Vice-Présidente voudrait vous parler en privé quand son discours sera terminé. Voulez-vous me suivre, s'il vous plaît ?

Brumado plia soigneusement sa serviette et la posa près de sa tasse de café à moitié pleine. Marmonnant une excuse aux neuf autres convives, il se leva et, quittant subrepticement les tables de la salle à manger obscurcie, il suivit jusqu'à la cuisine l'assistant en complet sombre.

Le pouvoir est visible dans les moindres endroits, se dit Brumado. Le personnel de cuisine aurait dû normalement être occupé à nettoyer les six cents couverts, faisant résonner l'argenterie et s'entrechoquer les verres pendant que l'orateur de l'autre côté des portes battantes aurait essayé de parler au-dessus de leur brouhaha. Mais pour la Vice-Présidente, ils étaient assis et attendaient que son discours soit terminé. Brumado leur sourit tandis qu'ils murmuraient entre eux et regardaient leurs montres. Heure supplémentaire payée. Est-ce que cela compenserait une heure de plus passée loin de chez eux ?

Enfin, la Vice-Présidente en termina sous les acclamations de l'auditoire. Juste à temps pour que les équipes TV passent un fragment de son intervention aux journaux de onze heures.

Elle passa majestueusement entre les portes battantes, encadrée par des gros bras. Elle avait une telle présence que le personnel de cuisine, fatigué, ennuyé, se redressa automatiquement.

En fait elle était menue, pas beaucoup plus d'un mètre soixante, une petite femme qui se démenait pour éviter de prendre du poids. Mais elle affirmait sa domination dès qu'elle arrivait quelque part. Son visage rayonnait d'énergie, ses yeux étaient d'un bleu si profond qu'ils semblaient presque violets ; les deux rayons lasers de son regard auraient pu découper la peau d'un rhinocéros. Elle avait les cheveux blond cendré, d'une teinte qui masquait

bien le gris, abondants et épais mais coupés assez court pour signifier à n'importe quelle femme qu'elle n'avait pas de temps à perdre en frivolités comme des bigoudis et des mises en pli.

— Alors vous voilà, dit-elle en inspectant Brumado qui se tenait devant le long comptoir où la vaisselle sale s'empilait.

Il lui emboîta le pas tandis qu'ils avançaient vers l'arrière-cuisine et les portes de service.

— Cette chose est arrivée de Houston en plein milieu de mon dîner, dit la Vice-Présidente, en lui tendant une feuille de papier pelure.

Brumado prit la feuille sans ralentir le pas et la parcourut rapidement.

Se tournant vers la Vice-Présidente il dit :

— Le Docteur Li n'éprouve apparemment pas d'inquiétude à étendre le champ d'exploration en rover...

— C'est ce putain d'Indien !

La Vice-Présidente s'arrêta aux portes et tout son entourage, y compris Brumado, s'arrêta en même temps. Sauf trois de ses gardes du corps qui se glissèrent comme des fantômes de l'autre côté pour inspecter l'extérieur.

— Le Docteur Waterman, vous voulez dire.

— Il a joué les trouble-fête dès la première minute de l'atterrissage ! Pourquoi veut-il changer le plan de mission ? Qu'est-ce qu'il cherche ?

Brumado répondit doucement :

— Je suis sûr qu'il a des raisons scientifiques valables. Si...

Mais la Vice-Présidente secouait déjà la tête avec véhémence :

— Il essaie de voler la vedette à tous les autres. De s'approprier toute la gloire. Il croit qu'il va revenir ici en héros.

— J'ai vu la vidéo que vous avez refusé de diffuser aux médias, dit Brumado, avec une légère ironie dans la voix. Il n'a pas du tout l'air de s'intéresser à la politique.

— À peine ! Dès qu'il sera rentré chez lui ils lui courront après pour le Sénat. C'est déjà arrivé. Au Nouveau-Mexique.

— Vous craignez qu'il milite contre vous ?

— Je m'inquiète à l'idée que mes ennemis pourraient lui mettent le grappin dessus et l'utiliser contre moi, exactement comme les Républicains avaient utilisé Eisenhower contre Taft.

Brumado inclina légèrement la tête, réfléchissant à toute vitesse. *Si cette femme devient Présidente elle sera certainement contre le financement de nouvelles expéditions sur Mars. Surtout si elle croit qu'un de nos*

scientifiques est manipulé par son opposition.

— Vous n’avez pas idée de la pression qui monte autour de cet Indien, disait la Vice-Présidente en colère, la voix crissant comme des ongles sur un tableau noir. Il n’y a pas que les activistes des droits indiens. Il y a aussi la bande high-tech. Ils sont en train de s’allier avec les Hispaniques et les ghettos noirs. Toujours la vieille coalition arc-en-ciel, plus les gens de la techno, avec, comme figure de proue, un véritable enfant de cœur indien doublé d’un héros scientifique.

Lentement, avec un énorme nœud à l’estomac qui rendait ses mots hésitants, Brumado demanda :

— Supposez... supposez... que j’obtienne de Waterman... une déclaration soutenant votre candidature ?

Elle eut un éclair dans les yeux, puis se fit calculatrice :

— Et pourquoi me soutiendrait-il ?

— Parce que... fit péniblement Brumado, parce que vous vous déclarerez favorable à de nouvelles missions sur Mars.

— Je ne pourrai pas le faire, lâcha-t-elle.

— Quand la première expédition va revenir ils seront tous des héros. L’accueil du public sera énorme. Et il n’y aura plus de guerre du Vietnam pour détourner l’attention du public de leur succès.

La Vice-Présidente murmura :

— Ils seront de retour juste à temps pour les primaires.

— Vous pourriez capitaliser sur leur succès.

— Vous pouvez obtenir que Waterman fasse une déclaration de soutien en ma faveur ?

— Une fois que vous aurez fait une déclaration de soutien aux futures missions sur Mars.

La Vice-Présidente avait passé suffisamment d’années en politique pour comprendre que la chose la plus importante était d’être élu, et que le moyen d’être élu était d’écarter les ennemis de son chemin. Parfois cela signifiait adopter leur couleur – au moins pour un temps.

Elle comprenait aussi qu’il était idiot de prendre un engagement définitif sur-le-champ.

— Il faut que j’y réfléchisse ; ça a l’air jouable.

— Cela relance Mars comme un thème de votre campagne, dit Brumado.

Elle inclina vivement la tête :

— Je vous referai signe.

Puis elle se dirigea vers la porte de service, qu'un garde du corps lui ouvrit. L'entourage suivit en rangs serrés. Avant que les portes ne se referment Brumado aperçut la phalange de limousines en attente, à l'endroit où des camions de livraison étaient habituellement garés.

Puis, les portes closes, il resta seul dans la cuisine avec l'équipe de nettoyage au milieu d'une cacophonie de hurlements et de bruits de vaisselle.

Il sourit. Puis le sourire s'évanouit quand il réalisa qu'il avait tout simplement promis de « livrer » James Waterman pour la campagne électorale de la Vice-Présidente.

Cela ne sera pas une tâche facile, réalisa-t-il.

NEW YORK

— Mais ça n'a pas de sens ! insistait Edith. Jamie n'est pas le genre de type à snober les médias. Il ne refuserait pas un interview.

— Est-ce que vous êtes en train de dire que le gouvernement l'empêche de nous parler ? Qu'il le bâillonne ?

— Oui ! J'en suis certaine !

Il était presque onze heures du matin. Edith avait attendu trois jours pour voir Howard Francis. En tant que vice-président de la chaîne d'informations, il détenait le pouvoir de décision et elle était déterminée à le faire pencher en sa faveur. Ses premiers jours passés à New York avaient généré chez Edith une hâte frénétique. Elle n'était plus l'ancienne animatrice souriante de bonheur, l'ex-reine de beauté, la présentatrice du journal TV local de Houston, elle était au sommet maintenant, luttant avec toutes les armes à sa disposition pour gagner un job dans l'organisation de la chaîne.

Le bureau d'Howard Francis était si haut au-dessus de la rue qu'Edith s'attendait à voir les nuages flotter à la fenêtre derrière son immense table. Les murs étaient couverts de photos de lui avec le gratin et le presque gratin de la politique, du show-business et des industries de pointe : souriant, serrant les mains, attribuant des prix, recevant des prix. L'homme qui lui faisait face était presque aussi jeune qu'Edith. Son complet devait coûter plus d'une semaine du salaire d'Edith au Texas. Sa cravate était desserrée façon mode avec le col déboutonné. Il avait une tête de rongeur au regard acéré, aux grandes dents, et même un tic facial quand il était excité. Edith voyait la crispation déformer un côté de son visage.

Francis posa ses avant-bras maigres sur le bureau et dit à Edith :

— Écoutez, il est tard et je n'ai pas encore déjeuné. Je suis dans les

problèmes jusqu'au cou et j'ai une réunion avec les grands patrons demain matin à neuf heures. Pouvez-vous prouver ce que vous dites ?

Elle se força à lui sourire malgré une sensation de nœud à l'estomac :

— Eh bien... personne à la NASA n'est prêt à l'admettre en public.

— Et en privé ?

— J'ai beaucoup d'amis là-bas au Johnson Space Center, dit-elle.

— Écoutez, dit-il, j'ai des équipes entières de correspondants qui travaillent pour moi à Houston et à Washington, et partout ailleurs. Qu'est-ce que vous pouvez faire de plus qu'eux ?

— Et les parents de Jamie ? contra-t-elle. Et son grand-père à Santa Fé ? C'est un pur Navajo.

Francis secoua la tête :

— Les parents sont tristes. Peut-être le grand-père, si c'est vraiment un Indien ; ça pourrait donner quelque chose. Mais plus tard. D'abord vous devez me prouver que le gouvernement bâillonne votre Indien ; ça, ça serait de l'information.

Edith continua d'afficher pour lui son sourire lumineux. Elle portait son plus beau corsage, blanc crème, les quatre boutons du haut ouverts. Sa jupe était assez courte pour bien montrer ses genoux au moment où elle s'asseyait devant le bureau.

— Washington, dit le vice-président de la chaîne derrière son bureau massif. S'il y a dissimulation, c'est là qu'elle se passe.

— Je pourrais peut-être trouver quelqu'un au Conseil de l'Espace, suggéra Edith.

— La Vice-Présidente ? Aucune chance !

— Non, pas elle. Mais certains de mes contacts à Houston sont très proches de deux membres du Conseil de l'Espace. Je crois que je pourrais obtenir qu'un des deux – ou les deux – me parle – probablement à titre privé, cependant.

— Ce serait un début.

— Laissez-moi essayer cette piste. Si ça ne marche pas, je peux faire un tour à Santa Fé et parler au grand-père de Jamie.

L'homme inclina la tête, les yeux sur son corsage.

Edith décida de jouer son atout maître :

— Et je pourrais toujours contacter Jamie à titre personnel. Le projet autorise les appels personnels, et je suis sûre qu'il en accepterait un venant de moi. Les officiels n'ont pas à savoir que je suis journaliste.

— Les appels personnels sont privés.

— Pas si je l'enregistre de mon côté, dit Edith avec un sourire malin.

L'homme se mordit la lèvre inférieure, le visage furieusement tordu. Finalement il sauta sur ses pieds et tendit la main par-dessus le bureau.

— OK. Faites-le.

— Je suis engagée ?

— Comme consultante. À la journée, honoraires et frais. Si ça débouche sur quelque chose, vous serez engagée ; ça vous va ?

Edith se leva de sa chaise et prit la main tendue dans la sienne.

— Vous ne le regretterez pas, dit-elle.

Howard Francis eut un large sourire :

— Ça vaudrait mieux.

Puis il ajouta :

— Allez, on va manger un morceau.

Edith approuva d'un hochement de tête, en se remémorant le vieil adage qui veut qu'on ne fasse pas confiance à un homme qui porte deux prénoms.

EN TRANSIT : LA CAVE A CYCLONE

À mi-chemin de Mars, le soleil se fit soudain meurtrier.

La mission avait été planifiée pour une période de faible activité solaire. Cependant il y avait très peu de chance pour que les vaisseaux spatiaux puissent transporter leurs équipages humains sans rencontrer un orage magnétique généré par une éruption solaire.

Sur Terre comme à la base lunaire souterraine, les spécialistes du soleil l'observaient dans d'étroites salles de travail, remplies d'ordinateurs ronronnant et de moniteurs vidéos. Ils virent un ensemble de taches plus grandes que la Terre prendre forme à la surface brillante du soleil. Leurs instruments détectèrent de faibles émissions d'ondes radio et de rayons X en provenance du groupe de taches solaires. Tout à fait normal.

C'est alors que l'éruption se produisit. Rien de spectaculaire visuellement. Juste un bref éclair de lumière. Mais le rayonnement induit se mit à croître rapidement, de façon menaçante, son intensité passa à cent, mille, dix mille fois la normale, en l'espace de quelques minutes, saturant les capteurs de rayons X et d'ultraviolets à bord des satellites de surveillance. Une intense explosion de bruit radio crépita dans les récepteurs des astronomes tout autour de la Terre, faisant taire le radiotélescope de la base lunaire. C'était une éruption solaire tout à fait ordinaire, pas plus puissante que cent milliards de bombes à hydrogène explosant à la fois. Son énergie totale était inférieure à un quart de seconde d'émission d'énergie normale.

Mais le nuage de particules subatomiques projeté dans l'espace aurait pu tuer un être humain en quelques secondes.

Les instruments des prévisionnistes solaires envoyèrent automatiquement un avertissement radio au vaisseau spatial martien, à plus de soixante-dix millions de kilomètres de la Terre. Le rayonnement électromagnétique de l'éruption, voyageant à la vitesse de la lumière exactement comme les signaux radio des astronomes, atteignit le vaisseau spatial au même instant que l'avertissement.

Les alarmes retentirent sur toute la longueur des deux navires, faisant sursauter les hommes et les femmes occupés à leurs tâches, réveillant en sursaut ceux qui dormaient. Le premier moment choc de montée d'adrénaline

fit place aux réactions inculquées aux deux équipages par des années d'entraînement. Tous, à bord des deux vaisseaux, foncèrent, coururent, sprintèrent vers les abris antiradiation.

L'éclair lumineux n'était que le précurseur de la première vague d'énergie électromagnétique, annonciateur d'un orage à l'approche. D'ici quelques minutes ou peut-être quelques heures, allait survenir un immense nuage de protons et d'électrons à haute énergie, des particules capables de traverser la coque du navire et de griller la chair humaine en quelques secondes.

En orbite terrestre basse les astronautes sont protégés des explosions de particules solaires par le champ magnétique terrestre, qui détourne les protons et électrons éjectés du Soleil et finalement les canalise dans l'atmosphère aux pôles Nord et Sud. Il arrive que de spectaculaires aurores boréales colorent le ciel plusieurs nuits durant après une grosse éruption solaire. Le champ géomagnétique est aplati, déformé par l'orage de particules ; il vibre et résonne des jours entiers comme les cordes d'un banjo. Les transmissions radio sont brouillées. Même les liaisons téléphoniques souterraines peuvent être perturbées.

Sur Terre, l'atmosphère absorbe toutes les particules qui traversent le champ magnétique, si bien que même l'explosion solaire la plus forte ne met pas en danger la vie à la surface de la planète. Sur la Lune sans atmosphère, avec son minuscule champ magnétique, il n'y a qu'une défense : s'enterrer, et rester enterré jusqu'à ce que l'orage se calme.

Au cours d'un voyage interplanétaire, les seules parades contre un éventuel orage magnétique sont celles que les vaisseaux transportent avec eux.

— Ne vous faites pas de bile, dit Pete Connors. On savait tous qu'on ne pourrait pas faire toute la route sans traverser une éruption.

Il essayait de se faire rassurant, mais l'expression de son visage aux mâchoires puissantes était tout à fait sérieuse, comme celle d'un docteur discutant chirurgie avec son patient.

— C'est plutôt l'éruption qui va nous traverser, non ? corrigea George O'Hara, le géologue australien.

Les douze membres de l'équipage de *Mars 1* étaient entassés sur les banquettes qui garnissaient les murs de l'abri spécialement aménagé contre les radiations. Tout le monde l'appelait la « cave à cyclone ». Dans ce petit compartiment à l'arrière du module habitable, les volumineux réservoirs de carburant arrimés à la coque externe du vaisseau offraient une mesure de

protection contre les radiations mortelles dues à l'éruption solaire.

Les deux vaisseaux reliés utilisaient leurs réservoirs à moitié vides pour absorber une partie des particules à haute énergie qui affluaient du Soleil. En outre, la cave à cyclone de chacun des vaisseaux était parcourue de minces filaments supraconducteurs. La première personne à atteindre l'abri antiradiation – Pete Connors en l'occurrence – enfonça le bouton sur le mur près du panneau d'entrée, mettant sous tension le bouclier protecteur.

Le fil supraconducteur engendra autour de la cave à cyclone un champ magnétique assez fort pour détourner les électrons légers dans le nuage de particules qui essaimait derrière le vaisseau. Mais c'étaient les protons plus lourds qui constituaient le danger réel, et le champ magnétique était loin d'être assez fort pour les détourner.

Les défenses du navire comprenaient donc un ensemble de canons à électrons qui dotaient le revêtement extérieur du vaisseau de millions de volts de charge positive, tandis que le champ magnétique du vaisseau allait empêcher les électrons d'atteindre le revêtement et de neutraliser la charge positive.

Des modèles réduits du système avaient été testés à bord de satellites lancés en orbite autour du Soleil. Des satellites inhabités.

— Combien de temps est-ce qu'il va falloir rester ici ? demanda Ilona Malater.

Elle était assise entre Tony Reed et le biologiste grec de l'équipe de réserve, Dennis Xenophanes. Ses longs doigts étreignaient si fort le bord de la banquette qu'elle en avait les articulations blanches.

— Au moins douze heures, répondit Ollie Zieman, l'astronaute remplaçant de Connors. Peut-être deux jours.

— Mon Dieu !

— Pas de panique, répliqua Zieman, presque joyeusement. Ici le niveau de radiation est quasiment normal.

Le réduit bondé sentait déjà la peur contenue. Jamie s'adossa à la cloison en se demandant si le champ magnétique généré par les fils supraconducteurs à quelques centimètres de sa peau n'avait vraiment aucun effet sur leurs corps. D'après les concepteurs, le champ était formé de telle façon que la cave à cyclone soit dégagée ; le champ s'étendait dehors dans toutes les directions, mais l'abri lui-même était comme une bulle en plein milieu.

Vosnesensky et son double, Dmitri Ivshenko, se tenaient devant la console de communication construite dans la cloison, côté panneau d'entrée.

Mikhaïl avait un casque audio sur la tête.

— La liaison radio est mauvaise, annonça-t-il assez fort pour que tout le monde l'entende, même s'il continuait à leur tourner le dos. On va utiliser le système laser.

Jamie savait qu'un orage magnétique peut perturber les ondes radio, mais qu'il était sans effet sur un rayon de lumière laser. Il se sentait oppressé, anxieux, bien qu'ils fussent entraînés à ce genre de situations critiques. *Un nombre quasi infini de particules meurent d'envie d'entrer ici pour nous tuer tous les douze*, pensait-il. *Comme un nuage d'anges de la mort grattant et gémissant de l'autre côté de la porte.*

— Tout va bien pour *Mars 2*, annonça Vosnesensky. Tout le monde est dans la cave à cyclone. Pas de problème.

Ils ont un homme de plus, pensa Jamie. *Avec le Docteur Li, ils sont treize à se presser dans l'abri.*

Pete Connors se leva et vint se tenir entre Vosnesensky et l'autre Russe :

— Tous les systèmes du vaisseau fonctionnent bien ? demanda-t-il à voix haute.

— Oui, oui. Vosnesensky désigna les panneaux lumineux qui montraient la situation dans le reste du vaisseau. (La plupart des signaux étaient au vert.) L'équipement a été conçu pour résister aux radiations. Il n'y a que nous, fragiles créatures de chair et d'os, qui ayons besoin de protection.

Encourageant, pensa Jamie. *Très encourageant.*

Quatorze heures plus tard les niveaux de radiation en dehors de l'abri n'avaient pas faibli sensiblement. Jamie s'était assoupi un moment, affaissé sur la banquette qui longeait la paroi du compartiment. Joanna et le biochimiste polonais remplaçant d'Ikona avaient trouvé assez de place sur la banquette opposée pour se mettre en boule et dormir. Des couchettes étaient repliées sur les parois au-dessus des banquettes, mais personne ne s'était donné la peine de les ouvrir.

En regardant autour de lui, les yeux vagues, Jamie vit que les quatre pilotes étaient assis près du panneau d'entrée et de la console de communication. La plupart des signaux étaient encore au vert, mais il y avait plus de voyants rouges qu'avant. Tony Reed bavardait aimablement avec Ikona et le géologue australien, George O'Hara, à l'autre bout du compartiment, où se trouvaient les distributeurs de nourriture et de boisson encastrés dans le mur du fond.

Jamie se leva avec raideur. Il avait mal à la tête. O'Hara était si grand

qu'il devait faire le dos rond à moins de se tenir exactement au milieu du compartiment. Sinon sa tignasse rousse frottait les panneaux incurvés de l'abri. Il avait l'air assez sympa. Jamie n'avait pas détecté en lui de trace de jalousie, alors qu'il devrait rester à bord du vaisseau tandis que lui descendrait à la surface.

— ... à Coober Pedy les mineurs vivent sous terre la majeure partie de l'année, disait O'Hara. Il fait sacrément trop chaud pour vivre en surface, alors ils ont bâti une cité dans les puits et les galeries. Avec des piscines et tout ce qu'il faut.

Ilona n'était pas impressionnée :

— On va rester encore combien de temps là-dedans ?

— Ne sois pas si pressée de sortir, dit Tony. En ce moment, il n'y a pas d'endroit plus sûr dans tout le système solaire.

— À l'exception de la Terre, dit Jamie.

— Ouais, admit Reed, on ne peut pas tout avoir, hein ?

— Et rappelez-vous quand on reste coincé dans ces sacrés avions de ligne, dit O'Hara en grimaçant à Ilona. Je me rappelle, il y a deux ans à l'aéroport de Washington, ils nous avaient bloqués sur la piste et fait attendre cinq heures dans ce maudit avion avant qu'on puisse décoller : ils prenaient vraiment tout leur temps pour réparer un banal problème mécanique. Le temps qu'on décolle, il n'y avait plus rien à boire à bord. On se serait crus dans un zoo.

— J'ai l'impression d'être dans un zoo, murmura Ilona. Dans une cage.

— Du calme, dit Tony très gentleman anglais, mais il fixait Jamie, tendu, un sourire forcé accroché au visage.

— Combien de temps ça va encore durer ?

La voix endormie de Joanna venait de derrière Jamie.

C'était une question de pure rhétorique. Elle passa devant eux et entra dans les toilettes.

— Je me demande pourquoi ils mettent toujours les pissotières près du poste d'eau potable ? interrogea O'Hara sans s'adresser à personne en particulier.

— Plomberie, dit Jamie.

— Ou recyclage ? suggéra Reed.

Jamie se mit à marcher le long du compartiment, autant pour se détendre les jambes et activer la circulation sanguine que pour rejoindre les pilotes près de la console de contrôle et de communication. Katrin Diels, la

physicienne allemande, était plongée dans une conversation sérieuse, un casque écrasant ses boucles blondes.

— À quel moment, le pic d'intensité ? interrogeait-elle dans le micro tête d'épingle placé devant ses lèvres.

Jamie réprima un sourire. C'était une pin-up blonde, aux yeux bleus et au nez impertinent dans un visage couvert de taches de rousseur. Les pilotes lui avaient fait de la place et elle était assise au bout de la banquette où elle pouvait s'activer à la console.

Elle ôta son casque et se leva d'un bond.

— Bonnes nouvelles pour tout le monde ! lança-t-elle. L'observatoire lunaire rapporte que l'intensité de l'orage a atteint son pic maximum il y a une heure.

Des sourires et des hochements de tête accueillirent cette nouvelle, puis les langues se délièrent.

— D'après les observatoires orbitaux de la magnétosphère, continua Diels, l'orage devrait être passé d'ici douze à seize heures.

Grognements. Encore seize heures ici ?

Tony Reed leva les mains pour réclamer le silence :

— Ne vous plaignez pas. Tant que les toilettes fonctionnent, tout ira bien.

Ilona ne trouva pas ça drôle :

— Encore seize heures. Ouah !

— Essayez de vous détendre, encouragea Reed. Faites une sieste.

— Est-ce que ça vous dirait de faire un bridge ? proposa le biologiste grec.

— Pas avec toi, lâcha O'Hara. Autant nager avec un requin.

Xenophanes se mit à rire, mais Jamie le sentit froissé.

— On ne va pas rester assis à ne rien faire pendant encore quatorze heures, fit Vosnesensky.

Ilona s'apprêtait à lancer une réplique sarcastique, mais elle n'en eut pas le temps.

— Qu'est-ce que tu suggères, Mikhaïl Andreïevitch ? demanda Reed.

— Une réunion de travail, répliqua le Russe. Tout le monde est là et personne n'a rien d'urgent à faire. C'est le bon moment pour une session d'auto-analyse.

— Un cercle de qualité, comme les Japonais ? demanda Tad Sliwa, la biochimiste de réserve.

— Plutôt une séance d'autocritique, dit Ilona, comme les prisonniers en Sibérie.

Vosnesensky rougit légèrement, mais ne répliqua pas. Ivshenko, le beau ténébreux au physique presque oriental, dit :

— L'auto-analyse peut être une façon très utile d'évaluer les problèmes interpersonnels.

Il y eut une petite discussion, mais Vosnesensky était déterminé et personne n'avait grand-chose d'autre à proposer. Alors les douze hommes et femmes s'assirent face à face le long des banquettes.

— Comment procède-t-on ? demanda Ollie Zieman.

— Je vais commencer, dit Vosnesensky. C'était mon idée.

— Vas-y, dit Reed, assis face au Russe.

Vosnesensky jeta un regard à Ilona, puis balaya du regard ses vis-à-vis :

— Je sens une rancœur de la part de certains d'entre vous. Une rancœur contre le fait que je commande. Une rancœur, peut-être, du fait que ce soit un Russe qui commande.

— C'est assez naturel, non ? demanda Katrin Diels. L'autorité provoque toujours de la rancœur.

Cela fit démarrer la discussion, qui rebondit de toutes parts. Jamie observait en silence, notant qu'Ilona se vautrait contre le mur comme un chat, les yeux passant d'un orateur à l'autre, les lèvres légèrement arrondies en ce qui aurait pu être un sourire. Mais elle ne pipa mot.

Comme les réunions du conseil des étudiants, se dit-il, en songeant à ses années de faculté. Ceux qui prenaient le plus la parole étaient ceux qui avaient déjà le pouvoir. Ceux qui avaient le plus besoin de parler gardaient le silence et cachaient leur colère.

Au bout d'une heure ou presque de discussion Jamie entendit avec affolement O'Hara dire :

— Bon, puisqu'on déballe tout – je n'aime pas particulièrement l'idée que je vais rester à attendre en orbite autour de Mars, tandis que mon estimé collègue ici présent (il pointa le pouce en direction de Jamie) a obtenu de passer la totalité des sept semaines en bas. Je ne trouve pas ça juste.

— Je suis d'accord avec toi, s'entendit dire Jamie. Ce n'est pas juste. *Mais, ajouta-t-il in petto, c'est comme ça que le plan de mission a été rédigé et c'est comme ça que ça se passera.*

La récrimination d'O'Hara lança une heure de débat supplémentaire sur la façon dont la mission avait été planifiée, et sur le fait de savoir s'ils pouvaient

faire appel au Docteur Li pour changer la procédure, afin que les équipes de réserve passent quelque temps à la surface.

— Ce serait inutile, répondit carrément Vosnesensky. Toutes ces procédures ont été examinées minutieusement pendant des années. Une équipe reste à la surface et l'équipe de réserve reste en orbite. Cela ne souffrira aucun changement. Je le tiens pour un fait acquis.

— Je suis d'accord avec George, grommela Ollie Zieman. Ce n'est pas juste.

— Mais plus efficace, contra Vosnesensky, d'un ton sans réplique.

— Pourquoi faut-il que le chef de chaque équipe soit russe ? demanda Ilona, de sa voix de gorge ronronnante, presque somnolente.

Tout le monde se tourna vers elle.

— Je veux dire, on a des hommes et des femmes de toutes les nationalités dans cette mission. Pourtant, dans les quatre équipes, chaque groupe est dirigé par un Russe. Un Russe *mâle*, en plus.

Pendant un long moment il y eut un silence absolu. Jamie pouvait entendre le bourdonnement électrique des équipements du vaisseau et le chuintement des ventilateurs.

— Je peux répondre, dit Pete Connors.

— Je t'en prie, dit Ilona.

L'astronaute noir était assis à côté de Vosnesensky, l'autre cosmonaute, Ivshenko, étant de l'autre côté. Connors leur fit un petit sourire, puis se retourna vers Ilona.

D'abord, il leva un long doigt :

— Le commandant de chaque équipe doit être un pilote. Un homme de formation militaire, habitué à donner des ordres et à être obéi. Habitué à recevoir des ordres d'une autorité supérieure et à les appliquer. Sans discipline, on pourrait tous se faire tuer. Ce n'est pas une promenade de santé.

— Tu as dit un homme, interrompit Katrin Diels. Pourquoi pas une femme ?

Connors eut un haussement d'épaules étudié :

— Je suppose qu'ils n'ont pas trouvé de femmes ayant les qualifications nécessaires.

Il se fit huer par les trois femmes. Même les hommes se mirent à rire pour la plupart.

Quand tout le monde fut calmé, Connors reprit :

— Deuxièmement, c'est la Fédération de Russie qui a fourni les propulseurs et les équipements de survie pour la mission. Les cosmonautes russes ont plus d'expérience en vol spatial que n'importe qui d'autre sur Terre ; ils mènent des missions de longue durée à bord de leurs stations spatiales depuis 1971, bon sang !

— Parce que vous, les Américains, vous avez attendu vingt-cinq ans avant de mettre en place une station orbitale permanente, dit Xenophanes, avec un ricanement.

— Ouais, c'est vrai, approuva Connors. Alors quand on a commencé à planifier la Mission martienne, le gouvernement américain a donné son accord pour que les chefs d'équipe soient choisis parmi les pilotes militaires qui avaient le plus d'expérience en vol spatial.

— C'est-à-dire des Russes, dit Xenophanes.

— C'est comme ça que ça s'est fait.

Sliwa s'offusqua :

— Les Russes vous ont eus dès le début du programme. Ils ont toujours été habiles côté négociation.

— Je ne crois pas que Mikhaïl et Dmitri soient ici parce qu'un quelconque politicien russe a été plus malin que son homologue américain, objecta Connors.

Sliwa haussa les épaules. Vosnesensky lança un regard furieux au Polonais.

Ivshenko jeta un coup d'œil à son compatriote, puis dit :

— La Fédération russe a fait quelques sacrifices pour le *privilège* de fournir le leadership. Pas un scientifique russe n'a été sélectionné pour l'équipe au sol, alors que nous avons beaucoup d'hommes – et de femmes – hautement qualifiés dans le domaine des sciences planétaires.

— Même chose pour les États-Unis, ajouta Connors. On a des astronautes dans les quatre équipes, mais pas de scientifique dans l'équipe au sol. Sauf Jamie ici présent.

Ils se tournèrent tous vers Jamie, qui se força à garder le silence. *Je suis ici par accident*, se dit-il. *Ils le savent tous. Et là-bas aux États-Unis, je ne suis qu'un demi-Américain, de quelque façon qu'on regarde les choses.*

— On devrait peut-être changer de sujet, suggéra Reed. Ce genre de discussion ne nous mènera nulle part.

Jamie avait envie de demander à Reed d'expliquer comment il pourrait glisser des inhibiteurs sexuels dans leur nourriture ou leur boisson. Mais il

préféra ne pas le faire. *Inutile de déclencher un vrai conflit*, se dit-il. Aussi resta-t-il tranquille tandis que les autres se dévisageaient, incapables de trouver un nouveau sujet de discussion, ou peut-être ne le souhaitant pas.

— Bon, eh bien, on pourrait peut-être dormir un peu, dit Reed.

Vosnesensky hocha vigoureusement la tête :

— Oui. Bonne idée. Dans dix heures environ le niveau de radiation sera assez bas pour qu'on puisse quitter cet abri. Alors il faudra qu'on passe en revue tous les systèmes du vaisseau et tous nos équipements pour faire le point des dommages occasionnés par l'orage, et faire les réparations. Maintenant il faut qu'on dorme.

C'était un ordre, pas une suggestion. Personne ne discuta, pas même Ilona.

SOL 8 : SOIR

Jamie et Vosnesensky avaient démarré dès que la luminosité matinale avait éclairé le paysage autour d’eux. Tout au long de la journée précédente, en se relayant, ils avaient conduit le rover à toute allure sur le terrain accidenté, déchiqueté des badlands, direction nord-est, loin des canyons de Noctis Labyrinthus, loin de leur camp de base. À toute allure, pour le rover, c’était un peu en dessous de quarante kilomètres/heure – presque la vitesse limite en ville.

Ils étaient épuisés lorsque le Soleil avait fini par disparaître à l’horizon rocailleux derrière eux, et que les ombres noires et froides de la nuit avaient recouvert leur véhicule. Deux jours de conduite ininterrompue, la plupart du temps en effectuant des détours pour éviter les crêtes trop pentues pour être escaladées ou les crevasses trop profondes pour être traversées : cela les avait sapés physiquement et émotionnellement. Ils firent un dîner léger dans un silence maussade ; puis Vosnesensky fit un point avec le Docteur Li et le camp de base. Tout allait bien à la base et, Jamie en était continuellement surpris et heureux, Li ne leur donnait toujours pas l’ordre de revenir vers le dôme.

— Les contrôleurs de mission n’ont pas mis leur veto à notre exploration, dit-il, en se calant sur la banquette qui plus tard serait dépliée en couchette.

Vosnesensky était assis en face de lui, de l’autre côté de l’étroite table pliante.

— Pas encore, dit le cosmonaute, comme un homme attendant que le couperet tombe.

Ressentant quelque chose entre l’embarras et la culpabilité, Jamie dit :

— Je suis désolé d’être passé au-dessus de ta tête dans cette affaire.

Vosnesensky haussa ses lourdes épaules :

— C’était ton droit de le faire. (Il regarda Jamie dans les yeux et ajouta :) Ma responsabilité était de coller au plan de mission jusqu’à ce qu’une autorité supérieure m’ordonne de le changer. Je ne faisais que mon devoir. Je ne m’opposais pas à toi sur un plan personnel.

Un frisson de soulagement se faufila le long de la colonne vertébrale de Jamie :

— Alors tu n’es pas en colère ?

— Pourquoi le serais-je ? Tu crois que vous avez le monopole de la curiosité, vous, les scientifiques ?

Jamie eut un sourire épanoui :

— Formidable ! J’avais peur de t’avoir blessé.

Le Russe lui rendit son sourire :

— Pas du tout. Dès que le Docteur Li a pris la responsabilité d’autoriser ce changement d’itinéraire, mes objections se sont évanouies. Moi aussi je voudrais bien voir ce Grand Canyon.

Jamie dormit profondément, en rêvant de la Mesa Verde et de son grand-père.

À l’issue de leur troisième nuit à bord du rover, ils s’éveillèrent aux premières lueurs d’une aube féerique : une clarté naissante, d’un timide rose pâle vers la ligne d’horizon à l’est. Jamie enfila son survêtement par-dessus son slip, puis installa la table pliante entre les couchettes et enfourna deux petits déjeuners préculs dans le micro-ondes pendant que Vosnesensky était aux toilettes. Le Russe, déjà dans son survêtement havane et ses confortables chaussons, se mit à piocher dans son porridge fumant pendant que Jamie passait aux toilettes.

Tout en se lavant, Jamie entendit Vosnesensky crier :

— Jamie ! Regarde !

Il surgit du cabinet de toilettes et vit Vosnesensky debout dans le cockpit. Jamie se précipita de l’autre côté de la table.

Vosnesensky avait retiré le bouclier thermique. La bulle de plexiglas de l’habitacle scintillait, miroitait, couverte de petits reflets qui clignotaient et disparaissaient comme des lucioles. Jamie sentit sa respiration se bloquer dans sa gorge.

— Des gouttes de rosée, dit Vosnesensky. De la rosée matinale.

— Et ça se condense sur la vitre.

Jamie approcha les doigts pour toucher la bulle. C’était froid mais sec à l’intérieur. Sous ses yeux, de nouvelles gouttelettes apparurent, vacillèrent et disparurent, s’évaporant devant ses yeux, s’évanouissant si rapidement qu’il les aurait manquées si d’autres ne s’étaient révélées dans une brève existence. Comme de minuscules diamants, elles étincelaient le temps d’un battement de cœur puis s’en allaient. Au bout de quelques minutes, elles s’arrêtèrent complètement. Jamie réalisa qu’il n’aurait jamais soupçonné leur existence s’il ne les avait vues lui-même. Mikhaïl les avait saisies juste au bon moment.

— Il y a de l'humidité dans l'air ici, dit le Russe. Au moins un petit peu.

— Du givre, murmura Jamie. Ce sont peut-être des particules de glace qui se forment dans l'air la nuit. Elles fondent en approchant de la surface chaude...

— Et s'évaporent immédiatement.

— D'où vient cette humidité ? demanda Jamie. Mikhaïl, on est à quelle distance du canyon ?

— Une heure de route, peut-être un peu plus. (Vosnesensky se glissa dans le siège de pilote et fit apparaître une carte électronique sur l'écran central du panneau de contrôle.) Oui, environ une heure.

— Allons-y ! On fonce ! Je conduis.

— C'est moi qui conduis, dit fermement Vosnesensky. Tu es trop excité. Tu conduirais comme un cow-boy, pas comme un Indien.

Son trait d'esprit lui arracha un petit rire de gorge.

Jamie lui fit un clin d'œil. *De l'humour, Mikhaïl ? C'est encore plus rare que la rosée matinale sur Mars.*

À présent le rover titubait et oscillait tandis que Vosnesensky se faufilait entre les blocs de pierre et les crêtes, chaque parcelle de son attention focalisée sur la conduite. Il avait mis les gaz à fond et le véhicule articulé allait à sa vitesse optimum à travers le désert de rouille. Pour Jamie, assis à la droite du Russe, le rover était une sorte de grosse chenille métallique se frayant petit à petit son chemin à travers le paysage martien. Le sol de poussière rouge était jonché de roche, comme partout ailleurs, mais il semblait y avoir beaucoup moins de cratères que plus loin vers l'ouest. Des blocs de pierre gros comme des maisons étaient posés çà et là, et cela démangeait Jamie de sortir pour les examiner.

Mais ils restaient à l'intérieur du rover, à l'aise dans leurs survêtements, concentrés sur leur lente course vers le Grand Canyon de Mars. Jamie serra son caillou fétiche dans sa poche. *Il y a de l'humidité dans l'air le matin*, se répétait-il sans arrêt ; *ça doit venir du canyon ; ça en vient sûrement.*

Au fond de lui-même, il s'inquiétait de ce que l'accord du Docteur Li puisse être annulé par quelqu'un dans la chaîne de commandement sur Terre. Il voulait être arrivé à destination quand un tel signal leur parviendrait – ou si près qu'ils pourraient effectuer un bout d'exploration avant de devoir obéir à l'ordre de retourner à la base. *Mikhaïl a l'air de souhaiter la même chose*, pensait Jamie. *À sa manière, il est aussi excité que moi.*

— Je n'avais jamais rencontré d'Indien auparavant, dit Vosnesensky

brusquement, sans détourner les yeux de sa conduite.

— Je ne suis pas tellement indien, répliqua Jamie. J'ai été éduqué pour être un homme blanc.

— Mais tu n'es pas blanc.

— Non, pas entièrement. (Le rover franchit une petite rigole, faisant rebondir Jamie sur son siège.) Aux États-Unis on a des gens de toutes les origines – toutes les nationalités d'Europe, des Asiatiques, des Africains...

— J'ai entendu parler des problèmes de vos Noirs. On a appris à l'école comment ils ont été maintenus au bas de l'échelle par votre système raciste.

Jamie se sentit agressé :

— Alors pourquoi le seul Noir sur Mars est-il américain ? Pourquoi les nations africaines n'ont-elles pas rejoint cette expédition ?

— Parce qu'elles sont pauvres, répondit le Russe, manœuvrant adroitement le rover autour d'un nouveau cratère grand comme une piscine. Elles ne peuvent pas se payer le luxe d'une exploration spatiale. Elles peuvent à peine nourrir leurs populations.

— Est-ce vraiment un luxe, Mikhaïl ? Pensez-vous que l'exploration spatiale soit du gaspillage ?

— Non.

La réponse de Vosnesensky fut immédiate et catégorique.

Songeant aux villages désertés, aux vieilles maisons d'adobe croulantes du Nouveau-Mexique, Jamie dit d'un ton méditatif :

— Je me demande. Parfois je pense que l'argent aurait été plus utile pour aider les pauvres.

Le Russe lui lança un rapide coup d'œil, puis revint à sa conduite. Il ne dit rien pendant un long moment et Jamie regarda défiler le sol de poussière rouge, les rochers, les vieux ravins usés, les cratères, les petites dunes formées par le vent. Loin à l'horizon il vit un tourbillon de poussière, d'un rouge éclatant, monter en spirale dans le ciel matinal rose.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour aider les pauvres ? dit Vosnesensky. On ne leur enlève pas le pain de la bouche. On agrandit le domaine habitable de l'espèce humaine. L'histoire a montré que chaque expansion de l'habitat humain entraînait un accroissement de richesse et une élévation du niveau de vie. C'est un fait.

— Mais il y a toujours des pauvres, dit Jamie.

Une petite touche d'exaspération se glissa dans la voix du Russe :

— La Fédération de Russie à elle seule a dépensé des milliers de milliards

en aide aux nations pauvres. Les États-Unis encore plus. Cette expédition vers Mars n'a pas choqué les pauvres. Ce que nous dépensons ici est une misère comparé à ce qu'ils ont déjà reçu. Et pour quel résultat ? Ils font plus de bébés, donnant naissance à une nouvelle génération de pauvres. Une génération plus abondante. C'est sans fin.

— Alors ils ne vont pas se mettre en colère parce qu'on est ici sur Mars.

— Certainement pas. Ils manquent de discipline, c'est ça leur problème. Dans la Fédération russe on est passé d'une société agricole arriérée à une puissante nation industrielle en l'espace d'une génération.

Oui, se dit Jamie, avec Staline dans le siège du conducteur. Il ne se préoccupait pas de savoir combien de millions de gens crevaient de faim pendant qu'il construisait ses usines et ses centrales.

— Mais dis-moi, comment c'était le Nouveau-Mexique, là où tu as grandi ? C'est près du Texas ?

— Oui, dit Jamie. Entre l'Arizona et le Texas.

— J'y suis allé. Houston.

— Le Nouveau-Mexique n'a rien à voir avec Houston, fit Jamie en riant. En réalité, j'ai passé la plus grande partie de mon adolescence en Californie. Berkeley. C'est là que mes parents enseignaient, à l'université. J'étais tout gosse quand on est arrivés là. Mais j'ai passé la plupart de mes étés à Santa Fé, avec mon grand-père.

La journée avait été pénible. Jamie avait presque dix-sept ans, il terminait ses études et, au grand désappointement de ses parents, il n'avait pas d'idée claire sur ce qu'il voulait faire à l'université.

Ses parents s'étaient envolés avec lui pour Santa Fé, où il devait passer l'été. Son grand-père venait d'annoncer qu'il avait obtenu pour Jamie une bourse à l'université d'Albuquerque – si Jamie était d'accord.

Ils étaient assis dans la salle à manger de la maison d'Al, là-haut dans les collines au nord de Santa Fé. Le repas du soir était terminé depuis longtemps et ils bavardaient de part et d'autre de la grande table de chêne où traînaient les restes d'une chèvre rôtie.

La salle à manger était grande et froide, avec un haut plafond à poutres apparentes, incliné au-dessus d'un plancher revêtu d'un carrelage ocre brillant. À travers la large fenêtre Jamie apercevait les maisons d'adobe qui parsemaient les pentes menant à la cité. Al possédait la plupart d'entre elles ; il louait des studios aux skieurs en hiver, et toute l'année aux touristes qui

voulaient acheter de l'artisanat indien. Le soleil déclinait vers les montagnes qui devenaient de plus en plus sombres. Bientôt il y aurait encore un coucher de soleil spectaculaire dans le ciel du Nouveau-Mexique.

Jamie avait dévoré les restes du chevreau, appréciant les épices que la cuisine d'Al utilisait généreusement. Sa mère, qui aurait mangé du lapin et même des cuisses de grenouille sans remords, avait à peine touché son dîner. Le père de Jamie avait mangé sa part assez facilement, mais à présent il se frottait inconsciemment la poitrine, comme si les épices avaient du mal à passer.

— Je suis sûre que vous n'avez pensé qu'à son bien, Al, disait Lucille, avec son sourire de petite fille le plus doux, le plus persuasif, mais nous avons justement prévu que Jamie voudrait rester à la maison et entrer à Berkeley.

— Laissez le garçon trouver un point de vue différent sur les choses, dit Al, sortant un paquet de minces cigarillos de la poche de sa chemise. C'est ça que la scolarisation est supposée apporter, hein : une véritable éducation ? Et ça signifie plus que les livres et le travail en classe, non ?

Lucille fronça les sourcils alors que son beau-père allumait un cigare et lançait un fin nuage de fumée grise vers les poutres du plafond. Elle lança un regard insistant à son mari.

Avec un petit raclement de gorge, Jérôme Waterman dit :

— Papa, notre garçon n'a même pas encore décidé ce qu'il veut étudier, laisse-le choisir l'endroit où il voudra faire ses études.

Ils parlent comme si j'avais le droit de prendre les décisions, pensait Jamie. Mais ils ne me demandent même pas mon avis.

Son père reprit :

— Si on considère son niveau scolaire et les résultats de ses tests d'aptitude...

— Bof, des foutaises tout ça ! lâcha Al. Pardon, Lucille, ajouta-t-il avec un sourire charmeur, mais je crois que ces psychologues seraient incapables de trouver un putois dans leur propre penderie, alors compter sur eux pour aider un garçon de dix-sept ans à comprendre dans quelle direction il veut diriger sa vie...

— Je ne veux pas que Jamie se transforme en Indien, dit Lucille fermement.

Al pouffa de rire, une réaction que Jamie lui avait souvent vu adopter dans son magasin quand il avait besoin d'un moment pour recadrer ses idées

avant de répliquer à une objection délicate.

— Qu'est-ce que vous croyez, Lucy ? Vous croyez que je veux le voir travailler dans un magasin à attendre les touristes de Beverley Hills, ou de New York ? Vous croyez que je veux le voir passer sa vie dans un trou perdu à élever des moutons et à boire de la bière pour le restant de ses jours ?

— Il a démontré des qualités scientifiques, dit Jerry.

— Alors qu'il fasse des études scientifiques ! Ils ont d'excellents scientifiques à Albuquerque. Toutes sortes de géologues et de machins trucs.

Géologie. Jamie avait passé de longues heures à ramasser des cailloux sur les collines arides et dans les arroyos. Al l'avait emmené au Colorado voir les habitations troglodytiques de la Mesa Verde, et plus loin en Arizona le Grand Canyon et le Meteor Crater.

— Quelques-uns des plus grands scientifiques du monde sont à Berkeley, dit sèchement Lucille. Dans le seul département de physique...

Al l'interrompt :

— Bon dieu, on est en train de parler de l'avenir du garçon comme s'il n'était même pas là. Jamie ! Qu'est-ce que tu penses de tout ça ? Qu'est-ce que tu en dis ?

Jamie se souvint du Grand Canyon. Cet énorme gouffre taillé dans la Terre. Les couleurs des différentes strates rocheuses. Couche après couche, l'histoire entière du monde était inscrite dans cette roche, une histoire qui remontait incroyablement plus loin que la brève existence de l'humanité.

— J'aime la géologie, dit-il. Je voudrais faire de la géologie, je crois.

Il y avait plus d'une heure qu'ils avaient démarré. Jamie touchait l'ours fétiche dans la poche de son survêtement pendant que le rover gravissait une pente, montait laborieusement un passage de plus en plus raide parsemé de petits rocs et de cailloux. Le sol rouge avait l'air sableux, friable. Jamie entendait lutter et gémir les moteurs électriques de chacune des roues.

Vosnesensky ralentit le véhicule et le mit au pas. Vers l'avant, Jamie n'apercevait que le sommet le plus proche de la crête et le ciel rose au-delà. Pas un nuage dans le ciel, aussi clair et vide que les ciels bleus foncés du Nouveau-Mexique.

— Est-ce qu'on ne peut pas aller un peu plus vite ? pressait Jamie. L'humidité va disparaître dans l'air le temps qu'on arrive...

Brusquement, Vosnesensky pila sur les freins. Jamie fut projeté en avant, se retint des deux mains au tableau de bord en un geste réflexe. Il étouffa un

cri de protestation mais resta bouche bée à la vue de ce qu'il y avait à l'extérieur de l'habitacle de plexiglas.

— On y est, dit Vosnesensky.

Ce que Jamie croyait être la ligne de crête était en réalité le bord du canyon. Au-delà il y avait un vide immense, formidable, béant. Ils étaient perchés sur le rebord d'une falaise qui tombait à pic sur des kilomètres et des kilomètres. Quelques dizaines de centimètres de plus et le rover basculait par-dessus bord et plongeait pour toujours.

— Mon Dieu, souffla Jamie.

Vosnesensky poussa un grognement.

Jamie se leva de son siège, scrutant aussi loin qu'il le pouvait les profondeurs de Tithonium Chasma. C'était vertigineux, et sachant que cette gigantesque crevasse n'était qu'un bras de Valles Marineris, que le système de vallée s'étendait sur plus de trois mille kilomètres vers l'est, son esprit vacillait.

Puis il sentit le cœur sauter dans sa poitrine.

— Mikhaïl – Là. La brume...

De frêles panaches de nuages gris flottaient en travers du canyon, loin en dessous, comme une rivière fantomatique coulant silencieusement devant leurs yeux ronds.

— La lumière solaire n'arrive pas si profond dans le canyon, dit Vosnesensky.

— Ouais. (Jamie se propulsa hors de son siège et se dirigea vers le sas et les combinaisons spatiales.) Allez, il faut qu'on filme ça avant que les nuages s'évaporent. Il y a de l'humidité en bas, Mikhaïl ! De l'eau !

— Des particules de glace, dit le Russe.

Il suivit Jamie vers le placard à combinaisons.

— Elles se transforment en eau liquide.

— Et s'évaporent.

— Et se reforment la nuit d'après. (Jamie se débattait dans la partie inférieure de sa combinaison.) L'humidité ne s'en va pas. Elle reste dans la vallée – un certain temps en tout cas.

Il n'avait jamais enfilé aussi vite une combinaison pressurisée. Après la partie inférieure, les bottes (c'était beaucoup plus facile ainsi), puis le torse, et enfin le casque. Vosnesensky l'aïda pour son pack dorsal et vérifia tous les joints et les connexions pendant que Jamie frémissait comme un chien de chasse flairant une piste.

Alors qu'il empoignait la caméra vidéo, Vosnesensky dit sévèrement :

— Les gants ! Réfléchis avant de faire un pas dehors. Calme-toi et continue la check-list.

— Merci, dit Jamie embarrassé.

— En fait, dit Vosnesensky, glissant son casque par-dessus la tête puis fixant le joint autour du cou, plus tu es excité, plus tu dois te forcer à t'arrêter et à passer en revue la check-list, point par point.

— Tu as raison, dit Jamie impatiemment.

Le Russe lui sourit, comme un ours montrant les dents et prêt à bondir :

— Si tu te fais tuer ici j'aurai un gros problème avec le Docteur Li et les contrôleurs à Kaliningrad.

Jamie réussit à lui rendre son sourire :

— Je ne voudrais pas te causer de problème, Mikhaïl.

— Bon. Maintenant on est prêts à sortir.

On ne pouvait pas à proprement parler appeler ça un canyon. Jamie ne pouvait pas distinguer l'autre côté, il était au-delà de l'horizon. L'abîme nommé Tithonium Chasma était tellement vaste, tellement impressionnant, que Jamie ouvrait simplement de grands yeux derrière sa visière teintée, paralysé d'excitation et d'un fabuleux sentiment de respect.

Spontanément, des mots venant du fond de son enfance se formèrent dans sa tête :

*Telles sont les paroles de Femme-qui-change,
qui donna la sagesse au peuple sacré :
Le seul but de l'homme est la beauté,
et la beauté ne peut se trouver que dans l'harmonie.*

— La caméra, fit la voix de Vosnesensky dans ses écouteurs. Le Soleil commence à dissiper la brume.

Jamie se secoua dans sa combinaison et se mit au travail. Il fit un panoramique avec la caméra de haut en bas de la vallée, puis du rebord de la crête où ils se tenaient, vers l'horizon nappé de brume. Là où le soleil arrivait, les nuages se dissipaient, dissous dans l'air léger. Comme le vieux mythe des fantômes qui s'évanouissent au lever du soleil, se dit Jamie.

— On n'appelle pas ça une vallée, murmura-t-il en manipulant la caméra. C'est comme si on appelait l'océan Pacifique un lac.

Vosnesensky dit :

— Si tu n’as pas besoin de moi pour l’instant, je vais installer une unité de capteurs.

— D’accord, dit Jamie, ça ira.

Des heures durant il observa les bancs de brume se dissoudre tandis que le Soleil pâle s’élevait dans le ciel rosé.

En bas, dans les replis de roc les plus profonds, il doit rester des endroits où la brume s’accroche, où la lumière solaire ne peut arriver, se dit Jamie. Des petites oasis avec des petites gouttelettes d’eau liquide et de la chaleur provenant des rocs chauffés par le Soleil. Des petites poches tout en bas où la vie a pu s’accrocher.

À midi, il avait utilisé trois vidéocassettes et en insérait une quatrième dans la caméra. Les brumes avaient presque entièrement disparu et il apercevait les formations de roc dressées comme de fiers remparts prêts à livrer bataille dans les deux directions à partir de l’endroit où ils se tenaient. Le fond de la vallée était si loin en dessous qu’il en distinguait seulement une faible part, dessinant une courbe à l’horizon. Des écharpes de brume s’accrochaient encore parmi les rochers là-bas.

— Il y a des différences, Mikhaïl, dit Jamie dans son micro. Les parois rocheuses sont stratifiées. Il a dû y avoir un océan ici, ou peut-être un fleuve gigantesque. Regarde les strates.

Vosnesensky, de nouveau à ses côtés, dit :

— Tous les rochers ont l’air rouge.

Jamie éclata de rire :

— Et sur la Terre tous les arbres ont l’air vert. Mais il y a des nuances, Mikhaïl.

Il désigna de sa main gantée une ligne de falaises :

— Regarde là-bas. Tu vois, la couche du dessus est crevassée verticalement, assez salement désagrégée. Mais la couche inférieure est plus unie, et nettement plus sombre.

— Ah, oui, dit Vosnesensky. Maintenant je vois.

— Et la couche encore inférieure est striée de rayures jaunâtres. De la bauxite peut-être, ou quelque chose comme ça. Cette région a dû être beaucoup plus chaude autrefois, il y a très longtemps.

— Tu crois ? Pourquoi ?

Jamie commença à répondre, puis réalisa qu’il était en train de prendre ses désirs pour des réalités.

— Bonne question, Mikhaïl. On va finir par faire de toi un scientifique.

Il entendit le petit rire étouffé du Russe :

— Pas vraiment.

Jamie jeta un coup d'œil au Soleil :

— Installons le treuil. Je veux...

— Pas jusqu'en bas !

— Seulement les trois premières couches, dit Jamie. Je sais qu'on ne peut pas atteindre le fond ni même l'approcher. Mais je peux arriver au moins jusqu'à cette couche avec des rayures jaunâtres. Allez, le Soleil commence à éclairer ce côté-là.

— On ne déjeune pas ?

— Tu pourras prendre un repas quand on aura monté le treuil. Je suis trop excité pour manger.

À sa façon, flegmatique, impassible, Vosnesensky insista pour que tous les deux mangent avant de sortir le treuil et d'utiliser le harnais.

— La nutrition est importante, insista le Russe. On fait beaucoup d'erreurs à cause de la faim.

Jamie sourit malgré lui :

— On dirait un représentant en corn flakes !

Une fois à l'intérieur du rover, les deux hommes n'ôtèrent que le casque et les gants. Ils mangèrent chacun un repas chaud, perchés face à face au bord de leurs couchettes dans leurs encombrantes combinaisons. Vosnesensky prit le flacon de vitamines dans la petite armoire à pharmacie.

— On a oublié au petit déjeuner, dit-il, tendant le flacon à Jamie.

— Exact. Jamie prit une pilule orange. Pas question de manquer un seul de ces petits cailloux magiques.

Vosnesensky se renfrogna, déconcerté :

— Ce n'est pas une plaisanterie Notre régime manque de vitamines ; notre corps n'a aucune exposition au Soleil. Le complément est nécessaire.

— D'ailleurs, plaisanta Jamie, c'est écrit dans le règlement de la mission.

Jamie avala la pilule avec ce qui restait de café dans son gobelet. *Bon dieu, qu'est-ce que je ne donnerais pas pour une tasse de vrai café à la place de cette merde.*

Puis il vit que la lumière solaire se glissait dans le rover en haut à travers la bulle de l'habitacle.

— Allez, Mikhaïl, on perd du temps.

Leurs quatre mains furent nécessaires pour passer le harnais au-dessus de l'équipement dorsal de Jamie et entre les jambes, puis le boucler autour de la

poitrine. Le Russe montant la garde au treuil, Jamie se fit descendre avec précaution le long de la façade escarpée de la falaise. Loin, loin en dessous, quelques lambeaux tenaces de brume, gris et fantomatiques, s'accrochaient aux rocs, se soulevant et s'abaissant lentement comme de longues houles océaniques ou comme la respiration d'un géant endormi.

La paroi opposée du canyon n'était pas visible, trop loin au-delà de l'horizon. Au lieu du sentiment de piège qui l'avait effrayé à Noctis Labyrinthus, Jamie avait l'impression de descendre le versant d'une mesa de chez lui. *La plus énorme mesa jamais vue*, se dit-il en scrutant le fond entre ses pieds ballants, des kilomètres plus bas. *Si on était au Nouveau-Mexique, l'autre côté serait Terre-Neuve.*

Jamie devait se forcer à concentrer son attention sur la récolte d'échantillons de roches. Cependant, en commençant ce travail, balancé dans le harnais, il s'interrogeait sur le monde qui reposait au fond du plus grand canyon du système solaire. On ne s'attendait pas à des brumes en plein été, on ne croyait pas qu'il y aurait assez d'humidité dans l'air pour ça. Au fond du Bassin d'Hellas, oui. Mais pas ici. *J'aurais voulu avoir des échantillons de ce truc. Ce sont peut-être des cristaux de glace. Mais ça ne ressemble pas à un brouillard de glace. Mais qu'est-ce qu'on peut en dire ? Les lois sont différentes ici ; ou au moins les conditions. Tout en bas du canyon il doit y avoir un écosystème complètement différent de ce qu'on peut voir à la surface. Peut-être que l'air y est plus dense. Plus humide. Plus chaud. Peut-être y a-t-il de la vie en bas, dissimulée dans des petites niches chaudes, comme nos ancêtres qui vivaient dans des cavernes.*

On aurait dû établir le camp de base ici, et non pas dans cette plaine stupide. On aurait pu passer notre temps à explorer le canyon. Ce vieux sillon dans le sol en a plus à nous raconter que n'importe quel autre endroit de Mars.

Balancé dans le harnais, à quelques mètres de la lèvre du canyon et à des kilomètres de son plancher nappé de brouillard, Jamie frémissait de constater que les falaises ici étaient complètement différentes de celles des badlands de Noctis Labyrinthus. Là-bas, les parois des falaises n'étaient qu'une plaque uniforme de pierre rougeâtre. Ici les falaises étaient découpées en couches, étage par étage, aussi désagrégées, aussi fissurées que les mesas chez lui, pages riches d'un livre pétrifié qui racontait toute l'histoire de ce monde à ceux qui auraient la patience et la capacité de le lire.

La couche supérieure de la falaise, juste en dessous du rebord rocheux,

était presque molle ; le rocher, friable à cet endroit, était facile à casser. Sur la Terre il aurait été érodé, dispersé par le vent et la pluie, en un instant géologique. Mais ici sur Mars, sec, calme et doux, il pourrait durer des siècles et des siècles, sans être dérangé sauf par la lente érosion due à la chaleur solaire et au froid nocturne qui pourraient finir par le faire éclater. De toute façon, il n'y avait pas eu d'eau à ce niveau, Jamie l'aurait parié. Même pas de permafrost. Si ça avait été le cas, la dilatation et la condensation de l'eau durant le cycle diurne auraient aisément désagrégé une roche aussi friable.

Le niveau suivant était de la roche plus dure, de couleur rouge plus foncé. *Davantage de fer*, supposait Jamie. *De la shergottite, comme la météorite que j'ai trouvée en Antarctique.*

Jamie frappa la paroi de son pic jusqu'à ce qu'il ait pu recueillir quelques bouts de roc dans sa main libre. Quelques éclats et copeaux dégringolèrent en bas, hors de vue, tout au fond du canyon, tellement loin en dessous. Alors qu'il glissait les échantillons de pierres dans un sac, Jamie réalisa qu'il était trempé de sueur. Le système de climatisation de sa combinaison bourdonnait, comme s'il lui en voulait de le solliciter aussi rudement. Il prit une profonde inspiration d'air en boîte tout en remettant le pic dans son logement à la ceinture, puis sortit le stylo à bille (fonctionnement garanti en apesanteur) et marqua avec précision le sac d'échantillons : date, heure, distance exacte du sommet. Il obtenait son altitude, mesurée à partir du bord du canyon, grâce au relèvement des marques effectué par Vosnesensky sur la lanière du treuil.

— Il ne reste plus beaucoup de temps de plein jour, fit la voix de Vosnesensky, aussi loin, aussi impersonnelle que celle d'un ordinateur.

Jamie jeta un regard en haut, puis appuya un pied botté contre la paroi pour se retourner dans le harnais. Sa jambe flamboya d'un million de coups d'épingle. Accrochées au harnais, les deux jambes s'étaient ankylosées. Jamie grommela et jura contre lui-même, agitant les jambes et remuant les orteils pour réactiver la circulation. Il avait l'impression qu'une colonie entière de fourmis lui rongerait les jambes.

— Qu'est-ce qui se passe ? (La voix de Vosnesensky se faisait tout à coup pressante.) Est-ce que ça va ?

— J'avais les jambes engourdis, répondit Jamie.

— Je vais te remonter.

— Non... dans une minute ça ira bien. Je veux arriver jusqu'à ce troisième niveau, là où il y a ce truc jaune.

— Il ne reste pas beaucoup de temps.

— On a encore le temps ? (Jamie jeta un regard à travers le gouffre béant, et vit les ombres qui s’allongeaient vers lui.) On a encore une heure devant nous, au moins.

— Une heure, dit Vosnesensky, froid et intraitable.

— Ouais. Okay.

Jamie coinça le sac d’échantillons dans la poche fixée à sa cuisse droite, près du fétiche, puis commença à manipuler sur sa poitrine la télécommande du treuil. Et se figea.

Son regard avait capté une crevasse sombre dans la falaise à environ un kilomètre sur sa gauche, une faille horizontale avec un plancher plat et un surplomb rocheux légèrement bombé au-dessus. Comme la faille de Mesa Verde où les anciens avaient construit leur village d’adobe.

Et il y avait des constructions dans la faille.

Jamie en avait le souffle coupé, les tripes nouées, comme si on l’avait poussé tout d’un coup du bord de la plus haute montagne de l’univers.

Mais ça ne peut pas être des constructions, insistait une part de son cerveau. Et pourtant, en regardant fixement, il pouvait délimiter des formes carrées, des murs, des tours. Il n’y avait pas de brouillard pour obscurcir sa vision ; à ce niveau l’air était aussi clair qu’un miroir poli.

En tâtonnant sa ceinture sans quitter la chose des yeux, Jamie tira d’un coup sec la caméra vidéo qui y était accrochée. Il la cogna contre sa visière, ce qui lui projeta la tête en arrière, puis la tint fermement et commença la mise au point.

Ses mains tremblaient tellement qu’il ne vit d’abord qu’une image brouillée, floue. Pestant violemment contre lui-même, il se força désespérément à se calmer, comme un homme terrifié qui sait qu’il se fera tuer s’il ne réussit pas à pointer son revolver.

La faille sombre dans les rochers se stabilisa et finit par se mettre au net. Tout au fond, bien à l’ombre du surplomb, Jamie aperçut les surfaces plates et les contours crénelés de rocs blanchâtres.

Il faisait un froid glacial à présent. *Ce sont des rochers*, se dit-il. *Pas des constructions. Rien qu’une formation de roc qui ressemble grossièrement à des murs et des tours faits par des créatures intelligentes.*

Et pourtant.

Jamie porta le téléobjectif à l’agrandissement maximum, puis pressa le déclencheur jusqu’à ce qu’un petit bip lui signale que la cassette était pleine. Et c’est seulement alors qu’il décolla les yeux de la caméra.

— Je remonte, cria-t-il, bien que le micro ne fût qu'à quelques centimètres de ses lèvres.

Vosnesensky se montra surpris :

— Quelque chose de grave ?

— Non, Mikhaïl, rien de grave. Du tout bon.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

Le treuil mit plus d'un quart d'heure à le remonter jusqu'au bord du canyon. Jamie n'avait pas réalisé qu'il était descendu si bas. Il passa ce temps à essayer d'en voir le maximum, à se convaincre de ne pas laisser son imagination vagabonder, à tenter de rester calme et d'éviter le bavardage quand il aurait rejoint le Russe.

Du bord, il ne pouvait apercevoir la faille. En se dégageant du harnais il dit précipitamment à Vosnesensky :

— Mets-le, Mikhaïl. Vite ! Il y a quelque chose en bas qu'il faut que tu voies.

— Moi ? Pourquoi...

— Pas le temps de discuter, lança Jamie, en glissant le harnais par-dessus la combinaison rouge sang du Russe et en le lui bouclant autour de la poitrine.

Déconcerté, à contrecœur, Vosnesensky serra les courroies autour de ses cuisses et en cliqua les boucles à la fixation de poitrine pendant que Jamie rechargeait la caméra.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Un mirage, sans doute, dit Jamie. Mais peut-être que...

Rapidement il lui décrivit la faille et les formes aperçues à l'intérieur. Vosnesensky ne dit rien tandis qu'il se renversait en arrière sur le bord de la falaise et disparaissait.

— Attends ! hurla Jamie. Il poussa la caméra dans les mains gantées de Vosnesensky et en attacha la courroie à la ceinture d'accessoires. Sers-t'en comme jumelles. Mais fais dérouler la cassette. Et déroule-la jusqu'au bout.

— Où est ce qu'il faut regarder ? demanda Vosnesensky en descendant.

Vu d'en haut on aurait dit un ancien scaphandrier en train de s'enfoncer dans une fosse abyssale.

Jamie continuait à débiter ses instructions pendant que le moteur du treuil ronronnait doucement et que Vosnesensky descendait.

— Je le vois ! Pour la première fois depuis qu'ils s'étaient rencontrés, Vosnesensky avait l'air excité. Oui, formations de roc intéressantes à

l'intérieur...

Sa voix s'évanouit.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Jamie.

Plusieurs minutes passèrent. Puis :

— Ça ne peut pas être une cité ; ça ressemble à des formations de roc.

— Ouais.

Jamie s'agitait nerveusement le long du rebord du canyon. Là-bas en dessous, le Russe gardait le silence.

Finalement :

— La bande est terminée. Je remonte.

— C'est réel ? demanda Jamie tandis que le treuil grinçait.

— Réel, oui. Mais pas artificiel ; c'est impossible.

— Peu importe que ça puisse ou non exister. Qu'est-ce que c'est ?

— Formations de roc inhabituelles. Mais naturelles, pas faites de main d'homme.

— De main de Martien ?

— Pas davantage.

Jamie savait qu'il aurait dû être d'accord ; ça ne pouvait pas être artificiel ; ça ne pouvait pas être un village créé par des intelligences martiennes. Et ça ne pouvait pas être les ancêtres de ses ancêtres, les précurseurs de la Mesa Verde et des autres grottes habitées par les Anasazi.

Mais pendant que Vosnesensky, revenu à ses côtés, se dégageait du harnais, Jamie parlait sans s'arrêter :

— Il faut qu'on amène le rover à cet endroit, exactement au-dessus, pour qu'on puisse descendre et regarder nous-mêmes directement dedans. On est trop loin pour avoir une certitude de là où on est, et s'il y a une chance, même une chance minuscule, de trouver les traces d'une vie intelligente, bon dieu, Mikhaïl, ce serait la plus grande découverte de l'histoire de l'humanité !

Vosnesensky restait étrangement silencieux, comme un maître d'école impassible habitué aux enthousiasmes soudains de ses jeunes élèves. Jamie continuait à bavarder et le Russe gardait le silence tandis qu'ils démontaient le treuil et le rangeaient dans le module d'équipements du rover, puis pénétraient dans le sas.

Une fois à l'intérieur de l'habitable ils ôtèrent leurs casques. Jamie s'aperçut que Vosnesensky avait l'air grave, presque malheureux. Sa lourde mâchoire couverte d'une barbe de plusieurs jours lui rendait le visage encore plus lugubre que d'habitude.

Il se rendit compte qu'il avait quasiment déliré :

— Bon, on pourrait y aller demain matin, à l'aube. D'accord ?

Le Russe fit non de la tête :

— Pas d'accord. On a reçu l'ordre de retourner à la base.

— L'ordre ? De qui ? Quand ?

— Cet après-midi, pendant que vous étiez en bas dans le harnais. L'ordre est arrivé sur la fréquence de commandement ; je l'ai reçu quand j'étais en combinaison. Le Docteur Li nous a explicitement donné l'ordre de rentrer au camp de base. Il y a eu un accident.

ORBITE DE MARS : DEIMOS

— On en mangerait ! railla Leonid Tolbukin. On dirait une grosse patate.

Isoruku ne répondit rien. Le géochimiste japonais se sentait étrangement tendu en approchant avec le cosmonaute de la forme irrégulière et grumeleuse de Deimos. Si la Lune martienne évoquait pour le Russe quelque chose de mangeable, pour lui elle ressemblait à un énorme amoncellement noirâtre, dangereux et maléfique.

Mars a deux Lunes, deux minuscules morceaux de roc nommés Phobos et Deimos, Peur et Terreur, les dignes compagnons du Dieu de la Guerre.

À première vue les Lunes de Mars ont vraiment l'air de patates bosselées. Elles étaient trop petites pour avoir été soumises aux forces qui transforment un morceau de pierre et de métal en une forme sphérique. Toutes deux sont profondément piquetées d'impacts de météorites. Phobos est zébré de rayures inexplicables, des sillons qui donnent l'impression que sa surface rocheuse a été marquée par les griffes d'une bête titanesque.

Deimos, la plus petite des deux, est à peu près de la taille de l'île de Manhattan : en gros trois dimensions de dix, douze et seize kilomètres. Son orbite se situe à un peu plus de vingt mille kilomètres de Mars. De la surface, elle apparaît comme une étoile très brillante qui s'accroche au ciel pendant deux jours et demi avant de plonger en dessous de l'horizon.

Phobos fait vingt sur vingt-trois sur vingt-huit kilomètres et son orbite est beaucoup plus proche de la planète, moins de six mille kilomètres au-dessus de la surface. Elle traverse le ciel martien en seulement quatre heures et demie, filant d'ouest en est comme un satellite artificiel (ce que l'on a cru un moment) et se lève à nouveau six heures et demie plus tard.

On sait que Deimos et Phobos étaient initialement des astéroïdes, peut-être des éléments de la grande ceinture d'astéroïdes qui orbite entre Mars et la planète géante Jupiter. Dans la nuit des temps elles dérivèrent assez près pour être capturées par le champ gravitationnel de la planète rouge et rester en orbite autour d'elle.

Aussi l'étude de Phobos et Deimos pourrait-elle nous en apprendre beaucoup sur les astéroïdes plus lointains.

La plupart des météorites qui ont frappé la Terre étaient initialement des

astéroïdes. Les Lunes martiennes ressemblent au type de météorites que les astronomes appellent « chondrites carbonées ». On a découvert que ce type de météorite contient non seulement des composés carbonés, mais aussi de l'eau, bloquée sous forme d'hydrates à l'intérieur des minéraux de la météorite.

Si les Lunes de Mars se révélaient riches en hydrates et en composés carbonés, même si l'eau n'était pas sous forme liquide, les biologistes voudraient les étudier pour trouver des signes de vie ou de ses prémices. Les hydrates ont également une valeur inestimable pour les ingénieurs astronautes. Ils peuvent fournir de l'eau et de l'oxygène générateurs de vie. Plus important encore, l'eau peut être séparée en hydrogène et oxygène, qui pourraient être utilisés dans les propulseurs, ce qui permettrait de réduire de moitié les tonnages à faire décoller de la Terre pour les futures expéditions vers Mars.

Les minuscules Lunes de Mars pourraient ainsi devenir des oasis pour les travailleurs de l'espace, où ceux-ci pourraient reconstituer les éléments vitaux et recharger les réservoirs des fusées.

À la condition qu'ils contiennent des hydrates.

Raison pour laquelle le géochimiste japonais et le cosmonaute russe avaient quitté le vaisseau spatial *Mars 2* en vue d'entamer sur place l'étude de Deimos.

Tolbukhin dit dans son micro de casque :

— Cinq minutes de l'impact. J'arme le harpon.

C'était un crochet capable de pénétrer le roc, conçu pour s'enfoncer dans la surface piquetée de Deimos et amarrer les deux hommes en toute sécurité. Sans cet arrimage, les explorateurs auraient pu s'envoler à chaque pas de la surface de la petite Lune, la gravité de Deimos étant presque négligeable.

Konoye ne disait toujours rien. Il ne regardait plus la forme sombre et menaçante de Deimos. Il fixait l'énorme masse de la planète rouge suspendue là-haut. Il ne pouvait en détacher les yeux.

Les deux hommes avaient quitté le vaisseau spatial *Mars 2* une heure auparavant, revêtus de leur scaphandre pressurisé, le corps entouré par les tubes métalliques qui formaient la structure de leurs unités mobiles. Ils ressemblaient à de gros robots aux couleurs éclatantes, empêtrés dans des agrès de gymnastique. Les unités mobiles contenaient les équipements personnels, les systèmes de survie, les moteurs de poussée et les carburants qui leur permettaient de s'envoler du vaisseau spatial en orbite vers la Lune

martienne dont le nom venait du mot grec *terreur*.

Tournoyant lentement à quelques kilomètres de là, les vaisseaux spatiaux *Mars 1* et *Mars 2* avaient l'air de modèles réduits, blancs et silencieux, inertes et désespérément loin.

De l'endroit où se tenait Konoye, Deimos apparaissait comme un sinistre morceau de pierre criblé de cratères, gris sombre, irrégulier, qui faisait tache sur le fond d'étoiles, masquant la moitié du ciel. Énorme. Menaçant. Et Mars elle-même semblait une énormité terrifiante, une masse écrasante. Le poids monstrueux de la planète rouge le menaçait là-haut, braqué au-dessus de sa tête, oppressant, lui étreignant les poumons et la respiration. Les trois immenses volcans de la Bosse de Tharsis et le cratère encore plus gros d'Olympus Mons avaient l'air de le fixer d'en haut d'un regard maléfique, comme les quatre yeux ronds d'un démon, grands ouverts et monstrueux.

Le géophysicien japonais s'était entraîné plus de trois ans en vue de cet instant. Il avait subi toutes les simulations possibles sur Terre, expérimenté de longues semaines en gravité zéro à bord de stations spatiales en orbite terrestre. Il s'était préparé intégralement pour mener l'étude de première main des deux Lunes de Mars. Un géologue russe et un géophysicien américain attendaient leur tour après lui. Mais à cet instant le Japon était en première ligne.

Mais Konoye avait compté sans cette énorme masse rouge qui le menaçait là-haut comme une entité puissante et palpable. Ce n'était pas une simulation. Mars était suspendue au-dessus de lui et il la sentait faire pression sur lui, tel un démon aux yeux multiples qui le fixait, exigeant et en colère. Quelque chose se réveilla de sa petite enfance et se mit à hurler. Une sorte de cauchemar depuis longtemps oublié lui torturait l'esprit. Il devait s'en aller. Va-t'en !

Konoye mit à feu les propulseurs de son unité mobile. Paniqué, il s'éloigna de la présence toute-puissante de Mars.

— Attends ! cria Tolbukhin. Qu'est-ce que tu fais ?

Konoye se projetait loin de Mars, loin de Deimos, loin du vaisseau spatial dans lequel il avait vécu plus de neuf mois. Ses mains gantées cramponnaient, rigides, les contrôles des propulseurs, il était comme catatonique, ou comme un homme déjà saisi par la rigor mortis.

— Stop ! hurla Tolbukhin, si troublé qu'il se mit à parler russe. Tu es fou, tu vas te tuer !

Mais Konoye s'éloignait, sonné de panique, incapable de parler. Le

cosmonaute fit démarrer ses propulseurs et se précipita derrière lui, bien que ses écouteurs fussent saturés de hurlements émanant de l'équipe de *Mars 2* chargée de contrôler leur excursion.

Sous la main implacable d'une nature aveugle, Konoye s'était transformé en astéroïde miniature. À pleine poussée ses réservoirs de carburant se vidèrent rapidement. Dans le vide sans frottement de l'espace il poursuivit son vol dans la même direction, droit vers le néant infini de l'univers.

Tolbukhin ne pouvait le rattraper. Dans quelques secondes ses consignes d'entraînement s'imposeraient à lui – amplifiées dans ses écouteurs par les cris frénétiques de l'équipe de contrôle. Il rebroussa chemin et se dirigea vers la sécurité du vaisseau *Mars 2*.

En moins de deux heures, l'équipe de secours réussit à atteindre Konoye dans un des véhicules de transfert d'urgence, qu'ils appelaient « remorqueurs ». Le scientifique japonais avait encore plusieurs heures d'air dans les réservoirs de sa combinaison. Son chauffage et son système de survie fonctionnaient toujours.

Mais il était tout à fait mort. L'autopsie promptement menée par le Docteur Yang à bord du vaisseau *Mars 2* découvrit que la cause du décès était une hémorragie cérébrale. Tolbukhin hocha la tête quand il entendit le verdict.

— Il est mort de peur, murmura le Russe. Il est mort de Deimos, terreur en Grec.

SOL 9 : SOIR

— Alors il est mort de mort naturelle, dit Jamie.

Vosnesensky haussa les épaules :

— Mais serait-il mort s'il était resté sur Terre ? Ou s'il n'avait pas fait cette exploration ?

Jamie haussa les épaules à son tour :

— On ne le saura jamais.

Ils se trouvaient comprimés dans l'espace confiné du sas, en train de retirer lentement, laborieusement, leurs combinaisons pressurisées, fatigués de leur journée de travail, déprimés des nouvelles en provenance de là-haut.

— Je ne vois toujours pas pourquoi Li nous a donné l'ordre de retourner à la base, grommela Jamie. Il ne comprend donc pas ce qu'on a découvert ici ?

— Qu'est-ce qu'on a découvert ? (Vosnesensky sourit gentiment.) Une illusion d'optique ?

— Eh bien... peut-être, admit Jamie.

— Quand on sera de retour à la base on pourra demander à l'équipe en orbite une analyse informatique des vidéos. S'il y a la moindre chance que les formations de roc soient faites de main d'homme... euh, de main de martien – on y retournera certainement.

— Il s'agit de bien autre chose, Mikhaïl. Ce canyon est un livre ouvert sur l'histoire de la planète. On devrait s'installer ici, étudier ce que les roches ont à nous dire. Joanna et les gens des sciences de la vie devraient s'installer en bas, là où le brouillard s'accroche toute la journée. C'est la meilleure chance qu'on ait de trouver de la vie.

Vosnesensky s'était débarrassé de son sous-vêtement climatisé. Jamie, qui avait encore le bas de sa combinaison, s'appuyait sur la cloison du sas pour extirper une botte.

Le Russe regarda la poussière rouge sur les bottes de Jamie et renifla bruyamment :

— Ça ne sent pas la même chose que sur la Lune.

— Quoi ?

— Après une marche lunaire, quand on rentre ça sent comme si quelqu'un avait tiré un coup de revolver. La poussière lunaire qui colle à la combinaison

et aux bottes a une odeur de brûlé. Ce truc... (Il montra du doigt la poussière de rouille sur la manche de sa combinaison vide.) Cette poussière martienne ne sent pas comme ça.

Jamie plissa le nez :

— Maintenant que tu le dis – ça sent comme quand on rentre dans le dôme, hein ?

Approuvant de la tête, Vosnesensky tira sur le bras de sa combinaison ; elle valsa en l'air avec un léger sifflement produit par le Téflon lisse des joints d'épaule.

— Sens.

Jamie renifla le bras métallique. Piquant. Âcre. Puis il retira un de ses propres gants de l'étagère où il l'avait rangé. Quelque part, enfouie dans sa mémoire, se forma l'image d'un orage menaçant, d'une lumière étrangement surnaturelle de fin d'après-midi, d'une atmosphère d'été lourde et immobile. Des éclairs flashant à l'approche de nuages noirs.

— Ouais. Drôle d'odeur. On dirait presque... est-ce que ça serait de l'ozone ?

Vosnesensky se frotta les yeux :

— Oui, je crois que vous avez raison. De l'ozone.

— Le sol est saturé d'oxydes, dit Jamie.

— Et à la température de l'intérieur, ils se séparent et se dégagent de la poussière.

Jamie avait les yeux qui piquaient à présent. Le sas du rover était beaucoup plus petit que la zone de nettoyage du dôme.

— On devrait peut-être sortir du sas.

— Pas avant d'avoir nettoyé les combinaisons.

Jamie finit de retirer ses bottes et s'extirpa de sa combinaison. Ils dépoussiérèrent entièrement les combinaisons, mais l'odeur âcre persista dans le sas. Puis il suivit Vosnesensky dans l'écoutille qui menait au compartiment principal à l'avant de la Rover.

Clignant des yeux, Jamie dit :

— Hou là, on se croirait à Houston en plein centre-ville là-dedans.

— L'ozone va se dissiper assez vite maintenant, dit Vosnesensky. Il se transforme en molécules d'oxygène. Inoffensif.

Passant en revue les étagères d'appareils bien en ordre de chaque côté, Jamie murmura :

— On a des instruments de mesure ici, hein ? Ils ne sont pas tous dans le

module logistique.

Vosnesensky désigna l'étagère inférieure :

— C'est l'appareil de rechange. Le principal est dans le module logistique.

— C'est tout ce qu'il faut.

Jamie s'agenouilla pour prendre l'appareil sur l'étagère. Le chromatographe/spectromètre analysait la composition des corps chimiques, atome par atome. Il était bien rangé dans un emballage de plastique gris, incroyablement léger. Le logo de fabrication était japonais.

— Je veux vérifier les niveaux d'ozone dans le sas. Voir sa composition, et s'il n'y a pas d'autres émanations du sol.

— Très bien, dit Vosnesensky.

— Je vais le mettre en marche dans le sas et le connecter au deuxième écran du cockpit. Tu prépares le dîner. Je crève de faim.

Le Russe fronça légèrement les sourcils :

— Tu me donnes des ordres ? C'est moi, le commandant.

Jamie était déjà en train d'ouvrir l'écouille du sas, le spectromètre coince entre le bras et la hanche. Il jeta un regard au cosmonaute par-dessus l'épaule.

— C'est moi qui donne les ordres, Yankee. Tu mets en marche l'appareil pendant que je prépare le repas.

— D'accord, chef, dit Jamie en rigolant.

Joanna regardait l'écran tandis que Vosnesensky puis Jamie Waterman faisaient leur rapport du soir. Elle était assise sur un tabouret à pattes d'araignée à l'atelier du labo de biologie, dans le cocon formé par le volumineux équipement qui occupait l'espace disponible. Elle se sentait presque comme chez elle dans son labo ; les microscopes, les boîtes à gants et les rangées d'instruments de verre la faisaient se sentir plus à l'aise, mieux protégée que dans l'étroit compartiment vide qui lui servait de chambre à coucher.

Elle avait connecté son ordinateur de labo avec le système de communication de la base afin de visionner tranquillement le rapport de l'équipe d'exploration. Le visage de Jamie avait l'air sérieux et heureux à la fois. Il ne souriait pas vraiment, mais il y avait dans ses yeux une excitation qu'elle n'y avait jamais vue lorsqu'il racontait ses observations quotidiennes.

— C'est là qu'on aurait dû se poser, disait-il à travers l'écran avec un regard qui semblait chercher le sien. Il y a de l'humidité ici et je parierais que

les températures au fond de la vallée sont significativement plus élevées que celles qu'on a ici sur le plateau.

Il continua, les yeux étincelants, en décrivant les formations rocheuses qui lui paraissaient tellement ressembler aux habitations de brique séchée des falaises du Sud-Ouest américain.

— C'est un beau diable rouge, hein ?

Joanna fit virevolter le tabouret. Tony Reed était là, un bras négligemment appuyé sur le couvercle en plastique d'une boîte à gants. Il portait un tour de cou noir par-dessus un survêtement havane. Il avait un coin des lèvres légèrement incurvé en un étrange sourire sardonique. Joanna le fixa un moment sans rien dire. On aurait dit que le visage de Reed était divisé en deux parties : une moitié de visage souriant, l'autre non.

— Jamie fait le forcing pour étudier le canyon, dit-elle. Les chances de trouver des organismes vivants, ou même des fossiles d'espèces disparues...

Reed se rapprocha d'elle, attira l'autre tabouret et l'enfourcha. Désignant l'écran il dit :

— Notre ami indien a l'air de croire qu'il a découvert les ruines d'un ancien village. Complètement absurde.

Joanna explosa d'une colère soudaine :

— Comment sais-tu que c'est absurde ? Comment peut-on dire quelque chose sur ce monde avant de l'avoir complètement exploré ?

Le sourire de Reed s'élargit :

— Je ne suis pas joueur, mais je parierai gros qu'il n'y a aucune civilisation ancienne à découvrir sur Mars.

— Oui, et il y a un siècle et demi vous auriez parié que Schliemann ne découvrirait jamais les ruines de Troie.

— Eh oh, ne nous emballons pas !

Reed éclata de rire.

Joanna se retourna vers l'ordinateur, mais le visage morose, aux traits lourds, de Vosnesensky emplissait maintenant l'écran. Elle l'éteignit.

— Tu as raison, naturellement, admit Reed avec calme. Il ne faut pas tirer de conclusions hâtives – de toute façon.

Joanna accepta l'excuse.

— Jamie fait du bon boulot, hein ? demanda Reed avec emphase. Je suis content qu'on se soit battus pour le faire venir dans l'équipe.

— C'est un gros atout, acquiesça Joanna.

— Bien meilleur qu'Hoffman, mais je me demande ce que ça aurait

donné avec DiNardo.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Les deux coudes appuyés sur la table du labo derrière lui, Reed avait l'air aussi relax que dans un pub londonien :

— Eh bien, DiNardo a cette réputation énorme, vous savez. S'il avait vu ce que Jamie a vu là-bas au Grand Canyon, je me demande si son prestige n'aurait pas été suffisant pour nous faire transporter le camp là-bas.

— Toute la base ?

Reed fit un léger mouvement de la tête, dégageant comme un gamin une mèche de cheveux blonds de son front :

— Si Jamie a raison et que le canyon est le meilleur endroit pour trouver de la vie, on devrait au moins y monter un camp secondaire, tu ne crois pas ?

Hochant lentement la tête, Joanna dit :

— Mais on ne peut pas changer de place le dôme tout entier.

— Avec cet imbécile de Japonais qui s'est tué tout seul, répondit Reed, les contrôleurs de mission n'autoriseront rien qui s'écarte d'un millimètre du planning officiel.

— Mais le planning était conçu pour être flexible ! Ils ne peuvent pas nous cantonner à un programme préétabli, comme si on était des marionnettes.

— Tu crois ? Je ne peux m'empêcher de supposer, malgré tout, que si DiNardo était ici on aurait déjà mis au point un plan pour établir un camp au fond du canyon.

— C'est ce que Jamie veut faire, non ?

— Sans doute, oui. Mais il est mal vu par les politiciens là-bas aux États-Unis, tu sais, à propos de ce non-sens navajo qu'il a proféré en débarquant. Je doute que ses recommandations soient acceptées par les pouvoirs en question.

Joanna étudiait le visage du médecin anglais. Il ne ricanait plus. Il avait l'air tout à fait sérieux.

— Je peux en parler à mon père, dit-elle. Je suis sûr qu'il est déjà au courant de cette possibilité – ou il le sera, dès que les infos du jour seront parvenues au contrôle de mission.

— Oui, ton père serait certainement d'un grand secours. Mais je pensais d'abord à DiNardo. Si on peut obtenir son accord pour établir un camp secondaire dans le canyon, ça aiderait énormément, je crois.

Joanna ressentit un frisson d'excitation la traverser :

— Oui ! Ils ne pourraient pas être en désaccord avec le Père DiNardo.

— Difficilement, dit Reed.

— Je le contacterai moi-même, dit Joanna. Et je vais aussi suggérer à mon père qu'il s'assure le concours du Père DiNardo.

— Oui, ça c'est le bon ticket.

— Je vais envoyer un message maintenant, ce soir. Tout de suite.

— C'est un bon coup, dit Reed.

Il se leva du tabouret. En se penchant plus près de Joanna il murmura :

— On peut réaliser un grand truc, toi et moi, en manœuvrant en coulisses.

— Oh, oui. Merci. Je te suis reconnaissante de ton aide.

— De rien, chère madame.

Mais en déambulant du labo de biologie vers son compartiment, Reed pensait : elle en pince pour Jamie, c'est sûr. Maintenant le jeu est de faire avancer les choses pour que lui reste dans le Grand Canyon et qu'elle-même reste ici. Près de mille kilomètres entre eux, ça devrait me laisser le champ libre. Je l'aurai, tôt ou tard. Tout ce qu'il me faut, c'est de la patience. Et un peu d'aide, qu'elle me fournira elle-même. Quel pied !

Il se mit à siffloter carrément, n'importe quoi, en passant à grandes enjambées devant la salle commune où la plupart des autres s'entassaient, en train de discuter comme un groupe d'écoliers des événements de la journée. Reed les ignora et se dirigea vers son lit de camp et ses rêves.

Jamie et Vosnesensky faisaient leur rapport du soir assis dans le cockpit du rover. Une fois qu'ils en eurent terminé avec leur devoir officiel, Pete Connors les mit au courant des réactions à la suite de l'accident de Konoye. Tout en regardant les traits marqués de l'astronaute sur l'écran au centre du tableau de bord, Jamie jeta un coup d'œil sur l'écran secondaire. Les courbes lumineuses du graphique montraient que l'émanation d'ozone de la poussière martienne dans le sas était à présent retombée presque à zéro.

— L'accident a pris tout le monde à contre-pied, disait Connors tracassé. Le Docteur Li est sur le pont avec Kaliningrad depuis des heures maintenant. Dieu sait ce qu'ils vont faire.

— Mais il n'est rien arrivé aux équipements, dit Jamie. Le cosmonaute et le reste de l'équipe ont fonctionné exactement comme à l'entraînement. Konoye a seulement eu une attaque.

— Il peut avoir eu une attaque après avoir paniqué pour une raison quelconque, dit Vosnesensky d'un air sombre.

Connors était aussi profondément atteint :

— Quoi qu'il arrive, les politiciens sont dans la merde ; ça la fout mal, un type qui se fait tuer...

— Il n'a pas été tué, lâcha Jamie. Il est mort.

— Tu crois que ça fait une différence à Tokyo ? Ou à Washington ? grogna Connors.

— Non, je suppose que c'est du pareil au même.

Vosnesensky dit :

— On repartira aux premières lueurs de l'aube demain matin, comme on nous l'a ordonné. D'ici là je vais t'envoyer toute la vidéo et les autres données qu'on a collectées.

— Okay. Je prépare l'ordinateur à recevoir votre transmission.

Il n'a même pas mentionné les constructions dans la falaise, réalisa Jamie. *Pas un mot à leur sujet.*

— Est-ce que je peux parler au Docteur Patel, s'il vous plaît ? demanda-t-il à Connors. Il est là ?

— Bien sûr.

En quelques instants, l'image de Connors fut remplacée par le visage rond et foncé du géologue originaire de l'Inde. *Les deux géologues de cette mission sont des Indiens*, se dit Jamie sans humour. *Grâce à Christophe Colomb et à son drôle de sens de l'orientation.*

La peau foncée de Patel avait toujours l'air de briller, comme si elle était huilée, ou recouverte d'une fine couche de transpiration. Il avait de grands yeux clairs qui lui donnaient l'air innocent d'un enfant au bord des larmes.

— J'aimerais bien, Rava, que tu fasses analyser par O'Hara la vidéo qu'on a prise aujourd'hui, dit Jamie à son collègue géologue.

— Y a-t-il quelque chose de particulier que tu voudrais me voir examiner ?

Jamie réalisa que son collègue géologue n'avait pas pris la peine d'écouter son rapport oral. Sans doute trop occupé à bavarder de l'accident avec les autres.

— Tu vas voir une formation de crevasse sur la paroi de la falaise, dit-il.

Après un moment d'hésitation :

— Ça – ça a presque l'air de constructions érigées là délibérément.

Les yeux clairs se firent encore plus ronds :

— Des constructions ? couina Patel. Des constructions artificielles ?

Jamie s'efforça de rester calme :

— Il y a de fortes chances que ce ne soient pas des formations

artificielles ; tu le sais aussi bien que moi. Il prit une inspiration. Mais elles me rappellent à coup sûr les habitations dans les falaises que j'ai vues dans le Sud-Ouest.

Patel cligna des yeux à plusieurs reprises. Puis il dit :

— Oui, évidemment. Je vais étudier les bandes très soigneusement. Je vais demander au Docteur O'Hara de les faire analyser par ordinateur. Le temps que vous reveniez on aura analysé toutes les données, je te le promets.

Jamie dit :

— Merci.

Il eut le sentiment irrationnel qu'ils pourraient biaiser les données, désorganiser les images et les assembler de telle sorte que ses constructions de falaise auraient simplement l'air de vieilles roches érodées.

Il finit par se glisser sur sa couchette. Vosnesensky éteignit toutes les lumières, à l'exception des témoins lumineux sur le tableau de bord du cockpit.

— Dors bien, Jamie, dit le Russe, en bâillant tandis qu'il s'étendait sur la couchette de la paroi opposée.

— Toi aussi, Mikhaïl.

La douce brise nocturne martienne frôlait le rover immobile, butant sur sa peau métallique à quelques centimètres à peine des oreilles de Jamie. Il s'efforçait de capter la trace d'une voix dans la brise, ou même la plainte gémissante d'un esprit martien mort depuis longtemps. Rien.

Pas de fantômes hantant la nuit ici, se dit Jamie, à moitié endormi. Il se sentit déçu.

LA MORT

Le monde rouge n'était pas seulement plus éloigné du Père Soleil que le monde bleu. Il était aussi beaucoup plus près des tout petits mondes qui essaïmaient dans l'obscurité du vide, morceaux ou lambeaux témoins de l'origine des temps.

Petit, froid, bombardé par les démons du ciel, son air et son eau s'épuisèrent lentement. Si le monde rouge fut porteur d'une forme de vie, ses créatures durent lutter sauvagement pour conserver leur étincelle de vivant.

Et même dans ce cas, la mort frappa rapidement, et sans pitié.

L'un des plus gros de ces mondes diaboliques dériva assez près du monde rouge pour ressentir son attraction. C'était une énorme masse de roc errant dans l'obscurité de l'espace, mille fois plus grande que le rocher qui creusa le Meteor Crater au sud du pays où vit Le Peuple. Pendant mille milliers d'années il dansa une cérémonie délicate avec le monde rouge, l'approchant puis s'éloignant subrepticement dans les profondeurs extérieures du vide. Comme les danseurs rituels du Peuple, il se mouvait au rythme de l'éternité. Chaque fois qu'il approchait du monde rouge il l'effleurait de plus près, à chaque quasi-collision, une rémission temporaire, promesse de ce qui allait arriver.

Finalement il plongea sur le monde rouge, rugissant comme toutes les furies de l'enfer tandis qu'il se fracassait sur la croûte. Sous cette violence titanesque, les rocs se liquéfièrent presque jusqu'au noyau central du monde rouge. Un énorme nuage de poussière brûlante fut projeté vers la haute atmosphère et se répandit rapidement d'un pôle à l'autre. Le choc résonna à travers tout le corps du pauvre monde rouge torturé, soulevant le sol sur le côté opposé en une gigantesque protubérance. Et l'atmosphère du monde rouge fut presque complètement éjectée.

L'obscurité recouvrit la surface du monde rouge. Il n'y eut plus de jour ; que la nuit noire. Les eaux gelèrent, bientôt recouvertes par la poussière retombant dans l'air terriblement raréfié. La croûte se durcit à nouveau, mais en profondeur les rocs restèrent chauffés à blanc, liquides, bouillonnants. Des volcans entrèrent en éruption pour des milliers de siècles.

Quand les cieux finirent par se dégager, le monde rouge offrait une scène

de dévastation totale. Les mers avaient disparu. L'atmosphère n'était rien de plus qu'une trace de ce qu'elle avait été. Le sol était désert. La vie, si elle avait jamais existé sur le monde rouge, ne pouvait plus être observée nulle part.

SUR LA TERRE

NEW YORK : Alberto Brumado loucha quand les écrans s'éteignirent ; puis ses yeux s'accoutumèrent à la luminosité ambiante. *Combien de temps de ma vie ai-je passé dans les studios de télévision ?* se demandait-il. *Cela doit faire des années, pas mal d'années, si on additionne toutes les minutes et les heures.*

Pour la première fois de son histoire, cependant, il se sentait nerveux avant l'interview imminent. Non pas du fait que c'était une chaîne de télévision américaine. Non pas du fait qu'il devrait affronter un trio de journalistes expérimentés, appartenant au grand quotidien, au magazine et au journal TV les plus prestigieux des États-Unis. Il avait déjà ferraillé avec ce genre d'adversaires.

L'anxiété lui nouait les tripes parce que les journalistes avaient senti l'odeur du sang. La mort du Docteur Konoye avait fait sortir les requins, qui tournaient, tournaient autour d'un projet Mars perçu comme blessé, perdant son sang. Il n'y aurait aucune aménité durant cet interview, pas de fleurets mouchetés. Brumado savait qu'il était dans l'arène pour un rude combat.

L'équipe technique avait été parfaitement aimable, comme d'habitude. La maquilleuse, maternelle, souriait et bavardait avec lui en étalant le fond de teint sur son visage hâlé. Il était encore sur le fauteuil de coiffeur, lorsque la productrice était entrée, l'air stressé. Debout derrière lui, parlant à l'image de Brumado réfléchi dans le grand miroir mural, elle lui assura que tout ce qu'il avait à faire était d'être naturel, d'être lui-même, et que les téléspectateurs « allaient vous adorer ». La jeune assistante de production, plus jeune que sa propre fille, avait fait tout ce qu'elle pouvait pour le mettre à l'aise. Habitée aux politiciens au sourire évasif et aux animateurs vedettes prétentieux qui cachaient leur anxiété derrière des banalités, elle offrit à Brumado du café, des boissons sans alcool, et même du Bloody Mary. D'un sourire tendu, il refusa tout sauf de l'eau.

Il se trouvait à présent dans le studio avec les techniciens cachés derrière leurs caméras. Un preneur de son fixait un micro sans fil à sa cravate juste en dessous du menton.

L'animateur de l'émission gravit sous les projecteurs les deux marches de

moquette jusqu'au fauteuil proche de celui de Brumado.

Étendant une main, il dit :

— Restez assis, s'il vous plaît, Docteur Brumado. C'était bien de votre part de venir avec ce petit résumé.

— Je veux dissiper tous les doutes qui pourraient subsister dans l'esprit du public au sujet de cette malheureuse tragédie, répliqua Brumado tandis que l'animateur s'asseyait. Son micro était déjà en place, à peine visible sur le fond bleu sombre de sa cravate. Il portait aussi une minuscule oreillette comme une prothèse auditive.

— Bien, bien, dit l'animateur d'un air absent, les yeux fixés sur le prompteur, un petit écran habilement encastré dans la table qui leur faisait face, et où défilaient des notes invisibles pour les caméras.

Les trois inquisiteurs arrivèrent groupés, souriant, bavardant entre eux. Deux hommes et une femme dont les cheveux d'ébène brillaient comme un casque d'acier. Poignées de main à la ronde. Brumado se voyait à un combat de boxe. Maintenant, chacun dans son coin et en avant pour les coups.

Le chef de plateau allait et venait précipitamment dans l'ombre parmi les caméras. La grande horloge au-dessous de l'écran de contrôle égrenait les dernières secondes, la deuxième aiguille s'arrêtant nettement à chaque trait du cadran.

Le chef de plateau pointa le doigt vers l'animateur.

— Bonjour, et bienvenue à *Face au public*. Ce matin nous avons le plaisir d'avoir avec nous le Docteur Brumado...

Brumado sentit son pouls s'accélérer tandis que l'animateur présentait les trois « distingués journalistes » qui allaient le questionner.

— Pour commencer, dit l'animateur, se tournant vers Brumado, je voudrais vous poser la question de base : que signifie la mort du Docteur Konoye pour le projet Mars ?

Brumado laissa venir son sourire paternel comme il le faisait toujours pendant les interviews :

— Cela n'aura qu'un faible impact sur l'exploration de Mars. La mission a été organisée depuis l'origine en sachant que l'exploration d'une planète éloignée peut être dangereuse. C'est pourquoi il y a des remplaçants dans l'équipe pour chaque scientifique et chaque astronaute. L'équipe est capable de continuer l'exploration de Mars, naturellement, et même le travail sur Deimos et Phobos que le Docteur Konoye était supposé faire...

— Êtes-vous en train de nous dire que la mort d'un homme ne vous

concerne pas ? interrompit le journaliste de la presse quotidienne, grimaçant comme une gargouille.

— Naturellement que ça me concerne, répliqua Brumado. Et ça nous concerne tous, spécialement la femme et les enfants du Docteur Konoye. Mais ça n'arrêtera pas l'exploration de Mars et de ses Lunes.

— Qu'est-ce qui n'a pas fonctionné, Docteur Brumado ? demanda la femme. C'était la reporter TV, habillée d'une jupe lisse rouge et d'un chemisier blanc.

— Tout a fonctionné. Le Docteur Konoye a souffert d'une attaque. Cela aurait pu lui arriver dans son bureau à Osaka, je suppose. Ou chez lui.

— Mais c'est arrivé sur Mars.

— C'est arrivé pendant une sortie dans l'espace, observa l'homme du magazine. Est-ce que ça peut provoquer une hémorragie cérébrale ? Le fait d'être en apesanteur est-il un facteur de risque ?

Brumado secoua la tête :

— L'apesanteur ne devrait avoir aucun effet de ce genre. Si on peut en dire quelque chose, la micro-gravité est plutôt bénéfique au système cardio-vasculaire.

— Comment se fait-il qu'il ait été choisi pour ce travail aventureux alors qu'il avait un problème cardio-vasculaire ?

— Il n'avait pas de problème cardio-vasculaire.

— Cet homme est mort d'une attaque !

— Mais il n'avait pas de problème médical identifié. Il avait été entièrement examiné et testé, exactement comme les autres membres de l'équipe. Il avait passé des années d'entraînement et d'exams médicaux sans la plus petite trace de problème. Il n'avait que quarante-deux ans. Même les dossiers médicaux de sa famille ne mentionnaient pas l'existence de maladie cardio-vasculaire.

— Alors comment expliquez-vous l'attaque ?

— Personne ne peut l'expliquer. C'est arrivé. C'est malheureux. Extrêmement triste.

— Mais vous n'allez pas stopper la mission ou modifier son déroulement d'une manière ou d'une autre ?

Brumado sourit à nouveau, cette fois pour cacher sa colère grandissante :

— Pour commencer, je n'ai pas de fonction officielle dans le Projet Mars. Je ne suis qu'un simple conseiller.

— Allons ! Vous êtes connu dans le monde entier comme l'âme du Projet

Mars.

— Je ne suis pas impliqué dans les opérations au jour le jour. Je n'ai pas non plus de statut officiel. Mon influence s'est arrêtée, en fait, quand le vaisseau est parti pour Mars.

— Vous voulez dire que si vous alliez voir les contrôleurs de mission à Houston...

— Kaliningrad, corrigea Brumado.

— Où que ce soit – si vous alliez les voir et que vous leur conseilliez de mettre fin au projet et de faire rentrer tout le monde en sécurité, ils ne vous écouterait pas ?

— J'espère que non. Si je leur donnais ce type de conseil, j'espère qu'ils seraient assez sages pour l'ignorer.

— Vous ne vous sentez pas concerné par la sécurité de ces hommes et de ces femmes sur Mars ?

Brumado hésita juste une fraction de seconde, assez pour se rappeler de ne pas les laisser l'amener à des déclarations qu'il ne voulait pas faire.

— Vous devez vous rappeler que ce qui est arrivé n'était ni un accident, ni une défaillance quelconque de l'équipement, ni même un défaut de planification. Cet homme a souffert d'une attaque. Il était à cent millions de kilomètres de la Terre quand c'est arrivé, mais ça aurait été la même chose si c'était arrivé dans son lit.

Se tournant pour regarder directement la caméra où l'on voyait une lumière rouge, Brumado continua :

— Devrait-on arrêter l'exploration de Mars parce qu'un homme est mort ? Est-ce que les Américains ont arrêté leur expansion vers l'Ouest parce que des gens sont morts en repoussant leurs limites ? Est-ce que l'exploration du monde s'est arrêtée parce que quelques bateaux ont sombré ? Si nous nous étions arrêtés de toujours chercher ailleurs par crainte du danger, nous serions encore accroupis dans des cavernes, en nous prosternant à chaque coup de tonnerre.

L'animateur lâcha un grand sourire et dit :

— Nous continuerons juste après cet important message.

On baissa les lumières. Brumado attrapa un verre d'eau sur la table.

— Bon timing ; ça va très bien, dit l'animateur. Continuez comme ça.

La deuxième partie de l'émission ressembla beaucoup à la première : les interviewers dans le rôle d'accusateurs, Brumado défendant le projet Mars contre leurs grossières insinuations d'insensibilité ou de simple

incompétence.

— Et malgré ce qui est arrivé, martela la gargouille de la presse quotidienne, vous n'acceptez vraiment pas l'idée que c'est trop dangereux pour des êtres humains d'être là-bas ?

Brumado sortit son atout maître :

— L'un de ces êtres humains est ma fille. Si je pensais qu'elle était dans une situation de risque inacceptable, je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour ramener l'équipe d'exploration en sécurité, croyez-moi.

À la coupure publicitaire suivante, l'animateur demanda :

— Okay, il nous reste quatre minutes pour une conclusion. Y a-t-il quelque chose qu'on aurait dû aborder et qu'on a oublié ?

Brumado répliqua doucement :

— Nous n'avons pas encore dit un mot de ce qu'on a découvert sur Mars.

— Okay. C'est juste.

L'animateur jeta un regard aux trois interviewers. Ils approuvèrent sans beaucoup d'enthousiasme.

Le chef de plateau fit signe à l'animateur et la lumière rouge de la caméra pointée sur lui se remit à clignoter. Avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, cependant, le reporter du quotidien bondit :

— Ce que je voudrais savoir, tout simplement, c'est ce qu'on va retirer de cette mission ? Est-ce que les scientifiques ont trouvé quelque chose sur Mars qui vaille cinq cents milliards de dollars ?

Brumado se remit à sourire :

— Ce chiffre est une exagération considérable du coût de la mission. Et, naturellement, les coûts ont été partagés entre plus de deux douzaines de nations ; les États-Unis n'en supportent pas seuls la charge.

— Oui, mais...

— Nous avons fait des découvertes significatives sur Mars. (Brumado allait plus vite que lui.) Des découvertes très significatives. Les équipes d'atterrissage n'ont passé qu'un peu plus d'une semaine au sol, et elles ont déjà découvert de l'eau – l'élixir de vie.

— Profondément enfouie, et gelée, dit la journaliste de télévision.

— Mais pas de trace de la vie elle-même, dit le reporter du magazine.

— Pas encore.

— Vous espérez trouver de la vie sur Mars ?

— Je suis plus optimiste maintenant qu'il y a une semaine, dit Brumado, le sourire plus sincère à présent. Il semblerait qu'il y ait de vastes zones de

permafrost. Et d'après le tout dernier rapport du géologue qui a parcouru Valles Marineris – le Grand Canyon de Mars – il y a du brouillard là-bas tous les matins. Ce qui veut dire de l'humidité. Et au fond de cette vallée, les températures pourraient être considérablement plus élevées qu'ailleurs. La vie peut exister à cet endroit.

Le journaliste du quotidien fixa Brumado, l'œil brillant :

— Maintenant voyons les choses en face – vous *avez besoin* de trouver la vie sur Mars pour justifier ce programme extrêmement coûteux. Vous êtes obligé de vous montrer optimiste, non ?

— Je veux que le programme continue, bien entendu. Ce que cette première mission a découvert est déjà plus que suffisant pour justifier la prochaine mission.

— Encore cinq cents milliards ?

— Rien à voir avec ce chiffre. La plupart des coûts de développement et des installations ont déjà été payés. La seconde expédition ne coûtera qu'une fraction de la première. En fait, les missions suivantes permettront d'amortir les dépenses déjà engagées et donneront plus de valeur à l'argent déjà investi.

— Et sur cette conclusion, dit l'animateur, se levant entre Brumado et le reporter, nous devons maintenant prendre congé. Nous avons déjà dépassé le temps imparti. Je veux remercier...

Brumado se renfonça dans son siège et se détendit. Plus tard il reverrait une cassette de l'émission, mais à cet instant il sentait que ses arguments étaient assez bien passés.

Et ils n'avaient pas mis une seule fois sur la table le sujet de cet Indien américain et de son impact sur la situation politique ici aux États-Unis. Nous pouvons en remercier Konoye. Il n'est pas mort pour rien.

Les projecteurs s'éteignirent et Brumado laissa l'ingénieur du son enlever son micro. Les trois reporters affichèrent les quelques sourires et borborygmes d'usage, puis se dirigèrent rapidement vers le petit bar qui avait été dressé à l'arrière du studio.

— Vous avez gagné une boisson, dit l'animateur à Brumado.

— Merci, j'en ai bien besoin.

Brumado avait l'intention d'utiliser ces quelques minutes informelles pour faire l'éducation de ses interviewers. Sans s'en apercevoir, des centaines de personnalités des médias avaient été subtilement endoctrinés par lui dans des occasions comme celle-ci.

Il y avait une femme plus jeune qui parlait avec les reporters, une blonde

effrontée à l'aspect cent pour cent américain. Elle se présenta comme étant Edith Elgin, une nouvelle venue sur la scène new-yorkaise – et amie personnelle de James Waterman.

Les alertes intérieures de Brumado clignotèrent au nom de Waterman.

— Comment va-t-il ? demanda Elgie. On ne m'a pas laissé lui parler depuis qu'il s'est posé sur Mars.

— Vous êtes reporter ? demanda Brumado.

Edith sortit son meilleur sourire texan :

— Je suis consultante au département informations. Pour dire la vérité, Docteur Brumado, je cherche du boulot.

— Vous connaissiez le Docteur Waterman à Houston ?

— Nous étions des amis très proches. Et maintenant on ne me laisse même pas lui parler.

Son sourire réchauffa Brumado, faisant fondre ses soupçons.

— Vous ne voulez pas l'interviewer pour les médias ?

— Je veux seulement lui parler quelques minutes, pour voir s'il est okay et... eh bien, pour voir s'il est encore...

Edith laissa sa voix mourir jusqu'au silence.

Les administrateurs de mission ne peuvent pas empêcher le bonhomme de communiquer, se dit Brumado. Il rendit son sourire à Edith :

— Je verrai ce que je peux faire.

— Oh, merci ! Vous êtes vraiment l'homme le plus adorable de tout le projet Mars !

WASHINGTON : Alberto Brumado aimait bien l'idée qu'une jolie jeune femme le considère comme adorable. Et influent. Mais il ne se prenait pas vraiment pour un VIP. *Nul n'est indispensable*, disait-il souvent. *Si je n'avais pas mené le combat pour le projet Mars, quelqu'un d'autre l'aurait fait.*

Et pourtant le directeur de projet japonais comme le russe avaient accepté sans difficulté de se rendre à Washington pour rencontrer leurs homologues et le Docteur Brumado – pas seulement pour discuter d'un problème urgent, mais parce qu'ils désiraient réellement éviter à Brumado un long vol intercontinental de plus. Les avions supersoniques parcouraient la moitié du globe en deux heures, mais les passagers transportés n'en souffraient pas moins du décalage horaire. Les directeurs de projet russe et japonais avaient décidé, simultanément et de façon indépendante, d'épargner cette fatigue à leur révérent mentor.

Aussitôt sorti de son interview télévisé à New York, Brumado s'envola pour Washington afin de les rencontrer au bureau du directeur de projet américain, dans les vieux bâtiments du quartier général de la NASA, sur Independence Avenue. Comme cela arrive souvent dans l'administration, le cadre n'était pas extraordinaire : une longue table coincée contre un large bureau d'acajou comme la grande barre d'un T. Les murs étaient couverts de cartes et de photos de Mars, et de photos de fusées lâchant des traînées de flamme et de fumée. Derrière le bureau du directeur il y avait une table couverte de photos plus personnelles montrant celui-ci en relation avec tout le gratin : présidents, ministres, et même personnalités de la télévision.

Le directeur américain du projet Mars avait été un excellent ingénieur, de nombreuses années auparavant. C'était à présent un excellent politicien, habile à trouver les moyens de survivre dans la jungle washingtonienne et de faire affluer l'argent, le nerf de la guerre de son projet. Il ne ressemblait pourtant pas à l'archétype du « bureaucrate sans visage ». Il portait de confortables bottes de cow-boy en peau de serpent sous un costume froissé gris et une classique cravate bleue. Il avait le visage charnu et coloré, les cheveux encore épais, d'un roux flamboyant malgré quelques filaments gris. Derrière ses verres sans monture il avait les yeux rayonnant de ferveur ; il était toujours passionné par ce qu'il faisait. Pour lui Mars n'était pas un programme, c'était le travail de sa vie.

— Je vous remercie d'être venus jusqu'à mon humble domaine, dit-il aux autres, avec une trace de nasillement texan dans sa voix râpeuse, que des années de déclarations devant le Congrès n'avaient pas complètement effacé.

Il se balançait dangereusement dans son fauteuil, les bottes sur la table de réunion et la cravate desserrée. Brumado s'assit à côté de lui. Les directeurs de projet russe et japonais s'installèrent d'un air compassé de l'autre côté de la table.

Ni l'un ni l'autre ne souriaient ; tous deux portaient des complets vestons de bonne coupe et des cravates strictement nouées ; mais là s'arrêtaient leurs similitudes. Le Russe était chauve, il avait les joues creuses, et l'air malheureux. Il rappelait à Brumado un acteur de cinéma mélancolique de sa jeunesse qui jouait tous les rôles d'émigrés se languissant de la mère patrie russe. Le Japonais était une boule d'énergie contenue, ses yeux sombres lançaient des regards dans tous les sens, ses doigts tambourinaient nerveusement sur la table.

— Comme vous le savez tous, dit l'Américain, le menton sur la poitrine

tandis qu'il attrapait une feuille de papier sur la table devant lui, on a un petit problème avec la charmante Vice-Présidente aux yeux bleus des États-Unis.

— Pour commencer, je crois pouvoir dire, interrompit le Russe, que de sérieuses objections ont été soulevées dans la Fédération russe sur l'opportunité de s'engager si tôt dans une seconde expédition.

Le Japonais dit rapidement :

— La mort du Professeur Konoye n'a pas affaibli l'enthousiasme du Japon pour de futures missions. S'il y a quelque chose à dire à ce sujet, c'est que mon peuple pousserait plutôt dans ce sens pour honorer sa mémoire.

Le Texan jeta un regard à Brumado, puis à ses collègues directeurs de l'autre côté de la table :

— Voyons les choses ici et maintenant : comment ressentez-vous, vous-même personnellement, l'idée d'une nouvelle mission ?

— Je suis pour, évidemment, répondit le Russe immédiatement. J'irais moi-même si on me le permettait !

Le Japonais sourit :

— Oui, évidemment.

— Comme je le vois, dit doucement Brumado, nous avons vraiment la foi. Le projet Mars ne doit pas se terminer comme le projet Apollo. Nous *devons* continuer l'exploration de la planète et de ses Lunes.

L'Américain repoussa son fauteuil, qui crissa sur le sol nu.

— OK, dit-il en ramenant péniblement ses jambes. Nous sommes d'accord sur ce que nous voulons faire. Il nous faut maintenant trouver comment y arriver.

Il fit le tour de son bureau et, se penchant lentement, ouvrit un panneau et en sortit quatre verres et une bouteille de bière Kentucky.

— Du carburant pour réfléchir, dit-il, un sourire éclatant sur son visage coloré.

Trois heures plus tard la bouteille était vide sur la table de conférence et Brumado, qui avait à peine entamé son verre, fit un résumé :

— La Vice-Présidente m'a dit personnellement qu'elle serait prête à faire une déclaration de soutien pour une nouvelle exploration sur Mars si nous pouvions obtenir du Docteur Waterman une déclaration de soutien pour sa candidature.

— Vaudrait mieux obtenir d'elle une déclaration écrite, dit l'Américain, d'un air renfrogné. Et l'avoir sur papier *avant* que vous ne laissiez l'Indien ouvrir la bouche.

— Je ne suis pas certain que le Docteur Waterman serait désireux de faire une telle déclaration, admit Brumado.

— Alors il faut le convaincre. Utilisez de votre pouvoir de persuasion. Je pourrais le faire moi-même, dit le Texan, mais si quelqu'un là-haut s'en aperçoit, ils vont m'épingler et le projet Mars est foutu à la poubelle à la minute même.

Le Japonais se tourna vers le Russe :

— Quelle serait la réaction de la Fédération russe si les États-Unis faisaient une vigoureuse déclaration de soutien pour de nouvelles missions ?

Le Russe haussa lentement les épaules :

— Avec les États-Unis et le Japon sur la même ligne, je pense que les éléments favorables à Moscou se retrouveraient assez forts pour balayer les objections des opposants.

L'américain leva un sourcil broussailleux :

— Et ça veut dire oui ou non ?

Ils éclatèrent tous de rire.

— Oui, dit le Russe. Positivement oui.

Puis les trois directeurs de projet tournèrent le regard vers Brumado.

— C'est à vous de jouer, alors, Alberto mon pote, dit l'Américain. Aucun de nous ne peut le faire. Il faut que vous arriviez à convaincre ce Peau-Rouge qu'il doit soutenir la Vice-Présidente.

— J'espère qu'il acceptera, dit Brumado.

— C'est ça ou la fin du programme quand ils seront de retour sur Terre.

Brumado approuva. Puis :

— Est-ce qu'on a empêché Waterman de recevoir des messages personnels ? Est-ce qu'on l'empêche de communiquer depuis qu'il est sur Mars ?

Les trois directeurs de projet se lancèrent des regards gênés. Le Russe dit :

— À partir du moment où le gouvernement américain a refusé de diffuser son interview, nous avons pensé qu'il ne devait avoir aucun contact avec les médias.

— À ma connaissance, dit l'Américain, il n'a pas protesté.

A-t-il demandé à envoyer un message personnel ? Je ne pense pas.

— Aucune communication personnelle ? demanda Brumado. Ni avec sa famille, ni avec ses amis ?

Le Russe haussa les épaules :

— Apparemment personne n'a cherché à le joindre, et il n'a essayé

d'appeler personne.

— Pas même ses parents ?

— Apparemment non.

— Pourquoi demandez-vous ça ? dit le directeur japonais.

Brumado répliqua :

— J'ai rencontré par hasard une jeune femme qui se dit une amie de Waterman, elle dit qu'on lui a refusé l'autorisation de lui parler.

L'Américain se renfonça dans son fauteuil :

— Je ne vois pas pourquoi elle ne fait pas un enregistrement, comme le font tous les amis et relations des autres. À partir de là Waterman peut décider s'il veut répondre ou non. C'est comme ça qu'on a géré les messages personnels, pour tenir compte du délai de transmission, et des horaires chargés de tous nos gars à la surface de la planète.

— Oui, ça se défend, dit Brumado. Je lui dirai.

SOL 13 : MATIN

— Les analyses informatiques prouvent que ton « village » n'est rien d'autre qu'une formation de roc naturelle, dit Ravavishnu Patel.

Jamie hocha la tête avec entêtement :

— Les analyses ne prouvent rien de tel.

— Je crains d'être d'accord avec Rava, dit Abdul al-Naguib. Tu sautes directement à une conclusion erronée.

Les trois hommes – les deux géologues et le géophysicien égyptien – étaient assis, tendus, sur des sièges pivotants devant un écran d'ordinateur dans le labo de géologie. Cette zone était séparée du reste du dôme, ses étagères garnies de pierres, de boîtes en plastique transparent contenant des échantillons et des bouteilles fermées contenant du sable rouge. Une grande table le long d'une paroi supportait des instruments d'analyse et des modules d'ordinateur, les écrans scintillaient de courbes et de graphiques orange et bleus, représentant les données sans cesse changeantes collectées par le réseau global de capteurs.

— Regardez, dit Jamie aux autres, l'analyse informatique de la vidéo montre un bel agrandissement de cette formation. Je ne dis pas que c'est artificiel ; tout ce que je dis c'est que cette analyse ne prouve pas que c'est naturel.

— Mais ça ne peut pas être artificiel ! insista Patel. Même le Père DiNardo à Rome admet que ça doit être une formation naturelle !

Jamie lui adressa un regard sévère :

— Rava, la science ne fonctionne pas sur des opinions. On apprend en observant, en mesurant. Pour l'amour de dieu, quand Galilée fit ses premières observations sur les taches solaires, il y eut des prêtres à Rome qui déclarèrent que les taches devaient venir de son télescope puisque tout le monde savait que le Soleil était parfait et sans défaut.

Naguib sourit paternellement. Plus âgé que les deux géologues, il jouait la voix de la sagesse dans ce débat émotionnel.

— Nous avons observé, dit l'Égyptien patiemment. Nous avons mesuré. Les plus puissants outils en notre possession nous disent que cette formation est naturelle, une formation rocheuse et rien de plus.

— Cela n’a rien d’évident, lâcha Jamie. Votre opinion est biaisée par un a priori contre une formation artificielle.

— Et la tienne est biaisée par un a priori contre une formation naturelle, contra Patel.

— On ne peut donc pas en tirer de conclusion définitive, dit Jamie.

Naguib demanda :

— Mais comment est-ce que ça pourrait être artificiel ? Tu présupposes qu’une espèce intelligente a existé sur Mars et bâti un village – de la même façon que tes propres ancêtres ont bâti leurs habitations dans les falaises ? C’est tellement improbable que ça défie l’imagination.

Patel ajouta :

— Tu ne peux pas faire une déclaration importante sans preuve.

— Exact ! dit Jamie. Je suis d’accord ! Il faut que nous retournions à Tithonium Chasma examiner de très près cette formation. Y aller directement et la toucher de nos mains.

Le géologue hindou fixa Jamie comme s’il avait proféré un blasphème.

— Aller là-bas ! Et mon excursion à Pavonis Mons ? Est-ce que vous pensez que votre soi-disant « village » est plus important que les volcans de Tharsis ?

— Si ce « village » est réellement artificiel, nom de Dieu c’est plus important que n’importe quoi d’autre, répliqua Jamie.

— La prochaine fois, tu voudras aller jusqu’à Acidalia pour examiner le « Visage » !

Des photographies des premiers vaisseaux en orbite autour de Mars avaient trouvé une formation de roc ressemblant à un visage humain quand le soleil l’éclairait sous un certain angle.

— On devrait peut-être le faire, lâcha Jamie. Mais je veux d’abord voir si ce « village » est naturel ou artificiel.

Naguib leva les mains en un geste d’apaisement :

— Tous ceux qui ont examiné l’analyse de la vidéo sont d’accord pour dire que cette formation doit être naturelle. Exactement comme le « Visage ».

— La science ne fonctionne pas en décomptant des votes, dit Jamie, sentant la colère monter. La seule façon de régler cette question est d’y retourner et de nous en rendre compte par nous-mêmes.

— Mais ça foutrait en l’air notre calendrier, s’écria Patel. C’est tout à fait inutile.

— Au diable le calendrier, dit Jamie.

— Au diable ton « village » ! s'écria Patel. Au diable tes fantaisies !

Jamie prit une profonde inspiration, essayant de contrôler son tempérament bouillonnant. Puis il dit :

— Écoutez, vous deux. Notre boulot ici c'est de chercher la vérité – et de ne pas avoir peur de la trouver. Il faut que nous retournions au canyon.

— Non, dit Patel, le visage sombre frémissant de colère.

— Je crains de devoir être d'accord avec Rava, dit Naguib à contrecœur. Notre mission ici est clairement définie. Nous sommes les premiers explorateurs, notre tâche est d'effectuer une reconnaissance préliminaire. Nous avons des explorations de terrain prévues pour deux autres régions avant la fin de nos quarante-neuf jours. D'autres viendront pour étudier la planète de façon plus détaillée au cours des missions suivantes. Nous ne sommes pas là pour tout avaler d'un coup.

Jamie les regarda tous les deux. Patel, inquiet que son excursion pour le maudit volcan puisse être mise en péril. Naguib, résigné à laisser la gloire à d'autres. Jamie pensait que l'Égyptien était assez vieux pour devenir administrateur à leur retour sur terre ; ses jours en tant que scientifique actif étaient terminés. Il reviendrait en Égypte et serait célèbre, il obtiendrait une chaire prestigieuse à l'Université et serait solidement installé pour le restant de sa vie. Pourquoi diable serait-il intéressé ?

— Qu'est-ce qui vous rend si sûr qu'il y aura d'autres missions ? demanda Jamie. Si ces maudits politiciens ont la main nous serons la première et la *dernière* expédition pour Mars.

Naguib et Patel se regardèrent, l'air idiot, comme si l'idée ne les avait jamais effleurés auparavant.

Jamie grimaça et se retourna légèrement sur son siège. L'écran montrait encore la formation rocheuse : des murs droits avec quelques gravats à la base, un ensemble bien enclavé dans la falaise rocheuse, protégé par le surplomb massif de pierre rouge riche en minerais de fer.

— Okay, dit-il calmement. Si vous ne me soutenez pas sur ce coup je vais demander son accord au Docteur Li.

Les deux autres émirent un grognement de mécontentement.

Même à travers le bourdonnement de la centrifugeuse, Ilona Malater réussit à entendre la discussion entre les géologues se transformer en dispute.

Ah, se dit-elle, Jamie manifeste enfin un peu de passion.

Joanna Brumado, qui était installée à quelques dizaines de centimètres

d'Uona, entendit aussi la discussion. Elle avait l'air préoccupée, presque effrayée par l'agressivité des hommes entre eux. *Elle a peur pour Jamie, pensait Ilona. Elle tient à notre Peau-Rouge plus qu'elle ne veut bien l'admettre. Peut-être plus qu'elle ne le réalise elle-même.*

Souriant intérieurement, Ilona reporta son attention sur la centrifugeuse et sur le travail qu'elle tentait de mener à bien. Avec le soin minutieux, fastidieux, du plus prudent des chimistes, elle avait passé plusieurs jours à extraire doucement l'eau d'une demi-douzaine de carottes forées dans le sol martien. Une demi-douzaine seulement, pour commencer. Elle laissait les autres échantillons prélevés strictement isolés, à l'abri dans leurs boîtes protectrices, comme témoins de son expérimentation.

Le permafrost rendait son eau assez facilement. Avec l'aide de Monique Bonnet, Ilona avait testé l'eau, l'avait analysée avec tous les instruments du laboratoire. C'était bien de l'eau : H₂O, largement additionnée de dioxyde de carbone et de minéraux comme du fer et des silicones.

Jamie est en train de changer, pensait Ilona en surveillant les bras de la centrifugeuse tourner comme une toupie. Comme nous tous. Mars est en train de nous changer. Même Tony est différent maintenant ; il essaie de maintenir son air de Britannique imperturbable, mais je sens bien que quelque chose a changé tout au fond de lui. Ce n'est pas le même homme qu'à bord du vaisseau spatial. Quelque chose le ronge.

Est-ce que c'est Joanna ? se demandait-elle. Est-ce qu'il tient tant que ça à coucher avec la princesse brésilienne ?

Comme si elle avait lu dans les pensées d'Ilona, Joanna leva les yeux du travail sur lequel elle était penchée, et regarda Ilona bien en face. Pendant un instant, Ilona se sentit perdre pied, rougit. Mais juste à ce moment la centrifugeuse termina son cycle, se mit à ralentir, sa plainte stridente baissa d'un ton, et ses bras s'abaissèrent lentement comme épuisés par le travail effectué.

Joanna fit rouler son siège le long de la paillasse du labo et vint se placer à côté d'Ilona.

— Tu as besoin d'aide ? demanda-t-elle.

— Monique devrait être ici maintenant, répondit Ilona en regardant la centrifugeuse ralentir sa rotation jusqu'à l'arrêt complet.

— Elle est en train de s'occuper de ses plantations. Quelques-unes commencent déjà à germer.

— Oui. Je sais. Si tout va bien, je vais pouvoir lui donner de l'eau

martienne pour ses précieuses pousses.

Joanna regarda Ilona détacher une fiole de la centrifugeuse et la tenir devant les spots lumineux. La fiole était divisée en deux parties ; la partie supérieure était limpide, la partie inférieure beaucoup plus obscure.

— Tu vois ? L'eau est claire maintenant. J'ai séparé les minéraux dissous.

— On dirait que ça pétille, dit Joanna.

Dioxyde de carbone, absorbé dans l'atmosphère. Si on pouvait faire fondre tout le permafrost, on pourrait non seulement recouvrir d'eau la moitié de Mars, mais on obtiendrait aussi assez de CO₂ pour rendre l'atmosphère aussi dense que celle de la Terre, au moins.

Ilona décanta l'eau claire dans un gobelet en plastique.

— Tu ne vas pas l'analyser ? demanda Joanna.

— Le spectromètre de masse est encore déconnecté.

— Je croyais qu'Abell...

— Paul dit qu'il l'a stérilisé, mais je n'ai pas confiance depuis qu'il a mis la main dessus. Il faut que je recommence moi-même, et je n'ai pas eu le temps.

Joanna dit :

— Le labo de géologie a un spectromètre de masse.

Souriante tout d'un coup, Ilona répondit :

— Bonne idée.

Les hommes étaient encore en train de discuter, criant presque, quand les deux femmes contournèrent la cloison et firent leur entrée dans le labo de géologie. La discussion cessa immédiatement.

— On a besoin de votre spectromètre quelques minutes, dit Ilona. Est-ce que ça vous dérange ?

— Non. Bien sûr que non, répondit Naguib. C'est de l'eau martienne que vous avez là ?

— Oui.

— Non protégée ? demanda Patel. Sans couvercle ?

— Ce n'est que de l'eau, Rava ; ça ne peut pas vous faire de mal.

Joanna ajouta :

— On lui a fait passer tous les tests connus ; il n'y a aucun organisme dedans. Elle est complètement stérile.

— Plus maintenant, dit Patel. Vous l'avez exposée à notre air, à nos microbes.

Ilona haussa splendidement les épaules, comme si la remarque de

l'Hindou n'avait aucun sens pour elle, et se dirigea vers le spectromètre qui se trouvait sur la paillasse du labo entre un assortiment de petites pierres et une liasse épaisse de manuel opératoire. De l'autre côté du manuel il y avait un ordinateur de bureau, l'écran vide.

— Il faut que j'appelle le Docteur Li, dit Jamie en se levant de son siège.

— N'y va pas, dit Ilona. Cela ne prendra qu'un petit moment.

Jamie hésita, jetant un regard aux deux autres hommes, puis à Joanna.

— Reste, s'il te plaît, dit Joanna.

Il hésita un moment, puis fit signe à Joanna de prendre un siège.

Le test de l'eau par Ilona dura plus qu'un petit moment. Monique Bonnet apparut, s'excusant d'avoir passé tant de temps « dans son jardin ».

— Les légumes commencent à déployer leurs feuilles, annonça-t-elle. Personne d'autre qu'elle ne semblait s'en préoccuper.

Tony Reed, qui était en balade près du labo, vit le groupe, et demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ? Une conspiration ?

Ilona leva les yeux de l'écran d'ordinateur qui affichait à présent les résultats du spectromètre.

— Entre, Tony, entre. Le responsable médical doit être ici pour cette expérimentation.

— Expérimentation ? demanda Reed, pénétrant dans le labo. Quelle expérimentation ?

— On est sur le point d'obtenir un échantillon de vin local, dit Monique.

Reed vit le gobelet d'eau posé sur la paillasse et comprit immédiatement :

— Rien de nocif là-dedans, n'est-ce pas ?

Ilona répliqua :

— Autant qu'on puisse en juger d'après le spectromètre, ce n'est rien d'autre que de l'eau avec du dioxyde de carbone dissous et une trace à peine détectable de minéraux.

Reed s'approcha et étudia l'écran :

— J'ai vu pire dans le service de l'eau à Londres. Bien pire.

— Je peux commencer à utiliser l'eau indigène pour les plantations alors ? demanda Monique.

— Après un dernier test, dit Ilona.

Et elle porta le gobelet à ses lèvres.

Silence absolu pendant qu'elle sirotait. Elle eut l'air pensive un moment, se passa le bout de la langue sur les lèvres, puis tendit le gobelet à Tony.

— Vois ce que tu en penses, dit-elle.

Reed prit le gobelet et fit mine de le tenir à la lumière puis de le sentir, comme si c'était un vin fin.

— Aucun bouquet, dit-il.

Personne ne sourit.

Reed sirota, redonna le gobelet à Ilona, puis dit :

— Ça a goût d'Alka Seltzer en fait.

Monique goûta avidement :

— Mon Dieu, on dirait du Perrier !

Ils éclatèrent tous de rire. Tous sauf Jamie, remarqua Ilona, il avait l'air aussi tendu qu'une panthère en captivité.

— De la Seltzer martienne, dit Reed. On peut la mettre en bouteille et la vendre ! Quelle sensation en revenant sur terre !

— À un million de dollars l'once, dit Naguib, riant en sirotant à son tour, puis il passa le gobelet comme s'il s'agissait d'une communion.

— Peut-être pourrait-on financer la prochaine expédition comme ça, dit Patel, après avoir goûté.

La coupe arriva jusqu'à Jamie. Il la porta à ses lèvres, la rendit à Ilona avec un bref hochement de tête, et dit :

— Il faut que j'aille à la console de communication. Excusez-moi.

Au moins un semblant d'ordre est-il revenu dans les vaisseaux spatiaux en orbite, pensait Li Chengdu. Le personnel scientifique avait retrouvé sa routine, les astronautes et les cosmonautes avaient effectué les contrôles complets de tous les systèmes du vaisseau demandés par le contrôle de mission à Kaliningrad. Un rituel purificateur, pensait Li. La mort du Docteur Konoye était exorcisée par l'examen de chacun des composants des deux vaisseaux, tous les systèmes, les fournitures, les équipements. Konoye n'était pas mort d'une défaillance quelconque, mais les contrôleurs à Kaliningrad et Houston insistaient sur la plus insignifiante vérification.

Maintenant nous sommes douze, se dit Li, au lieu de treize. Cela devrait apaiser les superstitions parmi nous. Y compris moi-même. Il réalisa qu'il avait été vaguement mal à l'aise chaque fois qu'il se rappelait le nombre de treize hommes et femmes affectés au vaisseau spatial Mars 2.

Tout est redevenu normal à présent. Les Russes et les Américains ont installé leur équipement sur Deimos pour y tester leur plan de captation de l'eau. Les explorations à la surface de la planète se déroulent en douceur. Les équipes de recherche ici à bord des vaisseaux spatiaux ont récupéré du

choc de la mort de Konoye et se sont remises au travail.

Il soupira profondément. *Et James Waterman recommence à faire des siennes.*

Li se renfonça dans son fauteuil et regarda la peinture de soie reposante où l'on voyait des montagnes enrobées de brume et des arbres en fleur, élancés et gracieux. *Waterman veut retourner à Valles Marineris pour examiner ce qu'il déclare être une construction dans la falaise. Manifestement absurde. Ils n'ont pas trouvé la moindre trace de vie et Waterman pense qu'une civilisation intelligente a existé là-bas. Ridicule.*

D'un autre côté, si on trouvait quelque chose de spectaculaire, ça aiderait les politiciens à oublier la mort de Konoye. Les restes d'une civilisation éteinte ! Ce serait ahurissant.

Li se renfroga. *D'un autre côté, pensa-t-il, supposons que j'autorise Waterman à emmener quelques scientifiques sur ce site et qu'ils ne trouvent rien du tout. Les politiciens seraient furieux. Supposons que je les autorise à retourner là-bas et que l'un d'eux soit blessé. Ou tué.*

Il se redressa dans son fauteuil. Non. Cela ne doit pas arriver. On ne doit pas permettre à Waterman de ruiner cette mission.

L'intercom sonna sur son bureau, la lumière jaune signalant un message clignota. Li déploya un long bras et toucha le bouton de mise en communication.

— Docteur Li, dit la voix de l'astronaute de service dans le module de commandement, nous avons une communication pour vous du Docteur Brumado.

Li dit à l'homme de lui passer la communication.

Le visage amical, légèrement marqué, d'Alberto Brumado apparut sur l'écran. Li fit un pas vers le bureau et scruta l'image. Puis il réalisa que Brumado parlait de James Waterman et de la Vice-Présidente des États-Unis.

Li sentit le poids des responsabilités glisser de ses épaules. Il tira son fauteuil et s'assit devant l'écran, souriant comme un chat du Cheshire.

L'éclairage dans le dôme avait été baissé à son niveau de veilleuse pour la nuit. On n'entendait pas une voix, pas une musique en sourdine, seulement le ronronnement rassurant de l'équipement électrique et le faible chant du vent à l'extérieur du dôme assombri.

Jamie faisait les cent pas le long de la paroi du dôme, ses gros chaussons silencieux sur l'épais plancher de plastique, les yeux accoutumés à

l'obscurité, le cerveau tournant et retournant indéfiniment la même argumentation.

Tu sais que c'est une formation rocheuse naturelle ; ça ne peut pas être une construction. Pourquoi cet entêtement stupide ?

Mais ça pourrait être artificiel ; ça pourrait l'être. Que diable sait-on réellement de ce monde ? Que pourrait apprendre un scientifique martien sur la Terre s'il atterrissait dans le désert saharien et qu'il se contente de regarder autour de lui pendant deux semaines ?

Les chances pour que ces rocs soient vraiment des habitations sont d'une pour des millions. Pourquoi embêtes-tu tout le monde ? Qu'est-ce que tu essaies de prouver ?

De quoi ont-ils peur ? Pour l'amour de Dieu, on est ici pour explorer la planète, pour découvrir ce qu'il y a vraiment ici. On ne peut pas faire ça en collant à un calendrier qu'ils ont établi à Kaliningrad.

— Jamie ? C'est toi ?

Il regarda autour de lui, réalisa qu'il était près de la salle commune. Assise là dans l'ombre, il y avait la frêle silhouette de Joanna Brumado. Les seules lumières provenaient des bandes lumineuses de guidage le long du plancher et de l'œil rouge fixe de la machine à café toujours en fonctionnement.

Il se dirigea à pas feutrés vers la table où elle était assise, les mains serrant une grosse tasse de café fumant.

— Qu'est-ce que tu fabriques à cette heure-ci ? demanda Jamie, s'asseyant à côté d'elle.

— Je ne pouvais pas dormir.

— Alors tu as pris un café ?

— Le tranquillisant brésilien, dit-elle.

Il percevait un sourire dans cette voix douce même si le visage était dans l'ombre.

— J'ai besoin de chaleur. C'est glacial pour moi, ici. Surtout la nuit.

Jamie portait un tee-shirt bleu nuit arborant le discret emblème de la British Interplanetary Society et un jean délavé au lieu de la combinaison officielle. Dans la faible clarté il vit que Joanna avait un épais tour de cou et un pantalon de velours côtelé.

— Quelque chose t'empêche de dormir ? demanda-t-il.

— Je pourrais te demander la même chose.

Il voulut rire, mais il n'y avait pas de gaieté en lui.

— Je t’ai demandé en premier. Et d’ailleurs, tu sais pourquoi je faisais les cent pas.

— Tu attends une réponse du Docteur Li.

Il hocha la tête, réalisa qu’elle ne pouvait probablement pas voir le geste, et murmura :

— Euh...

— Tu es certain que ce que tu as vu était bien un village ?

— Bien sûr que non ! C’est tout le problème : je ne suis pas certain du tout. Voilà pourquoi on devrait y retourner et voir ça de près. Le toucher. Le sentir, même. Tous les instruments et le matériel que nous utilisons ne sont que des outils incapables de nous donner des informations sensorielles. Avant de décider ce qu’est réellement cet empilement de roc il nous faut plus d’informations.

Elle avala une gorgée de café.

— Mais tu ne m’as pas encore dit ce qui te tient éveillée, dit Jamie doucement.

— Oh... beaucoup de choses. La solitude, pour commencer. Je m’étends sur ma couchette et j’entends le vent dehors et je me rappelle qu’on est à deux cents millions de kilomètres de chez nous.

— Et ça te fait peur ?

— Non, ça me fait me sentir... seule. C’est étrange. Le jour on est occupés et le dôme a l’air rempli. Mais la nuit...

— Je sais, dit Jamie. Ou bien vous avez trop de monde sur le dos ou bien vous êtes entièrement seul. C’est une sensation inquiétante.

— Tu la ressens toi aussi ?

Il se renfroga dans l’obscurité.

— Joanna, je *suis* seul. Je suis un paria ici.

— Non, ce n’est pas vrai.

— C’est comme ça que je le sens. Ce n’est pas seulement cette affaire de construction dans le roc. Je suis un suppléant, un remplaçant de dernière minute. Aucun des autres ne m’accepte vraiment comme un membre de l’équipe.

Il se surprenait lui-même à lui raconter tout ça. Pendant un long moment Joanna ne dit rien. Dans la lumière tamisée il ne pouvait pas même déchiffrer l’expression de son visage.

— J’avais pensé, s’entendit dire Jamie, parlant très bas, presque en murmurant, que tu me voulais dans la mission à cause de ce qui était arrivé à

McMurdo. Maintenant je réalise que tu voulais surtout te débarrasser d'Hoffman.

— Jamie...

— C'est okay, dit-il rapidement. Je comprends ce que tu ressens. Je sais qu'Hoffman t'importunait.

Elle saisit la manchette de son tee-shirt et la secoua légèrement, comme un maître d'école essayant d'attirer l'attention d'un élève distrait.

— Jamie, il y avait cinq autres géologues que j'aurais pu recommander. Tous avaient d'excellentes références. J'ai demandé à mon père de te prendre.

— Parce que je t'ai aidée à McMurdo.

— Parce que c'était toi, toi-même. Parce que tu es un homme talentueux, entêté, sensible, solitaire. Parce que tu as été sympa avec moi au lieu de m'en vouloir. Parce que, quand je t'ai repoussé, tu m'as laissée tranquille.

Soudain Jamie se sentit bouleversé :

— Je t'ai laissée tranquille...

— Ce qui est arrivé entre nous à McMurdo aurait dû jouer contre toi, si j'avais été raisonnable. Nous sommes supposés ne pas avoir de relations affectives. Tu le sais ! Je t'ai recommandé quand même, malgré ce danger.

— Tu te sens en danger ?

Joanna dit :

— Tu es un homme extrêmement attirant, James Waterman. Peut-être quand cette mission sera terminée et que nous serons de retour sur terre sains et saufs, pourrons-nous nous comporter l'un envers l'autre comme le font les hommes et les femmes ordinaires. Pour l'instant, nous devons laisser de côté ce genre de sentiments.

Jamie finit par comprendre que son souvenir de McMurdo, c'était la tentative maladroite de l'embrasser le soir suivant leur première randonnée sur le glacier. Cela avait beaucoup de sens pour elle, réalisa-t-il. Et je pensais que ça l'avait mise en colère. Elle l'avait pris comme si j'étais amoureux d'elle.

Est-ce que je le suis ? Il se rappela Edith, blonde et souriante beauté du Texas à des millions de kilomètres de là. *Mon Dieu, ça fait deux jours que j'ai sa vidéo dans ma cabine et je ne lui ai même pas répondu. Joanna est totalement différente. Plus profondément belle. Sérieuse. Très sérieuse.*

Puis il se demanda, *est-ce qu'elle sait à propos d'Ilona ? qu'est-ce qu'elle en penserait si elle savait ?*

Elle avait toujours la main agrippée à la manchette de son tee-shirt. Jamie la recouvrit de son autre main.

— Je suppose que tu as raison, Joanna. Tu avais raison à McMurdo et tu as raison maintenant. On est loin de chez nous. Peut-être un jour serons-nous capables de nous regarder comme des gens ordinaires et de découvrir ce que nous signifions l'un pour l'autre. Mais pour l'instant...

À court de mots, il termina par un demi-haussement d'épaules qu'elle ne pouvait probablement pas voir dans l'obscurité.

— Pour l'instant, termina Joanna pour lui, si bas qu'il put à peine l'entendre, nous pouvons être amis. Ce sera bon d'avoir un ami, Jamie. Bon pour tous les deux.

— Ouais. C'est sûr.

— C'est la seule voie. On ne peut pas se permettre des liens affectifs pour le moment. Pas ici, pas dans ce... bocal à poissons.

Il approuva de la tête, sans se demander si elle pouvait le voir.

Joanna demanda :

— Est-ce que tu as réfléchi à ce que tu feras quand on sera rentrés chez nous ?

Il faillit lâcher, *mon chez moi, c'est ici. Ici sur Mars*. Au lieu de ça il répliqua doucement :

— Pas vraiment. Et toi ?

Elle soupira :

— Mon père a déjà été sollicité par la National Geographic Society pour écrire un article sur cette expédition dans leur magazine. Je pense que j'aurai à en écrire la plus grande partie. J'ai été son nègre pendant des années.

— Cela ne te prendra pas longtemps.

— Et puis des conférences, je pense. Tous les deux. Partout dans le monde. Et un livre, bien sûr.

— Je suppose que je choisirai une université et que je passerai les prochaines années à analyser les échantillons que nous aurons rapportés. Et les données que nous aurons amassées.

— Cela pourrait faire une carrière.

— Peut-être.

Elle se tut.

— Et pour la prochaine expédition ? demanda Jamie. Est-ce que ton père ne va pas pousser dans le sens d'une nouvelle mission ?

— Il le fait déjà. Mais si j'ai bien compris, les politiciens veulent voir ce

que seront les résultats de cette mission avant de s'engager sur une autre.

Jamie se pencha vers elle, bouillonnant sous le coup d'une urgence soudaine :

— Joanna, ne vois-tu pas que c'est important de retourner au canyon pour aller voir ces ruines ? Si on peut revenir avec la certitude qu'il y a eu une civilisation sur Mars, une espèce intelligente qui a bâti ces constructions dans la roche... Nom de Dieu, personne ne pourrait arrêter une seconde expédition. Et une troisième, une quatrième, une centième !

Il la sentit sourire dans l'obscurité.

— Ah, mais supposons que ton village ne soit rien de plus qu'une formation naturelle de roc ? Alors qu'est-ce qui se passerait ?

Elle avait la voix triste. À cela, Jamie n'avait pas de réponse.

EN PLANEUR

Pete Connors se sentait détendu pour la première fois depuis que l'expédition avait quitté l'orbite terrestre.

Bien calé dans le siège du cockpit, il contemplait le paysage rose et rouge qui défilait à près de vingt kilomètres en dessous. Le petit planeur volait comme dans un rêve, réagissant à ses mains avec autant de finesse qu'une femme amoureuse.

C'était un petit avion arachnéen, aussi léger que le permettait une armature en plastique et un revêtement de mylar. La partie la plus lourde du planeur était le moteur électrique miniaturisé qui commandait son ronronnant propulseur. Le moteur était alimenté par des piles solaires en plastique et silicone qui épousaient les courbes de ses grandes ailes, et convertissaient la copieuse lumière solaire martienne en électricité, régulièrement, silencieusement, en volant à travers la mince atmosphère martienne, pure et brillante. La désignation officielle du planeur était RPV-1. Il y avait un RPV-2 stocké dans l'un des véhicules cargos, et qui attendait patiemment, ailes repliées, son tour de voler. Mais Connors avait donné un nom à lui au planeur. Il l'appelait *Petite Beauté*. Et c'est comme ça qu'il pensait à lui.

Pour lui, *Petite Beauté* était un objet de délice. Connors éprouvait un sentiment grisant à tenir les commandes entre ses mains, à contempler à perte de vue le superbe paysage martien qui se déroulait tout autour de lui.

Une partie de la vue s'effaça soudain. L'écran vidéo pivota et le visage de grenouille de Paul Abell apparut, le front plissé sur une expression railleuse.

— Tu ne sors pas déjeuner ? demanda Abell à son camarade astronaute.

Connors secoua la tête :

— Naon, j'ai trop de plaisir avec elle. Tu peux me faire un sandwich ?

Abell jeta un regard au panneau de contrôle et aux autres écrans vidéo avec leurs vues lointaines du paysage martien.

— Okay. Mais moi aussi je veux faire un tour avec elle, tu sais.

— Plus tard, murmura Connors. On peut la piloter avec le petit doigt.

Abell avait l'air dubitatif, mais il rabaissa l'écran à sa place. Connors se sentit à nouveau seul, comme s'il était réellement en train de planer au-dessus de Chryse Planitia, la Plaine d'Or, au lieu d'être assis à l'intérieur du dôme

dans la cabine de télé-pilotage du planeur.

Électroniquement parlant, Connors pilotait vraiment sa *Petite Beauté*. Il était si complètement relié au véhicule télécommandé qu'il ressentait le moindre frémissement de sa mince structure, la moindre bouffée d'air soulevant ses ailes arachnéennes. Près de mille kilomètres séparaient l'avion de son pilote, mais Connors avait le RPV-1 sous contrôle aussi bien que si le petit avion le transportait réellement dans les airs.

Les ingénieurs appelaient télé-pilotage la technique consistant à relier un homme et une machine électroniquement sans qu'ils soient physiquement ensemble. Grâce à cette technique, un appareil pouvait parcourir des milliers de kilomètres à travers Mars sans avoir à transporter un pilote et tout l'équipement de survie requis par un opérateur humain. Le pilote pouvait rester en sécurité au sol ou dans l'un des vaisseaux en orbite tandis que l'avion bravait les dangers inconnus de la planète inexplorée.

Tout au fond de lui Connors ressentait des sensations exactement opposées au syndrome d'adaptation à l'espace. En apesanteur, vos oreilles hurlent que vous êtes en train de tomber alors que vos yeux vous disent que vous êtes attaché en sécurité dans une cabine de vaisseau spatial. Aux commandes de *Petite Beauté*, les yeux de Connors lui disaient qu'il était en train de planer à vingt mille mètres, mais son derrière et toutes ses autres sensations corporelles lui rappelaient qu'il était assis au sol.

Peu importait. Il souriait comme un gamin. C'était aussi bon que d'être parvenu sur cette grosse boule de rouille. Plutôt bon pour le moment. Pas mal pour un fils de pasteur. Il se rappelait ses premiers vols sur le siège arrière d'un vieux biplan pulvérisateur au-dessus des champs de blé du Nebraska. Tout y était parfaitement carré, net et précis. Le sol rouge désertique qui défilait sous lui à présent n'avait jamais connu la trace d'une quelconque volonté humaine.

Abell ouvrit brusquement le portillon et lui passa un sandwich mal fait en lui demandant à nouveau son tour de pilotage. Connors le repoussa dehors et s'enferma de nouveau dans le cockpit.

Loin en dessous il vit une ombre d'un rouge plus sombre progresser peu à peu à travers le sol désert.

Une tempête de sable. Une grosse. Un front de plusieurs centaines de kilomètres sans doute. Connors savait que toutes ses prises de vue étaient automatiquement relayées aux vaisseaux en orbite et, à travers eux, vers la Terre. Il effectua quelques calculs mentaux, malgré tout, et parla dans le

micro de son casque. Toshima apprécierait toute information qu'il pourrait obtenir ; le météorologue japonais essayait de construire un réseau de capteurs météo tout autour de la planète.

— Cela ressemble à une grande tempête de sable soufflant du nord-ouest au sud-est. Un front large d'au moins trois à quatre cents kilomètres. (Il vérifia son écran de navigation, à droite du panneau de contrôle.) Position : environ soixante de longitude, latitude trente, trente et un. La vitesse de déplacement doit être de cinquante à cent kilomètres/heure. (Puis il sourit et ajouta :) Attachez les chameaux.

En plus de son assortiment habituel d'instruments capteurs, le RPV-1 transportait sous son ventre une charge utile spéciale, un petite boîte oblongue en aluminium. Il y avait à l'intérieur une plaque d'acier inoxydable, assez petite pour tenir dans la paume de la main. On pouvait y lire :

A LA MEMOIRE DE TIM MUTCH,
DONT L'IMAGINATION, LA VERVE,
LA DETERMINATION
CONTRIBUERENT GRANDEMENT
A L'EXPLORATION
DU SYSTEME SOLAIRE.

Connors n'avait jamais rencontré Thomas A. Mutch. Le scientifique de la NASA avait été tué dans un accident de montagne quelques années seulement après que le premier véhicule automatique eut atterri sur la surface de Mars, en 1976. Ce véhicule primitif, d'abord connu sous le nom de Viking 1, avait été renommé peu après Mémorial Thomas A. Mutch. La plaque avait été faite à ce moment-là, quand Connors n'était encore qu'un gosse écumant les fermes du comté de Cheyenne, au Nebraska.

À présent il menait la *Petite Beauté* télécommandée à la longitude 47°97', latitude 22°49' nord, l'emplacement où le vieux et fidèle Viking se tenait encore sur ses pattes articulées après plus de trente ans. Connors devait y faire atterrir le petit avion, détacher la boîte contenant la plaque, et attendre jusqu'au matin pour décoller et revenir à la base.

Il y avait une ligne supplémentaire gravée dans la plaque d'acier inoxydable. On y lisait : « Mise en place... », avec à la suite un espace en blanc. La date devait être remplie quand des explorateurs humains finiraient par atteindre le véhicule Viking, un exploit qui n'était pas au programme de

cette première mission d'exploration.

Le visage de Connors se voila légèrement. Il aurait voulu piloter cet avion pour de vrai, réellement aux commandes à bord, en chair et en os, pour atterrir et fixer cette plaque au vieux vaisseau spatial et y inscrire la date.

SOL 14 : MATIN

Il n'existe rien ici qui ressemble à une communication privée, pensait Jamie en s'asseyant à la console. Vosnesensky était à ses côtés, Tony Reed, Patel, Naguib et Monique Bonnet derrière lui.

Sur l'écran au centre de tout le matériel de communication apparaissait le visage d'Alberto Brumado, la barbe bien taillée, les cheveux un peu ébouriffés comme d'habitude, le sourire juste un peu désespéré.

Pendant la plus grande partie de la journée ils avaient passé en revue les arguments pour ou contre un retour à Tithonium Chasma pour revoir le « village » de Jamie. Comme tout le monde, Brumado avait été contre.

— Tous les éléments disponibles, avait-il dit à sa manière douce, paternelle, convergent vers l'hypothèse d'un phénomène naturel. Nous ne pouvons pas bouleverser le calendrier de la mission avec une nouvelle excursion non planifiée.

Ce mot *nouvelle* restait sur l'estomac de Jamie. Sans mon insistance, on ne serait jamais allés jusqu'au canyon, et on n'aurait jamais vu de village.

Puis Brumado les avait surpris en disant :

— Je voudrais parler au Docteur Waterman en privé, si c'est possible.

Jamie sentit les autres bouger derrière lui. Il jeta un regard à Vosnesensky, qui pinça les lèvres, le visage soupçonneux.

Mais il dit :

— Bien sûr, comme si Brumado pouvait l'entendre avant encore une douzaine de minutes. Se tournant vers Jamie, le cosmonaute dit :

— Tu peux parler au Docteur Brumado dans tes quartiers personnels. Je veillerai à ce que personne d'autre n'utilise cette fréquence.

— Merci, Mikhaïl.

Jamie se précipita vers son compartiment, en pensant au nombre d'heures de travail utile déjà perdues en palabres.

Il tira l'ordinateur portable du petit bureau et l'emporta sur sa couchette. Il n'y avait pas moyen de brouiller une conversation ; si quelqu'un voulait écouter aux portes, tout ce qu'il avait à faire était de caler sa propre machine sur la même fréquence. Mais les autres scientifiques étaient occupés à leurs divers travaux, déjà en retard sur le calendrier, et Vosnesensky allait monter

la garde sur la console principale avec la ferveur intraitable d'un cosaque protégeant son tsar.

C'est ce qu'espérait Jamie.

Le visage de Brumado prit forme sur le petit écran du portable. Pendant un moment Jamie se sentit presque ridicule. Il avait envie de dire : *Enfin seul.*

Mais au lieu de ça :

— Vous pouvez y aller maintenant, Docteur Brumado. Il n'y a personne d'autre sur la fréquence.

Puis les minutes passèrent. Il fallait à présent plus de dix minutes à une transmission pour franchir l'espace grandissant entre les deux planètes ; vingt et quelques minutes d'attente en comptant les deux sens de la conversation. Jamie observait soigneusement Brumado ; l'écran montrait l'homme assis là-bas en train de regarder, attendant avec la patience d'un véritable Indien. Peut-être utilise-t-il son écran pour examiner d'autres données en attendant que ma transmission lui parvienne, pensait Jamie. Mais les yeux de Brumado ne se baladaient pas comme ils l'auraient fait pour lire.

Jamie se leva de sa couchette, trouva la fiche de l'écouteur dans le tiroir de son bureau et la connecta au portable. Au moins personne ne pourrait-il écouter la fin de la conversation avec Brumado, se disait-il en se réinstallant sur sa couchette.

Je devrais répondre au message d'Edith, se rappela-t-il. Et envoyer quelque chose à Papa et Maman. Il ne s'attendait pas à ce que ses parents le contactent ; ils devaient espérer que lui les contacte, il le savait. Cela avait toujours fonctionné comme ça. Pourquoi en serait-il autrement sur Mars ? Et Al. Qu'est-ce que je pourrais lui dire qui ait du sens ? C'est super, je voudrais que tu sois là ? Jamie sourit intérieurement. Al passerait la vidéo dans son magasin ; le seul magasin de la place à recevoir des messages de Mars.

Enfin le visage de Brumado s'anima d'un lent sourire.

— Merci, Jamie. Cela ne vous dérange pas si je vous appelle Jamie, hein ? Joanna m'a dit que c'est votre nom préféré.

— Oui, c'est très bien.

À nouveau l'attente. Jamie réduisit l'image de Brumado dans une petite fenêtre dans un coin de l'écran du petit ordinateur et fit apparaître le calendrier de la mission. Il employa le temps à étudier le calendrier, cherchant les tâches qui pouvaient être annulées ou repoussées pour faire de la place à une nouvelle traversée jusqu'au Grand Canyon.

— Il faut que je vous parle politique, dit enfin Brumado. En raison du

délai de transmission, je vous demande d'écouter ce que j'ai à vous dire sans m'interrompre. Quand j'aurai terminé vous pourrez me dire si ma proposition vous choque.

Jamie opina et murmura :

— Okay, même si Brumado n'attendait pas de réponse.

— J'ai parlé directement à la Vice-Présidente, continua Brumado, et plusieurs fois avec ses principaux assistants. Elle veut bien prendre un engagement majeur pour la poursuite de l'exploration de Mars – si vous faites une déclaration soutenant sa candidature à la Maison-Blanche aux prochaines élections.

Jamie haussa vivement les sourcils. *Moi ? Faire une déclaration de soutien pour elle ? Pourquoi moi ? Pourquoi pensent ils que ce que j'ai à dire est important ?*

— Ce qu'elle veut, c'est une déclaration écrite de vous, continua Brumado, qu'elle conservera jusqu'au retour de votre expédition sur Terre. À ce moment, quand vous serez rentré chez vous, elle vous demandera de faire une déclaration publique. Entre-temps elle ira enregistrer une motion de soutien aux futures expéditions vers Mars. J'ai suggéré qu'elle fasse un discours au cinquantième anniversaire du lancement du premier satellite américain. Je crois qu'elle sera d'accord pour cela.

Jamie était ahuri. *Tout ça pour ces mots navajos que j'ai prononcés à l'atterrissage. Nom de Dieu, comment trois petits mots ont-ils pu déclencher une telle manipulation ?*

Brumado s'était tu. Il regardait à l'écran dans l'expectative.

Jamie prit une profonde inspiration :

— Je ne comprends pas ce qui se passe, pourquoi les choses vont dans ce sens. Bien sûr, je veux que d'autres expéditions aillent sur Mars, mais je ne vois pas ce que mon soutien politique a à voir avec ça.

En deux semaines sur Mars on n'avait demandé à Jamie qu'un seul interview sur les médias, le deuxième jour après l'atterrissage. Tous les autres participants à cet atterrissage avaient été interviewés au moins deux fois. Jamie pensait que les politiques nationales étaient à la source de tout cela : avec deux astronautes américains à la surface de Mars, les administrateurs de projet ne voulaient pas heurter les Russes par la mise en vedette d'un troisième Américain.

Il se demandait à présent si son raisonnement n'avait pas été un peu naïf.

Brumado sembla d'abord mal à l'aise au moment où les questions de

Jamie lui arrivaient. Avant de répondre il se passa la main dans sa barbe grise bien taillée.

— Je suis content que cette conversation ne soit pas écoutée, dit-il avec un sourire lent. Les premiers jours après votre atterrissage les médias américains étaient furieux contre le fait que vous soyez un Amérindien. Un Peau-Rouge sur la planète rouge : c'était leur plaisanterie la plus aimable à votre propos.

Jamie réalisa que les contrôleurs de mission avaient pratiquement occulté toute nouvelle transmission en provenance de la Terre. Il comprenait pour la première fois que Kaliningrad et Houston censuraient les nouvelles en provenance de Mars.

— La Vice-Présidente est très sensible aux nuances politiques, continua Brumado. Elle pensait que la branche radicale des groupes activistes ethniques aux États-Unis pouvait vous utiliser comme arme contre elle. Elle voulait vous retirer de l'équipe au sol.

Mais Li n'aurait pas laissé passer ça, se dit Jamie. Les contrôleurs de mission n'auraient pas accepté une interférence politique aussi criante.

— J'ai essayé de la convaincre que vous pourriez devenir un atout pour sa campagne présidentielle – si elle voulait bien soutenir de nouvelles expéditions sur Mars au lieu de s'y opposer.

Jamie avait la tête qui lui tournait. Avant même que Brumado eût fini de parler il dit :

— Alors vous avez concocté un marché consistant pour moi à faire une déclaration de soutien en sa faveur, et pour elle à faire une déclaration de soutien en faveur de la poursuite de l'exploration.

Brumado continua en parlant des difficultés que la Vice-Présidente pourrait créer si elle insistait pour que Jamie soit retiré de l'équipe au sol. Cela ferait même des heureux en Australie, précisa-t-il, de voir O'Hara remplacer Jamie.

Puis il entendit enfin les paroles de Jamie. Il stoppa brusquement, murmura :

— Attendez...

Jamie réalisa que Brumado avait une fonction de relecture immédiate sur sa console, où qu'il fût sur Terre. Il observa le visage du Brésilien pendant qu'il écoutait ses paroles.

— Ah. Oui. C'est un marché. Vous m'envoyez une déclaration de soutien de la Vice-Présidente. Je la conserve jusqu'à ce qu'elle fasse une annonce

publique de soutien pour de futures expéditions sur Mars. Puis je donne votre déclaration à ses assistants. Quand vous revenez de Mars, vous annoncez votre soutien à sa candidature. Chacun obtient ce qu'il veut. Tout le monde est content.

Pas tout à fait, pensait Jamie. Puis il s'entendit dire :

— Il y a quelque chose en plus. Je veux que le calendrier soit revu pour qu'on puisse retourner à Tithonium Chasma avant de partir. Sinon pas de marché.

La mâchoire d'Alberto Brumado s'affaissa. Il avait l'habitude des exigences et des contre-exigences des politiciens ou des mandarins universitaires. Mais venant de l'un de ces jeunes chiens fous de scientifiques, c'était un choc.

— Revoir le calendrier de la mission ? Mais c'est impossible.

Il observa le solide visage impassible de Waterman pendant que ses paroles couraient vers Mars à la vitesse de la lumière. Il lui sembla que ça durait une éternité.

Finalement Waterman répliqua :

— Ou bien on retourne à Tithonium Chasma pour regarder de près cette formation rocheuse ou bien il n'y aura pas de marché.

Je sais qu'elle exigera mon retrait de l'équipe au sol et mon remplacement par O'Hara. Okay. Si elle le fait, je me mets à hurler une fois rentré sur Terre. Je dirai aux médias que j'ai été retiré parce que je suis un Amérindien et qu'elle est contre les droits politiques donnés aux minorités ethniques.

Brumado sentit la transpiration lui couler sur le front :

— Vous me mettez – et vous mettez l'administration entière du projet – dans une situation très difficile.

La réplique de Waterman, quand elle arriva, fut :

— C'est inévitable. C'est très important, beaucoup plus important que de savoir qui sera élu l'année prochaine. Il faut que nous retournions au Canyon.

— Très bien, dit Brumado à contrecœur. Je verrai ce que je peux faire.

Il attendit de longues, longues minutes avant de voir le sourire de James Waterman en guise de réponse.

Le marché était passé. Il fallait à présent obtenir l'accord des administrateurs du projet et le mettre en œuvre avec les assistants de la Vice-Présidente. Et s'assurer qu'elle n'avait pas la possibilité de revenir en arrière.

Brumado mit fin à sa transmission avec Mars et se leva de son fauteuil, fatigué, vidé, et un peu effrayé. Comme un athlète qui aurait jeté ses dernières

forces dans la bataille et attendrait maintenant le verdict des juges. Il y aurait une seconde expédition vers Mars. Il devait y en avoir une. Au moins ça. Au moins.

Jetant un regard à l'écran blanc-gris de la console de communication, il réalisa que Waterman était à la fois un atout et un handicap. *C'est une erreur de l'avoir impliqué dans les aspects politiques de cette affaire. Il ne pense pas politique ; tout ce qui l'intéresse, c'est la science. Il est tout feu tout flamme à l'idée de faire une grande découverte sur Mars. Tellement qu'il pourrait tout casser.*

Dieu merci, on a pu parler en privé, se dit Brumado. Avec les temps d'attente, c'était déjà assez difficile d'arriver à un accord. Cela aurait été impossible si les autres avaient tout entendu.

À plus de cent cinquante millions de kilomètres de là, Tony Reed fixait pensivement l'écran éteint de son propre portable. Il était passé du centre de communication du dôme à son infirmerie, avait fermé la porte en accordéon, et s'était immédiatement calé sur la conversation de Jamie avec Brumado.

En tant que médecin et psychologue j'ai tout à fait le droit de savoir ce qui se passe, se dit-il. *Au diable le secret ! Ils ne doivent pas avoir de secrets pour moi.*

Il enleva son oreillette et arracha le câble fin qui la reliait à son ordinateur. Ainsi Jamie les a forcés à le ramener à Tithonium Chasma. Excellent ! Ce ne sera jamais trop tôt.

SOL 14 : APRES-MIDI

Jamie avait été exceptionnellement silencieux et maussade au déjeuner, pensait Tony Reed. Même pour un stoïque Peau-Rouge comme le nôtre, c'est un calme effrayant.

Reed était assis à son bureau de l'infirmerie, ruminant la conversation entre Jamie et Brumado. Ce type a du cran, pensait Tony, presque admiratif. Avec tous ses démons intérieurs, il a le culot de présenter des exigences à Brumado lui-même. Et à la Vice-Présidente des États-Unis.

Souriant intérieurement, Reed réfléchissait qu'avec un peu de chance il serait exilé vers les vaisseaux en orbite et lui laisserait le champ libre pour Joanna.

En chantonnant, Reed se mit à taper sur son clavier d'ordinateur, appelant l'agenda de l'après-midi. Six des sept scientifiques étaient censés poursuivre le fastidieux travail consistant à cartographier la profondeur et l'étendue de la couche de permafrost. Toshima, le septième, devait rester à l'intérieur du dôme à travailler sur ses instruments météorologiques. Reed n'avait aucune responsabilité dans les travaux extérieurs ; *un des avantages d'être médecin de l'équipe*, se disait-il.

Tony fit apparaître l'agenda des tâches de sa mission personnelle et vit que c'était le moment de faire son inventaire hebdomadaire des médicaments. Avec un soupir d'ennui difficile à réprimer, il commença la vérification les stocks d'analgésiques et de vitamines. Puis ce serait le tour des fortifiants et des tranquillisants. Il devait être particulièrement attentif à ça. On ne pouvait pas se permettre de créer des situations de dépendance.

Pock !

Le bruit le fit sursauter. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Reed dressa les oreilles, mais n'entendit rien de plus que les bruissements habituels des machines et les voix distantes et assourdies des autres. Avec un haussement d'épaules, il reporta son attention vers le travail en cours.

Péniblement, il passa en revue le fichier des analgésiques. Il fallait compter chaque comprimé d'aspirine. Personne n'était autorisé à en prendre un de son propre chef ; seul le médecin de l'équipe pouvait prescrire les cachets, et il devait noter rigoureusement qui prenait quoi.

Tout le monde prenait des vitamines, bien entendu. Reed attrapa la boîte de flacons de vitamine rangée dans un container et en fit le décompte sur son bureau. Quatre gros flacons de cinq cents chacun. Une seule de ces pilules fournissait le supplément vitaminé quotidien nécessaire à une personne ; c'était un excès typique de la mission martienne que d'en avoir apporté deux mille à la surface.

Au moyen d'un crayon lumineux Reed commença à vérifier les codes-barres imprimés sur les couvercles de chaque récipient, comme un employé de supermarché vérifiant son épicerie. *Boulot stupide*, marmonna-t-il. Mais si l'ordinateur n'affichait pas une liste d'inventaire au flacon près, Vosnesensky lui taperait sur les doigts. Toutes les tâches de la mission devaient être accomplies, du point de vue du Russe, peu importait qu'elles soient triviales ou barbantes.

Puis une idée nouvelle le frappa. *Si Jamie fait l'aller et retour au Grand Canyon, il voudra probablement prendre Joanna avec lui. C'est la biologiste de la mission, après tout. Putain de mec !* Reed grogna silencieusement. *Il faut trouver un moyen de séparer cet insolent Peau-Rouge de la princesse brésilienne. Espérons qu'ils vont l'exiler en orbite.*

Pock ! Le même son, à nouveau, seulement un peu plus faible cette fois. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Reed se le demandait en dévissant le couvercle du premier flacon de vitamines. Autant en profiter pour les transférer dans des flacons plus petits pendant que j'y suis. Tony grommelait intérieurement contre l'efficacité des experts qui avaient organisé la logistique de la mission ; ils avaient oublié le fait que ces flacons géants ne tenaient pas dans les étagères des placards. Il devait transférer à la main les gélules de vitamine dans des flacons plus petits. Complètement idiot.

Pock ! Pock !

Reed sauta sur ses pieds, renversant les flacons ouverts. Les pilules de vitamine se répandirent sur le bureau, et roulèrent au sol.

— Tout le monde en combinaison ! (La voix grave de Vosnesensky rugit à travers le dôme.) Tout de suite ! Dans vos combinaisons pressurisées ! *Maintenant !*

Le cosmonaute Leonid Tolbukin était en poste aux commandes de *Mars 2* quand le bruit cinglant le fit sursauter dans son fauteuil. De la sueur froide perla sur sa lèvre supérieure.

Mon Dieu, ça doit être moi, pensa-t-il. Je suis un porte-malheur, un guignard. D'abord Konoye et maintenant ce truc.

Mais son cerveau galopa, et ses mains bougèrent presque aussi vite. Il alluma l'écran radar et, presque immédiatement, à la vitesse réflexe, déclencha l'alarme.

— Des météorites ! On est en plein dans un essaim de météorites ! hurla-t-il dans l'intercom du vaisseau, si excité qu'il le dit en russe.

Will Martin, le géophysicien américain, se trouvait à la console de communication, en train de frapper un long rapport pour la Terre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? cria-t-il par-dessus le hululement de l'alarme. Parlez anglais, nom de Dieu !

— Des météorites ! cria de nouveau Tolbukhin. Mettez vos combinaisons pressurisées tout de suite !

Vosnesensky était au poste de commandement du dôme, engagé dans une conversation sérieuse avec Mironov et Abell à propos de la logistique de la prochaine randonnée vers Pavonis Mons, tout en surveillant ostensiblement les scientifiques sortis avec Pete Connors. Il n'avait pas entendu les premiers faibles sons avertissant que des météorites frappaient la coquille extérieure du dôme.

Le dôme ainsi que les vaisseaux en orbite étaient équipés de doubles parois : les navires en métal, le dôme en plastique. Bien que l'atmosphère martienne fût presque inexistante selon les critères terriens, elle offrait cependant assez de résistance aux intrusions de météorites pour réduire en cendres la plupart d'entre eux bien avant qu'ils aient atteint la surface.

Le plus grand danger, selon les organisateurs de la mission, venait des météorites qui arrivaient en plongeant presque à la verticale : ils auraient le maximum d'énergie et pourraient très probablement survivre à la forte chaleur de leur passage dans l'atmosphère, et atteindre le sol avec une taille suffisante pour faire des dégâts. Les météorites arrivant sous des angles plus aigus auraient à parcourir plus de chemin dans l'atmosphère, en brûlant un peu plus à chaque centimètre de trajet. Aussi les doubles parois du dôme étaient-elles remplies dans toute leur partie supérieure de matière plastique spongieuse capable d'absorber l'énergie d'un impact.

L'alerte de Tolbukhin retentit dans les haut-parleurs radio du dôme, aussi bien que dans les navires en orbite.

Vosnesensky s'arrêta au milieu d'un mot et hurla :

— Tout le monde en combinaison ! Tout de suite ! Dans vos combinaisons pressurisées ! *Maintenant !*

Ce fut seulement après avoir commencé à courir vers les placards situés dans la section du sas que le Russe ressentit la peur qui lui oppressait la poitrine comme un coup de poing.

Connors fut le premier à remarquer la minuscule bouffée de poussière giclant du sol comme si une balle de fusil l'avait frappé. L'astronaute cligna des yeux, regardant la poussière retomber lentement sur le sol, en pensant, bon sang, ça n'est pas...

Une nouvelle bouffée gicla dix mètres plus loin.

— Mon Dieu ! hurla-t-il dans le micro de son casque. Des météorites ! Tout le monde au dôme ! Grouillez !

Les six scientifiques géologues et biologistes étaient éparpillés sur plusieurs centaines de mètres de la plaine jonchée de pierres, essayant d'évaluer avec précision la profondeur de la couche de permafrost en sous-sol. Le travail de cartographie était lent, du fait qu'ils l'effectuaient à pied. Toutes les excursions en rover étaient bloquées jusqu'à ce que les contrôleurs décident précisément lesquelles seraient autorisées.

Jamie manipulait une perche de forage dont la mèche crantée creusait le sol. Il jaillit au hurlement d'avertissement de Connors.

La mèche de la foreuse s'arrêta dès que ses mains gantées relâchèrent le bouton de contrôle, et la perche s'inclina de guingois hors du trou.

Jamie évalua en un éclair la position des cinq autres scientifiques. Connors était à sa droite, à mi-chemin entre lui et le sas du dôme. Joanna était plus loin, luttant avec sa foreuse.

— Maintenant ! Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! (Connors hurlait si fort que Jamie en avait mal aux oreilles.) Venez ! Au dôme !

Jamie se détourna vers Joanna, qui observait les autres personnages en combinaison entamer une migration maladroite, petit troupeau d'hippopotames aux couleurs vives. Une giclée de poussière jaillit près d'elle, mais elle ne sembla pas s'en apercevoir. Il courut vers elle aussi vite qu'il le put, comme une tortue galopant lourdement, tandis qu'il trifouillait dans les contrôles radio sur son poignet pour baisser le volume de la voix de Connors.

Il rattrapa Joanna au moment où elle démarrait enfin vers le dôme. Il ralentit son allure, sachant qu'il ne pouvait pas lui parler, car le braillement de Connors saturait la fréquence de combinaison à combinaison. Il lui toucha l'épaule. Il ne voyait pas son visage à travers le viseur teinté de son casque, il

ne pouvait pas voir si elle était effrayée. Puis Jamie réalisa qu'il était lui-même paniqué, glacé de sueur, les tripes nouées.

Des bouffées de poussière jaillissaient du sol : on aurait dit qu'une troupe de tireurs les avait pris sous ses feux. Quelque chose frappa l'arrière de son casque, juste un tout petit coup, mais il sursauta comme s'il avait été touché. Il regarda en l'air et vit que le dôme se gondolait çà et là quand les météorites en frappaient la surface. Oh mon Dieu, s'il y en a un qui passe à travers...

L'un d'eux le fit. Jamie vit l'étoffe transparente de la partie basse du dôme se froncer un instant, puis un petit geyser se vaporisa dans l'air mince et sec, comme un jet de baleine.

— Le dôme est perforé ! cria quelqu'un.

Le trou s'élargit en une déchirure de plus en plus large tandis qu'un air chargé d'humidité jaillissait dans l'atmosphère martienne et que le revêtement en plastique du dôme commençait à s'affaisser sensiblement.

Passé un premier moment de panique, Vosnesensky retrouva son calme. Pendant que les autres se ruaient vers leurs combinaisons, il se mit à l'écart et fit le tour de la périphérie intérieure du dôme, vérifiant que les pièces de réparation en plastique étaient bien à leur place. Il les avait vérifiées la veille, au cours d'une inspection de routine. Mais à présent il les revérifiait alors que le son des « *pock, pock* » lui pleuvait doucement sur la tête, à peine couvert par les voix affolées de Toshima et des astronautes qui luttaien pour enfiler leurs combinaisons pressurisées.

Il ne vit pas le dôme perforé. La météorite qui avait traversé les deux couches de plastique était un grain de poussière presque microscopique. Mais Vosnesensky entendit un son différent, comme une soudaine inspiration, le genre de son que fait un homme qui vient d'être poignardé en pleine poitrine.

Il sentit le souffle d'air qui se ruait vers la perforation. Des livres s'ouvrirent en voletant sous le souffle ; des feuilles de papier s'envolèrent comme une compagnie d'oiseaux effrayés. Le bruit sifflant s'amplifia, un gémissement, un torrent d'air rugissant.

Vosnesensky pivota et vit des douzaines de pièces de plastique s'envoler du plancher aspirées contre la paroi du dôme. Elles s'y aplatirent, le bord papillonnant follement sous l'effet de l'air qui se ruait à travers elles pour s'échapper du dôme. Les parois en plastique commençaien à s'affaisser entre les montants rigides de l'armature. La surface de la paroi se déchirait plus vite que les pièces ne pouvaient la recouvrir.

Les oreilles et le cœur battant, Vosnesensky se rua vers l'endroit de la

perforation, se pencha pour ramasser le maximum de pièces, et les plaquer sur le trou qui s'élargissait. Elles glissaient, elles ne tenaient pas. Elles continuaient à papillonner, et Vosnesensky entendait l'air du dôme qui se ruait en rugissant vers le quasi-vide extérieur. Dans quelques minutes il se serait complètement échappé. La force du souffle d'air en fuite l'attirait, le happait vers la paroi et son trou mortel.

Sans un mot ni un appel à quiconque il se raidit et commença à lutter pour rejoindre le centre du dôme, penché contre le vent, titubant comme un ivrogne, se faufilant à travers les postes de travail des scientifiques, esquivant les sièges de la salle commune dispersés n'importe comment sur le sol. Il avait les oreilles douloureuses comme si quelqu'un y avait planté des pics à glace.

L'équipement de survie. Les pompes qui soutiraient l'air froid et sec de Mars. Les séparateurs qui recueillaient le maigre azote et l'oxygène encore plus maigre de l'atmosphère indigène. D'autres pompes pour faire un mélange azote/oxygène assez consistant pour la respiration humaine. Des cylindres d'oxygène pur, en cas de nécessité.

Il fallait atteindre l'oxygène. Vosnesensky descendit la rangée de grands réservoirs à oxygène verts, tourna leurs valves en position d'ouverture totale, pressurant le dôme aussi vite qu'il le pouvait. Forcer l'oxygène dans le dôme ; remplacer l'air perdu. C'était une course contre la montre, et il n'avait pas l'intention de la perdre. Une pression supérieure pouvait même pousser fermement les pièces contre le trou. À tout le moins ça leur donnerait un répit de quelques minutes.

Cependant, même avec le rush sifflant de l'oxygène en train de s'échapper, il pouvait entendre *pock, pock*.

Il se fraya péniblement un chemin vers l'accroc dans la paroi, à travers un tourbillon de papiers. Le temps qu'il retrouve l'endroit où la météorite était passée, Abell y était déjà dans sa combinaison blanche, vaporisant de l'époxy sur les pièces en plastique aussi calmement qu'un peintre faisant le mur d'un salon.

— J'ai mis en service l'oxygène de secours, dit Vosnesensky, hors d'haleine, la poitrine en feu.

— Parfait, dit Abell. C'était la procédure de secours standard.

La pression était retombée. Le cri aigu de l'échappement d'air s'était calmé. Vosnesensky haletait, mais de peur et d'épuisement, non par manque d'oxygène.

— Les autres sont en combinaison ?

Abell se tourna vers lui, robot sans visage, blanc rayé de rouge :

— Euh... tu devrais l'être toi aussi, Mike.

— Oui, oui. (Vosnesensky vit que les pièces ne papillonnaient plus. Elles étaient collées bien à plat sur la paroi courbe.) Et ceux qui étaient dehors ?

— Ils sont en train de passer le sas. Personne de blessé, autant que je sache.

— Bon. Maintenant, si on n'est pas touchés de nouveau...

— Tu devrais te mettre en combinaison, lui rappela Abell.

— Oui. Bien sûr.

Le temps que Vosnesensky soit complètement équipé, le bruit des météorites frappant le dôme s'était arrêté. Il marcha pesamment vers la console de communication et vit à l'écran que Tolbukhin était toujours à son poste en orbite, et toujours en survêtement. Il avait les aisselles noires de sueur.

Le Docteur Li étendit ses longues jambes aussi loin qu'il le put, compte tenu de la douleur, et tortilla ses orteils nus jusqu'à ce que la crampe dans son mollet gauche commence à se tasser. Deux heures dans une combinaison spatiale qui n'était vraiment pas faite pour sa carcasse longue et maigre, c'était plus que son corps n'en pouvait endurer.

Il soupira en tentant de se relaxer dans son fauteuil à bascule. Il sirota du thé dans la délicate coupe de porcelaine qu'il avait emportée avec lui et contempla les peintures sur soie accrochées aux parois de ses quartiers, attendant qu'elles opèrent leur magie apaisante.

Personne n'était blessé, se répétait-il pour la centième fois. Toutes les procédures d'urgence avaient fonctionné exactement comme elles devaient le faire ; on a survécu à l'averse de météorites sans même un dommage pour notre équipement, sauf une perforation mineure dans le dôme, rapidement bouchée, et un impact sur l'antenne de communication principale du navire *Mars 1*, que les astronautes pourront réparer en une sortie.

Le risque de danger météorique avait été soigneusement calculé sur terre ; il était de l'ordre de un pour mille milliards. Et cette averse météorique particulière était une sorte de franc-tireur, imprévue et non répertoriée, qui avait frappé sans préavis. *On ne devrait plus courir ce risque pendant au moins cent millions d'années ou à peu près*, se dit Li.

Il sourit presque, réalisant qu'il pourrait revendiquer la découverte d'un

nouvel essaim de météorites, si petit et si insignifiant qu'il n'avait même pas été remarqué depuis la Terre. Mais pas si insignifiant que ça, vu d'ici. Non, pas du tout. *On est très vulnérables ici*, réalisa le Docteur Li. *Extrêmement vulnérables*.

Il avait ordonné que des balayages radar réguliers soient exécutés en orbite de Mars. « Nous ne pouvons éviter les météores, mais nous devons être capables de nous ménager un certain temps de mise en alerte si une autre averse se développe. Et nous devons rapporter des données sur la densité de météorites au voisinage de Mars ; ça devrait plaire aux astronomes, là-bas. »

Il se frotta la nuque, essayant à nouveau de se relaxer après cette longue, terrible, terrifiante journée. Personne n'avait été tué, se redisait-il encore. Personne de blessé, même, sauf cette damnée crampe à la jambe gauche. Pas d'équipement endommagé, sauf l'antenne. L'équipe au sol a survécu sans aucun problème autre qu'une petite perforation et un flacon de pilules de vitamine renversé.

Et maintenant un rapport complet à Kaliningrad.

On avait mis des heures à nettoyer le chaos à l'intérieur du dôme. Mironov et Connors étaient sortis pour étanchéifier la déchirure dans la paroi extérieure du dôme, pendant que Vosnesensky et Abell en vérifiaient chaque centimètre de paroi interne à la recherche d'un éventuel dommage. Ils n'en avaient trouvé aucun.

À présent les douze membres de l'équipe étaient assis dans la salle commune, épuisés physiquement et émotionnellement après la montée d'adrénaline de leur sauvagerie après-midi. D'après l'agenda il était l'heure de dîner. À la place, Vosnesensky avait sorti de ses quartiers la bouteille de vodka qu'il n'avait pas touchée depuis leur deuxième nuit sur Mars.

— Pour raisons médicales, dit-il alors que Reed haussait un sourcil interrogatif.

Les autres se ruèrent aussitôt pour dénicher de leurs cachettes leurs propres bouteilles.

Le premier toast fut pour Vosnesensky.

— À notre intrépide leader qui, au mépris de sa propre sécurité, est allé ouvrir les réservoirs à oxygène pour sauver le dôme de l'effondrement, dit Paul Abell en levant son verre.

— Au risque de sa vie, ajouta Toshima.

— Et au risque encore plus grand de ses propres règles de sécurité,

plaisanta Connors.

Vosnesensky se renfroga légèrement :

— Il faut modifier les réservoirs à oxygène pour que les valves s'ouvrent automatiquement quand la pression de l'air tombe en dessous d'un certain niveau.

— Je crois que nous n'avons même pas un équipement de fortune pour faire ce type de montage, dit Connors.

— Je ferai l'inventaire, proposa Mironov. Peut-être qu'entre les pièces que nous avons ici et celles des vaisseaux on peut se débrouiller.

Vosnesensky opina, satisfait. Mais il avait toujours l'air renfrogné.

— Tu as encore mal, Mikhaïl Andreïevitch ? demanda Reed.

Le Russe eut l'air presque effrayé :

— Moi ? Non. Mes oreilles vont bien.

— Tu en es certain ? Je ne pense pas que tu aies les tympans crevés, mais peut-être devrais-je te faire un examen complet.

— Non. Je vais bien. Je n'ai mal nulle part.

Ils s'assirent pesamment aux tables de la salle commune, se remettant peu à peu de leur terreur des météorites. Joanna avait offert à Jamie une part de sa demi-bouteille de vin chilien.

— C'est la dernière jusqu'au retour au vaisseau, confia-t-elle. J'ai caché une autre bouteille de champagne là-haut pour le jour du départ.

Jamie sirota le vin avec reconnaissance. Il avait mis son casque sur la table devant lui. L'arrière arborait une rainure noircie, comme si une minuscule balle incendiaire l'avait effleuré. *Si ça avait été un peu plus gros, avec un peu plus d'énergie, ça aurait fait voler ma tête en éclats*, reconnaissait-il. Jamie fixait le casque endommagé, les tripes nouées. *Juste un peu plus gros...*

— Tu es un camarade chanceux, Jamie, l'appela Vosnesensky à l'autre bout de la table. Un sacré veinard.

Pete Connors dit :

— Oh, les combinaisons sont conçues pour recevoir des petits impacts de météorites. Jamie n'était pas vraiment en danger.

Ben voyons, se dit celui-ci.

Vosnesensky fit une petite grimace :

— Je ne dis pas qu'il est chanceux d'avoir survécu. Je sais bien que les combinaisons sont faites pour se protéger de ce genre de choses. Il a de la chance d'avoir été touché ! Vous connaissez la probabilité qu'on a d'être

frappé par une météorite ? Fantastique ! Astronomique ! Je te tire mon chapeau, Jamie.

Et le Russe leva de nouveau son verre en plastique, pendant que les autres rigolaient à l'unisson.

— Peut-être devrais-tu prendre des paris sur le prochain sweepstake irlandais, suggéra Reed.

Jamie secoua la tête :

— Non merci. Un coup de chance comme celui-là, ça me suffit.

— Les probabilités, murmura encore Vosnesensky.

Mironov dit :

— Même les grosses cotes rapportent, quelquefois. Vous imaginez la probabilité que le seul éléphant du zoo de Leningrad soit tué par le premier éclat d'obus tiré sur la ville par les nazis pendant la guerre ? Eh ben c'est exactement ce qui est arrivé.

— Ils ont tué un éléphant ? demanda Monique.

— Exactement.

— Non !

— C'est un fait historique.

— Pendant combien de temps va-t-on devoir respirer de l'oxygène pur ? demanda Naguib. Je crois que ça me donne mal à la tête. J'ai mal aux sinus.

— Un jour ou deux, dit Vosnesensky. Presque tout notre azote s'est échappé. Il faut attendre que les pompes accumulent assez d'azote extérieur pour retrouver un mélange d'air normal.

— Laisse-moi t'examiner, suggéra Reed.

Tout d'un coup Naguib sembla réticent, circonspect :

— Oh, non, ce n'est rien. Juste un peu mal à la tête. La tension, sans doute.

— Bon, dit Reed, si tu as encore mal demain au réveil, je ferais mieux de t'examiner.

Jamie suivit du doigt la rainure à l'arrière de son casque. Elle n'était pas profonde, loin d'être assez sérieuse pour menacer le casque. Il aurait pu le porter à nouveau s'il avait fallu. Mais il en utiliserait plutôt un de rechange. Katrin Diels avait demandé qu'il soit mis de côté pour qu'elle puisse l'examiner pendant le voyage retour sur Terre. Ce qu'avaient confirmé les contrôleurs de mission quand ils avaient appris ça. Les fabricants de combinaisons pressurisées voudraient étudier le dommage causé, pour voir comment le casque avait protégé son porteur.

Tu seras célèbre, dit Jamie au casque. *Ils vont te mettre au musée*. Il imaginait ce à quoi aurait ressemblé l'intérieur du casque si la météorite avait réussi à le percer. Et frissonna.

— Mais j'ai trop de valeur pour être exposé à l'extérieur, disait Reed.

Levant la tête, Jamie se rendit compte qu'Ilona taquinait l'Anglais.

— Tu n'es pas sorti du dôme depuis notre seconde journée ci, Tony, dit-elle avec un sourire malin. On pourrait presque croire que tu as peur de sortir.

— Mais non ! rétorqua Reed. Je suis le médecin de l'équipe. On a besoin de moi ici, dans mon infirmerie.

— Bien barricadé derrière tes pilules et tes instruments, le piqua Ilona. Et tu as même renversé toutes les pilules, hein ?

— Un seul flacon, répondit Reed avec raideur.

— Cinq cents gélules de vitamines par terre.

— Très peu sont tombées par terre ! La plupart sont restées sur mon bureau, qui est assez propre pour manger dessus, je vous assure.

— Oui, dit Ilona moqueuse. C'est sûr. Fais quand même attention à ne pas nous donner les sales.

Les autres souriaient, remarqua Jamie. Prenant plaisir au divertissement. D'habitude, c'est Tony qui envoie les piques. Il est drôlement mal à l'aise quand c'est lui qui est la victime et non pas l'agresseur.

Joanna repoussa son fauteuil et se remit sur pied :

— Je crois que je vais m'allonger un moment.

Heureux de trouver une échappatoire au scalpel d'Ilona, Reed demanda rapidement :

— Tu ne te sens pas bien ?

— Oh, je suis seulement un peu fatiguée, répliqua Joanna. Je crois que je vais essayer de dormir.

— Sans dîner ? demanda Vosnesensky du bas de la table.

— Je ne crois pas que je pourrais manger quoi que ce soit en ce moment. Peut-être plus tard.

Le Russe jeta un regard à Reed mais n'ajouta rien.

Comme Joanna quittait la table, Reed se tourna vers Jamie :

— Je crois qu'on devrait donner à cet essaim de météores le nom de Jamie. Après tout, il semble être attiré par lui. L'essaim de météores James F. Waterman.

Rava Patel dit sérieusement :

— Le Docteur Diels et le Docteur Li essaient de tracer son orbite.

Manifestement c'est ce qui reste d'une ancienne comète.

— Manifestement, dit Reed.

— Ce sera néanmoins très difficile de tracer son orbite avec si peu de données. L'essaim est tellement petit qu'il n'envoie pas de signaux radar très nets.

Reed reprit son sourire affecté :

— Peut-être devons-nous faire ressortir Jamie. Les météores ont l'air de l'apprécier. Peut-être qu'ils reviendront s'il se poste dehors, comme une balise lumineuse.

— Ou bien vous, dit Ilona.

— Oh non, pas moi, dit Reed. Laissons Jamie le faire. Ce serait la première contribution des Amérindiens à la science astronomique, vous savez.

— Non, pas la première, dit Jamie.

— Oh, vraiment ?

— Les Aztèques et les Incas étaient de bons astronomes. Ils bâtissaient des observatoires...

— Je ne pensais pas à eux, interrompit Reed. Ils étaient civilisés, d'une certaine façon. Je pensais à ton peuple, Jamie. Les sauvages d'Amérique du Nord.

Jamie se rendit compte que tous les regards se tournaient vers lui. *Tony s'est retiré l'épine du pied pour me l'enfoncer.*

— Mes ancêtres observaient les étoiles, dit-il, en pesant soigneusement ses mots.

Reed dit :

— Bien sûr qu'ils le faisaient. Dans leur désert qu'est-ce qu'ils pouvaient bien faire d'autre quand le Soleil était couché ? Mais à quoi sont-ils vraiment arrivés, en dehors de quelques cultes tribaux ?

Jamie hésita un quart de seconde, puis répondit :

— Ils ont enregistré la grande supernova de 1054, pour ne citer qu'un fait. Gravé les chiffres dans la pierre. Et même décoré des céramiques avec des repères précis indiquant où et quand la supernova était apparue.

— Réellement ?

— Réellement. (Jamie se tourna vers les autres.) La supernova de 1054 est celle qui a donné la nébuleuse du Crabe ; on peut la voir au télescope aujourd'hui. Seuls des astronomes chinois l'ont aussi observée.

— Et des Japonais, dit Toshima.

Jamie opina gravement en se tournant vers lui :

— Des Japonais aussi. Personne en Europe n’y a fait attention apparemment.

— Il y avait sans doute trop de nuages cette nuit-là, dit Reed.

— La supernova est restée visible à l’œil nu pendant vingt-trois jours, contra Jamie. Les documents chinois le montrent. Et les repères de mes ancêtres aussi. Même en Angleterre le ciel a dû être clair une partie du temps, mais personne là-bas ne s’inquiétait de lever la tête. Ce doit être ça, ou bien ils étaient trop ignorants des étoiles pour en remarquer une nouvelle qui brillait là-haut toute la nuit.

Ilona émit un long sifflement. Naguib rigola doucement. Les autres sourirent et hochèrent la tête.

Tony Reed se releva lentement et fit un petit salut en direction de Jamie.

— Touché, dit-il. Et maintenant, si personne n’y voit d’objection, je crois que je vais me préparer un petit dîner.

Un par un les autres se levèrent et commencèrent à préparer leurs repas du soir. Jamie était assis seul à la table, fixant son casque endommagé, en se demandant pourquoi les êtres humains devaient se faire mal les uns aux autres pour se faire respecter.

L'ARRIVEE SUR MARS

Dans le vide intersidéral où ils avaient passé des mois, les membres de l'expédition avaient observé Mars grossir constamment : étoile brillante, disque rougeoyant, puis globe en trois dimensions offert à leurs regards comme une gigantesque proie à saisir.

Une fois les deux vaisseaux spatiaux stabilisés en orbite autour de la planète, Jamie se mit à passer des heures au poste d'observation à regarder ce monde étrange aux couleurs de rouille et de sang. La fenêtre était hérissée d'instruments, mais en scrutant à travers eux, Jamie voyait Mars glisser devant ses yeux comblés, aussi doucement que les révolutions régulières effectuées par le vaisseau. Jamie vit les cônes massifs des volcans projeter devant eux leurs yeux de lézards en tourelles, qui le regardaient fixement. La vaste entaille tortueuse de Valles Marineris lui rappelait les canyons creusés par les rivières de son pays.

Il vit des tempêtes de sable jaillir et balayer le quart du globe avant de mourir aussi mystérieusement qu'elles étaient apparues. D'énormes cratères défoncés par les impacts d'anciens météores ; certains d'entre eux avaient éjecté les plus petites météorites, peut-être jusqu'à la Terre, où on les avait retrouvées dans les glaces de l'Antarctique.

— Tu es prêt à y descendre et à te mettre au travail ?

Avant même d'avoir tourné la tête, Jamie reconnut la voix rauque d'Ilona Malater.

Il opina solennellement :

— Pas toi ?

Elle eut un sourire glacial :

— Après avoir passé neuf mois dans ce camp de concentration je me verrais bien courir toute nue le long des dunes de sable.

Jamie se mit à rire.

Dans la lumière rougeâtre réfléchie par Mars le visage hautain d'Ilona avait l'air presque aussi cuivré que celui de Jamie. Ses cheveux dorés coupés court prenaient des nuances de feu.

— Tu es resté célibataire ? demanda-t-elle, les commissures des lèvres légèrement relevées.

C'est un défi plus qu'une question, pensa Jamie. Il opina une fois de plus :

— Tu dois avoir des rêves intéressants, dit Ilona.

Il sentit une bouffée de colère lui monter au visage :

— Tu sais, Ilona, tu as la réputation d'être la sexothérapeute locale.

Son sourire s'élargit :

— Et pourquoi pas ? Tony Reed m'a assuré que personne à bord n'avait de maladie contagieuse plus grave que votre froideur à tous. Pourquoi ne pas rendre la vie un peu moins fastidieuse ?

— Moins fastidieuse, peut-être, mais beaucoup plus tendue.

— Vraiment ? (Ilona leva un sourcil.) Je dirais plutôt que le sexe diminue les tensions parmi nous.

— Pas parmi les Russes.

— Oh, ceux-là ! Laissons-les se branler entre eux.

Offusqué, Jamie se détourna d'elle.

— Tu es tellement prude, Jamie, dit Ilona qui souriait toujours. Je croyais qu'après avoir fait l'amour tu serais plus relax, mais tu n'es pas du genre à prendre le sexe à la légère, hein ?

— C'est pour ça qu'on est ici, lui retourna-t-il, pointant un doigt vers la fenêtre d'observation et la masse rouge de Mars suspendue de l'autre côté. Pour explorer cette planète. Pas pour des plaisanteries et des jeux d'étudiants.

— Mon Dieu, tu es tellement sérieux.

— On est dans une mission sérieuse, Ilona. Très sérieuse.

— Je ne blesse personne. En fait, je crois que les tensions à bord de cette prison auraient pu être bien pires, répliqua-t-elle, le regard moqueur. Tony est d'accord avec moi ; il dit que ma contribution au moral de l'équipe est inestimable.

— Dis-le à Mikhaïl et à Dimitri.

— Allez, Jamie. Toi aussi tu devrais prendre un peu de détente.

— Non, merci.

— Prends-le comme une recherche scientifique, taquina Ilona. Je crois qu'on ne peut pas vraiment connaître un homme tant qu'on ne l'a pas vu le slip baissé.

Il la fixa un moment sans un mot. Puis :

— Est-ce que Katrin et Joanna pensent la même chose ?

— Tu veux dire, est-ce qu'elles font ce que je fais ?

Il allait répliquer quand il entendit des voix se diriger vers eux dans le couloir. Tony Reed et Joanna Brumado apparurent à l'angle et firent leur

entrée dans la zone d'observation.

— Je pensais bien que c'était toi Ilona, dit Reed aimablement. Je reconnaîtrais cette voix sexy n'importe où.

Jamie réalisa qu'il avait les yeux fixés sur Joanna. Il fit un effort pour s'en détacher.

Tous les quatre bavardèrent à propos de l'atterrissage qu'ils allaient faire le lendemain, en maintenant leur conversation sur le strict terrain de l'expédition. Reed avait son air détendu et léger habituel. Joanna était sérieuse, comme d'habitude ; ses yeux sombres dirigés vers Mars, elle réalisait pour la première fois qu'elle allait vraiment descendre à la surface de ce monde étranger.

Jamie fonctionnait presque en automate. Il répondait aux questions qu'ils lui adressaient ; il employait les mots corrects et entretenait sa part dans la conversation à quatre. Mais son esprit vagabondait, se remémorant les brefs instants d'animalité chaude et sauvage qu'il avait partagés avec Ilona, et aussi l'expression attristée, solennelle, sur le visage de Joanna quand il l'avait embrassée. Il se demanda pourquoi il ne pouvait se détendre et jouer avec Ilona, et oublier tout le reste.

— Il faut que je rentre dans mes quartiers, dit Joanna tranquillement, presque timidement. Mon père va m'appeler dans quelques minutes.

Tony Reed lui tendit le bras :

— Je vais t'escorter là-bas, si je puis me permettre.

Elle jeta un regard vers Jamie, puis à Reed :

— Bien sûr. Merci.

Ilona les observa quitter la bulle d'observation avec un sourire énigmatique. Quand ils furent hors de portée, elle se tourna vers Jamie :

— La réponse à ta question est que Katrin a été beaucoup plus discrète que moi sur ses amours. Et la petite Joanna, autant que je sache, s'est montrée absolument vertueuse. Est-ce que ça te satisfait, Jamie ?

Il opina, essayant de contrôler son visage pour ne pas trahir ses émotions.

— Mais as-tu remarqué, ajouta Ilona sur un ton démoniaque, que Tony la suit partout où elle va ?

Jamie cligna des yeux, surpris :

— Ah oui ?

— Surveille-le, dit-elle. Il la piste comme un chien derrière une chienne en chaleur.

Ce bâtard mielleux et rusé, pensait Jamie. Qui lui fait la leçon ? Qui dope

sa nourriture ?

— Tony ne se contente pas de moi ni de Katrin, continua Ilona. Il veut l'inaccessible.

Et moi aussi, réalisa Jamie. Moi aussi.

SOL 15 : L'APRES-MIDI

— C'est assez malcommode, Edith, dit Jamie face à la caméra.

Il était assis sur la couchette de son compartiment privé, la caméra perchée en face de lui sur le fragile petit bureau, et pointée sur son visage. Au petit matin, avant son horaire de travail, il s'était équipé pour prendre quelques minutes de vues panoramiques des rochers, des dunes et des montagnes distantes qui entouraient le dôme. À présent il était assis sur sa couchette, cherchant quoi dire à Edith.

— Hier on a eu un petit moment de panique. Tout n'est pas encore rentré dans l'ordre. Une météorite a perforé notre dôme. Juste une petite perforation. On n'a même pas retrouvé la météorite ; elle devait être tellement petite qu'elle s'est évaporée dans l'énergie dégagée par l'impact. Mais ça a fait s'échapper un peu de notre air et pendant deux minutes la situation a été plutôt tendue.

Il leva les yeux. Le dôme baignait dans la lumière solaire. Les pompes et les ventilateurs palpaient à leur niveau sonore habituel. Jamie entendait le nasillement d'une chanson de western en provenance d'une quelconque cassette.

— On respire encore de l'oxygène pur ici. On doit marcher sur la pointe des pieds, rester extrêmement prudent. Dans une atmosphère d'oxygène pur, la moindre étincelle pourrait mettre le feu au dôme tout entier. Les séparateurs accumulent de l'azote extrait de l'atmosphère extérieure, mais il faudra encore un ou deux jours avant de revenir à la normale.

— Il n'y a eu aucun dégât, sauf la perforation elle-même, que Vosnesensky et Paul Abell ont réparée en deux minutes. J'étais à l'extérieur quand c'est arrivé et une autre météorite a éraflé mon casque. Ah oui, Tony Reed a renversé une bouteille pleine de pilules de vitamine. On le chahute sur sa maladresse.

Jamie éteignit la caméra avec la télécommande puis émit un long bâillement exagéré. L'oxygène pur semblait lui affecter les oreilles. Elles étaient bouchées et il ressentait le besoin de les débloquer. Le bâillement y aidait, mais pas assez.

Après avoir rallumé la caméra, il continua :

— Les météores étaient probablement les derniers restes d'une très ancienne comète. Rien qu'un bloc de cailloux égarés flottant autour du système solaire et qui s'est mis à dériver vers notre site sur Mars. Il se pourrait que ça ne se produise plus pendant un million d'années.

Jamie hésita un instant. Il n'avait pas grand-chose d'autre à lui raconter.

— J'ai bien aimé la vidéo que tu m'as envoyée. Et je suis content que tu sois en train de grimper. Il a dû te falloir du cran pour aller à New York. S'il y a quelque chose que je peux faire, comme une interview ou une information de base sur notre travail ici à la surface, envoie simplement une requête via les directeurs de mission et je serai heureux de te raconter tout ce dont tu auras besoin.

Jamie arrêta encore la caméra, en réfléchissant, *qu'est-ce que je peux vraiment lui dire ? Jusqu'où les directeurs de mission me laisseront-ils lui parler ?* Il décida pour le moment de coller à la science et de rester à l'écart de la politique et des personnalités.

— À l'évidence il y a beaucoup plus d'eau en sous-sol que ce que les robots nous avaient laissé croire. Elle est gelée, bien sûr. On est assis sur un océan de permafrost qui s'étend probablement jusqu'à Valles Marineris, le Grand Canyon de Mars. Peut-être plus loin, mais on n'a pas franchi le canyon ni fait de recherche de l'autre côté.

Jamie décrivit la brève traversée vers le canyon et ses espoirs d'y retourner, sans évoquer les discussions et les débats qu'il avait provoqués. Il évita soigneusement de mentionner le « village » ; il sera bien temps de le faire quand on sera absolument sûr, d'une manière ou d'une autre, pensa-t-il. Au lieu de cela il raconta à Edith l'histoire du roc vert cuivré. Puis il fut à court de mots.

Manipulant nerveusement la télécommande, il finit par rallumer une fois de plus la caméra.

— Je suis content que ce raffut à propos de mes paroles navajo se soit apaisé. Du moins je le suppose. On n'a pas vu grand-chose comme info ici – surtout des trucs de la BBC.

Il éteignit à nouveau, se passant la langue sur les lèvres en se demandant quoi dire d'autre.

— Eh bien, je crois que c'est tout pour l'instant. On n'a pas encore trouvé de signe de vie, vivante ou fossile, mais peut-être les conditions au fond du Grand Canyon seront-elles plus favorables. Monique Bonnet a un joli petit jardin qui pousse sur du sol martien, et utilise de l'eau martienne. Mais je ne

sais pas ce que quelques jours d'oxygène pur vont faire à ses plantes. On va tous leur respirer dessus de temps en temps, pour leur donner un peu de dioxyde de carbone. C'était sympa de ta part de m'appeler, Edith. On pourra reparler de tout ça ensemble plus tard.

Il éteignit la caméra pour de bon, en pensant, *je peux arranger cette bande pour Al et pour mes parents et la leur faire envoyer par le contrôle de mission ; ça leur fera une surprise. Peut-être que mes parents m'enverront un message de réponse.*

Seiji Toshima avait écouté en silence toutes les discussions qui avaient fait rage entre Jamie et le reste de l'équipe. Leur combat ne le concernait pas, et il avait été formé dès sa plus petite enfance à se retenir d'exprimer ses opinions personnelles là où elles n'avaient pas été spécifiquement requises.

Mais à présent Waterman l'interrogeait, non sur son opinion, mais sur ses connaissances. Et ça c'était différent. Toshima était heureux d'échanger des connaissances avec l'Amérindien. Après tout, c'était le but de cette expédition sur Mars, non ? Accroître ses connaissances. Et à quoi sert une connaissance si elle n'est pas partagée ?

Jamie Waterman était assis sur un tabouret plastique à pattes d'araignée au milieu du laboratoire du météorologue japonais. La zone de Toshima avait été surnommée « central météo » par l'équipe. C'était le plus petit des labos, aussi net et luisant de propreté que si une escouade de robots l'avait récuré et dépoussiéré toutes les demi-heures.

La zone ressemblait à une boutique de démonstration d'électronique. Là où les labos des autres chercheurs étaient encombrés d'instruments et d'objets en verre, Toshima avait une rangée d'ordinateurs bourdonnant, les écrans pleins de graphiques et de courbes. Tout au bout de la rangée, au coin de la pièce, il y avait un scanner qui pouvait lire une bande vidéo et digitaliser les images pour les stocker sur ordinateur.

Toshima était assis dans l'autre coin sur un tabouret à l'air bancal. Il avait donné à Jamie son meilleur tabouret, le seul qui eût un dossier.

Depuis la mort d'Isoruku Konoye, Toshima sentait une responsabilité inattendue lui peser sur les épaules ; la responsabilité de l'honneur, de maintenir jusqu'ici, sur ce monde étranger, le fier nom de Japon. Il savait que la plupart des autres rabaissaient tout ce qui était japonais ; il pouvait le voir dans leurs yeux quand ils lui parlaient, dans la suffisance marquée d'intolérance d'hommes comme Tony Reed, et dans la sollicitude

exagérément polie des Américains et des Russes.

Sur Terre, le Japon était une puissance avec laquelle il fallait compter. Sans les contributions financière et technologique du Japon, le projet Mars serait mort en chamailleries et en débats comptables entre les Européens, les Russes et les Américains. Et pourtant il n'y avait pas eu de Japonais dans le premier groupe à atterrir sur Mars. Et le seul homme tué dans l'expédition avait été le brillant géochimiste Konoye.

Seiji Toshima était fils d'ouvrier, mais en lui battait un cœur de samouraï. *Je maintiendrai l'honneur du peuple japonais. Je ferai en sorte que ces étrangers respectent le Japon. Je ferai reconnaître au monde entier la contribution du Japon à l'exploration de Mars.*

Il réalisa soudain où ses pensées le menaient. *C'est indigne, se dit-il. Nous sommes des scientifiques. La connaissance ne connaît pas de nationalité. Je suis membre d'une équipe, pas un mégalomane médiéval.*

— Nous pouvons utiliser le processeur central, disait-il, plié en deux dans un coin du laboratoire pour pianoter sur un clavier d'ordinateur à peine à la hauteur de son genou.

Waterman était un type curieux ; aussi introverti et renfermé qu'un Japonais, presque. *Un homme qui trouve l'attitude juste*, pensait Toshima, *et qui est prêt à se battre pour ses convictions.*

— Peux-tu accéder d'ici au fichier géologique ou faut-il que j'aille faire une copie sur disquette ? demanda Jamie.

— Je dois pouvoir y accéder d'ici, répliqua Toshima, le visage rond et plat profondément sérieux. (Puis il sourit légèrement :) à moins que tu n'aies mis un mot de passe pour garder le secret.

Jamie secoua la tête :

— Non. Pas du tout.

Le météorologue tira un clavier sur ses genoux et l'effleura de ses doigts boudinés. Jamie vit l'écran rester blanc un moment, puis afficher une carte en couleur de Mars, réalisée à partir d'un montage de photos prises en orbite.

Toshima murmura quelque chose en japonais, et sur l'écran bourgeonna soudain une carte météo surimposée à la mosaïque de Mars. Jamie reconnut les symboles d'un front froid, de dépressions et d'anticyclones, et les boucles irrégulières des isobares.

— Voilà la situation à cet instant, dit Toshima. Et voici les prévisions pour ce soir. (Les symboles changèrent légèrement ; les chiffres des températures plongèrent de cent unités ou plus.) Et pour demain midi, heure

de la mission. (Le front avança encore légèrement. Les températures firent un bond. À leur latitude elles s'élevaient même au-dessus de zéro.)

Une nuance d'orgueil s'insinua dans la voix de Toshima quand il ajouta :

— Je peux même vous montrer la vitesse et la direction des vents sur la plus grande partie de la planète.

— Comment ça ? demanda Jamie, tandis que des flèches parsemaient la carte.

Elles montraient la direction des vents ; le nombre de marques sur leur queue indiquant la vitesse du vent.

— Le réseau de stations d'observation à distance installé autour de la planète, répliqua Toshima. Et, bien sûr, les ballons.

Les ballons météorologiques étaient d'une merveilleuse simplicité : c'étaient de longs tubes étroits de Mylar fin et résistant, remplis d'hydrogène. Ils étaient lâchés là où c'était nécessaire depuis les vaisseaux en orbite, descendus dans l'atmosphère martienne dans leurs petites capsules, et automatiquement gonflés quand ils atteignaient l'altitude requise. Ils flottaient à travers le paysage comme les invraisemblables cigarettes blanches d'un géant.

Il y avait un « serpent » qui pendouillait sous chaque ballon, long et fin tuyau de métal qui contenait des instruments capteurs, une radio, des piles et un radiateur pour protéger l'équipement contre le froid.

Le jour les ballons flottaient haut dans l'atmosphère martienne, échantillonnant la température (basse), la pression (plus basse), l'humidité (encore plus basse) et la composition chimique de l'air. L'altitude particulière de chaque ballon était déterminée par la quantité d'hydrogène contenue dans sa forme de cigarette oblongue. Les vents diurnes les transportaient à travers le paysage rouge comme des bouffées de vapeur.

La nuit, quand les températures devenaient si froides que même l'hydrogène commençait à condenser à l'intérieur des ballons, ils plongeaient tous vers le sol comme un corps de ballerines faisant délicatement leur révérence. Les « serpents » d'instruments touchaient réellement le sol et transmettaient fidèlement les données sur les conditions nocturnes à la surface, tandis que les ballons, ballottés dans l'obscurité, flottaient à peine assez pour planer en rasant le sol parsemé de rocs.

Tous les ballons ne survivaient pas. La plupart dérivaient à la surface de Mars des jours durant, descendant fatigués chaque nuit pour remonter quand la lumière solaire matinale les réchauffait, mais quelques-uns tombaient trop

bas et ils étaient déchirés sur les rochers. D'autres s'accrochaient à flanc de montagne. L'un d'eux disparut dans le vaste et profond cratère de Hellas Planitia et ne put être retrouvé même avec les caméras les plus puissantes des satellites de surveillance en orbite.

Mais la plupart des ballons survivaient silencieusement, sans effort, vivant au rythme du cycle diurne de Mars et rapportant fidèlement les informations sur l'environnement d'un pôle à l'autre.

— Comme tu le vois, dit Toshima, avec un signe à peine perceptible vers l'écran, la situation météo ici dans l'hémisphère nord est tout à fait stable, tout à fait monotone.

— Un scénario d'été, murmura Jamie.

Toshima était content que le géologue comprenne au moins ça du climat martien. Même dans l'hémisphère sud, où c'était l'hiver, le temps était aussi calme, les perturbations aussi faibles. Pas de tempêtes de sable majeures, pas même un flux cyclonique décent à étudier pour en apprendre quelque chose.

— Peut-on faire un zoom sur Tithonium ? demanda Jamie en étudiant l'écran météo.

— Oui, bien sûr, dit Toshima.

L'entaille tortueuse de la grande crevasse sembla sauter à la figure de Jamie jusqu'à ce que Tithonium Chasma et son compagnon du Sud, lus Chasma, remplissent l'écran. Pendant un moment, Jamie ignora les symboles météorologiques surimposés à l'image ; il ne voyait que les falaises hautes de plusieurs kilomètres et les vastes affaissements de terrain qui comblaient partiellement l'énorme canyon sur de petites zones.

— Il y a une anomalie ici, dit Toshima.

Le météorologue avait tiré son tabouret près de celui de Jamie. Leurs têtes se touchaient presque tandis qu'ils examinaient l'écran, Jamie regardant l'œuvre gigantesque des fractures millénaires dans la croûte, Toshima examinant de ses yeux étroits les données météorologiques.

— Une anomalie ?

— J'aurais dû la repérer depuis des jours, mais avec le nombre de données qui arrivent maintenant... (Il eut un petit haussement d'épaules qui se voulait à la fois excuse et justification.) On peut même suivre à la trace les parachutes abandonnés de nos véhicules d'atterrissage, tirés sur le sol par les vents de surface.

— C'est quoi l'anomalie ? demanda Jamie.

— Il n'y a que deux ballons qui aient survolé cette partie du Grand

Canyon, dit Toshima, passant le doigt sur l'image de Tithonium à l'écran. Tous les deux ont mesuré des températures ambiantes beaucoup plus hautes que celles données par notre satellite météo.

Jamie le regarda :

— Le satellite météorologique vous dit que les températures dans le canyon sont plus *basses* que celles qui sont rapportées par les instruments des ballons ?

— Correct, dit Toshima.

— Quel type de capteurs utilisent-ils ?

— Des détecteurs à infrarouge sur le satellite, bien sûr. C'est le seul moyen d'obtenir des températures à distance. Les ballons transportent un assortiment de thermomètres. Ils mesurent la température directement.

— Et les ballons disent que l'air en bas dans le canyon est plus chaud que ce que disent les données satellite ?

Toshima opina, les yeux presque clos.

— D'autres anomalies ?

Il eut un fin sourire :

— J'avais pensé que les données hygrométriques étaient inutilisables. J'avais l'impression que les capteurs étaient saturés.

— Saturés ?

— Ils arrivaient au maximum de leur graduation et restaient bloqués aussi longtemps qu'ils étaient dans le canyon – quelques heures, comme c'est arrivé. Nous n'avons pas les moyens de contrôler leur direction ou leur vitesse, tu comprends ?

— Oui, je sais.

Toshima ne regardait pas Jamie, mais l'image à l'écran.

— Maintenant que vous affirmez avoir vu des brouillards dans le canyon, je crois que je peux expliquer ce qui est arrivé.

Jamie attendait qu'il continue.

— Les capteurs hygrométriques sont calibrés pour l'hygrométrie la plus basse à laquelle nous pouvions nous attendre sur Mars. Si les ballons sont passés à travers le brouillard que vous avez signalé, alors ils ont rencontré une hygrométrie beaucoup plus élevée que ce que les capteurs permettaient de mesurer. Ils ont été saturés.

— Okay, ça se comprend.

— D'un autre côté, nous avons le problème des différences de température. (Toshima sourit largement.) Considérons ceci : les capteurs à

infrarouge du satellite météo ne voient pas au fond du canyon quand le brouillard y est. Ils voient le brouillard et rapportent sa température.

Jamie comprit :

— Et si le brouillard est fait de cristaux de glace...

— Ou même de gouttelettes d'eau, releva Toshima, il paraîtra beaucoup plus froid aux capteurs à infrarouge que l'air situé en dessous.

— Le brouillard agit comme une sorte de couverture, isolant l'air chaud au fond du canyon !

— Exactement. Or le radar du satellite météo pénètre le brouillard comme s'il n'était pas là et nous donne une lecture vraie de la profondeur du canyon. Jusqu'à ce que vous parliez du brouillard, je n'avais pas idée de son existence.

— Ainsi les ballons vous donnent-ils une lecture plus vraie des températures que les satellites, dit Jamie, sentant un frisson de compréhension lui passer à travers le corps.

— C'est ainsi que j'interprète les données, répliqua Toshima, souriant maintenant de toutes ses dents.

— Okay, appelons les données géologiques sur cet écran, pressa Jamie, tout excité.

Toshima se mit à pianoter le clavier qu'il avait toujours sur les genoux.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demanda-t-il.

— La chaleur, dit Jamie. Quelque chose fait que le canyon est plus chaud que les plaines autour. Plus chaud que tout ce à quoi on pouvait s'attendre. Peut-être que c'est la chaleur qui remonte de l'intérieur de la planète.

— Ah ! Des sources d'eau chaude, peut-être. Ou un volcan.

— Rien d'aussi dramatique qu'un volcan, dit Jamie, regardant passionnément l'écran en attendant l'apparition des données géologiques.

— Il y a des volcans énormes sur Mars, murmura Toshima, en tapotant toujours sur son clavier.

— À mille kilomètres de Tithonium. Et ils sont morts et refroidis depuis des millions d'années. Peut-être des milliards.

Toshima chuchota :

— Maintenant... et, de son index boudiné, il pressa ostensiblement la touche Entrée.

Un train de symboles rouges et brillants jaillit sur l'écran.

— Peut-on partir de ce plan et passer en revue la région située entre notre base et le bord du canyon ? demanda Jamie.

— Bien sûr, dit Toshima.

Elles étaient là, les lectures en temps réel à partir des capteurs que Jamie avait plantés durant sa traversée avec Vosnesensky. Les symboles formaient une trace unique depuis le dôme jusqu'aux badlands de Noctis Labyrinthus, puis au-delà jusqu'à la limite de Tithonium, et finalement retour à la base. Chaque grappe de capteurs comprenait des instruments de mesure de flux de chaleur. Sur terre de tels capteurs mesurent la chaleur qui remonte à la surface en provenance du magma en fusion loin en dessous de la croûte.

— Ça ne va pas chercher loin, hein ? murmura Jamie, se fatigant les yeux à suivre les minuscules chiffres comme s'il pouvait les faire évoluer rien qu'en les fixant assez fort.

Toshima ne disait rien. Il était assis, les mains poliment croisées sur les genoux.

— La planète est plus froide qu'une patate gelée, grommela Jamie. Il n'y a pas assez de chaleur montante pour faire chauffer une simple tasse de thé.

— Pas de source chaude dans le canyon ?

Frustré, Jamie se pétrissait inconsciemment les cuisses :

— C'est ça justement : on n'a pas d'instruments au fond du canyon. Et ça pourrait être le seul endroit où une quelconque chaleur *est* réellement en train de s'échapper du cœur, mais nous n'avons pas de capteurs là-bas pour le vérifier !

Toshima inclina légèrement la tête, cette fois pour montrer sa compréhension :

— Je vois. Il faut qu'on mette des capteurs au fond du canyon si nous voulons espérer comprendre ce qui forme ces brouillards.

— Pas seulement des capteurs, dit Jamie d'un ton pressant. Il faut qu'on aille en bas nous-mêmes. D'une manière ou d'une autre il faut qu'on descende une équipe au fond du canyon.

Li Chengdu sourit finement au trio de visages apparus sur son écran. C'était une décision si importante que les trois directeurs de projet voulaient en discuter avec lui.

Je peux dire merci à Waterman, se dit le Docteur Li. S'il n'avait pas été là, tout se serait déroulé conformément au programme.

— ... Nous avons donc donné l'ordre aux contrôleurs de mission, disait le directeur russe au visage sombre, de préparer un programme d'exploration de la région de Tithonium Chasma, incluant – si possible – un examen direct du

fond du canyon. Étant donné qu'il faudra un minimum de deux semaines pour mener à bien un tel plan...

Il l'a fait, pensait le Docteur Li en écoutant distraitemment la voix monotone du Russe. Waterman les a amenés à bouleverser le calendrier de la mission et à donner leur accord pour l'exploration de Tithonium.

Le commandant d'expédition jeta un œil aux deux autres directeurs de projet pendant que le Russe continuait sa déclaration formelle. Le directeur japonais faisait de son mieux pour avoir l'air impassible, mais Li pouvait détecter une lueur d'excitation satisfaite dans ses yeux sombres. L'Américain, vétéran des luttes politiques au couteau, arborait un petit sourire anodin sur son visage charnu et florissant.

— ... le Père DiNardo animera le comité ad hoc chargé de préparer le planning d'exploration. Le Docteur Brumado participera aux réunions du comité en tant que membre officiel...

Le Russe continuait à débiter son discours, comme un prêtre orthodoxe récitant un rituel immuable.

Un sacré compromis ! pensait Li. À l'évidence, la Vice-Présidente américaine a donné son accord pour ce changement de programme, Brumado a dû la chahuter d'une manière ou d'une autre. Elle ne cherche plus à démolir Waterman ; d'une certaine manière Brumado les a fait s'allier tous les deux. Cet homme est un magicien.

Une exploration de Tithonium Chasma. On va mettre au panier les quatre dernières semaines de travail du calendrier et tout réorienter en fonction de ça. Il va falloir écourter l'excursion de Pavel à Pavonis Mons. Le pauvre va avoir une crise d'apoplexie. Il a passé la moitié de sa vie à préparer l'étude de Pavonis Mons. Il faudra tailler dedans maintenant ; on n'aura ni le temps ni les ressources pour s'y attarder.

Même le travail ici en orbite devra être réorienté en fonction de l'excursion à Tithonium. O'Hara va être particulièrement touché – il n'avait pas fait un secret de ses espoirs de remplacer Waterman à la surface grâce aux politiciens américains.

Il n'a plus aucune chance maintenant. D'une certaine manière Waterman est devenu le vrai leader de l'équipe au sol. Il a pris possession de la foudre divine. Il me fait même de l'ombre à présent.

Cependant Li continuait à sourire placidement aux images des trois directeurs de projet sur son écran.

Explorer le fond du Grand Canyon ! Son cerveau de scientifique était

électrisé par les éventualités. *Chaleur et humidité. La vie peut-être. De la vie ! Quelle découverte ça serait. Ce serait une nouvelle époque dans l'histoire.*

Mais la partie politique de son esprit s'inquiétait des difficultés qu'il y aurait à modifier le calendrier, des dangers de se porter avec une telle audace dans un territoire nouveau, des risques inhérents à toute avancée dans l'inconnu.

Waterman, pensa-t-il. Sans lui tout se serait déroulé sans heurts et sans danger, conformément au plan.

Le sourire de Li s'élargit légèrement. *Ce que ça aurait été triste ! Et d'autre part, si ça tourne mal, c'est lui qui prendra tout sur le dos, pas moi.*

SUR LA TERRE

NEW YORK : Edith était assise, tendue, au bord du fauteuil capitonné. L'appartement d'Howard Francis était beaucoup plus petit que ce qu'elle avait imaginé, à peine plus grand qu'un studio. La soi-disant chambre à coucher tenait dans un coin de l'unique pièce, une glace la faisant paraître plus grande. Une alcôve contenait la kitchenette avec un évier, un four à micro-ondes, et quelques meubles.

Le vice-président de la chaîne s'étalait nonchalamment sur le sofa, sans chaussures ni cravate, la tête renversée paresseusement, les yeux mi-clos regardant le grand écran TV. Le téléviseur était le meuble le plus important de l'appartement.

À travers les rideaux à moitié tirés de l'unique fenêtre Edith apercevait les fenêtres sombres de l'immeuble de la chaîne. Elle était nerveuse non seulement parce que cette vidéo pouvait déterminer le reste de sa carrière ; mais elle était aussi gênée de l'insistance de son patron à vouloir visionner la bande dans son appartement plutôt qu'à son bureau de l'autre côté de la rue.

Elle s'était habillée aussi sobrement que possible : un sweat-shirt large et un vieux pantalon flottant. Il l'avait accueilli à la porte de son appartement chaussures ôtées, le col desserré, et déjà un verre de vin blanc à la main.

La vidéo de Jamie prit moins de dix minutes. Quand elle fut terminée, la télévision repassa automatiquement sur les infos de la chaîne.

Son patron baissa le son et tourna vers elle des yeux somnolents. Edith lui trouvait un air de rat drogué.

— Il n'y a pas grand-chose, non ? dit-il paresseusement.

Elle se sentit sincèrement surprise :

— Pas grand-chose ? Il nous en a dit plus sur ce météore que Kaliningrad et Houston à la fois. Et il nous a montré ce qui se passe autour de la base. Il nous a raconté ce qu'ils ont découvert...

— Les rapports officiels nous en disent davantage. Et ça dure plus longtemps.

— Okay, mais Jamie nous a raconté qu'il veut retourner au Grand Canyon. Ce n'est pas sur le programme de la mission. J'ai vérifié.

Il se releva dans une position assise plus attentive :

— Conflit possible avec les contrôleurs de mission ?

— Sûr !

Ses yeux s'ouvrirent plus largement :

— Un scientifique non conformiste bataillant contre l'administration.

L'administration russe, en plus. Il y a peut-être quelque chose là.

Edith sourit :

— C'est plus que nous n'en avons récolté jusque-là.

— Peut-être. Peut-être pas. Je ne veux pas qu'on sorte la tête pour qu'ils nous la coupent. Il nous faut davantage que les désirs de ce type.

— Je peux vérifier avec d'autres personnes à Houston. Et je peux toujours joindre Brumado...

— J'en suis sûr, dit-il avec un sourire en coin.

Edith sauta sur ses pieds :

— Je devrais le faire tout de suite.

— Demain matin, dit-il, l'attirant d'une main sur le sofa.

Elle l'esquiva.

— Brumado est à Washington en ce moment, mais pas pour longtemps. Je ferais mieux de descendre là-bas sur-le-champ.

Il se renfroigna :

— Il n'y a pas d'avion à cette heure-ci, pour l'amour de Dieu. Relax ! Prenez un verre.

— Vous me payez pour fabriquer des infos, dit Edith, le sourire toujours en place. Laissez-moi gagner ma croûte.

— Vous pouvez gagner votre croûte...

Mais elle se dirigeait vers la porte :

— Je vais louer une voiture et je vous téléphonerai de Washington avec un interview exclusif de Brumado. Et peut-être même de la Vice-Présidente !

Edith était dehors avant qu'il ait pu s'extirper du sofa. *Cela ne rate jamais*, pensait-elle. *Les hommes pensent toujours avec leurs couilles.*

Des années plus tôt elle avait appris, en le payant cher, la première règle pour survivre : *Ne va pas au lit avec un homme avant d'avoir obtenu ce que tu veux de lui. Il veut du sexe. Je veux un vrai job, pas ce petit boulot de consultant. Il peut m'envoyer paître quand il veut. Faisons éclater l'histoire de Jamie à l'assaut des directeurs de projet. Alors j'aurai mon job plein temps et il aura un peu de sexe pour cimenter le marché. Peut-être.*

DOSSIER : JAMES FOX WATERMAN

Un professeur assistant névrosé et un officier de police d'État firent du jeune James Waterman un leader étudiant. L'épisode hantait encore ses rêves.

C'était arrivé pendant la deuxième année de Jamie à Albuquerque. C'était un étudiant tranquille, un solitaire qui assistait aux cours et faisait son travail sans beaucoup fréquenter les autres étudiants. La plupart de ses professeurs, s'ils se souvenaient de lui, se rappelaient un jeune homme vif aux pommettes saillantes et au visage cuivré d'Indien, qui disait rarement un mot en classe mais qui rendait des devoirs de qualité. Jamie sortit en très bonne place dans la plupart des matières, mais n'était reconnu ni par ses pairs ni par la faculté.

Il vivait en dehors du campus avec des amis de son grand-père, une famille navajo qui tenait une boutique de mode sur la plaza de la vieille ville d'Albuquerque. Jamie se baladait sur un scooter d'occasion et gagnait quelques dollars en aidant à la boutique le week-end.

Sans que personne ne le remarque, Jamie était presque un étudiant au top. Le *presque* était dû à son cours de seconde année sur Shakespeare.

Son cours d'anglais de première année s'était bien passé ; il avait apprécié ses premières rencontres avec la grande littérature, qui commençait avec Beowulf et se poursuivait au fil des siècles jusqu'à Eliot et Ballard. Il avait été frustré, au début, par Kipling, avec sa tirade du « tourment de l'homme blanc ». Mais la merveilleuse aventure contenue dans ses poèmes et ses histoires l'avait subjugué.

Le cours de seconde année sur Shakespeare avait été une autre affaire. La méthode d'enseignement du professeur assistant Ferraro consistait à lire à la classe, du haut de son estrade, tous les rôles des pièces du poète, en déclamant avec emphase et en hachant l'air de ses gestes. Il ne fallut pas plus d'une semaine à Jamie pour réaliser que ce petit Ferraro entre deux âges était un acteur frustré qui faisait de ses classes sa propre scène.

Au moment de l'examen semestriel Jamie eut des problèmes avec Ferraro. Le petit homme ne faisait pas de contrôles, ne demandait pas de devoirs. Il attendait seulement de ses étudiants qu'ils regardent ses prestations avec une attention enthousiaste. Et qu'ils applaudissent. Quand Jamie demanda pourquoi Othello – supposé être un meneur d'hommes intelligent –

pouvait succomber si facilement aux manœuvres transparentes de Iago, Ferraro le fixa et lui dit simplement de lire le rôle jusqu'à ce qu'il ait compris. Quand Jamie, qui se posait sincèrement la question, demanda si Rosencrantz et Guildenstem étaient supposés être homosexuels, Ferraro répliqua froidement :

— Je ne permettrai pas que ma classe tourne au cirque.

Bien entendu Jamie consacrait la majeure partie de son temps à d'autres matières : géologie, chimie, maths, histoire. Mais il se sentait aussi bien préparé pour l'examen sur Shakespeare que n'importe qui d'autre dans la classe. Il avait lu les pièces, et regardé les vidéos. Il avait étudié les analyses critiques figurant au programme. Ce fut donc un choc quand Ferraro donna les notes d'examen et annonça que James Waterman avait obtenu un F.

Tremblant sous le choc, Jamie resta après le cours pour demander s'il pouvait refaire le contrôle. Ferraro refusa net. Jamie vit la pile de copies sur le bureau, et demanda s'il pouvait voir la sienne, la regarder avec lui, voir ce qui n'allait pas.

— Vous ne pouvez pas voir votre copie, dit Ferraro.

Descendu de son estrade, il devait tendre le cou pour regarder Jamie en face en dépit de ses chaussures à semelles surélevées.

— Mais c'est mon contrôle, dit Jamie.

Ferraro mit une main sur la pile de copies :

— Ces copies d'examen sont la propriété de l'Université, pas des étudiants. Vous ne pouvez *pas* prendre la vôtre. C'est interdit.

Puis il se retourna splendidement et se dirigea vers la porte.

Sa conversation avec Jamie était arrivée à son terme, en ce qui le concernait.

Sous le coup de la fureur, Jamie fouilla parmi les copies et retrouva la sienne. Il la feuilleta rapidement. Pas une remarque. Pas une annotation. Rien du tout sauf le grand F rouge griffonné en première page.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurla Ferraro sur le pas de la porte. Remettez ça à sa place !

Étreignant la copie de ses mains, Jamie s'avança vivement vers le petit homme.

— Vous ne l'avez même pas lue ! Vous m'avez recalé dès que vous avez vu mon nom sur la première page !

— Cette copie de contrôle est la propriété de l'université ! hurla Ferraro, pointant un doigt tremblant sur Jamie. Vous n'avez pas le droit de l'emporter

en dehors de cette classe ! C'est un vol !

Jamie passa devant le professeur en coup de vent, la copie de contrôle serrée dans son poing, les dents crispées de colère.

— Je porterai ça devant le conseil des étudiants, répondit-il en criant par-dessus son épaule. Je la montrerai au doyen.

Et il sortit du hall à grandes enjambées, sous les regards stupéfaits des étudiants, tandis que Ferraro beuglait :

— Au voleur ! Au voleur !

Personne n'essaya d'arrêter Jamie. Il retrouva son scooter et revint à la chambre qu'il avait louée dans la maison du commerçant navajo.

L'officier de police d'État arriva au moment où la famille était assise en train de dîner. La sonnette retentit et l'une des filles alla ouvrir. Elle revint le visage défait, l'œil affolé :

— C'est la police. Elle veut te voir, Jamie.

Se demandant s'il avait commis une quelconque infraction en scooter, Jamie se rendit à la porte d'entrée. Le policier avait l'air d'avoir trois mètres de haut dans son uniforme, avec ses lunettes réfléchissantes et son chapeau à larges bords. Le revolver dans son étui à la hanche paraissait énorme.

— James Waterman ? demanda-t-il d'une voix de robot.

Jamie opina, le cerveau bouillonnant.

— Nous avons reçu une plainte contre vous pour vol d'une propriété d'État.

— Quoi ? Jamie tremblait sur ses genoux.

Le commerçant arriva derrière Jamie et lui posa une main protectrice sur l'épaule.

— Il semble que vous soyez accusé du vol de quelques papiers de l'Université, dit le policier. Vous êtes dans de sales draps, jeune homme.

— C'est ma copie d'examen, marmonna Jamie. Mon professeur ne voulait pas me la rendre.

Le policier enleva lentement ses lunettes. Son visage se fit instantanément humain :

— Et c'est tout ?

Jamie opina :

— Elle est dans ma chambre. C'est mon examen semestriel.

— Ce garçon n'est pas un voleur, dit le commerçant. Il est étudiant à l'Université. Il n'a jamais eu aucun problème.

— Une copie d'examen ? Votre examen à vous ?

Le policier avait l'air incrédule.

— Je peux vous la montrer. Je l'ai prise pour la montrer au conseil des étudiants demain. Il m'a recalé sans même lire ce que j'avais écrit.

Le policier expira une bouffée d'air :

— Très bien. Vous vous bougez le cul demain matin à la première heure et vous allez rendre cette copie au professeur à qui vous l'avez prise. Vous m'avez compris ? Dès demain matin. Sinon il va probablement réclamer à cor et à cri un mandat d'amener contre vous.

— Oui, m'sieu. Première heure demain.

Le policier remit ses lunettes et descendit l'escalier vers son impressionnante voiture, en murmurant quelque chose à propos de dangereux criminels et de gros larcins.

Après une nuit sans sommeil Jamie rendit sa copie à son professeur. Non sans en avoir fait deux photocopies. Il envoya l'une d'elles au doyen, et remit l'autre en mains propres au président du conseil des étudiants. Il fut au supplice pendant deux jours avant que le doyen l'appelle dans son bureau. Ferraro y était déjà, assis dans un drôle de fauteuil qui paraissait deux fois trop grand pour lui.

Installé dans un confortable siège pivotant derrière son large bureau, le doyen désigna à Jamie un siège en bois dur devant le bureau. C'était un aimable Père Noël imberbe aux joues roses qui avait la réputation d'éviter tout ennui d'où qu'il puisse venir.

— Je crois que vous devez des excuses à M. Ferraro, dit le doyen avec un sourire amical.

Jamie se taisait. Ferraro aussi.

— Votre copie d'examen *est* la propriété de l'Université, vous savez ? Juridiquement parlant, vous n'aviez pas le droit de la prendre.

Jamie avait la gorge sèche et serrée :

— J'avais le droit de voir ce qu'il y a dedans. J'avais le droit d'en discuter avec mon professeur.

Opinant, le doyen dit :

— C'est pourquoi nous sommes ici. Pour discuter le contenu de votre contrôle. Monsieur Ferraro, pouvez-vous expliquer où ce jeune homme a commis des erreurs dans ses développements sur Othello ?

Lentement, Jamie comprit que le doyen n'avait aucune intention de négocier avec son « voleur ». Ferraro marmonna une série de faux-fuyants à propos du contrôle de Jamie ; le point essentiel étant que Jamie n'appréciait

pas l'œuvre de Shakespeare.

Au bout de quelques minutes le professeur fut à cours d'arguments. Le doyen fit un signe de tête et afficha de nouveau son sourire convenu. Croisant les mains sur son bureau il reprit :

— Je crois que nous avons là un problème de communication. Je vous propose un compromis. M. Waterman pourra continuer cette matière sans assister au reste des cours. Est-ce que ça vous convient à tous les deux ?

Ferraro jeta un regard à Jamie, puis se détourna.

— Et j'ai quelle note ? demanda Jamie.

— Je crois qu'un gentil C fera l'affaire, répliqua le doyen.

Jamie secoua la tête :

— Cela fera tomber ma moyenne.

Le sourire du doyen tourna au vinaigre :

— Votre moyenne peut survivre à un C, je pense.

— Si l'on considère votre acte inqualifiable, dit Ferraro, vous devriez être reconnaissant d'avoir un C.

— Je l'ai fait parce que vous n'avez pas lu mon contrôle.

— C'est un mensonge !

— Allons, allons, dit le doyen d'un ton conciliant. Waterman, si vous n'êtes pas satisfait d'un C, je vous autorise à repasser le contrôle au prochain semestre. Je ne peux pas aller plus loin.

Jamie accepta le C jusqu'à l'élection suivante au conseil des étudiants. Pour la première fois de sa vie il avait une cause : le traitement cavalier dont il avait été l'objet de la part de la faculté et de l'administration. Il dut s'ouvrir à ses camarades étudiants, apprendre à les aborder et à leur sourire, apprendre à les écouter aussi bien qu'à leur raconter sa propre histoire. Son « vol » devint une cause célèbre et le propulsa aisément jusqu'à un siège au conseil. Il détesta chaque instant de la campagne, détesta les sourires hypocrites et les faux-semblants, détesta les serremments de main avec des gens qui l'ignoraient encore quelques semaines auparavant.

Mais il serra les dents et endura tout ça. Et gagna.

Une fois au conseil des étudiants, Jamie s'aperçut qu'il y avait des problèmes beaucoup plus importants à traiter que le cas Ferraro. Le logement étudiant, la qualité de la nourriture à la cantine, l'accès des étudiants aux ordinateurs – c'étaient là de vrais problèmes, urgents pour tous. Il oublia Ferraro. Presque. Il devint le membre le plus actif du conseil.

Au cours de sa dernière année Jamie fut élu président du conseil des

étudiants. Quand il apprit que son meilleur ami avait à subir le cours de Ferraro et que l'examen semestriel serait à nouveau sur Othello, très calmement Jamie demanda à son ami de recopier son ancienne copie sur Shakespeare et de la remettre comme si c'était la sienne. L'étudiant obtint un B plus. Jamie confronta Ferraro à cette évidence dans son bureau encombré, parsemé de livres. Personne ne fut au courant, sauf le professeur assistant, Jamie, et son compère étudiant.

Le C de Jamie fut changé en B plus. Il fut reçu avec les honneurs. Tous ses amis le congratulèrent, mais Jamie ne prit aucun plaisir à sa victoire. Ce souvenir hantait encore ses rêves.

ROME

La réunion était tumultueuse, presque chaotique. Six douzaines de chercheurs au top niveau, représentant la géologie, la biologie, la physique, la chimie, et l'astronomie, se comportaient comme six douzaines d'enfants turbulents.

Le Père DiNardo passa une main sur sa caboche rasée en essayant de fermer ses oreilles au brouhaha. *Ce meeting est en train de devenir un problème critique. Brumado lui-même est incapable de mettre de l'ordre dans cette bande.*

Le meeting avait lieu dans un auditorium mis gracieusement à la disposition du projet Mars par l'Institut italien d'Aéronautique. De lourds rideaux étaient tirés sur les fenêtres de la grande salle, mais DiNardo connaissait si bien Rome qu'il pouvait presque voir à travers. La station de chemin de fer était de l'autre côté de la via Praetoriano, et au-delà de cet édifice du dix-neuvième siècle s'élevaient les sept vieilles collines fatiguées, avec le Forum et le Colisée, témoins anciens de la grandeur de Rome. Le Vatican était tout au bout de l'autre côté de l'immense cité, à l'opposé de l'Institut d'Aéronautique.

DiNardo regrettait le calme du Vatican. Même parmi les touristes grouillant autour de Saint-Pierre, on devait y être plus tranquille que dans cette quasi-émeute. Mais la plupart de ces gens avaient interrompu leurs travaux pour se précipiter dans la Ville éternelle. DiNardo se demandait comment il l'aurait pris si on l'avait subitement appelé pour une réunion urgente, avec à la clé neuf ou dix heures d'avion plus quelques heures d'attente pénible à la douane pour passer les bagages.

Il grogna intérieurement tandis qu'un homme au visage coloré, identifié par son badge comme géologue canadien, tentait de couvrir la voix d'un jeune astronome chilien qui l'avait interrompu.

Alberto Brumado, au centre de la longue table placée sur l'estrade face à l'auditorium, frappa soudain du poing sur la table, faisant sursauter tout le monde.

— Rasseyez-vous tous les deux, cria Brumado dans son micro. Rasseyez-vous ! Tout de suite !

Le silence se fit d'un seul coup dans la salle. L'astronome chilien sombra dans son fauteuil. Le géologue au visage rouge le fixa pendant un moment, puis se rassit à son tour.

Brumado passa une main dans ses cheveux ébouriffés.

— Nos tempéraments nous font perdre le nord, dit-il sur un ton plus normal. Nous allons faire une pause d'un quart d'heure. Quand nous reviendrons, je suggère que chacun essaie de se rappeler que nous sommes des hommes et des femmes de science, et non pas des politiciens ou des colporteurs. J'attends de vous une discussion rationnelle, dans un strict respect de l'ordre et des règles de politesse.

Avec une attitude d'étudiants coupables, les chercheurs quittèrent le grand auditorium en file indienne. Tous leaders dans leur domaine, DiNardo le savait. Des chercheurs de classe internationale. Il y avait au moins quatre prix Nobel dans le groupe, d'après le décompte rapide du prêtre. La crème de la crème.

Il se dirigea vers les toilettes pour hommes, à l'étage au-dessous. Il dut se frayer un chemin à travers la foule qui se pressait au buffet, notant distraitemment quelles nationalités attendaient pour un café, et lesquelles pour un thé. Les Américains demandaient pour la plupart des boissons non alcoolisées, bien entendu. Avec de la glace.

À coup sûr, Valentin Grechko devait déjà être aux urinoirs. Le physicien russe avait la réputation de boire sans arrêt du thé et courait donc aux toilettes. DiNardo feignit d'en avoir terminé au moment où Grechko se dirigeait vers les lavabos, remontant la fermeture de son pantalon bleu sombre.

Quand il vit DiNardo, Grechko sourit, les dents colorées par le thé. Les deux hommes se lavaient les mains inclinés côte à côte. Le prêtre vit dans le miroir qu'il aurait dû se raser avant de venir à la réunion. Il avait les mâchoires et le crâne couverts de poils sombres. Puis il jeta un regard au visage de Grechko.

Directeur de l'Institut de Recherche spatiale russe, Grechko était bien avancé dans la soixantaine, ses rares cheveux étaient complètement gris. La veste de son complet sombre flottait sur lui, comme s'il avait récemment perdu du poids. *Est-ce qu'il est malade ?* se demanda DiNardo. Grechko arborait son petit sourire railleur habituel ; il avait toujours l'air étonné devant le spectacle du monde. Et pourtant il s'était frayé un chemin jusqu'au plus haut niveau de la hiérarchie scientifique russe : membre de l'Académie et

directeur de l'institut qui contrôlait les activités spatiales.

Comme ils sortaient côte à côte des toilettes, Greshko demanda :

— Vous êtes complètement remis de votre opération ?

— Oh oui, DiNardo se passa inconsciemment la main sur le côté. Tant que je fais attention à ce que je mange, ça va.

Le Russe opina. DiNardo nota que leurs costumes avaient presque la même teinte. *À part mon col on pourrait avoir acheté nos vêtements au même endroit*, pensa-t-il.

— Ce genre de réunions me donne un ulcère, murmura Greshko, faisant la queue pour le thé. Même Brumado n'arrive pas à maintenir l'ordre.

— Nous avons une décision énorme à prendre, permettre ou non une autre excursion au Grand Canyon. Si on dit oui, ça va raccourcir les autres explorations.

— Ou les supprimer complètement.

DiNardo demanda :

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je n'ai pas d'opinion définitive, scientifiquement parlant, dit le physicien. (Il baissa la voix au point que DiNardo dut se pencher pour l'entendre, dans le brouhaha.) Mais je peux vous dire que nos directeurs de mission ont déjà convaincu les politiciens de laisser les Américains retourner à Tithonium.

— Vraiment ?

Greshko opina, son perpétuel sourire faisant momentanément place à quelque chose de menaçant.

DiNardo réfléchit :

— Je me demande comment les Américains sentent les choses ?

— Il y a Brownstein, on peut lui demander.

Murray Brownstein dépassait le prêtre italien et le physicien russe de près de dix centimètres, mais il avait le dos tellement voûté qu'il avait l'air presque petit, frêle, dans sa veste grise et son pantalon blanc cassé. Son visage avait le hâle californien, ses cheveux autrefois dorés mais gris à présent étaient si peu épais qu'il les ramenait devant pour masquer autant que possible son haut front dégarni. Alors que DiNardo ressemblait à un lutteur basané en fin de carrière, et Greshko à un vieux bonhomme gentiment déconcerté, Brownstein arborait un air de profonde insatisfaction, comme si le monde entier s'arrangeait pour le mécontenter.

Il vit Greshko et DiNardo se diriger vers lui et désigna aussitôt des yeux

un coin vide en bas du corridor. Sans un mot les trois hommes descendirent en s'éloignant de la foule du buffet : Greshko avec un verre de thé à la main, Brownstein tenant une canette de Coca-Cola light, et DiNardo les mains vides.

— Qu'est-ce que vous pensez de tout ça ?

Brownstein prit la parole en premier quand ils eurent atteint le coin. Il parlait à voix basse, tendu comme un conspirateur craignant d'être écouté.

DiNardo eut un geste à l'italienne :

— Brumado a donné à nos collègues une chance d'évacuer leur colère, mais maintenant il est lui-même à cran.

Brownstein dit amèrement :

— Tout ça est une sacrée perte de temps. Notre gouvernement a déjà pris sa décision.

— Et vous n'êtes pas d'accord ? demanda Greshko.

— Je n'aime pas les décisions scientifiques qui sont prises à Washington, ça me reste en travers de la gorge.

DiNardo répliqua :

— Mais c'est peut-être une bonne décision. Après tout le canyon est un milieu extrêmement intéressant. Si on m'avait écouté, les équipes auraient atterri au fond du canyon.

— Beaucoup trop risqué pour la première mission, dit nettement Greshko.

— Je n'étais pas d'accord et je ne le suis toujours pas, répliqua DiNardo sans l'ombre d'un ressentiment.

— Scientifiquement on peut être okay, dit Brownstein. C'est la politique qui me reste sur l'estomac. Si on laisse les politiciens passer par-dessus nos têtes...

DiNardo l'interrompt :

— Mais c'est pour ça que cette réunion a été convoquée. Pour que nous, les scientifiques, puissions prendre notre décision et en informer les politiciens.

— Ce qu'on décide n'a pas d'importance. Ce damné Indien va aller à Tithonium que nous le voulions ou non.

— Vous voulez dire le Docteur Waterman, pas le Docteur Patel.

— Ouais, c'est ça, Waterman.

— Mais si le résultat de cette réunion est contraire au changement de programme, dit Greshko, ça forcera les politiciens à revoir leur position.

— Non, pas du tout. Les Japonais approuvent le nouveau plan.

— Ah, oui ?

Brownstein opina d'un air désabusé :

— Tanaka était dans le même avion que moi. Il se trouve qu'il était au CalTech quand cette réunion a été convoquée. Il m'a dit que Tokyo avait donné son accord à Washington pour autoriser la diversion Tithonium.

— Sans consulter leurs propres chercheurs ni leur directeur de mission ? Greshko avait l'air choqué.

— Le marché est conclu, dit Brownstein. Tout ce qu'on fait ici, c'est de la masturbation intellectuelle.

DiNardo leva légèrement les sourcils.

— À moins, ajouta Brownstein, que nous décidions de nous battre.

— Non, dit le prêtre.

Les deux autres hommes le fixèrent. Brownstein éleva la voix :

— Vous acceptez de laisser un quelconque troupeau de politiciens ignorants nous dicter notre conduite ?

— Dans ce cas précis, oui.

Brownstein hocha la tête, plus furieux qu'attristé. Greshko demanda :

— Pourquoi ?

— Il y a au moins deux très bonnes raisons pour ne pas s'opposer à cette décision.

— Du diable si j'en vois une seule, dit Brownstein. Si on laisse ces putains de politiciens gagner ce coup-là, la prochaine fois ils nous diront comment lacer nos chaussures !

— En tant que géologue, répliqua DiNardo, dans son américain presque parfait, je suis d'accord avec Waterman. Le canyon est le meilleur endroit où aller, compte tenu des limites imposées par le temps, le matériel et les réserves de vivres.

— Et laisser tomber les volcans ? demanda Greshko.

Son petit sourire avait l'air d'irriter Brownstein.

— Si c'est tout ou rien, je dirais, oui, laisser carrément tomber les volcans. Mais je crois que nous pourrons quand même faire une reconnaissance préliminaire de Pavonis Mons. Quelques jours, au moins.

— C'est votre opinion professionnelle ? demanda Brownstein.

— Oui. En tant que géologue je suis d'accord avec les politiciens.

— Vous avez dit qu'il y avait deux raisons, poussa Greshko.

— La deuxième est politique. Eh oui, dit le prêtre, avec un sourire forcé à Brownstein, un mélange de science et de politique.

Il hésita jusqu'à ce que Brownstein demande impatiemment :

— Bon, de quoi s'agit-il ?

— Je ne crois pas qu'il soit sage d'essayer de contrer les politiciens au moment où ils prennent une décision qui sonne juste, scientifiquement.

Avant qu'aucun des deux autres ait pu placer un mot, DiNardo continua :

— Par ailleurs, l'endroit le plus favorable pour que notre équipe découvre des traces de vie, c'est le canyon. Il faut saisir la chance de trouver quelque chose là-bas. Quelque chose qui force les politiciens à donner leur accord pour d'autres missions.

Brownstein se mit à secouer la tête, mais Greshko réfléchit :

— C'est sûr que le canyon est un meilleur environnement pour la vie que les volcans. C'est comme de comparer la jungle brésilienne avec les montagnes du Tibet, non ?

— L'équivalent martien, oui, accorda DiNardo.

— Je n'aime pas ça quand même, murmura Brownstein. Si on cède aux politiciens cette fois, on met le doigt dans un engrenage qui finira par tout casser.

— Alors il ne faut pas qu'on donne l'impression de céder aux politiciens, répliqua DiNardo. On doit convaincre nos collègues *d'insister* sur l'exploration de Tithonium – en sauvegardant tout ce qui est possible de l'ancien programme de mission.

Brownstein grimaça :

— Tout à fait invraisemblable.

— On peut y arriver, dit calmement DiNardo. Je suis certain que Brumado sera pour.

Le sourire de Greshko s'élargit sensiblement :

— Alors vous n'avez qu'à prendre la parole et essayer de convaincre les autres.

DiNardo lui rendit son sourire :

— Oh non. Je vais convaincre Brumado. Et c'est lui qui convaincra tout le monde.

— Un vrai discours de jésuite, dit Greshko.

Brownstein grogna mais n'ajouta rien.

La foule commençait à s'écouler vers les escaliers. Les trois hommes retournèrent à l'auditorium.

Que Dieu me donne la force de réussir, se dit DiNardo. Puis il pensa, et que Dieu assure bonne chasse à James Waterman sur Mars.

SOL 22 : APRES MIDI

Ravavishnu Patel observait le cône de Pavonis Mons. Le volcan occupait tout l'horizon. Impérial, destructeur et générateur de mondes, il ressemblait à un dieu Bouddha au repos, à une déesse Shiva assoupie.

— C'est une honte que Toshima ne soit pas avec nous. La voix douce d'Abdul al-Naguib rompit la quasi-hypnose de Patel.

Les deux hommes étaient penchés au-dessus des deux sièges vides du cockpit du rover. Jamie et le cosmonaute Mironov étaient dehors, disposant les balises de géologie et météorologie sur le sol parsemé de pierres.

— Toshima ? demanda Patel un peu perplexe.

Naguib sourit :

— Cela lui rappellerait le Fuji-Yama, vous ne croyez pas ?

— Ah. Oui, peut-être. Bien que ce volcan soit beaucoup plus grand. Et qu'il n'y ait pas de neige au sommet. Et que la pente soit tout à fait différente.

— Pas le même champ gravitationnel, dit Naguib, comme si ça expliquait tout.

— Non, bien sûr.

Après une journée de voyage, un arrêt nocturne en plaine, et une matinée chaotique sur un terrain rugueux, le rover était encore à plus de cent kilomètres de la base de Pavonis Mons. Il était trop gros pour être vu de près dans sa totalité. Il fallait en être à cette distance pour le voir en entier.

Comme les volcans qui formaient les îles Hawaï, les géants de la région de Tharsis étaient des volcans en bouclier au cône élevé, entourés par de larges bases de lave solidifiée. Pavonis Mons était au centre de trois volcans de ce type, et le plus près de la base des explorateurs. Au loin, il y avait le plus massif – et le plus grand – volcan de tout le système solaire : Olympus Mons.

Pavonis Mons est un poids moyen en comparaison du grandiose mont Olympus. La base de Pavonis est large de quatre cents kilomètres à peine, à peu près la largeur de l'Ohio. Son pic n'était guère qu'à quinze mille mètres au-dessus du plateau où se tenait le rover. Au sommet il y a un cratère, assez large pour contenir New Delhi ou Calcutta.

Par rapport à ces mensurations, cependant, sa pente donnait une

impression trompeuse de douceur. Tout l'opposé des pics escarpés et déchiquetés de l'Himalaya ; les flancs de Pavonis Mons avaient une pente de cinq degrés. Patel pensait qu'un homme pourrait monter facilement au sommet, en quelques jours, et scruter le fond de cette caldeira béante. Était-il vraiment éteint ? Ou bien verrait-on de la vapeur s'échapper en fumerolles, ou d'autres traînées de gaz ? Le ciel était clair, sans nuages. Mais que trouverait-on si on pouvait monter jusqu'en haut ?

Patel secoua la tête, presque en larmes, et dit à Naguib :

— Dire qu'on n'aura que trois jours à passer là-bas ! Une simple étude préliminaire prendrait des mois.

Cette excursion à Pavonis Mons avait été la première victime de l'entêtement de Jamie à retourner au Grand Canyon. Le calendrier de mission initial prévoyait de rester une semaine à Pavonis. On l'avait réduit à trois jours.

Naguib lui donna une tape paternelle sur le dos :

— Trois ans n'auraient même pas suffi. Un homme pourrait passer sa vie entière à étudier ce monstre.

— Ce n'est pas normal, éclata Patel, tapant du poing sur le dossier du siège de pilotage vide. Toute ma raison d'être sur Mars était d'étudier les boucliers de Tharsis et maintenant ce... ce... parvenu...

— Calme-toi, mon ami, dit Naguib. Calmez-vous. Accepte ce qui ne peut être changé.

Patel se releva et descendit dans le rover jusqu'à la porte du sas. Puis il se retourna vers l'Égyptien. Les deux hommes se tenaient face à face en silence dans l'espace étroit du module : l'Hindou mince au regard humide, au sombre visage brillant comme s'il était en sueur ; et le géophysicien courtaud, plus âgé, aux tempes grisonnantes, avec des rides au coin des yeux et de la bouche.

— Maintenant tu vas me dire que c'est la volonté d'Allah, dit Patel.

— Je suis athée, répliqua Naguib, souriant doucement. Mais je réalise que notre ami navajo a plus de poids auprès des directeurs de mission, et que les Américains ont pris le contrôle du plan de mission. Il n'y a rien à faire contre ça.

Ils entendirent les pas lourds des deux autres hommes entrant dans le sas. Patel serra les poings, et l'espace d'un instant Naguib pensa qu'il aurait tué Waterman avec joie.

Pendant que les trois géologues étaient partis en exploration, les trois biologistes mettaient du temps à planifier l'excursion à venir à Tithonium Chasma.

Elles étaient assises à la table de cuisine, recouverte de cartes et de photographies prises depuis les vaisseaux en orbite. Elles avaient toutes trois visionné les vidéos de Jamie jusqu'à les connaître par cœur.

— Est-ce qu'on peut vraiment croire que cette formation soit une construction ou quelque chose de ce genre ? demanda Monique Bonnet.

Tony Reed, qui avait rejoint les trois femmes quand il les avait vues apporter leurs photos et leurs papiers à la cuisine, écarta l'idée.

— C'est une projection, de la part de Jamie, un phénomène psychologique bien connu, dit-il. On voit ce qu'on veut voir. On entend ce qu'on veut entendre. C'est comme ça que les diseuses de bonne aventure gagnent leur vie, en disant à leurs clients ce qu'il veulent entendre, même si c'est cousu de fil blanc. Quelque chose dans le subconscient de Jamie voulait voir des habitations dans les falaises et, *voilà* ! il les a vues.

Ilona se renfonça dans son siège, elle rappelait à Reed un jaguar étendu sur une branche d'arbre.

— La formation existe bel et bien. Elle n'est pas imaginaire. On verra si c'est naturel ou artificiel quand on y sera, dit-elle, la voix rauque, presque lassée du sujet. Pour l'instant, il faut décider qui d'entre nous part en excursion avec Jamie.

Joanna approuva de la tête et se tourna vers Monique.

— Vous y allez, dit la géochimiste française. Vous deux. Je resterai ici à m'occuper de mes plantes.

Ilona la regarda en fronçant les sourcils.

— Tu ne veux pas y aller ? demanda Joanna.

Monique eut un haussement d'épaules :

— Vous en avez plus envie que moi. Et il faut une biologiste et une biochimiste.

— Mais tu fais aussi partie de l'équipe de biologie, dit Ilona, en se redressant dans son siège. On aura besoin de ton expertise pour tester le sol au fond du canyon.

— Vous me rapporterez des échantillons.

— Et les fossiles ? demanda Joanna, l'air ennuyé. C'est toi qui as la meilleure formation en paléontologie. On pourrait passer à côté de quelque chose.

Monique eut un rire léger :

— S'il y a des os ou des crânes là-bas je suis sûre que vous les trouverez aussi bien que moi.

— Et des micro-fossiles ? demanda Reed.

Elle tourna vers l'Anglais ses fossettes souriantes :

— Tony, j'ai scanné tous les échantillons que nous avons pris. J'ai broyé les pierres et j'ai examiné les lamelles au microscope. Il n'y a pas de fossiles. Pas de microbes, ni vivants ni morts.

Reed passa un doigt sur sa fine moustache :

— Bien...

— Mais, Monique, dit Joanna, suppose que nous arrivions dans une zone de fossiles au fond du canyon et que nous ne les reconnaissons pas comme tels ? Des organismes natifs de Mars. Comment saurions-nous que nous sommes en train de regarder des fossiles ?

— Comment le saurais-je, *moi* ? lança Monique. Qui d'entre nous pourrait le savoir ?

Joanna lança un regard gêné à ses collègues autour de la table.

Reed se fendit d'un large sourire :

— Un problème classique, non ? Comment reconnaître quelque chose que vous n'avez jamais vu auparavant ?

Aucune des trois femmes n'avait de réponse.

À chaque kilomètre parcouru sur la route de Pavonis Mons, Jamie sentait croître l'hostilité à l'intérieur des étroits compartiments du rover.

Le dîner, ce soir-là, était pratiquement silencieux. Même Mironov, dont l'expression normale était plutôt souriante, n'avait rien à dire, aucune plaisanterie à placer. Patel, perché comme un oiseau inquiet au bord de la banquette de l'autre côté de la table étroite, n'accordait pas un regard à Jamie.

Naguib essaya de calmer la tension.

— Demain matin on atteindra au minimum la zone de fracture, dit-il en sautant son assiette.

Reconnaissant, Jamie répondit à l'ancien :

— Exact. Et on commencera à obtenir des bons chiffres pour dater les flots de lave.

Patel posa sa fourchette :

— Nous avons trois petits jours pour faire le travail planifié sur une semaine entière.

— Je suis prêt à travailler le double pendant ces trois jours, Rava, dit

Jamie. Je sais que...

— Tu ne sais rien ! aboya l'Hindou. Rien sauf ton désir maladif de retourner au canyon et de devenir le héros de l'expédition.

— Le héros ?

— Sais-tu combien d'années j'ai passées à étudier les volcans de Tharsis ? Pas trois. Pas cinq. Pas dix. (Patel tremblait de rage.) Quinze ans ! Depuis mes années d'études à Delhi ! Pendant quinze ans je me suis plongé dans les photos de ces boucliers, j'ai étudié les mesures faites à distance par les vaisseaux spatiaux. Et maintenant que je suis là, *tu* as réduit mon temps à trois misérables jours.

Jamie n'était pas du tout en colère. Il savait exactement ce qui arrivait à Patel. Il se rappelait ce qu'il avait ressenti quand Vosnesensky avait écourté son examen du canyon et des constructions dans la falaise à cause de la mort de Konoye.

— Tu as raison, Rava, dit-il lentement, la voix profonde, calme, implacable. Seulement trois jours. Je ferai tout ce que je pourrai pour t'aider à en apprendre autant qu'il est possible pendant notre séjour à Pavonis. Mais après trois jours on revient.

— Alors tu pourras courir au canyon.

— Oui.

— Et chercher tes absurdes constructions de falaise.

— Chercher la vie.

— Bah ! Non-sens ! Non-sens total.

— Rava, si j'avais les mains libres on resterait ici sur Mars un an ou plus. De nouvelles équipes viendraient. On explorerait cette planète sur des bases scientifiques rationnelles. Mais je n'ai pas les mains libres. Aucun de nous ne les a.

— Tu les as plus que moi, grommela Patel.

Jamie le reconnut par une inclinaison de tête :

— Oui, c'est vrai. Mais si tu veux revenir sur Mars un de ces jours et y rester à étudier ces volcans aussi longtemps que tu le désires, alors il faut qu'on rapporte aux politiciens quelque chose qu'ils ne peuvent négliger. Ils ne pourront pas négliger une preuve de l'existence de la vie, Rava. Et l'endroit le plus favorable pour trouver la vie – même une preuve de vie disparue –, c'est le fond de Tithonium Chasma.

— Il y a d'autres endroits, dit Naguib, tout aussi favorables. Hellas, par exemple...

— On ne peut pas aller si loin pendant la durée de cette mission, dit Jamie. C'est de l'autre côté de la planète. Le canyon est l'endroit le plus éloigné qu'on puisse atteindre cette fois-ci. Et encore, ce sera juste.

— Tu peux être parfaitement rationnel, hein, quand tu cherches à obtenir ce que tu veux, dit Patel.

— Je ne vais pas discuter avec toi, Rava, répliqua Jamie. Je comprends ce que tu ressens. Ce serait la même chose pour moi si les rôles étaient inversés.

— Oui, bien sûr.

Jamie se dégagea de la table étroite et déploya toute sa taille. Regardant Patel de haut il dit :

— Si ma sortie au canyon avait été gommée en faveur d'une extension de ton séjour dans les volcans, j'aurais été malade à en mourir. Mais j'aurais accepté, et essayé de donner le maximum pour le succès de votre exploration.

Patel se détourna de lui.

Mironov, son sourire habituel depuis longtemps disparu, dit calmement :

— Je suggère que nous laissions tomber ce sujet de conversation. Le plan de mission est définitif. Nous passons les trois prochains jours à Pavonis Mons puis nous retournons à la base. On ne discute plus.

Jamie opina et se dirigea vers le cockpit. Naguib eut un petit haussement d'épaules d'acceptation. Patel grimaça et fixa Jamie, les yeux flamboyants.

Quand Tony essaya de s'endormir il entendit le vent nocturne de Mars gémir à l'extérieur du dôme. Ce bruit le déstabilisait. Un léger impact de météore, un morceau de poussière si petit qu'ils n'avaient pu en trouver trace après coup avait failli tous les tuer. *Oh, bien sûr Vosnesensky et les autres ont pu se vanter que tous les systèmes de sécurité aient fonctionné et que nous n'ayons jamais été en réel danger. Mon œil ! On aurait pu être tous asphyxiés. Non, on n'aurait pas fait long feu. Le sang et les fluides du corps se seraient mis à bouillir. On aurait éclaté comme des saucisses trop cuites, explosé comme des ballons de baudruche.*

Il frissonna sous sa fine couverture.

Je ne suis pas un trouillard, murmura Tony. Il se représenta son père le fixant des yeux dans son lit d'enfant. *Je ne suis pas un trouillard. Ce n'est pas être trouillard que d'avoir peur d'un danger réel. On est sans arrêt à la frontière de la mort ici. Chacune de nos respirations pourrait être la dernière.*

Il ferma les yeux très fort, puis essaya de se forcer à dormir. Un souvenir

de sa mère lui revint : elle le laissait toujours se glisser dans son lit avec elle quand un coup de tonnerre ou quelque autre bruit l'avait effrayé.

Il aurait voulu que sa mère soit là maintenant pour le réconforter. Ilona avait refusé de venir dans son lit après l'atterrissage sur Mars. S'il le suggérait à Monique elle sourirait, lui donnerait une petite tape sur la joue et s'en irait en se marrant intérieurement. Il en était certain.

Joanna. Si Joanna voulait venir à lui, le réconforter. Il avait besoin de sa chaleur ici, sur ce monde froid et dangereux. Il avait envie de se sentir en sécurité dans ses bras.

DOSSIER : ANTONY NORVILLE REED

Tony Reed avait à peine quatre ans. Il était couché sur un lit d'hôpital, avec la sensation d'être tout petit et très effrayé. Son père fit irruption, engoncé dans un lourd pardessus sombre, avec une écharpe rayée grise et rose, les joues et le nez rosis par le froid hivernal qui givrait les fenêtres de l'hôpital.

— Et alors comment ça va, mon petit bonhomme ? demanda-t-il en s'asseyant au bord du lit.

Tony ne pouvait pas parler. Il n'avait pas mal, mais sa gorge avait l'air entièrement gelée, engourdie. Son père était un homme grand, imposant physiquement, avec une voix forte, dominatrice, et il avait toujours l'air pressé. Il lui faisait très peur. Ils n'avaient jamais été proches l'un de l'autre. Tony n'étant qu'un enfant, il n'avait jamais la permission de dîner avec ses parents quand son père était à la maison. Il ne pouvait s'asseoir à la grande table de salle à manger avec sa mère que lorsque son père était absent.

— On m'a dit que tu as pleuré toute la nuit, dit son père sévèrement.

Tony ne pouvait répondre, mais les larmes jaillirent de ses yeux. On l'avait laissé tout seul dans cette chambre d'hôpital étrange, sans sa Maman, sans même son nounours.

— Maintenant écoute-moi bien, Antony, dit son père. Ces gens ici à l'hôpital sont mes collègues. Ils m'estiment et me respectent. Ce ne serait pas bien qu'ils pensent que mon fils est un trouillard, n'est-ce pas ?

Lentement, à contrecœur, Tony hocha la tête.

— Alors on ne pleure plus, hein ? On tient le coup. Brave garçon. Fais ce qu'on te dit de faire et ne donne pas de mal aux sœurs. D'accord ?

Tony opina.

— Bon ! C'est ça. Maintenant regarde ce que je t'ai apporté.

Son père sortit un petit paquet de la poche de son pardessus. Il était enveloppé dans un papier doré.

— Ouvre-le, allons.

Tony tira sur le papier, sans succès. Le sourire de son père se crispa en un froncement exaspéré ; il prit le paquet dans ses grandes mains aux doigts agiles et enleva rapidement l'emballage. Puis il ouvrit la mince boîte et

montra à Tony ce qui était à l'intérieur.

Une télé miniature ! Tony écarquilla les yeux. La sortant de la petite boîte, il la retourna de ses doigts tremblants jusqu'à ce qu'il trouve l'écran de la taille d'un timbre-poste et le bouton rouge de mise en marche. Il pressa le bouton et l'écran s'alluma instantanément.

Son père lui montra comment retirer l'écouteur de son logement presque invisible. Tony l'inséra dans son oreille.

L'image sur l'écran était celle de la planète rouge, Mars. La voix qu'il entendait venait d'un jeune scientifique brésilien nommé Alberto Brumado, qui disait avec un accent latin doux et enjôleur :

— Un jour des explorateurs humains iront sur Mars et perceront les mystères de ses sables rouges...

Son père ébouriffa rudement ses cheveux et laissa Tony regarder les minuscules images de Mars.

Les parents de Tony vivaient des vies complètement séparées sous le toit de leur maison de Chelsea. En grandissant, Tony comprit que son père avait plusieurs maîtresses à Londres. Il en changeait tous les ans ou presque, comme on achète de nouveaux vêtements au printemps. Mais il ne restait jamais longtemps sans maîtresse.

Quoi qu'il en soit, son père ne prêtait pas grande attention à Tony ; le grand homme bourru avait toujours l'air préoccupé, affairé, en train de quitter la maison pour quelque part. Et quand il faisait une remarque à son fils c'était :

— Le tennis ? Quel jeu stupide. Quand j'avais ton âge il n'y en avait que pour le foot ! Ça c'est du jeu !

Peu importait que Tony fût mince et agile puisque son père était large et puissant.

— Tennis, fulminait le vieil homme. Un jeu pour étrangers et pour femmelettes.

C'était facile de retenir l'attention de sa mère. C'était une femme douce d'une blancheur de porcelaine, d'une grâce et d'une beauté de poupée chinoise. Elle avait l'air frêle, toujours souffrante, mais Tony savait qu'elle pouvait le protéger de son père, exigeant et froid. Tout ceux qui la rencontraient l'aimaient, et Tony l'aimait par-dessus tout. Tout ce qu'il avait à faire pour gagner son attention, c'était de se prétendre malade. Une toux ou un reniflement la mettait en émoi. Tony avait appris comment simuler de la fièvre en tenant le thermomètre sous le robinet d'eau chaude. En grandissant

il s'était mis à suspecter sa mère de connaître tous ses petits stratagèmes, et de fermer les yeux. Il était la plupart du temps l'homme de la maison. Il avait sa mère pour lui tout seul, sauf quand son père était là.

Tony avait secrètement peur à l'idée d'aller à l'Université, mais il s'aperçut rapidement que la vie de campus, c'était le bonheur parfait. C'était ridiculement facile de devenir le centre d'intérêt de tout le monde, le leader incontesté de son groupe. Les autres étudiants étaient lourds, faits pour être la cible de ses inévitables plaisanteries ou les victimes de son esprit cruel. Plus il les humiliait, plus ils lui faisaient de courbettes, recherchant ses faveurs, se transformant en laquais pour échapper à ses attaques.

Ce fut une surprise pour Tony que les femmes lui tombent dans les bras aussi facilement. Elles se méprenaient sur son assurance et son raffinement complètement égocentrique. Tony se plaisait à réaffirmer que les femmes étaient plus faciles à manipuler que les hommes.

Le seul dans sa classe à ne pas courber l'échine devant lui était un fils d'ouvrier de Manchester, flegmatique et opiniâtre, qui ignorait la vie sociale du campus et collait à ses livres avec l'énergie obstinée du désespoir. Il avait l'air d'un paysan prudent et peu imaginaire, mais il ne tombait jamais dans aucune des petites machinations de Tony. Il détectait toujours le seau d'eau en équilibre en haut d'une porte à moitié ouverte. Il ne succombait jamais aux complaisantes jeunes dames que lui envoyait Tony pour le tenter. Quand il retrouva un jour son lit trempé de bière, il retourna le matelas patiemment, sans une plainte, changea la literie, et se présenta en classe le lendemain matin comme si de rien n'était.

Tony termina second de sa classe. L'air de rien, le paysan eut les honneurs de la première place. Cela rendit Tony furieux. Pourtant ils n'avaient échangé dans leurs quatre années de collège que des formules de politesse. Tony ne le revit jamais après la remise des diplômes, et il en fut content.

— Un voyage en Inde ? (Son père était au bord de l'apoplexie.) Tu vas rentrer à l'école de médecine, jeune homme ! On t'a accepté à mon ancien collège et, nom de Dieu, c'est là que tu iras et nulle part ailleurs !

— Mais je ne crois pas que je sois encore prêt...

— Bah ! je te connais, espèce de filou. Tu es terrifié à l'idée de te mettre vraiment à étudier. Tu as peur de travailler dur, voilà ce que tu as. Cela te fera du bien, un peu de travaux forcés. C'est l'école de médecine pour toi, mon garçon. Je ne veux rien entendre d'autre.

Ainsi Tony intégra l'école de médecine. Son père avait raison ; il en fut sévèrement secoué. Une fois là-bas, cependant, Tony s'aperçut que c'était encore plus la rigolade qu'à l'Université. On trouvait les livres et les cassettes d'examens presque en vente libre. Mais après les quelques premiers mois, Tony devint sincèrement de plus en plus fasciné par l'étude du corps humain. À sa grande surprise il trouva du plaisir à étudier. Il se mit réellement à travailler dur sur ses études. Il voulait exceller.

Et il y avait toujours Mars – planant au fond de ses pensées, suspendu juste au-dessus de l'horizon de son existence. Il l'oubliait pendant des mois, pendant des années même, et tout d'un coup un journal TV montrait une nouvelle fusée s'élançant dans un tonnerre de flammes et de fumée pour envoyer un véhicule robot sur la planète rouge. Ou alors un conférencier évoquait les problèmes médicaux dans l'environnement en micro-gravité d'une station spatiale, et mentionnait en passant les problèmes similaires que rencontrerait une mission pour Mars. Ou bien Alberto Brumado, grisonnant maintenant malgré son enthousiasme intact de jeune homme, animait un débat consacré aux origines de la vie sur Terre et demandait d'un air songeur s'il était possible que la vie ait surgi aussi sur Mars.

Son père fut choqué et se mit en colère lorsque Tony refusa d'entrer dans le cabinet familial.

Le visage rouge, bedonnant à présent avec l'âge et la bonne chair, bredouillant de rage, son père rugissait :

— J'ai passé ma vie entière à monter ce cabinet ! Tu *dois* continuer !

Tony souriait calmement, essayant de cacher la terreur que le courroux de son père ramenait toujours en lui.

— Père, il n'y a rien à faire. Je ne suivrai pas la trace sacrée de vos pas.

— Mais qu'est-ce que tu as dans le ventre ? rugit son père. Tu as peur d'un peu de sang ? C'est ça ? La chirurgie te donne les foies, hein ? Maudit trouillard pleurnicheur !

Tony tint bon.

— Nom de Dieu, à ton âge je recousais les blessés sur un navire-hôpital, en pleine tempête, au milieu de l'océan Atlantique.

— Tu nous as raconté de nombreuses fois tes glorieux exploits pendant la guerre des Malouines, père.

— Tu es un trouillard ! Un maudit petit branleur de trouillard ! (Le vieil homme se tourna vers sa femme.) Tu as élevé ton fils comme un trouillard.

Le sang de Tony ne fit qu'un tour :

— Ne la brutalise pas !

Son père le menaça du regard pendant un long moment puis, avec un grognement exaspéré sortit de la pièce en coup de vent. Tony se tourna vers sa mère, assise en silence, patiente. Ils entendirent la porte d'entrée s'ouvrir puis se fermer en claquant.

— Tu ne crois pas que je sois un trouillard, hein ? demanda Tony à sa mère.

— Bien sûr que non, mon chéri.

Deux jours plus tard Tony se porta candidat pour un poste dans le programme spatial britannique. Sous quinzaine il reçut notification que sa candidature avait été retenue ; il devait se rendre au centre d'entraînement pour une évaluation et une série de tests. Son père n'était pas à la maison quand la lettre arriva ; il n'y avait personne à l'exception de sa mère et lui.

— Ils ont besoin de médecins, lui dit-il, encore blessé dans son amour-propre. Je peux très bien être sélectionné dans l'équipe d'entraînement pour Mars si la Grande-Bretagne rejoint le projet.

Il s'attendait à ce qu'elle soit horrifiée, à ce qu'elle éclate en sanglots, le supplie de revenir sur sa décision. Au lieu de cela sa mère sourit, l'embrassa sur le front, et lui dit qu'il devait faire ce qu'il voulait.

En fin de compte, Tony fut accepté dans le projet Mars, un étranger acheta le lucratif cabinet quand son père prit sa retraite, et sa mère entraîna le vieil homme à Nassau où, lors de leur première année au soleil, il eut une attaque paralysante qui le laissa impuissant et totalement dépendant des soins affectueux de sa femme si longtemps négligée.

Tony adorait faire partie du projet Mars. La plupart des autres participants étaient des astronautes ou des scientifiques, des techniciens lourdauds ou des chercheurs si étroitement spécialisés qu'ils ne connaissaient pratiquement rien au vaste monde des arts et de la société. Tony se plaisait à lui-même énormément, comme pôle d'attraction raffiné de toutes les attentions. Alors que les autres se morfondaient jusqu'à l'hystérie dans le processus de sélection, Tony ne doutait pas une seconde qu'il serait sélectionné pour aller sur Mars. S'il craignait l'idée de parcourir des millions de kilomètres dans l'espace vers un monde dur et inhospitalier, il garda ses appréhensions pour lui. C'était seulement dans ses rêves qu'il était confronté à ces terreurs, et c'était alors toujours sous la forme de son père qui le menaçait comme un ogre abominable, tandis que sa mère pleurait, impuissante.

Tony ne fit qu'une action qu'il considérât comme une erreur : aider

Joanna à se débarrasser d'Hoffman et à faire venir le Navajo avec eux sur Mars. Une gaffe, considérait Tony rétrospectivement. Le Navajo était devenu le centre de l'attention générale. Même de Joanna. Spécialement de Joanna.

SOL 24 : APRES-MIDI

Aleksander Mironov chantonnait doucement en vérifiant l'équipement dorsal de Jamie. Ils étaient seuls dans le sas : Mironov dans sa combinaison pressurisée rouge feu, et Jamie en bleu ciel, un casque gris remplaçant son premier casque rayé par la météorite.

La visière de Mironov était relevée, et Jamie pouvait le voir sourire quand il passait dans son champ de vision. Le visage de Mironov avait l'air trop gros, presque comprimé dans son casque, comme s'il avait été enfourné dans un container moitié trop petit. C'était un visage aux joues larges, au nez retroussé, légèrement coloré, parsemé de taches de rousseur, avec des yeux bleu pâle et des sourcils si clairs qu'ils étaient à peine visibles.

— Les gants ? demanda Mironov.

— Ici à ma ceinture, Alex.

Jamie les attrapa. De tout l'équipement de la mission, les gants étaient la pièce de technologie la plus avancée. Assez fins pour être bien flexibles et donner à leur porteur une bonne sensation de ce qu'ils saisissaient, mais assez résistants pour protéger les mains contre le quasi-vide de l'atmosphère martienne.

— Visière baissée, dit Mironov. Après qu'ils eurent fermé hermétiquement leurs casques, il se tourna vers les pompes et les mit en route.

— Tu as l'air fatigué, dit le cosmonaute sur le circuit radio.

Surpris, Jamie dit à la visière dorée :

— Je suis okay.

— Tu es resté quatre heures dehors hier, puis tu t'es couché très tard la nuit dernière. Tu as été dehors toute la matinée, et maintenant tu y retournes.

Les pompes stoppèrent. L'indicateur lumineux vira au rouge. Mironov ouvrit l'écouille.

— On n'est là que pour trois jours, répliqua Jamie comme ils passaient le panneau de sortie et descendaient par la petite échelle sur le terrain rugueux et noirci.

— On en a déjà fait la plus grande partie.

— Tu te sens coupable à cause de Patel.

Oubliant sa situation, Jamie essaya de hausser les épaules dans sa combinaison. Tout ce qu'il récolta pour cet effort fut une nouvelle irritation à l'aisselle, là où la combinaison frottait.

— Tu ne devrais pas être si dur avec toi-même, continua Mironov. Quand on est fatigué on fait des erreurs. Et les erreurs, ça peut tuer un homme.

— Mais ça ira. Les autres se donnent autant de mal, dit Jamie.

— Et je leur fais la même leçon, dit le Russe, d'un ton plus déçu qu'angoissé.

— Et alors ? demanda Jamie.

Mironov pointa un doigt ganté vers les personnages jaune beurre et vert sombre de Patel et Naguib :

— Alors ils m'ignorent exactement comme tu m'ignores.

Patel et Naguib étaient déjà en train de détacher des échantillons de la roche basaltique foncée qui s'étendait aussi loin que le regard pouvait porter. Ancienne coulée de lave, Jamie le savait. Pavonis Mons était entré maintes fois en éruption, répandant un flot rouge de magma en fusion dans toutes les directions. Il y avait combien de temps ? Les échantillons collectés leur donneraient la réponse. Ils avaient décidé de passer ces trois précieux jours à la base du bouclier volcanique, ramassant des échantillons à autant d'endroits différents que possible. Ils en commenceraient l'analyse pendant le retour à la base, avaient-ils décidé d'un commun accord.

Cependant aucun des trois scientifiques ne put s'empêcher de tester les échantillons collectés. La nuit précédente ils étaient restés debout des heures, alors que Mironov s'égosillait à leur rappeler les horaires prévus au planning. Ils passèrent une douzaine d'échantillons au spectromètre du module labo du rover.

L'appareil leur montra que leurs échantillons étaient des basaltes riches en fer, vieux de cent millions d'années au plus d'après leur ratio argon/potassium.

— Mais l'argon pourrait avoir été plus important, avertit Jamie. Une partie a pu s'échapper dans l'atmosphère.

— Il doit en manquer la plus grande partie, acquiesça Naguib.

— Ce qui veut dire que les échantillons pourraient être beaucoup plus vieux, dit Jamie.

Patel, refusant toujours de regarder Jamie, dit à l'Égyptien :

— On pratiquera des tests plus complets à la base quand on pourra irradier les échantillons dans le réacteur.

Naguib opina et dit :

— Oui. Si le système de télémanipulation marche. Il était en panne...

— Pete prétend qu'il sera réparé, le temps qu'on revienne, dit Jamie.

— L'astronaute Connors ! grogna presque Patel. Il passe tout son temps à voler dans le RPV au lieu de s'occuper de la maintenance.

— Pete aura réparé les télémanipulateurs quand on rentrera, insista Jamie.

Finalement ils déplièrent leurs couchettes pour dormir : Patel et Naguib sur les couchettes supérieures, Mironov et Jamie en dessous. Jamie s'endormit rapidement, et ne fut réveillé que par un gémissement, presque un sanglot, venant d'au-dessus de lui. *L'un d'eux a fait un cauchemar*, réalisa-t-il. Il tourna le visage contre la paroi incurvée du rover et se rendormit. Sa dernière pensée consciente fut que le revêtement de métal du véhicule était froid ; la nuit glacée de Mars attendait dehors, à moins de cinq centimètres de là.

Ils se mirent d'accord après le petit déjeuner sur la meilleure stratégie possible : travailler le long de la ligne de fissures et de puits de lave qui courait sur un flanc de la base de l'énorme volcan. Ils monteraient aussi loin qu'ils le pourraient sur la pente douce du bouclier, Mironov conduisant le rover derrière eux pour qu'ils ne dépassent pas la distance de retour de sécurité spécifiée dans les procédures de mission.

Les trois volcans chevauchaient cette grande ligne de fracture, se disait Jamie en taillant laborieusement dans le dur basalte noir. Tournant le regard vers le rover, il vit Mironov planter une nouvelle balise dans le sol. Ce n'était pas un travail facile ; c'était de la vraie roche, pas les compressions de sable qu'ils avaient trouvées autour du dôme. La fine couche de poussière rougeâtre recouvrant la roche se raclait facilement. Jamie se demandait pourquoi le vent ne l'enlevait pas complètement.

À l'intérieur de sa combinaison pressurisée il ne pouvait sentir le moindre souffle, et il n'y avait pas de nuages dans le ciel saumon pour témoigner de mouvements d'air. Cependant les instruments météorologiques des balises indiquaient une brise constante de plus soixante kilomètres/heure sur la longue pente qui s'élevait graduellement vers le sommet lointain. La nuit, le vent soufflait vers le bas et sa vitesse se réduisait à un peu plus de trente kilomètres/heure.

Soixante kilomètres/heure, ça serait un vrai coup de vent sur Terre, se disait Jamie. Mais dans l'atmosphère raréfiée de Mars, le vent n'avait pas de

force, pas même celle de débarrasser la roche de la dernière couche de sable.

Jamie mit ses mains sur ses genoux et laissa les ventilateurs de la combinaison le rafraîchir un moment. Sa visière commençait à s'embuer. Il attendit, passant en revue la zone rocailleuse aride qui s'étendait tout autour de lui. De la roche morte, aussi dure et dénudée que les pires badlands du Nouveau-Mexique. Déchiquetée, grêlée par les cratères de météore, parfois aussi grands qu'un terrain de football, la plupart de la taille du creux qu'aurait faits un coup de marteau sur le toit d'une voiture. Il y avait des craquelures dans la lave solidifiée, des fentes et des fissures qui se tordaient d'un impact à l'autre. Le sol grimpait presque imperceptiblement vers la haute caldeira du volcan, si loin que c'était bien au-delà de la ligne d'horizon.

Étrangement, il n'y avait pas énormément de roche éparpillée alentour. Le basalte en fusion avait dû les repousser en bas de la pente. Jamie se représentait le champ de roche noire sur lequel il se tenait, comme il avait dû être autrefois : un large flot de lave rouge brûlante vomie par ces fissures pour s'écouler paresseusement vers la plaine, faisant fondre ou basculer les rochers sur son passage.

La chaleur devait arriver de l'intérieur par cette ligne de fracture, raisonna Jamie. Le magma en fusion s'écoulant de temps en temps avait produit ces grands cônes, qui s'étaient renversés en formant les boucliers. Alors que devait être Olympus Mons, à quelque quinze cents kilomètres au nord-ouest ? Il n'était pas situé sur une fracture, autant qu'on puisse le voir. Mais il était probablement plus jeune que ces trois beautés. Pourrait-il y avoir une source de chaleur en dessous qui ait bâti Pavonis et ses deux compagnons, puis se serait déplacée au nord-ouest pour bâtir Olympus ?

Jamie réalisa que ça lui faisait mal au dos de se baisser dans cette combinaison inconfortable. Il se redressa, se demandant s'il y avait sur Mars des plaques tectoniques comme sur Terre ? Difficile à croire. La planète était si petite que son noyau ne pouvait pas avoir assez d'énergie calorifique pour bouger des continents entiers de manteau rocheux. Mais il y en avait eu assez pour bâtir ces volcans. D'où venait-elle ? Était-elle encore active ?

Il suivit du regard le sombre paysage escarpé qui montait vers le ciel rose. *Quand as-tu craché pour la dernière fois, Pavonis, mon ami ? Es-tu devenu complètement froid ou bien répandras-tu un jour encore ta lave à travers ce paysage ?*

Soudain un petit mouvement perçu du coin de l'œil le fit sursauter. Disparu le temps qu'il tourne le visage dans sa direction. Une ombre

s'échappant du sol ? Comme un oiseau qui prend son vol... ?

Jamie leva les yeux et vit la petite tache argentée du planeur, luisant très haut dans la lumière solaire. Son cœur se mit à battre sous la brusque montée d'adrénaline. Il se sentit idiot. Pas de faucon martien à décrire des cercles là-haut ; seulement Connors essayant de faire des photos aériennes de la caldeira de Pavonis. *Espérons que ça pourra satisfaire Patel.*

— Contrôle vocal, fit dans ses écouteurs la voix de ténor juvénile de Mironov.

Surpris, Jamie regarda autour de lui et vit son ombre s'allonger sur le sol. Le soleil se rapprochait de l'horizon.

— Ici Patel.

Le rover était arrêté une centaine de mètres plus bas, entre un cratère de météore deux fois grand comme lui et une fissure en zigzag qui aurait pu être autrefois une bouche de lave. *Tu as raison, Rava*, dit Jamie silencieusement. *Ces volcans ont tant à nous dire qu'on ne sera pas ici assez longtemps pour commencer seulement à comprendre leur histoire.*

— Waterman okay, dit Jamie.

Les contrôles vocaux étaient les procédures standard de sécurité quand les scientifiques étaient hors de vue de l'astronaute ou du cosmonaute en charge de l'équipe. Sur ce terrain accidenté, Mironov ne pouvait voir à la fois ses trois camarades d'équipe en vadrouille.

Il y eut un long silence.

— Naguib ? (La voix de Mironov résonna, aiguë, aux oreilles de Jamie.) Docteur al-Naguib, contrôle vocal, s'il vous plaît.

Pas de réponse.

— Docteur al-Naguib ?

— Il était de l'autre côté de la fissure, là-bas. (Patel désigna un point plus haut.) Peut-être que le terrain empêche la transmission radio.

Jamie entendit un murmure guttural, Mironov jurant en russe. Suivant la direction du bras tendu de la combinaison jaune de Patel, Jamie appela dans son micro de casque :

— Allons voir, Rava. Il est peut-être en danger.

— Non, je ne crois pas...

— Reste où tu es. C'est à moi de le trouver, cria Mironov. Je ne veux pas qu'il en manque deux.

Mais Jamie montait déjà à grandes enjambées, aussi vite que le lui permettait sa combinaison. La pente était douce et ses bottes lui donnaient

une bonne adhérence, mais le sol escarpé était traître.

— Rava, appela-t-il, où l'as-tu vu pour la dernière fois ?

La combinaison jaune beurre n'avait pas bougé.

— Sur ta droite, répliqua la voix de Patel. Peut-être vingt ou trente mètres plus haut.

Jamie se frayait un chemin autour d'une dépression en cône qui avait l'air récente comparée aux cratères plus érodés éparpillés sur le sol. Il vit une fissure serpentant à travers le roc noir, assez large pour qu'un homme puisse y tomber. À quelle profondeur ?

Très profond, constata-t-il, maladroitement penché pour scruter l'intérieur. *Noir et profond comme l'enfer*. Il alluma la lampe de son casque, mais le faisceau n'éclairait que faiblement la crevasse à pic.

— Docteur Naguib ? appela-t-il.

Toujours pas de réponse. *S'il s'est collé dans cette fissure il devrait être capable d'entendre mon signal radio*, se dit Jamie. *S'il est conscient. S'il est vivant.*

— Attends là où tu es ! appela Mironov. Je viens. J'ai le détecteur directionnel.

Jamie s'était retourné complètement pour voir le Russe bondissant vers lui dans sa combinaison rouge feu, une boîte noire de la taille d'un téléviseur portatif dans sa main gantée. Patel était toujours figé au même endroit ; son seul mouvement avait été de relâcher le bras.

Le détecteur aura beau faire, pensait Jamie. *Si Naguib ne peut pas nous entendre et qu'on ne peut pas l'entendre, il n'y aura pas de signal radio à détecter.*

— Il doit être de l'autre côté de cette crevasse, lança Jamie à Mironov, élevant inconsciemment la voix, comme pour couvrir la distance qui les séparait.

Avant que Mironov ait pu répondre, Jamie fit quelques pas en arrière, puis s'élança et sauta par-dessus la fissure. En faible gravité c'était facile, même avec l'encombrante combinaison sur le dos.

— Attends ! hurla Mironov. Je t'ordonne d'attendre !

Jamie fit encore quelques pas en avant, balayant les alentours du regard autant que le lui permettait son casque. *Il est quelque part là-haut. Il doit y être. En dehors de notre zone de vision. En dehors du contact radio. Et ça veut dire...*

Le terrain accidenté avait l'air de s'arrêter brusquement sur la gauche,

comme s'il plongeait à pic. Jamie se dirigea dans cette direction tandis que la respiration de Mironov haletait dans ses écouteurs.

— Par ici, je crois, appela Jamie, se dirigeant vers la fracture.

C'était un ravin. Plutôt à pic. Et Naguib était étendu là, inerte après une chute de dix mètres. Le ravin avait environ vingt mètres de large, une tranchée déchiquetée creusée dans le basalte. La combinaison pressurisée vert foncé de Naguib gisait au fond comme un jouet cassé, abandonné, les jambes étalées, immobile.

— Il est là ! cria Jamie, en se retournant pour voir Mironov s'envolant par-dessus de la crevasse. Viens. Il nous faut une corde, un câble.

Avec précaution, Jamie entama la descente du flanc raide de la crevasse. C'était entièrement à l'ombre, le soleil plongeant vers l'horizon, mais on y voyait encore assez pour distinguer des saillies, s'agripper et assurer des prises.

— Retourne au rover et prends le treuil, demanda Mironov à Patel.

La transmission radio s'affaiblit nettement quand le casque de Jamie eut disparu sous le bord du ravin.

Il lui sembla qu'il mettait une heure à se frayer un chemin jusqu'à l'Égyptien. Il faisait sombre au fond ; il lui fallut la lampe de casque pour voir les derniers mètres.

Dans ses écouteurs, cependant, il entendit la respiration haletante de Naguib. Il est vivant. Sa combinaison n'a pas lâché.

Il se trouva finalement aux côtés du géophysicien. L'équipement dorsal était méchamment enfoncé. À la lumière de la lampe il était difficile d'évaluer l'ampleur des dégâts.

— Il est vivant ? La voix de Mironov était si forte qu'elle fit grimacer Jamie.

— Oui. Il nous faut un câble pour le hisser là-haut.

— On s'en occupe.

Lentement, avec douceur, Jamie retourna Naguib sur le dos. *Nom de Dieu, le casque en a pris un coup lui aussi.* Il regarda à l'intérieur de la visière, balaya le sable rouge qui la barbouillait. Naguib avait les paupières qui battaient. Son visage avait l'air couvert de sang. Il toussait.

Jamie vérifia sur le poignet de Naguib les cadrans qui géraient l'équipement dorsal. Mon Dieu, il n'a plus d'air ! Il doit respirer sa propre vapeur là-dedans.

Rapidement, avec les réflexes acquis au cours de longues heures

d'entraînement, Jamie atteignit son propre équipement dorsal et arracha le tuyau d'air de secours. Il regarda les chiffres à son propre poignet. *Il ne reste pas grand-chose ; on a été dehors tellement longtemps que les filtres de régénération sont presque au bout du rouleau.*

Plongeant le bout libre du tuyau dans la prise de secours ménagée dans le collier de Naguib, il manipula l'obturateur et laissa l'air passer de son propre réservoir dans celui du casque endommagé de Naguib.

L'Égyptien prit une profonde, bruyante inspiration, tout le corps légèrement arqué. Puis il toussa.

— Calme-toi, dit Jamie. Calme. Reste calme et tout ira bien.

Toussant comme un homme qui est resté sous l'eau trop longtemps, Naguib réussit à demander faiblement :

— Waterman ? Toi ?

— Oui. Alex et Rava sont en train d'équiper le treuil. On va te sortir de là dans quelques minutes.

— J'ai... glissé. Descendu... le roc a cédé et j'ai commencé à tomber.

— Tu peux t'asseoir ?

— Je crois que oui.

Délicatement, Jamie l'aida à trouver une position assise. Avec les scaphandres, c'était comme d'essayer de recourber un tuyau de plastique rigide.

— Comment te sens-tu ?

Jamie n'entendait plus ni Mironov ni Patel. Il supposa qu'ils avaient changé de fréquence radio.

— Je crois que j'ai le nez cassé. Je ne peux pas respirer avec.

— Les côtes ? Les bras, les jambes ?

Naguib garda le silence un moment, puis :

— Tout le reste a l'air en ordre. Je pense que je peux me lever maintenant.

— Pas encore. Détends-toi. Regardant en l'air, Jamie vit que l'argent du ciel brillait toujours au-dessus du ravin. Il y avait encore un peu de jour là-haut, bien que la nuit pût les envelopper en quelques minutes, il le savait.

Veux pas être dehors, ici, dans le noir avec un homme blessé, se dit-il, tapotant les touches de contrôle de sa radio. Ses écouteurs explosèrent sous les grognements en russe de Mironov, qui luttait pour mettre le treuil en place.

— Alex ! appela-t-il. (Le cosmonaute se tut aussitôt, bien que Jamie

l'entendît haleter dans ses écouteurs.) Le Docteur Naguib a l'air okay, sauf qu'il a dû se casser le nez dans sa chute. Son régénérateur est foutu, quand même. Je partage mon air avec lui.

Silence. Puis la voix de Patel, haut perchée, terrifiée :

— On n'a pas beaucoup d'air dans tous nos régénérateurs. On a été dehors tout l'après-midi.

— On peut y arriver, dit Mironov. On partagera tous ensemble quand on vous aura remonté tous les deux.

Le câble du winch serpenta vers le bas avec le harnais d'escalade accroché comme une veste vide. Jamie le passa autour des épaules de Naguib et se mit à fixer les courroies.

L'Égyptien dit :

— Mon scintigraphe... il s'est mis à clignoter... il doit y avoir une veine d'uranium à découvert dans ce ravin.

— C'est pour ça que tu es descendu ? demanda Jamie en bouclant les courroies du harnais.

— J'ai commencé à descendre... et puis je suis tombé. J'ai dû m'évanouir.

— Okay, ça ira. Mais garde ton souffle. Pas la peine de parler maintenant. Attends qu'on soit rentrés dans le rover.

Les deux hommes manœuvrèrent lentement le treuil en haut du ravin pour remonter le géophysicien. Jamie entendit Mironov ordonner à Patel de partager son air avec Naguib tandis que le Russe renvoyait le treuil au fond. Jamie passa rapidement le harnais, cria qu'il était prêt, et laissa le moteur du treuil le remonter.

Puis ils entamèrent la marche retour vers le rover, Jamie transportant le treuil, Mironov et Patel soutenant Naguib. Le Russe partageait son air avec lui maintenant comme le vit Jamie.

Le Soleil touchait l'horizon quand ils atteignirent la crevasse qu'ils avaient tous sautée à l'aller. Le ciel était déjà si sombre à l'est que les étoiles scintillaient.

— On pourrait la contourner, dit Patel comme s'il s'attendait à être contredit.

— Ce serait trop long, dit Mironov. La fissure fait plusieurs kilomètres. Il faut sauter.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir, dit Naguib.

— On te tiendra les bras, répondit Mironov, et on sautera tous les trois

ensemble. Avec cette gravité ça ne doit pas être difficile.

— Je ne sais pas si je pourrai, répéta Naguib. Mes jambes...

Jamie vit que Patel avait relâché le bras de Naguib et s'avavançait lentement, presque furtivement, jusqu'au bord de la crevasse. Mironov partageait son air avec le blessé. Jamie laissa tomber le treuil et se mit de l'autre côté de l'Égyptien. Il saisit le bras libre de Naguib et le passa autour de ses propres épaules.

Il dit doucement :

— Tu nous as mis dans cette situation ; il faut nous aider à en sortir.

Patel commença à contester, mais il entendit Naguib émettre un petit rire de gorge.

— Exact. Tout à fait exact, James. Je ferai de mon mieux.

Jamie sourit à l'intérieur du casque :

— Bon. Il ne devrait pas y avoir de problème. Allons-y, Alex, on recule un peu et on se met à courir.

Patel sauta le premier, sans un mot. Puis Jamie et Mironov essayèrent de transporter Naguib de l'autre côté de la fissure. Leur première tentative fut presque un désastre. Les enjambées de Naguib ne collaient pas avec les leurs, et tous les trois faillirent tomber en essayant de freiner avant d'atteindre le bord. Jamie entendit Naguib haleter de peur et Mironov marmonner des jurons contre lui-même. La conduite d'air du Russe sauta du collier de Naguib, Jamie y fixa aussitôt la sienne.

Jamie se remémora vaguement une légende à propos d'oiseaux aidant un Navajo à passer un gouffre infranchissable. Ou était-ce un arc-en-ciel ? *Une aide extérieure nous serait bien utile en ce moment*, se dit-il.

Il restait une précieuse petite lumière diurne. Le froid de la nuit s'infiltrait en Jamie, et il savait que Naguib devait être encore plus engourdi, plus glacé.

Ils reculèrent à nouveau, Mironov leur disant de partir du pied gauche et de garder le rythme. Je vais donner la cadence, dit-il.

— Adin. ... dva... tri... tchitiri, décompta Mironov. Adin... dva...

Tous les trois planèrent au-dessus de la crevasse comme un trio d'hippopotames en armure et atterrirent en dérapage, soulevant un nuage de poussière rouge de l'autre côté. Ils réussirent de justesse à rester sur leurs pieds.

— Mieux que le Ballet du Bolchoï ! rayonna Mironov tandis qu'ils se dirigeaient vers le rover, soutenant toujours Naguib de chaque côté.

— Dommage qu'on n'ait pas pu filmer ça, plaisanta Jamie.

Naguib ne disait rien. Patel était loin devant, sa lampe de casque allumée, une flaque de lumière jetée sur le sol noir tandis qu'il se dirigeait vers la sécurité du rover.

Une fois installés dans le sas ils assirent Naguib sur une des banquettes et l'aidèrent à ôter sa combinaison, puis Jamie nettoya le visage ensanglanté de l'Égyptien pendant que Patel passait les combinaisons à l'aspirateur et que Mironov montait dans le cockpit pour faire son rapport à la base.

— Je ne crois pas que tu aies le nez cassé, dit Jamie. Il ne saigne plus.

— Il a tapé sur la visière quand je suis tombé, dit Naguib.

— Tu aurais pu te tuer, dit Patel, ses grands yeux assombris.

Naguib sourit faiblement :

— Je n'ai jamais été très bon sur le terrain.

Mironov revint, le visage fermé, sérieux.

— Reed veut te parler, dit-il à l'Égyptien. Il va t'indiquer un médicament.

Jamie lui proposa de l'aider, mais Naguib se releva tant bien que mal.

— Je peux le faire, dit-il. Je crois que tu avais raison – rien de cassé.

Sans un mot Patel alla au coin cuisine et tira un plateau-repas pour lui. Mironov lui lança un regard menaçant.

— Pas de quoi s'en faire, Alex, dit Jamie au cosmonaute. Abdul est okay. Juste un saignement de nez, c'est tout.

Mironov renifla et fixa Patel.

Reed confirma que le nez de Naguib n'était sans doute pas cassé, et les quatre hommes déplièrent la table et s'assirent pour dîner.

— On n'a que deux équipements dorsaux de rechange en magasin, grogna Mironov en mangeant. Soyez plus prudents demain, s'il vous plaît.

— Je croyais qu'il pouvait y avoir une veine d'uranium à découvert au fond de cette fissure, dit Naguib, s'expliquant et s'excusant à la fois. Mon scintigraphe a enregistré de hauts niveaux de radiation.

— De l'uranium ? (Patel reprit l'idée.) Si on pouvait obtenir un rapport uranium/plomb on pourrait dater le champ de lave de façon quasi certaine.

Jamie dit :

— On n'a trouvé aucun niveau sensible de radioactivité ailleurs.

— Il y a *quelque chose* là, au fond de cette ravine, dit Naguib.

— Alors il faut y retourner demain et prendre quelques échantillons, dit Jamie.

Mironov leva ses sourcils presque invisibles :

— Y retourner ?

— Avec le treuil, Alex, dit Jamie. Et on peut même poser l'échelle extensible par-dessus la fissure qu'on a dû sauter.

Le Russe ne dit rien, mais il regarda Patel de l'autre côté de la table.

— Alors c'est d'accord, conclut Jamie. Rava et moi, on y retourne et on rapporte des échantillons du fond du ravin.

Brusquement, Mironov quitta la table et fonça vers le cockpit. Ils ouvrirent de grands yeux devant cette retraite précipitée.

Patel cilla plusieurs fois, puis résuma leur conversation comme si de rien n'était :

— Un ratio uranium/plomb pourrait nous donner une datation absolue pour ce segment particulier de la coulée de lave...

— Excusez-moi.

Jamie se leva à son tour tandis que Patel continuait à parler à Naguib.

Mironov était assis dans le siège de conducteur, les doigts effleurant le tableau de bord, vérifiant tous les systèmes du rover. Jamie se glissa dans le siège voisin.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Alex ?

Le Russe prit une profonde inspiration. Ils entendaient derrière eux le bavardage continu de Patel.

— Ton camarade géologue aurait laissé Naguib mourir là-bas, si on l'avait laissé faire.

— Quoi ? Rava ?

— Je lui ai dit d'apporter le treuil. Il l'a apporté jusqu'à la fissure, mais il a refusé de sauter. Il a *lancé* l'équipement de l'autre côté de la crevasse et il allait repartir vers le rover.

Jamie se tut, digérant l'information. *Rava a dû paniquer*, se dit-il. *Et Alex en a plein le dos de ce type.*

— Mais il a quand même fini par sauter, répondit Jamie. Il y est arrivé et il nous a aidé.

— Il a fallu que je le menace de lui casser la gueule, grommela Mironov. Sa combinaison jaune est d'une couleur qui lui va bien. J'ai même dû le forcer à partager son air avec Naguib.

— Il a dû être sacrément terrorisé, dit Jamie.

— On ne peut pas compter sur lui. Pas en cas de danger. Je ne peux pas te permettre de sortir seul avec lui.

Jamie haussa les épaules :

— Alors il faut que vous veniez avec nous, Alex. S'il y a vraiment une

veine d'uranium dans ce ravin, quelle qu'en soit la teneur, c'est crucial pour nous.

Le Russe eut un bref signe de tête.

— Je viendrai. Naguib pourra rester à bord et s'occuper de la radio.

— Okay. Maintenant essayons de nous calmer. Patel a peut-être paniqué, mais ça ne sert à rien de ressasser tout ça.

— Oui. Je sais. Mais j'ai encore envie de lui tordre le cou.

Jamie essaya de rire. Il donna une petite tape sur l'épaule de Mironov et dit :

— La rancune, ça peut être aussi dangereux que la panique. Essaie de prendre du recul, Alex.

Le Russe répondit par un grognement.

Jamie se leva de son fauteuil et revint à la table où Naguib et Patel continuaient à bavarder.

— Okay, dit Jamie. Demain matin on retourne au ravin – Rava, Alex et moi.

— Et moi ? demanda Naguib pendant que Jamie se glissait de l'autre côté de la table étroite.

— Tu restes et tu récupères. Tu pourras analyser les échantillons qu'on a rapportés aujourd'hui.

— Et qui est-ce qui t'a donné le commandement ? lâcha Patel. Qui t'a élu capitaine de cette équipe ?

Jamie cilla de surprise :

— C'est simplement ce qui semble le plus logique. Abdul va se sentir plutôt raide et endolori demain, j'en suis sûr. Il reste toi et moi, Rava. Et Alex.

Les narines de Patel s'élargirent :

— Oui. Bien sûr. Toi, moi et notre cosmonaute superviseur. Et le lendemain on retourne au dôme, dit-il en colère. Et ce sera la fin de nos trois jours ici.

Jamie s'appuya au dossier de la banquette, en fixant Patel de l'autre côté de la table en désordre. Il se dit qu'il n'aurait pas dû s'attendre à de l'estime de la part de son collègue géologue. Ni même à de la courtoisie.

SOL 34 : LE MATIN

Jamie sortit de son rêve. Il resta étendu un long moment comme mort sur son lit de camp, regardant fixement la courbe en plastique du dôme qui commençait juste à s'éclairer à l'aube d'une nouvelle journée. Il crut d'abord qu'il était à nouveau en rover, puis il se rappela qu'ils étaient revenus depuis une semaine de l'expédition à Pavonis Mons. Son sommeil fut marqué par un rêve étrange, déstabilisant. Cela ne l'avait pas effrayé, à proprement parler, mais il était troublé.

Il se releva et s'assit. Il avait rêvé qu'il était encore à l'école. Il dut faire un effort pour se rappeler qu'il était débarrassé de ça. Il était sur Mars. Et c'était le jour du départ au canyon.

Les premières lueurs roses de l'aube commençaient à remplir le dôme. Jamie se lava, se rasa et avala un rapide petit déjeuner de porridge et café fumant, plus l'inévitable gélule de vitamine – seul dans la salle commune jusqu'à ce que les autres se manifestent à leur tour.

Il prononça de brefs bonjours en cheminant vers les armoires où étaient rangées les combinaisons pressurisées. Le dôme avait l'air différent à présent. Pas le même endroit que le jour où ils avaient atterri. Il y avait plus que le vécu d'une douzaine de personnes pendant trente-quatre jours. Près de cinq semaines plus tôt le dôme était apparu étrange, redoutable, une nouvelle matrice de plastique et de métal froid qui n'avait pas encore été mise à l'épreuve. C'était à présent une maison, sûre et chaude, et l'odeur de café se répandait jusqu'aux armoires. Près de cinq semaines de travail et de planification, de discussion et de plaisanteries, de repas et de sommeil avaient donné au dôme une aura humaine distinctive. Le sol portait la trace de leurs bottes. Jamie sentait les émotions imprégner l'air. Ce n'était plus un dôme stérile, bardé de technologie. Plus maintenant. *Notre âme anime cet endroit maintenant*, pensait-il.

Et aujourd'hui on laisse ça dernière nous pour aller au canyon. J'ai eu un rêve d'angoisse : pas étonnant.

Il passa la petite zone de serre où Monique Bonnet était agenouillée à côté de ses plantations. Elle les nourrissait comme une mère attentionnée, sous le rayonnement des lampes. Même sous le soleil matinal qui filtrait à travers la

paroi incurvée du dôme, ils laissaient toute la journée sur elles la lumière à pleine intensité. Le plastique transparent du dôme stoppait la plupart des infrarouges solaires, et tout l'ultraviolet.

— Comment va la ferme ? demanda Jamie.

Monique leva les yeux de ses grands plateaux, en frottant une tache rouge sur sa joue.

— Tout à fait bien. Tu vois ? (Elle fit un geste vers des petites pousses vertes qui perçaient à travers le sol sableux rose.) Avant qu'on retourne sur Terre je pourrai vous servir de *la salade verte*.

— Tu les arroses toujours de Perrier ?

— Bien sûr. Et à part ça ?

Jamie sourit et Monique lui rendit son sourire. Elle avait pris en main la gestion du petit jardin, donnant aux plantes martiennes de l'eau et une attention maternelle. Ilona et Joanna l'avait laissée s'en occuper, en dépit de la répartition formelle des tâches dans le plan de mission. *Mars doit être d'accord avec elle*, pensait Jamie. Le personnage de Monique avait l'air plus attirant qu'au moment de l'atterrissage.

Est-ce qu'elle est vraiment mieux ou est-ce que je suis seulement en manque ? se demandait Jamie. Il ne se sentait pas spécialement perturbé. *Tony doit additionner notre nourriture d'inhibiteurs sexuels, quoi qu'il en dise. Probablement une bonne chose, essayait-il de se convaincre.*

Regardant les larges plateaux remplis de poussière rougeâtre et de pousses vertes, Jamie réalisa : *On pourrait vivre sur Mars indéfiniment, s'il le fallait. Si on avait apporté assez de semences, on aurait pu démarrer une ferme en bonne et due forme, utilisant l'eau de Mars et tirant l'oxygène et l'azote de son air. On pourrait faire pousser assez de nourriture pour survivre dans ce dôme, le transformer en vraie base. Une résidence permanente.*

La prochaine mission. C'est ça qu'on doit faire. Apporter assez de semences pour démarrer une ferme autosuffisante. Utiliser les ressources locales. C'est faisable. Maintenant on le sait.

Le comportement des explorateurs avait changé tout au long de ces cinq semaines sur Mars. Jamie était toujours l'intrus, le solitaire, mais c'était maintenant parce qu'il était le leader tacite du groupe. Il n'était plus la pièce rapportée, le remplaçant de dernière minute. La majeure partie du travail effectué par les onze autres avait désormais pour objectif de faire réussir l'exploration de Tithonium Chasma.

Patel était toujours hargneux, furieux que son expédition à Pavonis Mons

ait été écourtée. Il était constamment occupé à analyser les échantillons rapportés de leur brève incursion. La datation uranium/plomb obtenue à partir des échantillons ne collait pas avec celle qui résultait des mesures potassium/argon. Patel et Naguib passaient tout leur temps libre à tenter de comprendre pourquoi. Vosnesensky, tout d'abord sévère et morose du fait du bouleversement du programme, avait progressivement rallié l'idée. Depuis deux semaines il était presque jovial. *Il y a un homme plutôt marrant derrière cette façade de responsabilité rigide*, réalisa Jamie.

Toshima travaillait étroitement avec Jamie, tirant le maximum de la moindre parcelle d'information en provenance des balises de géologie/météorologie sur la région du canyon. Connors, Mironov, et Abell volaient à tour de rôle en RPV au-dessus du canyon, le cartographiant avec une résolution de quelques centimètres.

Joanna et Ilona passaient leur temps à préparer les expérimentations biologiques qu'elles comptaient mener à bien, en dessous du brouillard, au fond de la vallée où il y avait de la chaleur et un espoir de vie. Toutes les deux iraient en rover avec Jamie et Connors, Monique resterait à la base. Jamie s'interrogeait sur le fait d'avoir Joanna et Ilona ensemble dans le rover. Des compartiments tellement proches. Elles étaient assez copines à présent, mais quel genre de problèmes pouvaient survenir entre les deux femmes confinées pendant dix jours dans le rover ?

Jamie avait parlé à Ilona de sa rancune envers les Russes. Elle avait répondu en levant un sourcil, avec un petit sourire hautain.

— Je suis sérieux, Ilona, avait-il dit. Il faut que tu arrêtes d'exciter Mikhaïl. Et Alex aussi. Il faut arrêter ça.

— Est-ce un ordre, capitaine ?

Elle couvrait Jamie des yeux.

— Je voudrais bien, répliqua-t-il. Je voudrais avoir le pouvoir de changer ton attitude.

— Tu ne l'as pas. Personne ne l'a. (Ilona prit une courte inspiration.) Je n'ai pas moi-même ce pouvoir.

Et puis il y avait Tony. Quelque chose inquiétait Jamie chez le médecin anglais. Comme les semaines passaient Tony semblait devenir – quoi ? Comment le décrire ? Renfrogné. Réservé. *Peut-être est-ce seulement mon imagination*, pensait Jamie. Tony avait la même apparence : pimpant, beau, élégant même en survêtement réglementaire. *Mais il ne se comporte pas tout à fait de la même façon qu'au moment de l'atterrissage. Il est plus calme, il*

ne parle pas beaucoup, et quand il le fait, c'est sans entrain. Quelque chose ne va pas. Tony est devenu distant. Froid. Presque hostile.

Est-ce que Ilona l'a encore chahuté sur le fait qu'il ne sort pas ? Puis il secoua la tête. Peut-être que c'est moi. Peut-être que c'est seulement mon imagination. Je suis si occupé à tout préparer pour cette exploration que je n'ai pas beaucoup de temps à passer avec lui. Ou peut-être qu'il ne se sent pas bien.

— Tu as besoin d'aide ?

Jamie leva les yeux. Vosnesensky s'était approché, un sourire détendu sur le visage. Mikhaïl se rasait tous les matins, mais sa barbe foncée se voyait toujours un peu.

— Merci. Je crois que je peux me débrouiller.

Jamie avait revêtu son sous-vêtement thermique dans son compartiment individuel. À présent, il était en train d'enfiler la moitié inférieure de sa combinaison pressurisée.

— Pourquoi sors-tu ? demanda Vosnesensky, commençant à ôter son propre survêtement dont la couleur initiale rouge corail avait considérablement passé.

— Je ne suis pas sorti depuis une semaine, dit Jamie. Tout ce travail de planification m'a transformé en apparatchik.

— C'est le prix à payer pour le leadership.

Vosnesensky souriait ; à l'évidence c'était une plaisanterie. En slip maintenant il attrapait son sous-vêtement thermique dans son armoire.

— Ouais, grognait Jamie en tirant sur ses bottes, ce leader va prendre une heure de liberté ce matin pour se promener simplement autour du dôme et admirer le paysage. Et réfléchir.

Vosnesensky retrouva son ancien air morose :

— Tu sais que tu n'es pas autorisé à sortir tout seul.

— Juste une balade autour du dôme, Mikhaïl.

— Ce n'est pas autorisé.

— J'ai besoin d'être un peu tout seul.

— Je suis toujours le commandant ici, dit le Russe, en bouclant son survêtement chauffant.

Il avait l'air d'une bouche d'incendie enveloppée dans des spaghettis trop cuits.

Toujours assis sur la banquette, Jamie lui sourit :

— Oui, je sais que tu es le patron, Mikhaïl. Et tu as raison, les procédures

de mission disent que personne ne peut aller seul dehors. Veux-tu être assez aimable pour venir avec moi ?

Le Russe eut un large sourire :

— Moi ? Le commandement de groupe ! Tu espères qu'un homme aussi occupé que moi va tout laisser tomber simplement pour aller faire une balade avec toi ?

— J'apprécierais que tu le fasses.

Les fesses appuyées contre l'armoire pour tirer sur les jambières métalliques rigides de sa combinaison pressurisée, Vosnesensky raila :

— Le commandant de groupe est un personnage beaucoup trop important pour aller flâner dans le désert sur un simple caprice d'un de ses subordonnés. Beaucoup trop important.

Jamie se leva et marcha vers l'étagère où le torse de sa combinaison bleu nuit pendait, les bras ballants, comme une armure sans tête ni jambe.

— Cependant, dit Vosnesensky, un doigt boudiné en l'air, entre amis, je serai heureux de sortir avec toi.

Jamie s'enfila dans le torse, passa la tête dans l'anneau de cou, et rendit son sourire au Russe :

— Entre amis, merci.

— Mais pas plus d'une heure, dit Vosnesensky, plus sérieusement. Nous avons tous une matinée chargée.

— Exact.

Quelques minutes plus tard ils se trouvèrent bien calés dans leurs combinaisons. Ils vérifièrent mutuellement leurs équipements dorsaux, appelèrent Mironov, qui était à la console de contrôle ce matin-là, et entrèrent dans le sas.

Quand ils eurent fait un pas sur le sol de poussière rouge et que Jamie eut regardé une fois de plus le ciel rose de Mars, il se rappela que la couleur de sa combinaison n'était pas celle du ciel ici ; le ciel bleu le plus proche était à plus de cent millions de kilomètres.

Vosnesensky sur les talons, Jamie fit lentement le tour du dôme, du côté où l'on ne pouvait pas voir les véhicules d'atterrissage ni le fouillis d'équipements et d'instruments qui les entourait. C'était sa vue favorite, un désert vide jusqu'à un horizon incroyablement proche, une ligne rouge et ridée de falaises dans le lointain.

Il cligna des yeux et la vue devint celle du Nouveau-Mexique, avec de maigres buissons d'épineux et des taches d'herbe rase éparpillés sur le sable

et les rocs. Un autre clin d'œil, et ce fut à nouveau Mars, déserte et froide.

As-tu jamais été vivante ? Jamie interrogeait le monde sur lequel il se tenait *Allons-nous trouver les signes de ta mort dans le canyon ? Sommes-nous les premiers à franchir l'abîme qui nous sépare, ou bien tes ancêtres ont-ils atteint notre monde dans la nuit des temps ? Alors est-ce que je serais revenu chez moi ?*

Le vent qui chantait doucement ne répondit rien à Jamie. Les esprits de Mars, s'il y en avait, gardaient leurs secrets pour eux.

Jamie eut un soupir du fond du cœur. *Très bien, alors. Il faudra que j'aille vous chercher. Il faudra que j'aille voir par moi-même où est la vérité.*

Finalement il se tourna vers la combinaison rouge feu de Vosnesensky et lui sourit, même s'il savait que le Russe ne pouvait pas lui voir le visage à travers la visière teintée.

— Okay, Mikhaïl. Rentrons.

— C'est tout ce que tu voulais ?

— Tu avais raison. Il y a du boulot. On ferait mieux de se mettre au travail tout de suite.

Jamie comprit que le Russe essayait de hausser les épaules dans sa combinaison. Tandis qu'ils marchaient lourdement vers le sas, Jamie essaya de se rappeler les détails de son rêve. Quelque chose à propos de l'école, quelque chose qui le tarabustait. Il le mit sur le compte de l'anxiété et l'oublia.

Tony avait fait un rêve, lui aussi.

Le médecin anglais était allé directement de son compartiment de nuit à l'infirmerie, piétinant le sol de plastique dur avec pour tout vêtement une paire de chaussettes de laine et un peignoir élimé en tissu éponge bleu roi, qui arborait sur la poitrine gauche l'écusson du club de son père.

Reed ne pouvait se rappeler son rêve, mais simplement le fait qu'il s'était réveillé en sueur, heureux de ce que les visions qui avaient hanté son sommeil se soient évanouies à l'instant même où ses yeux s'étaient ouverts. Il ferma soigneusement la porte en accordéon de l'infirmerie et se mit à préparer son remontant matinal.

— J'aime le café, j'aime le thé, se chantait-il à lui-même, d'un ton faux et sans articuler. Mais je t'aime par-dessus tout.

La boisson parfaite pour le matin. Assez d'amphétamine pour démarrer brillamment la journée, mais pas assez pour que ce soit nocif. Ou perceptible.

Une touche de ceci et une touche de cela. Juste ce qu'il fallait pour démarrer une nouvelle journée sur Mars. *Sacrée Mars. Dangereuse Mars. Mars monotone, triste, morte.*

Reed leva le petit gobelet à la lumière, vérifia que le liquide était exactement au niveau requis, puis le vida en savourant.

Là ! Maintenant, le temps que j'aie fini mes ablutions, j'aurai les mains assez fermes pour me raser.

Il fut le dernier à entrer dans la salle commune ce matin-là. Il ne restait personne sauf Monique et Ilona.

— Toutes les abeilles sont déjà au boulot, je vois, dit Reed d'un ton vif en se dirigeant vers le frigo.

— Il faut que j'y aille aussi, dit Ilona, avec un petit bruit de lèvres en se levant de table.

Elle porta son plateau à l'appareil de recyclage pendant que Reed glissait le sien dans le four à micro-ondes.

— Est-ce que je vais te manquer ? demanda-t-il à Ilona, assez bas pour que Monique ne pût entendre.

Ilona eut l'air presque surprise :

— Je te verrai tous les jours, quand on fera le rapport médical quotidien.

— Pas tout à fait la même chose que d'être ensemble, non ?

Elle eut un sourire hautain :

— On n'a pas été ensemble de cette façon depuis l'atterrissage.

— Exact. Mais quel dommage...

— Je te manque ?

— Certainement.

— Mais je croyais que c'était Joanna qui t'intéressait.

Reed fixa ses yeux fauves :

— Oh, ce n'était qu'un passe-temps, un jeu.

— Un jeu que tu as perdu.

— La partie n'est pas encore terminée, dit Reed, froissé.

Ilona se mit à rire :

— Si tu peux l'amener au lit après qu'elle a passé dix jours pleins avec notre Peau-Rouge...

Reed la coupa :

— Et qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire pendant ces dix jours ? Et nuits ?

Elle se redressa complètement, elle était presque aussi grande que lui.

— J'ai l'intention d'être une bonne scientifique et de me conduire proprement. Une exploration sur le terrain n'est pas un endroit pour jouer, Tony.

— Non. Je suppose que non.

— Absolument pas.

Elle s'en alla, quittant la salle commune, plantant là Reed tandis que le micro-ondes sonnait pour son petit déjeuner et que Monique essayait de faire comme si elle n'avait rien entendu.

Elles me laissent là toutes les deux, se disait Reed en posant son plateau sur la table. *Ilona et Joanna. Et le Navajo. Ils me laissent là.*

Monique lui sourit maternellement avec son sourire à fossettes, puis elle s'excusa et partit. Reed s'assit seul, picorant sa nourriture avec apathie, se sentant seul et abandonné comme au temps où on l'avait laissé à l'hôpital pour son opération des amygdales.

SOL 34 : APRES-MIDI

Pete Connors fronçait les sourcils devant le tableau de bord du rover en parlant au micro :

— Ces maudits ventilateurs ne fonctionnent toujours pas à cent pour cent.

Le visage de Vosnesensky apparut à l'écran, au centre du panneau :

— Où en sont-ils ?

— Quatre-vingt, quatre-vingt-deux.

Assis à côté du cosmonaute, Jamie essayait de cacher l'irritation qui le titillait. *On ne va pas remettre le départ sous prétexte que les ventilateurs ne sont pas à leur max. Ce n'est pas une raison pour retarder l'exploration !*

Vosnesensky jeta un regard à la check-list devant lui :

— Quatre-vingts pour cent, c'est dans les limites tolérées, dit-il en hésitant.

— Je ne crois pas que ça posera de problème, Mike, dit Connors. Les ventilateurs ont toujours été un peu capricieux.

— Vous pourrez toujours augmenter la proportion d'oxygène si nécessaire, dit Vosnesensky.

— C'est vrai. Allez on y va. On est prêts à rouler.

Connors avait l'air mortellement sérieux, déterminé. Jamie trouvait que l'homme avait perdu du poids depuis l'arrivée sur Mars. Il avait le visage plus mince, presque hagard. *Je suppose qu'on est tous comme ça.*

Ilona se tenait derrière le fauteuil de Jamie, les mains sur le dossier. Joanna était debout derrière Connors, les lèvres pincées dans l'expectative.

Allez, pressait silencieusement Jamie. On lance le show.

Le visage de Vosnesensky s'allongea en une petite moue morose. Il laissa échapper une profonde expiration, plus un reniflement qu'un soupir :

— Très bien, dit-il enfin. Vous pouvez y aller.

Jamie relâcha sa propre respiration tandis que Connors opinait et répliquait :

— Okay. On y va.

— *Dasvidania.* Bonne chance.

— Merci, Mike, dit Connors.

Il se passa la langue sur les lèvres, puis appuya sur la pédale

d'accélérateur. Le rover bondit en avant. Jamie coupa la communication avant que Vosnesensky puisse changer d'avis.

— C'est parti, murmura Ilona.

— Prochain arrêt, Tithonium Chasma, dit Connors, avec une gaieté forcée.

Leur plan d'excursion prévoyait qu'ils aillent directement au canyon, en ne s'arrêtant qu'au coucher de soleil et en repartant au lever de soleil suivant. Il n'était pas prévu de sortie, pas d'arrêt d'exploration. Leur but était Tithonium Chasma et rien d'autre. Une fois au canyon Jamie voulait avoir autant de temps et autant de nourriture, d'eau et d'autres fournitures consommables que possible.

Les cartes improvisées qui avaient été faites d'après les photos prises des avions téléguidés avaient montré qu'il était possible de descendre au fond du canyon le long de la pente d'un ancien éboulement, qui avait en partie comblé une section de la paroi à pic du canyon. Il serait difficile de trouver mieux. La plupart des glissements de terrain s'étaient effondrés sous le bord du canyon, laissant une pente trop raide pour le rover. Quelques avalanches emplissaient complètement le fond du canyon et remontaient même jusqu'à la falaise de la face sud.

Celle-là, cependant, avait l'air utilisable, elle était dans les possibilités du rover. Pas trop raide, elle s'étendait depuis la lèvre de la falaise jusqu'en bas sans recouvrir totalement le fond du canyon. Elle était étroite, comparée à la plupart des autres, à peine un kilomètre de large. Mais ça laissait pas mal de place pour le rover. À condition que les éboulis soient assez durs pour s'y déplacer sans risque d'enlèvement. À condition que la pente soit assez douce sur tout le trajet, jusqu'au fond... Les photos aériennes ne pouvaient pas saisir tous les détails de chaque mètre de piste.

Pour Jamie il s'agissait d'un éboulement récent, plus neuf, plus frais que ceux qui avaient creusé d'énormes niches dans les murs du canyon. Récent, il le savait, cela pouvait signifier seulement quelques millions d'années.

— On dirait qu'il fait beau, plaisanta Connors.

Le ciel était d'un délicat rose saumon, sans nuage comme toujours.

Jamie fit écho :

— Je ne sais pas. Pourrait bien pleuvoir d'ici cent mille ans, ou même avant.

— Zut ! J'ai oublié mon parasol à Houston.

Joanna, toujours derrière le siège du conducteur, dit tout à fait

sérieusement :

— Toshima a noté un nombre inhabituel de tempêtes de sable plus loin vers le nord.

— Inhabituel, ça veut dire quoi pour lui ? demanda Ilona.

— Par comparaison avec les observations satellite des dix dernières années, je suppose.

— Pas de tempête si près de l'équateur, tout de même, dit Jamie.

— Pas encore, répliqua Joanna. Mais on ne sait pas ce qui déclenche les tempêtes.

— Ni ce qui les arrête, dit Ilona.

Connors ajouta :

— Hé, on ne sait même pas ce qui déclenche les tempêtes sur terre, pourtant les météorologues les étudient depuis l'époque de Benjamin Franklin.

Ils respectaient les horaires avec précision, s'arrêtaient quand le timide Soleil touchait l'horizon, et appelaient Vosnesensky au dôme depuis leur position. Quelque chose d'étrange s'infiltra dans l'esprit de Jamie tandis qu'ils étaient tous les quatre en train de manger leurs dîners précuits. *On est dehors au milieu d'un désert gelé, entouré d'un air irrespirable, à une température capable de nous geler le sang en quelques secondes.* Comme le dôme paraissait sûr et accueillant maintenant !

Ils étaient assis sur les banquettes rembourrées qu'on déployait de dessous les couchettes, deux par deux, les hommes d'un côté de la table étroite et les femmes de l'autre. Jamie prit le premier tour de nettoyage pendant que Connors retournait au cockpit vérifier tous les systèmes du rover avant le repos nocturne. Les femmes glissèrent la table dans sa niche sous la couchette inférieure droite, bavardant ensemble, puis prirent leur tour aux toilettes.

Une fois toutes les couchettes dépliées, on ne pouvait plus bouger dans l'habitacle du rover. Les deux femmes prirent les couchettes supérieures, laissant Jamie et Connors se glisser dans celles du dessous comme des égoutiers rampant dans un tunnel. Jamie entendit Joanna et Ilona murmurer quelque chose au-dessus de sa tête comme deux écolières. Pas de rigolade, cependant. Elles avaient l'air totalement sérieuses, quelles que fussent leurs confidences.

Une pensée soudaine lui vint. *Et si Ilona disait à Joanna ce qui s'est passé entre nous pendant le voyage ? Zut !* Il ne voulait pas que Joanna l'apprenne.

Ilona ne ferait pas ça, se dit-il. Cela n'a pas de sens pour elle d'en parler. Pourquoi le raconterait-elle à Joanna ? Cela mettrait le foutoir dans nos relations ici, enfermés dans cette boîte de conserve. Elle ne ferait pas ça. Ilona est assez intelligente pour savoir que ce n'est pas une chose à faire.

Mais il y a une drôle de fêlure en elle, réalisa-t-il. Elle a un bizarre sens de l'humour. Peut-être qu'elle trouverait ça drôle après tout.

Jamie tendit l'oreille mais ne put rien entendre d'autre que la plainte du vent à l'extérieur.

Li Chengdu se sentait détendu pour la première fois depuis qu'ils avaient atteint leur orbite autour de Mars.

On a étalé la tempête politique, se dit-il. On a même fait du bon travail scientifique. Malgré la mort de Konoye, les Américains et les Russes ont prouvé qu'ils pouvaient effectivement extraire de l'eau des Lunes martiennes. La prochaine expédition pourra se ravitailler ici et refaire le plein de la plupart des matières consommables. Il ne sera plus nécessaire de transporter chaque gramme d'eau, d'air et de combustible pour tout le voyage aller et retour. Les choses seront plus faciles la prochaine fois. On pourra même installer un dépôt de ravitaillement sur Phobos.

Il se relaxa dans son confortable fauteuil et observa le visage lourd et austère de Vosnesensky pendant que le Russe faisait son rapport du soir. *Le bonhomme a une expression renfrognée naturelle, se dit-il. Je ne crois pas l'avoir jamais vu sourire.*

Vosnesensky était en train de dire que tout se passait normalement. L'exploration respectait le calendrier ; l'équipe de Waterman atteindrait le bord du canyon le lendemain avant le coucher de soleil. Patel et Naguib analysaient les échantillons de flots de lave qu'ils avaient rapportés de Pavonis Mons. Monique Bonnet testait d'autres échantillons de roche de Pavonis à la recherche de traces de vie. Elle avait trouvé quelques formations microscopiques intéressantes, mais pas d'organisme, pas même de composé chimique organique.

Toshima était préoccupé par une série de tempêtes de sable vers le nord, presque à la limite de la calotte polaire en fusion. Le météorologue japonais insistait sur le fait que de telles tempêtes étaient inhabituelles à cette époque de l'année et nécessitaient une grande vigilance. Particulièrement avec une équipe en train de voyager à découvert. Li Chengdu opina distraitement. Il était tout à fait d'accord. Les tempêtes incitaient à la vigilance. Mais il n'y

avait pas grand-chose d'autre à faire à ce sujet.

Finalement Vosnesensky leva les yeux de ses notes et dit :

— Ceci termine mon rapport.

Li dit à l'image sur l'écran :

— Tout le monde est en bonne santé ?

Avec un grognement et un signe de tête le Russe répondit :

— Oui, ça en a l'air. Je peux faire venir Reed pour vous donner les relevés des examens hebdomadaires.

— Cette information est transmise à notre ordinateur, n'est-ce pas ?

— Oui. Automatiquement.

— Alors je peux y accéder sans déranger le Docteur Reed. (Li hésita un quart de seconde.) Dites-moi, comment vont-ils sur un plan émotionnel ? Comment évaluez-vous l'état psychologique des membres de votre groupe ?

Le visage musclé de Vosnesensky se montra surpris, puis se renfrognâ, pensif :

— Ils m'ont l'air assez normaux, dit-il au bout d'un moment. Il y a eu beaucoup d'excitation juste avant que l'équipe d'exploration s'en aille, mais tout est rentré dans l'ordre maintenant.

C'était précisément ce que Li voulait entendre.

— Bon, dit-il. Je suis heureux qu'ils soient contents de leur boulot.

Mikhaïl Vosnesensky opina d'un air maussade. Li fit encore quelques remarques polies, puis lui souhaita bonne nuit.

Vosnesensky continua de fixer l'écran un long moment après qu'il fut devenu gris et vide. Il n'avait pas menti au commandant d'expédition, pas exactement. Il avait simplement mis en avant le bon côté des choses en réponse à la question de Li sur le moral. En toute vérité, chacun avait l'air heureux dans son travail.

Il y avait quelque chose qui subtilement n'allait pas bien, pensait Vosnesensky. Il sentait une tension dans l'air qui n'y était pas quelques semaines plus tôt. Rien sur quoi il pût mettre le doigt, pas de clash ou d'animosité manifestes. Rien d'aussi flagrant que les piques malicieuses d'Ilona ou les plaintes dégoûtées de Patel à propos des modifications de planning.

Mais quelque chose était en train de se passer. Quelque chose.

La plupart ont perdu du poids. Cela a été particulièrement sensible pendant les dernières semaines. Mais Reed dit qu'il fallait s'y attendre. Et toutes ces données physiologiques vont directement aux experts médicaux sur

Terre. Si ça les alarmait, ils nous le feraient savoir, non ?

Ou bien auraient-ils peur de nous effrayer, de nuire à notre efficacité ? Après tout, il ne nous reste qu'un peu plus de trois semaines à tenir.

Peut-être devrais-je en discuter avec Reed, se dit-il en se levant de la console de communication. C'est notre docteur. Et notre psy. Il aurait peut-être une idée sur ce problème.

Avec un haussement de ses lourdes épaules, Vosnesensky décida d'essayer plutôt une bonne nuit de sommeil. Je pourrai en parler à Reed demain si je suis encore inquiet. Demain ce sera bien assez tôt.

SOL 35 : SOIR

— Qui aurait pu penser, se plaignait Ilona, qu'on pourrait se sentir aussi fatigué à rester simplement assis toute la journée ?

Des ombres rouge sombre s'allongeaient à travers le paysage sablonneux désolé. Jamie vit que le soleil allait se coucher dans une heure ou deux.

— Ne rien faire est parfois plus épuisant qu'un travail physique dur, acquiesça Joanna.

Toute la journée les deux femmes étaient restées assises sur les banquettes, ou debout derrière les deux hommes dans le cockpit ; le rover roulait vers Tithonium Chasma dans un désert sauvage parsemé de blocs rocheux. Jamie et Pete Connors s'étaient relayés aux commandes. La tension ininterrompue lui avait donné mal à la tête ; même quand il était dans le siège de droite, il restait concentré, scrutant avec anxiété les rocs trop gros à escalader ou les cratères trop raides pour être traversés.

Le terrain qu'ils parcouraient était rugueux, avec des formations irrégulières de collines au sommet plat, et un horizon de montagnes déchiquetées. *Exactement comme la formation Chinle en Arizona*, se dit Jamie, hochant la tête, étonné des similarités entre les deux mondes. *Ils avaient trouvé des os de dinosaures dans ces rocs rouges*, se rappelait-il.

— Quelque chose qui ne va pas ? demanda Connors.

Presque effrayé, Jamie sortit de sa rêverie. L'astronaute lui souriait d'un air bon enfant.

— Tu avais l'air gêné comme si tes chaussures te faisaient mal, dit Connors.

— J'étais seulement en train de réfléchir à la géologie, dit Jamie.

— Et ça fait mal ?

Jamie se mit à rire et fit non de la tête.

Quelques minutes plus tard, Jamie demanda :

— Pete, que signifie le « T » ? Pourquoi n'utilises-tu pas ton premier nom ?

Le long visage de Connors se renfrognait :

— Tyrone, murmura-t-il.

— Tyrone ?

— Ne le dis à personne.

— Pourquoi pas ? C'est un joli nom irlandais ancien.

Connors lui rendit son sourire, mais quelque part il avait l'air presque triste :

— Les gamins blancs du Nebraska n'étaient pas de cet avis. Et ça m'a entraîné dans des bagarres sans fin. Ce n'était pas bon pour le fils du pasteur d'avoir les pattes écorchées sans arrêt. « Pete » est beaucoup plus facile à vivre.

Je me demande combien de batailles il a dû encore livrer dans l'Air Force, se demandait Jamie. Et à l'Agence spatiale.

Ils roulaient toujours alors que le pâle Soleil plongeait à l'horizon. Connors murmurait quelque chose au micro intégré à son casque. Jamie ne portait pas ses écouteurs mais il savait que l'astronaute vérifiait leur position sur la carte issue de la photo satellite et en parlait avec Vosnesensky à la base.

D'après l'écran du tableau de bord ils étaient à moins de cinq kilomètres du canyon. Jamie consulta sa montre ; il restait à peu près un quart d'heure de jour.

Connors fit pivoter le rover de presque quatre-vingt-dix degrés et l'arrêta en douceur. Le générateur qui alimentait les moteurs des roues bourdonna un ton en dessous.

— Okay, c'est tout pour aujourd'hui, dit-il.

Avant que Jamie ait pu demander pourquoi il avait changé de direction, Connors appela les femmes par-dessus son épaule :

— Venez regarder le coucher de soleil !

Ils se pressèrent dans le cockpit et regardèrent en silence un soleil étrangement petit sombrer en dessous d'une ligne de falaises. Le ciel passa du rose à un rouge feu, puis vira au noir complet. Jamie força ses yeux à la recherche d'un rayon vert, mais ou bien il était trop délicat pour être observé à travers la verrière, ou bien il n'y en avait pas. *Peut-être y en a-t-il seulement quand le Soleil est en phase d'activité*, conclut-il.

Aucun d'entre eux ne bougeait. Personne ne disait mot. Jamie sentit le froid de la nuit martienne s'insinuer à travers la bulle de plastique du cockpit. Lentement, à mesure que leurs yeux s'accoutumaient à l'obscurité, quelques-unes des étoiles les plus brillantes miroitèrent à travers le plastique teinté.

— Ce doit être la Terre, dit Ilona de sa voix de gorge sensuelle.

— Ah non. C'est Sirius, corrigea Connors. D'après les éphémérides, la Terre est déjà en dessous de l'horizon.

— On ne la verra pas du tout ? demanda Ilona.

— Pas avant qu'elle devienne une étoile matinale. Et nous serons alors sur le chemin du retour.

Jamie fixa le ciel nocturne noir. Il ne voyait que de rares étoiles briller. Le ciel avait l'air solitaire, abandonné.

Connors attrapa le bouclier thermique et le tira sur la verrière de plastique. Puis :

— Pouvez-vous me laisser passer, s'il vous plaît ? dit-il aux femmes. Il faut que je prenne un peu d'aspirine.

— Mal de tête ? demanda Ilona.

— Ouais. Trop d'heures de conduite. C'est beaucoup plus facile de piloter un avion.

— Moi aussi, dit Ilona. Je vous accompagne jusqu'au flacon d'aspirine.

Jamie se demanda si Ilona allait faire un truc avec l'astronaute. Pas ici, pensa-t-il. Il n'y a pas assez de place, et on joue trop gros.

Puis il se rendit compte qu'il avait lui aussi les tempes battantes ; ça avait été une rude journée, à rouler non stop.

Une fois le dîner terminé, cependant, ils avaient tous l'air d'aller mieux. Connors les régala avec ses histoires d'acrobaties aériennes dans l'équipe de l'U.S. Air Force, les Thunderbirds.

— ... alors on sort du looping, aile contre aile, et mon putain de pare-brise qui s'envole, wouf ! Comme ça. On était sous 4 g, à près de Mach 1 et tout d'un coup me voilà au milieu d'un vrai ouragan en plein dans mon cockpit !

Son visage noir s'animait avec éloquence, ses mains se tordaient pour mimer la position des avions. Les deux femmes étaient captivées, les yeux rivés sur Connors. Jamie écoutait d'une oreille distraite et laissait son esprit vagabonder sur les tâches qu'ils auraient à accomplir le lendemain matin : trouver une descente sûre le long de l'éboulis jusqu'au fond du canyon. Est-ce que le sol supporterait leur poids ? Est-ce qu'il ne serait pas trop rocailleux pour les roues du rover ?

Les gens de Li en orbite avaient lancé les quatre dernières sondes vers le canyon. Complètement automatisées, les sondes avaient largué leur bouclier thermique en approchant du sol et s'étaient posées en douceur en déployant leurs parachutes blancs. Une seule avait planté son ancre bardée d'instruments dans les débris de l'éboulis lui-même. Les trois autres l'avaient manqué de quelques dizaines de mètres à un kilomètre.

D'après les instruments de la sonde qui était arrivée à bon port, l'éboulis était assez ferme pour le rover. Mais ce n'était qu'un point de la descente. Que se passerait-il s'il y avait des poches de sol meuble ? Que se passerait-il s'ils restaient scotchés là-bas à mi-pente ? Arriver si près puis devoir rentrer, ce serait écœurant...

Il réalisa que Connors avait terminé son histoire et qu'il était retourné au cockpit pour envoyer son rapport au dôme avant d'aller se coucher. Ilona l'avait suivi, assise dans le fauteuil que Jamie avait occupé la majeure partie de la journée.

Joanna était en train de glisser la table dans son logement sous la couchette inférieure, à l'opposé de Jamie.

— Ça va bien ? demanda-t-elle.

— Hmm ? Oui, bien sûr. Je suis okay.

— Tu donnes l'impression de t'écarter de nous.

— Je réfléchissais.

Elle sourit doucement :

— Pas une mauvaise chose pour un scientifique – à l'occasion.

— Comment te sens-tu ?

— Oh... fatiguée. Inquiète, je suppose.

— Inquiète ? De quoi ?

Assise au bord de la couchette à côté de Jamie, elle dit en murmurant :

— Supposons qu'on aille jusqu'au bout, supposons qu'on arrive au fond du canyon – et qu'on ne trouve rien là-bas ? Pas trace de vie.

Jamie haussa les épaules :

— C'est pour ça qu'on fait tout ce chemin : pour voir s'il y a de la vie ou non.

— Mais supposons qu'on n'en trouve pas ? Il y avait quelque chose d'impénétrable dans ses yeux, quelque chose de plus fort que de l'anxiété, plus profond qu'un souci scientifique à propos d'un résultat de recherche.

— Si on ne trouve pas trace de vie en bas, répondit lentement Jamie, ce sera en soi une découverte importante. Il faudra chercher ailleurs.

Joanna secoua la tête :

— S'il n'y a pas de vie en dessous du brouillard, que peut-on espérer du reste de ce désert glacé ? On aura échoué, Jamie. Il n'y aura jamais d'autre expédition vers Mars.

— Hé, ne te laisse pas abattre comme ça, dit-il, en lui prenant doucement l'épaule. Ce ne serait pas de ta faute, s'il n'y avait pas de vie sur Mars.

— Mais on aura fait tout ce chemin pour rien.

— Non. Pas pour rien. On est là pour apprendre ce que Mars peut nous enseigner. C'est ça la science, Joanna. Ce n'est pas un jeu où on compte les points. Il s'agit d'accumuler des connaissances. Les résultats négatifs sont aussi importants que les positifs. Plus peut-être.

Elle avait une expression proche de la souffrance.

— On est ici pour rechercher la vérité, dit Jamie en un murmure pressant, pas pour avoir peur de ce qu'on trouve, quoi que ce soit.

Joanna ne répliqua pas.

— On n'a pas à avoir peur, répéta-t-il. Peu importe ce qu'on trouvera – ou ce qu'on ne trouvera pas.

Elle se détourna, se leva de la couchette à moitié dépliée, et se précipita aux toilettes. Jamie s'aperçut qu'elle pleurait. Il était désolé pour elle. Et déconcerté.

Étendu sur le dos dans l'obscurité du rover, écoutant la douce brise de Mars de l'autre côté de la peau métallique, Jamie se demandait pourquoi Joanna était si inquiète à propos de ce qu'ils allaient trouver dans le canyon.

Elle est biologiste, se dit-il. Si elle trouve de la vie sur Mars son nom entrera dans les livres d'histoire. Mais sinon elle se demandera toujours si elle n'est pas passée à côté. Le monde entier se demandera s'il y a vraiment de la vie ici, si elle a vraiment fait les bons tests ou cherché aux bons endroits.

C'est moi qui l'ai fait venir ici, se dit-il. Peut-être aurions-nous dû aller au bord de la calotte polaire. Plein de vapeur d'eau là-bas, c'est sûr. Mais on a atterri bien trop loin du pôle. Il faudra attendre une autre mission.

Connors ronflait, à vingt centimètres de sa couchette. Au-dessus de lui, à quelques centimètres de plus, la couchette de Joanna. Il sentait qu'elle était éveillée, tendue et inquiète, effrayée.

Effrayée.

Jamie ferma les yeux dans le noir et se rappela la première fois qu'il avait rencontré Joanna Brumado. À ce moment-là aussi elle était effrayée.

Tous les stagiaires devaient passer un test de survie en mer. « Il y a un risque, faible mais réel, que votre retour sur Terre se termine par un amerrissage critique », avait dit le petit officier de marine grisonnant prêté par une équipe de plongée de l'U.S. Navy. Bien que leur vol de retour fût programmé pour se terminer à la station spatiale en orbite terrestre basse, si

quelque chose n'allait pas, le module de commande de leur vaisseau pouvait se séparer et entrer dans l'atmosphère pour plonger dans l'océan, comme l'avaient fait les vieilles capsules Apollo.

— Vous pourriez vous retrouver sur un radeau plusieurs heures ou même plusieurs jours, avait gaiement annoncé l'officier. Mon job est de vous préparer à cette éventualité.

Ainsi avaient-ils passé trois jours sur un radeau à découvert, à plusieurs kilomètres de la côte de l'île principale d'Hawaï. Huit hommes et femmes, en comptant l'officier. Joanna était des huit.

Jamie se rappelait qu'elle avait été tout le temps malade et terrifiée, le visage blanc, les poings si serrés que ses ongles lui rentraient dans les paumes.

Il avait eu le mal de mer pendant les quatre premières heures, sans cesse ballotté par une houle monumentale. Dans le creux des vagues ils ne voyaient que l'eau d'un bleu profond et le ciel pâle. Quand ils montaient sur une crête, l'horizon s'inclinait et bougeait en donnant la nausée.

Ils portaient tous des gilets de sauvetage, des vestes gonflées qui se révélaient trop chaudes au soleil mais pas assez la nuit. L'officier n'avait pas voulu les laisser relever les manches de leurs survêtements. Ils avaient aussi dû porter des chapeaux à larges bords. « Insolation », avait dit l'officier d'un air entendu. Personne n'avait discuté.

— Ce serait une chose incroyable d'aller sur Mars et de se noyer en rentrant, dit l'un des stagiaires, un Californien blond et hâlé, bâti comme un docker.

— En ce moment, dit l'une des autres femmes, me noyer, je ne serai pas contre. Ce serait un soulagement.

L'officier les avait tous fait passer à tour de rôle par-dessus bord et rester à l'eau une heure de suite.

— Vous n'allez pas couler, pas avec votre gilet bien gonflé. La seule chose à craindre, c'est les requins.

Jamie avait passé son heure entière dans l'eau à penser aux requins pendant que le chef expliquait comment repérer dans l'eau leur légendaire nageoire dorsale. Sûr, s'il y en a un qui arrive par le fond, on ne le verra pas avant qu'il soit trop tard, probablement. Pas grand-chose à faire contre ça.

L'eau avait l'air chaude au début, mais au fur et à mesure que les minutes passaient Jamie avait senti la chaleur quitter son corps. *J'élève la température de l'océan Pacifique, s'était-il dit. J'espère que les requins apprécieront.*

Le tour de Joanna était venu au moment du coucher de soleil. Elle avait l'air tétanisée de terreur, mais elle avait réussi à balancer ses jambes raides contre la toile imperméable et à glisser dans la mer presque sans bruit. Elle pendait dans l'eau presque comme un cadavre, les jambes immobiles, les bras tendus, les yeux fixes, les lèvres serrées en une ligne exsangue.

Elle dérivait loin du radeau de temps à autre, sans faire le moindre effort pour revenir vers lui à la nage. L'officier criait, hurlait après elle, mais il finissait chaque fois par tirer sur le cordon ombilical pour la ramener plus près.

Étendu sur sa couchette dans l'obscurité du rover, écoutant l'appel de la brise martienne, Jamie revoyait Joanna seule dans la mer noire et froide, tétanisée, endurant les braillements exaspérés de l'officier et l'attention embarrassée des autres stagiaires jusqu'à ce que finalement on la ramène à bord du radeau. Frissonnante, Joanna s'était enveloppée dans une couverture et avait rampé dans un coin du radeau. Elle s'y était pelotonnée en position fœtale sans dire un mot à qui que ce soit.

Pourquoi endure-t-elle cette torture ? s'était demandé Jamie. Qu'est-ce qui l'a poussée à subir les rigueurs de l'entraînement et à venir ici sur Mars ?

Puis il s'était rappelé leur incursion sur le glacier à McMurdo et avait enfin réalisé ce qui faisait vraiment peur à Joanna.

Elle est terrifiée par son père ! Elle a peur de le décevoir. Elle a plus peur de faire défaut à Brumado que des requins ou de geler ou de mourir à cent millions de kilomètres de chez elle. Elle a peur de le décevoir.

Son âme lui appartient en totalité. Il remplit entièrement sa vie. Qu'est-ce qu'elle fera quand on sera de retour sur terre ? Surtout si on ne peut pas montrer à son vieux bonhomme la preuve d'une vie martienne.

Il se retourna et sombra dans un sommeil agité. Il rêva de totems navajos parsemant le désert aride de Mars et de dieux splendidement empanachés descendant des cieux sur des colonnes de feu. Le plus magnifique d'entre eux avait les traits d'Alberto Brumado, et il fixait Jamie avec les yeux brillants de colère d'un aigle.

SUR TERRE

WASHINGTON : Harvey Todd était suffisamment petit pour avoir été comparé à Alexander Hamilton. Comme Hamilton il n'avait jamais eu de charge électorale de sa vie. Il avait un plaisant visage de gamin, une coupe de cheveux blonds moderne, et la réputation d'être dynamique et impitoyable. Âgé de moins de trente-cinq ans, il avait été impliqué dans le gouvernement depuis ses années de collège : il était devenu à ce moment-là l'un de ces jeunes hommes infatigables qui, pendant la campagne du New Jersey, avaient élevé une maîtresse d'école percutante à la dignité de représentante au Congrès.

Cette représentante au Congrès était à présent Vice-Présidente des États-Unis et Harvey Todd était son assistant pour les questions scientifiques et technologiques. Il passait déjà la majeure partie de son temps à préparer les primaires.

Il avait l'air à l'aise assis à la petite table en face d'Alberto Brumado. L'assistance du déjeuner au Jefferson Hôtel était calme, amortie, comme si chaque table était composée de gens qui avaient leurs propres secrets à se murmurer, tellement entassés sur les luxueuses banquettes qu'il était presque impossible de voir qui était avec qui.

Brumado sirotait dans son verre en forme de tulipe un *vinho verde* portugais. Il remarquait à peine son goût, tellement il prêtait attention à ce que Todd disait.

— J'ai apporté une copie du discours. (L'assistant tira une disquette de la poche intérieure de sa veste et la plaça sur la nappe rose foncé.) Je crois que ça vous plaira.

— Elle admet la nécessité d'autres missions sur Mars ? demanda Brumado, légèrement penché en avant.

— Sans équivoque.

— Merveilleux. Brumado mit la main sur la disquette.

Todd la couvrit de sa propre main :

— Est-ce que l'Indien a écrit sa déclaration de soutien à la Vice-Présidente ?

— Pas encore. Il est très occupé.

Faisant glisser la disquette vers lui :

— Bien, quand vous me montrerez sa déclaration écrite je vous montrerai le discours.

— Je vois.

— Je l'avais programmé pour l'anniversaire de la NASA, comme vous l'aviez suggéré. Votre Indien n'a plus beaucoup de temps pour nous faire parvenir sa déclaration.

— Il le fera. Dès qu'il reviendra de son exploration vers Tithonium Chasma.

— Où ça ?

— Le Grand Canyon de Mars.

— Oh, exact, bien sûr. J'ai toujours eu des problèmes avec le jargon scientifique.

Brumado eut un sourire compréhensif.

Le visage enfantin de Todd avait les yeux attentifs, scrutateurs, d'un opportuniste :

— Vous réalisez, naturellement, que s'il arrivait une catastrophe d'ici et la date du speech, tous les engagements seraient rompus. Je ne veux pas lui faire traîner une casserole.

— Je comprends, répliqua Brumado lentement, qu'aucun politicien ne veuille être associé à un échec.

— D'un autre côté, si la mission devait être un succès magistral... S'ils trouvaient quelque chose de vivant là-haut, cela vous garantirait un soutien bien au-delà de ce qui est prévu.

— Ils sont en ce moment précis à la recherche du vivant.

— Ce serait une bonne idée s'ils trouvaient quelque chose. Même juste une trace, faites-leur envoyer un mot disant qu'ils ont trouvé quelque chose qui ressemble à la trace d'une vie passée. Cela pourrait être encore mieux que de trouver de vrais Martiens vivants.

— Ils trouveront ce qu'ils trouveront, dit Brumado.

Todd lui sourit :

— C'est vrai. Ce sont des scientifiques, non ? Ils ne biaiseront jamais leurs rapports, n'est-ce pas ?

Brumado n'aima pas l'insinuation, ni l'expression rusée sur le visage du jeune homme.

Se rapprochant du Brésilien en baissant la voix, Todd continua :

— Vous savez, s'ils trouvent vraiment quelque chose de spectaculaire,

comme une ancienne cité ou quelque chose d'autre, votre Indien pourrait jouer son propre ticket.

— Tout ce qu'il veut, c'est le soutien de la Vice-Présidente pour d'autres missions.

Avec un geste impatient Todd dit :

— Je ne parle pas de ça. Je veux dire, il pourrait travailler avec moi. Il pourrait même demander un poste.

— Je suis sûr que c'est la dernière chose à laquelle il pense.

Todd se renversa dans son siège et regarda le plafond :

— Vous savez, la Vice-Présidente n'obtiendra pas automatiquement l'investiture du parti. Elle aura en face d'elle une opposition dure de la part de Masterson et de sa coalition.

— Je ne suis pas très familier de la politique américaine, murmura Brumado.

Le jeune homme dit rêveusement :

— Vous dites à votre Indien que s'il trouve quelque chose de vraiment bon là-haut il peut jouer son propre ticket quand il revient. Il pourrait peser d'un poids décisif dans la balance à la Convention nationale, vous réalisez ça ?

Brumado n'était pas certain d'avoir bien entendu :

— Êtes-vous en train de dire que vous abandonneriez la Vice-Présidente si vous le jugiez opportun ?

— Oh non, bien sûr que non ! (Todd eut un sourire de cobra.) Mais après tout, le plus important pour le parti est de désigner l'homme – je veux dire, le candidat – qui peut gagner l'élection en novembre. N'est-ce pas ?

Brumado ne logeait pas au Jefferson Hôtel. C'était beaucoup trop cher pour lui. Pendant son passage à Washington il habitait à Georgetown au domicile d'un ami qui se trouvait en Afrique du Sud pour le ministère des Affaires étrangères. C'était une agréable vieille maison coloniale en briques rouges, magnifiquement meublée et tenue par un cuisinier et un maître d'hôtel.

Edith Elgin habitait là-bas, elle aussi. Presque.

Dès l'apparition d'Edith, le système d'alerte interne de Brumado se mit à résonner.

— Le Docteur Waterman a répondu à votre message, non ? avait-il demandé à Edith.

Elle l'avait suivi à la trace jusqu'à une audience d'un comité du Congrès et marchait avec lui en sortant du Capitole et le long de Maryland Avenue vers l'immeuble de l'état-major de la NASA. Les arbres étaient encore verts, le Soleil était chaud, le ciel d'un bleu brillant. Cependant la brise avait un certain piquant, le premier coup de froid de l'automne à venir.

— Oh oui, bien sûr. C'était un message assez impersonnel, malgré tout. (Elle rit légèrement.) Plus un rapport scientifique qu'un message amical.

Brumado la regarda de près tandis qu'ils marchaient côte à côte :

— Je parie que vous étiez plus que des amis.

Elle lui retourna son regard tranquille :

— Oui, c'est vrai. Mais on savait bien tous les deux que ça finirait au moment du départ pour Mars.

— Je vois.

Ils déambulaient lentement. Pour un passant ils avaient presque l'air d'être père et fille, quoique les piétons de Capitol Hill fussent habitués à voir des hommes mûrs avec de jeunes et jolies femmes. Brumado portait un costume gris classique à rayures, Edith une jupe sombre à mi-cuisses, un corsage blanc cassé et un blazer rouge cardinal.

— Je me demandais, dit Edith, si je pourrais vous interviewer – sur quelques-unes des choses que Jamie m'a racontées.

— Pour votre chaîne ? demanda Brumado.

— Cela m'aiderait à obtenir un boulot permanent.

Ils s'arrêtèrent à un feu. Brumado avait vu le message que Jamie avait envoyé à Edith. Il n'y avait pas de transmission privée en provenance de Mars ; les officiels du projet visionnaient tout.

— Vous voulez faire toute une histoire à propos du désir de Waterman de changer le planning et de lancer l'exploration du Grand Canyon, dit-il.

Elle l'admit sans difficulté :

— Je peux utiliser la vidéo de Jamie elle-même, si nécessaire. Mais j'aimerais mieux vous avoir, vous et peut-être un des administrateurs du projet, pour nous donner votre version de l'affaire.

Le feu changea. Brumado agrippa le bras d'Edith pour se précipiter de l'autre côté de la rue. Il réfléchissait furieusement. Cette femme pouvait tout casser. Elle pouvait remettre la Vice-Présidente sur le sentier de la guerre.

— J'ai une proposition à vous faire, dit-il quand ils eurent atteint l'autre côté du croisement.

— Une proposition ?

Edith lui sourit.

— Je vous propose un marché, dit Brumado. Vous pouvez rester avec moi et piquer toutes les informations que vous voulez – si vous promettez de ne rien diffuser jusqu’à ce que tout le monde soit rentré sain et sauf sur Terre.

Edith fronça les sourcils, interloquée :

— Je ne suis pas sûre de comprendre...

— Vous pouvez devenir la biographe officieuse de la mission martienne. Me suivre partout. Pas de porte close pour vous. Vous pourrez tout voir et rencontrer tout le monde.

— Mais je ne pourrai pas mettre quoi que ce soit sur la place publique avant la fin de la mission. C’est ça ?

— C’est bien ça.

Brumado réalisa qu’il la tenait toujours par le bras. Il ne le lâcha pas.

En repensant à Howard Francis à New York, Edith répliqua lentement :

— Je ne sais pas si la chaîne sera d’accord pour un marché de ce genre.

Avec un sourire enjôleur, Brumado l’encouragea :

— Il y a des douzaines de reporters à couvrir la mission. Mais ils restent tous en dehors. Si vous êtes d’accord pour travailler avec moi, vous serez dedans – aucun autre reporter n’a obtenu un tel privilège.

— Mais je n’aurai le droit d’enregistrer aucun document...

— Pas avant que la mission soit terminée. Alors vous serez habilitée à raconter toute l’histoire, de l’intérieur. Vous aurez des informations et des interviews qu’aucun autre reporter n’aurait la possibilité d’obtenir.

Elle avait l’air pensive :

— Je vais demander leur avis à New York.

New York avait sauté sur l’occasion, naturellement. Howard Francis eut aussitôt la vision de journaux spéciaux qu’aucune des autres chaînes ne pourrait concurrencer.

— Et en plus, avait-il dit à Edith, on pourra les doubler quand on voudra en balançant quelque chose de vraiment gros avant que leurs correspondants ne comprennent ce qui est en train d’arriver.

Ainsi depuis des semaines maintenant Brumado avait pratiquement vécu avec Edith Elgin, la présentant partout où ils passaient comme la biographe officieuse du projet. Les autres chaînes se plaignirent, la presse écrite poussa des hurlements. Mais Edith resta avec Brumado. Ils travaillaient ensemble, mangeaient ensemble, passaient des journées entières ensemble.

Sauf ce déjeuner avec Harvey Todd. L’assistant de la Vice-Présidente

avait insisté pour que ce soit strictement privé.

Seul dans le taxi qui le ramenait à Georgetown, Brumado se demandait combien de temps il pourrait tenir Edith au secret. Le marché avait l'air simple au moment où il l'avait proposé. Mais à présent la situation devenait plus compliquée. L'une des complications était la Vice-Présidente. Une autre était Harvey Todd et son ambition d'être du côté du candidat gagnant, en dépit de sa loyauté affichée. La complication la plus pressante était Edith elle-même. Elle était jeune, tout à fait ravissante, très désirable. Pourtant Brumado n'arrivait pas à se décider à son sujet. Viendrait-elle au lit avec lui ou le rejetterait-elle ?

S'il essayait de faire l'amour avec elle, est-ce que ça l'attacherait encore plus à lui, ou est-ce que ça l'éloignerait ?

Il sourit intérieurement tandis que le taxi se faufilait dans les encombrements de Wisconsin Avenue. *Peut-être que si je n'essaie pas de la séduire, elle s'en ira. Peut-être attend-elle que je lui fasse l'amour.*

Il secoua la tête. *Non. Elle est plus intelligente que ça. Et plus dangereuse.*

Le taxi s'arrêta devant la maison de briques rouges de Georgetown. Edith avait une chambre au Four Seasons Hotel, et un somptueux train de vie. Elle réglait la plupart de leurs repas et la totalité de ses propres voyages.

Brumado eut un petit rire intérieur en grimpant les marches, fouillant ses poches à la recherche des clés. Pourquoi ne pas coucher avec elle ? *Tout le monde croit que je le fais. Vaut mieux être pendu pour un mouton que pour un agneau.*

SOL 36 : MATIN

C'était affolant de descendre cette pente.

— Vas-y doucement, murmurait Connors, les mains agrippées au volant du rover, ses pieds bottés jouant avec l'accélérateur et le frein aussi adroitement qu'un pianiste de concert jouant avec les pédales de son instrument.

Il portait un casque avec un écouteur et un petit micro devant les lèvres au bout d'un mince bras incurvé.

Jamie avait l'impression de conduire lui aussi, dans le siège de droite, tendu, le regard fixé sur la pente escarpée. On aurait dit qu'ils pointaient tout droit vers le fond du canyon.

— C'est comme avec l'ancienne navette spatiale, plaisanta Connors. Ramener un engin de cent tonnes d'une vitesse supersonique à un atterrissage en douceur en moins de dix minutes. Aucun problème.

Les tripes dansant la sarabande à chaque embardée du rover, Jamie jeta un regard aux deux femmes par-dessus son épaule. Elles étaient sanglées dans les strapontins, juste derrière le cockpit. Joanna était pâle et visiblement en sueur. Ilona avait l'air tendue aussi, mais elle réussissait à sourire un peu.

Tous les quatre étaient en manches de chemise, portant leurs survêtements réglementaires, mais Ilona s'était passé une écharpe colorée autour de la taille. Les combinaisons n'étaient pas nécessaires jusqu'à l'arrivée au fond du canyon quand ils seraient prêts à s'aventurer hors du rover.

Jamie sentait des rigoles lui descendre le long des côtes et des perles de sueur lui parsemer le front et la lèvre supérieure. Il avait l'estomac crispé.

Le module central du rover avait été reconfiguré pour cette randonnée. Au lieu d'être un simple lieu de stockage d'instruments et d'équipements, il était à présent monté en laboratoire miniature où les scientifiques pourraient examiner les roches et les échantillons de sol qu'ils allaient ramasser, et faire des analyses préliminaires. Ils pouvaient aller du module avant au labo de fortune par le sas. Le module logistique était rempli de bouteilles d'oxygène et de méthane, pour l'alimentation du générateur électrique, et contenait aussi leurs réserves d'eau et de nourriture.

Connors avait l'air parfaitement décontracté, alors que ses mains

s'agrippaient à mort au volant. Il négociait le passage entre un cratère en trou d'obus qui leur barrait la route et la limite dangereusement proche de l'éboulis. Jamie notait en passant que la pente était assez ancienne pour avoir été frappée à de nombreuses reprises par des météorites de taille respectable.

— Où est ton brouillard ? demanda Connors. Tout a l'air parfaitement clair en ce moment.

— Je ne sais pas. Peut-être qu'il va se lever plus tard.

— Drôle de truc, cette brume. On voit parfaitement clair d'un certain angle, mais si vous arrivez sous un autre angle, avec le Soleil dans une autre position, elle peut tout recouvrir d'un écran de fumée.

Mais pour l'instant il n'y avait pas la moindre brume. Jamie sentit la peur lui vriller le cerveau. *Peut-être la brume que nous avons vue Mikhaïl et moi était-elle un phénomène exceptionnel, un chose qui n'arrive qu'une fois dans une vie. Peut-être que je nous ai tous entraînés ici pour chasser un fantôme qui n'existe pas.*

La pente était semée de roches et de cailloux, mais pas de blocs aussi gros que ceux qu'ils avaient rencontrés à la surface. Jamie ne voyait pas d'accumulation de poussière empilée contre les plus grosses pierres. *Ou bien il n'y a pas de vent à ce niveau-là, ou bien il souffle assez fort pour évacuer toute la poussière accumulée.*

Les roues du rover avaient chacune leur moteur électrique indépendant, ce qui donnait au véhicule la meilleure traction possible. Et pourtant, Jamie sentait de temps à autre le sol chasser sous eux, et entendait l'un des moteurs se mettre à gémir avant de s'ajuster au gravier instable.

Connors murmurait continuellement dans sa barbe, si bas que Jamie pourtant tout proche ne pouvait dire si l'astronaute était en train de jurer ou de prier.

Ils dépassèrent la sonde géologique qui avait atterri sur la pente. Sa forme blanche trapue ressortait sur le sol et les rocs rougeâtres comme un panneau publicitaire indécent au milieu du Sahara. À l'évidence, le sol autour de la sonde était ferme et facilement roulant, et la pente nettement plus plate que celle de la zone déjà parcourue.

— On dirait que c'est plus facile maintenant, dit Connors.

Jamie voyait le sol plus plat et plus lisse. Pas de cratères en vue.

— Bonne chose, dit-il en grinçant des dents.

Une ombre effleura le cockpit et au même moment Ilona s'écria :

— Regardez !

L'un des RPV passa sans bruit devant eux, assez bas pour que Jamie aperçoive les yeux brillants des lentilles de la caméra alignés sous son ventre. Loin au-dessus, il le savait, l'autre RPV planait, observant l'ensemble de la zone, piloté par Paul Abell. Le plus bas explorait le terrain devant. Mironov, qui était aux commandes, transmettait à Connors ce qu'il voyait minute par minute.

— On devrait y être bientôt, murmura Connors pour Mironov, ou pour les autres dans le rover, Jamie n'aurait su le dire.

À ce moment précis le rover dérapa, et fit un tête-à-queue avec la lenteur inexorable d'un cauchemar, la section avant fut soudain tirée en travers par les segments arrière plus lourds. Les moteurs grincèrent et il y eut un bruit de choc violent. Ils furent projetés et ballottés, Connors tournant le volant dans un sens puis dans l'autre.

— Accrochez-vous !

Jamie ancrâ ses pieds bottés et se cramponna au tableau de bord. Le rover heurta un bloc de roche, pivota follement, et s'arrêta dans un crissement.

Pendant un long moment on n'entendit rien à l'intérieur du cockpit que le halètement de quatre personnes trempées de sueur, et des craquements de métal surchauffé.

Connors déglutit si fort que tous purent l'entendre. Puis il dit :

— Ce doit être un ancien cratère rempli de déblais friables.

— Ou de poussière, s'entendit dire Jamie d'une voix caverneuse.

— Plutôt l'impression que c'est une sorte de sable.

— On est embourbés ?

Connors secoua la tête :

— Il va peut-être falloir séparer cette section des deux autres, mais je crois qu'on peut y arriver.

— Sans les réservoirs ni le labo ? demanda Ilona.

— Laissez-moi essayer d'abord...

Aussi doucement qu'une mère caressant son bébé, Connors effleura l'accélérateur du bout de l'orteil. Les moteurs électriques bourdonnèrent à bas régime. Jamie sentit le rover frissonner, puis avancer un tout petit peu.

— On va essayer de sortir les trois sections à la fois ou bien on va se remettre à déraper, murmura Connors. J'ai l'impression de manœuvrer un semi-remorque...

Lentement, lentement ils rampèrent. Le visage allongé, sérieux, de l'astronaute esquissa un sourire timide. Les moteurs électriques gémirent à un

registre plus élevé, le véhicule avança de façon plus assurée, et le sourire de Connors s'élargit jusqu'à ce qu'ils roulent vraiment, et qu'on vît ses dents éclatantes.

— *Gracia a dios*, la voix de Joanna leur parvint de l'arrière, hors d'haleine.

Encore quelques cahots, plus faibles, et Jamie vit qu'ils étaient arrivés en bas.

— Voilà, dit joyeusement Connors. Nous sommes au fond du canyon.

— Du bon boulot, dit Jamie.

— On a passé un sale moment, là-bas.

— Tu parles !

Leur plan était de s'arrêter à la base de l'éboulis, de sortir et de prendre des échantillons de roche et de sol, puis de suivre la paroi nord du canyon jusqu'à la tombée de la nuit. Ils prendraient plus d'échantillons le lendemain matin, puis avanceraient de nouveau jusqu'à ce qu'ils arrivent là où Jamie avait vu son « village ». Là, ils verraient s'il était possible d'escalader la falaise où se trouvait la formation rocheuse. À tout le moins, ils pourraient en prendre des images supplémentaires et essayer d'obtenir une analyse spectrographique à distance. Pour cela ils pourraient brûler au laser un minuscule bout de roche et photographier le spectre lumineux du nuage de gaz libéré.

— Je prends la première sortie avec toi, dit Joanna, quand ils eurent avalé un rapide repas froid.

Jamie était à la porte du sas, à l'arrière du module de commande du rover. Connors était retourné au cockpit pour vérifier tous les systèmes et faire son rapport à Vosnesensky.

— C'est Ilona qui est prévue, dit-il.

— Elle ne se sent pas bien, répliqua Joanna.

Jamie jeta un regard à Ilona. Elle était assise au bord de la couchette repliée, pâle et tremblante.

Jamie avait lui-même mal au ventre et transpirait encore de l'inférieure descente de l'éboulis. Mais Ilona avait l'air vraiment malade.

— Okay, dit-il à Joanna. En combinaison.

Revenant à la section du milieu, Jamie se pencha sur Ilona. Elle le regarda. Elle avait les yeux humides, et le visage luisant de transpiration.

— Pourquoi ne pas demander à Pete de te mettre en communication avec Tony ? Je crois que tu as besoin d'un examen médical.

— Je crois que ça ira, dit-elle d'une voix faible. Je me sens idiote.

— Appelle Tony ; demande-lui son avis.

Elle opina.

Jamie retourna au sas. Lui, il avait les jambes en coton. Il mit cela sur le compte de la tension de la descente. Bon Dieu, j'espère qu'on n'a pas tous attrapé une saleté. Si l'un de nous a la grippe, on va tous l'avoir et ça sera la fin de cette exploration.

Joanna avait enfilé la moitié de sa combinaison. Jamie commença laborieusement à mettre la sienne. Cela lui parut durer une heure, mais finalement ils se retrouvèrent tous les deux équipés, équipement dorsal connecté, visières de casque rabattues. Connors vint dans le sas et les contrôla. On était incroyablement serré à trois là-dedans, même si Connors était en survêtement.

— Restez en vue du rover, avertit l'astronaute. Je vous surveillerai du cockpit, après avoir mis ma combinaison.

Procédure standard. Il devait toujours y avoir une personne complètement équipée à l'intérieur, prête à sortir à l'instant en cas de danger. C'était une entorse aux procédures que les scientifiques sortent sans astronaute, mais le changement avait été accepté par Kaliningrad – pour cette exploration seulement.

— On ne sera pas longtemps dehors, dit Jamie. On dirait qu'il y a plein de rocs éparpillés tout autour ici. Joanna peut faire le ramassage pendant que je creuse un ou deux trous de mine.

— Allez-y doucement, ne forcez pas trop, dit Connors.

Quand l'astronaute eut quitté le sas, Jamie réalisa que Connors lui aussi était en sueur. Tandis que le sas se vidait et que la porte extérieure s'ouvrait en claquant, Jamie se demandait comment Pete avait pu être aussi absolument cool au volant du rover alors que maintenant il transpirait, sain et sauf au fond du canyon.

— Mikhaïl Andreïevitch, il faut que je te parle en privé, murmura Mironov en russe.

Vosnesensky leva les yeux de la console de communication où il était resté assis depuis une heure, observant Waterman et Brumado travailler au fond du canyon.

Le visage habituellement gai de Mironov avait l'air très sérieux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Vosnesensky, continuant en Russe.

Attirant l'un des fragiles sièges en plastique, le cosmonaute dit :

— Je ne me sens pas bien.

— Tu en as parlé à Reed ?

— Pas encore. Je voulais te demander si je devais le faire. Ce ne serait pas bien si l'un de nous était malade.

Le visage de Vosnesensky se contracta en un froncement de sourcils :

— Alors, à l'évidence tu n'as pas l'air assez malade pour voir le docteur.

Mironov avait l'air très malheureux :

— J'ai mal partout. Je me sens faible. C'est comme si j'avais attrapé la grippe.

— Alors va voir Reed. On ne peut pas se permettre d'avoir une maladie infectieuse qui contaminerait tout le groupe.

— Mais qu'est-ce qu'ils vont dire à Kaliningrad ?

Adoucissant délibérément la voix, Vosnesensky dit :

— Si tu es malade ce n'est pas de ta faute. Le pire qu'il puisse arriver c'est que Kaliningrad donne l'ordre de te transférer en orbite et d'envoyer Ivshenko ici te remplacer.

Mironov grogna :

— C'est ce dont j'avais peur.

— Si c'est nécessaire, il faut le faire. Pour le bien de la mission.

Vosnesensky s'approcha et lui donna une petite tape sur l'épaule, en souriant :

— C'est le Docteur Yang, là-haut, elle est bien plus agréable que l'Anglais, au chevet du malade.

— Tu crois ?

— Pendant la période d'entraînement on a eu une discussion très intéressante sur les relations russo-chinoises, horizontalement. Je réponds de la sympathie et de la tendresse de ses soins.

L'expression de chien battu de Mironov s'éclaircit considérablement :

— Tout ce dont j'ai besoin, c'est probablement d'un peu d'aspirine, je suppose.

— Vois ce que Reed va en dire. Je sais que tu ne veux pas quitter l'équipe au sol, mais si c'est nécessaire – eh bien, il y a certaines compensations.

Jamie se sentait complètement épuisé. Il s'effondra dans le cockpit et s'approcha de l'interrupteur de communication.

— Bon sang, tu as une gueule épouvantable, dit Connors.

— Je me sens tout mou. Juste assez de force pour sortir de la combinaison.

— Vous êtes restés dehors trop longtemps.

— Peut-être.

— Un repas chaud et une bonne nuit de sommeil, voilà ce qu’il te faut.

Jamie sourit :

— On dirait ma mère.

Lui rendant son sourire, Connors dit :

— À vrai dire, on dirait plutôt *ma* mère.

Jamie alluma le système de communication. Le visage austère de Vosnesensky emplît le minuscule écran du tableau de bord.

— Bon sang, Mikhaïl, tu ne fais jamais de pause ?

Le Russe grogna :

— Au voyage retour j’aurai neuf mois pour me reposer.

— Là tu marques un point, admit Jamie.

Avec une profonde inspiration, il continua :

— Okay, voici le rapport préliminaire de la sortie d’aujourd’hui.

— Je suis prêt. Le magnéto est en marche.

— On a rapporté huit roches à bord pour les tester. Le Docteur Malater et le Docteur Brumado sont en train de les préparer en ce moment dans la section labo. Trois d’entre elles ont des sortes d’incrustations orange qu’on n’avait jamais vues auparavant. Il y a aussi des traînées orange par endroits le long de la paroi de la falaise. On en a prélevé des échantillons.

Vosnesensky dit :

— Schmitt avait trouvé des colorations orange sur la Lune. Une forme quelconque de verre, si je me souviens bien.

— Celles-là ne sont pas du verre, dit Jamie. J’en suis sûr.

— Alors qu’est-ce que c’est ?

— Je ne sais pas. Une sorte de composé sulfuré, peut-être. L’analyse le dira.

Vosnesensky fit un geste de la main pour indiquer à Jamie de continuer son rapport.

— J’ai fait trois forages à dix mètres de profondeur. Il ne semble pas qu’il y ait de couche de permafrost au fond du canyon ou, s’il y en a une, elle est à plus de dix mètres.

— Pourquoi pas des forages plus profonds ?

— On a décidé de faire un forage en profondeur demain, quand on sera

arrivé au deuxième site. Un forage en profondeur prend plus de temps, un équipement plus lourd, etc. On n'avait pas le temps aujourd'hui. On ne va pas très loin et les deux sites n'ont pas de raison d'être géologiquement différents, un seul forage profond suffira.

Le Russe cligna lentement des paupières et opina.

— Ilona et Joanna vont vous envoyer des vidéos des échantillons de roche. On a pris aussi des échantillons de sol, naturellement. Plein de régolite sablonneux, une couche épaisse, plus de deux mètres à cet endroit. J'ai mis en place une balise d'analyse à distance. Les premières données qu'elle nous a fournies montrent que le flux de chaleur sous le sol est significativement plus élevé ici que là-haut dans la plaine.

— Un flux de chaleur plus élevé ? Pourquoi ça ?

— Sais pas. Pas encore, répondit Jamie oubliant sa fatigue en parlant. Tout ce qu'on a vu jusqu'ici indique que Mars est froide à l'intérieur ; si elle a un noyau en fusion comme la Terre, il est très petit et très profond. Le noyau a dû être plus gros et plus chaud, bien sûr. Ces Volcans de Tharsis ne peuvent pas avoir plus d'un demi-milliard d'années, au maximum. Mais on dirait que le noyau s'est refroidi presque complètement. Pas de trace d'une dérive des continents... rien qui ressemble même à des continents.

— Pourtant il y a de la chaleur qui monte du fond du canyon ?

— Plus que partout ailleurs, là où on a regardé, confirma Jamie. Quelque chose en dessous de ce canyon est chaud. Voilà pourquoi il y a du brouillard et de la vapeur d'eau ici.

— Quoi d'autre ?

— La température et la densité de l'air sont conformes à ce que les sondes télécommandées ont trouvé. Tout le complexe de ce canyon semble avoir son micro-climat, plus chaud et avec un air plus dense que le reste de la planète. Peut-être que la cuvette d'Hellas offre les mêmes caractéristiques. Il faudra qu'on vérifie.

— Pas dans cette mission !

— Je sais. Il faudra qu'on revienne. C'est comme d'explorer l'Afrique, Mikhaïl. Cela prendra des dizaines d'années, peut-être un siècle ou plus, avant qu'on mette tout ça à plat.

Vosnesensky se fendit d'un de ses rares sourires :

— Une chose dont tu ne manques pas, Jamie, c'est d'ambition.

Jamie eut l'air interloqué :

— D'ambition ? Moi ?

Mais Vosnesensky formulait déjà la question suivante :

— Comment te sens-tu ? Est-ce que tu veux parler à Tony ? Est-ce que la situation sanitaire est bonne ?

Jamie hésita :

— Je suis fatigué mais sinon ça va. Ilona est un peu souffrante, mais je ne crois pas qu'il y ait de difficulté pour les autres. Je vais demander à chacun ; s'il y a le moindre problème on rappellera.

— Absolument.

Jamie fit un signe d'adieu et coupa la communication. *Bizarre que Mike ait posé une question sur notre santé. Ce sacré mec doit être télépathe.* Puis il réalisa qu'Ilona avait dû parler à Tony pendant qu'ils étaient dehors. *Et Mikhaïl a vu que Joanna était sortie avec moi à la place d'Ilona. C'est un type soupçonneux. Un vrai Russe.*

EN ORBITE DE MARS

Li Chengdu fronça les sourcils en regardant l'écran. Il était dans le module de commande du vaisseau spatial *Mars 2*, assis au poste de contrôle derrière les deux sièges de pilotage. Tolbukhin et l'astronaute américain, Burt Klein, avaient retourné leurs sièges pour former un petit cercle de discussion.

Le Docteur Yang, assise près de Li, pointa les deux listes affichées côte à côte à l'écran.

— Vous voyez ? Waterman et Brumado n'ont réalisé que la moitié des tâches prévues pour la sortie.

Yang avait les ongles longs, rouges et soigneusement manucurés. Li se demandait pourquoi elle s'embêtait à se vernir les ongles. Ce n'était pas une femme particulièrement jolie, pensait-il, plutôt banale en fait, au nez camus et aux lèvres épaisses. Elle avait un visage quelconque. Elle rehaussait pourtant son survêtement brun d'une ceinture brillante à fils d'or et portait un collier et plusieurs bracelets qui s'entrechoquaient comme des cymbales miniatures chaque fois qu'elle agitait les mains. Sa chevelure brune avait été récemment coupée ; elle la disposait en frange qui lui tombait presque jusqu'aux sourcils. Et elle avait le visage maquillé avec du rouge à lèvres et les yeux faits, pas moins.

S'est-elle pomponnée pour moi ? se demanda Li avec un soupir. *Ou essaie-t-elle d'impressionner nos deux impétueux cosmonautes ?* Enfin, tant que ça ne me posera pas de problème, je n'interviendrai pas. Mais il en vint à se demander si elle avait aussi du vernis sur les ongles des doigts de pieds.

— Leur performance a l'air de s'être sérieusement dégradée dit Yang, doucement mais avec insistance.

Li sortit de ses conjectures sur sa vie sexuelle :

— Ils ont eu une journée exténuante en descendant. Peut-être ont-ils besoin de plus de repos.

Burt Klein approuva :

— Vous ne devez pas vous attendre à ce qu'ils collent au programme échafaudé par Waterman. C'est trop serré ; ils n'ont pas assez de temps pour faire tout ce qu'il veut.

— Peut-être, dit Yang.

Elle se pencha assez près de Li pour manipuler l'ordinateur. Elle était parfumée. Fleur de jasmin ?

Un ensemble de courbes colorées surgit à l'écran.

— Elles représentent les paramètres de performance de tout le personnel en surface, sur la base de leurs propres rapports des tâches effectuées, dit Yang. Vous pouvez voir que chacun a des performances en baisse.

Li se passa un doigt sur la moustache :

— Oui, je vois.

— Une baisse de ce type est normale, dit Tolbukhin. La même chose est arrivée au personnel à la surface de la Lune et même à bord des stations spatiales.

Yang opina brièvement, mais elle dit :

— Cela fait cinq semaines qu'ils sont à la surface et on peut s'attendre à une baisse de performance, oui. Mais s'il vous plaît regardez à quelle vitesse ces courbes dégringolent.

— Hum, dit Li.

— La pente a commencé il y a seulement quelques jours. Si ça continue à se dégrader à ce rythme ils seront complètement à plat à la fin de la semaine !

Le grognement de Tolbukhin indiqua clairement ce qu'il pensait de ses craintes. Mais Klein s'agitait dans son siège, mal à l'aise.

Pour la première fois Li était troublé :

— Est-ce que ça pourrait être un artefact du programme informatique ? Une coïncidence peut-être ?

Le visage fardé de Yang affichait une sévérité têtue :

— Ce n'est pas possible. J'ai utilisé le programme d'évaluation standard. Le personnel en orbite ici ne manifeste pas la même détérioration ; rien de tel.

— Hum, dit encore Li.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, sans aucun doute.

— Au-delà des marges habituelles de fatigue ? demanda Klein.

— Beaucoup plus grave.

— Que faudrait-il faire à votre avis ?

Yang haussa ses frêles épaules :

— Cela pourrait être d'origine psychologique. Ou d'origine physiologique. Ou une combinaison des deux.

Tolbukhin se moqua d'elle :

— De cette façon, vous couvrez toutes les possibilités, mais ça n'apporte rien.

Li adressa un regard nettement désapprobateur au cosmonaute. Puis il demanda au Docteur Yang :

— Avez-vous étudié les profils physiologiques que le Docteur Reed nous a envoyés ?

— Oui. C'est la première chose que j'ai faite. Ils ont tous l'air assez normaux. L'équipe de surface est en bonne santé.

— Et les rapports psychologiques ?

— Ils ont l'air normaux aussi, mais c'est plus facile de masquer un problème sur ce plan-là.

— Avez-vous parlé de tout ça avec Reed ?

— Pas encore. Les protocoles de mission établissent clairement que je dois vous informer de ce problème avant de contacter qui que ce soit à la surface.

— Ah, oui. Les protocoles. Bien, mettons-nous tous les deux en rapport avec le Docteur Reed. Tout de suite.

Tolbukhin leva un sourcil sceptique. Klein avait l'air inquiet.

SOL 36 : SOIR

— Non, je n’ai remarqué aucune détérioration notable de leur condition physique, dit Reed à Li dont le visage occupait l’écran. (Il jeta un regard à Vosnesensky qui l’observait, l’air morose.) Tout le monde ici a l’air raisonnablement en bonne forme. Naguib s’est plutôt bien remis de ses plaies et bosses.

Reed était assis dans le petit compartiment de son infirmerie. À l’écart de la porte pliante, en dehors du champ de la caméra intégrée à la console de communication, Vosnesensky était assis sur le tabouret d’examen, les bras obstinément croisés sur sa large poitrine, menaçant comme un policier.

— Alors comment expliquez-vous cette détérioration dans les performances ? demanda Yang, derrière l’épaule de Li.

Reed afficha un sourire affable :

— Il faut que j’étudie la question. La première chose que je vais faire, c’est de lancer quelques check-up rapides pour être sûr qu’ils n’ont pas d’infection virale.

— Et la condition psychologique ? demanda Li, son long visage jaunâtre marqué par l’inquiétude.

— Pas de problème majeur. Tout le monde a l’air content de son travail. Même Patel s’est attelé à son boulot et a cessé de grogner.

Yang demanda :

— Pourquoi Brumado a-t-elle accompagné Waterman dehors à la place de Malater, comme le prévoyait le calendrier ?

— Je suis impardonnable, répliqua Reed, résistant à l’envie de jeter à nouveau un coup d’œil à Vosnesensky. Il faut que je leur demande.

Li resta silencieux un long moment sur l’écran. Il fixait Reed intensément, les rides d’inquiétude autour de la bouche et des yeux évoluant lentement vers une très légère trace de soupçon. Ou c’est ce qu’il sembla à Tony.

— C’est très sérieux, dit-il enfin. Les rapports que vous avez envoyés indiquent que rien ne cloche sur le plan physiologique ni sur le plan psychologique pour le personnel en surface, et pourtant leur performance se dégrade à une vitesse alarmante. Vous devez découvrir ce qui se passe. Si vous ne le pouvez pas, je devrai écourter l’exploration en rappelant l’équipe

entière.

— Aucune raison de penser à ça ! rougit Reed. S'il y a quelque chose qui ne va vraiment pas – ce dont je doute –, je suis parfaitement capable de déterminer la cause du problème et de prendre les dispositions médicales nécessaires pour l'éliminer.

Li opina, l'air toujours soupçonneux, et dit :

— Vous voudrez bien tenir le Docteur Yang informé quotidiennement. Plus d'une fois par jour si nécessaire.

— Oui. Bien sûr.

— Quelque chose d'autre, Docteur Yang ? demanda Li par-dessus son épaule.

— Je voudrais descendre à la surface, dit-elle abruptement. Pour assister le Docteur Reed.

Vosnesensky secoua énergiquement la tête.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Tony. S'il y a un problème je peux le traiter. Si j'ai besoin d'assistance, soyez sûre que je vous la demanderai.

Li jeta un regard à Reed, puis à Yang, puis fixa Reed à nouveau. Même à travers le filtre de l'écran, Tony sentait la suspicion mijoter dans ses yeux en amande.

— Transférer du personnel de l'orbite au sol est une affaire majeure. Il ne nous reste que deux véhicules d'atterrissage. Je dois les réserver pour les cas critiques majeurs qui peuvent se présenter.

— Je vous assure, ce n'est pas nécessaire, dit à nouveau Reed.

— Faites vos examens rapidement, dit Li. C'est très urgent.

— Oui. Je comprends.

— Très bien. Et restez en contact avec le Docteur Yang.

— Je le resterai. Certainement.

Calmé au bout du compte, bien que manifestement insatisfait, Li mit fin à la discussion et fit un signe d'adieu. Reed fixa l'écran blanc pendant un long moment, son propre reflet lui renvoyant un regard inquiet.

— Excellent, dit Vosnesensky. Tu as bien réagi.

— Oui, répondit Reed, mais je ne suis pas sûr que c'était la meilleure chose à faire.

— On n'a pas besoin d'un autre docteur ici. Cela ne ferait que poser des problèmes. Tu as entendu ce qu'a dit Li : il pense déjà à écourter la mission.

— Mais, Mikhaïl Andreïevitch, si on tombe malades...

— Tu es le médecin de l'équipe. Vosnesensky pointa le doigt sur

l'Anglais :

— Tu découvres ce qui ne va pas et tu traites. Il suffit d'un docteur ici.

Il se détourna et ouvrit la porte coulissante, mettant fin à la discussion.

Resté seul dans son infirmerie, Reed tambourina sur son bureau. Décidément quelque chose allait de travers, il le savait. En dépit des examens physiologiques, quelque chose était en train de couvrir. Vosnesensky n'aurait jamais réagi comme ça une semaine plus tôt. Le bonhomme était tellement consciencieux qu'il en était presque comique. *Et maintenant, il refuse d'envisager la venue de Yang ici pour m'assister. Est-ce qu'on est tous infectés par quelque chose ? Est-ce qu'on est tous en train de devenir fous ?*

Vosnesensky passa dans le couloir, l'air inquiet, et se rendit directement à son compartiment personnel. Une fois arrivé, il laissa échapper un soupir de lassitude et s'assit sur sa couchette. Le matelas d'air gémit sous son poids. Il était énervé, presque en colère.

Les docteurs, grommelait-il intérieurement. Plus ils vous piquent, plus ils trouvent qu'on va mal. On a attrapé un virus, une sorte de grippe, et Li pense tout arrêter à cause de ça. C'est de la folie ! De la folie pure.

— Tu es malade ? demanda Jamie.

Ilona leva sur lui des yeux troubles.

— Je ne sais pas ce que c'est. J'ai terriblement mal aux bras et aux jambes. J'ai l'impression d'être sans force...

— Que dit Tony ?

Son visage prit une expression coupable :

— Je n'ai pas voulu prendre le risque de l'appeler. Je ne voudrais pas qu'il nous fasse tous revenir au dôme à cause de moi.

Ils étaient dans le module labo du rover, Ilona assise à côté des petites scies au diamant qui servaient à découper les roches en sections fines pour examen. Jamie se tenait à côté d'elle dans l'espace exigu entre les étagères et la station informatique. Joanna était assise un peu plus loin, près du microscope, observant intensément.

— Tu devrais te reposer, dit Jamie.

Ilona secouait la tête obstinément :

— Non. Cela ne servirait à rien. Et il y a du travail à faire.

Jamie lui-même avait la tête qui l'élançait. Il sentait qu'Ilona aurait dû se coucher, qu'il aurait dû appeler Tony Reed et lui expliquer qu'elle était malade. Mais il savait qu'elle serait contre, et il n'avait pas la force d'entamer

une bagarre.

— Je serai en forme demain matin, j'en suis sûre, dit Ilona avec un sourire forcé. J'ai besoin d'une bonne nuit de sommeil, voilà tout.

— On en a tous besoin, dit Joanna. Je ne me suis pas sentie aussi faible depuis ces mauvais rhumes, quand on est montés pour la première fois à bord des vaisseaux pour Mars.

— Toi aussi ? demanda Jamie.

— Peut-être y a-t-il quelque chose qui ne va pas avec les filtres ? (Joanna faisait une suggestion en forme de question.) Peut-être qu'ils n'éliminent pas assez de dioxyde de carbone ?

Le hochement de tête de Jamie lui fit encore plus mal à la tête :

— Je vais le vérifier. (Il se dirigea vers le sas, puis se retourna vers Ilona :) Ne t'en fais pas trop. Mais ne force pas.

— Bon, *quelque chose* ne va pas, c'est sûr, dit Connors quand Jamie arriva dans le cockpit. Je me sens comme si on m'avait tapé dessus depuis six heures.

— Je ferais mieux d'appeler Tony, dit Jamie. Parce que ça devient sérieux.

Mais, au moment où Jamie atteignait l'interrupteur radio sur le tableau de bord, Connors lui attrapa le poignet :

— Attends jusqu'à demain matin, dit l'astronaute.

Jamie l'interrogea du regard.

— On n'appelle jamais les toubibs avant que ce ne soit absolument nécessaire, expliqua Connors. Tout ce que ces donneurs de pilules savent faire, c'est de vous faire rentrer à la maison et de vous coller des piqûres aux fesses.

— Mais il y a quelque chose qui ne va pas, tu l'as dit toi-même.

— Toi et moi on va vérifier le système d'évacuation du CO₂. C'est peut-être ça. Puis on va se faire un bon dîner chaud et se payer une bonne nuit de sommeil. Si ça ne va pas mieux demain matin, alors là on appelle l'ambulance.

Jamie acquiesça à contrecœur.

Seiji Toshima trouvait que, de tous les membres de cette équipe d'exploration, il était le seul à s'occuper vraiment de la planète Mars.

Waterman et les autres, dans le rover, s'excitaient sur leur randonnée au canyon. Patel et Naguib étaient accaparés par leur étude des volcans géants. Les astronautes et les cosmonautes s'occupaient de l'entretien du dôme et le

médecin anglais de leur santé, et la petite Monique soignait son jardin et analysait les pierres.

Je suis le seul qui considère ce monde dans sa globalité.

Il fit doucement pivoter son siège de plastique et observa sa rangée d'écrans. On voyait toute la planète. Trois écrans montraient l'ensemble de la planète d'un pôle à l'autre, vue des trois satellites d'observation en orbite synchrone. Les autres affichaient les données recueillies par les satellites, les ballons itinérants, et les balises télémétriques disséminées à travers les étendues désertiques de la planète rouge : pression atmosphérique, température, vitesse et direction du vent, hygrométrie, et même composition chimique de l'air.

C'était idiot de ma part, pensait Toshima, de ne pas réaliser qu'il y avait assez d'humidité à Tithonium Chasma pour former du brouillard même en plein été. Il considérait cette erreur comme une défaillance de sa part. On savait que le fond du canyon était à deux ou trois kilomètres en dessous de la surface des plaines avoisinantes. On savait par les sondes que la densité de l'air en bas était un peu plus élevée qu'ailleurs. Naturellement l'air devait être un peu plus chaud et pouvait contenir plus d'humidité. J'aurais dû le prévoir. J'aurais dû le prédire.

Cependant, il ne s'attardait pas sur ses faiblesses passées. Sur le plus grand de ses écrans, celui qui était juste en face de son siège, il y avait son chef-d'œuvre : une carte météorologique détaillée de la planète entière. Synthétisant toutes les données qui lui parvenaient, Toshima avait tracé les lignes de hautes et basses pressions, les perturbations cycloniques et les modèles de circulation des vents, pour la totalité de Mars. En frappant sur une touche il pouvait afficher la météo de la veille, ou de deux semaines plus tôt, ou celle qu'il prévoyait pour le lendemain – ou pour dans deux semaines.

Les prévisions à long terme n'étaient pas aussi fiables que les prédictions pour les vingt-quatre heures, naturellement. Même sur un monde aussi météorologiquement inactif que Mars, sans océan, avec si peu d'humidité pour complexifier les modèles météo, il était difficile de faire des prévisions à plus de quarante-huit heures. Mais il était en train d'apprendre, étendant son pouvoir prédictif de plus en plus loin.

Il se frotta les tempes tandis qu'il scrutait de près sa carte météo. Les tempêtes de sable tourbillonnant dans les latitudes septentrionales le fascinaient. Provoquées par l'énergie libérée dans l'atmosphère par les caps

polaires en fusion, elles apparaissaient et s'évanouissaient comme des fantômes. Imprévisibles, apparemment. Toshima savait qu'au printemps de telles tempêtes pouvaient se fondre ensemble, fusionner en une seule tempête gigantesque qui pouvait couvrir la planète entière pour des semaines.

Il ne craignait pas que ces petites tempêtes en arrivent à ce point. Ce qui l'inquiétait, c'était le front froid progressant vers le sud à travers la vaste étendue de Chryse Planitia.

Tels que fonctionnaient les modèles météo martiens, ce front froid contenait une énergie considérable. À midi les plus hautes températures au sud du front pouvaient encore monter à plus de vingt degrés. De l'autre côté du front, elles étaient en dessous du point de congélation, même au milieu de la journée. Le front allait passer le bord est du Grand Canyon pendant la nuit. Waterman et les autres étaient à plus de mille kilomètres à l'ouest, mais Toshima s'en faisait quand même pour eux.

Il ne comprenait pas pourquoi il était inquiet. Le rover ne courait aucun danger du fait de la météo. Les quatre hommes et femmes étaient préparés à faire face à des minima nocturnes de cent degrés en dessous de zéro. Qu'y avait-il d'inquiétant dans une chute de trente degrés ?

Toshima sentit un tremblement intérieur le saisir, presque comme un besoin sexuel urgent. Il y avait quelque chose dans les données qu'il avait sous les yeux, quelque chose d'important qu'il n'arrivait pas à identifier. Il le savait. Il le sentait en lui. Son subconscient essayait de lui dire quelque chose, de l'éveiller à une révélation, une importante découverte. Il se mordit les lèvres et ferma les yeux, furieusement concentré. En vain.

Il avait vraiment mal à la tête. Il se massa les tempes, puis la nuque.

Ouvrant les yeux, il prit une profonde inspiration, essayant de calmer la tension qui lui contractait les tendons du cou et les épaules. Tournant lentement sur son siège en le faisant grincer, il étudia chacun des écrans, un par un. *L'information est là, devant mes yeux*, se disait-il. Mais il n'arrivait pas à saisir ce que son subconscient essayait de lui dire.

Détends-toi, dit la voix depuis longtemps oubliée du moine qui l'avait guidé dans son enfance. *N'essaie pas de forcer ton âme, elle résistera à tes efforts et cela ne t'apportera rien d'autre que de la douleur. Détends-toi et vide ton esprit de toute volonté, de tout désir. La méditation est la clé pour comprendre, le pont entre toi et le grand tout cosmique.*

Toshima ferma de nouveau les yeux, doucement cette fois. Il croisa les bras, laissa tomber son menton sur sa poitrine. Un passant occasionnel aurait

pu dire que le météorologue japonais faisait la sieste.

Il essaya de se clarifier l'esprit en se représentant une image du divin Fuji-Yama, son cône aux proportions exquises couvert de neige sous un ciel d'hiver bleu clair. Ses pensées dérivèrent, lentement, presque langoureusement, d'une vision à une autre. Il se rappelait la première fois qu'il avait été aux USA, à Boston, comme le vent était froid à l'aéroport, après être passé sur l'eau glaciale du port. Comme le vent était coupant même en ville, à l'hôtel où se tenait le Congrès mondial de Météorologie.

Les tours du Prudential Center de Boston créaient un couloir de vent inattendu, lui avait-on dit. Tous les météorologues s'émerveillaient du phénomène. Même quand les vents se calmaient ailleurs dans la cité, au Prudential Center ils hurlaient si fort entre les buildings qu'ils faisaient des vagues dans les mares et les fontaines décoratives.

Toshima rouvrit brusquement les yeux. *Un couloir de vent !*

Il roula son petit siège près du clavier devant sa grande carte et commença à pianoter furieusement, mal de tête oublié. Quel serait l'effet d'un fort gradient de température sur le corridor étroit et long de Valles Marineris ? Comment le front froid en approche affecterait-il les vents à Tithonium Chasma ?

Cela lui prit une bonne partie de la nuit, mais finalement Toshima eut sa réponse. Il la vérifia, puis la revérifia. Oui, le résultat était certain.

Il trembla de nouveau, mais cette fois sous l'effet de la victoire. Et sous l'effet de la peur. Il avait fait une grande découverte. Celle-ci lui disait que Waterman et ses compagnons couraient un grave danger.

Comme les premières lueurs de l'aube filtraient à travers le dôme, Toshima se leva, les yeux pleins d'anxiété, pour réveiller Vosnesensky.

— Il faut prévenir les occupants du rover, murmura-t-il. Il n'y a pas de temps à perdre.

LE LONG HIVER

Le monde bleu avait beaucoup plus de chance que son compagnon rouge. Plus près du Père Soleil, plus gros, il avait de profonds océans et un manteau d'air protecteur. La vie y était florissante.

Non sans interruptions, cependant. Non sans catastrophes. De grandes créatures prenaient le contrôle des mers, du continent, et même de l'air, pour finalement disparaître en une totale extinction. Par moments la main de la mort balayait le monde bleu si complètement qu'il se vidait presque entièrement de sa vie.

Mais chaque fois la vie luttait pour revenir, repeuplant le monde bleu de créatures nouvelles.

De grandes plaques de glace étaient descendues des pôles ; des glaciers massifs avaient coulé en crissant des montagnes pour recouvrir le sol de couches de glace épaisses de plusieurs kilomètres. Une énorme quantité d'eau océanique se transforma en glace et le niveau de la mer s'effondra. Le monde bleu devint blanc et scintilla sous le pâle soleil, un hiver qui dura plus de cent mille ans.

Le froid atteignit le monde rouge, lui aussi.

Le monde rouge n'était pas encore pleinement remis du grand cataclysme d'antan. Mais une vaste mer s'était récemment formée, une eau miroitante couvrait presque la moitié de la planète. D'énormes volcans dressaient leurs sommets puissants vers les étoiles et déversaient de la lave brûlante et des gaz fumants à travers le continent. Une énergie phénoménale bouillonnait encore sous la croûte du monde rouge, une énergie en fusion capable de bâtir les plus hautes montagnes de tous les temps.

Comme toujours quand il y a de l'eau et de l'énergie, il y avait une chance pour que la vie reparte. De l'eau, de l'énergie et du temps : tout ce dont la vie a besoin.

Mais alors le froid commença son travail de mort. La grande mer hémisphérique gela et s'enfouit dans le sol. Les volcans se calmèrent. Le monde rouge entama un long, long hiver qui durait encore aujourd'hui.

SOL 37 : MATIN

Jamie était nu sous le chaud soleil de Mars, la sueur lui dégoulinait le long des côtes et des jambes tandis que les dieux s'assemblaient autour de lui. Il ressentait la délectable angoisse du désir. Ses mains vides se tendaient avec envie.

Le terrain était rouge comme du sang, le ciel bleu tellement brillant que cela faisait mal aux yeux de regarder en l'air. À travers le désert de sable les dieux descendaient dans leurs chars magnifiques, l'un après l'autre. Partout où ils se posaient, sur la roche martienne poussaient instantanément de brillants massifs de fleurs. Bientôt le désert entier fut tapissé de fleurs, et même les falaises rocailleuses dans le lointain se transformaient et se fondaient en des cités d'adobe et de bois. Jamie voyait des panaches de fumée s'élever de leurs cheminées.

Les dieux portaient des plumes et des colliers étincelants. Leurs visages étaient ceux des totems : renard, aigle, chien, serpent. Ils avaient des corps magnifiques, droits et grands comme de hauts sapins, superbement musclés et luisants comme du cuivre poli.

Ils se rassemblèrent autour de Jamie, solennellement, silencieusement, l'encerclant jusqu'à ce qu'il se sente comme un petit enfant devant leur présence sublime. Jamie toucha le totem que son grand-père lui avait donné ; l'ours était son protecteur et son guide.

— Je vous ai rejoints, dit Jamie aux dieux. Je suis revenu à votre domaine.

Les dieux ne disaient rien. Ils fixaient Jamie de toute leur hauteur, sans mot dire, tandis que les douces brises de Mars chantaient leur chant matinal.

— Je suis venu de très loin, expliquait Jamie, pointant une unique étoile qui brillait même dans le ciel diurne. J'ai fait tout ce chemin depuis la Terre.

Les dieux se rapprochèrent, et sous leur regard menaçant, Jamie se sentait petit, faible, effrayé. Il avait les genoux qui tremblaient. Il suait abondamment.

— Tu as apporté avec toi toutes les maladies de l'homme blanc, dit la voix des dieux. Tu as apporté la mort dans nos maisons.

— Non ! protesta Jamie. Je vous apporte la vie !

— Tu apportes la mort.

Puis ils levèrent la main au-dessus de lui. Chacun d’eux portait un puissant instrument. Pour l’un c’était une crécelle façonnée à partir d’une calabasse géante et peinte de couleurs éclatantes. Pour d’autres c’était une massue guerrière, barbouillée de noir et lourde de menace. Ils brandirent les massues, agitèrent les calabasses. Et s’évanouirent.

Les dieux disparurent, se fondirent dans l’oubli, toute trace de vie disparut dans le monde autour d’eux. Les fleurs, les arbustes, les belles cités d’adobe fondirent et s’évanouirent, ne laissant que le vide désolé de Mars, à perte de vue.

Le bruit de crécelle subsista, cependant – menaçant, insistant, incontournable.

Jamie réalisa que c’était la sonnerie de la console de communication. Il ouvrit les yeux, faisant la transition du rêve à la réalité avec la répugnance d’un homme quittant la chaleur du feu pour affronter une tempête d’hiver.

Il était dans le rover. À dix centimètres au-dessus de sa tête s’étendait le fond gris de la couchette de Joanna. Plus près encore, à sa gauche, Connors reposait, enroulé dans sa couverture. Le visage de l’astronaute était baigné de sueur. Dans le sommeil il avait les traits tirés et douloureux.

Cette satanée console bourdonnait comme un essaim de frelons. Personne d’autre ne semblait l’entendre. Jamie rampa précautionneusement hors de sa couchette et s’avança pieds nus jusqu’au cockpit. Il frissonnait. Son survêtement était trempé de sueur glacée. Il avait la tête qui résonnait comme après une gueule de bois.

S’affaissant dans le siège de droite, Jamie inclina un doigt vers l’interrupteur de communication. De l’autre main, il fit tourner la petite roue qui relevait le bouclier thermique. Il faisait encore nuit au fond du canyon. Les seules lumières dans le cockpit provenaient des voyants lumineux du tableau de bord.

Le visage rond de Seiji Toshima apparut sur le petit écran. Il avait les yeux aussi vagues et larmoyants que ceux de Jamie.

— Je suis désolé de vous réveiller si tôt, dit le météorologue, sans préambule, mais je dois vous prévenir qu’une tempête de sable pourrait frapper votre région dès ce matin.

— Tempête de sable ? murmura Jamie. Quoi ?

— Tempête de sable ! Vents de deux cents nœuds. Visibilité presque nulle. Densité de particules dans l’air assez élevée pour endommager les

équipements non protégés ! Vous devez vous y préparer !

— Attends..., fit Jamie la tête farcie. Doucement. De quoi parles-tu ?

— Le complexe du canyon se comporte comme un couloir de vent, dit rapidement Toshima. Le front froid qui approche va envoyer une vague d'énergie vers le bas du canyon et déclencher une tempête de sable d'une grande violence. Il faut vous y préparer ! Les équipements non protégés pourraient être endommagés. Ceux qui se trouveraient dehors pourraient se perdre. Le nuage de sable serait assez épais pour réduire sévèrement la visibilité. Même les communications radio risquent d'être affectées.

— Mais je croyais que les tempêtes n'arrivaient pas si loin au sud à cette époque de l'année, dit Jamie qui commençait à saisir l'importance de l'avertissement de Toshima.

Le météorologue ralentit son débit et expliqua pourquoi, à son avis, le complexe entier du canyon pouvait devenir un gigantesque couloir de vent balayé par un tourbillon de poussière.

— Je peux vous tenir au courant heure par heure, dit-il. J'ai demandé à Ulanov et Diels en orbite de focaliser toute l'instrumentation sur le canyon ce matin. Heureusement, le vaisseau spatial survole constamment cet hémisphère.

Jamie entendit que les autres se réveillaient derrière lui.

— Aujourd'hui je vous déconseille de faire des sorties à plus de quelques minutes de marche de votre véhicule, dit Toshima. Avec des vitesses de vent supérieures à deux cents nœuds, une tempête pourrait vous arriver dessus avant que vous ayez le temps de vous en apercevoir.

— Merde, grogna Jamie. Et si on déplaçait le rover plus à l'ouest ? On devait y aller de toute façon, une fois arrivés là-bas on aurait le temps de creuser un forage profond et de mettre les instruments de mesure en place.

Toshima leva les sourcils :

— La tempête vous rattrapera quelle que soit votre position.

— Si elle arrive vraiment, dit Jamie.

Le Japonais ferma les yeux brièvement :

— Oui, siffla-t-il. Si ma prévision est correcte.

Jamie se renfonça dans son siège, déjà épuisé.

— Okay. Merci pour l'avertissement. Donne-nous une heure pour parler de tout ça, prendre un petit déjeuner, et on vous rappelle...

Toshima quitta l'écran des yeux, puis fut poussé de côté par Vosnesensky. Le Russe avait l'air plus sévère que d'habitude.

— Jamie, nous avons étudié la situation avec le Docteur Li. La prédiction de Toshima n'est qu'une probabilité, mais assez sérieuse pour être prise... euh, au sérieux.

— Ouai. Je comprends.

— Pas de sortie ni de déplacement en Rover sans me demander d'abord mon avis, dit Vosnesensky.

Jamie approuva.

— Passe-moi Connors maintenant.

Jamie dut faire un effort pour tourner la tête et regarder à l'arrière du module.

— Il est aux toilettes, dit Jamie à l'écran. Je lui dis de t'appeler dès qu'il sort.

— Oui. Dès qu'il sort.

Il fallut une demi-heure aux quatre explorateurs pour se laver et passer leurs survêtements de jour. Jamie était trop fatigué pour seulement envisager de se raser. *Un avantage du sang indien*, se dit-il avec un regard vague dans le miroir. *Pas beaucoup de barbe*. Quand il sortit des toilettes il nota que Connors ne s'était pas rasé non plus. Il avait une barbe grisonnante ; ça le vieillissait.

Ils replièrent leurs couchettes en silence et s'assirent sur les banquettes. Quatre repas fumants les attendaient sur la table, en même temps que le flacon habituel de vitamines.

— Mikhaïl ne veut pas qu'on bouge avant qu'ils aient vu s'il y avait vraiment une tempête de sable en formation, dit Connors, en piochant dans ses œufs au bacon et au soja.

— Ben ça tombe bien, dit Ilona. Je ne crois pas qu'on soit en condition de faire grand-chose.

— Tu te sens mal à ce point ?

— Terrible. Et toi ?

— Plutôt moche. Mais je crois qu'on pourrait sortir pour faire au moins quelques échantillonnages. Et toi, Joanna ?

Elle avait l'air misérable : pâle, les yeux rouges. Elle avait des cernes sombres sous les yeux. Ilona avait l'air d'aller encore plus mal : décharnée, les joues creuses. Jamie savait qu'il avait lui-même le visage hâve, le teint brouillé.

Connors dit :

— Ne tournons pas autour du pot. Il va falloir appeler Reed pour lui

parler de ça.

Jamie hocha la tête à contrecœur.

— Pourquoi ne pas faire un forage profond pendant qu'on est scotchés ici ?

— Pas de sens de commencer à déballer le matériel de forage s'il faut le démonter et le ranger quand la tempête arrivera. On n'est pas assez en forme pour un travail lourd, de toute façon.

— Mais s'il n'y pas de tempête on aura perdu toute cette foutue journée.

Jamie réalisa qu'il se mettait à prendre le ton de Patel. Pour la même raison : on lui volait un temps précieux, un temps dont il avait besoin pour accomplir son travail.

— Il faudrait qu'on sache si la tempête peut arriver dans une heure ou deux, dit Connors.

— Peut-être, dit Jamie. Mais peut-être que Toshima va prendre ça très mal.

— Tu veux que je demande à Mikhaïl ?

Jamie savait que Vosnesensky répéterait simplement ce qu'il avait déjà dit : *Restez en sécurité dans le rover et ne prenez pas de risque.*

Joanna finissait avec application son petit déjeuner, raclant à la cuiller les dernières traces de son dessert de fruits congelés :

— Je peux au moins passer la journée à examiner les échantillons de roches et de sol qu'on a rapportés hier.

Ilona murmura :

— Je vais t'aider. Je crois que je peux le faire. Ceux qui ont des incrustations orange brillant ont l'air intéressants.

— Comme le roc vert de Jamie ?

Joanna se força à sourire.

Ilona lui retourna le sourire :

— Ceux-là sont orange.

Jamie dit :

— J'aimerais que vous analysiez d'abord les échantillons de forage.

— Pas les pierres ?

Il commença à secouer la tête mais le mouvement lui procura une vive douleur :

— Il y a de la chaleur qui vient de sous la surface, et de l'eau sous une forme quelconque qui provoque le brouillard matinal. Je pense que les échantillons de forage en ont plus à nous dire que les pierres colorées.

Joanna pencha légèrement la tête d'un côté :

— Si tu veux, dit-elle, d'un air peu convaincu.

— Je vais appeler Reed, dit Connors, quittant la table.

Et je vais rester assis ici comme un idiot à ne rien faire. Le module labo était trop petit pour que tous trois puissent y travailler simultanément.

— Je pense que je vais nettoyer, dit-il.

Les femmes se dirigèrent lentement vers le sas pour atteindre le module labo. Connors était déjà en train d'appeler Reed dans le cockpit. Jamie se tenait seul à la table étroite parsemée des restes du petit déjeuner, il avait très mal aux articulations et un mal de tête à tout casser.

Cela ne peut pas être la grippe, se dit-il. Il y a des mois qu'on serait tombés malades si ça avait été la grippe ou une autre maladie infectieuse. C'est quelque chose qu'on a attrapé ici, quelque chose qui vient de Mars. Cela ne peut pas être autrement.

Il se souvint de son rêve et frissonna.

Il a une sale gueule, se dit Tony Reed en étudiant le visage de Pete Connors sur son écran de communication. Est-ce que c'est mon imagination ou bien son teint est-il devenu jaunâtre ?

L'astronaute transpirait légèrement, assez pour que Reed pût facilement le remarquer. Il avait les yeux injectés de sang, l'élocution un peu plus lente que d'habitude. Et il avait rendu compte du fait que tous les quatre dans le rover étaient malades. *Vosnesensky ne pourra pas le cacher plus longtemps à Li. Il aurait peut-être bien voulu couvrir ça, mais Connors a vendu la mèche.*

— Et tu dis que vous en êtes tous les quatre au même point ? demanda Reed.

— À peu près, confirma Connors. C'est Ilona qui a l'air d'aller le plus mal. Jamie va moins mal – ou en tout cas il ne s'en plaint pas autant.

L'Indien stoïque. Il ne dirait pas un mot, même sur le bûcher.

— Des pertes d'appétit ? demanda-t-il à voix haute.

Connors fronça les sourcils en réfléchissant. Puis :

— Il semble que non. Mais on est tous sacrément fatigués, c'est difficile à dire.

— Hum, oui. Reed se mâcha la lèvre inférieure pendant un moment. Et vous prenez vos compléments vitaminés ?

— Oui, m'sieu. Je veille à ce qu'ils prennent leurs pilules tous les matins.

— Vous n'êtes partis que depuis deux jours, murmura Reed, alors ça ne

peut pas être une carence alimentaire...

— On dirait qu'on a tous attrapé une grippe ou quelque chose de ce genre, lâcha Connors.

— Je vois.

Reed se gratta le menton, caressa sa fine moustache, se passa une main dans les cheveux. Les mêmes symptômes que dans le dôme.

— Il m'est difficile de faire grand-chose pour vous à distance, dit-il à Connors. Ce qu'il y aurait de mieux à faire, j'en ai peur, ça serait de commencer à rentrer avant que les choses empirent.

— Mais on vient juste d'arriver ! Il est prévu qu'on reste dans le canyon une semaine...

— Pas si vous êtes tous malades. *Vosnesensky devra se rendre à l'évidence*, se dit Reed. Après tout, en tant qu'officier médical j'ai autorité ici pour ordonner leur retour à la base. Même si le Russe n'est pas d'accord.

— Peut-être que si on prenait tous une bonne dose d'antibiotiques ?

— Je doute que ça ait un effet quelconque.

— Donne-nous un jour de plus, au moins. On n'ira nulle part aujourd'hui si cette tempête arrive. Voyons ce qui se va se passer pendant les prochaines vingt-quatre heures.

Reed considérait le visage grave, anxieux, de l'astronaute. Connors était en train d'intercéder auprès de lui. *Je suis le médecin de l'équipe. Je devrais savoir quoi faire. Je devrais être capable de traiter ce problème. Si je leur donne l'ordre de revenir maintenant Vosnesensky sera furieux. Il pensera que c'est une atteinte à son autorité, très probablement.*

— Il faut que je fasse mon rapport à Vosnesensky, tu sais, dit-il.

— Ouais, je sais.

— Cette communication est automatiquement passée en orbite. Et à Kaliningrad.

Connors opina sombrement.

Pinçant les lèvres, comme perdu dans une profonde réflexion, Reed se décida enfin :

— Je vais recommander à Mikhaïl Andreïevitch de vous laisser là où vous êtes pour les prochaines vingt-quatre heures. Une dose d'antibiotique à large spectre ne vous fera pas de mal ; je vais vous envoyer des instructions écrites par ordinateur. Et puis on verra comment vous vous sentirez demain matin.

— Okay ! Excellent !

L'astronaute était aussi content qu'un jeune chien.

Reed mit fin à la conversation, puis se tourna vers son ordinateur médical et tapa une ordonnance d'antibiotiques. Il se leva lentement de son siège, avec réticence. Je vais devoir affronter Vosnesensky, se dit-il. Il n'y a rien d'autre à faire que de l'affronter dans sa tanière. Mais il craignait cette confrontation.

Le Russe était dans la salle commune, accoudé au-dessus d'une tasse de thé fumant, parlant à Mironov d'un ton grave et bas dans leur langue natale. Pour les yeux experts de Reed, ils étaient manifestement malades tous les deux. Le teint hagard, jaunâtre. Même leurs survêtements avaient l'air trop grands, fripés, loin de l'aspect impeccable qu'ils présentaient encore quelques jours auparavant. *Quel que soit ce truc, ils l'ont attrapé. Et tous les autres aussi. Tout le monde sauf moi. Et peut-être Toshima.*

Reed se sentait absurde normal : fort et en bonne santé. L'esprit clair et alerte. Il avait même arrêté son cocktail matinal d'amphétamines, pour vérifier si oui ou non son apparence de bonne santé n'était qu'un artefact chimique.

Les deux Russes levèrent les yeux quand Tony tira un siège pour s'asseoir avec eux.

— L'équipe rover est sur le flanc, leur dit Reed tranquillement, quelle qu'en soit la cause.

— Fatigue, dit immédiatement Vosnesensky. Fatigue psychologique. J'ai déjà vu ça dans des missions de longue durée en orbite.

— Après seulement trente-sept jours ?

Reed ricanait presque.

— On est dans l'espace depuis presque un an.

— Ah, oui, admit Reed. C'est vrai.

— Les tensions dans cet environnement... commença Mironov, mais sa voix se perdit en un murmure.

— Mars n'est pas plus stressant que la Lune ou une station orbitale, dit Reed. En fait, je dirais plutôt moins stressant.

— Alors qu'est-ce que c'est ? grogna Vosnesensky. Qu'est-ce qui nous arrive ?

Reed secoua la tête :

— Quoi que ce soit, ça touche tout le monde, et les symptômes sont les mêmes : faiblesse, douleurs dans les membres, maux de tête.

— C'est la grippe, dit Mironov.

Levant un sourcil vers lui, Reed dit :

— Comment aurions-nous pu tous attraper la grippe presque un an après avoir quitté la Terre ? Les virus grippaux ne restent pas inactifs si longtemps. Si c'était la grippe on l'aurait su longtemps avant.

À moins que ce ne soit un virus lent, pensa soudainement Tony. Comme la maladie du légionnaire, ou quelque chose dans ce genre.

Mironov avait l'air profondément sceptique.

— Mais personne ne l'a en orbite, pointa Reed, argumentant autant avec lui-même qu'avec le cosmonaute.

— La grippe martienne, dit Vosnesensky, en plaisantant à moitié.

— Il est manifestement impossible de contracter une maladie d'une planète sans vie indigène, lâcha Reed, presque en colère. Il n'y a pas ici de virus pour nous infecter. Même s'il y avait des microbes martiens, ils ne seraient pas adaptés à nos cellules. Mars pourrait être couverte de toutes sortes de germes, ils ne pourraient pas nous gêner. Ils ne le pourraient pas, vraiment.

— C'est une théorie de médecin, marmonna sombrement Mironov.

— Peut-être que ça n'a rien à voir avec une maladie, dit Vosnesensky.

— Pas une maladie ?

— Les mineurs de charbon ont les poumons noirs, dit Vosnesensky, pas à cause des microbes, mais à force de respirer de la poussière de charbon.

Reed le regarda fixement. *Ce cosmonaute a vraiment un cerveau à l'intérieur de son crâne épais !*

— Peut-être qu'il y a quelque chose qui nous affecte dans la poussière martienne, dit Vosnesensky.

— Mais on fait très attention d'enlever la poussière des combinaisons, et de ne pas en faire entrer dans notre habitat, pointa Reed.

— La poussière est très fine. Peut-être qu'on ne fait pas encore assez attention.

— Je n'y avais pas pensé, dit Reed.

Mironov dit :

— On pourrait vérifier l'air ici, voir quelle quantité de poussière en suspension il contient.

— Oui, dit Vosnesensky. Il faut le faire.

Reed était sur le point de répondre quand Toshima arriva en coup de vent à la table. Il avait les yeux écarquillés d'excitation. Si la « grippe martienne » l'avait frappé, on n'en voyait pas trace.

— La tempête de sable ! cria-t-il. Elle a commencé.

SOL 37 : APRES-MIDI

Effondré.

Jamie avait l'impression d'être un adolescent fugueur puni par ses parents. Le rover était parfaitement en ordre de marche, et même s'il se sentait faible et migraineux, il ne voyait pas de raison de ne pas avancer plus près du « village » qu'il avait vu.

C'est là qu'on doit aller, continuait-il à se dire. Je pourrai peut-être même y grimper, quand on sera au pied des falaises où se trouve cette faille. Je parie qu'il y a une voie naturelle qui monte la falaise à cet endroit et qui mène à l'intérieur. Ou peut-être ont-ils creusé des marches dans la roche.

Le ciel était parfaitement dégagé à l'extérieur, malgré l'insistance de Toshima à prédire qu'une tempête de sable rugissait au fond du canyon et allait bientôt les engloutir.

Il y avait même eu du brouillard dehors ce matin-là, de fines vrilles de brume qui flottaient dans le petit matin glacial et s'étaient évaporées dès que le soleil avait atteint le fond du canyon. *Comme des fantômes qui s'évanouissent à la moindre clarté*, pensait Jamie.

Si le brouillard s'évapore et se reforme le matin suivant, raisonnait-il, c'est ou bien que l'humidité reste à l'intérieur du canyon ou bien qu'elle se renouvelle à partir d'une source de vapeur d'eau en sous-sol. Ou dans les parois de la falaise.

Seigneur ! Il y a tant de choses à chercher et nous voilà bloqués à l'intérieur de cette boîte de conserve !

Pour la quarantième fois de la matinée il parcourait le module de commande du rover, depuis la cloison du cockpit, en passant par la kitchenette, l'étroit passage entre les couchettes repliées et les étagères, pour finir au sas à l'arrière.

Connors appela depuis le cockpit :

— Je crois que c'est parti.

Jamie parcourut précipitamment les neuf enjambées de la longueur du module et passa la tête de l'autre côté de la cloison. À travers la bulle de plastique du cockpit, le canyon à l'extérieur avait exactement le même aspect que la dernière fois qu'il l'avait vu.

Connors prit les devants :

— Jette un coup d’œil au ciel.

Jamie se glissa dans le siège à côté de l’astronaute afin de pouvoir regarder vers le haut. Le ciel rose avait l’air assez normal – presque.

— Ça s’est assombri de dix pour cent pendant les cinq dernières minutes, dit Connors, brandissant un graphique en couleurs.

— Il va vraiment y avoir une tempête.

— Ouais.

— Je vais prévenir les autres.

— Pourquoi pas ? On n’a rien d’autre à faire.

Tout en parlant Connors glissait son casque et manipulait l’interrupteur de communication.

Joanna et Ilona étaient assises si près l’une de l’autre dans le module labo que leurs épaules se touchaient presque. La lumière était faible, provenant plus des écrans d’ordinateur que de la pâle rampe lumineuse du labo.

Aucune des deux ne leva les yeux quand Jamie s’approcha. Elles étaient penchées sur une chose posée sur la paillasse.

— La tempête a commencé, dit Jamie.

Joanna tourna légèrement la tête. Dans la pénombre il ne pouvait déchiffrer l’expression de son visage, sauf qu’elle avait l’air terriblement pâle.

— Les données sur les échantillons sont affichées là, dit-elle, en tapotant l’ordinateur qui bourdonnait à côté d’elle.

— Quelque chose d’intéressant ?

— Regarde toi-même, dit-elle, retournant au travail qui les absorbait, Ilona et elle.

Sa sécheresse fit froncer les sourcils à Jamie. Il se pencha sur elle puisqu’il n’y avait pas d’autre siège dans le labo, et se mit à lire les chiffres à l’écran.

Pas très différents des valeurs qu’ils avaient obtenues des autres forages, remarqua-t-il. Sauf qu’il n’y avait pas de glace dans l’échantillon, pas de couche de permafrost.

Alors d’où vient l’eau ? se demandait Jamie. Il examina un écran qui donnait côte à côte les résultats des échantillons forés près du dôme, comparés à ceux d’ici. Différences insignifiantes, beaucoup plus faibles que ce à quoi il s’attendait. *Sauf pour l’eau. Il y a moins d’eau ici que là-haut dans la plaine. Moins ! Cela n’a pas de sens.*

Dehors, le vent sifflait. En se relevant, Jamie sentit une douleur lui vriller le dos. Il était resté penché plus longtemps qu'il ne le croyait. Le vent hurlait maintenant. Il n'y avait pas de fenêtre dans le module labo, pas moyen de voir ce qui se passait au-dehors.

Joanna et Ilona étaient toujours penchées sur leur travail. La scie au diamant bourdonna brièvement, puis gémit en attaquant la pierre.

— Je vais devant voir à quoi ressemble la tempête, dit-il.

— Bien, dit Joanna, sans lever la tête.

Curieux, il demanda :

— Mais qu'est-ce que vous êtes en train de faire de si fascinant ?

— Va à l'avant, Jamie, et laisse-nous travailler tranquilles. On t'appellera quand on sera prêtes à discuter.

Putain de bordel, grogna Jamie intérieurement. Puis il se souvint comment Joanna s'était transformée en propriétaire quand ils avaient trouvé la roche à la tache verte.

Moitié intrigué, moitié en colère, il regagna le module de commande. Connors était encore dans le cockpit, mastiquant une barre de sucre candi, casque toujours rivé à l'oreille bien qu'il eût éloigné le micro de sa bouche.

— Toshima dit qu'on va rester là-dedans toute la journée, annonça-t-il d'un air maussade.

Jamie regarda la scène au-dehors. Le hurlement du vent ressemblait à un cri d'enfant, un son aigu et ténu. Il faisait obscur à l'extérieur, une espèce d'obscurité changeante et surnaturelle, pas comme la nuit, même si la luminosité avait baissé au même niveau qu'après le coucher de soleil. C'était comme s'ils avaient une couverture sur la tête. Jamie pouvait à peine voir la falaise en face, à moins de cinquante mètres du nez du rover. Le ciel était complètement occulté.

Il se glissa dans le siège du cockpit et regarda l'écran principal du tableau de bord. Connors y avait mis une vue satellite de la région. Jamie pouvait distinguer clairement le complexe du canyon, mais l'intérieur du labyrinthe tortueux était rempli jusqu'au bord de nuages de poussière d'un gris rougeâtre. Des nuages cotonneux, ondulant comme les vagues d'un océan, assez épais pour donner l'envie de s'y vautrer.

— Vosnesensky est emmerdé qu'on n'ait rien pour recouvrir l'habitable, dit Connors. Il a peur que la poussière raye le plastique et qu'on ne puisse plus voir à travers.

— Et alors, ça le raye ?

Connors secoua lentement la tête :

— Difficile à dire, pour l’instant. On n’entend pas de bruit d’éraflure, non ?

— Les particules de poussière sont microscopiques.

— Ouais, mais c’est du sable.

— Rien d’autre à faire que d’attendre, dit Jamie.

— Qu’est-ce qu’elles fabriquent, à l’arrière ?

Jamie prit un ton offusqué :

— Elles sont tellement occupées qu’elles se foutent de la tempête.

— Elles vont manquer le spectacle.

Il s’étonnait encore du manque d’eau dans les échantillons. *Il y a quelque chose qui ne va pas. Quelque chose qu’on a oublié.*

— Si on avait recouvert l’habitable on n’aurait rien vu du tout, dit Connors d’une voix lasse.

— Et les caméras ?

— Elles sont en automatique. On aura un enregistrement complet de la tempête, à moins que le sable ait bousillé les lentilles.

— On a des lentilles de rechange à bord, non ?

— Bien sûr. Je n’aurais pas eu la force d’aller mettre une couverture de toute façon, soupira Connors, épuisé.

— Toujours mal en point ?

— Pire. Et toi ?

— Pas brillant.

— On devrait peut-être faire le point avec Reed ?

— S’il a quelque chose à nous dire il appellera, dit Jamie.

— Ouais. Sans doute.

Jamie se pencha en arrière et observa la tempête ondoyer à l’extérieur. Il n’avait rien fait de la journée, mais il était crevé et en sueur. Les indicateurs du tableau de bord lui disaient que le vent soufflait à une moyenne de cent vingt-cinq kilomètres/ heure, avec des rafales à près de cent quatre-vingt-dix. Il entendait le hurlement haut perché. Cependant le rover n’était pas bousculé ; il restait stable, sans rien de plus qu’un frémissement. Jamie savait que l’air ténu de Mars ne produisait qu’une faible poussée. À trois cents kilomètres/heure, le vent avait la force d’un zéphyr de vingt nœuds sur Terre.

Toshima appela pour demander la température extérieure.

— Elle monte, rapporta Connors, surpris. Presque dix degrés.

Jamie convertit mentalement le chiffre en cinquante degrés Fahrenheit.

Toshima sourit de toutes ses dents à la caméra :

— Le frottement des particules de poussière réchauffe l'atmosphère. Il pourrait y avoir des éclairs.

— Des éclairs ?

— C'est possible. Vérifiez que tous les équipements sont protégés.

Connors exhala une respiration exaspérée :

— Tout a été boutonné jusqu'au menton, mais l'antenne dehors est un vrai paratonnerre.

— Elle a une prise de terre, non ?

— Bien sûr, mais combien d'ampères ces éclairs peuvent-ils dégager ?

Toshima resta muet. Jamie réalisa que lorsqu'il n'avait pas la réponse à une question il ne répondait tout simplement pas.

— Okay, dit Connors, je vais baisser l'antenne entre les transmissions. L'astronaute jeta un regard à l'horloge digitale sur le tableau de bord. Je vous appellerai dans quarante-huit minutes, à quinze heures pile.

Le météorologue opina :

— Si vous avez un appel de détresse à émettre, faites-le passer en vocal par liaison informatique. Ces antennes-là sont noyées dans le roof. On peut parler via les modems si nécessaire.

— Compris.

Connors mit fin à la communication et se tourna vers la rangée de boutons à sa gauche. À travers la stridence du vent Jamie entendit le faible clic d'un interrupteur à bascule, puis le bourdonnement d'un moteur électrique au-dessus de leurs têtes.

— Cette antenne est exactement au-dessus du cockpit. Si elle attrape un coup de foudre on est tous grillés.

Le bourdonnement du moteur électrique se transforma en grognement rauque.

— Ah merde... ! C'est bloqué. Cette putain de poussière a dû se coller dans les joints.

Connors bascula plusieurs fois l'interrupteur sur marche/arrêt ; son comportement habituellement cool se transformant en fureur. Le moteur gémissait et fatiguait. Avec un mouvement de tête d'écœurement il dit :

— Coincé en position médiane. On ne pourra plus capter le satellite et on va continuer à attirer la foudre. Maudite pièce à la con !

Il martela du poing contre le tableau de bord.

— Elle a une prise de terre de toute façon, dit Jamie, moitié questionnant.

— Ouais, mais qui sait combien de jus peut transporter un coup de foudre martien ?

Regardant les sombres nuages défilant de l'autre côté du cockpit, Jamie murmura :

— Espérons qu'on n'aura pas à le découvrir.

— Me demande ce que cette putain de poussière a pu détraquer d'autre.

Jamie leva les sourcils.

— Les roues, par exemple, grogna Connors. Il faudra peut-être rentrer à pied au dôme.

Jamie regarda l'astronaute noir de plus près. Cela ne ressemblait pas à Connors de se plaindre ou d'être aussi amer. Le visage de l'homme brillait de transpiration. Il avait les joues creuses et les yeux injectés de sang.

— Peut-être qu'on devrait prendre une autre dose de cet antibiotique, dit Jamie.

— Pas avant dix-sept heures. Ordre du docteur, fit Connors avec humeur en tapotant l'écran de l'horloge digitale.

Un bruit de pas les fit se retourner. Joanna venait vers eux en courant. Son visage en forme de cœur était hagard, mais elle arborait le plus beau sourire que Jamie lui eût jamais vu.

— Il y en a ! dit-elle, presque à bout de souffle. Des organismes vivants ! Dans les roches !

Aussi rapides que fussent les réflexes d'aviateur de Connors, Jamie jaillit le premier de son siège. Il avait la gorge si serrée qu'il ne pouvait proférer un mot, mais il se précipita dans le module à la suite de Joanna et franchit la porte du sas, Connors sur ses talons.

Ilona était à moitié affaissée sur le microscope optique, dont la lumière intense constituait l'unique éclairage du module labo. Silhouette découpée sur fond de lumière brillante, elle avait l'air complètement épuisée, comme une femme qui vient d'accoucher.

Elle eut un faible sourire pour Jamie.

— Dans les pierres, dit Joanna, dans un murmure respectueux. Exactement comme tu disais à McMurdo...

Jamie avait les yeux fixés sur Ilona. Elle avait l'air terriblement faible.

— On dirait une sorte de lichen terrestre, reprit Joanna, ignorant sa collègue. Ils ont une enveloppe dure de silicate pour se protéger du froid, mais l'enveloppe est perméable à l'eau. Et ils ont des fenêtres qui permettent à la lumière solaire de passer. Nous pensons que les fenêtres sont

transparentes surtout aux infrarouges, mais de toute évidence elles laissent aussi passer certaines longueurs d'onde dans le visible. Leur eau intérieure est apparemment additionnée d'une certaine forme d'alcool, un antigel naturel. Ils doivent être en sommeil la nuit ou chaque fois que la température descend si bas que même les antigels cristallisent, puis ils se réactivent quand la température monte assez haut pour que leur antigel se liquéfie. C'est certain ! C'est réel ! Voyez vous-même !

Ilona se débrouilla pour bouger légèrement son siège de façon à ce que Jamie pût se pencher sur le microscope. Il vit une marbrure de couleurs, des éléments circulaires entrelacés avec des filaments d'un ton bleuâtre.

— Je croyais qu'ils étaient orange.

— Ils le sont, dit doucement Ilona. On les a colorés pour le microscope.

— Ils absorbent les colorants de la même façon que les tissus terrestres ! (Joanna exultait, toujours aussi excitée.) Ils polarisent la lumière de la même façon que les organismes terrestres ! Ils doivent avoir pour base le même genre d'acides nucléiques et de protéines !

— Il est trop tôt pour affirmer ça, corrigea Ilona dans un murmure.

Jamie était toujours en train de scruter dans le microscope. Des organismes martiens. Des créatures vivantes de Mars.

— Ils ressemblent aux crustacés thalli de l'Antarctique, lui dit Joanna à l'oreille. Tu vois le cortex externe et les grappes d'algues ?

— Les éléments pourpres ?

— Oui, fit-elle avec un rire frémissant. Les amas pourpres. Ils sont vivants, Jamie !

Il se releva et laissa Connors jeter un coup d'œil dans le microscope.

— C'est vivant, Jamie, dit Joanna, fatiguée mais triomphante. Ce n'est qu'une forme de lichen et ça doit rester en sommeil la plupart du temps. Mais c'est vivant et natif de Mars.

— On l'a fait ! (En dépit de son épuisement il y avait de la joie dans la voix d'Ilona.) On a trouvé de la vie sur Mars !

— Je pense que vous l'avez trouvée, dit Jamie.

Il tremblait de tout son corps. Il était plein de respect devant leur découverte.

Connors sourit aux femmes :

— Les amies, vous allez obtenir le prix Nobel pour ça.

— Oui, oui, dit Joanna. Je suppose que oui. Mais qu'est-ce que ça peut faire ? Aucune importance maintenant. On a trouvé ce pour quoi on est

venus ! Quoi qu'il arrive à partir de maintenant, ça n'a pas d'importance.

Subitement Ilona s'affaissa sur l'épaule de Jamie. Il la sentit se ramollir, s'évanouir. À l'extérieur, la tempête de sable chantait sa propre mélodie.

SUR TERRE

WASHINGTON. Edith était à côté d'Alberto Brumado quand le téléphone sonna.

Ils venaient de rentrer à la maison de briques rouges après le dîner de Georgetown. Edith savait d'instinct que cet homme allait lui faire des propositions. Ce qu'elle ne savait pas, c'était comment elle réagirait. Brumado était sympa, intelligent, gentil, et même délicat d'une manière timide, un peu gamine.

Qu'est-ce qu'il donnerait au lit ? se demandait-elle. Et elle se demandait aussi, est-ce que Jamie couche avec sa fille ?

Mais le téléphone interrompit Brumado au moment où il remplissait deux petits verres de brandy. Il traversa le salon où s'alignaient des rangées de bibliothèques et attrapa le téléphone.

— Oui, c'est... Ah, hello, Jeffrey, comment allez... Le visage de Brumado pâlit. *Quoi ? Elle l'a fait ? C'est certain ?* (Il se mit à débiter un flot de paroles en portugais brésilien. Puis, s'en rendant compte, il revint à l'anglais, le souffle coupé.) Oui, oui, oui. Je descends. Dès que je peux avoir un taxi. Oui. Merci ! Merci de m'avoir appelé ! J'y serai, bien sûr !

S'il n'avait pas arboré un sourire d'une oreille à l'autre, Edith aurait pensé qu'un quelconque désastre avait frappé les explorateurs martiens.

Il la regarda de l'autre côté de la pièce :

— Ils ont trouvé des organismes vivants sur Mars. C'est ma fille qui a fait la découverte !

Edith lança un cri de guerre texan et se jeta à son cou. Il la serra dans ses bras et l'embrassa comme pour lui souhaiter la bonne année.

Puis :

— Bon, j'appelle un taxi. On nous attend au quartier général de la NASA.

— Il faut que j'informe mon patron ! dit Edith.

— Tous les médias doivent être informés, dit Brumado en tendant une main tremblante vers le téléphone. Ils vont convoquer une conférence de presse pour minuit.

Comme il déambulait sur le tapis oriental, attendant le taxi, Edith téléphona au vice-président de la chaîne, chez lui à Manhattan.

— Vous êtes chez... c'était le répondeur.

Edith eut un moment d'agacement, puis se mit à rire. Après le bip, elle hurla littéralement :

— C'est Edith Elgin. Je suis dans la capitale avec Alberto Brumado et on file au quartier général de la NASA dès qu'on a un taxi. *Ils ont trouvé de la vie sur Mars*, mon pote ! Et vous n'étiez pas chez vous pour répondre !

Alors Edith téléphona aux bureaux de la chaîne. Le directeur de l'information était rentré chez lui, et la femme qui était de permanence à cette heure tardive n'avait jamais entendu parler d'Edith Elgin.

— Je suis consultante auprès du vice-président, expliqua Edith.

— Et alors ?

— Je tiens une histoire. Il faut que je sois en direct depuis le bureau de Washington ici. Priorité absolue.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est la nouvelle la plus fracassante de toute l'histoire du business, chérie !

— Vraiment ?

La voix de la femme dégoulinait de méfiance.

Tout d'un coup Edith hésita. *Ils vont me tenir à l'écart*, réalisa-t-elle. *Je leur donne le tuyau, ils appellent le rédacteur en chef et ce connard de présentateur du journal, et je me fais rouler dans la farine.*

— Pouvez-vous me donner le numéro personnel du directeur des informations ? demanda-t-elle.

— Non.

C'était un non sans appel.

— C'est important, nom de Dieu !

— Si c'est si important vous feriez mieux de me dire de quoi il s'agit.

Edith prit une profonde inspiration :

— Okay, dit-elle doucement. Seulement souvenez-vous de cet appel demain quand ils vous foutront à la porte.

Elle raccrocha et se tourna vers Brumado :

— Le taxi est là ? J'ai une minute pour aller aux toilettes ?

Dans l'heure et demie qui s'écoula entre leur arrivée au quartier général de la NASA et le démarrage officiel de la conférence de presse, Edith utilisa quatre bobines de son dictaphone, en parlant avec les hommes rassemblés autour du champagne et des boîtes de cigares. Elle n'était pas seulement

l'unique femme de ce pince-fesses, mais aussi la seule représentante des médias présente parmi les personnalités du projet Mars.

Il était minuit, et pourtant le plus vaste auditorium était plein. Les équipes TV jouaient du coude pour se piquer les meilleurs endroits. Les lumières étaient aveuglantes, mais cela n'avait l'air de gêner personne. Des quantités de micros et de magnétos étaient alignées sur la longue table où étaient assis les gens de la NASA, souriants, se congratulant mutuellement, resplendissants d'autosatisfaction. Ils placèrent Alberto Brumado au milieu d'eux.

Edith prit un strapontin contre le mur, près d'une sortie de secours. Elle souriait intérieurement. Elle tenait son histoire, et elle allait continuer à rassembler tous les détails du côté humain de cette nuit fantastique. Même si elle devait finir le boulot au lit avec Brumado. Cela pourrait ne pas être une si mauvaise manière de terminer une nuit comme celle-là, pensait-elle.

La nouvelle fut diffusée aux reporters ébahis par des administrateurs indigestes, mais ce fut Alberto Brumado qui termina, occupant la plus grande partie de la conférence. L'âme du projet Mars avait son heure de gloire. Sa voix souriante, triomphante, se répandit dans le monde entier.

De la vie sur Mars !

Tandis que Brumado répondait en badinant à la myriade de questions des reporters, personne ne remarqua que le médecin en charge de la section médicale était assis en bout de table des officiels de la NASA, l'air sinistre et fatigué. Personne ne lui posa de questions. Personne ne lui prêta la moindre attention. Ce qui tombait bien, parce qu'il avait décidé de ne pas dire un mot, quoi qu'il se passe. Il n'était pas homme à gâcher la fête.

SOL 37 : SOIR

Le Docteur Yang Meilin renifla dédaigneusement à la vue des données apparues sur son écran. Poussant sa chaise loin du minuscule bureau, elle se leva et ouvrit la porte en accordéon de son infirmerie.

Le Docteur Li était là-haut, au poste de commande naturellement, plongé dans une conversation à trois avec l'équipe d'exploration de Tithonium Chasma, et les contrôleurs de mission à Kaliningrad.

Alors, ils avaient trouvé de la vie sur Mars ! se disait le Docteur Yang. *Et ils sont tous malades, peut-être même mourants.* Pouvait-il y avoir une relation ? *Non, c'est impossible,* se disait-elle.

Le corridor était vide, silencieux à part le bourdonnement des machines. *Tout le monde est rassemblé au module de commandement,* réalisa Yang. *Personne ne prête attention à cette alerte médicale. Personne ne fait attention à moi.*

Quand elle atteignit le module, Li était à la console de communication, tous les écrans allumés. Alberto Brumado lui-même resplendissait de bonheur à l'écran principal, tandis que les autres montraient les gros bonnets de Kaliningrad, Houston, et de ce qui semblait être Tokyo. Que des hommes. La liaison TV avec l'équipe d'exploration était coupée à cause de la tempête, mais Joanna Brumado était à la radio, essayant de répondre à la volée de questions.

Elle est belle, pensait Yang, *et c'est la fille d'Alberto Brumado. Et maintenant elle a trouvé de la vie sur Mars. Au centre de l'attention générale, du désir de tous. Et moi je ne suis qu'un médecin quelconque, un oiseau de mauvais augure. Pas étonnant qu'ils veuillent m'ignorer.*

Est-ce que Brumado sait que sa fille est malade ? Yang pensait que non. Les contrôleurs de mission le savaient, bien sûr, mais jusqu'alors ils considéraient la maladie qui affectait toute l'équipe au sol comme une simple grippe.

C'est plus qu'une grippe. Yang en était sûre.

Qu'est-ce qui se passe s'il y a des organismes martiens dans l'air ? Des virus ou des microbes si microscopiques ou si différents qu'ils ont échappé à l'analyse lors du test atmosphérique ? Qu'est-ce qui se passe s'ils peuvent

infecter les cellules humaines ?

Elle secoua la tête, un mouvement qui fit valser sa frange. Non-sens ! Des organismes étrangers ne peuvent pas affecter des cellules terrestres. Leurs métabolismes seraient trop différents.

Et pourtant, d'après le peu qu'elle avait pu glaner sur les organismes vivants que Brumado et Malater avaient découverts, ils étaient remarquablement similaires aux organismes terriens. *Elles doivent faire un test ADN*, pensait Yang. *Et une analyse chimique complète.*

Un fléau martien. L'idée même était trop incongrue pour être sérieusement considérée. C'était aussi improbable que... que – elle sentit un frisson la parcourir – aussi improbable que d'être frappé par une météorite.

Puis elle réalisa qu'elle était dans un vaisseau spatial en orbite autour de la planète Mars, en train de se dresser sur la pointe des pieds pour saisir des images par-dessus les épaules qui entouraient leur leader, celui-ci étant à cet instant congratulé par les directeurs du projet Mars pour avoir trouvé les premières formes de vie extra-terrestre jamais découvertes dans l'histoire de l'humanité. *Qu'est-ce qui pouvait être considéré comme incongru ?* Elle se reprit. *Qu'est-ce qui pourrait être probable ou improbable ?*

Avaient-ils l'air heureux, tous ! Même Li, l'épouvantail humain qui ne se permettait aucun relâchement, souriait avec joie aux multiples écrans qui lui faisaient face. Ils se congratulaient, d'homme à homme, comme les membres d'une équipe sportive à la limite d'âge, qui vient de remporter une victoire inattendue, sûrs qu'après cette découverte leur avenir était assuré.

Sauf si les gens au sol mouraient. Cela terrifierait tout le monde. *Et ils sont en train de mourir.* Malgré les assurances de Reed, les données montraient que quelque chose minait tous les hommes et femmes à la surface de Mars. *Ils s'affaiblissent. Ils sont en train de mourir.*

La journée avait été mémorable. En dépit de leur fatigue et de leurs douleurs, les quatre passagers du rover avait passé l'après-midi entier en communications radio avec le dôme, avec Li et les autres scientifiques dans les vaisseaux en orbite, avec les contrôleurs de mission à Kaliningrad puis à Houston, et finalement avec les directeurs de projet à Moscou, Washington, Tokyo et les six autres capitales concernées sur Terre.

— Et bien sûr, c'est le moment que la liaison TV choisit pour tomber en rade, grommela Connors.

L'antenne TV était toujours coincée à mi-chemin, inutilisable. Mais les

liaisons vocales radio fonctionnaient, même si les interférences de la tempête de sable affectaient les transmissions relayées en orbite, les rendant plus faibles, parasitées par des craquements.

Joanna avait utilisé le modem de l'ordinateur et le fax pour expédier le moindre bit d'information – et toutes les microphotographies – qu'elle avait glané sur le lichen. Ilona se reposait ; après qu'elle se fut pratiquement évanouie dans ses bras, Jamie avait déplié la couchette et insisté pour qu'elle essaie de dormir.

Ce fut bien après le coucher du soleil que les appels radio cessèrent. Ils auraient été encore en train de parler si Jamie n'avait insisté pour qu'ils mangent et se reposent afin d'être dispos le lendemain matin. Li avait rapidement compris le problème.

— Je m'occupe de toutes les communications jusqu'à ce que vous soyez prêts à travailler demain matin, dit-il.

Ils n'avaient fait aucune allusion à leur maladie aux officiels du projet, dans les différentes capitales. Les contrôleurs de mission ne l'avaient pas fait non plus, alors qu'ils en savaient autant que Li sur leur condition. Personne ne voulait ternir le triomphe du moment.

À présent, ils étaient tous quatre rassemblés autour de l'étroite table, assis comme à l'habitude, les deux hommes sur une banquette, les deux femmes en face. Ilona semblait aller un peu mieux après quelques heures de sommeil ; cependant, elle était pâle et avait les traits tirés. Joanna aussi avait un teint jaunâtre, l'air tendu, les yeux cernés, les joues creuses.

Connors était résolument gai, comme s'il n'osait rien laisser paraître, sauf de la bonne humeur. Mais il semblait à Jamie que ses mouvements étaient plus lents que d'habitude, forcés, sa respiration lourde.

— Il faut qu'on porte un toast, dit l'astronaute, se glissant hors de la banquette et se dirigeant vers le réfrigérateur encastré dans la cloison de la kitchenette. Un toast à la découverte de la vie extra-terrestre.

Jamie était engourdi, courbaturé. L'enthousiasme factice de Connors l'irritait, mais il gardait le silence.

— Nom de Dieu ! Il n'y a rien ici pour trinquer, murmura Connors, passant en revue l'intérieur du frigo.

— Est-ce qu'il y a du jus d'orange ? demanda Joanna.

— Ouais. Encore un demi-litre.

— Alors on fait avec, dit Jamie.

— Du jus d'orange ?

— On fait comme s’il y avait de la vodka dedans.

C’est ainsi qu’ils portèrent un toast avec du jus d’orange. Faiblement. À Ilona et Joanna. À la découverte de la vie sur Mars. Au fait sans équivoque que la Terre n’était pas le seul monde à héberger la vie. Au prix Nobel que les deux femmes se partageraient.

— Oh, je ne pense pas qu’ils attribuent le Nobel pour ça, dit Joanna.

— Tu plaisantes ? insista Connors. Pour la découverte d’une vie extra-terrestre ?

— Il n’y a pas de catégorie de Nobel pour ce genre de découverte, releva Joanna. Puis elle ajouta, en plaisantant :

— À moins que l’Académie suédoise veuille bien étendre sa définition de la médecine et de la physiologie.

— Ou de la chimie, dit Jamie.

— Peut-être qu’ils créeront une nouvelle catégorie, suggéra Connors plein d’espoir.

Ilona lui accorda un pâle sourire et dit :

— Tu ne connais pas les Suédois, Peter.

Ils picorèrent leurs plateaux-repas. Le dîner fut languissant.

Le contrecoup, réalisa Jamie. *La réaction, la retombée après l’extraordinaire excitation de la découverte et du succès.*

Alors on a trouvé de la vie sur Mars, pensait-il. *Je parie qu’il va y avoir des torrents de plaisanteries martiennes demain à la télévision.*

Il avait mal aux jambes comme s’il avait couru un cross toute la journée. Il se sentait faible. La tête appuyée en arrière contre la cloison, Jamie se demandait à quel point ils étaient malades, et quand ils allaient guérir. Il lui semblait qu’ils allaient tous plus mal, et non pas mieux.

L’unité de communication sonna dans le cockpit, donnant un coup au cœur à Jamie.

— Ce doit être Vosnesensky, dit Connors. Je vais le prendre.

L’astronaute avait l’haleine fétide. Mais qu’est-ce qu’il a mangé ce soir ? se demandait Jamie. Et pourquoi ne coupe-t-il pas cette maudite sonnerie ? Le bruit grinçait comme une roulette de dentiste.

Jamie se leva aussi et sans un mot commença à empiler les plateaux du dîner. Il nota qu’aucun d’entre eux n’avait avalé plus de la moitié de son repas, mais le jus d’orange était entièrement terminé. *Tous ces toasts*, se dit-il. *Bonne chose qu’on n’ait pas eu de vodka pour les pimenter.*

Joanna se leva pour aider. Ilona s’effondra sur la banquette, les yeux

presque fixes. *Elle ne va vraiment pas bien*, pensa Jamie, en étudiant son visage très pâle. Dehors le vent chantait sa mélopée, comme l'appel lancinant d'un être cher disparu.

Est-ce qu'on va mourir ici ? Cette idée soudaine effraya Jamie. Puis il réfléchit. *Et alors ? Ce n'est pas un mauvais endroit pour mourir. On a accompli ce pour quoi on est venus. Peut-être Mars réclame-t-il nos vies en échange de son plus grand secret. Un paiement équitable, vie contre vie.*

Mais Mars est un monde gentil, se dit-il silencieusement. *Il peut apparaître rude et menaçant de prime abord, mais il est vraiment placide et gentil.* Puis une autre part de son esprit répondit sévèrement : jusqu'à ce que ton air s'échappe. Ou que ta combinaison se déchire. Tu verras alors si ce monde est gentil.

Connors revint à la table au moment où Jamie rangeait les plateaux sur l'étagère.

— Mikhaïl dit qu'on va avoir une conférence de presse demain matin. Un multiplex international. Tous ces foutus journalistes sur terre veulent nous parler. Il va falloir que je sorte demain matin à la première heure pour remonter l'antenne vidéo. Ils veulent nous voir.

— Oh, mon Dieu, non, pas ça, gémit Ilona.

— Dis-leur qu'on ne peut pas réparer l'antenne, dit Jamie.

Connors commença à secouer la tête, mais trouva une meilleure réponse :

— On va essayer, mec. De toute façon, il faut que je sorte demain pour voir ce qu'il y a comme sable empilé sur nous et si le rover n'a pas subi d'autres dégâts.

— Et ça veut dire que je sors moi aussi, dit Jamie.

— Non, tu te mets juste en combinaison. S'il y a un problème tu pourras gicler dehors en une minute.

— Mais le règlement...

— Le règlement autorise un *astronaute* à sortir tout seul, du moment qu'il y a quelqu'un d'autre d'équipé et prêt à intervenir. Il n'y a que vous, pauvres petits scientifiques, qui ne pouvez pas sortir seuls.

Connors essayait d'être jovial, mais Jamie avait plutôt envie de râler contre lui.

— Ah, ouais, ajouta Connors. Reed veut un nouveau check-up : température, pression artérielle, rythme cardiaque, et – le meilleur pour la fin – encore des prises de sang.

— Encore ! protesta Ilona.

— Maintenant qu'on sait qu'il y a une vie martienne, on a peut-être attrapé des microbes martiens, dit Connors. C'est quelque chose de nouveau à vérifier.

— J'y vais en premier, dit Joanna, luttant pour sortir de derrière la table.

— Je vais t'aider, dit Jamie.

Il n'y avait rien qui ressemblât à de l'intimité à bord du rover, mais au moins pouvaient-ils mener les tests médicaux dans le module labo pendant que Connors et Ilona restaient dans la section avant. Le labo avait un air intime avec eux deux tout seuls. Il n'y avait qu'une rangée de lampes allumées au-dessus d'eux, jetant des ombres voilées sur les équipements, adoucissant les sillons gravés dans le visage pâle et tourmenté de Joanna. Le vent chantait dehors sa note stridente et haut perchée, mais ici dans le labo, seul avec Joanna, c'était presque douillet.

Jamie la fit asseoir et trouva dans l'armoire à pharmacie le tensiomètre, les patches pour la température et les seringues hypodermiques. Il prit soigneusement sa température, sa pression artérielle et son pouls. Tous un peu au-dessus de la normale.

Tandis qu'il tamponnait le creux de son coude pour faire la prise de sang, Jamie dit :

— Je n'y avais pas pensé avant, mais s'il y a des lichens martiens, il doit y avoir d'autres organismes.

Joanna opina solennellement en pliant et dépliant le bras pour pomper le sang :

— Oui. Les lichens peuvent nous apparaître comme une forme de vie inférieure, mais ils sont hautement organisés par rapport aux protozoaires et même aux colonies d'algues.

Jamie avait horreur des aiguilles. Cela le rendait presque malade de regarder simplement quelqu'un, n'importe qui, se faire piquer. Il lui fallut faire un effort pour tenir fermement la seringue hypodermique et percer à la première tentative la veine renflée du bras de Joanna.

— Alors il y a vraiment des microbes martiens, dit Jamie en tirant le sang. Des germes, des virus et tout et tout.

— Il doit y en avoir. Les lichens ne peuvent pas être la seule forme de vie sur la planète. Il doit bien y avoir une écologie primitive.

— Alors pourquoi est-ce qu'on n'en a pas trouvé ?

Il retira doucement l'aiguille.

Joanna regarda la seringue pleine de sang rouge foncé :

— Ou bien il n’y en a pas en dehors du canyon, ou bien on les a vus mais sans les reconnaître en tant que microbes.

Pressant un bandage adhésif sur la minuscule plaie, Jamie prit le poignet de Joanna et lui fit plier le bras.

— Tu parles de tous ces tests atmosphériques et sur les échantillons de sol et de rocs que vous avez...

Mais Joanna était déjà sur une autre piste :

— Jamie, sur la Terre il y a des dépôts d’oxyde de fer produits par d’anciennes bactéries. Penses-tu que les oxydes de fer en surface ici peuvent résulter d’une activité biologique ?

Il cilla à cette idée nouvelle :

— Toute la poussière, tout autour de la planète ?

— Depuis des millions d’années. Des centaines de millions.

— Cela expliquerait pourquoi le fer est resté en surface, réfléchissait Jamie à voix haute. Pourquoi il ne s’est pas enfoncé vers le noyau ; pourquoi la planète ne s’est pas diversifiée comme la Terre.

Puis il plongea le regard dans ses yeux sombres et fatigués :

— Cela expliquerait beaucoup de choses. Je n’avais jamais pensé à la possibilité d’une activité biologique affectant la géologie par ici.

— C’est possible, peut-être, dit-elle.

— Peut-être.

Puis il réalisa qu’il avait à la main une seringue pleine de son sang. Soigneusement, Jamie injecta le sang dans un tube à obturateur de l’analyseur de sang automatique. Celui-ci était au bout de la paillasse du labo, constitué d’acier inoxydable et d’ampoules de verre, plus petit que la machine à café du dôme, flambant neuf. Ils ne pensaient pas avoir à s’en servir.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il en frappant le nom de Joanna et l’heure au clavier de l’ordinateur médical.

Elle essaya de sourire :

— Je survivrai. Je crois.

Elle avait mauvaise haleine elle aussi. Jamie supposa que la sienne ne devait pas être agréable non plus. S’écartant légèrement d’elle, il dit :

— Nom de Dieu, qu’est-ce que c’est ? Qu’est-ce qu’on a ?

— Tony va trouver, dit-elle doucement. C’est un excellent médecin.

— Ouais. Ils finiront par appeler ça la fièvre martienne de Reed.

— Mais on n’a pas de fièvre, releva Joanna gentiment.

— Si, tu en as, dit-il. Pas beaucoup, mais ta température est au-dessus de

la normale.

Jamie entra les données de ses tests dans l'ordinateur du labo, qui transmettrait automatiquement les informations vers le vaisseau en orbite et vers le dôme. Il mit l'analyseur en route ; à l'exception des petites lumières vertes il n'y avait aucun indice de son activité. Les résultats de l'analyse de sang de Joanna seraient également transmis sans bruit par l'ordinateur.

Sans se lever de son siège Joanna retint Jamie par la manche :

— Maintenant je vais te le faire.

Il l'observa :

— Tu te sens assez bien... ?

— Je ne vais pas te saigner à mort, Jamie, dit-elle. Je suis encore capable d'accomplir des tâches simples comme de te coller une aiguille dans le bras.

À contrecœur, Jamie releva sa manche.

Comme elle lui mettait le tensiomètre autour du bras, Jamie s'appliqua lui-même l'une des pastilles de température au front.

— La question est, dit-elle comme pour elle-même, est-ce que les lichens représentent ce que Mars peut faire de mieux, ou sont-ils les survivants de formes de vie plus complexes aujourd'hui éteintes ?

Jamie s'appuya contre le bord de la paillasse tandis qu'elle lisait l'affichage digital de sa pression sanguine.

— Peut-être que cette formation rocheuse est vraiment un village ? demanda-t-il.

— Nous n'avons trouvé aucun autre indice de vie *intelligente*, Jamie. Je suggérerais simplement...

— Il y a ce visage sculpté dans le roc dans la région d'Acidalia.

— Oh, James ! Tu ne crois sûrement pas à ça !

Il haussa les épaules :

— Maintenant qu'on sait qu'il y a de la vie sur Mars, qui sait ce qu'il faut croire ?

— Qu'il y a eu des Martiens intelligents ? Elle cherchait une seringue neuve.

Évitant du regard l'aiguille étincelante, Jamie dit :

— La planète a des milliards d'années. Assez de temps pour qu'une intelligence se développe – puis qu'elle soit balayée par un changement climatique.

Joanna secoua la tête en fixant le tuyau en caoutchouc au-dessus du coude de Jamie :

— Mais il n’y a pas de traces, pas de restes de civilisation, pas de ruines.

— Tout a été recouvert par les tempêtes de sable. (Il fléchit le bras.) Sauf pour mon village là-haut dans la falaise. Peut-être qu’il y a plus de... Aïe !

— Désolée.

Elle avait manqué la veine. Elle dut s’y reprendre à trois fois.

— Cela change tout pour toi, non ?

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— D’avoir trouvé la vie. Tu es une femme célèbre maintenant. Tu vas être plus célèbre que ton père.

Elle cilla plusieurs fois :

— Je n’y avais pas pensé. Une fois rentrés...

— On ne pourra plus reprendre nos vies normales après tout ça. En tout cas pas toi.

— Ni toi, dit Joanna. Sans toi on ne serait jamais venus jusqu’ici.

— Tu as répondu aux plus grands espoirs de ton père, dit Jamie, aussi gentiment qu’il put. Tu ne dois plus avoir peur de lui.

— Je n’ai pas peur de mon père !

— Je veux dire, il faudra qu’il te laisse agir toute seule maintenant.

Elle observa son visage un long moment, troublée, incertaine :

— Il faudra aussi que je le laisse agir tout seul, alors.

— Oui.

Jamie opina même si cela lui faisait mal à la tête. Ni l’un ni l’autre ne sourit.

Ilona et Connors prirent leur tour ensemble dans le module labo pendant que Joanna allait aux toilettes et se préparait à se coucher. Jamie, trop agité pour seulement songer à dormir, se dirigea vers le cockpit. La tempête sifflait sans discontinuer dehors, rendant la nuit plus noire qu’il ne l’avait jamais vue sur Mars. Il jeta un coup d’œil de l’autre côté du bouclier thermique, vit qu’il n’y avait rien à voir et le laissa se remettre en place.

Il ne craignait pas les tourbillons de poussière qui filaient autour d’eux. Cela lui donnait l’impression d’être enveloppé de nuages cotonneux ; il n’avait pas la sensation de particules de sable capables d’érafler le métal. *Je pourrais marcher dehors si c’était nécessaire, même au plus fort de cette tempête*, se disait-il. *Cela pourrait même être amusant.*

Quand est-ce que ça va s’arrêter ? se demandait-il. *Peut-être devrais-je appeler Toshima pour lui demander ses prévisions.* Puis il réfléchit. *Pourquoi l’embêter ? Ça finira quand ça finira, peu importe ce que dit le*

météorologue. Effleurant la réconfortante pierre douce de l'ours fétiche dans sa poche, il se dit que c'était idiot de vouloir presser les événements. Particulièrement quand on n'a aucun pouvoir sur eux. Attendre la fin de la tempête. Attendre la fin de toutes les tempêtes.

Il était fatigué, complètement crevé, mais trop crispé pour se faufiler dans sa couchette. Comme un enfant le soir de Noël. Tellement crevé qu'il pouvait à peine tenir les yeux ouverts, mais trop excité pour aller dormir.

Connors et Ilona passaient beaucoup de temps dans le labo. Est-ce qu'elle est encore en train de lui faire un de ses coups ? Eh bien, si Pete peut suivre alors qu'il a l'air si mal en point, alors chapeau ! Et Ilona – il se mit presque à rire – elle est comme la poste autrefois : ni la pluie ni la tempête ni la nuit noire ne peuvent l'arrêter.

Il passa sa main sur son menton hérissé de poils. *Peut-être que je devrais me raser. Si on arrive à réparer l'antenne et qu'on passe à la télé demain je devrais au moins essayer d'avoir l'air respectable. D'un autre côté, peut-être aurai-je l'air encore plus mal en point rasé qu'avec une barbe de quatre jours. Peut-être. Li ne voudra pas montrer aux médias qu'on est malades. Brumado doit être au courant au sujet de sa fille et de tous les autres, mais on ne veut certainement pas que les médias s'en aperçoivent. Ils en perdraient la boule. La fièvre martienne. Tout ce qu'on a accompli serait enterré à l'instant même où ils soupçonneraient qu'un d'entre nous est un peu enrhumé.*

Il réalisa qu'il y avait des gens sur terre qui devaient avoir peur d'une quelconque vie sur Mars. L'idée d'une vie extraterrestre détruisait leur confortable autosatisfaction, attaquait leurs croyances religieuses, bouleversait leur vision du monde. Ou pire. Cela pouvait en rendre dingues quelques-uns, qui devaient s'attendre à une invasion martienne, au moins ! Cette pensée alarma Jamie, l'attrista au-delà du raisonnable.

Distraitement, l'esprit en ébullition, Jamie se pencha au-dessus du tableau de bord et alluma les phares du rover. Jetant un regard à travers le bouclier thermique, il vit une lumière grise diffuse qui ne révélait rien, juste une vague lueur comme un épais brouillard ondoyant. Le vent martien chantait son interminable chant, bien qu'il semblât avoir baissé d'un ton. *Bonne ou mauvaise nouvelle ?* se demanda-t-il.

Ils vont nous faire revenir demain, pensait-il. Sans qu'on puisse s'approcher du village dans la falaise. Ils vont nous dire qu'on est trop malades pour continuer et ils vont nous faire faire demi-tour vers le dôme.

Jamie savait que c'était la chose à faire. Quatre vies en dépendaient. Pourtant, comme il essayait de percer les nuages gris nacrés qui flottaient devant l'habacle du rover, il se demandait s'il n'y avait pas un moyen d'obtenir leur accord pour aller de l'avant au lieu de battre en retraite.

Je pourrais marcher, pensait-il. Je pourrais marcher jusque-là-bas, escalader la falaise et en avoir le cœur net. Je pourrais le faire.

Et puis mourir. Il n'y aurait pas moyen de revenir ; la combinaison ne permet pas de survivre aussi longtemps. Mais je pourrais au moins y arriver et voir de mes propres yeux. Ce ne serait pas un mauvais endroit pour mourir. Peut-être que c'est ça le sens de mon rêve.

Tony Reed ne pouvait pas dormir, lui non plus.

Il s'était retiré dans son compartiment, bien sûr, comme l'avaient fait les sept autres occupants du dôme, quand les lumières s'étaient estompées pour la nuit. Vosnesensky insistait pour respecter exactement les horaires de la mission sauf en cas d'extrême danger, et Mikhaïl Andreïevitch devenait plus rigoriste que jamais, grognon et broyant du noir, à mesure que la maladie prenait possession de lui.

Dès qu'il entendit le ronflement profond du Russe, comme un tracteur allant et venant dans un champ, Reed se leva de sa couchette et se dirigea vers l'infirmerie sur la pointe de ses grosses pantoufles. Le dôme avait l'air froid dans l'obscurité. Reed n'osait pas rallumer les lumières en passant devant les stations de travail. Il atteignit l'infirmerie et, faisant coulisser la porte, contourna son bureau à tâtons pour aller s'asseoir à son ordinateur. Le petit écran avait une lueur orange, comme un foyer réconfortant.

Ils sont en train de mourir, se dit Reed. Ils sont tous en train de mourir et ils attendent de moi que je les sauve. Et je ne sais pas quoi faire ! Il passa en revue les données des derniers check-up médicaux. Rien de nouveau. Rien qui puisse lui donner la plus petite indication sur ce qui pouvait bien les infecter.

Tony secouait la tête en fixant l'écran. Lui-même se sentait bien : un peu fatigué, les yeux piquants à force de trop travailler, mais sinon très bien. Pas un des symptômes montrés par les autres. Comment ça peut-il se faire ? se demandait-il. On mange tous la même chose, on respire le même air. Pourtant ils sont tous malades, tous, dans le rover et ici dans le dôme. Et moi non.

Se penchant en arrière dans son fragile siège de plastique, Reed ferma les yeux à moitié et se frotta la poitrine de ses longs doigts. *Réfléchis, mec, se*

fustigeait-il. *Utilise le cerveau là-haut dans ton crâne et réfléchis.*

Proposition numéro un : les deux équipes dans le rover et ici dans le dôme en sont affectées, quoi que ce soit. Donc ce ne peut pas être une infection provenant des formes de vie que l'équipe rover a trouvées.

Oui, exact. Mais est-ce que ça peut être un organisme infectieux dans l'air ? Même si la théorie dit que des parasites martiens ne pourraient en aucun cas attaquer des visiteurs d'une autre planète, pourrait-il y avoir dans l'air une espèce de virus à fort pouvoir d'adaptation ?

Reed secoua la tête, essayant d'écarter cette idée. *On a échantillonné l'air. Monique l'a testé avec tous les instruments possibles et imaginables. Vosnesensky a vérifié les purificateurs d'air. Ils n'ont rien trouvé. Et l'air ici est aux normes terriennes, pas martiennes. N'importe quel organisme martien aurait été tué par les niveaux élevés d'oxygène.*

Et cependant – on n'a pas de microscope électronique. Un virus aurait pu se glisser à travers les tests de Monique, surtout qu'on ne sait pas ce qu'on cherche. Peut-être qu'ils aiment l'oxygène. Et on n'est pas cohérents. On fait très attention de ne pas contaminer les échantillons d'air et de sol martiens avec nos microbes, non ? Si les gros bonnets croient en leur théorie, pourquoi se préoccupent-ils de ce qui pourrait éventuellement infecter Mars ?

Cela n'a aucun sens, se dit Reed. *S'ils sont infectés par un organisme indigène, pourquoi est-ce que je n'ai pas été contaminé ? Pourquoi suis-je en bonne santé alors que tous les autres sont mourants ?*

Pour la première fois de sa vie, Tony Reed se sentait coupable. Et désarmé.

Il avait aussi terriblement peur. Mais ça, c'était une émotion qu'il avait éprouvée toute sa vie.

Le Docteur Yang Meilin dormait, mais pas bien. Elle était troublé par un rêve. Un cauchemar. Elle était encore interne dans sa ville natale de Wuxi. La grande famine tenait la province entière dans ses griffes. Les rues étaient si encombrées de morts que les gens portaient des masques de gaze parfumée pour écarter de leurs narines la puanteur de la chair en décomposition.

Le Docteur Yang était à l'hôpital, dans une salle pleine de bébés hurlants. Membres décharnés, ventres ballonnés. Et bien que les bébés fussent alimentés avec de la nourriture envoyée par la Croix-Rouge, ils étaient quand même mourants.

Elle faisait l'amour avec le beau docteur de Pékin, mais elle ne pouvait se donner à lui entièrement car elle entendait les cris douloureux des bébés à travers les minces rideaux qu'ils avaient tirés autour du lit. Le Docteur était reparti à Pékin le lendemain matin sans même lui dire adieu. Et les bébés continuaient à geindre et à pousser des cris stridents. Et à mourir.

Ils ne mouraient pas de malnutrition. Et au moment où elle se disait cela son rêve changeait, se transformait, mutait : les bébés étaient astronautes, la salle d'hôpital était le dôme, à la surface rouge de Mars.

Elle se sentait totalement impuissante. *Pourquoi sont-ils en train de mourir ? C'est ma responsabilité de les sauver, de les aider, de les garder en vie et de leur rendre la santé. C'est ma responsabilité de me rappeler. Se rappeler...*

Elle se redressa dans sa couchette à bord du vaisseau spatial *Mars 2*, instantanément réveillée.

Mais elle ne pouvait se rappeler ce que son rêve essayait de lui dire.

SUR TERRE

WASHINGTON. Edith regardait par la fenêtre de sa chambre d'hôtel, le téléphone collé à l'oreille.

— Vous êtes virée, Edie, disait la voix écorchée, en colère, d'Howard Francis.

La première pensée qui lui vint à l'esprit fut *ça va faire une indemnité de licenciement*.

— Mais pourquoi moi ? demanda Edith. J'ai essayé de vous joindre...

La voix de Francis grinça :

— Vous avez eu cette putain d'histoire une heure et demie avant tout le monde et vous vous êtes assise dessus ! On aurait pu être à l'antenne avant toutes les autres chaînes, même avant CNN, si vous aviez fait votre boulot correctement !

— J'ai essayé de vous joindre, tous. J'ai essayé d'arriver jusqu'au directeur des infos, mais une petite merdeuse de service m'en a empêchée.

— C'était l'assistante du directeur des infos, pour l'amour de Dieu ! Vous auriez dû la mettre au courant !

— Elle m'aurait coupé l'herbe sous le pied.

— Et alors ? La chaîne aurait été la première à l'antenne avec la plus grosse histoire de tous les temps !

Que la chaîne aille se faire foutre, pensait Edith. À haute voix, elle dit :

— J'ai essayé de lui dire à quel point c'était important. Elle n'a tout simplement pas voulu me croire. Je parie que même si je lui avais dit ce qu'il en était, elle aurait pensé que j'étais une emmerdeuse.

— Oh, mon Dieu, Edith, moi aussi j'ai le cul sur un siège éjectable ici. J'aurai de la chance s'ils ne me virent pas !

— Ce serait vraiment dommage, dit Edith, la voix étranglée de colère. *J'espère qu'ils vont tous vous virer, bande de trous du cul*, ajouta-t-elle silencieusement en raccrochant.

Plus tard dans la matinée, quand Alberto Brumado la prit pour aller au quartier général de la NASA, Edith lui raconta ses ennuis.

— Bon, dit-il, en lançant un regard circulaire sur le vestibule de l'opulent hôtel, je suppose que vous pourriez emménager avec moi.

Edith haussa les sourcils. Brumado sortit son sourire gamin :

— Il y a une suite d'ami au dernier étage de la maison. Vous y serez complètement autonome. Je ne voulais pas suggérer autre chose.

Edith lui retourna son sourire :

— J'apprécie, Alberto. J'ai vraiment besoin d'un endroit – jusqu'à ce que j'aie trouvé un boulot.

— Peut-être puis-je vous aider pour ça aussi. J'ai beaucoup de contacts dans le monde des médias.

Edith était émerveillée de l'élégance de Brumado. Les gens qu'il connaissait dans les médias étaient des contacts, mais pas des amis, et il en était bien conscient.

SOL 38 : MATIN

Jamie s'éveilla bien avant l'aube. Le vent s'était arrêté ! Il était allongé sur le dos, tendant l'oreille. La tempête était terminée. Il n'y avait aucun bruit de vent, pas un bruit dans le rover obscur, à l'exception du ronflement régulier de Connors et des légers frôlements de Joanna qui se retournait dans sa couchette, juste au-dessus de lui. Et du bourdonnement de fond régulier des ventilateurs et du générateur d'électricité.

Lentement, silencieusement, il se leva et se dirigea vers le cockpit sur la pointe des pieds, en chaussettes et survêtement. Il n'y avait pas de clair de lune discernable sur Mars ; ses deux satellites étaient trop minuscules pour répandre assez de lumière à la surface de la planète. Jamie alluma les phares. L'air était clair. Il voyait la paroi de la falaise, au-dehors, grise et déchiquetée comme le fantôme de quelque aïeul antique.

Il éteignit rapidement les phares, ferma le bouclier et se traîna jusqu'à sa couchette, content que la tempête fût vraiment terminée. Il se faufila sous la fine couverture et se rendormit bientôt.

Il rêva de Joanna. Ils se promenaient à travers le désert, portant des vêtements de ville ordinaires. Il ne pouvait dire si le désert était sur Terre ou sur Mars. Une ville brillait à l'horizon, d'un blanc étincelant sous le chaud soleil. Mais au fur et à mesure qu'ils avançaient, la ville ne se rapprochait pas. Ils cheminaient péniblement pendant des heures, fatigués, assoiffés, en sueur, mais les tours miroitantes persistaient à n'être qu'un espoir dans le lointain. Ils étaient de plus en plus faibles. Joanna s'évanouissait dans ses bras, soudain nue. Ils s'enfonçaient tous deux dans le sable, mourants, trop faibles pour aller plus loin.

Jamie avait son fétiche à la main, mais le petit ours en pierre fondait sous la terrible chaleur et coulait entre ses doigts.

Il allait l'atteindre, raclant le sable pour le récupérer, quand il se réveilla et réalisa qu'il était en train de se débattre avec le drap emmêlé dans ses jambes.

Penaud, il se leva et se dirigea vers les toilettes avant que les autres ne s'éveillent. Il se rase pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté le dôme. Le rasoir lui donnait l'impression de découper la chair, même si ça ne

saignait pas. *Il ne me reste plus de sang*, pensait Jamie, fatigué. La lotion après rasage le piqua mais la brûlure était presque bienvenue après ce malaise lourd, abrutissant, continu, qui le tourmentait depuis des jours.

— Merci, murmura Jamie à l'image de son visage fraîchement rasé dans le miroir métallique des toilettes. J'en avais besoin. Ce visage était lugubre, les yeux rouges, avec des creux sous les pommettes saillantes. T'es en train de te transformer en visage pâle, lui dit Jamie.

Joanna avait l'air plus fatiguée, elle aussi, et Ilona eut du mal à s'extirper de sa couchette pour aller aux toilettes. Après un petit déjeuner maussade, Jamie accompagna Connors à l'extérieur en dépit des protestations timides de l'astronaute.

— Il n'y aura pas de conférence de presse jusqu'à ce que l'antenne soit réparée, releva Jamie. Alors il n'y a pas de raison que je reste dedans.

Il eut l'impression que l'astronaute était trop faible, qu'il souffrait trop pour discuter. Jamie se sentait fatigué, moulu. Le sommeil n'avait rien fait pour lui rendre ses forces. Le sentiment de malaise qui l'assaillait depuis deux jours avait empiré ; tous les muscles de son corps étaient tendus.

Des lambeaux de brouillard matinal flottaient alors qu'ils sortaient du sas. Des vrilles de brume froide et grise dérivait, lentement, comme des esprits en train de s'éclipser. *D'où vient cette humidité ?* se demanda encore Jamie. *Elle se reforme tous les jours. Elle s'évapore quand le Soleil l'atteint, et revient le lendemain matin. Mais comment ? Et pourquoi ?*

Connors ignore le brouillard :

— On dirait qu'il va falloir bêcher un peu.

Le rover était recouvert de sable presque jusqu'au toit, du côté du vent. En fait, le véhicule était enfoui dans une poussière si fine et si peu consistante qu'elle s'envolait à chacun de leurs pas.

— Bonne chose que l'écoutille soit du côté abrité, dit Jamie.

— Je ne crois pas que le sable soit assez lourd pour bloquer l'écoutille, dit Connors, comme ils marchaient à travers les amoncellements poudreux, leurs bottes soulevant des panaches de poussière. On pourra la dégager sans piquer une sueur, je parie.

Peut-être, se dit Jamie.

Connors escalada lentement, maladroitement, l'échelle encastrée sur le flanc du module de commande juste derrière l'habitacle et commença à examiner l'antenne à ondes courtes.

— Exactement ce que je pensais, entendit Jamie dans ses écouteurs en

attendant au pied de l'échelle. Cette sacrée poussière s'est fourrée jusqu'en dessous du joint d'étanchéité... oh merde, je ne peux pas croire que j'aie fait ça.

— Quoi ? Ça va ?

— Ouais. Je suis stupide, c'est tout. J'ai essayé de souffler la poussière du joint.

Connors grommelait contre lui-même. Puis Jamie réalisa :

— À travers ton casque !

— Complètement embué la visière.

— Mets le ventilo.

— C'est fait ; ça se dégage.

Connors redescendit chercher des outils dans la réserve de matériel accolée au module labo : une fine brosse en fil de fer et une pelle. En quelques minutes le support d'antenne était nettoyé.

Par le système audio de leur combinaison, ils demandèrent à Joanna de vérifier la liaison TV. Ils virent le bras d'antenne se déplier ; puis la parabole tourna lentement jusqu'à se caler sur le vaisseau en orbite au-dessus de l'équateur. Joanna comprit qu'elle avait contacté le dôme sans difficulté.

— Vosnesensky dit que la conférence de presse va commencer dans une heure, si on est prêts, retransmit-elle.

— On ne s'est pas trop fait suer, nota Connors.

Jamie grogna. En fait, il transpirait à grosses gouttes à l'intérieur de sa combinaison et il était certain que c'était pareil pour Connors.

— Tu rentres, maintenant, dit l'astronaute à Jamie. Je vais faire un tour de l'autre côté pour dégager une des roues, et voir si on peut démarrer sans avoir à dégager les autres.

— Je peux t'aider.

— Mais non, ça va. Ce truc est si léger qu'on peut le souffler d'un coup de plumeau. Si j'ai besoin d'aide je t'appellerai. Peut-être qu'on aura une séance de déblayage après la conférence de presse, tous les quatre.

— Tu es sûr que ça ira ?

— Je ne suis pas un héros, Jamie. Si j'ai besoin d'aide, je hurle, ne t'en fais pas.

À contrecœur, Jamie réintégra le véhicule. Il lui fallut plus de temps que d'habitude pour aspirer la poussière de sa combinaison. Laisant son casque dans le sas, il parcourut lourdement la longueur du module de commande jusqu'au cockpit. Joanna était dans le siège du pilote, en train de parler à

l'écran. Jamie reconnut le visage de Burt Klein, l'astronaute américain de *Mars 2*.

Klein lui sourit :

— Les gars, votre antenne est remise en place, annonça-t-il.

Jamie marmonna un acquiescement, puis revint à la liaison vocale avec Connors :

— Tout va bien. On a *Mars 2* à l'écran.

— Formidable, dit Connors, en soufflant. J'ai presque dégagé la roue avant droite.

Passant du visage fatigué de Joanna à l'image de Klein en pleine santé, Jamie réalisa à quel point ils devaient être mal en point tous les quatre. *Il a la peau presque rose*, pensa-t-il.

Le Docteur Li apparut sur l'écran et donna ses instructions pour la conférence de presse qui allait commencer dans une heure. Il demanda que Jamie ramène Connors à l'intérieur avant le début. Jamie cala sa montre sur l'horloge digitale du tableau de bord, puis demanda à Joanna de s'occuper de la liaison. Elle bavarda avec Klein comme de vieux copains parlant de la pluie et du beau temps.

Jamie vit que Joanna avait mis un survêtement propre, rouge corail, et qu'elle s'était maquillée. *Elle essaie de cacher sa pâleur*, réalisa-t-il, *elle essaie de faire bonne figure devant les médias. Et devant son père.*

Se frayant un chemin vers le sas dans son encombrante combinaison, Jamie passa devant Ilona. Elle était assise sur une des banquettes, l'air épuisée. Elle aussi s'était maquillée et avait même passé un superbe foulard à fleurs autour du col de son survêtement. Mais elle avait quand même l'air terriblement pâle et faible.

Jamie essaya d'être gai :

— Parée pour la gloire ?

Elle sourit faiblement. Aucun maquillage ne pourrait cacher la tension sur son visage, la rougeur de ses yeux. *Mais peut-être passera-t-elle bien devant la caméra. La grande histoire aujourd'hui est supposée être la découverte de la vie sur Mars, pas notre condition physique.*

Le délai de transmission aller-retour entre la Terre et Mars était maintenant supérieur à vingt-cinq minutes, aussi une interview en vrai direct était-elle impossible. À la place, les reporters et les contrôleurs de mission avait mis au point un nouveau protocole. Douze reporters avaient été

sélectionnés parmi les essaims qui s'étaient abattus sur Kaliningrad, Houston, Washington et les autres capitales dès l'instant où la nouvelle d'une vie sur Mars avait été diffusée. Chacun des douze était situé dans un endroit différent de la Terre. Chacun devait poser une question, à laquelle devait répondre un des explorateurs martiens. Il n'y aurait pas de question à suivre. Alberto Brumado, à Washington, remplirait les intervalles entre questions et réponses par des commentaires et des entretiens avec les contrôleurs de mission, les administrateurs de projet et les politiciens rassemblés à Kaliningrad et ailleurs.

De nombreux politiciens étaient venus devant les caméras, habiles à se placer sous les projecteurs de la grande découverte et à se faire interviewer devant les caméras du monde entier.

Jamie se demandait si Edith serait parmi les reporters. *Probablement pas*, décida-t-il. *Elle vient de commencer avec sa chaîne ; elle n'a sûrement pas encore grimpé assez haut.*

Les deux femmes étaient assises dans les sièges du cockpit, Jamie et Connors derrière elles. L'heure avait été à peine suffisante à Connors pour dégager l'une des roues du rover et se traîner à l'intérieur. Il avait enlevé seulement la moitié supérieure de sa combinaison et se tenait aux côtés de Jamie, avec ses bottes et ses jambières blanches éclaboussées de poussière rouge qui exhalaient une odeur piquante d'ozone, en dépit de ses efforts pour les nettoyer à l'aspirateur.

Vosnesensky était à la console de communication dans le dôme, et le Docteur Li de même en orbite. Les personnalités sur la Terre pouvaient s'adresser à n'importe quelle unité de l'expédition martienne.

Brumado vint à l'écran avant le démarrage officiel de la conférence. Il congratula sa fille, et Joanna lui envoya un merci affectueux. Jamie fut presque jaloux du chaud sourire qu'elle offrit à son père. Quand son message finit par l'atteindre, Brumado ne manifesta aucun signe de surprise ou d'inquiétude devant l'apparence de sa fille ; elle avait affiché un visage souriant sans faire une seule fois mention de leur condition physique.

Il est probablement trop excité pour le remarquer, se dit Jamie. *Peut-être qu'on est tous trop travaillés par notre sensation d'épuisement. Si on ne le voit pas à la télé, est-ce que c'est vraiment si grave ?*

L'ordre dans lequel les reporters posaient leurs questions avait été tiré au sort par l'ordinateur du contrôle de mission à Kaliningrad. Chacun trouvait que c'était un excellent moyen scientifique de traiter le problème des

priorités. Le reporter sélectionné en premier était une vedette des médias de Hong Kong, une femme d'une beauté éclatante à la peau de porcelaine et aux yeux poétiques en amande.

— Tout d'abord, je voudrais vous féliciter pour la découverte la plus significative de l'histoire de l'ère spatiale, dit-elle dans un anglais impeccablement britannique. Elle avait une voix de soprano, chantante, argentine.

— Ma question est la suivante : qui parmi vous a réellement fait la découverte, et qu'avez-vous ressenti quand vous avez réalisé que vous aviez trouvé de la vie sur Mars ?

Joanna se tourna, hésitante, vers Ilona, assise à ses côtés. Le visage de la femme de Hong Kong fut remplacée par celui de Brumado, qui allait remplir le temps mort jusqu'à ce que la réponse parvienne à Kaliningrad. Le volume du son baissa automatiquement à un niveau à peine audible.

— Je peux répondre, dit Ilona, forçant un sourire. Le Docteur Brumado a été la première à réaliser que les formes qu'elle était en train d'examiner au microscope étaient vivantes. C'est notre biologiste, et c'est elle qui a réellement fait la découverte.

Joanna dit :

— Le Docteur Malater était avec moi. On travaillait ensemble sur les échantillons qu'on avait ramassés le matin même. Il s'est trouvé simplement que j'ai été la première à les examiner au microscope, mais nous avons travaillé ensemble à la récolte et à la préparation des échantillons. On devrait dire que nous avons fait la découverte ensemble.

Ilona prit de nouveau la parole, sa voix rauque un bon octave en dessous de celle de Joanna.

— Quant à ce que nous avons ressenti – ça a été l'instant le plus excitant de ma vie. Plus fort que le sexe.

Joanna, qui était pâle comme un linge, devint écarlate :

— C'était très émouvant, accorda-t-elle. Je crois qu'au tout début ni l'une ni l'autre ne pouvait le croire. Puis, quand nous avons été convaincues que c'était réel, que les spécimens dans le microscope étaient bien une forme de vie, nous nous sommes regardées sans pouvoir prononcer un mot.

— Ce qui est très inhabituel pour moi, révéla Ilona.

— On a réalisé que c'était l'une des découvertes les plus importantes de l'histoire de la science. J'ai été... quel est le mot juste ? Impressionnée. Oui, c'est ça. C'était un moment impressionnant. Vraiment impressionnant.

— Pour un peu, je me serais mise à danser, dit Ilona.

Tu parles, tu étais trop faible pour essayer, ajouta silencieusement Jamie.

— Nous devons tous nous rappeler, ajouta Joanna, plus sérieusement, que si nous avons fait la découverte, le Docteur Malater et moi, c'est grâce au Docteur Waterman, qui a identifié cette vallée en rift comme l'endroit le plus probable pour trouver de la vie. Et grâce aussi aux savants et astronautes sans lesquels nous ne serions jamais arrivés jusqu'ici. Tous ceux qui ont soutenu cette grande expédition, tous les hommes et femmes qui soutiennent la mission depuis la Terre, tous ont joué leur rôle dans cette découverte. Nous sommes une équipe, une équipe qui agit sur plus de deux cents millions de kilomètres d'espace et embrasse deux mondes. Chacun de nous a joué un rôle important.

C'est bien la fille de son père, se dit Jamie. *Elle a un avenir dans la politique de la science.*

Les questions étaient plutôt superficielles. Connors fut interrogé par un Français ennuyeux sur l'impression que ça lui faisait d'être le seul Noir sur Mars. L'astronaute grimaça une réponse d'un mot : Terrifié ! Mais, quand l'écran afficha de nouveau Brumado en train de parler à un politicien, Connors murmura : Connard d'enculé.

Un reporter américain demanda ensuite à Jamie ce qu'il avait pensé du soutien qu'il avait reçu dans son combat pour changer le plan de mission et refaire la traversée vers le Grand Canyon.

Tout en souhaitant qu'Edith prît le relais sur ce terrain, Jamie réalisa que le sourire gai de sa petite blonde lui manquait. Il répondit à l'homme au visage pincé :

— Il n'y a jamais eu de combat. Nous avons un plan de mission, mais il avait été agencé sur Terre bien avant notre arrivée. Heureusement, les contrôleurs de mission et le commandant d'expédition, le Docteur Li – de même que le cosmonaute Vosnesensky et mes camarades scientifiques – tous ont eu la sagesse de modifier le plan, pour tirer bénéfice de nouvelles découvertes.

Jamie se rendit compte qu'il y avait un autre énorme avantage à être sur Mars : les interviewers ne pouvaient pas vous interrompre. Ils ne pouvaient pas non plus vous empêcher de continuer jusqu'au bout et de donner la réponse complète que vous souhaitiez donner.

— Autre chose, dit-il, oubliant un moment sa fatigue. C'est plus qu'un simple lichen que nous avons découvert. La vie ne peut pas exister avec une

seule espèce isolée ; on le sait bien sur Terre. Il doit y avoir une écologie martienne ici, une chaîne d'organismes vivants. Il y a certainement dans cette chaîne des organismes inférieurs aux lichens que nous avons trouvés. Mais la question intéressante est : y a-t-il des *organismes supérieurs* ? Ou de tels organismes supérieurs ont-ils existé dans le passé ?

Il jeta un regard en coin à Joanna, qui l'encouragea d'un sourire. Connors lui tapa sur l'épaule.

— Ici dans ce Grand Canyon nous avons découvert une formation rocheuse qui pourrait ne pas être naturelle. C'est une longue histoire, bien sûr, mais il se peut qu'il y ait eu des Martiens intelligents. Nous avons l'opportunité – la responsabilité, en fait – de revenir sur Mars avec des expéditions équipées pour rester plus longtemps et nous attaquer à quelques-unes de ces questions.

Jamie fut heureux de voir les yeux de Brumado étinceler quand son petit discours atteignit la Terre.

Le reporter suivant délaissa ses questions préparées et demanda, les yeux ronds :

— Vous voulez dire que des créatures intelligentes ont pu exister sur Mars ?

— Oui, répondit fermement Jamie. C'est possible. Nous ne savons pas si elles ont réellement existé. Les chances pour qu'il n'en soit rien semblent très élevées, mais nous n'en savons pas encore assez sur Mars pour dire si c'est dans un sens ou dans l'autre.

L'image affichée à l'écran se dissipa un moment tandis que chacun des reporters essayait de trouver une question sur les Martiens intelligents. Brumado fit revenir le calme en criant simplement par-dessus leurs voix le nom du reporter suivant tiré par ordinateur.

Toutes les questions à suivre portèrent sur « des vrais Martiens, vivants ». La plupart étaient dirigées sur Jamie, qui trouvait leurs questions généralement triviales et terriblement répétitives. Il se rappela un ami à lui, un avocat, qui répliquait toujours aux questions qu'il jugeait superflues par un bref : « La réponse est dans la question. »

Joanna l'interrompit une fois pour dire :

— Je veux que chacun comprenne exactement ce que nous avons découvert sur Mars. Nous avons découvert des organismes vivants, quelque chose comme les lichens terrestres. Nous n'avons *pas* trouvé du tout de preuve de l'existence de Martiens intelligents, ni même de l'existence de

Martiens intelligents qui auraient pu disparaître dans le temps.

Jamie approuva de la tête :

— C'est exact. Mes spéculations sur des Martiens intelligents ne sont que des spéculations, fondées sur une formation rocheuse que nous avons vue de loin.

Enfin Brumado annonça que chacun des douze reporters choisis avait été entendu.

— Maintenant nous devons laisser la place à la Maison-Blanche. Le Président et la Vice-Présidente des États-Unis ont quelques mots à dire à nos explorateurs.

L'écran clignota, puis le Président apparut, souriant dans un profond fauteuil en cuir près d'une cheminée de marbre. Un portrait de Thomas Jefferson était visible derrière lui.

— Je veux vous adresser mes félicitations et mes meilleurs vœux à tous, sur Mars, dit le Président avec chaleur. Vous avez accompli quelque chose de magnifique et chacun dans la nation, chacun dans le monde, est bouleversé par votre découverte.

L'image s'élargit, recadrant la Vice-Présidente, portant un tailleur vert qui mettait joliment en valeur sa coiffure blonde, assise dans un fauteuil plus petit, de l'autre côté de la cheminée face au Président. Un buste en bronze de Jefferson était posé sur la table à droite de sa chaise.

— Je veux vous offrir mes félicitations personnelles à vous tous, et vous assurer que cette administration fera tout ce qui est en son pouvoir pour appuyer une nouvelle exploration de Mars.

Elle baissa modestement les yeux pendant un moment, mais sa voix resta forte et tranchante tandis qu'elle ajoutait :

— Et si le peuple de cette nation me choisit pour le conduire dans la prochaine administration, nous appuierons des missions continues vers Mars aussi bien que le développement économique cislunaire.

Connors souffla :

— Je me demande si elle sait ce que veut dire cislunaire ?

— Un de ses assistants doit le savoir, dit Jamie, ça suffit pour le moment.

Le visage de Brumado revint à l'écran, annonçant que le Président de la Fédération de Russie allait maintenant dire quelques mots.

La liaison radio sonna. Jamie se pencha entre les deux femmes, arrêta le son de la télé et actionna le bouton de la radio.

— Ici Li Chengdu. La voix du commandant d'expédition sortait

faiblement du haut-parleur radio. Je crains qu'il y ait une longue liste de politiciens à attendre leur tour à la télévision. Ce serait plus utile de préparer votre véhicule à quitter la vallée que de regarder leurs speeches. Nous allons tout enregistrer ici pour que vous puissiez le voir quand vous aurez le temps.

Jamie tourna le regard vers Connors, qui opina :

— Oui, m'sieu, dit-il. Nous contacterons le dôme quand nous serons prêts à partir.

— Très bien.

Ilona se leva du siège de droite, se redressa de toute sa taille et s'étira comme un chat.

— Appelez-moi s'ils arrivent jusqu'au Premier ministre israélien.

Jamie se mit à rire et alla éteindre le bouton de la radio.

— Encore une question. (La voix de Li leur fit à tous froid dans le dos.)

Où en est votre condition physique ?

Jetant un regard à leurs visages fatigués, blêmes, Jamie répliqua :

— Quoi que ce soit, on l'a tous attrapé. Douleurs, faiblesse – ça nous mine.

— J'ai décidé de faire descendre le Docteur Yang au dôme. Elle arrivera d'ici quelques heures pour aider Reed. Il est impératif que vous soyez de retour au dôme dans les quarante-huit heures, de telle façon que vous soyez sous surveillance médicale.

— Mais qu'est-ce que c'est ? demanda Jamie. Qu'est-ce qui nous arrive ?

Pendant un long moment il n'y eut aucun son en provenance de la radio à part les craquements d'électricité statique du haut-parleur. Finalement Li répondit :

— On ne sait pas encore. Mais au rythme où votre santé se détériore, il est urgent de revenir au dôme pour être vite soigné. Aussi vite que vous le pourrez.

Jamie faillit demander ce qui arriverait s'ils ne pouvaient pas regagner le dôme dans les quarante-huit heures. Mais il s'abstint. Il ne tenait pas vraiment à connaître la réponse.

SUR TERRE

WASHINGTON. Le sourire de la Vice-Présidente s'évanouit dès l'instant où l'équipe TV fut sortie.

Il était inhabituel que les gens des médias investissent le bureau de la Vice-Présidente, mais c'était une journée très inhabituelle. Une conférence de presse depuis Mars. Et ce damné Indien qui s'était défilé de sa partie du marché.

Elle lança un regard furieux aux deux assistants qui restaient dans la pièce. Sa secrétaire chargée des médias était près du petit meuble-bar. Harvey Todd, son assistant pour la science et la technologie, s'agitait nerveusement le long des fenêtres aux rideaux tirés. *Il a de quoi être nerveux*, se disait la Vice-Présidente. Elle se leva du petit sofa où elle avait reçu les reporters et s'avança dédaigneusement vers son bureau. C'était un tout petit bureau, délicatement incurvé, de bois de rose foncé, brillant, admirablement proportionné à la silhouette fine de la Vice-Présidente.

La responsable des médias lui tendit un verre de vodka-citron glacée tandis qu'elle prenait place dans le fauteuil pivotant marron derrière le bureau.

La Vice-Présidente avala une petite gorgée de boisson, puis dit à Todd :

— Eh bien ?

Il avait l'air effaré. C'était le genre de petit type nerveux qui perd ses cheveux à trente ans. Il avait l'air cool, mais intérieurement il était tranchant comme un rasoir ; il avait gravi tous les échelons de Princeton en sciences politiques et en management. Son auteur favori était Machiavel.

Il déglutit et tenta de sourire :

— J'ai l'impression que ça s'est très bien passé, et vous ? demanda-t-il à la secrétaire chargée des médias, une note de désespoir dans la voix.

Elle opina mais ne sourit pas.

— Ce maudit Indien n'a pas dit un seul mot de soutien en ma faveur, gronda la Vice-Présidente. Je lui ai tiré les marrons du feu et il n'a parlé que de ces putains de *Martiens* !

— Bon, c'est un scientifique...

— De la merde !

La secrétaire s'assit sur le sofa laissé libre par sa patronne et croisa les jambes :

— Nous avons sa déclaration écrite, dit-elle d'un ton pincé. Vous pouvez la diffuser au moment de votre choix.

— Il aurait dû dire qu'il allait me soutenir, insista la Vice-Présidente.

— Je ne suis pas sûre que cette transmission particulière était le bon moment pour faire ce genre d'annonce, dit Todd timidement, passant un index sur l'arrondi de son menton.

— Qu'est-ce qu'ils vous ont donc appris à Princeton, bon dieu ? hurla la Vice-Présidente. Ce serait quoi un « meilleur moment », avec tout ce putain de monde qui regardait la télé ? Une adhésion en provenance de Mars, merde ! Qu'est-ce qui pourrait faire une plus grosse impression sur les électeurs, espèce d'imbécile heureux !

La secrétaire se dirigea vers le bar. Todd essaya de rendre à sa patronne son regard furibond et n'y parvint pas ; il détourna les yeux et se focalisa sur le tableau qu'il avait accroché dans son bureau : un original de Bonestell représentant un panorama d'étoiles.

— Je vois bien un meilleur moment pour l'annonce de son soutien, dit la secrétaire aux médias en versant du bourbon dans un verre plein de glaçons.

— Et alors ?

— Quand ils vont atterrir sur terre. *Tout le monde* regardera. Et vous ne serez pas en compétition médiatique avec les Martiens.

L'expression coléreuse de la Vice-Présidente s'adoucit en un froncement de sourcils songeur. Elle sirota son bourbon. Todd adressa un regard de reconnaissance émue à la secrétaire aux médias. Elle lui sourit et forma silencieusement avec ses lèvres : vous me revaliderez ça.

SOL 38 : APRES-MIDI

— Qu'est-ce que je vous disais ? souffla Connors. Léger comme de la plume.

L'astronaute et Jamie dégageaient à la pelle la poussière rouge qui s'était entassée contre les flancs du rover. Jamie trouvait que cette matière était si légère qu'elle pouvait bien s'introduire dans les moteurs électriques sans empêcher les roues de tourner normalement. Mais Connors insista pour ne pas prendre de risques, ou en tout cas le moins possible. Alors tous les deux creusaient, malgré leur fatigue, malgré la douleur qui leur coupait bras et jambes, malgré la nausée qui submergeait les entrailles de Jamie par vagues nauséabondes.

Le brouillard matinal s'était presque entièrement dissipé, restaient seulement quelques vrilles tremblotantes accrochées par endroits à la paroi de la falaise là où le soleil n'était pas arrivé. Les falaises se dressaient au-dessus d'eux, immenses fortifications déchiquetées qui masquaient la moitié du ciel et s'étendaient au-delà de l'horizon à leur droite comme à leur gauche.

Les traits orange de lichen se détachaient de façon plus tranchée que jamais sur la roche rouge. Jamie se demanda si les colonies de lichen exposées sur le sol avaient une méthode quelconque pour se débarrasser de la poussière qui recouvrait maintenant le fond du canyon sur une épaisseur d'une dizaine de centimètres. *On ne va pas rester ici assez longtemps pour le voir*, se dit-il. *Et on n'aura pas de caméra télécommandée installée ici pour regarder à notre place, nom de Dieu.*

La poussière se levait en ondoyant sous les mouvements de leurs pelles, formant de douces nuées qui dérivait comme en rêve dans la paisible brise du fond du canyon. Jamie vit que la combinaison de Connors était couverte de poussière couleur de rouille presque jusqu'aux aisselles. Il baissa le regard et s'aperçut que sa propre combinaison bleue était pareillement maculée.

— Ce truc a un avantage, haletait Connors, ... il ne... s'accroche pas à votre... visière.

Jamie opina dans son casque.

— Sur la Lune... maudite poussière colle... ça... se charge... électricité... statique.

— Garde ton souffle, dit Jamie.

— Oui...

Les deux femmes étaient à l'intérieur en train de boucler le module labo pour le voyage. Leurs précieux spécimens de lichen étaient déjà à l'abri dans des containers isolés. Ilona s'inquiétait de ce que les lichens puissent mourir par manque de lumière, mais Joanna lui rappela qu'ils pouvaient à l'évidence rester en sommeil pour de longues périodes sans lumière, quand les tempêtes de sable recouvraient tout pendant des jours ou même des semaines.

— Je crois... que... ça ira, haletait Connors, tandis que Jamie dégageait la roue arrière du module logistique.

— Croyez qu'on aura... assez de traction ?

Jamie était à bout de souffle lui aussi.

— Ouais... a l'air OK.

— Essayons.

Ils avancèrent péniblement vers le sas, complètement épuisés, et grimpèrent dedans. Jamie aurait bien laissé sa pelle dehors, mais Connors insista pour qu'ils rangent leurs outils dans la travée d'équipement externe du module labo. *Pete n'a pas perdu son sens du détail, au moins*, pensa Jamie. *Ça doit être sa formation d'astronaute.*

Il leur fallut plus d'une heure pour s'extirper de leurs combinaisons et les nettoyer, même avec l'aide de Joanna et Ilona. Cette dernière était si faible qu'elle ne leur était pas d'un grand secours. *On doit avoir l'air pathétique*, pensait Jamie. *Je suis content que Mikhaïl ne soit pas là pour nous voir.*

— Mangez quelque chose, dit Joanna, pâle comme la mort elle aussi.

Jamie avait les tripes en ébullition.

— Je ne crois pas que je pourrai garder quoi que ce soit.

— Des tablettes énergétiques. Le glucose vous fera du bien.

Ilona s'affaissa sur la banquette du milieu, les yeux à peine ouverts.

Connors ouvrit le frigo :

— Peut-être qu'un jus... j'ai l'impression d'avoir la gueule de bois. Et une belle.

— Le jus de fruits élève le taux de glucose sanguin, dit Joanna, ça fait du bien.

Il n'y avait plus de jus d'orange. Il ne restait plus que du jus de tomate dans le grand réfrigérateur. Connors attrapa le container de plastique et enleva le couvercle. Le portant à ses lèvres, il en avala quatre grosses gorgées, puis le tendit à Jamie.

Jamie vida presque entièrement le container en se disant que si leur maladie était infectieuse, ça n'avait plus d'importance maintenant.

— Il y a des concentrés de jus de fruits dans le freezer, appela faiblement Ilona de là où elle était assise.

— Est-ce qu'on a assez d'eau ? demanda Jamie.

— Oui, on devrait, dit Joanna. Je vais voir.

Connors se traîna vers le cockpit. Mais il dut s'arrêter à mi-chemin. Il s'affaissa sur la banquette en face d'Ilona.

— Mes... jambes... Jésus, elles... ne peuvent plus me porter.

Jamie se traîna vers l'astronaute en passant devant Joanna, mû par une soudaine poussée d'adrénaline. Les yeux de Connors avaient l'air affolés. Ceux de Joanna terrifiés.

— Qu'est-ce qui se passe, Pete ?

— Peux pas... Je me sens seulement... sacrément faible...

— Okay. Okay. Reste assis là. Reprends tes forces.

— Mais il faut... qu'on démarre.

— Je peux conduire.

— Toi ?

— Je peux le faire. Je sais comment faire.

— Ouais... mais...

Jamie afficha un sourire assez grand pour que tous le voient :

— Exactement comme de conduire des poids lourds au Nouveau-Mexique. Pas de problème...

Jamie se rendit au cockpit et se glissa dans le siège du conducteur. Il avait été formé à conduire le rover, comme remplaçant bien sûr, et il avait regardé faire Vosnesensky et Connors des heures durant. Il avait même conduit le rover sous leur regard sceptique.

Est-ce que tu vas y arriver tout seul ? se demanda Jamie. *Bon Dieu oui,* réagit-il silencieusement. *Il va bien falloir.*

En prenant son temps, agissant avec une lenteur délibérée, en faisant très attention, Jamie passa en revue le tableau de bord. Puis il effleura le démarreur. Sous le siège, le générateur électrique gémit un ton plus haut. *Curieux comme on ne remarque même pas le bourdonnement de ce truc avant qu'il change de ton,* se dit Jamie. *Ou qu'il s'arrête.*

— On y va, appela-t-il par-dessus son épaule.

Ilona lui rendit un faible sourire. Joanna était assise aux côtés de Connors, un gobelet en main. *Elle se transforme en infirmière,* se dit Jamie. *Est-ce que*

ça va aller pour Pete ? Et Ilona ? Mon Dieu, ils pourraient mourir tous les deux. On pourrait tous mourir.

Le rover fit une embardée, pivota légèrement à gauche, puis se redressa comme Jamie relâchait l'accélérateur et prenait fermement le volant en main.

— On bouge ! glapit-il. On est en route.

Pas un son ne parvint des trois autres, à l'arrière.

Puis Jamie réfléchit. *On est dans la mauvaise direction. Le village dans la falaise est à l'opposé ; on le laisse derrière nous.*

Malgré ses propres douleurs et la terrible fatigue qui sapait ses forces, Mikhaïl Vosnesensky revêtit sa combinaison. Abell et Mironov l'aidèrent, mais ils n'avaient pas l'air plus en forme que lui.

C'est la poussière, se disait le Russe. Il faut que ce soit ça. Il avait abandonné l'idée d'une mystérieuse infection martienne, trop absurde à envisager. Mais tout au fond de lui, il craignait l'éventualité d'avoir été empoisonné par un organisme étranger impossible à combattre.

Le Docteur Li avait dit qu'il n'était pas nécessaire de sortir pour accueillir le véhicule d'atterrissage, mais Vosnesensky lui rappela le règlement jusqu'à ce que le commandant d'expédition finisse par acquiescer à contrecœur.

Je suis peut-être malade, se disait Vosnesensky, mais je sais encore où est mon devoir. Le règlement demandait qu'un cosmonaute en combinaison soit prêt à aider les gens dès qu'ils auraient atterri. *Il y a de bonnes raisons pour que ce règlement existe et aussi longtemps que je tiendrai sur mes deux jambes je ne permettrai pas qu'on outre passe les règles.*

Alors il sortit en titubant par la porte du sas et attendit, personnage rouge feu, debout impassible, sur le sol rouille de Mars. Exactement à l'heure prévue, le véhicule raya le ciel rose et déploya ses parachutes. Ils ondoyèrent en deux hémisphères blancs parfaits, balançant sous eux le véhicule en forme de tasse et de soucoupe. Au moment précis où les parachutes se détachèrent, les rétrofusées entrèrent en action. Le véhicule, piloté par le cosmonaute Dmitri Iosofovitch Ivshenko, assisté de l'astronaute Oliver Zieman, toucha les sables martiens à environ deux cents mètres.

Il n'y avait qu'un passager : le Docteur Yang Meilin. Et un chargement de médicaments emballés dans des boîtes de plastique rigide.

En moins d'une demi-heure, la minuscule Yang était plongée en conférence avec Tony Reed dans l'infirmerie du dôme.

Difficile de dire ce qui se passe derrière ces yeux bridés, se disait Reed en montrant les données de tous les tests effectués sur l'équipe au sol.

— Ceux du rover ont l'air d'être le plus mal en point, dit Reed à voix haute. Quoi que, Dieu sait si la plupart des gens du dôme ont l'air en assez mauvaise forme.

— Comment avez-vous pu permettre que ça arrive ? demanda Yang.

Elle avait une voix moelleuse, basse. Mais la question interloqua Reed.

— Permettre ? releva-t-il d'une voix perçante, sur la défensive, malgré lui. Comment peut-on combattre une maladie sans avoir un diagnostic clair ?

— Vous n'avez pas idée de ce qui affecte vos camarades ?

— Aucune, lâcha-t-il. Et vous ?

Son visage présentait un masque parfaitement impénétrable :

— Je ne peux rien dire avant d'avoir fait quelques tests.

Reed repoussa sa perpétuelle mèche de cheveux blonds :

— Alors je suggère que nous commençons tout de suite.

— Oui. Je constate que vous n'avez pas l'air atteint par cette maladie. Aussi je vous utiliserai comme base de référence, si vous n'y voyez pas d'objection.

— Non, tout ce que vous voudrez.

— Bon, dit le Docteur Yang. Alors, passons aux actes. Relevez votre manche, s'il vous plaît.

Reed dénuda docilement son bras gauche, en pensant, *vous arrivez ici toute fringante, certaine de découvrir quelque chose qui m'aurait échappé. Peut-être que oui. Peut-être que vous serez plus chanceuse. Ou plus intelligente. C'est ma faute. Quelque chose m'a échappé, j'ai fait quelque chose de travers. Ou j'ai oublié quelque chose que j'aurais dû faire. Et elle le sait. Ils le savent tous. Ils m'en veulent tous.*

Mais je n'y suis pour rien. C'est ce monde étranger de malheur sur lequel on se trouve. On a perdu pied. J'ai perdu pied. Je n'aurais jamais dû venir sur Mars. Aucun de nous n'aurait dû. Mars m'a vaincu. Mars nous a tous vaincus, ruminait Tony tandis que Yang glissait une aiguille dans sa veine.

Jamie croyait voir trouble, mais l'irritation lui fit réaliser qu'il avait de la sueur dans les yeux. Il cligna et s'essuya les yeux d'une main, en tenant fermement le volant de l'autre. Le rover cahotait à trente bornes à l'heure, se dirigeant vers l'éboulis qu'ils avaient descendu deux jours plus tôt.

Peut-être qu'on peut le faire avant le coucher de soleil, pensait Jamie. *Si on peut faire toute la montée pour se retrouver sur la plaine avant le coucher du soleil, on pourra bien continuer toute la nuit. J'irai moins vite, bien sûr,*

mais les lumières sont suffisantes pour continuer à avancer. Pas besoin de s'arrêter pour la nuit. On pourra même suivre nos propres traces, les traces qu'on a faites en venant ici. Si elles n'ont pas été recouvertes de poussière. Si on peut atteindre le sommet.

Connors se glissa dans le siège de droite. Jamie lui lança un regard. L'astronaute avait l'air épuisé. Il s'assit comme si ses os ne pouvaient plus le soutenir, la tête presque ballante sur ses épaules.

— Comment ça va ? demanda-t-il d'une voix enrouée.

— Pour l'instant tout va bien.

— On est à combien de l'éboulis ?

Jamie désigna du menton la carte affichée sur l'écran principal du tableau de bord :

— Une demi-heure, peut-être un peu plus.

— On a une chance d'arriver au sommet avant la fin du jour, alors.

— Yop.

— Bon.

— Que font les femmes ? demanda Jamie.

— Ilona dort. Joanna la surveille. Mais elle n'a pas l'air trop bien elle-même.

— Endormie ? Ou évanouie ?

Connors essaya de hausser les épaules :

— Difficile à dire.

— Et toi ? Comment te sens-tu ?

— Comme un tas de merde piétiné par un troupeau d'éléphants. Et toi ?

— Pas beaucoup mieux. Mais cet engin est facile à conduire. C'est presque reposant.

— Mais ne t'endors pas au volant.

— Pas trop de circulation.

— Ouais, mais il y a des trous dans la route qui peuvent t'avalier.

Malgré l'aspect effroyable de Connors, Jamie se sentait mieux avec l'astronaute assis à ses côtés. Il appuya un peu sur l'accélérateur et regarda le compteur de vitesse grimper à trente-cinq ; juste au-dessus de vingt nœuds. Il avait encore à l'oreille la voix de Li qui lui disait : « Il est urgent que vous arriviez vite au dôme pour traitement. Aussi vite que possible. »

Le terrain avait l'air de monter. Tout d'abord Jamie ne s'en aperçut pas, mais il finit par se rendre compte que leur randonnée devenait plus heurtée.

— Je crois que nous sommes presque... Hé ! C'est là !

À travers l'habitable ils virent la pente rouge sombre de l'ancien éboulis s'élever sur leur gauche comme un escalier montant au ciel. Les falaises dont les hautes tours les dominaient étaient masquées par la belle, aimable rampe qui vers la plaine les mènerait à leur dôme.

Le visage sombre de Connors se fendit d'un sourire éclatant. Il se retourna dans son siège, mais ne dit rien. Il murmura pour Jamie :

— Elles dorment toutes les deux derrière.

— C'est okay. On sera en haut de cette pente et en route pour la maison avant le coucher de soleil.

La rampe était jonchée de gros blocs de pierre. Jamie ne voyait pas les traces qu'ils avaient faites en descendant ; la tempête de sable avait recouvert même les profondes ornières où le rover s'était momentanément embourbé dans le terrain meuble.

— Ne te recolle pas dans cette saloperie, dit Connors.

— Je vais essayer !

— Ralentis un peu, mais continue à avancer.

— Ouais.

L'astronaute se passa la langue sur les lèvres. Jamie savait qu'il aurait voulu prendre la main, conduire lui-même le rover. Mais Connors resta dans le siège de droite. Changer de conducteur maintenant obligerait à stopper l'engin, et aucun des deux n'avait la moindre intention de se payer un arrêt sur le gravier caillouteux de cette ancienne avalanche.

— Tu fais ça très bien, murmura Connors. Attention au creux à droite.

Jamie longea le bord de ce qui semblait être un ancien cratère partiellement comblé de sable. Il contourna son flanc, en passant près d'un bloc de pierre gros comme le rover lui-même.

— Bien. Bien, marmonna Connors. Continue.

Tout arriva comme au ralenti. Le rover progressait fermement sur la pente. Jamie sentait la texture graveleuse et cahoteuse du sol se transmettre à ses mains par l'intermédiaire des roues et de la colonne de direction. Il transpirait comme un bœuf, la sueur lui piquait les yeux ; les indications de Connors lui résonnaient à l'oreille, il avait le cou raide de tension, et les bras douloureux sous l'effort de conduite du lourd véhicule.

Jamie sentit le nez plonger alors qu'il entamait une portion plus raide. Il pila automatiquement, mais le gros nez carré du rover laboura une mare de sable fin, instable, soulevant une vague de poussière rousse qui recouvrit l'habitable.

— Attention ! hurla Connors trop tard.

Aussi inexorable que le destin, avec l'horreur d'un cauchemar au ralenti, le rover s'enterra dans le sable mouvant comme une taupe en train de creuser son trou. Jamie sentit les roues baratter inutilement, s'enfonçant plus profondément dans la fosse pleine de sable.

— Stop ! Arrête tout !

Jamie était déjà en train de débrayer les roues quand Connors cria. L'habitacle était tellement éclaboussé de poussière rouge collante qu'ils pouvaient à peine voir à l'extérieur.

Le rover s'arrêta en dérapage. Jamie sentit son cœur cogner dans sa poitrine, faire un bruit de tonnerre à ses oreilles. Il jeta un regard à Connors, qui ouvrait de grands yeux, la mâchoire inférieure pendante, haletant.

— Je ne crois pas que le module arrière soit dans le truc, dit Jamie. Je vais essayer de mettre ses roues en marche arrière.

— Ouais. Peut-être que ça pourra nous tirer de là.

Le générateur gémit et ils entendirent, atténué, le crissement des roues qui tournaient dans le vide. Jamie les stoppa avant que les essieux ne brûlent.

— On est coincés, dit-il.

— Ouais ; ça en a tout l'air, fit Connors, les yeux injectés de sang, écarquillés par la peur.

SOL 38 : COUCHER DE SOLEIL

Vosnesensky fut le dernier à se faire tester.

Le Russe n'était pas d'humeur à se faire trouser la peau par les toubibs. Connors venait de se rendre compte que le rover était à moitié enlisé dans l'éboulis. Ils auraient besoin de secours. Mais comment ? Et qui ? Le Docteur Li refusait d'autoriser quoi que ce soit avant d'avoir consulté le contrôle de mission à Kaliningrad. Et pendant ce temps la nuit tombait et les quatre passagers du rover étaient malades comme des chiens.

Non que les gens du dôme aillent beaucoup mieux. Toshima s'était soudain évanoui à sa station de travail ; il avait fallu le porter à sa couchette. Patel, Naguib, et même Abell et Mironov ne pouvaient pas faire grand-chose d'autre que de s'asseoir en rond et de se plaindre. Monique Bonnet, qui avait, les deux derniers jours, joué le rôle de la nurse maternelle et de bonne humeur, se traînait maintenant les yeux enfoncés d'épuisement.

— Et comment vous sentez-vous d'une manière générale ? demanda le Docteur Yang alors que Vosnesensky s'asseyait sur le petit tabouret blanc de l'infirmierie.

Le Russe la braqua des yeux :

— J'ai un travail important à faire, dit-il. Nous sommes en crise...

Yang dépassait à peine Vosnesensky bien qu'il fût assis et elle debout. Mais elle l'arrêta d'un regard froid de ses yeux en amande.

— Vous ne serez pas à même de faire quoi que ce soit dans cette crise si votre état continue à se dégrader, dit-elle sans élever la voix, mais d'un ton tranchant. Maintenant, s'il vous plaît, répondez à mes questions et faites ce que je vous dis.

Vosnesensky jeta un regard à Reed, penché sur la civière de patient dans un coin de la minuscule infirmerie. Reed avait l'air en parfaite santé, le visage rose. Mais au moins son maudit sourire supérieur avait disparu ; il avait l'air étonnamment frustré.

— Plus vite vous coopérerez, plus vite vous aurez fini, dit Yang.

Vosnesensky capitula :

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Relevez votre manche et dites-moi ce que vous ressentez. *Exactement*

ce que vous ressentez.

Le Russe prit une profonde inspiration et déboutonna la manche de son survêtement :

— Je suis faible, j'ai mal aux jambes, je n'ai pas d'appétit.

— Vous êtes-vous déjà senti comme ça auparavant ?

Yang avait une seringue hypodermique à la main, l'aiguille étincelant sous les lampes.

— Pas que je me souviene.

— Vous toussiez, vous éternuez ? Vous avez mal à la poitrine ?

Vosnesensky secoua la tête, puis se crispa. L'aiguille pénétra doucement ; Yang avait trouvé la veine du premier coup.

— Des boutons sur le corps ? demanda-t-elle.

Regardant la seringue remplie de sang rouge sombre, Vosnesensky répliqua :

— Non. Je n'ai pas remarqué.

Yang retira l'aiguille et appliqua un bandage plastique sur la piqûre. Reed observait en silence, les bras croisés sur la poitrine. La minuscule doctoresse chinoise demanda à Vosnesensky d'enlever le haut de son survêtement et son maillot de corps. Le Russe s'exécuta sans broncher.

Yang lui examina le dos :

— Pas d'éruption, murmura-t-elle.

— Est-ce que ça veut dire quelque chose ? demanda Vosnesensky.

— Peut-être. (Elle jeta un regard à Reed de l'autre côté du petit compartiment, puis murmura distraitement à Vosnesensky :) Vous pouvez y aller maintenant.

— Merci.

Le Russe enfila son haut de survêtement et se précipita hors de l'infirmerie malgré ses jambes douloureuses, emportant son maillot dans une main.

Jamie toucha son ours fétiche à travers les gants de sa combinaison pressurisée. Aussi fins et flexibles qu'ils fussent, les gants lui dérobaient la vraie sensation de chaleur de la pierre polie.

Il se tenait sur le toit du module labo, aux derniers rayons obliques du Soleil déclinant. Lui et Connors avaient été à peine capables d'ouvrir la porte du sas ; puis l'astronaute s'était effondré sur le plancher, trop faible pour aller plus loin. Jamie l'avait laissé assis là dans la poussière molle qui s'était entassée à l'intérieur, tandis qu'il grimpait l'échelle installée sur le côté du

rover, pour évaluer la situation.

Il n'avait pas osé marcher lui-même dans le sable, de peur de s'enfoncer dans la poussière poudreuse si profondément qu'il ne puisse plus s'en extraire.

Le règlement de mission n'autorise pas ça, s'était dit Jamie en escaladant l'échelle lentement, soigneusement. Il montait comme pour une escalade en montagne, avec trois prises toujours assurées. *Bouge une main gantée jusqu'au barreau suivant. Agrippe-le, puis bouge l'autre main. Agrippe, puis un pied botté. Assure-toi qu'il est bien posé sur le barreau suivant, puis monte l'autre.* La poussière lui faisait peur. Il se voyait sombrant dedans comme un homme pris dans des sables mouvants.

À présent, il était sur le toit. *Si tu as le pouvoir de m'aider*, ajouta-t-il silencieusement à l'adresse du fétiche, *c'est le moment de le montrer.*

— À quoi ça ressemble ? fit la voix de Connors dans ses écouteurs.

— Pas bon, répliqua Jamie, étudiant la scène. Il est enterré jusqu'aux pare-chocs, en entier, sauf la seconde moitié du module arrière. Pas assez de traction pour nous dégager.

Connors ne dit rien, bien que Jamie pût entendre sa respiration hachée.

— Comment ça va ?

— Je vais bien. Simplement je ne peux pas lever mes putains de pieds, c'est tout.

Jamie avait la tête qui tournait. Il avait mal partout et se sentait si fatigué qu'il n'avait qu'une envie : s'étendre là dehors et s'endormir. Le canyon était si large qu'il pouvait voir le coucher de soleil ; les falaises étaient trop éloignées de l'autre côté pour être visibles, aussi élevées fussent-elles. Il regarda le Soleil un instant, le vit toucher l'horizon rocheux, et sentit les ombres de la nuit mortellement froide fondre sur lui. À l'intérieur de la combinaison il haussa les épaules, un peu comme un chien qui s'ébroue.

Dans la lumière déclinante, il abaissa le regard sur le minuscule ours en pierre. La lanière de cuir qui maintenait la pointe de flèche miniature et la plume avait été enroulée avec amour par son grand-père. *Une plume d'aigle*, pensait Jamie. *Symbole de force. J'en aurais bien besoin en ce moment.*

Il dit dans son micro :

— Je ferais mieux de descendre. Il n'y a rien à faire là-haut et le Soleil va disparaître.

Remettant l'ours miniature en pierre dans la poche de sa combinaison,

Jamie commença à redescendre lentement l'échelle. Le temps de refaire douloureusement son chemin jusqu'au sas, il faisait noir dehors. Connors était assis dans le sable amoncelé, sa combinaison blanche enduite de poussière rouge.

Jamie essaya d'avoir l'air gai :

— Vous ressemblez à un bonhomme de neige en train de jouer dans un tas de rouille.

— Je me sens comme un putain de bonhomme de neige – en plein mois de juillet, grommela Connors.

Lentement, comme deux vieillards arthritiques, ils pelletèrent dehors la plus grande partie du sable, refermèrent la porte extérieure.

— Faut nettoyer les combinaisons, murmura Connors.

— Il faut d'abord qu'on te remette sur pied, dit Jamie.

Cela sembla prendre des heures, mais finalement Connors fut à nouveau debout et ils purent accomplir les gestes nécessaires pour aspirer la poussière de leurs combinaisons. Elles étaient encore tachées de rouille cependant, tandis qu'ils luttèrent pour s'en extraire. Le sas sentait si fort l'ozone que Jamie avait les yeux qui le brûlaient.

Ils passèrent en titubant la porte intérieure et s'évanouirent à moitié sur les banquettes centrales. Les deux femmes étaient dans le cockpit, Joanna un casque fixé sur ses cheveux épais.

— Vosnesensky veut vous parler, leur lança Joanna, la voix rauque, laborieuse.

Ilona marmonna :

— Ce cochon de Russe ne fait pas confiance à une femme pour les messages importants.

Jamie sentit la colère monter :

— Mon Dieu, Ilona, arrête tes conneries antirusses ! On est assez mal en point sans que tu foutes la merde !

Elle lui sourit faiblement :

— Qu'est-ce que ça peut faire ? On va tous mourir ici quoi que je dise, non ?

Joanna lui étreignit le bras :

— Non ! On ne va pas mourir ! Jamie ne nous laissera pas mourir.

Il regarda leurs visages en se dirigeant douloureusement vers elles dans le cockpit. La maladie les avait changées.

Ilona n'était plus la beauté hautaine, impériale qui faisait fi de toutes les

règles. Elle avait les joues creuses, les yeux cernés de noir. Elle était au bord de la panique, l'odeur de la mort était sur elle. Joanna avait les yeux brûlants, flamboyants. Elle faisait toujours l'effet d'un oiseau tombé du nid, mais il y avait à présent dans ses yeux quelque chose que Jamie n'avait jamais vu auparavant : une force, une résistance qu'il ne lui supposait pas. Elle concentrait ces yeux-là sur Jamie, pressante, exigeante.

Un sentiment croissant d'impuissance commençait à submerger le Docteur Li.

— Kaliningrad persiste à dire qu'un vol de secours est hors de question, dit-il.

Le commandant d'expédition aurait voulu se lever et faire les cent pas, évacuer l'énergie qui bouillonnait en lui. Mais dans l'espace confiné, bas de plafond, du module de commande, il devait se contenter de rester assis dans l'un des étroits fauteuils rembourrés, les genoux ridiculement coincés, serrant et desserrant les poings en parlant.

— Mais ils sont scotchés, là-bas ! dit Burt Klein.

Li secoua la tête. Kaliningrad dit que le dernier véhicule d'atterrissage ne doit être utilisé qu'en cas de situation désespérée.

— Le fait qu'il y en ait quatre en danger de mort n'est pas une situation désespérée ? demanda amèrement Leonid Tolbukhin.

Le cosmonaute et l'astronaute s'étaient vite portés volontaires pour piloter le dernier véhicule d'atterrissage vers le canyon et aller au secours du rover en panne.

— On peut se poser à moins de cinquante mètres du rover, dit Klein avec confiance, et puis les ramener directement ici. C'est rien du tout.

— C'est du gâteau, confirma Tolbukhin, l'expression, typiquement occidentale, sonnait étrangement volontaire dans la voix profonde du Russe.

— Kaliningrad dit non. Vous êtes les deux seuls pilotes restant en orbite.

— Renvoyez Ivshenko et Zieman ici, suggéra Tolbukhin. Puis Burt et moi on va au canyon.

— Bien sûr ! dit Klein. Vous aurez encore deux véhicules et quatre pilotes au dôme. C'est ce qu'il faut pour ramener les autres le moment venu.

Le visage de Li était l'image même de la désolation :

— Ivshenko et Zieman ne peuvent pas revenir ici sans Yang. On ne peut pas laisser nos deux docteurs au dôme. Qu'est-ce que ça apporterait de ramener l'équipe d'exploration là-haut s'il n'y a pas de médecin pour les

soigner ?

Tolbukhin opina à contrecœur.

— Il y a autre chose, leur dit Li. Le staff médical à Kaliningrad a soulevé la question de la quarantaine.

— La quarantaine ?

Li se sentit misérable en disant :

— Puisqu'on ne sait pas ce qui a infecté l'équipe au sol, ils craignent que – quelle que soit la cause – ça puisse nous infecter ici, en orbite, si on les remonte.

— Bon dieu de merde, marmonna Klein. Ils veulent qu'on les abandonne en bas ?

Tolbukhin envisagea tout ce que ça impliquait :

— Cela veut dire qu'ils ne nous laisseront pas rentrer sur Terre si nous n'avons pas trouvé l'origine de la maladie ?

— Oui, admit Li. Nous-mêmes pourrions être mis en quarantaine en orbite terrestre.

— Si nous vivons assez longtemps pour y arriver, dit le Russe.

— L'alternative est de laisser l'équipe au sol et de revenir sur Terre sans eux.

— Cela les tuerait ! lâcha Klein.

— Oui. Mais aller à leur secours et les ramener avec nous en orbite, ça peut tous nous tuer !

Pendant un long moment ni l'astronaute ni le cosmonaute ne dirent mot.

Finalement, Klein dit :

— Bon, il faut que vous fassiez quelque chose.

Li savait qu'il avait raison. Le poids des responsabilités lui reposait carrément sur les épaules. Laisser mourir les quatre passagers du rover ou risquer la vie de tous – y compris en orbite – en permettant aux derniers pilotes de leur porter secours dans le dernier véhicule d'atterrissage. Abandonner l'équipe au sol ou risquer d'attraper leur maladie en tuant tout le monde.

Li sentait sur lui le poids de deux douzaines de vies. Le poids de deux mondes.

Quand la dernière des consultations fut terminée, Tony Reed demanda à Yang Meilin :

— Qu'est-ce que vous espérez trouver ?

Elle lui lança un regard aigu du siège où elle était assise :

— La cause de cette épidémie.

Reed n'avait quasiment pas bougé du coin de l'infirmierie où il l'avait regardée examiner les membres de l'équipe restés dans le dôme. Il eut un haussement d'épaules perplexe :

— Vosnesensky pense que ça pourrait être la poussière martienne qu'on a inhalée, dit-il.

Les yeux en amande de Yang l'observaient sans ciller derrière sa frange bien droite :

— Vous y croyez ?

— Non, je n'y crois pas. On a testé l'air ici dans le dôme. Il est plus pur que l'air de Londres, de beaucoup.

Elle se leva de son siège, petite femme chinoise, personnage indéfinissable, au visage incroyablement rond, sans traits marquants – à l'exception de ses yeux. Reed trouvait qu'ils le regardaient en accusateurs. *Pourquoi pas ? Pourquoi est-ce qu'elle ne m'accuserait pas de cette calamité ? C'est ma faute, ma responsabilité. J'ai été mis là pour protéger la santé de ces hommes et femmes. Drôle de protecteur !*

— Bon, demanda-t-il, qu'est-ce que vous en pensez ?

Elle secoua légèrement la tête :

— Je ne peux pas dire. Toutes les données des tests que nous venons de faire sont analysées par l'ordinateur médical à bord de *Mars 2*. Je ne peux pas aller plus loin avant d'avoir les résultats.

Reed eut un soupir exaspéré :

— Cela ne donnera rien de bon, vous savez. La première chose que j'ai faite quand ils ont commencé à être atteints par cette maladie, c'était de faire passer tous les enregistrements médicaux par le programme de diagnostic informatique. Il n'a éructé qu'un non-sens.

— Peut-être que maintenant, avec davantage de données...

— J'en doute. L'ordinateur ne peut vous dire que ce qu'il connaît déjà, et là on est en face de quelque chose de nouveau, sans précédent.

— Peut-être que non. Ce peut être quelque chose d'ordinaire mais d'inattendu. C'est la grande force de l'ordinateur : il n'est pas troublé par des attentes ou des émotions humaines. Il analyse tous les symptômes et rapporte à quelles conditions médicales correspondent les données.

— Oui, renifla Reed, sentant une vraie colère monter en lui. Je vais vous dire ce que ce maudit ordinateur va nous donner. Il va suggérer que la

maladie pourrait être une variante de la grippe – ce qu'elle n'est pas, puisqu'on n'a pas trouvé de virus grippal dans les analyses de sang ; ou la malaria – ce qui est ridicule puisque le moustique le plus proche est à deux cents millions de kilomètres d'ici ; ou une irradiation – ce qui ne peut pas être, puisque les dosimètres montrent que tous les membres de l'équipe sont bien en dessous des limites tolérables ; ou une déficience en vitamines – ce qui est grotesque puisque je veille à ce que chacun prenne ses sacrés compléments vitaminiques.

Yang dit :

— Peut-être un virus lent ? Une infection genre maladie du légionnaire ?

— J'y ai pensé, lâcha Reed. Les symptômes ne collent pas.

La doctoresse chinoise murmura quelque chose, trop bas pour que Reed l'entende. Sans y prêter attention, il continua :

— La merveilleuse analyse informatique va aussi suggérer les éventualités de salmonellose, tuberculose, ou fièvre typhoïde – avec des probabilités décroissantes, bien sûr.

Il s'arrêta, hors d'haleine, bouillonnant d'une rage dont il n'avait pas pris conscience.

— Pourquoi êtes-vous en colère contre moi ? demanda Yang, dont le masque impassible avait disparu.

Elle avait l'air choquée, blessée.

Tony la fixa du regard, les tripes nouées, les poings serrés. Il prit une profonde inspiration, puis retourna derrière son bureau :

— Pardon, je suis désolé. Ce n'est pas vous. Je suppose que je suis en colère contre moi-même, en réalité. Cette chose – sur ma vie, je n'arrive pas à imaginer ce que c'est !

Il frappa du poing sur son bureau.

— C'est pourquoi on a besoin de l'aide du programme informatique. Pas pour nous dire ce que la maladie peut être, expliqua Yang en réponse à son sourire cynique, mais pour déterminer à coup sûr ce qu'elle n'est pas.

— Je ne crois même pas qu'il puisse faire ça.

Yang essaya de sourire :

— Est-ce que ce n'est pas l'un de vos écrivains anglais qui a dit : « Une fois que vous avez éliminé l'impossible, alors ce qui reste – aussi improbable que cela paraisse – doit être la vérité » ?

Reed la regarda en clignant des yeux. Arthur Clarke ?

Aussi poliment qu'elle put, Yang répliqua :

— Je crois que c'était Conan Doyle.

SUR TERRE

KALININGRAD. Dans une salle de réunion sans fenêtre, au complexe du contrôle de mission, vingt hommes et femmes de six nations débattaient du problème qui les assaillait à près de deux cents millions de kilomètres de là.

La longue table de conférence était encombrée de gribouillages, de restes de sandwiches, de tableaux de présentations, de tasses de boissons fumantes, de cendriers pleins à ras bord de mégots à moitié consumés. Certains parmi les gens présents se laissaient aller misérablement, la tête entre les mains, les vestes depuis longtemps rejetées et les manches de chemise relevées. Quelques-uns faisaient vainement les cent pas le long de la salle étouffante et enfumée.

Ils avaient longtemps crié à s'en érailler la voix sans arriver à conclure.

En tête de table était assis le chef du contrôle de mission, un Russe maigre aux cheveux roux avec une sinistre barbe en pointe et des sourcils roux en forme de v inversé. Il tapota d'un ongle sur le dessus de table en faux bois. Dans le silence total, toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— Nous ne pouvons pas simplement rester assis là sans prendre une décision. Des vies humaines sont en jeu. Le succès de la mission tout entière est en jeu !

L'une des femmes, une Suédoise, toussa légèrement, s'éclaircit la voix, puis dit :

— Notre alternative est simple – laisser mourir l'équipe d'exploration ou prendre le risque de tuer davantage de membres de l'expédition en essayant de les sauver.

— On ne peut pas les laisser mourir comme ça ! dit une autre femme.

— Mais une tentative de secours pourrait échouer et il y aurait encore plus de morts, contra un Japonais.

— La moitié des reporters du monde frappent à nos portes, commenta quelqu'un amèrement. Il faut qu'on fasse *quelque chose*, et qu'on le fasse *maintenant* !

— On n'aurait jamais dû permettre une exploration dans le canyon, se plaignit un Français. Pas pour la première mission. Ce n'était pas notre plan original. Nous avons cédé à une vulgaire pression politique américaine. Voilà

ce qui nous a mis dans la merde.

— Mais la fille de Brumado est avec ceux qui sont en panne. On ne peut pas la laisser mourir ! Qui est prêt à lui faire face et à lui dire qu'on a décidé de laisser mourir sa fille ?

— Je suis convaincu, dit un Russe chauve et grassouillet, que la seule chose à faire est de remonter tout de suite ceux du dôme, de les mettre en sécurité dans les vaisseaux en orbite, puis de faire descendre le dernier véhicule au canyon et de remonter les quatre passagers du rover.

— Et de suspendre l'expédition deux semaines avant la date prévue au calendrier ?

— Le calendrier ? cria un Américain. Le calendrier ? Qu'est-ce qu'il vient faire ici, le calendrier ? Ce sont des vies humaines qui sont en jeu !

Le contrôleur en chef pressa les deux mains comme pour une prière :

— J'ai peur que votre suggestion soit la seule ligne d'action raisonnable qui se présente à nous. Même si elle n'est pas entièrement exempte de risques.

— Cela veut dire que ceux du rover auront encore deux jours à attendre avant qu'un véhicule puisse leur être envoyé.

— Cela m'étonnerait qu'on puisse terminer les opérations dans le dôme et remonter les gens avec leur équipement et les spécimens en seulement deux jours. Le calendrier prévoit une semaine entière pour fermer le dôme.

— Mais c'est un cas d'urgence ! Abandonnez le matériel et les spécimens. Remontez les gens et envoyez le sauvetage, pour l'amour de Dieu !

— Tout laisser ?

— On le retrouvera à la prochaine mission.

— Il n'y aura pas d'autre mission. Pas si on doit abandonner celle-là, fuir Mars comme des voleurs dans la nuit.

— C'est la métaphore la plus stupide que j'aie jamais entendue !

— C'est pas parce que vous êtes une femme que vous avez le droit de...

— *Silence !* rugit le contrôleur en chef. Je ne veux pas qu'on se chamaille comme des enfants dans une cour de récréation. Nous allons suspendre la mission. Nous allons remonter ceux du dôme aussi vite que possible, puis envoyer le dernier des véhicules d'atterrissage prendre l'équipe d'exploration au canyon. Que tous ceux qui veulent être notés comme hostiles à cette décision lèvent la main. Tout de suite.

Pas une main ne se leva.

— Et nous sommes également d'accord qu'aucun membre de l'expédition ne pourra être ramené sur Terre à moins que, ou jusqu'à ce que, le problème médical soit résolu. Ils resteront en quarantaine en orbite terrestre.

— S'ils arrivent jusque-là, dit quelqu'un en aparté.

WASHINGTON. Edith comprenait, au visage de Brumado, que quelque chose allait très mal.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Ils étaient dans la cuisine de la maison de Georgetown, en train de finir le petit déjeuner avant d'aller à Capitol Hill. Brumado devait intervenir dans un sous-comité du Congrès qui tenait des auditions à propos de la prochaine année budgétaire spatiale. La cuisine dominait un délicieux jardin bordé d'un mur de brique rouge. La plupart des fleurs avaient disparu à ce stade de la saison, à l'exception des petites impatientes dont les fleurs roses et blanches s'agitaient dans la douce brise matinale.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Edith à nouveau.

Brumado était au téléphone près de l'évier. Il avait le visage blême.

— Ma fille... l'équipe d'exploration... ils sont enlisés dans le canyon. Le rover s'est embourbé.

Edith se leva, son petit déjeuner instantanément oublié.

— Ils ont le rover de secours, non ? Ils peuvent aller les chercher...

Mais Brumado secouait la tête :

— Ils sont malades. Tous ceux de l'équipe au sol. Quelque chose les a rendus très malades, très faibles.

— Jamie aussi ?

— Oui. Lui aussi.

Edith sentit sa respiration se bloquer. Elle avala sa salive, et demanda :

— Qu'est-ce qu'ils vont faire ?

— La NASA me propose un vol pour Houston, le complexe du contrôle de mission est là-bas.

— Mais qu'est-ce qui se passe pour Jamie et votre fille ?

— Je dois intervenir au sous-comité, murmurait Brumado, l'air absent, comme un homme foudroyé. Ils m'ont demandé de ne rien révéler. Pas encore.

— Mais Jamie ?

Brusquement il sembla réaliser qu'elle était là devant lui :

— Edith, il faut que vous me donniez votre parole de ne pas diffuser cette

nouvelle à votre chaîne.

— Hé, je n'ai plus de chaîne. Je suis au chômage, vous vous rappelez ? Mais Jamie ? Est-ce qu'il est... ?

— Je ne sais pas ! lâcha Brumado.

Edith réalisa qu'il avait du mal à garder son sang-froid. Elle vit des larmes perler au coin de ses yeux.

— Vous pourriez annuler votre intervention au sous-comité, suggéra-t-elle.

— Non, dit-il, plus gentiment. Non, je ne peux pas faire ça. Cela éveillerait les soupçons.

— Vous avez le droit d'avoir un rhume, bon sang.

— Et de m'envoler pour Houston ? (Il eut un sourire crispé :) La moitié du sous-comité prendrait le vol suivant. Ou leurs assistants, en tout cas.

— Ouais, peut-être, admit Edith.

— Me promettez-vous de n'appeler personne, de ne rien dévoiler de cette affaire ?

— Est-ce que je peux aller avec vous à Houston ?

— Oui. Bien sûr.

— Okay.

— Vous promettez de ne contacter personne sur ce sujet pendant que j'interviens au sous-comité ?

— On a fait un marché, non ?

Mais Edith réfléchissait. *À Houston je pourrai voir à quel point ça va mal, dans quelle situation ils ont mis Jamie. Témoignage direct sur Alberto Brumado en train de contrôler comment l'équipe martienne essaie d'aller au secours de sa fille enlisée à mille kilomètres de leur base. Et malade. Je pourrais en faire mon propre journal.*

Malade de quoi ? qu'est-ce qui leur est arrivé ? Et Jamie ?

Intérieurement elle prit la décision de garder le silence jusqu'à ce qu'elle soit certaine qu'ils fassent leur possible pour sauver Jamie et les autres. *Il faut que je trouve comment ils se sont mis dans ce bordel. À la minute où je découvre qui est responsable, tous les marchés sont rompus.*

Ça pourrait même être plus gros que la découverte de la vie sur Mars : quatre explorateurs malades et piégés à mille kilomètres de leur base ; ça c'est une vraie histoire ! Pas la peine d'être un scientifique pour être excité par cette histoire-là.

SOL 38 : SOIR

Tony Reed souriait amèrement en regardant l'écran d'ordinateur sortir la liste du diagnostic informatique.

— Exactement ce que j'avais prévu, dit-il au Docteur Yang. Cette stupide machine n'a rien de nouveau à nous dire.

Assise derrière lui, au bureau de l'infirmier, Yang Meilin passait en revue la courte liste comme une femme perdue dans le désert en train de chercher une oasis à l'horizon.

— La réponse est là, dit-elle, à peine assez fort pour que Reed l'entende. J'en suis persuadée.

La colère que Tony avait éprouvée plus tôt s'était évanouie. Yang n'allait pas le reléguer au second plan. Elle était tout aussi désorientée et frustrée que lui. Il en était presque désolé pour elle. Désolé pour tous les deux. *Les deux grands experts médicaux*, se disait-il, *aussi désarmés qu'un duo de chimpanzés. Chapeau pour le comité de sélection, non ?*

— J'ai l'impression, dit Yang, posant une main à plat sur sa ceinture, que nous avons vu la réponse, mais que nous ne la reconnaissons pas encore.

Reed laissa échapper un soupir :

— Les impressions sont une chose, dit-il presque gentiment. Ce dont nous avons besoin, ce sont des faits.

— Le seul fait clair que nous ayons, dit-elle, c'est que tout le monde ici au sol est malade, sauf vous.

Tony sentit une pointe de culpabilité :

— Oui. C'est ce qu'il y a de si sacrément étrange dans toute cette affaire, non ?

— Qu'est-ce que vous faites que les autres ne font pas ?

Il secoua la tête :

— Mais rien de rien, autant que je puisse le dire. Je respire le même air, je mange avec eux...

— Quelque chose dans la nourriture ?

Se renversant dans son siège, Tony répliqua :

— Je ne peux pas imaginer quoi que ce soit dans mes repas qui me protège de ce qui a touché les autres. Ou, à l'inverse, que leur nourriture soit

infectée d'une manière ou d'une autre et que la mienne, justement, ne le soit pas.

— La déficience en vitamines est sur la liste informatique.

— Oui, je sais. (Tony sentait revenir un brin d'exaspération.) Mais on l'a vérifié cent fois. Ils prennent tous leurs compléments vitaminiques, comme je prends le mien ; ça ne peut pas venir de là.

— Vous prenez les mêmes gélules qu'eux ?

— Oui, évidemment.

— Tous les jours ?

— Oui.

Yang se tut et tourna les yeux vers l'écran, comme si elle pensait qu'en le fixant assez fort la réponse deviendrait évidente.

Quelque chose titillait la conscience de Reed. Quelque chose de périphérique, de subliminal. Comme s'ils avaient effleuré la réponse sans le savoir. Comme si...

Ce ne peut pas être les vitamines, se disait-il. Je prends tous les jours les mêmes compléments diététiques que les autres. Je les regarde les avaler avec leur petit déjeuner tous les matins. Les quatre du rover sont hors de vue, évidemment, mais je vérifie avec eux tous les jours.

Est-ce que ça pourrait être un empoisonnement par irradiation ? Quelque chose de tellement subtil que les dosimètres ne sont pas équipés pour le détecter ? Après tout, les autres sont allés dehors beaucoup plus que moi. Je suis resté là pendant qu'ils sont sortis faire leur boulot.

Impossible. Il n'y a pas de radiation particulière sur Mars. Naguib et les autres ont mesuré les radiations ambiantes depuis qu'on a atterri. Et les sondes robots les avaient mesurées des années avant qu'on arrive ici.

Mais la pensée inconsciente le démangeait toujours. Quelque chose à propos des vitamines.

Reed ferma les yeux et visionna sa routine matinale. Il arrivait à l'infirmerie et prenait ses propres gélules de vitamine, puis allait à la cuisine et s'assurait qu'il y en avait assez pour les autres, et qu'ils prenaient les leurs avec leurs petits déjeuners. Il ne préparait plus son petit cocktail matinal ; il voulait garder la tête absolument vierge de drogue pendant cette période critique. Il regardait personnellement chacun avaler ses gélules tous les matins, sauf l'oiseau matinal occasionnel qui finissait son petit déjeuner avant qu'il arrive à la cuisine. Depuis que cette maladie avait frappé, personne ne se présentait plus tôt que Tony, pas même Vosnesensky.

Ses yeux sautèrent soudain vers l'armoire où se trouvaient les flacons de vitamine. Chaque flacon contenait cinq cents gélules ovales orange.

Et enfermé dans son coffret à pharmacie se trouvait un flacon plus petit, celui où il prenait ses propres gélules.

— Oh non, gémit-il.

Yang jaillit de l'étude dans laquelle elle était plongée, comme si Reed l'avait giflée :

— Quoi ? Qu'est-ce que vous avez dit ?

— Je ne prends pas mes gélules de vitamine dans le même récipient que les autres.

Elle le regarda fixement :

— Est-ce que ça change quelque chose ?

— Cela ne devrait pas... sauf...

Yang Meilin le regardait dans l'expectative. Tony pouvait *sentir* l'anticipation irradier de son corps sous tension.

— Ce récipient-là, il pointa la porte transparente de l'armoire, était ouvert quand l'impact météorique a déchiré le dôme. Les autres récipients n'ont jamais été ouverts ; ils sont encore dans leurs conditionnements d'origine.

Tony se sentit rougir d'une profonde culpabilité. Quand la météorite avait déchiré le dôme et que toutes les alarmes avaient retenti, ce grand récipient-là était resté ouvert sur son bureau. Il avait renversé la bouteille dans sa ruée pour sortir de l'infirmerie et mettre sa combinaison pressurisée. Après, quand le danger fut écarté, il avait ramassé les gélules éparpillées sur son bureau et les avait remises dans la même bouteille, jetant seulement celles qui étaient tombées par terre.

Pas de problème, s'était-il dit. Puis il avait transféré les gélules dans des flacons plus petits qui pouvaient rentrer dans les étagères de la cuisine.

Sa propre réserve de complément vitaminique était déjà dans un petit flacon, emballé en sécurité dans son armoire à pharmacie à côté de ses amphétamines et d'autres drogues. Cette armoire à pharmacie n'était pas seulement fermée ; elle était hermétiquement étanche à l'air.

— Leurs gélules ont été exposées à l'oxygène pur, murmura-t-il.

Yang porta une main à ses lèvres.

— Oui, dit Reed, refaisant le scénario tout en parlant, le dôme a été pressurisé à l'oxygène pur pendant près de trente-six heures. Il a fallu deux jours pour tirer assez d'azote de l'atmosphère extérieure pour recomposer un mélange aux normes terrestres.

De l'oxygène pur...

— L'oxygène pur détruit l'acide ascorbique, dit Reed, l'air absent, comme s'il se souvenait de quelque obscure question d'examen au collège.

— Les gélules qu'ils prennent ne contiennent pas de vitamine C.

— Exact. Ils sont tous malades du scorbut.

— Le scorbut !

Yang empoigna immédiatement le clavier d'ordinateur et tapa furieusement pendant quelques instants. La machine bourdonna toute seule, tandis que Tony était intérieurement torturé d'une agonie mentale. *Ma faute. Tout est entièrement de ma faute. Imbécile que je suis !*

— La corrélation est claire, dit Yang, jetant un œil aux nouvelles données affichées à l'écran. Ils présentent tous les symptômes du scorbut.

Reed s'assit dans son siège aussi faible et vide que s'il avait été atteint lui-même par la calamité. *Le scorbut. Et c'est entièrement de ma faute. Si seulement je l'avais vu plus tôt. Bien sûr ça ne pouvait être que ça. L'oxygène, les gélules...*

Il leva les yeux et vit que Yang passait à grandes enjambées la porte de l'infirmerie.

— Où allez-vous ? l'appela Tony en s'extrayant de derrière son bureau.

— La salle commune, répondit-elle par-dessus son épaule.

Malgré sa petite taille elle marchait comme un soldat entraîné, en balançant les bras et en claquant les bottes sur le parterre de plastique. Tony se précipita pour la rattraper.

— Qu'est-ce que vous allez chercher ? demanda-t-il.

— Le chef de l'équipe au sol. Vosnesensky.

— Ah. Oui, bien sûr.

— Vous avez des bouteilles de vitamines non déballées ? demanda Yang. Non contaminées par l'oxygène ?

— Oui, répondit-il. Quinze cents gélules, en trois bouteilles scellées.

Monique Bonnet était à la table de la salle avec Paul Abell et Mironov, tous les trois effondrés de fatigue.

— Où est le chef de groupe ? demanda Yang.

Monique eut un soupir épuisé, puis répliqua :

— Je crois qu'il est à la console de communication.

Yang prit sans un mot la direction de la console, Reed sur ses talons. *Elle doit être montée sur roulettes dans un hôpital, pensait l'Anglais. Pitié pour celui ou celle qui se trouve sur son chemin !*

Vosnesensky donnait l'impression d'être sur le point de s'endormir. Il était affaissé dans sa chaise ; il avait le visage bouffi, les yeux rouges, larmoyants. Les traits noirs de Connors à l'écran n'avaient pas l'air mieux ; pires en fait.

— Je demande votre coopération, dit Yang sans préambule.

Vosnesensky se retourna dans son siège, commença à se remettre sur pied, puis abandonna et resta simplement assis là, regardant la doctoresse chinoise.

— Vous devez commencer à prendre de larges doses de vitamines, immédiatement.

— Des vitamines ? (Vosnesensky parlait difficilement.) Mais on en prend des vitamines. On en prend tous les jours, aux heures prévues.

— Elles sont contaminées, dit Yang.

Le regard de Vosnesensky se porta sur Reed.

C'est vrai, Mikhaïl Andreïevitch, dit Tony. Elles ont baigné dans l'oxygène après l'impact météorique. Elles sont pratiquement sans effet.

— Mais quel rapport avec... ?

— Le scorbut, dit Yang.

— Le scorbut ?

— Eh oui, c'est ça, dit Reed. Vous êtes tous tombés malades du scorbut par manque de vitamine C.

Et il ajouta, in petto : *À cause de moi. Parce que j'ai paniqué. Parce que je ne veux pas voir la vérité. Je suis un meurtrier. Voilà ce que je suis.*

SOL 39 : LE MATIN

— Carence vitaminique ?

Les mots réveillèrent Jamie. Il dormait d'un sommeil sans rêve, quand la voix de Connors, stridente, haut perchée, avait atteint sa conscience.

Se démêlant de sa fine couverture, Jamie avait dégringolé de sa couchette et s'était glissé en chaussettes vers le cockpit. On frissonnait de froid dans le rover. Connors était en train de parler à Vosnesensky. Les deux hommes étaient totalement épuisés, mais il y avait un étrange sourire sur l'image du Russe à l'écran.

— On a le scorbut, dit Vosnesensky, comme si c'était une plaisanterie.

— Le scorbut ?

— C'est certain. Les tests de Yang ont été analysés cette nuit. Nos gélules de vitamines ont été empoisonnées – non, ce n'est pas le mot exact. La vitamine C des gélules a été désactivée parce qu'elle a été exposée à l'oxygène après l'impact météorique. En manque de vitamine C nous avons tous attrapé le scorbut.

Jamie s'affaissa dans le siège de droite :

— Tu veux dire comme les anciens marins qui restaient en mer trop longtemps ?

— C'est pour ça qu'on appelait les marins british « limey », dit Connors, la voix encore marquée d'incrédulité. Parce qu'ils emportaient des « limes » – jus de fruits – et des fruits frais à bord de leurs navires après qu'ils eurent trouvé l'origine du scorbut.

— Le scorbut, marmonna Jamie. Le scorbut.

— D'après le Docteur Yang, cela prendra plusieurs jours avant que les symptômes disparaissent, dit Vosnesensky.

— Et pour nous ? demanda Connors.

Le sourire du Russe disparut comme une lampe qui s'éteint :

— Pour l'instant, Kaliningrad a interdit un vol de secours depuis le vaisseau en orbite. Pas avant qu'ils n'aient pris une décision.

— On est coincés ici jusqu'à ce qu'ils se soient mis d'accord ? dit Connors comme si c'était l'équivalent d'une sentence de mort.

— Et notre maladie va empirer. On peut déjà à peine tenir sur nos jambes,

dit Jamie.

— Il y a le rover de secours, dit Vosnesensky.

— Mais qui va le conduire ? demanda Connors. Vous êtes tous aussi mal en point que nous.

— Moi.

— Tu ne peux pas le faire, dit Jamie. Vous êtes trop malade pour prendre ce risque.

Le sourire de Vosnesensky réapparut, faible :

— Je conduirai le Rover. Je vais avaler des kilos de gélules de vitamines. J'arriverai dans votre secteur dans trente-six heures au plus.

Malgré son épuisement, Jamie comprit la raison du sourire de Mikhaïl :

— Ivshenko et Zieman sont au dôme, maintenant. Vous allez les emmener. Ils sont en bonne santé tous les deux.

Le Russe inclina légèrement la tête pour accord :

— Oui, je vais emmener Ivshenko avec moi. On va courir à votre secours comme le Septième de Cavalerie dans vos westerns.

Connors murmura :

— C'était le régiment de Custer, non ?

Vosnesensky n'avait pas pris sa décision jusqu'à ce qu'il vît leurs visages. Connors avait l'air décharné, mourant. Waterman avait ses larges pommettes saillantes, la chair de son visage était tendue, ses yeux étaient rouges et larmoyants.

Il n'y a rien d'autre à faire, se disait Vosnesensky. Je vais aller les chercher en rover et les ramener au dôme. J'emporterai une réserve de vitamines pour les remonter. Ivshenko va venir avec moi, et Zieman restera ici. Ce sera entièrement conforme au règlement ; aucune mesure de sécurité ne sera enfreinte.

Sa décision prise, il appela le Docteur Li sur Mars 2 et l'en informa.

Li s'alarma :

— Vous n'êtes pas en condition de faire cette traversée.

Vosnesensky dit avec entêtement :

— Ivshenko l'est. Et je suis tout à fait capable de m'asseoir dans un fauteuil et de conduire le véhicule. On détachera la section du milieu et on prendra seulement le module de commande et le module logistique. Je serai en communication constante avec Yang et Reed. Je prendrai tous les médicaments qu'ils me prescriront.

— Kaliningrad ne donnera pas l'autorisation, dit l'image de Li à l'écran. Ils ont décidé que vous huit, dans le dôme, étiez plus importants que les quatre dans le rover.

— Les spécimens d'organismes martiens sont avec eux dans le rover, fit remarquer Vosnesensky.

Li secoua la tête :

— La décision a été prise de vous faire d'abord évacuer du dôme, et de voir ensuite s'il est possible d'aller au secours de l'équipe d'exploration.

— Dans ce cas, dit Vosnesensky, j'irai sans la permission de Kaliningrad. Ni la vôtre.

Les yeux de Li s'élargirent :

— Est-ce que vous réalisez ce que vous êtes en train de dire ?

Sentant surgir dans ses veines toute la force éternelle de la Sainte Mère Russie, Vosnesensky dit :

— Oui, certainement, Docteur Li. C'est *vous* qui devriez réfléchir à ce que vous êtes en train de dire. Comme commandant d'expédition vos responsabilités sont énormes, plus lourdes que tout ce que je voudrais assumer. Mais je ne laisserai pas de plein gré Kaliningrad ou Dieu tout-puissant tirer un trait sur quatre de mes camarades.

— La sécurité des autres membres de votre équipe est le problème le plus important maintenant.

— Peut-être bien. Je ne suis que le leader de cette équipe au sol. Je n'ai pas à me préoccuper des contrôleurs de mission ou des politiciens au-dessus d'eux. Ma responsabilité concerne les hommes et les femmes ici à la surface de Mars. Tous, y compris les quatre qui sont échoués là-bas dans le canyon.

— Vous risqueriez votre vie et les vies de ceux que vous emmèneriez avec vous, dit Li.

— Ivshenko sera heureux d'être volontaire, docteur. Je veillerai à tout, n'ayez pas peur. On observera toutes les règles de sécurité.

— Je ne peux pas vous accorder la permission de faire ça !

— Oui, je comprends. C'est votre responsabilité. La mienne est engagée vis-à-vis de mes camarades.

— Laissez-moi en discuter avec Kaliningrad.

Vosnesensky se mit presque à rire :

— Le temps que les contrôleurs de mission aient fini de discuter nous serons prêts pour la retraite – ou pour nos funérailles. Non, ceci doit être fait maintenant, pas dans deux jours.

Li se passa la langue sur les lèvres. Il apparut soudain à l'écran comme un lapin effrayé qui le fixait, prêt à se sauver. Pendant un long moment les deux hommes se fixèrent l'un l'autre sans un mot.

Finalement, Li dit :

— Bonne chance.

Vosnesensky rassembla les onze hommes et femmes dans la salle commune et leur annonça sa décision.

— Ivshenko et moi nous allons conduire le deuxième rover au canyon et ramener l'équipe de Waterman. Nous serons partis pour trois jours – quatre, au maximum.

Les autres se taisaient. Rassemblés en demi-cercle devant le cosmonaute, ils se regardaient les uns les autres mal à l'aise, les jambes en mouvement, les yeux interrogateurs.

Finalement le Docteur Yang dit :

— Vous n'êtes pas en état de faire un tel voyage.

— C'est ma responsabilité, dit Vosnesensky. Li et les contrôleurs de mission veulent nous évacuer en orbite avant d'aller au secours de l'équipe d'exploration. J'en ai décidé autrement. Je dois y aller. Moi-même.

— Mais vous êtes encore malade, dit Yang. Les effets du scorbut vont subsister pendant des jours. Vous allez rester faible et anémique...

— Dmitri Iosifovitch fera tout le boulot ; et moi, j'aurai toute la gloire.

Ils se mirent à rire, nerveusement.

— Je vais avec vous, dit Tony Reed.

— Toi ? Non.

— Je le dois, insista Reed.

— Ce n'est pas la peine que tu viennes, dit Vosnesensky. C'est un risque inutile.

Reed se leva pour affronter le Russe :

— C'est ma responsabilité d'y aller, dit-il tranquillement, exactement comme c'est la vôtre.

Vosnesensky secoua la tête avec entêtement.

— On n'a pas besoin d'un médecin à bord du rover. Tu resteras en contact avec nous à distance.

— Tu ne comprends donc pas ? (Reed explosa. Se tournant vers les autres :) Vous ne comprenez pas, vous autres ? C'est ma faute ! C'est à cause de moi que vous êtes tous malades ! J'ai contaminé les gélules de vitamines !

Et puis je n'ai pas trouvé ce qui vous arrivait.

C'était la chose la plus difficile qu'Antony Reed ait jamais faite dans sa vie. Les autres le regardèrent avec surprise.

— Il faut que je vienne avec vous, plaida Tony, se retournant vers Vosnesensky. Jamie et les autres... ils auront besoin d'un docteur une fois que vous serez là-bas.

Vosnesensky avait la bouche ouverte, comme s'il voulait répliquer sans savoir quoi dire. Les autres avaient l'air embarrassés, ne sachant quoi faire.

— Il a raison, il faut qu'il y aille, dit Yang fermement. Il a raison. Les quatre passagers du rover auront besoin d'un examen médical immédiat quand vous serez arrivés.

Vosnesensky se passa la main sur son large menton :

— Je vois.

— Alors vous êtes d'accord, ajouta Yang.

Le Russe sourit faiblement :

— J'emmène mon médecin personnel ?

Yang ne lui rendit pas son sourire :

— Si vous tenez à faire cette traversée dans la condition où vous êtes, vous aurez besoin d'un médecin avec vous.

— Très bien, dit Vosnesensky à contrecœur.

— Merci ! dit Reed.

Il observa Vosnesensky, puis les autres. Il s'était attendu à de la colère, ou peut-être à du dégoût devant sa stupidité. Au contraire, ils se montraient sympathiques, même le plus malade d'entre eux. *Ils ne m'en veulent pas*, réalisa Reed avec un jaillissement de gratitude qui le mit presque à genoux. *Ils ne m'en veulent pas !*

Pour la première fois de sa vie il avait admis une défaillance, accepté les conséquences de ses actes, avoué sa culpabilité aux hommes et aux femmes qui l'entouraient. Il avait pensé que ce serait plus douloureux que de s'ouvrir le ventre. Et ça l'était. Mais il y avait survécu. Comme un homme face au suicide, il avait affronté le pire qu'il pût imaginer et en était sorti vivant.

Vosnesensky se laissa tomber avec reconnaissance dans le siège le plus proche. Il avait les jambes si faibles qu'il ne pouvait rester debout plus longtemps. *Une bonne chose que je puisse rester assis tout le trajet jusqu'au canyon*, se dit-il. *J'espère seulement que je serai capable de conduire ce damné rover sans m'évanouir comme une vieille bonne femme.*

Jamie était à nouveau assis dans le cockpit, Joanna à ses côtés. Connors était étendu sur sa couchette, gémissant doucement dans son sommeil. Ilona essayait aussi de dormir, sur la couchette au-dessus de celle de l'astronaute. Aucun d'eux n'avait eu la force de replier la literie. Ils avaient mangé leurs lugubres petits déjeuners, assis au bord des couchettes du bas, tête baissée pour ne pas se cogner dans celles du dessus.

— Carence vitaminique, méditait Jamie. Parmi toutes les choses qui pouvaient mal tourner dans cette mission, on est tombés malades du scorbut. La loi de l'emmerdement maximum.

Joanna avait l'air à peine éveillée. Mais elle dit :

— Savoir où se situe le problème, d'une certaine manière, ce n'est pas si mauvais. C'était l'inconnu qui me faisait peur.

— Mais on peut toujours en mourir, qu'on sache ou non ce que c'est.

Elle lui sourit faiblement :

— Tu ne nous laisseras pas mourir, Jamie. Je sais que tu ne le pourrais pas.

Pourquoi est-ce qu'elle me met tout sur le dos ? se demandait-il, à demi en colère. Mais à voix haute, il dit :

— Il n'y a pas grand-chose qu'aucun de nous puisse faire, sauf d'attendre.

Le petit sourire faiblard de Joanna s'élargit légèrement, comme si elle savait quelque chose que Jamie ne savait pas.

Le poste de communication sonna. Jamie appuya sur le bouton et le visage de grenouille d'Abell apparut sur l'écran du tableau de bord. Il avait l'air aussi jaunâtre et décharné que les quatre du rover, ses joues creuses faisant ressortir encore davantage ses yeux protubérants.

— Il y a un message pour Joanna en provenance de Kaliningrad, dit Abell. Est-ce qu'elle est disponible ?

— Je suis là, dit Joanna, se penchant dans le siège de pilote pour qu'Abell puisse la voir bien que la caméra encastree dans le tableau de bord fût dirigée sur Jamie.

— Bon. Je vais leur dire là-haut, à *Mars 2*, qu'ils te l'envoient directement.

— Comment vas-tu ? demanda Jamie.

Abell fit valser sa tête d'avant en arrière :

— Reed nous injecte tellement de vitamine C que je me sens devenir une orangeraie. Je peux secouer la tête sans trop de dommage, mais je me sens encore comme de la pâtée pour chien.

Jamie réalisa qu'il avait l'impression *d'utiliser* de la pâtée pour chien. Et qu'Abell se retenait de lui demander comment il se sentait.

— Dmitri et Ollie sont dehors en train d'équiper le rover de secours. Mikhaïl les harcèle par liaison TV et leur rend la vie impossible. Il est trop faible pour sortir lui-même alors il les emmerde sur tous les détails.

— Dans combien de temps seront-ils en route ? demanda Jamie.

— Dans une heure. Deux tout au plus. Mikhaïl prend Dmitri avec lui. Ollie est furieux comme tous les diables.

— Aucun sens de risquer plus de vies que nécessaire, dit Jamie.

— Reed vient, lui aussi.

— Tony ? Il va sortir ?

— Ouais. Il dit que vous aurez besoin d'un toubib quand ils vous auront rejoints.

Voilà une pensée réconfortante, se dit Jamie.

Abell dit :

— Okay. Je vais leur dire de vous balancer le message de Kaliningrad.

L'écran s'effaça brièvement, clignota ; puis l'image d'un vieil homme fatigué prit forme. Il avait les cheveux ébouriffés, la petite barbe pointue en désordre, le col de chemise déboutonné. Il s'identifia lui-même comme le chef du contrôle de mission.

— Mon message est pour le Docteur Joanna Brumado, et il est de nature personnelle. C'est une question, en réalité, à laquelle nous demandons au Docteur Brumado de nous répondre.

Jamie fit pivoter la petite caméra vers Joanna tandis que le contrôleur de mission hésitait, comme s'il attendait une réponse.

Puis il prit une profonde inspiration et se jeta à l'eau :

— Docteur Brumado, cette question concerne votre père. Comme vous le savez, il a toujours été proche des opérations au jour le jour de notre mission. Naturellement, il a été informé de votre... situation difficile. Il est déjà en route pour Houston. J'ai donné des ordres stricts pour que personne en dehors du contrôle de mission ne soit mis au courant du problème auquel nous devons faire face en ce moment jusqu'à ce que la situation soit rétablie. C'est pour éviter que les médias ne fassent du sensationnel à propos de la situation, vous comprenez ?

Et comment qu'ils ne veulent pas que les médias soient au courant de nos difficultés, pensa Jamie. *Ils se feraient enterrer vivants par les reporters.*

— Cependant, continua le contrôleur en chef, apparemment votre père est

accompagné d'une représentante des médias américains, une jeune femme reporter de télévision. Nous n'avons pas pu apprendre son appartenance, bien que nous ayons son nom. (Le Russe baissa les yeux, de toute évidence pour lire un morceau de papier. Il prononça maladroitement :) Edith Elgin.

Joanna fronça les sourcils. Pour Jamie ce fut un choc. Edith ? Avec Brumado ?

Le contrôleur en chef semblait vraiment mal à l'aise :

— Votre père veut parler avec vous, bien sûr. Apparemment cette femme reporter avec lui veut avoir la permission d'enregistrer votre conversation pour diffusion éventuelle – après que cette crise sera résolue. L'enregistrement ne sera pas diffusé, bien sûr, sans la permission des administrateurs du projet Mars. Et la permission de votre père aussi, évidemment.

Elle a mis le grappin sur Brumado, réalisa Jamie. Fille de pute ! Et elle veut enregistrer leur conversation. Alors ça, comme cynisme, ça se pose là ! Si on meurt elle a un court métrage terrifie sur les tendres derniers instants entre père et fille. Si on vit, ça reste pour elle un fantastique morceau de relations humaines.

Et elle n'a pas demandé à me contacter. Elle n'en a rien à foutre de moi. Et pourquoi diable s'en ferait-elle ? Elle a Brumado, maintenant.

Le contrôleur en chef demandait à Joanna :

— Serez-vous à même de mener une brève conversation avec votre père – en tenant compte du temps d'attente entre transmission et réception des messages, bien sûr ?

Joanna jeta un regard à Jamie, puis sembla se redresser sur son siège.

— J'apprécie votre sollicitude envers mon père et moi-même, et je vous en remercie. Mais ne vous donnez pas le mal de réaliser une transmission particulière pour nous, dit Joanna, plus fermement que ce que Jamie lui avait jamais entendu faire. Je répète : ne me mettez *pas* en communication avec Houston. Je ne veux pas de privilège particulier. Si vous avez choisi de maintenir un black-out sur nos problèmes, alors, s'il vous plaît, ne me considérez pas comme une exception.

Jamie coupa la transmission.

— Attends une minute, dit-il. Est-ce que ton père n'a pas le droit de...

Ses yeux cernés flamboyèrent :

— Je ne suis pas une petite fille qui voudrait parler avec son papa quand elle est en difficulté. Je veux être traitée exactement de la même façon que

vous et les autres.

— Mais c'est Alberto Brumado, dit Jamie. Ce n'est pas à toi qu'ils veulent donner un traitement particulier ; c'est à lui.

Joanna essaya de secouer la tête. L'effort la fit s'agripper au tableau de bord, les articulations blanchies :

— Non. Je ne serais pas capable de garder mon sang-froid. Je craquerais et je me mettrais à pleurer. Je ne veux pas enregistrer une scène de ce genre.

— Oh. Je vois. Je comprends.

— Jamie – si nous... s'il devient certain qu'on meurt ici, alors on aura tout le temps de parler à mon père. On voudra tous enregistrer des messages pour nos familles, j'en suis sûr.

— Je suppose que oui. *Et Edith aura le tout pour son putain de journal en prime time.*

— Mais pas pour l'instant. Je n'ai pas perdu espoir. Tu n'as pas perdu espoir non plus, hein ?

— Eh non, dit-il, avec une ferveur qu'il ne ressentait pas vraiment.

— Alors rebranche la communication.

Ce que fit Jamie. Joanna prit une inspiration, passa inconsciemment les mains dans sa chevelure en désordre.

— J'apprécie votre offre, dit-elle calmement, avec une grande dignité, mais ma décision est que je veux être traitée exactement comme les autres. J'attends de vous que vous teniez mon père au courant de notre situation – et cette journaliste qui est avec lui. Merci beaucoup.

Elle est furieuse contre Edith comme moi, se dit Jamie. Cette prise de conscience ne lui apporta aucun réconfort.

Dmitri Iosifovitch Ivshenko était aux commandes du rover de secours, un sourire en coin sur son visage pincé. *Il est heureux d'être sur le terrain à faire quelque chose d'utile au lieu de rester assis là-haut en orbite,* pensait Vosnesensky.

Reed était assis derrière sur l'une des banquettes médianes. Vosnesensky était perplexe à propos de l'Anglais. *Il est ici avec nous pour cause de culpabilité ; il veut se racheter de l'accident des vitamines. Est-ce qu'il pourra nous aider efficacement, ou bien fait-il seulement le voyage ? Il ne sait pas conduire le rover. Il n'a aucune expérience des sorties. M'étonnerait qu'il soit resté au total plus de quelques heures hors du dôme depuis l'atterrissage. Qu'est-ce qu'il pourrait faire en cas de danger ?*

Le Russe se retourna dans le siège du cockpit et jeta un regard à Reed par-dessus son épaule. Le médecin semblait perdu dans ses pensées, presque hébété, penché en arrière sur la banquette, les deux mains agrippées au bord.

Vosnesensky secoua la tête, puis le regretta aussitôt. Il se sentait encore cotonneux et très faible. *Avoir mon médecin privé à bord, ça n'a pas amélioré ma santé*, grommela-t-il intérieurement.

Vosnesensky retourna son attention sur Ivshenko. En étudiant son collègue, il réalisa pour la première fois qu'Ivshenko n'avait décidément pas l'air russe. Il était maigre comme une planche à repasser, et sa chevelure, d'un noir d'encre, était épaisse et bouclée. Il avait aussi les yeux d'un noir charbonneux. Un fin nez aquilin et des lèvres encore plus fines. Il avait le teint pâle, blanc, exsangue, mais Vosnesensky pensait qu'il brunirait bien s'il était un tant soit peu exposé au soleil.

Il est plus jeune que moi, pensait Vosnesensky, enviant l'énergie qui irradiait du corps sec et vigoureux du cosmonaute. *Plus jeune et en meilleure santé*. La tête de Vosnesensky l'élançait. Il ressentait de fortes douleurs aux bras et aux jambes. *Si Reed a raison, ces doses de vitamine devraient faire quelque chose, mais je ne me sens absolument pas mieux. Peut-être même plus mal*.

— Dis-moi, Dmitri Iosifovitch, dit Vosnesensky tout haut, la voix rauque et fatiguée même à ses propres oreilles, où as-tu pris cette belle mine ?

Le jeune homme lui jeta un regard interloqué, puis revint vite à sa conduite.

— Ma mère est arménienne, si c'est de ça que tu veux parler, répliqua Ivshenko.

— Ah, je me demandais. Je croyais que tu avais peut-être un peu de sang turc dans les veines.

Les narines d'Ivshenko s'élargirent :

— Non. Arménien.

— Je vois, dit Vosnesensky. Et comment va la vie amoureuse là-haut en orbite ?

Le sourire d'Ivshenko revint :

— Correcte, camarade. Tout à fait correcte. Particulièrement quand cette physicienne allemande en a marre de travailler.

— Diels ? La blonde ?

— Elle m'enseigne en physique des choses que je n'avais jamais apprises auparavant.

— La quête des connaissances est une histoire sans fin, acquiesça Vosnesensky.

— Un but qui en vaut la peine.

Vosnesensky se mit à rire mais cela lui fit mal à la poitrine. Il finit par tousser.

— Tu as mal, Mikhaïl Andreïevitch ?

— Ce n'est rien. Juste une petite agonie.

— Tu veux qu'on revienne ?

— Non ! tempêta Vosnesensky. On avance. Quoi qu'il arrive, on avance.

Des heures passèrent. Ils arrêterent brièvement le rover et changèrent de place pour que Vosnesensky pût conduire. Ivshenko le surveillait quand même attentivement. Le jeune cosmonaute n'avait pas très envie que son aîné les tue tous les deux.

— Au coucher de soleil tu reprendras la main, dit Vosnesensky.

Il sentait la transpiration perler sur son visage, suinter le long de ses côtes, coller son survêtement au siège.

— Alors vous dormirez ?

— J'essaierai.

Le règlement interdisait de rouler en rover sans qu'il y ait un conducteur de secours éveillé et prêt à prendre la main en cas de danger. Quant à rouler de nuit...

— Je connais parfaitement le règlement, lâcha Vosnesensky. J'y ai contribué. Ceci est une situation critique, nous pouvons infléchir un peu les règles.

— Un peu, murmura Ivshenko.

Pointant le doigt par-dessus l'épaule :

— Si tu te sens seul pendant que je dors, vous aurez notre médecin pour vous tenir compagnie.

Ivshenko se renfrogna.

Ils roulaient à travers la plaine jonchée de pierres, vers le sud-est. Le Soleil nain tomba sur l'horizon déchiqueté, allongeant les ombres rouge sang de chaque roche de ce désert aride. Pour Vosnesensky ces ombres ressemblaient aux griffes décharnées de mains de cadavres essayant de l'atteindre.

Dans la section médiane du module de commande, agrippé au bord de la banquette, Tony Reed ressentait chacune des embardées du rover. *C'est de la folie*, se disait-il. *Pourquoi est-ce que j'ai moi-même demandé à venir ici ?*

Pénitence ? C'est porter l'expiation de ses péchés un peu trop loin, vraiment.

Mais il gardait le silence, sans se plaindre, essayant de contenir la peur qu'il sentait monter en lui. *On est dehors, au milieu du désert dans ce ridicule petit véhicule. Si quelque chose ne va pas, un rien, on est tous morts.*

Dans le cockpit, la sonnerie résonna. Ivshenko brancha la communication et le visage jaunâtre de Li apparut à l'écran. Il avait le visage défait, les yeux fatigués.

— J'ai passé la moitié de la journée à discuter avec Kaliningrad, dit Li, la voix rauque, éraillée. Les contrôleurs de mission ne décollèrent pas.

Vosnesensky grogna, mais garda le rover en marche vers l'avant.

— Ils insistent pour qu'on évacue en orbite l'équipage du dôme, et qu'on essaie seulement après d'aller au secours des autres.

— Est-ce que vous leur avez dit qu'on était déjà en route pour le canyon ?

Li secoua lentement la tête :

— Non. Je leur ai dit que nous n'étions pas d'accord, ni avec leur évaluation de la situation, ni avec leur décision.

— Et ils insistent quand même ?

— Oui.

— Alors qu'est-ce que vous comptez faire ?

Le commandant d'expédition tirait nerveusement sur un bout de sa moustache :

— Mon devoir est de vous dire de faire demi-tour et de retourner au dôme pour mettre à exécution les ordres du contrôle de mission.

— Très bien, dit Vosnesensky. Vous avez fait votre devoir.

Il effleura le bouton sur le tableau de bord et éteignit l'écran. Puis il ralentit le rover et fit halte.

Ivshenko le regardait anxieusement :

— On fait demi-tour ?

Poussant un grand soupir peiné, Vosnesensky répliqua :

— Ne sois pas stupide. Tu conduis deux heures pendant que je fais un somme. Si on roule toute la nuit on peut atteindre le bord du canyon demain midi.

Oliver Zieman fixait l'écran de communication.

Il était assis seul dans la section de commandement du dôme ; la plupart des autres étaient affalés, malades. Yang était dans l'infirmierie, en train de mener des tests supplémentaires. Zieman se grattait la tête, réfléchissant

furieusement. Il ne s'était pas attendu à une crise d'autorité.

L'image de Li sur l'écran avait l'air peinée, torturée. *Il passe tout son temps là dans le module de commande, pensait Zieman. Il doit vivre là jour et nuit. Il a l'air presque aussi mal que s'il avait le scorbut lui aussi.*

— Nous avons une situation très difficile sur les bras, dit Li à l'astronaute, et je veux être certain que vous êtes bien conscient de toutes ses implications.

— Oui, monsieur, dit Zieman avec empressement.

— Le contrôle de mission a émis l'ordre d'abandonner le dôme et de ramener tout l'équipage ici en orbite, dit Li.

— Mais l'équipage du rover...

Li leva un long doigt fin pour imposer le silence à l'astronaute. Il continua :

— Kaliningrad trouve que nous devons d'abord penser à la santé et à la sécurité du plus grand nombre. Ils sont prêts à abandonner la base et à évacuer tous ceux qui sont dans le dôme.

Zieman réfléchissait à toute vitesse, *ça veut dire que j'aurai moi-même à les embarquer à bord de la navette. Tous les huit, moi compris. On ne peut pas mettre tout le monde dans un seul véhicule. Qui diable va piloter la seconde navette ? Mironov et Abell en sont incapables, et Dmitri est parti avec Vosnesensky et Reed.*

— Une fois le contingent du dôme en sécurité en orbite, disait Li, avec tous les astronautes et cosmonautes, nous pourrions utiliser la dernière navette pour tenter de secourir les passagers du rover.

— Alors vous voulez que Vosnesensky revienne, dit Zieman.

— Je lui en ai donné l'ordre. Il a refusé.

Refusé ! La peur noua l'estomac du Russe. Un homme ne peut refuser d'exécuter les ordres ! C'est dingue ! La mission tout entière est désintégrée si on ne suit pas les ordres.

Li attendit un moment pour que ses paroles soient bien enregistrées. Puis il dit :

— Vosnesensky m'a lié les mains. Je ne peux pas ordonner l'évacuation du dôme avec un seul astronaute en bonne santé sur place. Je ne peux pas vous envoyer Tolbukhin et Klein parce que ça engagerait la dernière navette. Cela signifierait en même temps l'abandon de l'équipage rover.

— Ouais. Exact.

Il était toujours sidéré que Vosnesensky ait désobéi aux ordres. *Que ce*

soit lui qui l'ait fait, parmi tous les gens de cette mission ! Vosnesensky, le plus rigoureux d'entre les rigoureux.

— Si Ivshenko était avec vous il serait possible de remonter tout le personnel dans les deux véhicules, dit Li, énonçant une évidence. Puisqu'il est parti avec Vosnesensky, je ne peux pas vous ordonner d'évacuer le dôme.

— Oui, m'sieu. Je comprends, dit Zieman.

— Ce qui veut dire que vous êtes en charge du personnel du dôme jusqu'au retour de Vosnesensky.

Zieman opina sans un mot, en pensant : *S'il revient. S'il revient.*

SOL 40 : MATIN

Exactement comme il s’y était attendu – non, comme il l’avait *su* –, il y avait un escalier creusé dans le mur escarpé de la falaise, menant jusqu’à la cité bâtie dans la crevasse géante, là-haut.

Jamie était debout sous le chaud soleil du Nouveau-Mexique, même si le ciel était d’un délicat rose martien. Il releva la visière de son casque, sachant qu’il n’avait plus besoin de sa combinaison pressurisée pour le protéger. Il arrivait chez lui, son vrai chez-lui, là où deux mondes se rencontraient et se mêlaient dans l’unité et l’équilibre qu’il avait inconsciemment cherchés depuis son enfance. Pour la première fois de sa vie, Jamie se sentait en harmonie avec le monde, avec ses deux mondes, avec tous les mondes.

Il grimpa l’escalier, lentement, désireux de ne pas mettre fin trop vite au bonheur, à la paix de cet instant. Pourtant il savait qu’au sommet son peuple l’attendait pour l’accueillir. Comme un vieux prêtre parmi les Anciens gravissant solennellement les escaliers du temple, Jamie mouvait ses pieds bottés d’une marche de pierre à l’autre. Il se rendit compte que les marches avaient été taillées dans le roc depuis une éternité ; leur surface de pierre s’était usée, polie, au passage d’innombrables générations de pieds en mouvement.

Morceau par morceau sa combinaison protectrice disparaissait tandis qu’il grimpait. Son casque s’évanouit en premier, et il put aspirer l’air pur et froid du vrai monde. Puis ses bottes, l’enveloppe du torse, les jambières. Lorsqu’il fut arrivé au sommet il était nu et ne possédait rien d’autre que l’ours fétiche que son grand-père lui avait donné à des centaines de millions de kilomètres de là.

La sueur lui coulait sur les flancs, les jambes, dégoulinait de son visage. L’air était froid mais le Soleil le réchauffait, l’emplissant d’une énergie vivifiante.

Il approchait du sommet de l’escalier. Il entendait la brise soupirer, il entendait les arbres feuillus qui l’appelaient là-haut. Il regarda le fétiche dans sa main et l’ours lui sourit. *Plus que quelques marches, mon fils*, disait la voix de son grand-père. *Plus que quelques marches.*

Jamie atteignit le sommet. La cité était là, exactement comme il avait su

qu'elle le serait. Magnifique. De beaux murs droits d'adobe. Rangée sur rangée de maisons s'élevant en gradins au sommet de la crevasse où le roc en surplomb les abritait comme le bras protecteur d'un dieu.

— C'est bon, dit Jamie. Ya'aa'tey.

Son grand-père apparut devant lui, jeune, fort, et nu comme Jamie lui-même.

— C'est bon, dit son grand-père.

Tous les gens sortaient en flots de leurs maisons, s'assemblant sur la place centrale où Jamie se tenait avec son grand-père, souriant, chantant, portant des guirlandes de fleurs qu'ils passaient par-dessus la tête de Jamie. Les femmes étaient belles, les hommes forts et superbes.

Mais Jamie se tourna vers son grand-père :

— Je ne peux pas rester. Les autres – ils ont besoin de moi.

— Je sais, dit le vieil homme. Vas-y la tête haute, mon petit-fils !

Les yeux de Jamie s'ouvrirent d'un coup.

Le rêve avait été si éclatant, si réel. Il plongea la main dans la poche de son survêtement et sentit le fétiche qui s'y trouvait, un réconfortant morceau de pierre chaude. Alors il se détendit sur sa couchette et prit conscience de la journée nouvelle.

Il avait mal partout d'une douleur sourde et lancinante qui sapait ses forces. Sa tête l'élançait, le poulx tonnait à ses oreilles comme un tambour battant une cadence de mort. Près de lui Connors gémissait doucement dans un sommeil troublé, la respiration légèrement sifflante.

Calmement, Jamie se glissa hors de la couchette. Il avait les jambes presque trop faibles pour le soutenir. Pendant de longues minutes il agrippa le bord de la couchette de Joanna, incertain de pouvoir se faufiler entre les couchettes et d'arriver aux toilettes. Elle était pelotonnée en position fœtale. Ilona était étendue sur le ventre, immobile. Pendant un moment Jamie craignit qu'elle ne fût morte, puis il vit le rythme lent de sa respiration.

Il se traîna au-delà des couchettes, attrapant les poignées fixées dans les cloisons, pour se frayer un chemin aux toilettes. Dans le petit miroir en métal poli au-dessus du minuscule lavabo, son visage le fixait, décharné, pas rasé, yeux enfoncés. Lentement, avec la précaution d'un homme saoul, ou vieux, Jamie se lava le visage et les mains. Quand il se brossa les dents, la brosse ressortit ensanglantée. Les dents elles-mêmes avaient l'air de bouger dans les gencives. Il se dépouilla de son vêtement de nuit et prit celui de jour. Pas énormément de différence entre les deux, réalisa-t-il. Tous deux étaient

chiffonnés et malodorants.

Les autres ne commencèrent pas à s'éveiller avant qu'il se soit fait un mélange de boisson instantanée à l'orange et un bol de café fumant. Ils se levaient lentement, l'air aussi épuisés et délabrés de douleur que Jamie. Visages décharnés, yeux rouges, mains tremblantes, jambes à peine capables de les tenir debout.

Ils échangèrent une douzaine de paroles. Marmonnements. Grognements. Les soupirs devenaient des halètements, des respirations laborieuses.

Jamie les laissa et se força à gagner le cockpit. Se glissant dans le siège de droite, il mit la console en marche et lança un appel au dôme.

Le visage de Paul Abell apparut à l'écran. Il souriait – faiblement, mais il souriait. Il avait les joues et le menton fraîchement rasés, légèrement rougis. Ses yeux de grenouille globuleux étaient plus clairs que dans le souvenir de Jamie.

— Bonjour ! dit Abell d'un ton guilleret.

— Comment vas-tu ?

La voix de Jamie était un coassement grinçant.

— Les doses de vitamine de Yang semblent faire de l'effet, dit Abell, rayonnant. J'ai passé une bonne nuit. Je me sens mieux ce matin que depuis des jours. Pas encore cent pour cent, mais quand même mieux.

— Bonne chose.

Abell, ostensiblement, ne demanda pas comment Jamie se portait. Il le voyait.

— Pas encore entendu parler des Russkies ?

— Qui ça ?

— Mikhaïl et Ivshenko. Ils devraient être tout près du bord du canyon maintenant.

— Non. Pas encore de contact.

— Ce matin, à coup sûr, dit Abell.

— Ce matin, dit Jamie en écho.

*

* *

— Fais très attention maintenant, murmura Vosnesensky. L'horizon est si proche que ça pourrait te tromper.

Ivshenko, au volant du rover, lui lança un regard noir :

— Mikhaïl Andreïevitch, j'ai passé autant d'heures que toi en simulateur et à l'entraînement, non ? J'ai conduit la bête la plus grande partie de la nuit, non ? Pourquoi est-ce que tu n'arrêtes pas de...

— *Stop !* hurla Vosnesensky.

Ivshenko pila si fort sur les freins qu'ils auraient tous deux été projetés sur l'habitable si Vosnesensky n'avait pas insisté pour qu'ils mettent les ceintures de sécurité. Tony Reed, qui se tenait derrière le siège de Vosnesensky, heurta le dos du siège avec un grognement de douleur.

Le Grand Canyon de Mars s'étendait devant eux, le bord à peine à vingt mètres du nez du rover. Ivshenko sursauta, la mâchoire pendante, la poitrine haletante.

— Bon dieu ! haleta Reed.

— Voilà pourquoi j'essayais de te mettre en garde, dit calmement Vosnesensky. Ce qui à première vue semble être la crête de la hauteur suivante est en réalité le bord du précipice.

— Tu... tu aurais pu le dire.

Vosnesensky expira un soupir fatigué, comme un professeur déçu par un élève.

Le canyon était rempli de brouillard, qui ondulait doucement dans le soleil matinal, et paraissait presque assez épais pour qu'on marche dessus. De l'intérieur du cockpit ils ne pouvaient pas voir le fond du canyon ; il était beaucoup trop profond pour ça, même si l'atmosphère avait été parfaitement claire. À leur droite et à leur gauche les parois de la falaise s'étendaient bien au-delà de l'horizon, remparts de rocs rouges, déchiquetés par des éternités d'érosion, hauts et fiers. En regardant de l'autre côté du canyon, Vosnesensky pensait pouvoir distinguer la ligne d'arêtes vives de la paroi opposée, vague et mouvante dans le lointain brumeux. Tellement loin.

— Je ne vois pas l'éboulis, dit Reed.

— Ni moi. On a dû dévier de notre route pendant la nuit. Je vais faire le point. Dmitri Iosifovitch, vous contactez la base et vous leur dites que nous avons atteint le canyon – sans tomber dedans.

Ivshenko marmonna intérieurement en se penchant pour atteindre les interrupteurs de communication. Il ne voyait pas le moindre sourire sur le visage de son commandant.

En moins d'un quart d'heure ils avaient localisé leur position grâce au point fait par l'un des satellites de navigation déployés autour de la planète, et se dirigeaient vers le bord de l'éboulis, quelque cinq kilomètres à l'ouest.

Vosnesensky se sentait presque détendu en faisant la route assis dans le siège de droite. Ivshenko avait conduit la majeure partie de la nuit, dormi quelques heures, et maintenant conduisait à nouveau. Il avait l'air frais ; ses réflexes étaient affûtés. Mikhaïl lui-même se sentait un petit peu mieux, pour la première fois depuis qu'il avait été frappé par le scorbut, mais il était encore faible, il avait encore mal ; il avait à peine dormi de toute la nuit.

Le corps affecte l'esprit, se disait-il, alors qu'ils avançaient en grinçant à vingt kilomètres/heure à travers le paysage rouge parsemé de blocs rocheux. Quand le corps souffre, l'esprit fatigue, devient facilement confus, prompt au désespoir. Je dois me rappeler ça. Je dois garder l'esprit clair, quoi que je ressente dans mon corps.

— Je crois que je le vois.

Les mots d'Ivshenko sortirent Vosnesensky de ses méditations. Il suivit des yeux le doigt pointé du pilote et vit, à travers la brume matinale, ce qui semblait être un large demi-cercle taillé dans l'arête de la falaise, avec un empilement de poussière rouille qui s'affaissait depuis le bord jusqu'au fond du canyon, loin en dessous.

— Oui, ce doit être ça.

Tandis que Vosnesensky vérifiait l'écran de navigation, Ivshenko dit :

— Tu n'espères pas descendre cette pente, non ?

— On est venus pour secourir l'équipe de l'autre rover, dit Vosnesensky.

L'écran de navigation montrait qu'ils étaient bien au bon endroit. Le rover piégé était situé à peu près aux deux tiers de la descente sur l'ancien glissement de terrain.

— Camarade astronaute, dit Ivshenko, qu'est-ce que ça rapporterait de nous retrouver nous aussi piégés à côté d'eux ?

— Qu'est-ce que tu suggères ? gronda Vosnesensky, soudain impatient vis-à-vis de son escorte.

— Je suggère, commença Ivshenko avec une emphase ironique, que nous nous arrêtons au bord du canyon et que nous les laissons marcher vers nous. C'est la chose la plus sûre à faire.

— Et s'ils sont trop faibles pour ça ?

Le cosmonaute se mordit la lèvre. Vosnesensky attendit sa réponse, réfléchissant : *S'il me dit qu'on devrait retourner au dôme sans descendre les chercher, je le jette par le sas sans combinaison.*

— S'ils sont trop faibles pour ça, dit lentement Ivshenko, alors je suppose que nous devons descendre à pied pour les aider.

— Nous ?

— Le Docteur Reed et moi-même, dit Ivshenko. Vous devrez rester ici dans le rover, Mikhaïl Andreïevitch.

Vosnesensky se sentit le cœur léger. Il se fendit d'un large sourire :

— Bien parlé, Dmitri Iosifovitch ! Paroles courageuses ! Mais je peux imaginer quelque chose de mieux.

Je veux l'espérer, pensait Tony Reed. Personne ne me fera sortir là-dedans.

SOL 40 : MIDI

Jamie manipula la molette des jumelles, faisant le point sur l'étendue ridée de sable.

— Ça doit être un ancien cratère qui s'est rempli de poussière, dit-il, autant pour lui que pour les autres rassemblés dans le cockpit.

— Pourquoi le vent n'a-t-il pas dégagé la poussière ? demanda Joanna.

Il reposa les lunettes. Elle était assise à côté de lui, dans le siège de droite, elle avait les cheveux ébouriffés, emmêlés. Elle avait mauvaise haleine. *Moi aussi*, se dit Jamie. *Tous*.

Connors, l'air plus délabré que jamais, était assis par terre entre les deux sièges. Son survêtement était chiffonné et marqué de traînées de sueur. Ilona était derrière lui, appuyée péniblement sur le dossier des sièges. Elle avait l'air en loques elle aussi ; comme Joanna, elle n'avait pas eu la force de se brosser les cheveux. Malades et crevés comme ils l'étaient, ils étaient tous avides de capter le premier signe du rover de Vosnesensky.

— Je ne crois pas que le vent ait assez de puissance pour dégager le cratère. L'air est trop ténu, même s'il souffle à deux cents nœuds. Le cratère doit avoir des parois à pic. Sans doute fait par une météorite tombant presque à la verticale.

— Le vent doit remplir progressivement le cratère de poussière, renchérit Joanna, et une fois plein il le reste.

— Exact, dit Jamie.

On parle de millions d'années ici, ajouta-t-il en silence. *Rien ne va vite sur Mars. On revient dans un million d'années et le rover est toujours là, probablement.*

Il porta les jumelles à ses yeux. *Si ce sable bizarrement ridé représente la surface du cratère, alors il a plus d'un kilomètre de diamètre.* Jamie en voyait clairement les limites, un large cercle où s'arrêtaient les vaguelettes de sable et où le sol était davantage parsemé de rocs et de gros cailloux.

Il se rappelait discutant avec Naguib à propos de la fréquence de ce genre de cratères pleins de poussière. L'Égyptien les appelait des « cratères fantômes » et pensait que le terrain en était criblé même si le sol avait l'air relativement lisse. Jamie avait marqué son désaccord. *Abdul avait raison ; on*

est tombé dans un cratère fantôme. J'aurais dû remarquer la différence, se reprochait Jamie, j'aurais dû éviter cette zone. Si seulement j'avais été plus malin...

— Les voilà !

Joanna pointait fébrilement un doigt, son visage blême enluminé d'un sourire.

Suivant la direction de son bras tendu, Jamie vit le rover montrer son nez au sommet de la pente, telle une grosse chenille d'argent déplaçant lentement vers eux sa grosse tête bulbeuse et brillante.

— Salut, les copains voyageurs !

La voix rauque de Vosnesensky grinçait dans le haut-parleur du tableau de bord. Pour tous les quatre elle résonnait comme une douce et angélique mélodie. Jamie abaissa le regard sur l'écran de communication. Le cosmonaute avait l'air faible, marqué, suant aux commandes du second rover qu'il guidait avec un soin délibérément, insupportablement patient. Tony était accroupi derrière lui, le visage tiré, pâle, nerveux. Les deux hommes étaient en survêtement.

Portant à nouveau les jumelles à ses yeux, Jamie vit un personnage dans une combinaison pressurisée d'un rouge brillant qui marchait lourdement vers eux devant le rover, piochant devant lui avec une longue perche comme un aveugle progressant à tâtons sur un terrain inconnu, comme un montagnard sondant sa voie à travers une crevasse enneigée.

Ivshenko traînait une lanière accrochée à sa veste, reliée au nez du rover à plus de vingt mètres derrière lui. Le véhicule avançait très lentement, mais progressait d'instant en instant. *On peut faire confiance à Mikhaïl pour user de toutes les précautions possibles*, pensait Jamie. *Pense-t-il que le cosmonaute pourrait s'envoler ?* Pendant un instant on eut l'impression absurde que celui-ci remorquait le lourd rover.

— Ils arrivent, dit Ilona en un murmure étranglé. Ils arrivent pour nous sauver.

— Un ban pour eux, dit faiblement Connors.

Jamie resta dans le cockpit et surveilla leurs sauveurs qui approchaient. Plus d'une heure passa tandis que le rover roulait plus près, avec une lenteur d'agonie, Ivshenko testant le sol devant. *Un aveugle menant un éléphant*, pensait Jamie.

— Maintenant faites très attention, dit-il aux cosmonautes. Vous voyez là où le sol commence à se diviser en une série de petites rides ?

L'image de Vosnesensky à l'écran approuva de la tête. Ivshenko dit de l'intérieur de son casque :

— Oui, c'est à peu près à cinquante mètres devant moi.

— C'est là qu'est le bord du cratère, j'en suis presque sûr, dit Jamie. Il est rempli de sable très mou, plutôt de la poussière. Il faut le contourner avec le rover. Sinon vous allez vous enliser aussi.

Vosnesensky le scrutait avec méfiance :

— Il a l'air très large.

— Je sais. Mais vous pouvez arriver à le contourner, non ?

— En descendant, peut-être. Mais en montant, je me demande.

La voix d'Ivshenko dit :

— Le mieux serait d'arrêter le rover au bord du sable mouvant et de me laisser traverser la zone à pied. Puis on pourra accrocher un câble de sécurité et les treuiller jusqu'à nous.

— Est-ce que vous pouvez tous les quatre enfiler vos combinaisons ? demanda Vosnesensky.

— Oui, dit Jamie. Je pense que oui.

— J'hésite à prendre le risque d'enliser aussi le second rover.

— Je comprends. On pourra enfiler nos combinaisons et vous pourrez nous treuiller à travers le passage de sable – si on peut installer un câble de votre véhicule au nôtre.

— Très bien. C'est ce qu'on va faire.

Le Docteur Li Chengdu n'avait jamais été aussi hésitant de sa vie en préparant un rapport. Cela pouvait tout casser, il le savait. *Cela va se répercuter méchamment sur ma réputation de leader ; cela va dévaster l'équipe du contrôle de mission. Si les politiciens et les médias découvrent ce qui se passe, cela va ruiner nos chances de nouvelles missions vers Mars.*

Il devait pourtant faire un rapport sur le scorbut et sur la chaîne d'événements qui avait conduit à cette situation. Il n'y avait rien que Li puisse faire sauf de dire les faits aux hommes et femmes qui dirigeaient la mission. *Il n'y a aucun moyen de couvrir ça, réalisa Li. Ce ne serait pas non plus convenable de le faire. Le simple fait d'y penser est criminel. Peu importe que ça affecte ma carrière ou celle d'autres personnes.*

Scorbut. L'équipe au sol presque anéantie par le scorbut pour avoir laissé passer le fait que l'oxygène pur avait désactivé un stock de vitamine C d'une nécessité cruciale. Les politiciens sauteront à la conclusion que l'équipe

d'exploration s'est enlisée en rover parce que le scorbut avait sapé leurs forces et leur capacité de jugement. *Et maintenant Vosnesensky, lui entre tous, désobéit aux ordres et tente de les secourir.*

Vosnesensky. Quand les contrôleurs de mission vont mettre la dent sur ce morceau-là... Quel bordel. Un désastre en chaîne, confondant, incontournable.

Li savait qu'il devait dire les faits à Kaliningrad. Mais il hésitait encore. Parcourant son compartiment privé de long en large en trois enjambées de ses longues jambes, il passa une douzaine de fois devant son ordinateur sans même penser à entamer le rapport.

Même s'il voulait cacher les faits, ce serait impossible. Ils sauront bien assez tôt que nous n'avons pas évacué le dôme, comme ils en avaient donné l'ordre. Il agonisait mentalement Comment mettre en avant le meilleur côté du désastre ? Comment donner les informations d'une façon qui ne détruise pas toute chance de futures missions sur Mars ? Comment admettre ma propre incompetence sans ruiner mes chances de carrière ? C'est ça le plus important. Comment annoncer ces terribles nouvelles d'une façon qui ne réduise pas notre avenir à néant ?

Presque tous les rapports de l'équipe à terre étaient faits oralement, transformés en écrits par les ordinateurs dans le vaisseau spatial, et envoyés à Kaliningrad. Seul Li écrivait régulièrement ses rapports et les transmettait sous forme écrite. *Mais qu'est-ce que je peux écrire en ce moment ? Comment édulcorer ces nouvelles ?*

Il marchait de long en large comme un ours en cage, cherchant une sortie sans en trouver. Finalement, à contrecœur, à l'agonie, il s'assit à son petit bureau et commença à taper sur le clavier d'ordinateur de ses longs doigts manucurés.

Dmitri Iosifovitch Ivshenko avait le physique et la personnalité du cosmonaute type. Léger, les réflexes rapides comme l'éclair, et assez jeune pour avoir survécu en tant que pilote de combat, puis pilote d'essai. Il buvait toute la nuit, se dégrisait le matin à l'oxygène, fumait au petit déjeuner, puis dégueulait derrière le hangar avant de grimper dans le cockpit d'un quelconque jet supersonique. Mais une fois dans le cockpit il devenait froid et calculateur, capable d'évaluer une situation en un instant et de faire la chose adéquate exactement au bon moment par une combinaison d'instinct, d'entraînement, et d'une vitesse de réflexion éblouissante. Lui-même, il ne se

considérerait pas comme un pilote audacieux ; les pilotes audacieux mouraient jeunes. Ivshenko était un pilote prudent qui volait sur des engins dangereux. Quand il fut muté dans le corps des cosmonautes il fut presque ennuyé de la prévisibilité newtonienne de chaque mission spatiale.

Il ne s'ennuyait pas à présent. Il n'était pas particulièrement inquiet non plus. Simplement attentif. *Pas besoin de se précipiter*, se rappelait-il en enfonçant sa perche dans les rigoles sablonneuses à un mètre de ses bottes. *On est là pour secourir ces quatre malheureux, pas pour s'enliser à côté d'eux.*

La poussière bougeait là où il tâtait le sol. La perche s'enfonçait de quelques centimètres, puis semblait rencontrer le sol ferme. Ivshenko opina à l'intérieur de son casque et avança d'un pas, tirant sa lanière de sécurité derrière lui.

— C'est comment ?

La voix de Vosnesensky grinçait dans ses écouteurs.

— Mou, comme du sable. Pas bon pour la traction.

— Sois très prudent.

— Je suis toujours très prudent, Mikhaïl Andreïevitch.

— Alors sois *doublement* prudent.

— Oui, monsieur, camarade commandant de groupe.

Ivshenko eut un rire intérieur et fit un autre pas en avant.

Son pied glissa sous lui. Son corps pivota à moitié pendant qu'il agrippait la perche des deux mains mais elle aussi s'enfonçait dans le sable, qui avait tout à coup la consistance du talc. Des nuages de poussière ondoyèrent mollement tandis qu'Ivshenko se sentait glisser, glisser en avant, les bottes soudain sans prise, sombrant dans une mer de sable rouge sans consistance.

Il n'appela pas. S'enfonçant dans la poussière collante il laissa filer la perche inutile et tenta de se retourner en tordant son corps pour rattraper le dernier bout de sol ferme. Mais à l'intérieur de l'encombrante combinaison il put à peine se tourner de quelques degrés en barbotant, battant des bras, ruant des jambes. C'était comme de sombrer dans de la boue gluante. Ivshenko s'imaginait aspiré dans des sables mouvants.

Avec sa vitesse de réflexe et sa capacité à évaluer d'un coup une situation, Ivshenko s'arrêta de lutter alors même qu'il entendait Vosnesensky hurler dans ses écouteurs :

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il sentit quelque chose de ferme sous le talon de sa botte gauche et essaya

de porter tout son poids dessus. Mais la botte glissa et il continua à sombrer, lentement, inexorablement, dans la fine poussière rouge. Cela lui arriva à la poitrine, aux aisselles, au bord de son casque.

— Je coule ! rapporta-t-il d'un ton sinistre.

La visière de son casque était éclaboussée de grains de poussière rouge. Il avait les bras étendus sur la surface du sable comme un nageur essayant de flotter. Il n'osait pas les bouger de peur de couler plus vite.

Vosnesensky jura en russe.

— Je coule ! répétait Ivshenko, plus fort, la voix plus haut perchée. Le sable talc se glissait jusqu'au bas de son casque.

Vosnesensky n'hésita qu'un instant. Ce serait dangereux d'essayer de remonter en marche arrière sur cette pente, se dit-il, mais la lanière d'Ivshenko était attachée à un simple anneau de fixation sur le nez du véhicule. Il n'y avait pas de treuil pour le tirer.

— Asseyez-vous, lâcha-t-il à Reed en appuyant sur les boutons du tableau de bord qui mettaient toutes les roues en marche arrière.

Reed se glissa dans le siège de droite, en regardant, les yeux ronds, la scène qui se déroulait devant eux. Le casque d'Ivshenko avait presque entièrement disparu dans le sable. Il hurlait quelque chose en russe, mais la voix radio se désagrégeait, altérée par l'électricité statique.

— Tirez-moi, nom de Dieu ! cria Ivshenko dans le micro de son casque.

Il était complètement noyé dans la poussière rouge à présent. Et il continuait à couler. C'était sans fond.

Puis il sentit la lanière se tendre. Comme un parachute fleurissant au-dessus de sa tête. Ivshenko ressentit le même flot de gratitude et de joie.

— C'est bon ! C'est bon ! Tirez-moi.

Il savait que Vosnesensky reculerait le rover tout doucement, avec une attention infinie, une infinie prudence. *C'est très bien*, se dit-il. *J'ai douze heures d'air, peut-être plus. Prenez votre temps Mikhaïl Andreïevitch. Prenez tout le temps que vous voulez, mais continuez à me tirer.*

Sa tête s'éleva au-dessus du sable et presque instantanément il entendit un flot de paroles : Reed, Vosnesensky, les quatre dans l'autre rover, tous parlant en même temps.

— Je suis OK, leur dit-il. Continuez à tirer.

Ses épaules sortirent de la poussière. Il pouvait leur faire signe des bras. Puis son pied gauche sembla s'accrocher sur le même socle rocheux sous-jacent qui l'avait presque arrêté quand il coulait.

— Attendez, je suis coincé...

Mais la lanière continuait à le tirer. Il avait la jambe gauche prise quelque part. Il essaya de la dégager tout en appelant Vosnesensky pour qu'il stoppe un moment.

La lanière était faite du même alliage en fibre de carbone léger et très solide que celle qui reliait les deux vaisseaux spatiaux. Le socle rocheux était aussi dur et résistant que du granit. Le rover continuait à reculer lentement en crissant malgré les hurlements d'Ivshenko, l'étirant comme si on était en train de l'écarteler.

Cela ne prit que quelques secondes. Ivshenko sentit son genou sauter, un éclair de douleur fulgurant tout au long de sa jambe. Il hurlait sa malédiction à tout l'univers lorsque la lanière se détendit soudain.

Vosnesensky cria dans la radio du cockpit :

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Vous m'avez seulement cassé la jambe, c'est tout, répondit Ivshenko d'une voix misérable.

— Comment... ?

— Peu importe ! Tirez ! Je recommence à couler.

Au prix d'une douleur atroce, Ivshenko dégagea sa jambe du socle rocheux tout en invectivant Vosnesensky. Il sentit la lanière se tendre à nouveau. Sa jambe l'élançait terriblement, il se tut, les dents serrées, tandis que le rover l'extirpait de la fosse sableuse.

Pendant de longues minutes il reposa sur le sol ferme, haletant, fermant les yeux serrés contre la douleur.

Dans le cockpit, Tony Reed, le cœur battant, fixait le personnage en combinaison rouge étendu par terre :

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Il dit que sa jambe s'est prise dans quelque chose, répondit Vosnesensky durement.

— Quand on l'a tiré, la jambe a lâché.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Il faut qu'on sorte pour le ramener !

— Sortir ? Tu ne peux pas !

— Je vais me mettre en combinaison, dit Vosnesensky.

— Tu n'es pas en état de sortir, insista Reed. Tu n'as pas dormi deux heures depuis qu'on a quitté le dôme.

— Il le faut.

Mais son premier essai pour se lever du siège du cockpit fut un échec. Il avait les jambes trop faibles pour le soutenir. Il refit une tentative ; le mieux qu'il put faire fut de se tenir chancelant pendant un moment puis de s'effondrer à nouveau dans le siège.

— Ne me regarde pas ! dit Reed, paniqué. Je ne peux pas sortir ! Je... Je ne suis pas entraîné pour le travail à l'extérieur.

— Arrête de discuter, la voix d'Ivshenko les couvrit par le haut-parleur radio, faible, haletante. Je peux arriver jusqu'à la porte... je crois.

Le cosmonaute commença à ramper sur le sol, se tirant par les mains, traînant sa jambe gauche hors d'usage.

— Si sa combinaison se déchire... (Vosnesensky laissa cette pensée en suspens. Le visage en sueur, se retournant vers Reed il commanda :) Allez mettre votre combinaison, docteur. Tout de suite.

— Mais je...

— Tu n'auras pas besoin de sortir, dit Vosnesensky, la voix lourde de dégoût. Mais notre camarade aura besoin de quelqu'un pour l'aider dans le sas. Vous pouvez au moins faire ça, non ?

Reed avait les tripes nouées, les mains tremblantes :

— Oui, bien sûr, dit-il, essayant désespérément de se calmer. Naturellement. Je peux l'aider à ôter sa combinaison et soigner sa jambe.

— Un ange de miséricorde, gronda Vosnesensky.

Jamie et les trois autres suivaient l'épreuve d'Ivshenko depuis le cockpit du rover échoué. Avec une horreur grandissante ils virent leur candidat sauveteur sombrer dans le sable, entendirent ses appels au secours, regardèrent le second rover reculer prudemment et libérer le cosmonaute, sursautèrent à son hurlement quand sa jambe sortit.

À présent Jamie regardait d'un air sinistre Ivshenko ramper douloureusement vers la porte du sas du rover. Et comprit qu'il ne restait plus rien, plus d'espoir d'être secouru. À moins qu'il ne le fasse lui-même.

SOL 40 : L'APRES-MIDI

Il fallut à Jamie presque deux heures de lutte pour entrer dans sa combinaison. Épuisé et affaibli par la maladie, il savait qu'il devrait faire le trajet jusqu'au second rover, en transportant un câble de sauvetage, pour aider ses trois compagnons à sortir enfin du cratère fantôme, du sable traître, jusqu'à la sécurité du véhicule de secours.

Vosnesensky avait énergiquement protesté.

— Tu es trop mal en point pour le faire ! avait-il insisté. Je suis le dernier qui reste à moitié valide...

Jamie lui avait coupé la parole de sa main levée :

— Mikhaïl, dit-il doucement à l'image du cosmonaute sur l'écran, si tu t'enlises là aussi, alors on est tous morts. Si je m'enlise, on a encore Pete ou même une des femmes pour essayer de vous rejoindre.

— Ils vont encore plus mal que toi !

— Tu dois rester avec ton véhicule, dit Jamie platement, sans émotion, comme s'il était en train de lire les instructions écrites sur un formulaire. C'est l'évidence même. Le règlement est parfaitement clair, et il a entièrement raison, en plus.

Vosnesensky se renfrogna. Mais il ne discuta pas plus longtemps.

— Je suis assez fort pour faire le tour du périmètre du cratère, dit Jamie. Je vais emporter un câble qu'on pourra utiliser pour amener les autres de l'autre côté de la mare.

— La mare ?

— Le cratère ensablé.

— C'est plus un marais qu'une mare, grommela Vosnesensky.

— Peu importe. C'est comme ça qu'il faut faire, dit Jamie.

Vosnesensky murmura quelque chose en russe.

— Comment va Ivshenko ? demanda Jamie.

Le visage du cosmonaute s'assombrit encore :

— Reed est en train de soigner sa jambe. Apparemment elle n'est pas cassée, mais le genou est méchamment disloqué. Il ne peut pas marcher. Il ne peut même pas se tenir debout sans aide.

— Alors c'est à moi de jouer.

À présent, après deux heures de lutte moite, Jamie apposait son casque sur l'anneau du cou de la combinaison ; essayant de laisser ses doutes au vestiaire. *Deux bons kilomètres*, se disait-il. *Deux, trois au plus. Je peux le faire.* Mais ses bras semblaient trop lourds pour se lever ; ses jambes se dérobaient.

Connors avait voulu l'aider à mettre sa combinaison, mais il était trop faible pour se tenir debout plus de quelques minutes de suite. Joanna et Ilona l'assistèrent, lèvres serrées, en silence, tandis que Connors lisait la check-list.

— Pas mal, railla l'astronaute, d'avoir deux superbes femmes pour vous aider à vous habiller.

Il était assis au bord de sa couchette, la check-list tremblante à la main, tentant de garder le sourire sur son visage en sueur, fatigué. Il avait du mal à respirer ; sa poitrine se soulevait douloureusement, sa bouche pendait grande ouverte.

Les deux femmes n'étaient pas beaucoup mieux. Elles bougeaient lentement, avec apathie. Elles avaient le visage pâle et tiré. *Combien d'erreurs sont-elles en train de faire ?* se demandait Jamie. *Sont-elles en train de me tuer parce qu'elles sont trop faibles pour se rendre compte de ce qu'elles font ?*

Le harnais d'escalade, son trépied et son mécanisme de treuil, le gros tambour enrouleur, étaient assemblés contre la cloison du sas. Tandis qu'il enfilait le harnais et le bouclait sur sa poitrine, Jamie pensa lugubrement : *Nous ne l'utiliserons jamais pour escalader les falaises et voir mon village. Je n'irai jamais voir si c'est ou non un vrai village.*

Finalement il fut complètement harnaché, son équipement dorsal solidement fixé et vérifié, son harnais prêt à être relié au câble. *Tous les systèmes en état de marche, à moins qu'on ait oublié quelque chose.*

— Okay, dit-il, sentant déjà le poids énorme de la combinaison, du dorsal et de la responsabilité sur ses jambes vacillantes. Sortez du sas.

Joanna lui effleura la joue.

— Ferme d'abord ta visièrre, dit-elle tendrement. Et que Dieu soit avec toi.

Dieu ? pensait Jamie. Il se souvint que son fétiche était resté dans la poche de son survêtement. Engoncé dans sa combinaison pressurisée il ne pouvait atteindre la poche pour le toucher. *Il est là*, se dit-il. *Je ne m'en vais pas sans lui. Il est là où il doit être.*

Ilona lui adressa un pâle sourire en quittant avec Joanna le compartiment du sas. Jamie ferma le sas sur un vague signe de Connors. Une fois le sas

verrouillé il avança un doigt vers le bouton de contrôle qui déclenchait l'évacuation de l'air hors de la chambre.

Et vit qu'il n'avait pas mis ses gants.

Son estomac fit un bond. *On est quatre à tout vérifier et ces damnés gants sont encore dans la poche de ma ceinture. Qu'est-ce qu'on a encore fait comme connerie ?*

Il sortit les gants et les fixa aux poignets de la combinaison. Puis il mit les pompes en route. En quelques secondes la lumière du petit panneau de contrôle vira au rouge. Inconsciemment Jamie prit une profonde inspiration. Sa poitrine lui renvoya une impression étrange, râpeuse, comme cela fait parfois en montagne dans l'air froid de l'hiver.

La porte extérieure fit un pop en s'ouvrant sur quelques centimètres, puis s'arrêta. Un filet de sable rougeâtre s'infiltra dans la chambre du sas.

Ce sera la bagarre à chaque pas, réalisa Jamie. Sois très prudent. Sois sacrément prudent.

Il pesa de tout son poids sur la porte et la poussa. Le sable rouille se déversa autour de ses bottes, ondoyant sous ses mouvements en nuages de poussière légers comme des plumes. En dépit de la faible gravité, l'équipement d'escalade et la bobine de câble semblaient peser des tonnes La bobine de câble particulièrement. Elle était faite pour être déroulée sur le sol, et non pas transportée.

Pas moyen de la porter d'une seule main, se dit-il. Il va falloir que je fasse deux fois le trajet.

Attrapant le trépied replié, Jamie atteignit de sa main libre les barreaux de l'échelle accrochée au flanc du rover juste à l'extérieur du sas. Méthodiquement il se fraya un chemin jusque sur le toit du module avant et y installa le trépied.

— Jamie, ça va ? demanda la voix de Joanna.

— Je suis sur le toit, rapporta-t-il. Il faut que je trouve comment monter cette maudite bobine jusqu'ici. Elle pèse une tonne.

Il entendit un murmure de voix, indistinct. Puis ce fut celle de Connors, faible, hors d'haleine :

— Connecte le câble au moteur du treuil... bloque-le pour qu'il ne se déroule pas... et puis tu pourras le faire monter jusqu'à toi.

Jamie grimaça dans son casque :

— J'aurais quand même pu y penser tout seul. Merci, Pete.

— De rien.

Tout avait l'air d'aller si lentement. Jamie passa la moitié d'une vie à treuiller la bobine jusque sur le toit du rover, puis à marcher lourdement vers l'arrière du véhicule et à descendre avec précaution jusqu'au sol ferme derrière. Tâtonnant, suant, jurant contre lui-même, il installa le trépied et le fixa aux points d'attache placés dans les flancs de chacun des modules du rover. Puis il raccrocha le câble au moteur du treuil sous le trépied. Cette fois il déverrouilla la bobine pour que le câble puisse se dérouler librement.

— Okay, haleta-t-il, hors d'haleine à son tour. Je suis prêt à commencer ma petite promenade.

— Bonne chance, bonhomme, dit Connors.

— *Vai com deus*, répliqua Joanna.

Encore Dieu, pensait Jamie. Quel Dieu ? Le vieillard méchant des Hébreux ? Le Christ pacifiste ? Ou Coyote, le voleur ? C'est celui-là qui a travaillé contre nous ici sur Mars. Le vieux voleur. Il doit hurler de rire en nous voyant enlisés dans un stupide trou de boue desséchée.

La voix de Vosnesensky interrompit le cheminement de ses pensées :

— Tu dis que tu es en train de partir vers nous ?

— Oui, Mikhaïl. Je vais aller vers votre droite, autour du périmètre limite du cratère.

— Je ne te vois pas.

— Tu vas me voir dans quelques minutes. J'arriverai dans une heure environ, dit Jamie, en sachant qu'il était follement optimiste. Même maintenant que le tambour de câble était solidement fixé et se déroulait aisément, il avait l'impression de remorquer tout le rover et son contenu à chacun de ses pas.

— Ce serait bien si tu arrivais ici avant le coucher du soleil, dit Vosnesensky.

Cette pensée alarma Jamie. Il fit demi-tour et vit que le minuscule Soleil approchait déjà l'horizon rocheux au loin.

— J'essaierai, dit-il dans son micro. Je ne veux surtout pas être dehors dans le noir, si je peux l'éviter.

Le Docteur Li commença à rédiger son rapport pour Kaliningrad. Il voulait être précis dans le choix de ses mots, exact dans l'information donnée aux contrôleurs de mission. Sachant que la nouvelle du scorbut touchant l'équipe au sol ferait l'effet d'un coup de tonnerre et serait immédiatement relayée dans la chaîne de commandement jusqu'aux différents directeurs

nationaux puis aux politiciens, Li savait qu'il devait être extrêmement prudent sur ce qu'il déciderait de dire.

Des heures après, il était encore assis dans son compartiment privé et regardait fixement l'écran lumineux de l'ordinateur. Rien. Il n'avait pas écrit un seul mot. La seule information nouvelle du terrain était qu'Ivshenko s'était disloqué le genou.

Avec un soupir d'exaspération, plus contre son propre énervement que contre autre chose, il pianota une demande de rapport de l'équipe au sol. Le visage rond de Seiji Toshima apparut à l'écran.

Après quelques courbettes et chuintements japonais, le météorologue expliqua que la console était occupée en ce moment. Zieman était en train d'établir la liaison avec Vosnesensky, dans le second rover.

Li voulait s'enquérir de la tentative de sauvetage de Vosnesensky, mais au lieu de cela il s'entendit dire :

— Pouvez-vous me mettre en communication avec le Docteur Reed, s'il vous plaît ?

La seule marque de surprise de Toshima fut un instant d'hésitation à peine sensible avant de répondre.

— Oui, monsieur. Bien sûr.

Cela prit quelques minutes mais le visage de Reed apparut enfin à l'écran. L'Anglais était assis dans le cockpit du rover, une expression circonspecte et mesurée inscrite sur le visage.

— Je voudrais un rapport médical, dit Li.

Reed se passa un doigt sur la moustache :

— Bien – le genou d'Ivshenko nécessitera un plâtre quand on sera rentré au dôme et j'ai tout ce qu'il faut. Vosnesensky se remet assez bien, mais il est épuisé et très faible. Il faut plusieurs jours pour se remettre du scorbut, même avec de fortes doses de vitamine C.

— Et les autres ?

— Difficile à dire. Waterman se sent apparemment assez bien pour marcher de son rover au nôtre, bien qu'il semble se mouvoir avec une abominable lenteur.

Li en finit avec ses questions. Il était assis devant l'écran, essayant de trouver un moyen poli, pas trop douloureux, d'amener le sujet qu'il voulait réellement discuter.

— Je suis en train de préparer mon rapport pour Kaliningrad, dit-il enfin.

— Oui, répondit Reed.

— J'ai l'intention de vous attribuer tout le crédit d'avoir découvert la nature de la maladie et sa cause.

L'Anglais sembla se raidir :

— Et tout le blâme, je pense : ne pas avoir été assez malin pour le découvrir plus tôt.

— Pas de blâme...

— Responsabilité, blâme, c'est la même chose, non ? J'étais le responsable, l'officier médical. J'ai commis une faute. C'est la vérité toute simple.

— Personne n'aurait pu prévoir qu'un impact météorique aurait de telles conséquences.

— Ah non ? (Reed eut un sourire affecté.) Alors qu'est-ce que vous allez mettre dans votre rapport, que c'était une intervention divine ?

— C'était une chaîne d'événements imprévus.

L'Anglais secoua la tête :

— Cela n'effacera rien. Une mission comme celle-ci ne peut admettre une chaîne d'événements imprévus. Les contrôleurs de Kaliningrad et Houston veulent que tout soit planifié et prévu dans le moindre détail. Les événements imprévus ne sont pas autorisés. Pour l'amour de Dieu, c'est pour cette raison qu'on les appelle des *contrôleurs*, non ?

— Je ne veux pas que vous serviez de bouc émissaire.

— Comment pouvez-vous l'éviter ?

La réponse vint à Li en parlant :

— En mettant l'emphasis sur le fait que vous avez découvert la cause de la maladie et que vous avez pris les dispositions nécessaires pour la combattre.

— Et en minimisant le fait que ma maladresse l'a déclenchée, et qu'il m'a fallu des semaines pour réaliser ce qui était arrivé ? Peu importe comment vous rédigerez votre rapport, ce fait ressortira comme une balise lumineuse. Comme il se doit.

— Vous êtes trop dur avec vous-même.

— Pas aussi dur que ne le sera Kaliningrad. Ma carrière dans le projet Mars est terminée. Ou le sera, quand nous serons rentrés. Nous le savons tous les deux.

Li étudia le visage de l'Anglais à l'écran. Reed avait changé. Il semblait avoir vieilli. Il avait des rides autour de la bouche qu'il n'avait jamais remarquées. Et pourtant, il n'avait pas l'air en colère, ni même particulièrement malheureux. Reed paraissait étrangement satisfait à l'idée de

subir un blâme. Il avait l'air presque soulagé de penser qu'on ne lui permettrait jamais de revenir sur Mars.

SUR TERRE

HOUSTON.

— Ce doit être mauvais, dit Alberto Brumado. Très mauvais. Joanna refuse de me parler. Il doit y avoir quelque chose de terriblement grave.

Pour la première fois depuis qu'Edith l'avait rencontré, Brumado faisait ses soixante et quelques années. Il avait le visage creusé d'inquiétude ; son sourire gamin avait fait place à un air renfrogné, sombre, effrayé.

Elle était assise sur le lit à ses côtés :

— Vous pensez que les gens du projet ne vous disent pas tout ?

Ils avaient pris des chambres attenantes dans l'un des nombreux hôtels bordant la route qui passait devant le Johnson Space Center. Ni Brumado ni Edith ne pensaient seulement assez loin pour se demander qui paierait sa chambre à elle. En prenant sa clé, Edith avait remarqué que le hall était plein de reporters et de cameramen. Ils sentaient que quelque chose était arrivé, qu'une grosse information était sur le point de sortir. Il y avait eu des fuites.

Brumado se tordait les mains :

— Joanna est piégée dans le rover et ils sont tous malades. Apparemment ils ont été atteints d'une sorte de carence vitaminique.

— Seigneur ! soupira Edith. Est-ce qu'ils vont très mal ?

— C'est ce que je ne sais pas. Je voulais parler avec Joanna, mais elle a refusé.

— Refusé ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas ! cria-t-il.

Le cerveau d'Edith fonctionnait à toute vitesse. *Alors Jamie doit être malade lui aussi. Enlisé là-bas dans le désert et malade. Mourant peut-être. Et tous ces chasseurs de copie rassemblés en bas dans le hall. Des busards volant en cercle au-dessus d'un chevreuil blessé.*

— Et le projet veut maintenir le black-out sur l'information ? demanda-t-elle.

Brumado opina avec accablement :

— Mon enfant est en train de mourir là-bas et elle ne veut même pas me parler.

— Alberto, le black-out ne va pas marcher. Les reporters savent déjà que

quelque chose de gros est en train de bouger. Quelqu'un vendra la mèche, c'est une simple question de temps, et vous aurez un cirque de tous les diables ici.

Ses profonds yeux sombres se focalisèrent sur elle, comme s'il la voyait pour la première fois :

— Vous voulez déballer l'histoire, c'est ça, hein ?

— Si je ne le fais pas, quelqu'un d'autre le fera.

— Notre accord – ça ne vous préoccupe plus du tout ?

— C'est ma chance, Alberto. Et la vôtre.

— La mienne ?

— Vous êtes l'âme du projet Mars. Tout le monde vous appelle comme ça, exact ? Bien, c'est le moment d'aller affronter ces caméras et de dire au monde ce qui est en train d'arriver là-haut sur Mars. Dites-le à votre manière. Il faut que vous soyez le porte-parole du projet maintenant. Vous devez être le lien entre eux et le reste du monde.

— Je ne peux pas... l'administration du projet ne le permettrait jamais. Ils ont leur service de relations publiques, leurs porte-parole...

Edith secoua ses boucles dorées :

— Ce doit être vous, Alberto. Tout le monde vous connaît et on vous fait confiance ; on vous voit à la télé depuis trente ans. On vous respecte autant que ce vieux Walter Cronkite, pour l'amour de Dieu. Vous devez être celui qui fait face aux médias.

Il se leva et marcha jusqu'à la fenêtre aux rideaux fermés.

— Vous pouvez dire au monde ce qui arrive, Alberto. Dites-le à votre façon, la bonne façon. Sinon ces reporters vont bâtir des trucs pas possibles à partir des fuites et des rumeurs et vont porter leurs soupçons et leurs suppositions à l'antenne. Ce sera un fiasco, un désastre de première grandeur pour le projet Mars. Tous les ennemis que le projet a jamais eus iront à la télé hurler leurs conneries. Vous savez comment ils sont. Si vous n'allez pas devant les caméras, *eux* ils iront, et très vite.

— Mais ma fille...

— Faites-le pour elle ! lâcha Edith. Vous voulez qu'elle meure là-haut pendant que ces cons diront, ici, que l'exploration de Mars était une grosse erreur ? Un gros gâchis d'argent ?

— Je ne sais pas si je peux le faire.

— Personne d'autre ne le peut.

Il lui tournait toujours le dos. Il écarta un peu le voilage de la fenêtre :

— Mon Dieu, il y a trois cars TV en bas dans le parking – et un autre qui arrive.

— Quelqu'un a déjà vendu la mèche, dit Edith.

Brumado se retourna vers elle, le visage sinistre, indécis :

— Je pourrais appeler Kaliningrad. S'ils n'ont pas d'objection à votre plan...

— Qu'ils en aient ou pas, vous devez le faire. Vous ne faites pas officiellement partie du projet. Ils ne peuvent pas vous contrôler.

Il était sur le point de faire une objection, mais se dirigea vers le téléphone.

— Je descends. Je vais dire aux gars du hall que vous allez leur parler, dit Edith.

Brumado leva le regard sur elle, hésita une fraction de seconde, puis opina d'un air malheureux.

Edith sortit dans le couloir, se dirigeant vers l'ascenseur. *C'est la meilleure chose à faire, se disait-elle. Qu'il m'aide ou non, c'est la meilleure chose à faire. Et peut-être que je pourrai communiquer avec Jamie. Peut-être qu'ils leur permettront de nous, parler quand on aura lâché le morceau.*

SOL 40 : COUCHER DE SOLEIL

Le thermomètre encastré dans la manche gauche de Jamie indiquait moins quarante. Il eut un pauvre sourire. Le seul niveau où les échelles Celsius et Fahrenheit étaient d'accord : moins quarante degrés dans l'un et l'autre système. Froid, quelle que soit la manière de lire la température.

Le Soleil venait d'atteindre l'horizon déchiqueté, allongeant des ombres immenses à travers le terrain rocailleux. Jamie vit sa propre ombre s'allonger, s'étendre incroyablement loin devant lui. Mais pas encore assez loin.

Il s'était traîné en avant, contournant le sable ridé qui camouflait le cratère. Quand il se retourna pour voir le minuscule Soleil mourant il vit aussi son rover, aux deux tiers enlisé dans le sable rouge, malheureusement si proche encore. Il avait cheminé péniblement autour du périmètre du cratère fantôme pendant plus d'une heure, pourtant il semblait qu'il avait à peine entamé sa randonnée vers le second véhicule.

Le câble s'étendait de la fixation du harnais dans son dos jusqu'au rover partiellement enterré, la plus grande partie traînant à la surface striée du sable. *Plus j'avancerai autour du cratère, plus le câble ira sur le sable, se disait Jamie ; ça ne devrait pas poser de problème. Je ne le pense pas. Il ne devrait y avoir aucun problème. Le câble ne va pas couler dans ce maudit sable. Même s'il le fait on pourra le retendre au treuil si j'arrive au rover de Vosnesensky. Pas si. Quand. Quand.*

Il continuait à marcher. Même en se retournant, il continuait à déplacer ses jambes vers son but : ce second rover où Vosnesensky, Reed et Ivshenko l'attendaient.

Il faisait de plus en plus noir. Et froid. Jamie avait les jambes faibles, caoutchouteuses *Le froid sape tes forces. Il faut continuer à avancer.*

Il marchait à l'allure lente, régulière, qu'il avait apprise de son grand-père quand ils étaient allés chasser le chevreuil dans les montagnes.

— Garde seulement le bon rythme, disait Al, et tu pourras marcher toute cette sacrée journée, pas de problème. Tout est dans le rythme. Ne te précipite pas. Ne t'emballe pas. Le chevreuil ne s'en ira pas très loin. Tu peux le suivre jusqu'à ce qu'il soit épuisé et prêt à tomber à tes pieds.

Ouais. Exact, grand-père. Si tu es en bonne santé. Si tu as pris toutes tes

vitamines. Si tu respires un bon air et s'il ne fait pas moins quarante, et que ça ne baisse pas à toute vitesse.

Il commençait à faire trop sombre pour voir le sol. Jamie leva le bras et alluma la lampe en haut de son casque. *Je ne tiens pas à tomber dans le sable par erreur. Me demande si les golfeurs aimeraient ça, ici, sur Mars. Des pièges de sable sur deux kilomètres. Pas de rivière. Peut-être qu'on devrait apporter un set de clubs ici la prochaine fois. Pourrait lancer la mode. Prenez vos vacances sur Mars. Escaladez la plus haute montagne du système solaire. Buvez du Perrier martien. Mettez vos empreintes là où personne n'a encore posé le pied.*

— Jamie ! Tu m'entends ?

Il reporta brusquement son attention vers la voix pressante de Vosnesensky :

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Je te demandais si tu avais allumé ta lampe de casque. Il commence à faire noir.

— Oui, elle est allumée.

— Est-ce que tu vois assez le sol pour vous repérer ?

Jamie abaissa le regard. Il avançait péniblement sur le sol couvert de pierraille. Une douzaine de pas à sa droite, commençait le sable ridé.

— Yop. C'est okay.

— Bon. Bon.

Alors il réalisa ce que signifiait l'appel de Vosnesensky. Le Russe ne voyait pas la lumière de Jamie. Il était encore trop loin du rover pour être vu. Il avait des kilomètres à faire.

Ils bavardaient de choses et d'autres, Jamie, les deux cosmonautes, même Connors et les femmes. Jamie percevait la tension dans leurs voix, même s'ils essayaient de badiner et de plaisanter. *Ils sont terrorisés. Ils sont tous terrorisés. Et moi aussi.*

Il faisait complètement nuit à présent. Jamie entendait la douce brise de Mars soupirer autour de lui. *Gentil monde*, se disait-il. *Si seulement tu n'étais pas aussi sacrément froid. Pourquoi l'as-tu fait aussi froid, Créateur ? Ou pourquoi nous as-tu faits aussi faibles ? Est-ce Coyote qui t'a joué un tour ?*

— Parle, dit Vosnesensky. Dis quelque chose, Jamie. Qu'on sache que tu vas bien.

— Il fait... sacrément froid... pour parler... beaucoup, dit-il, tout pantelant à présent.

Il avait les jambes raides, douloureuses.

— Pousse le chauffage au maximum dans ta combinaison.

— Déjà fait.

— Vérifie.

— D'accord.

L'indicateur de chauffage était déjà au max, Jamie le savait. Il essaya de le pousser encore et il n'alla pas plus loin. *Dommage qu'on n'ait pas un thermostat pour contrôler la planète. Stopper la baisse de température. Sacrée trouvaille...*

Il continuait à marcher lourdement, un pied après l'autre. Un pas à la fois. *Je peux rattraper n'importe quel chevreuil dans ces montagnes. Je peux marcher tout autour de Mars si c'est nécessaire. Montre-moi comment, grand-père. Conduis-moi.*

Jamie se souvint du fétiche, coincé dans la poche de son survêtement. Il aurait voulu pouvoir faufiler son bras libre et arriver jusqu'à lui dans la poche. Il savait que son pouvoir l'aurait réchauffé, lui aurait donné de la force.

Le câble se tendit soudain, le tirant en arrière. Déséquilibré, il tomba d'un bloc.

— Putain de merde, murmura-t-il.

— Quoi ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Vosnesensky dans une oreille, Joanna dans l'autre.

— Le câble est coincé, dit Jamie. (Il lutta pour se mettre à genoux, tirant dessus.) Mon Dieu, on dirait que... Il dut inspirer profondément, ... que le moteur du treuil est gelé.

— Ce n'est pas possible, lâcha Vosnesensky.

— Bon. On va voir. Jamie tira sur le câble, de toutes ses forces. Il vint un petit peu, se coinça un moment, puis se libéra d'un seul coup. Il chancela grotesquement en arrière, agitant les bras pour retrouver son équilibre, lâchant une bordée d'obscénités qu'il n'avait pas sorties depuis ses années d'étudiant.

— Jamie !

La voix anxieuse de Joanna était haut perchée, presque un hurlement.

— Okay... ça va... haleta-t-il. Il s'est débloqué.

— Le moteur du treuil se réchauffe tout seul, dit Vosnesensky, comme pour prouver que ce qui était arrivé n'était pas arrivé.

— D'accord, dit Jamie.

Il baissa le regard vers le sol pour se repérer, puis repartit, laissant le sable à une douzaine de pas sur sa droite.

Bien sûr, le moteur se réchauffe. Mais jusqu'où ? Moins cinquante ? Moins cent ? Moins cent cinquante ? Jamie ne voulait plus regarder son thermomètre. Les chiffres n'avaient plus de sens. Il faisait froid. Il sentait sa chaleur vitale s'échapper dans l'air nocturne raréfié, glacial. *Gourd. Froid, gelé, gourd.*

Il avait l'impression que ses pieds ne lui appartenaient plus. Froids et gourds. Il continuait sa lourde marche en avant ; au moins ses jambes obéissaient-elles aux commandes obstinées de son cerveau. Il se penchait dans le harnais, traînant le câble derrière lui. *Si le moteur du treuil lâche je suis vraiment coincé. Ce damné câble pèse trop lourd pour que je le traîne jusqu'au bout sans l'aide d'un moteur.*

Il entendit un bourdonnement dans ses écouteurs, presque rythmique, répétitif.

— Qu'est-ce que... c'est ?

— Le Chant des Bateliers de la Volga, répondit solennellement la voix de Vosnesensky sortant de l'obscurité. Des générations d'hommes l'ont chanté en tirant des barges sur la Volga. Je pensais que ça pourrait vous aider.

— On dirait... un chant funèbre.

Vosnesensky arrêta le bourdonnement :

— Si tu n'apprécies pas ma musique, alors parle-moi. Je veux t'entendre.

— Pas de souffle pour parler.

— Respire ! Je veux savoir que tu es conscient et que tu progresses.

— Tu entends mon souffle, non ?

— Oui, mais je.. attends ! Je vois ta lumière, Jamie, t'es assez près pour que je voie la lumière de ta lampe ! Où sont ces jumelles ? Oui ! C'est ta lampe ! Tu approches !

Vosnesensky en devenait ridicule. Quelle autre lumière aurait-il pu voir dans le vide de cette pente glacée ?

— Continue à bouger, Jamie, fit la voix de Tony Reed. Ne t'arrête pas maintenant.

— Ne t'arrête pas maintenant, répéta Vosnesensky, avec encore plus de ferveur dans la voix.

— Qu'est-ce que vous... allez faire... si j'arrête ? Sortir... me chercher ?

— Si mes deux jambes marchaient, dit Ivshenko, j'irais avec plaisir

t'accueillir.

Jamie secoua la tête, tout en sachant qu'ils ne pourraient pas voir son geste même s'ils avaient été à ses côtés dans la chaude lumière de la mi-journée. *Ivshenko ne peut pas marcher et Mikhaïl ne peut même pas se tenir debout, d'après ce que j'ai entendu.*

— Jamie, appela Joanna, parle-moi, s'il te plaît. Parle-moi de chez toi au Nouveau-Mexique. Je n'ai jamais été là-bas.

— Pas chez moi. Je n'ai pas... de chez moi. Pas au Nouveau-Mexique... Nulle part. Sauf ici. Peut-être ici. Mars est mon chez-moi.

— Alors dis-moi ce que nous ferons une fois revenus sur Terre.

— Je vais te parler de Coyote.

— Coyote ?

— Le truand. Toujours en train de faire des ennuis.

— Oui, dit Joanna. Dis-moi.

— Tu connais... les dessins des étoiles ? Les constellations ?

Pas de réponse. Jamie continua sa marche pesante, haletante, jusqu'à ce qu'il entendît Joanna dans ses écouteurs :

— Continue.

— Le premier homme et la première femme... mirent les étoiles à leur place, dit-il. Ils avaient... toutes les étoiles... dans une couverture. Voulaien les mettre... aux bons endroits... dans le ciel. Harmonie est beauté. Ordre et... harmonie.

Le câble accrochait à nouveau ; il était plus dur à traîner. Jamie pesa de tout son poids dans le harnais.

— Qu'est-il arrivé alors ? demanda Joanna.

— Le vieux coyote arriva par là... vit ce qu'ils étaient en train de faire. (Il attrapa... la couverture... la fit valser autour de lui... puis il lança toute la couverture... pleine d'étoiles... dans le ciel.) C'est ça... qui a fait... la Voie lactée.

— Oh ! dit Joanna.

— Coyote a ruiné... l'harmonie du ciel. Il est toujours en train... de foutre le bordel.

— Un mythe cosmologique, dit Vosnesensky.

— En quelque sorte, oui.

Jamie se demandait comment Coyote avait truandé le Créateur en rendant Mars si froid. Si totalement, méchamment froid. Puis il réalisa que Coyote l'avait truandé lui, les avait tous truandés, en les amenant sur ce monde mort.

Ce monde de mort.

Mais non il n'est pas mort, disait une voix en lui. *Tu as trouvé de la vie, ici.*

Jamie cligna des yeux pour en chasser la sueur. *Étrange de trouver la vie là où ils allaient tous mourir*, pensait-il. *Étrange de suer tout en gelant à mort.*

Il fit encore quelques pas en titubant, puis tomba à genoux. Ses jambes refusaient d'aller plus loin. Ses bras étaient comme pris dans la glace. Au loin il apercevait les minuscules lumières alignées du rover de Vosnesensky. Assez près pour les voir. Assez près pour les atteindre.

Jamie essaya de se relever, mais il n'en avait pas la force. Les pieds gelés, gourds. Il rampa sur les mains et les genoux, entendant la voix du premier instructeur de la mission avertir :

— La plus petite déchirure dans vos gants, la plus minuscule fuite dans une fixation ou un joint vous tuera en quelques minutes à la surface de Mars.

Totalement épuisé, il s'étala sur le dur sol rocailleux. Dans un suprême effort il réussit à se retourner sur le côté et tenta de lutter pour s'asseoir.

Il échoua.

Étendu sur le côté, à demi soutenu par le volumineux équipement dorsal et le harnais, Jamie leva le regard vers les étoiles froides et solennelles qui scintillaient dans l'obscurité. Il crut voir Coyote là-haut, riant près du Sagittaire.

— Je suis désolé, haleta-t-il. Je ne peux pas aller... plus loin. Je suis foutu...

— Jamie ! (Joanna poussa un cri perçant.) Tu dois continuer ! Tu *dois* ! Pour moi ! Pour nous tous ! S'il te plaît !

— J'ai essayé... La douleur s'évanouissait. Son corps tout entier s'engourdissait, flottant dans un néant pareil au nirvana bouddhiste.

Dans ses écouteurs, il entendit les sanglots de Joanna et des murmures de voix.

— Écoute... dit-il, d'une voix sourde, lointaine, même pour lui. Dis-leur... ça ne fait rien ; ça ne fait rien ; ne fait rien... que je meure. Qu'on meure tous. Tout le monde meurt. Pas d'importance. On a tellement appris... et il reste tellement encore... à découvrir.

— Tu ne dois pas mourir, Jamie ! Tu ne dois pas !

Il n'avait pas mal du tout. Une sorte d'accord profond se répandait en lui, comme si sa destinée avait toujours été de se retrouver à cet endroit. Il se

rappelait son grand-père lui parlant du Chef Seattle, qui avait toujours dit que la Terre n'appartenait pas à l'homme, mais que l'homme appartenait à la Terre. *Nous appartenons à Mars, aussi*, réalisait Jamie. *Maintenant nous lui appartenons. Maintenant. Et au Soleil et à tous les mondes, à toutes les étoiles. Voilà pourquoi nous voulons voir tout ça, explorer tout ça. C'est notre héritage. Notre droit du sang. Cela vaut le coup d'en mourir.*

Je comprends, disait-il en silence, émerveillé de la clarté de sa vision. *Finalement, je comprends qui je suis.*

L'univers entier des étoiles était suspendu dans le ciel nocturne sombre et scintillant, et contemplait la petite silhouette frêle d'un homme étendu, impuissant et solitaire, sur la pente gelée et balayée par les vents d'un antique glissement de terrain martien.

De loin, de très loin il entendait des voix, mais elles ne signifiaient rien pour lui. Elles s'évanouirent dans le silence de l'éternité.

Il comprenait maintenant que le créateur de l'homme et celui qui prend la vie étaient une seule et même personne, deux aspects différents d'un créateur unique. *Je suis prêt*, dit Jamie silencieusement. *J'ai fait du mieux que j'ai pu. Maintenant je suis à vous.* Il entendit Coyote ricaner dans l'obscurité de cristal de la nuit glacée.

SOL 40 : MINUIT

Quelque chose bourdonnait faiblement à ses oreilles. Il faisait tout noir, il ne voyait rien. Il se sentait le corps engourdi, pris dans la glace. Mais il y avait ce bourdonnement doux venant de quelque part.

Il avait les yeux collés. Trop fatigué pour tenter de lever la tête ou bouger les bras. Jamie concentra chaque atome de volonté pour forcer ses yeux à s'ouvrir. Une confusion de gris brouillés nageait devant lui. Il cligna plusieurs fois. C'était le plafond incurvé du rover. Le bourdonnement était le battement de fond régulier de l'énergie électrique. Il était étendu sur le dos dans l'une des couchettes. Une couchette inférieure, voyait-il, les yeux encore papillonnant. La couchette supérieure était repliée.

Vosnesensky apparut au-dessus de lui, son visage musclé étrangement doux, tendre. Son survêtement vert avait l'air trop grand pour lui, comme s'il avait perdu du poids.

Jamie essaya de dire quelque chose mais il avait la gorge trop sèche. Tout ce qui sortit fut un grognement fêlé.

— Repose-toi, mon ami, murmura Vosnesensky. N'essaie pas de bouger. Ici...

Le Russe leva la tête de Jamie et porta une tasse fumante à ses lèvres :

— Doucement... juste une gorgée.

C'était bouillant sur la langue de Jamie. Et bon. Du thé chaud, avec beaucoup de concentré de citron. Il en prit plusieurs gorgées. C'était chaud partout où ça passait.

Vosnesensky reposa doucement la tête de Jamie sur la couchette, puis le regarda en silence de ses yeux noirs solennels.

Jamie réalisa que le Russe était assis sur la couchette opposée, et non pas debout. Venant du cockpit il entendait la voix d'Ivshenko parler en anglais : un rapport au dôme ou peut-être directement au Docteur Li.

— Tu es sorti, croassa Jamie. Tu es sorti et tu m'as ramené.

Le Russe secoua la tête :

— Reed est sorti.

— Tony ? Tony m'a ramené ?

Vosnesensky opina.

Jamie reposait là, réalisant qu'ils avaient enlevé sa combinaison. Il glissa une main dans la poche où se trouvait le fétiche ; il était là, ferme, chaud, réconfortant. *Tony est sorti et m'a ramené*, se dit-il. *Tony n'a pas été formé à sortir, mais il est allé dehors de nuit, et m'a traîné à l'intérieur.*

Il entendit de lourds cognements de bottes et Reed entra dans son champ de vision, encore engoncé dans sa combinaison jaune, sauf le casque. Il avait l'air d'un homme qui pose, la tête dépassant d'un décor en carton.

— Tu as beaucoup de chance, James, dit doucement l'Anglais. Pas de gelure. On t'a ramené à temps.

— Tu m'as sauvé la vie.

Le visage de Reed rougit légèrement :

— On ne pouvait pas te laisser geler dehors, hein ?

— Notre médecin est devenu un héros, dit Vosnesensky.

Mais il ne souriait pas.

— Il fallait un sacré estomac pour sortir de nuit, dit Jamie. Mars t'a donné du courage.

Reed jeta un regard à Vosnesensky :

— Pas de grands mots. Mikhaïl m'aurait étranglé si je n'étais pas sorti, dit-il. C'est ma peau que je sauvais, en réalité.

— Je n'en crois rien. Il fallait vraiment du courage. Un couard serait resté ici à l'intérieur, sans tenir compte des menaces de Vosnesensky.

— Tu étais pratiquement arrivé, dit Reed. Tu t'es évanoui à moins de deux cents mètres de la Rover. On ne pouvait pas rester assis à te regarder mourir ; et ça aurait tué les trois autres, non ?

— Mais quand même...

Vosnesensky regarda sévèrement Jamie :

— Après ce que tu as fait, dans ton état, le petit voyage de notre médecin est insignifiant.

Jamie lui sourit :

— À part un léger détail – sans ce petit voyage tout ce que j'ai fait n'aurait servi à rien.

Reed eut soudain l'air très mal à l'aise. Vosnesensky haussa les épaules et se releva, s'appuyant lourdement sur les supports métalliques de la couchette supérieure.

— Tu devrais essayer de dormir, dit-il.

— Oui, acquiesça Reed rapidement. Repose-toi. Tu l'as bien gagné.

— Dmitri est en contact avec Connors et les femmes. Au lever du Soleil

j'irai à leur véhicule par le câble et je les aiderai à mettre leurs combinaisons. Puis nous les ferons traverser jusqu'ici avec le treuil.

Jamie opina, ses yeux se fermaient déjà.

— Bien, dit-il. Bien.

Sa dernière pensée consciente fut que Reed avait l'air d'un héros malgré lui. *Dieu sait de quoi Mikhaïl l'a menacé. Mais Tony y est arrivé. C'est ça l'important. Il y est arrivé quand il le fallait.*

Le contrôleur en chef était assis derrière son bureau, seul à l'exception du leader du contingent britannique. De l'autre côté de l'unique fenêtre de la pièce tombait une pluie froide et triste, avant-goût d'automne et d'hiver menaçant.

L'écran encastré dans un panneau du mur venait de s'éteindre. Les deux hommes avaient passé les quinze dernières minutes à regarder et écouter le dernier rapport du Docteur Li. Le commandant d'expédition avait lu un texte préparé, d'un ton plat, inexpressif, sans aucune émotion apparente.

À présent l'écran était blanc. La vidéo de Li était terminée. Dehors, la neige s'était mise à tomber, amortissant les bruits habituels de la rue. Le bureau était absolument silencieux.

Le contrôleur en chef torturait d'un air absent son stylo ébréché :

— Bon, dit-il en anglais, qu'en pensez-vous ?

Le leader de l'équipe britannique du projet Mars était un ingénieur écossais qui avait monté un à un les échelons techniques pour devenir administrateur. C'était un homme fluet aux cheveux noirs grisonnants avec une lueur maligne dans les yeux quand il n'était pas sous pression.

— C'est un mauvais coup, dit-il. Le médecin aurait dû comprendre les symptômes plus tôt et prendre les dispositions pour résoudre le problème.

— Il a trouvé la solution, finalement, dit le contrôleur en chef.

— Ouais, mais il a failli tous les tuer.

Le contrôleur en chef murmura :

— Comment peut-on empêcher les médias de découvrir le pot aux roses ?

— Vous ne le pouvez pas, dit nettement l'Écossais. Pas avec Brumado en train de s'adresser à tous ces reporters à Houston.

— Alors il faut cacher cette information à Brumado.

— Vous êtes prêt à garder toute l'équipe au secret pour le restant de la mission ? Soyez raisonnable, mon vieux. C'est impossible.

Le contrôleur en chef secoua la tête :

— Il faudrait les tenir sous cloche jusqu'à la fin de leurs jours, hein ?

À nouveau il triturait des doigts son malheureux stylo.

— Je sais ce que vous pensez. C'est une chose que d'informer discrètement les politiciens. On peut leur expliquer tranquillement et leur faire admettre que c'était un accident inévitable. Mais si les médias découvrent le pot aux roses et font du battage là-dessus, les politiciens devront réagir à ce que les médias disent, et non pas à ce que nous leur aurons dit.

— Exactement. Cela signifierait la fin du projet Mars. Il n'y aurait pas de nouvelle mission.

— C'est un problème épineux.

Le contrôleur en chef regardait la neige tomber par la fenêtre :

— Dommage qu'on ne puisse pas les laisser indéfiniment sur Mars.

L'Écossais eut un sourire sardonique.

Lorsque Jamie s'éveilla, il faisait plein jour. Ivshenko était dans le cockpit ; Vosnesensky était déjà en combinaison et allait passer le sas pour se treuiller lui-même à travers la dangereuse mare de sable jusqu'au rover embourbé. C'était le bourdonnement grinçant du moteur du treuil qui avait tiré Jamie de son sommeil.

Voyant Jamie éveillé, Reed lui apporta un plateau de petit déjeuner chaud avec six gélules posées à côté d'une tasse de plastique pleine de jus d'orange.

— La recette de Reed pour retrouver la santé, dit l'Anglais comme Jamie lui adressait un regard interrogateur. Assez de vitamines pour lancer un cheval en orbite.

Jamie se sentait toujours faible et douloureux, mais mieux que la veille. Il réalisa que ce n'étaient pas les symptômes physiques qui allaient mieux ; mais plutôt, la terrible peur qu'il avait contenue en lui s'en était allée. *Le corps guérit, se disait-il, quand le cerveau est convaincu que la guérison est possible. La véritable angoisse est dans le cerveau, toujours.*

Il prit une profonde inspiration. La douleur dans la poitrine avait disparu. Ses troubles d'esprit s'étaient dissipés, aussi. Tout était différent, plus clair que tout ce qu'il avait pu voir auparavant. Comme s'il avait vu le monde à travers un voile. Jusqu'à maintenant.

Pour la première fois de sa vie Jamie ressentait une sérénité intérieure, une certitude. Il se sentait aussi sûr et solide que les montagnes anciennes. *C'est ce que m'avait raconté grand-père Al. J'ai trouvé mon équilibre, ma place dans l'ordre des choses. Je sais qui je suis à présent. Ce que j'ai vécu*

là dans l'obscurité a tout changé. Une fois que vous avez accepté la mort, plus rien ne peut vous faire du mal. Je peux faire face à n'importe quoi maintenant. N'importe quoi. Il sourit intérieurement. *Pas cette fois, Preneur de Vie. Pas encore.*

— Je tiens à te remercier encore, Tony...

Reed fronça les sourcils :

— On en a assez dit là-dessus. Je préférerais que tu laisses tomber le sujet, si ça ne te fait rien.

Jamie s'assit et prit le plateau des mains de Reed :

— Où est Mikhaïl ? demanda-t-il.

— Dehors pour aider tes camarades enlisés.

— Tout seul ? Est-ce qu'il est assez fort ?

— Il a eu sept heures de bon sommeil, dit Reed. Il se sent beaucoup mieux ce matin. Les vitamines lui font de l'effet.

Ivshenko les rappela depuis le cockpit :

— Mikhaïl est arrivé à leur rover. Il est en train d'aider Connors à mettre sa combinaison.

— Je ferais mieux de mettre la mienne, murmura Reed. Je suis affecté à l'accueil de nos invités à la porte du sas.

— Je vais t'aider, dit Jamie.

— Tu te reposes, dit Reed fermement. Tu en as assez fait. Nous pouvons maîtriser le reste.

Reed retourna au sas. Jamie engloutit ses œufs reconstitués et son thé au citron, puis se dirigea vers l'avant. Ivshenko lui sourit tandis qu'il se faufilait dans le cockpit. La jambe gauche du cosmonaute était encastrée dans un moule de plastique rigide qui encombrait. Jamie fit attention de ne pas le heurter en se glissant dans le siège de gauche.

À travers l'habitacle en cloche Jamie vit le câble du treuil tendu jusqu'au rover embourbé, de l'autre côté du cratère noyé de poussière.

— Connors est complètement équipé, dit Ivshenko.

— Et Joanna, Ilona ? demanda Jamie en se fixant un casque.

— Malater est apparemment trop mal en point pour se lever de sa couchette sans aide. Brumado a l'air un peu mieux, mais pas beaucoup.

— Je devrais peut-être retourner là-bas pour les aider.

— Tu restes ici, dit fermement Ivshenko. Mikhaïl Andreïevitch a donné des ordres stricts. Il va faire le boulot.

Jamie ressentit dans son corps une tension entre frustration et culpabilité.

Il voulait aider, être actif, ne pas rester assis en spectateur. Mais quelque chose lui disait : *Tu n'es pas en condition de sortir. Tu as fait ta part. Tu ne peux pas tout faire. Laisse faire les autres.* La tension s'évanouit.

À contrecœur, il accepta la situation et s'assit là dans le cockpit, à l'écoute du bavardage entre les gens de l'autre rover. Joanna refusait de partir sans ses boîtes d'échantillons, les boîtes qui contenaient les précieux spécimens de lichens martiens. Jamie écoutait leur discussion sur le circuit radio. La voix de Joanna était faible, épuisée, hors d'haleine. Mais sa volonté était plus forte que l'acier le plus dur. Elle refusait absolument de quitter le rover sans les boîtes d'échantillons.

Vosnesensky transmit brusquement le problème à Jamie :

— Waterman, tu es le leader scientifique. Qu'est-ce que tu recommandes ?

Ivshenko jeta un regard à Jamie de l'autre côté du cockpit.

— La raison pour laquelle on a fait tout ce chemin était de découvrir si la vie existait ici, dit Jamie. Vous ne pouvez pas amarrer les boîtes sur le câble et les envoyer en même temps que les personnes ?

Une longue pause, puis Vosnesensky marmonna :

— Très bien.

— Merci, dit la voix de Joanna, comme si elle venait de très loin.

La caméra extérieure du rover était dirigée vers l'avant, le long du câble tendu entre les deux véhicules, et réglée à la luminosité maximum. Sur l'écran situé au centre du tableau de bord Jamie vit la porte du sas du rover à moitié enlisé s'ouvrir en pivotant. Là se tenait Joanna, engoncée dans sa combinaison orange clair, avec à ses côtés la combinaison d'un rouge éclatant de Vosnesensky. Le cosmonaute l'aida à enfiler le harnais, puis le fixa sur le câble.

— On est prêts, entendit Jamie dans ses écouteurs. Faites démarrer le treuil.

Le moteur se mit à gémir. Joanna fut tirée sur ses pieds et commença à se déplacer vers Jamie, balancée dans le harnais, les bottes traînant à quelques centimètres au-dessus du sable ridé. Derrière elle, Vosnesensky fixa au câble les quatre grosses boîtes dans lesquelles se trouvaient les échantillons de lichen martien.

Joanna ne dit absolument rien pendant sa traversée de la mare de sable mouvant. Jamie entendit Vosnesensky et Connors parler à l'intercom,

grognant et haletant sous l'effort en mettant Ilona à moitié inconsciente dans sa combinaison. Joanna passa devant lui, les mains gantées agrippées au câble, mais les pieds ballants comme si elle était inconsciente. Ou morte.

Elle va bien, se disait Jamie. Mais elle ne sait pas s'accrocher correctement. Elle a oublié les exercices d'évacuation d'une navette en cas de problème sur le site de lancement. Elle va y arriver.

Cependant, il lui sembla attendre une heure avant que la porte du sas s'ouvrît en soupirant derrière lui. Jamie se tordit dans le siège du cockpit pour voir Joanna entrer d'un pas chancelant dans le module, engoncée dans son équipement. Reed la supportait, dans sa combinaison jaune, comme un robot attentionné aidant l'un de ses semblables. Tous deux marchèrent lourdement jusqu'à la zone médiane, où Joanna s'évanouit à moitié sur l'une des banquettes.

Jamie s'extirpa de son siège et trébucha en se dirigeant vers elle, surpris d'être encore aussi faible.

— Peux-tu t'occuper d'elle ? (La voix de Reed provenait assourdie de l'intérieur de son casque.) Les boîtes d'échantillons sont en route et Mikhaïl est déjà en train de hurler pour que je les retire du câble.

— Bien sûr, je m'en charge, dit Jamie la voix tremblante.

Il aida Joanna à retirer son casque. Elle lui souriait faiblement. Doucement, il l'adossa à la cloison du rover, puis essaya de retirer ses bottes pleines de poussière. La pointe d'ozone sentait presque bon, vivifiante comme des sels.

— Je crois que je peux me débrouiller du reste, dit Joanna, une fois qu'il lui eut extirpé les bottes.

— Jamie s'affaissa sur la banquette à côté d'elle, puis la retourna à moitié pour atteindre l'équipement dorsal.

— Je vais t'aider.

— J'ai eu peur... que tu sois vraiment mort là-bas tout à l'heure.

— Je l'étais.

— Tu as été très courageux.

Il essaya de rire ; c'était plutôt un grognement :

— Le courage est l'autre face de la peur, je suppose. J'avais peur qu'on y reste tous.

— Tu nous as sauvés. Tu m'as sauvé.

— Tony m'a sauvé. Tony et Mikhaïl. Il y a assez d'héroïsme là-dedans pour tout le monde.

Il défit le dernier connecteur de l'équipement dorsal et souleva le volumineux paquetage. Il était lourd, plus lourd que dans les souvenirs de Jamie. Il le posa sur la banquette opposée. Puis il commença à défaire la carapace rigide du torse.

— S'il te plaît, Jamie, dit Joanna, je peux le faire moi-même maintenant. Il faut te préparer à aider Ilona. Elle va vraiment très mal.

Il opina :

— Okay.

Avant qu'il ait pu se lever de la banquette, cependant, Joanna leva une main pour attirer son visage vers le sien. Elle l'embrassa tendrement.

— Merci, murmura-t-elle.

Il lui passa la main derrière la nuque, sentant la douceur soyeuse de sa chevelure noire, et lui rendit son baiser.

Avant qu'ils aient pu ajouter quoi que ce soit, ils entendirent des bruits sourds dans le sas.

— Ilona, dit Joanna. Elle a besoin d'aide.

Jamie se leva et alla vers la porte du sas. Ilona était à peine consciente et totalement incapable de se tenir sur ses pieds. Jamie et Reed l'étendirent sur la banquette opposée à Joanna et lui enlevèrent son casque et son équipement dorsal.

Elle a l'air à moitié morte, pensait Jamie. Les yeux vides, vitreux, injectés de sang, avec des cernes noirs autour. Les joues creuses, décharnées, l'haleine fétide.

Mais elle s'efforçait de sourire en regardant Jamie :

— Un homme ne devrait jamais... voir une femme... le matin à son réveil.

— Ce matin-là compte pour du beurre, dit Jamie.

— D'accord... mais seulement... pour cette fois.

Connors puis finalement Vosnesensky traversèrent le cratère tirés par le câble. Lorsque le Soleil fut au zénith, ils étaient tous débarrassés de leurs combinaisons, et Vosnesensky, aux commandes, souriait largement.

— Maintenant on retourne au dôme, dit-il. Et de là en orbite dans quelques jours.

— Et de l'orbite, retour sur terre, dit Connors, perché sur l'une des banquettes.

Ivshenko était dans le cockpit avec Vosnesensky ; Jamie assis sur la banquette entre Joanna et l'astronaute ; Reed debout à côté de la cuisine, le

dos contre la porte du sas. Ils avaient tiré la couchette inférieure du côté opposé pour qu'Ilona puisse s'y étendre. Elle avait l'air endormie lorsque le rover se mit en mouvement.

— Tu nous as sauvé la peau, mon vieux, dit Connors.

— Pas moi, dit Jamie. Tony...

Mais Joanna l'interrompit en lui posant la main sur la cuisse :

— Tu nous as sauvés. Et pas seulement nous. Tu as sauvé nos spécimens martiens.

Jamie regarda son visage de gosse, pâle et tiré. *C'est pour ça qu'elle m'a embrassé ? Pour avoir sauvé son sacré lichen ?*

SUR TERRE

Alberto Brumado souriait d'un air las sous les projecteurs. Il croyait comprendre à quel point les explorateurs sur Mars pouvaient être épuisés ; il l'était aussi. Il avait perdu toute notion du nombre d'heures qu'il avait passées devant les caméras et les projecteurs, à répondre à leurs questions, les nourrissant des nouvelles de l'équipe enlisée, au fur et à mesure qu'elles lui parvenaient.

Le petit vestibule de l'hôtel s'était vite révélé trop petit pour les conférences de presse impromptues de Brumado, aussi s'étaient-ils déplacés – reporters, cameramen, projecteurs et tout – dans la plus grande salle de conférence de l'hôtel qu'ils avaient rapidement saturée, débordant dans le couloir au-delà des grandes doubles portes.

Les officiels du projet Mars au Johnson Space Center avaient d'abord été furieux que Brumado se mette à parler spontanément aux médias. Mais après les premières heures, et quelques discussions affolées avec Washington et Kaliningrad, les gros bonnets du projet avaient offert à Brumado leur propre et spacieux hall de conférence au Johnson Center.

Mais les médias ne voulaient pas d'interruption pour se déplacer au Johnson, pas au moment où ils tenaient Brumado en chair et en os, dans un superbe show marathon. Aussi, ravalant leur ressentiment, les gens du Johnson commencèrent à passer leur information à Brumado telle qu'elle leur parvenait de Mars.

Brumado était assis sur une chaise pliante derrière une petite table, sur l'estrade improvisée à l'extrémité de la salle. En sueur, les cheveux ébouriffés, le complet froissé, le nœud de cravate relâché, il prit une nouvelle feuille de papier des mains d'Edith, la parcourut rapidement, puis sourit aux caméras.

— Ils sont sauvés, dit-il, les trois mots les plus merveilleux qu'il eût jamais prononcés. Le Docteur Waterman a transporté le câble jusqu'au second Rover et le cosmonaute Vosnesensky a ramené tout le monde à son véhicule. Ils ont amorcé leur retour vers le dôme.

Il ne voyait pas le groupe de reporters au-delà des projecteurs éblouissants, mais il les entendit nettement soupirer, puis lancer une salve

d'applaudissements spontanés. Brumado en fut surpris ; puis il se demanda s'ils applaudissaient les bonnes nouvelles ou sa propre performance. *Les bonnes nouvelles, bien sûr. Joanna est sauvée. Elle vivra.* Il se leva, les jambes tremblantes, et leva les deux mains.

— Si vous voulez bien m'excuser, je voudrais faire un break maintenant. Les relations publiques à Johnson vont prendre le relais, si vous voulez être assez aimables pour les rejoindre.

Ils applaudirent encore, ce dont il fut à nouveau stupéfait. Cette fois il réalisa que c'était pour lui. Alberto Brumado sourit comme un gamin et se rendit compte qu'il avait besoin d'aller très vite aux toilettes.

Edith, qui se tenait à un bout de l'estrade, se dit que Brumado voudrait parler immédiatement à sa fille. Ce serait sa chance de voir Jamie.

Il est sauvé, se dit Edith. *Et en héros.* Elle était fière de lui. Et d'Alberto, qui avait transformé un quasi-désastre en un triomphe médiatique total.

Ce fut seulement alors, après plus de douze heures non-stop, qu'Edith commença à penser à la façon dont elle pourrait utiliser cet événement pour sa propre carrière.

SOL 45 : MATIN

Tout le monde a l'air sacrément content de partir, pensait Jamie. Pourquoi pas moi ?

Ils avaient emballé leurs spécimens et leurs disques d'ordinateur à bord des modules de la navette. Tout l'équipement de labo et ce qui restait de leurs fournitures avait été soigneusement recouvert et isolé, pour être laissé à l'intérieur du dôme avec le mobilier et l'équipement énergétique, prêts à être utilisés par les prochains explorateurs – s'il y avait une seconde expédition martienne.

Jamie avait l'impression de quitter une maison où il avait vécu toute sa vie. Il se rappela le sentiment de vide, presque de terreur au creux de l'estomac le jour où ses parents avaient quitté Santa Fé pour leur nouvelle maison de Berkeley. Il avait alors cinq ans. *C'est drôle les choses dont on se souvient*, pensait-il.

Le dôme sonnait le creux à présent. Il en ressentait de la tristesse, de l'abattement.

— Un message pour toi, lui dit Ollie Zieman, sortant brusquement Jamie de sa rêverie.

L'astronaute restait à la console jusqu'à ce que la navette soit prête à s'envoler.

Jamie le suivit au centre de communication et s'assit en face de la console principale. Il fut surpris de voir le visage d'Edith à l'écran.

Elle avait l'air très fatiguée, comme si elle n'avait pas dormi pendant des jours. Mais heureuse.

— Jamie, ça fait maintenant cinq jours que j'essaie de te joindre. Les gens du projet ont fini par me laisser vous envoyer un message personnel. Nous – Alberto et moi – avons été à l'antenne presque non-stop, à essayer de faire pour le projet ce que vous, les scientifiques, appelez maîtrise des risques. Alberto leur a donné au coup par coup le compte-rendu de votre sauvetage, et j'ai veillé à ce que sa version de ce qui est arrivé soit portée à l'antenne avant que quelqu'un d'autre ait une chance de raconter n'importe quoi.

Jamie sourit à son image. Peu importait ce qu'elle faisait de sa vie privée, Edith était devenue partie prenante de l'équipe martienne.

— Bon, ils ne m’ont accordé qu’une minute de leur précieux temps de transmission, alors tout ce que j’ai le temps de dire : je t’attendrai à Washington quand tu seras rentré. Je serai correspondante à temps plein de Cable News, et j’espère avoir un interview privé et exclusif avec vous. Peu importe ce qu’on a pu te raconter, si tu vois ce que je veux dire. Je veux t’interviewer. Tu me comprends ?

Elle regardait à l’écran en attente de réponse. Jamie jeta un regard par-dessus son épaule à Zieman, qui s’affairait en faisant semblant de ne rien avoir entendu.

— Okay, dit Jamie, sachant qu’il faudrait plus de douze minutes à ses paroles pour atteindre Edith. Un interview complet et exclusif. Comme celui que nous avons eu à Galveston quand j’ai appris que j’avais été sélectionné. Peut-être peux-tu arranger une rencontre à la station spatiale ? En apesanteur, ça pourrait être assez amusant.

Il sentit quelqu’un d’autre debout derrière lui. Se retournant dans son siège, il vit Joanna, qui le regardait avec aux lèvres un sourire étrange, railleur. Elle leva vers lui les doigts des deux mains. Neuf doigts. *Nous serons en transit pendant neuf mois*, se dit Jamie traduisant son message silencieux.

Joanna s’éloigna, continuant à sourire. Et Jamie réalisa ce qu’elle voulait dire, que le voyage retour allait être très différent du voyage aller.

— Il est temps de s’équiper, dit Vosnesensky.

Pour la dernière fois, se dit Jamie. *Encore à peu près une heure en combinaison pressurisée et nous serons à bord du vaisseau spatial et sur le point de rentrer chez nous.* Tout le monde se dirigeait vers le sas et les casiers d’équipement qui les attendaient.

Zieman et Yang arrivaient avec Tony Reed, la minuscule doctoresse chinoise marchant devant l’Anglais, l’athlétique astronaute derrière lui. *Comme un prisonnier en état d’arrestation*, pensait Jamie. *Ils l’ont déjà condamné pour le déclenchement du scorbut. Ils ont besoin d’un bouc émissaire sur Terre et ils ont décidé que ce serait Tony.*

Reed avait l’air pâle et réservé, mais quand il vit Jamie arriver à ses côtés il retrouva son petit sourire tordu :

— Mon Dieu, Jamie, tu as l’air positivement morose. Tu n’es pas content de rentrer à la maison ?

— Bien sûr que si.

Mais Jamie savait que ce n'était que partiellement vrai.

— Tu veux continuer à explorer Mars, hein ? dit Reed.

— Pas toi ?

— Non merci, dit Reed ardemment. J'en ai assez de ce bol de poussière. J'attends l'Angleterre et la pluie et les jardins fleuris.

Jamie pensait au désert où vivaient ses ancêtres navajos. À quel point ça ressemblait à Mars, et était pourtant tellement différent.

— Si tu es si mélancolique, attaqua Reed, alors tu devrais peut-être rester ici.

— Je voudrais bien pouvoir le faire, admit Jamie.

Reed leva un sourcil.

— Mais toi, comment ça va, Tony ? demanda Jamie.

— Je vais bien. Ne t'en fais pas pour moi.

Jamie dit :

— Je vais avoir une longue conversation avec le Docteur Li, une fois rentré en orbite. Et avec les contrôleurs de mission.

— À propos de moi ?

— Exact.

— Ne t'en mêle pas.

— Et comment que je vais m'en mêler, dit Jamie, avec une emphase tranquille. Je ferai toute la chaîne jusqu'aux directeurs de projet, s'il le faut.

— Ne sois pas stupide, dit Reed. Et ne recommencez pas avec cette histoire de « tu m'as sauvé la vie ».

— Mais ils vont faire de toi le bouc émissaire pour tous les problèmes de la mission !

Le sourire de Reed se fit amer :

— Et alors ? La mission a besoin d'un sacrifice expiatoire, non ? Un homme tué en orbite. L'équipe au sol tout entière presque anéantie par une faute stupide. Tu peux être le héros de la mission, Jamie. Je serai le bouc émissaire.

— Ce n'est pas exact. Ce n'est pas juste.

Le sourire de Reed tourna au vinaigre :

— Peut-être ferais-tu mieux de rester alors, mon héroïque ami. C'est la seule façon de continuer l'exploration de cette misérable boule de rouille. Une fois rentrés chez nous, ils vont commencer à disséquer toutes les erreurs qu'on a faites, et il n'y aura plus jamais d'expédition vers Mars. Jamais.

Jamie s'aperçut que les autres s'étaient rassemblés autour d'eux, visages

perplexes. Même Vosnesensky avait l'air indécis, préoccupé. Ils étaient arrivés à la rangée d'armoires où les attendaient les combinaisons tachées de poussière, pareilles aux armures de combat de chevaliers en quête du Saint Graal.

Jamie se retourna pour faire face à Reed. Calmement, tranquillement, il dit :

— Il n'y aura pas de bouc émissaire parmi nous. Non, pas parmi nous. Nous sommes une équipe. Même revenus sur terre nous resterons une équipe. Sans héros ni bouc émissaire.

— J'aimerais que ce soit vrai, Jamie, dit Reed, avec un vrai désir dans la voix.

— Et ça le sera.

— Mais ça ne peut pas l'être. Les directeurs de projet ne me feront plus jamais confiance. J'aurai droit à une poignée de main polie, puis je serai éjecté dans le privé. Et réfléchissez à ce qui attend Mikhaïl. Notre noble chef d'équipe a brisé le respect dû aux règlements, et il a mouché le nez à Li et aux contrôleurs de mission. La carrière de Mikhaïl est terminée.

Vosnesensky grogna :

— Alors je prendrai ma retraite. J'ai réalisé mon rêve. J'ai été le premier homme sur Mars. Tony a raison. Il n'y aura pas d'autre expédition.

— Pour combien de temps ? demanda Jamie. Pour une durée de vie ? Pour cent ans ? Mille ans ? Je ne sais pas. Mais même si ça se passe comme vous dites, et alors ? On retournera sur Mars un jour, aussi sûrement que le Soleil se lève.

— Vraiment ?

— Oui ! Parce qu'on doit le faire. La race humaine le doit. Nous sommes des explorateurs, Tony. Tous. Même toi ; c'est ça qui t'a amené ici. C'est inscrit dans vos gènes, dans vos cerveaux. C'est pour ça que la science est faite. Les êtres humains sont faits pour apprendre, chercher, explorer. C'est pour nous un *besoin*, comme la fleur a besoin d'eau et de soleil. C'est ce qui a fait que nos ancêtres ont quitté l'Afrique et ont essaimé sur toute la Terre. Maintenant nous allons essaimer dans le système solaire et un jour nous sortirons vers les étoiles. Vous ne pouvez pas l'arrêter, Tony. Personne ne le peut. C'est ce qui fait de nous des humains.

Reed recula d'un pas, puis releva le menton d'un cran :

— Très joli discours, Jamie. Mais la plus grande partie de la race humaine ne prête pas la moindre attention à Mars ni à quoi que ce soit d'autre, à

l'exception de ses petits intérêts mesquins. Ils vont clore le projet Mars, Jamie. Ils vont le tuer.

— Ils vont essayer, je sais. Ils vont faire de leur mieux pour nous fermer la gueule. Et j'en ferai mon affaire. Parce que je ne vais pas me reposer en attendant qu'ils renvoient une autre expédition ici. Même si je dois le faire de mes propres mains, je vous ramènerai sur Mars.

Jamie mit la main dans sa poche de survêtement et en tira l'ours fétiche. Il l'éleva et le posa sur le casier à côté de son casque gris.

— Et pour le prouver, je vais laisser ce petit camarade ici pour m'accueillir quand je reviendrai.

Ils regardèrent tous le fétiche. Jamie ne l'avait montré à aucun d'entre eux auparavant.

— Mon grand-père disait qu'il a un pouvoir magique, leur dit Jamie. Mais la vraie magie est en nous. Nous faisons arriver les choses. Nous allons revenir sur Mars – tous ceux parmi nous qui le veulent.

Reed lâcha :

— Simple geste.

— Symbole, corrigea Jamie.

— À propos de gestes, dit Ilona, traversant le groupe pour se tenir entre Jamie et Vosnesensky, j'avais l'intention de le faire en privé, une fois que nous serions à bord du vaisseau spatial.

Elle sortit de sa poche de poitrine la photographie écornée qu'elle avait accrochée au-dessus de sa couchette. Avec un regard solennel à Vosnesensky, Ilona déchira méthodiquement la photo en petits morceaux.

— Mikhaïl, j'ai été injuste envers toi et tous les Russes de cette mission. Je vous fais mes excuses. Tu nous as sauvé la vie, et j'avais tort de diriger contre toi personnellement une rancune vieille de cinquante ans.

Vosnesensky, totalement surpris, dansait d'un pied sur l'autre :

— Bon... Je suppose... bégaya-t-il.

Ilona lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa si fougueusement que le visage de Vosnesensky devint aussi rouge que sa combinaison. Tout le monde se mit à rire. Même Reed.

Jamie regarda les autres membres de l'équipe martienne. Un par un, de la face de grenouille souriante d'Abell, à Ivshenko lourdement appuyé sur une paire de béquilles en alu. *Mikhaïl avait raison*, pensait-il. *Mars nous a mis à l'épreuve. Tous ensemble, et chacun d'entre nous. Aucun n'est la même personne qu'à l'arrivée.*

Son tour d'horizon se termina par Joanna, qui se tenait légèrement à l'écart des autres, forte et fière. Ses yeux lui retournèrent un regard brillant.

C'est parti pour être un voyage de retour intéressant, pensa Jamie. *Très intéressant.*

SOL 45 : MIDI

L'une après l'autre, les trois navettes s'élevèrent du sol de Mars sur des langues de feu. Leurs fusées soulevèrent des tempêtes de sable miniature à travers le paysage en hurlant comme tous les démons de l'enfer, laissant la moitié inférieure de chaque véhicule reposer vide, dépareillée, sur le sol de poussière rouge.

Le calme revint sur Mars. Le vent soupirait comme s'il était triste d'être seul à nouveau. La planète redevint ce qu'elle avait été depuis l'origine. Ici et là, dans des niches à part du petit monde au froid de loup, la vie s'accrochait, absorbant la lumière solaire et la plus misérable trace d'humidité qu'elle pouvait trouver.

La nuit tomba et le pâle soleil lointain se leva de nouveau. Des nuits et des jours passèrent à leur tour et rien ne changea à la surface rouge de Mars. Enfin un beau matin une nouvelle étoile double se consuma brièvement dans le ciel rose puis s'en alla. Les deux vaisseaux spatiaux reliés qui avaient orbité autour de la planète, étrange lune artificielle jumelée venant d'un autre monde, commencèrent leur long voyage retour vers la Terre.

Mars était seul à nouveau. Rien ne subsistait des insatiables visiteurs de la Terre. Sauf leur équipement dispersé, inerte et silencieux à présent, et leur base en forme de dôme, en attente de nouveaux explorateurs. À l'intérieur du dôme, tapi dans un casier vide, attendait une pierre miniature taillée en forme d'ours, transportant une petite pointe de flèche en silex et une plume d'aigle, reliées par une lanière de cuir amoureusement nouée.

Le vent de Mars caressait doucement le dôme, attendant lui aussi.

Là-haut sur le sommet plat d'une mesa où les Grands Anciens avaient bâti une cité mille ans auparavant, Edith Elgin et Al Waterman marchaient sous un ciel bleu éclatant. Ils portaient tous deux de solides bottes confortables, des vestes en peau de mouton, et des chapeaux à larges bords.

— Ils sont sur le chemin du retour, dit Edith au grand-père de Jamie. Ils seront là au printemps.

Al opina et regarda furtivement le ciel lumineux :

— J'espère que je serai encore là.

Edith lui lança un regard aigu :

— Pourquoi ? Vous êtes malade ?

— Pas encore, dit-il. Mais j'ai cette sensation dans les os, vous savez.

— Jamie m'a dit que vous étiez un mystique.

Al se mit à rire :

— Ouais, je suppose que oui.

Ils marchèrent un moment en silence. Le vent soufflait en rafales, relevant leurs cols de veste contre leur cou. Tout ce qui restait de l'ancienne cité était un éparpillement de briques presque dissimulées sous les ondulations de l'herbe sauvage.

— Vous savez, dit Al, il va vouloir retourner là-bas dès que possible.

Edith opina :

— Peut-être. Ce sera un dur combat d'arriver à ce que tout le monde soit d'accord pour une nouvelle mission.

— Mais non, pas aussi dur que vous le croyez. Jamie a trouvé sa voie ; il est devenu un héros. Personne ne pourra l'empêcher de retourner sur Mars. Pas même le Président des États-Unis, quel qu'il soit l'année prochaine.

— Vous le croyez aussi fort que ça ?

— Sûr. (Al la dévisagea, les yeux interrogateurs.) Il fera un sale mari, vous savez, absent des années entières.

Edith ne dit rien.

— Peut-être qu'il va épouser une des scientifiques, dit Al.

— Ou peut-être (Edith sortit son plus brillant sourire), peut-être qu'une journaliste vraiment exceptionnelle pourra gagner sa place dans la prochaine expédition et partir sur Mars avec lui.

Al lui rendit son sourire :

— Ce serait quelque chose, hein ?

— Oui, dit Edith. Ce serait vraiment bien.

Mars attendait.

Les volcans géants projetaient leurs cônes massifs très haut dans la mince atmosphère. La longue vallée en rift abritait ses plaques de lichen d'une robustesse obstinée. La roche étrange qui arborait une ressemblance avec un visage humain demeurait là patiemment, comme elle l'avait fait pendant des millénaires. L'océan d'eau gelé sous le sol attendait des temps plus chauds où il pourrait relâcher son humidité vitale et faire renaître une nouvelle fois le monde rouge.

Les cités mortes creusées dans les flancs des anciennes falaises retenaient

leurs secrets, attendant que les enfants d'un monde bleu reviennent et les découvrent.

Mars nous attend.

Impression réalisée sur CAMERON par
BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES
GROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en septembre 2001